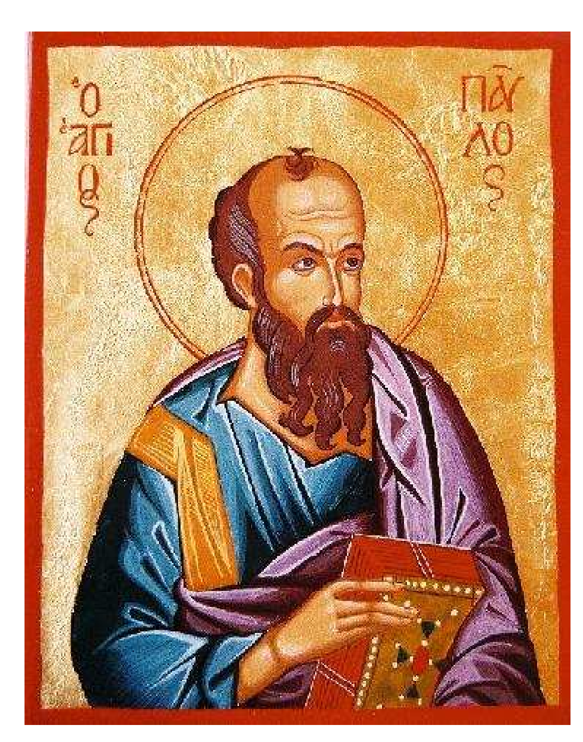
Les apologistes chrétiens
au
deuxième siècle

Chrétiens dans une société hostile

Aristide d'Athènes
Kodratos d'Athènes
L'épître à Diognète
Justin de Naplouse
Miltiade
Tatien le Syrien
Méliton de Sardes
Athénagore d'Athènes
Apollinaire de Hiérapolis
Théophile d'Antioche
Tertullien
Hermias l'apologiste
Minucius Felix
Clément d'Alexandrie

Textes rassemblés par Albocicade
2011



Paul entreprit sa défense, en disant :
Je n'ai rien fait de coupable,
ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple,
ni contre César.
Festus, désirant plaire aux Juifs, répondit à Paul:
Veux-tu monter à Jérusalem,
et y être jugé sur ces choses en ma présence?
Paul dit:
C'est devant le tribunal de César que je comparais,
c'est là que je dois être jugé.
Je n'ai fait aucun tort aux Juifs,
comme tu le sais fort bien.
Si j'ai commis quelque injustice,
ou quelque crime digne de mort,
je ne refuse pas de mourir;
mais, si les choses dont ils m'accusent sont fausses,
personne n'a le droit de me livrer à eux.
J'en appelle à César.

St Apôtre Paul
Actes des Apôtres 25.8-11

Introduction

Durant la longue période où les chrétiens – clairement différenciés des juifs – ne bénéficiaient pas d'un droit d'existence officiel, leur situation n'avait rien d'enviable.
Quoique qu'il n'y ait pas – à notre connaissance – dans l'arsenal juridique de l'empire romain de texte spécifique (loi ou senatus consulte) instaurant une persécution des chrétiens, la jurisprudence, telle qu'elle nous est connue par des documents de circonstance (cf en annexe de l'introduction), est sans équivoque : être dénoncé comme chrétien – et ne pas s'en défendre – est une cause suffisante pour une condamnation à mort.
Même en dehors des persécutions (souvent locales et sporadiques, mais néanmoins brutales et meurtrières), même lorsqu'une sorte de tolérance, d'indifférence semblait les autoriser à vivre en paix, les rumeurs les plus folles continuaient à circuler sur leur compte, faisant le lit de la persécution suivante. Non content de leur reprocher leur athéisme, ne les accusait-on pas d'instituer l'inceste et la débauche en mode de vie, de pratiquer le cannibalisme et, en un mot, d'être "ennemis du genre humain" ?
C'est tout autant pour se plaindre du sort injuste qui leur était fait, que pour réfuter les accusations infondées dont ils étaient l'objet que des chrétiens, un peu partout dans l'empire, prirent le calame.
De la plainte officielle – adressée au Sénat ou à l'Empereur, à la correspondance privée, tous les genres furent utilisés.

Si certains de ces écriveurs ne sont probablement connus que de Dieu seul, si pour d'autres, nous ne savons que le nom ou quelques fragments, un nombre non négligeable de ces "apologies" est parvenu jusqu'à nous.
C'est donc l'ensemble de ces écrits qui ont été rassemblés ci-après.

*
**

Approche chronologique
Faire une classification chronologique des apologies, voilà une idée saugrenue !
En effet, nous ne disposons en général pas de datation incontestée pour ces œuvres, tout au plus des indices permettant de cerner avec plus ou moins de précision la période dans laquelle telle ou telle apologie a été présentée.
Autant dire que le classement ci après est juste indicatif

		Date	Type d'apologie	
Aristide d'Athènes	1	129	Officielle	Complète
Kodratos d'Athènes	2	135	Officielle	Fragments
L'épître à Diognète	2	160	Privée	Complète
Justin de Naplouse Apologie 1	4	165	Officielle	Complète
Justin de Naplouse Apologie 2	4	165	Officielle	Complète
Justin de Naplouse Tryphon	4	165	Privée / philosophes	Complète
Miltiade	5	169	Officielle	perdue
Tatien le Syrien	6	170	Publique / philosophe	Complète
Méliton de Sardes	7	170	Officielle	Fragments
Athénagore d'Athènes	8	177	Officielle	Complète
Apollinaire de Hiérapolis	9	180	Officielle	Fragments
Théophile d'Antioche	10	190	Privée	Inachevée
Tertullien	11	193	Officielle	Complète
Hermias l'apologiste	12	195	Publique	Complète
Minucius Felix	13	200	Dialogue	Complète
Clément d'Alexandrie	14	210	Publique	Complète

Classification thématique

Kodratos d'Athènes	Officielle	Fragments
Aristide d'Athènes	Officielle	Complète
Justin de Naplouse : Apologie 1	Officielle	Complète
Justin de Naplouse : Apologie 2	Officielle	Complète
Miltiade	Officielle	Perdue
Méliton de Sardes	Officielle	Fragments
Apollinaire de Hiérapolis	Officielle	Fragments
Athénagore d'Athènes	Officielle	Complète
Tertullien	Officielle	Complète
L'épître à Diognète	Privée	Complète
Théophile d'Antioche	Privée	Inachevée
Tatien le Syrien	Publique / philosophe	Complète
Clément d'Alexandrie	Publique	Complète
Hermias l'apologiste	Publique	Complète
Justin de Naplouse : Tryphon	Privée / philosophes	Complète
Minucius Felix	Dialogue	Complète

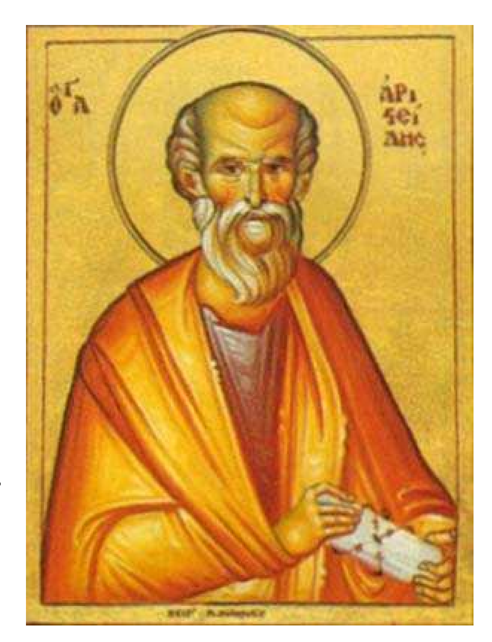
Annexes à l'introduction
Les rescrits de Trajan et d'Hadrien contre les chrétiens

I. Correspondance entre Pline le jeune, proconsul de Bithynie, et l'empereur Trajan
Livre X - Lettres 97
PLINE A L'EMPEREUR TRAJAN
Je me fais une religion, seigneur, de vous exposer tous mes scrupules ; car qui peut mieux, ou me déterminer, ou m'instruire ? Je n'ai jamais assisté à l'instruction et au jugement du procès d'aucun chrétien. Ainsi je ne sais sur quoi tombe l'information que l'on fait contre eux, ni jusqu'où l'on doit porter leur punition. J'hésite beaucoup sur la différence des âges. Faut-il les assujettir tous à la peine, sans distinguer les plus jeunes des plus âgés ? Doit-on pardonner à celui qui se repent ? ou est-il inutile de renoncer au christianisme quand une fois on l'a embrassé ? Est-ce le nom seul que l'on punit en eux ? ou sont-ce les crimes attachés à ce nom ? Cependant voici la règle que j'ai suivie dans les accusations intentées devant moi contre les chrétiens. Je les ai interrogés s'ils étaient chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, et je les ai menacés du supplice. Quand ils ont persisté, je les y ai envoyés. Car, de quelque nature que fût ce qu'ils confessaient, j'ai cru que l'on ne pouvait manquer à punir en eux leur désobéissance et leur invincible opiniâtreté. Il y en a eu d'autres, entêtés de la même folie, que j'ai réservés pour envoyer à Rome, parce qu'ils sont citoyens romains. Dans la suite, ce crime venant à se répandre, comme il arrive ordinairement, il s'en est présenté de plusieurs espèces. On m'a remis entre les mains un mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse d'être chrétiens différentes personnes qui nient de l'être et de l'avoir jamais été. Elles ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les dieux, et offert de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues de nos divinités ; elles se sont même emportées en imprécations contre Christ. C'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens. J'ai donc cru qu'il les fallait absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens ; et aussitôt après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns, il y avait plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années ; quelques uns, depuis plus de vingt. Tous ces gens-là ont adoré votre image et les statues des dieux ; tous ont chargé Christ de malédictions. Ils assuraient que toute leur erreur ou leur faute avait été renfermée dans ces points : qu'à un jour marqué, ils s'assemblaient avant le lever du soleil, et chantaient tour à tour des vers à la louange de Christ, comme s'il eût été dieu ; qu'ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol, ni d'adultère ; à ne point manquer à leur promesse ; à ne point nier un dépôt : qu'après cela ils avaient coutume de se séparer, et ensuite de se rassembler pour manger en commun des mets innocents ; qu'ils avaient cessé de le faire depuis mon édit, par lequel, selon vos ordres, j'avais défendu toutes sortes d'assemblées. Cela m'a fait juger d'autant plus nécessaire d'arracher la vérité par la force des tourments à deux filles esclaves qu'ils disaient être dans le ministère de leur culte ; mais je n'y ai découvert qu'une mauvaise superstition portée à l'excès ; et, par cette raison, j'ai tout suspendu pour vous demander vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la multitude de ceux qui sont enveloppés dans ce péril : car un très grand nombre de personnes de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront tous les jours impliquées dans cette accusation. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier, et qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'est que les temples, qui étaient presque déserts, sont fréquentés, et que les sacrifices, longtemps négligés, recommencent. On vend partout des victimes, qui trouvaient auparavant peu d'acheteurs. De là, on peut juger quelle quantité de gens peuvent être ramenés de leur égarement, si l'on fait grâce au repentir.

Lettres 98
TRAJAN A PLINE *(rescrit impérial faisant jurisprudence)*
Vous avez, mon très cher Pline, suivi la voie que vous deviez dans l'instruction du procès des chrétiens qui vous ont été déférés ; car il n'est pas possible d'établir une forme certaine et générale dans cette sorte d'affaires. Il ne faut pas en faire perquisition : s'ils sont accusés et convaincus, il les faut punir. Si pourtant l'accusé nie qu'il soit chrétien, et qu'il le prouve par sa conduite, je veux dire en invoquant les dieux, il faut pardonner à son repentir, de quelque soupçon qu'il ait été auparavant chargé. Au reste, dans nul genre de crime l'on ne doit recevoir des dénonciations qui ne soient souscrites de personne ; car cela est d'un pernicieux exemple, et très éloigné de nos maximes.

II. Lettre de l'empereur Hadrien au proconsul Minucius Fundanus
(rescrit impérial faisant jurisprudence)
Ce texte est transmis par Eusèbe de Césarée (HE IV.9) et Justin (1ere apologie 68)
A Minucius Fundanus.
J'ai reçu une lettre que m'a écrite le clarissime Serenius Granianus dont tu es le successeur. L'affaire qu'il me soumettait m'a semblé mériter examen, de peur que des hommes ne soient inquiétés, et des calomniateurs favorisés dans leur mauvaise besogne. Si donc les habitants de ta province veulent soutenir leur requête contre les chrétiens, de façon à ce que la chose soit plaidée devant le tribunal, qu'ils se servent de ce seul moyen et non pas d'acclamations ni de simples cris. Il est, en effet, préférable de beaucoup, si quelqu'un veut porter une accusation, que tu en sois toi-même informé. Cela étant, si quelqu'un les accuse et montre qu'ils ont fait quelque chose contre les lois, statue selon la gravité de la faute. Mais, par Hercule, si quelqu'un allègue cela par calomnie, fais une enquête approfondie sur cette conduite cruelle et aie soin qu'elle soit punie.
Tel est le rescrit d'Hadrien.

Aristide d'Athènes
Apologie en faveur des chrétiens devant l'empereur Hadrien



Traduction par MAURICE PICARD
1892

Cité par Eusèbe de Césarée et St Jérôme, Aristide le philosophe présenta une apologie à l'empereur Hadrien, lorsque ce dernier séjournait à Athènes, en 125.
Cependant, cette apologie fut considérée comme perdue jusqu'à la fin du XIXe siècle.
Cependant, en 1878, les deux premiers chapitres furent trouvés dans un manuscrit arménien de Venise. Puis, en 1889, c'est une traduction complète en syriaque qui est découverte et publiée. C'est alors que l'on se rendit compte que le texte grec de cette apologie, quoique légèrement plus court que la version syriaque, était connu depuis bien longtemps, inséré dans la vie des saints Barlaam et Joasaph.
C'est la traduction de ce texte grec qui est présenté ici.

I. O Roi, je suis entré dans le monde par la providence de Dieu, et ayant contemplé le ciel, la terre et la mer, le soleil et la Lune et le reste, je fus étonné de l'arrangement de ces choses. Voyant le monde se mouvoir nécessairement, je compris que celui qui le fait mouvoir et qui le maintient est Dieu. Car ce qui fait mouvoir est plus puissant que ce qui est mû, et ce qui maintient est plus puissant que ce qui est maintenu. Je dis donc que celui qui a organisé et qui maintient toutes choses est le Dieu sans commencement ni fin, immortel, sans aucun besoin, élevé au-dessus de toutes les passions et imperfections telles que la colère, l'oubli, l'ignorance, etc. Toutes choses ont été créées par lui. Il n'a besoin ni de sacrifice, ni de libation, ni d'aucune des choses qui existent. Mais tous ont besoin de lui.[1]
II. Après avoir dit ces choses au sujet de Dieu,[2] pour autant que je suis capable[3] de parler de lui, arrivons au genre humain, afin de voir quels sont ceux des hommes qui ont eu quelque part à la vérité et quels sont ceux qui ont erré.
Il est notoire pour tous, ô Roi, qu'il y a trois races d'hommes dans ce monde : les adorateurs de ceux que vous appelez Dieu, les Juifs et les Chrétiens. Ceux qui adorent plusieurs dieux se divisent encore en trois races les Chaldéens, les Grecs et les Égyptiens.[4]
Car ils ont été la cause et les initiateurs pour les autres peuples du culte et de l'adoration des dieux qui ont plusieurs noms.
III. Voyons donc quels sont ceux qui ont eu part à la vérité et quels sont ceux qui ont erré.[5]
Ne connaissant pas Dieu, les Chaldéens[6] errèrent dans leur culte des éléments et se mirent à adorer la créature au lieu de celui qui les a créés. Ils se sont fait des représentations et ils ont rendu un culte à des statues du ciel, de la terre, de la mer, du soleil et de la lune et des autres éléments ou astres, et les ayant enfermées dans des temples, ils les adorent en les appelant dieux et les gardent avec soin, de peur qu'elles ne soient volées par des brigands.[7] Et ils n'ont pas compris que ce qui garde est plus grand que ce qui est gardé, et que celui qui fait est plus grand que ce qui est fait. Si donc leurs dieux sont incapables de se sauver eux-mêmes,

comment sauveraient-ils les autres? Les Chaldéens ont donc grandement erré en adorant des statues mortes et inutiles. Je m'étonne, ô Roi, que leurs prétendus philosophes n'aient pas compris que les éléments aussi sont corruptibles.[8] Si les éléments sont corruptibles et soumis par nécessité, comment seraient-ce des dieux? Si les éléments ne sont pas des dieux, comment les statues faites en leur honneur seraient-elles des dieux?

IV. Arrivons donc, ô Roi, aux éléments eux-mêmes, afin de démontrer qu'ils ne sont pas des dieux, mais qu'ils sont corruptibles et altérables, tirés du néant par le commandement du vrai Dieu qui est incorruptible, immuable et invisible. Il voit tout et, selon sa volonté, change et transforme tout. Que dirai-je donc des éléments? Ceux qui pensent que le ciel est Dieu su trompent, car nous le voyons tourner et se mouvoir par nécessité et composé de beaucoup de parties. C'est pourquoi il est appelé cosmos. Le cosmos est l'oeuvre de quelque artisan. Or, ce qui est composé a un commencement et une fin. Le ciel se meut nécessairement, et avec lui ses étoiles. Les constellations selon leur ordre et avec leur intervalle passent de signe en signe;[9] parmi les étoiles les unes se couchent, les autres se lèvent et accomplissent leur course dans leurs temps, produisant l'été et l'hiver, selon l'ordre de Dieu, sans dépasser leurs propres limites, suivant la loi immuable de la nature, qui régit le monde céleste. D'où il résulte que le ciel n'est pas Dieu, mais oeuvre de Dieu.

Ceux qui pensent que la terre est Dieu se sont trompés; nous voyons, en effet, qu'elle est soumise et dominée par les hommes, qu'elle est creusée, souillée et qu'elle devient inutile. Si on la cuit elle meurt il ne pousse rien dans la terre cuite. Si elle est trop mouillée, elle se corrompt avec ses fruits. Elle est foulée par les hommes et les autres êtres vivants et souillée par le sang de ceux qui sont tués. On la creuse et on la remplit de morts : elle devient un dépôt de cadavres. Puisqu'il en est ainsi, la terre ne peut être Dieu. Elle est une oeuvre de Dieu à l'usage des hommes.

V. Ceux qui pensent que l'eau est Dieu se sont trompés. Elle aussi est créée pour l'usage des hommes, qui dominent sur elle. Elle est souillée et corrompue et altérée par la cuisson et le mélange avec des couleurs, congelée par le froid, teinte par le sang et sert au lavage de toutes les impuretés. C'est pourquoi il est impossible que l'eau soit Dieu : elle est oeuvre de Dieu.

Ceux qui pensent que le feu est Dieu se trompent. Le feu est destiné à l'usage de l'homme et lui est soumis. On le transporte de lieu en lieu pour faire bouillir ou rôtir toutes sortes de viandes, même pour brûler des cadavres. Il est corrompu de bien des manières et éteint par les hommes. C'est pourquoi le feu ne peut pas être Dieu, mais il est une oeuvre de Dieu.

Ceux qui pensent que le souffle des vents est Dieu se trompent. Car il est évident qu'il sert un autre et que pour l'usage des hommes Dieu le prépare au transport des navires, à l'importation des blés et à d'autres usages. Il augmente ou diminue suivant le commandement de Dieu. C'est pourquoi on ne peut croire que le souffle des vents soit un Dieu, il est oeuvre de Dieu.

VI. Ceux qui pensent que le soleil est Dieu se trompent: car nous le voyons se mouvoir par nécessité et tourner, passant de signe en signe, se couchant et se levant pour chauffer les plantes et les bourgeons pour l'usage des hommes, étant en relation avec les astres et étant beaucoup plus petit que le ciel, s'éclipsant et n'ayant aucun pouvoir. C'est pourquoi on ne saurait penser que le soleil est Dieu; il est oeuvre de Dieu. Ceux qui pensent que la lune[10] est Dieu se trompent, car nous la voyons se mouvoir nécessairement et tourner, passant de signe en signe, se couchant et se lovant pour l'usage des hommes, étant plus petite que le soleil, croissant et diminuant et ayant des éclipses. C'est pourquoi on ne peut croire que la lune soit Dieu, elle est oeuvre de Dieu.

VII. Ceux qui pensent que l'homme[11] est Dieu se trompent. Car nous le voyons se mouvoir par nécessité, se nourrir, vieillir malgré lui. Tantôt il est dans la joie, tantôt dans la tristesse, ayant besoin de nourriture, de boisson et de vêtement. Il est irascible, jaloux, envieux et troublé; il a beaucoup de défauts. Les éléments et les animaux lui sont nuisibles de bien des manières, et la mort le menace. L'homme ne peut donc être Dieu; il est oeuvre de Dieu.

Les Chaldéens ont donc grandement erré en suivant leurs désirs. Ils adorent les éléments corruptibles et les statues mortes. Et ils ne comprennent pas les choses qu'ils divinisent.
VIII. Arrivons aux Grecs, afin de voir s'ils ont bien pensé au sujet de Dieu. Les Grecs donc, se disant sages, ont été plus fous que les Chaldéens en prétendant qu'il y a eu beaucoup de dieux, les uns mâles, les autres femelles, livrés à toutes les passions et capables de toutes les iniquités. Ils les ont montrés adultères, meurtriers, irascibles, envieux, colères, parricides, fratricides, voleurs, avides, boiteux, estropiés, sorciers, insensés. Les uns meurent, d'autres sont foudroyés, d'autres asservis aux hommes, d'autres fugitifs, se lamentant, ou se métamorphosant en animaux pour accomplir des choses honteuses et mauvaises. Les Grecs ont donc prétendu des choses ridicules, folles et impies, ô Roi, saluant des dieux qui n'en sont pas, suivant leurs mauvais désirs, afin que, les ayant comme défenseurs de leurs vices, ils puissent commettre des adultères, dérober, tuer et faire les choses les plus odieuses. Si leurs dieux font ces choses, pourquoi eux aussi ne les feraient-ils pas? Par suite de cet égarement dans les moeurs, les hommes ont eu de nombreuses guerres, et il y a eu des meurtres et de dures captivités.
IX. Mais si nous examinons leurs dieux un à un, tu verras leur grande absurdité. Ils vénèrent tout d'abord comme dieu, Cronos, à qui ils sacrifient leurs enfants. Cronos eut beaucoup d'enfants de Rhéa; mais il devint fou et mangea ses propres enfants. On dit que Zeus lui coupa les parties et les jeta dans la mer, d'où l'on raconte que naquit Aphrodite. Ayant ainsi lié son propre père, Zeus le jeta dans le Tartare. Tu vois l'erreur et l'obscénité dans laquelle ils tombent au sujet de leur dieu : un Dieu peut-il être lié et châtré? Quel égarement! Quels hommes sensés le prétendraient?
Deuxièmement, ils adorent Zeus. On dit de lui qu'il est Roi des dieux eux-mêmes et qu'il s'est changé en animaux afin de commettre adultère avec des femmes mortelles. On le représente comme se changeant en taureau à cause d'Europe, en or à cause de Danaé, en cygne à cause de Léda, en satyre pour Antiope, et en éclair pour Semelé. Il eut d'elles beaucoup d'enfants, Dionusos, Zethos, Amphion, Héraclès, Apollon, Artémis, Persée, Castor, Hélène, Pollux, Minos, Rhadamante et Sarpédon, ainsi que les neuf filles appelées Muses. Ils racontent ainsi ensuite l'histoire de Ganymède. Les hommes ont imité toutes ces choses, ô Roi, et sont devenus adultères et pédérastes et se sont rendus coupables d'autres choses mauvaises à l'incitation de leur Dieu. Comment est-il possible qu'un Dieu soit adultère, pédéraste ou parricide?
X. Avec lui, ils adorent comme dieu un certain Hephaestus, un boiteux qui manie le marteau et la tenaille et qui forge peur gagner son pain. Il est donc nécessiteux? C'est pourquoi un boiteux qui a besoin des hommes ne peut être Dieu. Ensuite, ils adorent comme Dieu Hermès, qui est envieux, voleur, cupide, sorcier, estropié, interprète. Il ne peut donc être un Dieu. Ils disent qu'Asclepius est Dieu il est médecin, il prépare des médicaments et compose des emplâtres pour gagner son pain. Car il était nécessiteux. Ensuite, il fut foudroyé par Jupiter à cause du fils du Lacédémonien Tyndare et il mourut. Si Asclepius, quoique Dieu, a été foudroyé et n'a pu se secourir lui-même, comment viendrait-il en aide aux autres?
Arès, le guerrier ambitieux et voleur de troupeaux, est vénéré comme Dieu. Ensuite, commettant adultère avec Aphrodite, on dit qu'il fut lié par l'enfant Eros et par Hephaestus. Comment un Dieu peut-il convoiter, être guerrier, lié ou adultère?
Ils prétendent que Dionysus est Dieu, lui qui se livre à des orgies nocturnes et à l'ivrognerie, qui enlève les femmes d'autrui; il est devenu insensé et s'est enfui. Il fut ensuite tué par les Titans. Si donc Dionysus tué ne put se venir en aide, lui qui était insensé, ivrogne et fugitif, comment serait-il Dieu?
Ils disent qu'Héraclès étant ivre et fou, tua ses propres enfants, puis fut détruit par le feu et mourut. Comment un ivrogne, meurtrier d'enfants et brûlé serait-il Dieu? Comment viendrait-il en aide aux autres, lui qui n'a pu se secourir lui-même?

XI. Ils adorent comme Dieu, Apollon l'ambitieux qui porte l'arc et le carquois, ou la lyre et la pectis, et qui vend aux hommes des oracles contre salaire. Est-il donc dans le besoin? Ne peut être dieu quiconque est nécessiteux, ambitieux et joueur de lyre.
Ils ajoutent qu'Artémis est sa soeur, la chasseresse qui a un arc avec carquois. Elle court seule dans les montagnes avec des chiens à la poursuite du cerf et du sanglier. Comment cette chasseresse, qui court avec des chiens, serait-elle Dieu?
Ils prétendent qu'Aphrodite l'adultère est une déesse. Tantôt elle a comme amant Arès, tantôt Anchise, tantôt Adonis dont elle pleure la mort en le cherchant. On raconte qu'elle est descendue dans l'Hadès afin de racheter Adonis à Perséphone. As-tu vu, ô Roi, une démence plus grande que celle-là? Faire une déesse d'une adultère qui se lamente et qui pleure!
Ils adorent Adonis[12] le chasseur comme Dieu, lui qui mourut violemment tué par un sanglier et ne put se secourir dans son infortune. Comment un adultère, chasseur, mort violemment, se soucierait-il des hommes?[13]
Toutes ces choses et beaucoup de semblables, infiniment plus honteuses et mauvaises, les Grecs les racontent de leurs dieux; il n'est pas permis de les dire, ni même d'en faire mention. Les hommes ayant donc pris exemple sur leurs dieux ont commis toute injustice, débauche et impiété, souillant la terre et l'air de leurs horribles actions.
Les Égyptiens, plus imbéciles et insensés que ces derniers, se sont trompés plus que tous les peuples. Ils ne se sont pas contentés des objets de vénération des Chaldéens et des Grecs, mais ils ont adoré comme dieux des animaux privés de raison, terrestres ou aquatiques, des plantes et des bourgeons, et ils se sont souillés par toute leur folie et leur débauche plus que tous les autres peuples de la terre.
Dès l'antiquité ils adorent Isis, ayant comme frère et mari Osiris, qui fut tué par son propre frère Typhon. C'est pourquoi Isis s'enfuit avec son fils Oros à Biblos de Syrie, cherchant Osiris, se lamentant amèrement jusqu'à ce que Oros ait grandi et ait tué Typhon. Ainsi donc Isis ne put secourir son propre frère et mari; Osiris tué par Typhon ne put se sauver lui-même. Typhon, le fratricide, tué par Oros et Isis ne put se délivrer de la mort. Quoique connus par de tels crimes, ils ont été admis comme dieux par les Egyptiens. Ceux-ci, non contents de ces dieux ni des objets de culte des autres peuples, vénèrent, aussi comme dieux des animaux. Quelques-uns d'entre eux ont adoré le mouton, quelques-uns le bouc, d'autres le veau et le porc, d'autres le corbeau, l'épervier, le vautour et l'aigle, d'autres le crocodile; quelques-uns le chat et le chien, le loup et le singe, le serpent, l'aspic, d'autres l'oignon, l'ail, les épines et les autres créatures. Et les malheureux ne comprennent pas que toutes ces choses n'ont aucune puissance. Voyant leurs dieux mangés par d'autres hommes, brûlés et tués, puis pourrir, ils n'ont pas saisi que ce ne sont pas des dieux.
XIII. Les Égyptiens, les Chaldéens et les Grecs ont donc grandement erré en adorant ces dieux, en faisant leurs statues et en divinisant des idoles sourdes et privées de sens. Et je m'étonne que, voyant leurs dieux sciés et taillés par des ouvriers,[14] se briser et tomber en ruine par le temps, se décomposer et se fondre, ils n'aient pas compris que ce ne sont pas des dieux. Puisqu'ils ne peuvent rien pour leur propre salut, comment auraient-ils souci des hommes? Mais leurs poètes et leurs philosophes, ceux des Chaldéens, des Grecs et des Égyptiens, voulant glorifier leurs dieux dans leurs poèmes et dans leurs ouvrages, ont bien davantage étalé et mis à nu leur honte devant nous. Si donc le corps de l'homme, étant composé de plusieurs parties, ne rejette aucun de ses propres membres, mais, ayant dans tous ses membres une unité indissoluble, est d'accord avec lui-même, comment y aurait-il dans la nature divine pareil combat et discorde? Si la nature divine est une, un dieu ne doit pas en persécuter un autre, ni le tuer, ni lui faire du mal. Si donc les dieux sont persécutés, tués; volés ou foudroyés par des dieux, il n'y s plus une nature, mais des pensées partagées et toutes malfaisantes, de sorte qu'aucun d'eux n'est dieu. Il est donc évident, ô Roi, qu'il y a une grande erreur dans cette explication des dieux.

Comment les sages et les savants d'entre les Grecs n'ont-ils pas compris que ceux qui font des lois sont jugés par leurs propres lois? Si donc les lois sont justes, leurs dieux sont tout à fait injustes en les transgressant, en commettant des meurtres, des sortilèges, des adultères, des vols, des crimes contre nature. Si au contraire ils ont ainsi bien agi, alors les lois sont injustes et en opposition avec les dieux. Or, les lois sont, bonnes et justes, louant la vertu et réprouvant le vice; les actions de leurs dieux en sont la transgression. Leurs dieux sont donc transgresseurs, et ceux qui ont adoré de tels dieux sont tous dignes de mort et impies. Si les récits qui les concernent sont fabuleux, ce ne sont que des mots; s'ils sont réels, ceux qui ont fait et souffert ces choses ne sont pas des dieux. Si ces histoires sont allégoriques, ce sont des fables et rien d'autre.

XIV. Il est maintenant évident, ô Roi, que tous ces objets de culte polythéiste sont des oeuvres d'erreur et de perdition. On ne peut appeler dieux ceux qu'on voit, mais qui ne voient pas. Mais il faut adorer le Dieu invisible qui voit toutes choses et qui a tout créé.

Arrivons donc, ô Roi, aux Juifs, afin de voir ce qu'ils pensent, eux aussi, de Dieu. Descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ils vinrent habiter l'Egypte. Dieu les en fit sortir de sa main forte et de son bras tout puissant, par le moyen de Moïse, leur législateur, et il leur manifesta sa puissance par beaucoup de signes et de miracles. Mais, dans leur injustice et dans leur ingratitude, ils adorèrent souvent les idoles des païens et ils tuèrent les prophètes et les justes qui leur étaient envoyés.

Ensuite, lorsqu'il plut au fils de Dieu de venir sur la terre, après l'avoir insulté, ils le livrèrent au gouverneur des Romains et le condamnèrent à être crucifié, sans tenir compte de ses bienfaits et des innombrables miracles qu'il avait accomplis parmi eux. Ils ont péri par leur propre iniquité. Ils adorent bien maintenant le Dieu unique et tout-puissant,[15] mais sans intelligence, car ils renient le Christ, fils de Dieu, et sont presque semblables aux païens,[16] et quoiqu'ils paraissent se rapprocher de la vérité, ils s'en éloignent. Cela, au sujet des Juifs.

XV. Les Chrétiens descendent[17] du Seigneur Jésus-Christ. On le reconnaît comme Fils du Dieu Très-Haut descendu du ciel avec le Saint-Esprit, pour le salut des hommes. Né d'une vierge sainte, il s'est incarné sans sperme et sans souillure et est apparu aux hommes afin de les faire sortir de l'erreur du polythéisme. Et ayant achevé son admirable mission, il mourut volontairement sur la croix, suivant un plan supérieur. Trois jours après, il ressuscita et monta aux cieux. Tu peux, ô Roi, si tu le désires, apprendre à connaître la renommée de sa vie dans ce qu'ils appellent le saint Évangile. Il eut douze disciples qui, après son ascension, se répandirent dans toutes les parties de la terre, pour y annoncer sa gloire. C'est ainsi que l'un d'entre eux vint dans nos contrées, prêchant le dogme de la vérité. Ceux qui se soumettent à leur prédication prennent le nom de Chrétiens.

Ils ont trouvé la vérité et dépassé tous les peuples de la terre. Car ils connaissent le Dieu créateur de toutes choses en son Fils unique et le Saint-Esprit, et ils n'adorent pas d'autre Dieu que celui-là. Ils ont les commandements du Seigneur Jésus-Christ lui-même gravés dans leurs coeurs el ils les observent[18] dans l'attente de la résurrection des morts, et de la vie du siècle à venir. Ils ne commettent pas d'adultères[19] ni de fornications;[20] ils ne portent pas de faux témoignage.[21] Ils ne convoitent pas ce qui est à autrui;[22] ils honorent père et mère; ils aiment leur prochain[23] et jugent avec équité. Ils ne font pas à autrui ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse.[24] Ils exhortent ceux qui les traitent injustement et s'en font des amis. Ils s'efforcent de faire du bien à leurs ennemis.[25] Ils sont doux,[26] modestes, s'abstiennent de toute union illégitime et de toute impureté. Ils ne méprisent pas les veuves et ne font pas de tort à l'orphelin. Celui qui est riche donne de bon coeur au pauvre.[27] Quand ils voient un étranger, ils le conduisent dans leur demeure et se réjouissent de lui comme d'un véritable frère. Car ce n'est pas selon la chair qu'ils s'appellent frères, mais selon l'esprit. Ils sont prêts à donner leur vie pour Christ. Ils observent strictement ses commandements, vivant saintement

et justement, comme le Seigneur Dieu le leur a ordonné, lui rendant grâce à toute heure pour la nourriture, la boisson ou les autres biens.
XVI. C'est, en effet, le chemin de la vérité[28] qui conduit ceux qui le suivent au royaume éternel promis par Christ dans la vie à venir. Et afin que tu saches, ô Roi, que je ne dis pas ces choses par moi-même, cherche dans les écrits des Chrétiens, et tu verras que je ne dis rien en dehors de la vérité.

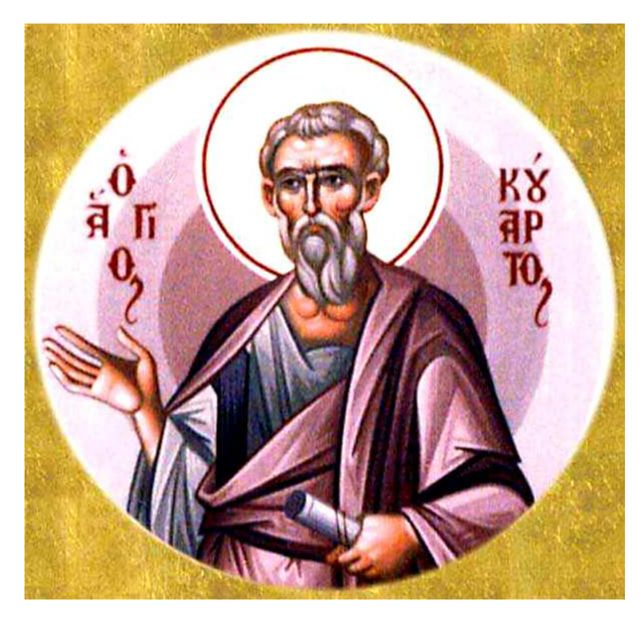
Notes
S = Texte syriaque ; G = Texte grec ; A = Texte arménien
Ep. ad Diogn. = Epître à Diognète ; Did. = Didaché ; Barn. Epist. = Epître de Barnabé

[1] Le texte S donne ici une longue paraphrase de G. Quoique le paragraphe soit deux fois plus long, il ne contient rien de plus. Il y a des explications vraiment naïves et qui sont bien plutôt oeuvre du traducteur que de l'auteur. En voici des exemples : S et G présentent Dieu comme n'ayant ni commencement ni fin. Le traducteur syriaque ajoute qu'il entend par là que tout ce qui a un commencement a aussi une fin et que tout ce qui a une fin est corruptible. Cela est juste, mais à quoi cela sert-il, puisqu'il est dit que Dieu n'a pas de fin? Dieu est parfait parce qu'il n'y a en lui aucune imperfection, dit encore G. Personne n'a jamais songé à le nier.
[2] On a voulu voir dans les mots τούτων οὔτως εἰρημένων la preuve que l'auteur de la légende avait écourté le chapitre 1. Il donne dans son ouvrage une grande quantité de qualificatifs de Dieu (Boiss., p. 118, 211, 239) et aurait abrégé pour ne pas se répéter. Il ne faut pas oublier que le discours de Nachor est destiné à affermir le prince dans la foi et que, par conséquent, il doit être plus affirmatif encore que Barlaam. Or, l'auteur de la légende n'a rien ajouté, puisque tout ce qu'on lit dans G se trouve aussi dans les textes A et S.
[3] Ep. ad. Diogn., c. 1.
[4] Cette division est particulière au texte G. Les textes A et S donnent la quadruple division suivante : Barbares, Grecs, Juifs et Chrétiens. Malgré ces deux documents, nous n'hésitons pas à considérer la division du grec comme la division originale. Ce sont bien les trois religions qui étaient en présence dans le monde après Jésus-Christ. D'abord, le vieux paganisme sous toutes ses formes, depuis le panthéisme de l'Inde jusqu'aux mythologies de l'Égypte, de la Phénicie, de la Grèce et de l'Italie. Ensuite le judaïsme, avec son étroit exclusivisme, et enfin le christianisme naissant, déjà altéré et compliqué d'éléments étrangers. Outre cette considération générale, il faut remarquer que la division en quatre races des textes A et S ne permet pas de développement sur les Égyptiens. Or, le texte syriaque traite des Égyptiens dans les ch. XII et XIII. Les Barbares mentionnés par A et S ne peuvent être que les Chaldéens, tomme nous le montrerons un peu plus loin. Le nom de Belus, qui est resté dans la version arménienne, est une précieuse indication. D'après le récit de la création, laissé par Bérose, Bel se coupa la tête, et, de son sang mêlé à la poussière de la terre, il forma l'homme. Les Grecs appelaient les descendants de Bel des Chaldéens et non des Barbares. Les Barbares n'ont rien à faire avec Cronos et Rhéa, parents de Zeus, père d'Helenus, comme le veut S (ch. II). Le ch. IX, parallèlement avec G (ch. IX), mentionne Cronos comme Dieu des Grecs. Il y a donc une contradiction dans le texte syriaque. Le traducteur syriaque n'avait aucune idée bien exacte de toute cette mythologie : le ch. IX mentionne Dios, qui est appelé Zeus! (A aussi). M. Robinson (Texts and Stud., p. 90) fait remarquer que le rapprochement avec le Κήρυγμα Πέτρου, qui présente une triple division, est tout à l'avantage de la division de G (voyez Epître de Diognète, I; Tertullien, Ad Nationes, I, 8, et Contra gnosticos seorpiace, 10). Enfin, il y a évidemment une altération dans cette partie des versions arménienne et syriaque. Le nom de Rhéa, surtout, a été altéré dans l'arménien. Les différents traducteurs lisent Eerra, Eearra, Eer, Hyera pour Rhéa.
[5] L'ordre des matières diffère ici de celui des deux versions. Après la première phrase du chapitre III, les textes S et A passent à l'explication de leur quadruple division et exposent l'origine des Barbares, des Grecs, des Juifs et des Chrétiens. Les deux versions répètent ensuite leur division et insèrent un passage incompréhensible que nous avons reproduit plus haut. C'est seulement alors que le texte S, qui continue seul, commence la réfutation (III).
[6] Le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre, à cause de sa position entre les deux cours d'eau auxquels il doit sa richesse et sa fécondité, portait le nom de Mésopotamie. Le sud du pays, d'après sa capitale Babel, porta le nom de Babylonie, tandis que le nord fut l'Assyrie. Les peuples qui habitèrent ces contrées sont appelés par les Hébreux et les Grecs, Chaldéens et Assyriens. Ces noms concordent avec ceux qu'ils se sont donnés eux-mêmes d'après les Inscriptions. Avant eux les Soumirs et Accads avaient habité le pays. Astrologues, puis astronomes, surtout mathématiciens, ces derniers sont les inventeurs de l'écriture dite cunéiforme. Les Chaldéens leur empruntèrent leur science et une bonne partie de leurs idées religieuses. Dans son livre sur l'Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques, le professeur C. P. Tiele étudie les divinités des Souxnirs et Accads et montre l'origine des divinités chaldéennes (Livre II, ch. I et Il). Ana (l'élevé) est le ciel considéré comme être divin; pour les Chaldéens il devient le dieu du ciel. Les principaux dieux des Chaldéens sont empruntés à ce panthéon très ancien. L'abîme, l'océan céleste, la mer sont représentés par Hea (maison des

eaux). Il y a aussi un dieu du soleil, de la lune, de certaines étoiles, de la terre. Le dieu de l'atmosphère donne naissance au vent et à la pluie. Le dieu du feu jouait un rôle considérable comme dieu protecteur de la maison et de la famille.
D'après M. Oppert (article Chaldée dans l'Encyclopédie de M. Lichtenberger), les Chaldéens avaient un cercle de douze dieux, correspondant presque un à un aux douze mois. Dès les temps les plus reculés, la Chaldée est un centre de civilisation. Les doctrines chaldéennes se seraient répandues dans l'empire romain à l'origine du christianisme.
M. H. Zotenberg pense qu'il s'agit ici des croyances des Perses. Ce qui l'induit en erreur, c'est qu'il met cette description en relation avec des développements sur le règne du mal (Boissonade, p. 45, 51, 105, 173) et que la réfutation de la divinité de l'homme lui paraît s'adresser an Roi de Perse. La découverte de M. Robinson détruit cette explication. (Zotenberg, op. cit., p. 58, 59.)
[7] L'auteur de l'Épître à Diognète, dans sa réfutation des prétendus dieux des Grecs, se sert du même argument On lit au ch. II, 2; « Celui-ci n'est-il pas de bois déjà pourri, cet autre d'argent, qui a besoin d'un homme pour le garder afin qu'il ne soit pas volé? »
[8] La science se perpétuait dans les castes, de père en fils, et les différentes écoles de Babylone, de Borsippa, d'Orchoë, de Sippare eurent de longues controverses entre elles. Les adhérents de ces écoles prirent le nom de Chaldéens. Ce nom devint synonyme de savant, d'astrologue, de prophète. Comme tel il apparaît dans le livre de Daniel (IV, 7-11).
[9] Le Zodiaque, pour les anciens, soutenait les astres.
[10] La version arménienne mentionne la lune au commencement de l'Apologie. La version syriaque ne la mentionne pas et n'en donne aucune description ni réfutation.
[11] M. H. Zotenberg, dont l'ouvrage a paru en 1886 avant la découverte de M. Robinson, pense qu'il s'agit ici du Roi de Perse, auquel on attribuait le caractère divin. Le texte S (VII) a un passage parallèle qui détruit cette hypothèse.
[12] Le texte S le présente sous son nom chaldéen de Tammuz.
[13] Le texte S insère à la suite deux paragraphes sur Rhéa et Kore.
[14] Voyez Épître à Diognète, II, 3,
[15] Ep. ad Diogn., III, 2.
[16] Ep. ad Diogn., II.
[17] On ne savait pas, à cette époque, ce que c'était qu'une religion qui n'était pas nationale. Les chrétiens se recrutaient partout, chez les païens, chez les juifs. On les considérait comme un tertium genus et on ne savait d'où sortait cette race. Aristide les fait descendre de Jésus-Christ. Il s'agit dune descendance spirituelle; il dira plus loin que les chrétiens sont frères spirituels (G, XV). Le fragment A exprime la même idée, tandis que la version S présente simplement Jésus comme fondateur de la religion chrétienne: Le traducteur syriaque a fait des confusions, comme le montre cette phrase bizarre du ch. II au sujet des Barbares: Now the Barbarians reckon the head of the race of their religion. Le texte G donne ici la vraie leçon.
[18] Cf. Did. IV, 9; Barn. Epist., XIX, 2; XIX, 11.
[19] Cf. Did. II, 1; Barn. Epist., XIX, 4.
[20] Cf. II, 1.
[21] Cf. II, 2.
[22] Cf. Did. II, 2; Barn. Epist., XIX, 6.
[23] Cf. Did., I, 2; II, 7; Barn. Epist., XIX, 5.
[24] Cf. Did. I, 2.
[25] Cf. Did. I, 3, 5.
[26] Cf. Did. III, 6, 7; Barn. Epist., XIX, .
[27] Cf. Did. IV, 4.
[28] Cf. Barn. Epist., XIX.

Kodratos d'Athènes

Fragment de l'apologie adressée à l'empereur Hadrien



Connu sous la forme latinisée de son nom, Quadratus, Kodratos était évêque d'Athènes. Il est cité par Eusèbe de Césarée et Jérôme, pour avoir apporté une apologie à Hadrien alors que ce dernier séjournait à Athènes. Malheureusement, nous ne possédons pour celle-ci que le fragment que nous a conservé Eusèbe.

Trajan ayant exercé le pouvoir pendant vingt ans entiers moins six mois, Aelius Hadrien reçoit la succession du pouvoir. C'est à ce dernier que Quadratus remit un discours qu'il lui avait adressé : il avait composé cette apologie en faveur de notre religion parce que certains hommes mauvais s'efforçaient de troubler les nôtres. On trouve encore maintenant ce livre chez beaucoup de nos frères et aussi chez nous. Il est possible d'y voir des preuves éclatantes de l'intelligence de l'auteur et de son exactitude apostolique. L'écrivain manifeste son antiquité par ce qu'il raconte en propres termes :
"*Les œuvres de notre Sauveur étaient toujours présentes, car elles étaient véritables : ceux qu'il a guéris, ceux qui ont été ressuscités des morts n'ont pas été vus seulement au moment où ils ont été guéris et ressuscités, mais encore constamment présents; et cela, non seulement pendant que le Sauveur vivait ici-bas, mais encore après sa mort. Ils ont été là pendant un long temps, de sorte que quelques-uns d'entre eux sont même arrivés jusqu'à nos temps.*"

Eusèbe de Césarée, *Hist. Eccl.* IV.3.

Quadratus, disciple des apôtres, remplaça comme évêque d'Athènes Publius, martyr de la foi. Par son habileté et sa piété il rassembla les débris de son Eglise, que la terreur avait dispersés. Adrien ayant passé l'hiver à Athènes pour assister aux fêtes d'Eleusis, les ennemis des chrétiens, le voyant initié à presque tous les mystères de la Grèce, saisirent cette occasion de se livrer à de nouvelles persécutions sans y être autorisés par l'empereur. Quadratus présenta à ce dernier un ouvrage qu'il avait écrit en faveur de notre religion. Cet ouvrage, rempli de leçons utiles, de raison et de foi, est digne en tous points de la doctrine des apôtres. Il y donne à connaître son extrême vieillesse, car il prétend avoir vu en Judée des malades qui avaient été guéris et des morts ressuscités par le Seigneur.

Jérome, Les hommes illustres 19

Epitre à Diognète

Traduction indéterminée, Source VCO

http://homepage.mac.com/thm72/orthodoxievco/ecrits/peres/apo/diognete.htm

I. 1. Je vois, excellent Diognète, le zèle qui te pousse à t'instruire sur la religion des Chrétiens, la clarté et la précision des questions que tu poses à leur sujet : à quel Dieu s'adresse leur foi ? Quel culte lui rendent-ils ? D'où vient leur dédain unanime du monde et leur mépris de la mort ? Pourquoi ne font-ils aucun cas des dieux reconnus par les Grecs et n'observent-ils pas les superstitions judaïques ? Quel est ce grand amour qu'ils ont les uns pour les autres ? Enfin pourquoi ce peuple nouveau - ce nouveau mode de vie - n'est-il venu à l'existence que de nos jours et non plus tôt ?
2. Je te félicite de cette ardeur et je prie Dieu, de qui nous vient le don et de parler et d'entendre, qu'il m'accorde le langage le plus propre à te rendre meilleur, toi qui m'écoutes, et qu'il te donne de m'écouter de manière à ne pas être un sujet de tristesse pour moi qui te parle.
II. 1. Quand donc tu auras purifié ton esprit de tous les préjugés qui l'assiègent, quand tu te seras dépouillé des habitudes trompeuses, quand tu seras devenu un homme nouveau semblable à celui qui vient de naître - puisque c'est un langage nouveau, tu en conviens toi-même, que tu t'apprêtes à entendre -, considère non seulement avec les yeux, mais aussi par la raison, quelle est la substance ou la forme de ceux que vous appelez et reconnaissez dieux.
2. L'un n'est-il pas une pierre semblable à celle qu'on foule aux pieds ? L'autre du bronze, sans plus de valeur que les ustensiles fondus pour notre usage ? Cet autre du bois, et déjà pourri, ou de l'argent - il a besoin d'un homme posté à sa garde de crainte des voleurs -, ou du fer rongé par la rouille, ou de la terre cuite, sans plus d'apprêt que celle dont on se sert pour le plus vil usage ?
3. Tous ne sont-ils pas faits de matière corruptible ? Façonnés par le fer et par le feu ? N'est-ce pas un sculpteur qui a fait celui-ci ? Un fondeur celui-là ? Un orfèvre ? Un potier ? Avant d'avoir été façonnés en forme de dieux par ces techniques, est-ce que chacun de ces matériaux n'avait pas déjà changé de forme sous la main de son artisan et ne le peut-il pas encore maintenant ? Les ustensiles actuels, faits de la même matière qu'eux, ne pourraient-ils pas devenir eux aussi des dieux, s'ils rencontraient le même artisan ?
4. Inversement, ces dieux que vous adorez en ce moment ne pourraient-ils pas être transformés par la main des hommes en ustensiles pareils aux autres ? Ne sont-ils pas tous sourds, aveugles, inanimés, insensibles, incapables dé se mouvoir ? Ne sont-ils pas tous sujets à la corruption, à la pourriture ?
5. Voilà ce que vous appelez des dieux, ce que vous adorez et à quoi vous finissez par devenir semblables !
6. C'est pour cela que vous haïssez les Chrétiens : parce qu'ils ne les considèrent pas comme des dieux.
7. Pourtant, vous qui les croyez et estimez tels, ne les méprisez-vous pas bien davantage que ne le font les Chrétiens ? Bien plus qu'eux vous les raillez, les outragez les idoles de pierre ou d'argile, vous les adorez sans leur donner de gardes; celles d'argent et d'or, vous les tenez sous clef pendant la nuit et le jour, vous postez des gardiens à côté d'elles de peur qu'on ne les dérobe !
8. Et les honneurs que vous croyez leur rendre sont plutôt pour ces dieux un désagrément, s'ils sont doués de sentiment; qu'ils ne sentent rien, vous le faites bien voir par le sang et la graisse fumante de vos sacrifices !
9. Qui de vous endurerait, qui tolérerait qu'on lui rende de tels honneurs ? Il n'y aura personne pour supporter de bon gré un tel désagrément, car l'homme est doué de sentiment et de raison.

La pierre, elle, le supporte car elle ne sent rien : vous faites donc bien voir qu'elle est insensible.
10. Sur le refus des Chrétiens d'adorer de tels dieux, j'aurais encore beaucoup à dire, mais si ce qui précède ne paraît pas suffisant, je juge inutile d'en dire davantage.
III.1. J'en viens à ce qui distingue le culte chrétien de celui des juifs : c'est, je crois, ce que tu désires surtout apprendre.
2. Quand les juifs s'abstiennent de l'idolâtrie dont je viens de parler, ils ont certes bien raison de croire en un Dieu unique et de le vénérer comme maître de l'univers. Mais, quand suivant l'exemple des païens dont je viens de parler, ils lui rendent le même genre de culte, ils sont dans l'erreur.
3. En faisant de telles offrandes à des idoles insensibles et sourdes, les Grecs manquent de bon sens; les juifs, qui les présentent à Dieu en s'imaginant qu'il en a besoin, devraient bien plutôt penser que c'est là extravagance et non piété.
4. Car "celui qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment", qui nous donne gracieusement à tous ce dont nous avons besoin, ne saurait lui-même avoir besoin de ces biens qu'il accorde lui-même à ceux qui s'imaginent les lui donner.
5. A coup sûr, ceux qui s'imaginent lui rendre un culte par le sang, la graisse fumante et les holocaustes et l'honorer par de telles cérémonies, ne me paraissent en rien différer de ceux qui déploient la même libéralité à l'égard d'idoles sourdes qui ne peuvent prendre part à ces honneurs. S'imaginer faire des présents à Celui qui n'a besoin de rien !
IV. 1. Quant à leur crainte scrupuleuse concernant la nourriture, leur superstition au sujet du sabbat, l'orgueil qu'ils tirent de la circoncision, la fausse humilité de leur jeûne et des néoménies, choses ridicules et indignes de mention, je suppose que tu n'as pas besoin que je t'en intruise.
2. En effet, parmi les créatures que Dieu a faites pour l'usage des hommes, accueillir les unes comme réussies, rejeter les autres comme inutiles et superflues, comment cela peut-il être permis ?
3. Accuser Dieu de défendre d'accomplir une bonne action, n'est-ce pas impie ?
4. Tirer vanité d'une mutilation charnelle comme d'un signe d'élection, comme si cela les faisait tout particulièrement aimer de Dieu, n'est-ce pas ridicule ?
5. Quant à surveiller le cours des astres et de la lune pour régler l'observance des mois et des jours, quant à distribuer selon leurs propres désirs les plans divins et les vicissitudes des temps en jours de fêtes et jours de pénitence, est-ce faire preuve de piété ? N'est-ce pas bien plutôt de la sottise ?
6. C'est donc bien avec raison que les Chrétiens s'abstiennent de la légèreté et de l'erreur générales " comme du ritualisme indiscret et de l'orgueil des juifs. je suppose t'en avoir assez appris là-dessus. Mais ce qu'est leur religion à eux, c'est un mystère : n'espère pas pouvoir jamais l'apprendre d'un homme.
V. 1. Car les Chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements.
2. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier.
3. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine.
4. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.
5. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère.

6. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés.
7. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche.
8. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair.
9. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel.
10. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois.
11. Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent.
12. On les méconnaît, on les condamne; on les tue et par là ils gagnent la vie.
13. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses.
14. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés.
15. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent.
16. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie.
17. Les juifs leur font la guerre comme à des étrangers; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.
VI. En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde.
2. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les Chrétiens dans les cités du monde.
3. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les Chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde.
4. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible.
5. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs : de même le monde déteste les Chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs.
6. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les Chrétiens aiment ceux qui les détestent.
7. L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps; les Chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde.
8. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle : ainsi les Chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste.
9. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus.
10. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de déserter.
VII. 1. Comme je l'ai dit plus haut, leur tradition n'a pas une origine terrestre, ce qu'ils professent conserver avec tant de soin n'est pas l'invention d'un mortel, ni ce qui est confié à leur foi une dispensation de mystères humains.
2. Mais c'est en vérité le Tout-Puissant lui même, le Créateur de toutes choses, l'invisible, Dieu lui-même qui l'envoyant du haut des cieux, a établi chez les hommes la Vérité, le Verbe saint et incompréhensible et l'a affermi dans leurs coeurs. Non, comme certains pourraient l'imaginer, qu'il ait envoyé aux hommes quelque subordonné, ange ou archonte, un des esprits chargés des affaires terrestres, ou de ceux à qui est confié le gouvernement du ciel, mais bien l'Artisan et l'organisateur de l'univers : c'est par lui que Dieu a créé les cieux, par lui qu'Il a enfermé la mer dans ses limites : c'est lui dont tous les éléments cosmiques observent fidèlement les lois mystérieuses; lui de qui le soleil a reçu la règle qu'il doit observer dans ses courses journalières; lui à qui obéit la lune, brillant pendant la nuit; lui à qui obéissent les astres qui accompagnent la lune dans son cours; c'est de lui que toutes choses ont reçu

disposition, limites et hiérarchie : les cieux et tout ce qui est dans les cieux; la terre et tout ce qui est sur la terre, la mer et tout ce qui est dans la mer, le feu, l'air, l'abîme, le monde d'en haut, celui d'en bas, les régions intermédiaires : c'est lui que Dieu a envoyé aux hommes.
3. Non certes, comme une intelligence humaine pourrait le penser, pour la tyrannie, la terreur et l'épouvante;
4. nullement, mais en toute clémence et douceur, comme un roi envoie le roi son fils, Il l'a envoyé comme le dieu qu'il était, il l'a envoyé comme il convenait qu'il le fût pour les hommes - pour les sauver, par la persuasion, non par la violence : il n'y a pas de violence en Dieu.
5. Il l'a envoyé pour nous appeler à lui, non pour nous accuser : il l'a envoyé parce qu'il nous aimait, non pour nous juger.
6. Un jour viendra où il l'enverra pour juger, et qui alors soutiendra son avènement ?
7. Ne vois-tu pas qu'on jette les Chrétiens aux bêtes pour leur faire renier le Seigneur et qu'ils ne se laissent pas vaincre ?
8. Ne vois-tu pas que plus on fait de martyrs, plus les Chrétiens se multiplient par ailleurs ?
9. De tels exploits ne peuvent passer pour l'oeuvre de l'homme : ils sont les effets de la puissance de Dieu, ils sont la preuve manifeste de son avènement.
VIII. Car y eut-il jamais, parmi les hommes, quelqu'un qui ait su ce qu'est Dieu, avant qu'il ne fût venu lui-même ? 2. A moins d'accepter les vanités et les sottises de ces beaux parleurs de philosophes ! Les uns ont enseigné que Dieu c'était le feu, - ils appellent dieu ce feu auquel ils sont destinés - Pour d'autres, c'est l'eau ou quelqu'autre des éléments créés par Dieu.
3. Cependant, si l'une de ces doctrines était recevable, chacune des autres créatures pourrait au même titre être proclamée Dieu. 4. Mais tout cela n'est que fable et mensonge de ces charlatans. 5. Nul d'entre les hommes ne l'a vu ni connu : c'est lui-même qui s'est manifesté.
6. Et il s'est manifesté dans la foi qui seule a reçu le privilège de voir Dieu.
7. Car le Maître et Créateur de l'Univers, Dieu, qui a fait toutes choses et les a disposées avec ordre, s'est montré pour les hommes non seulement plein d'amour mais aussi de patience.
8. Lui a toujours été tel qu'il est et sera : secourable, bon, doux, véridique; lui seul est bon.
9. Mais, ayant conçu un dessein d'une grandeur ineffable, il ne l'a communiqué qu'à son Enfant.
10. Tant qu'il maintenait dans le mystère et réservait son sage projet, il paraissait nous négliger et ne pas se soucier de nous.
11. Mais quand il eut dévoilé par son Enfant bien-aimé et manifesté ce qu'il avait préparé dès l'origine, il nous offrit tout à la fois : et de participer à ses bienfaits, et de voir, et de comprendre; qui de nous s'y serait jamais attendu ?
IX. 1. Dieu avait donc déjà tout disposé en lui-même avec son Enfant, mais jusqu'à ces derniers temps, il a souffert que nous nous laissions emporter à notre gré par des mouvements désordonnés, séduits par les voluptés et les passions, nullement parce qu'il éprouvait un malin plaisir à nous voir pécher; seulement il tolérait, non qu'il l'approuvât, ce règne de l'iniquité. Bien au contraire, il préparait le règne actuel de la justice, afin que, ayant bien prouvé, dans cette première phase, que nos propres oeuvres nous rendaient indignes de la vie, nous en devenions maintenant dignes par l'effet de la bonté divine, et que, nous étant montrés incapables d'accéder par nous-mêmes au royaume de Dieu, la puissance de Dieu nous en rende maintenant capables.
2. Lorsque notre perversité fut à son comble et qu'il fut devenu pleinement manifeste que la récompense qu'on en pouvait attendre était le supplice et la mort, alors arriva le temps que Dieu avait marqué pour y manifester désormais sa bonté et sa puissance : quelle surabondance de la bonté pour les hommes et de l'amour divins !
Il ne nous a pas haïs, il ne nous a pas repoussés, ni tenu rancune, mais au contraire il a longtemps patienté, il nous a supportés. Nous prenant en pitié, il a assumé lui-même nos

propres péchés; il a livré lui-même son propre Fils en rançon pour nous, livrant le saint pour les criminels, l'innocent pour les méchants, le juste pour les injustes, l'incorruptible pour les corrompus, l'immortel pour les mortels.
3. Quoi d'autre aurait pu couvrir nos péchés, sinon sa justice ?
4. En qui pouvions-nous être justifiés, criminels et impies que nous étions, sinon par le seul Fils de Dieu ?
5. O doux échange, opération impénétrable, ô bienfaits inattendus : le crime du grand nombre est enseveli dans la justice d'un seul et la justice d'un seul justifie un grand nombre de criminels.
6. Il a d'abord, au cours du temps passé, convaincu notre nature de son impuissance à obtenir la vie; maintenant il nous a montré le Sauveur qui a la puissance de sauver même ce qui ne pouvait l'être : par ce double moyen, il a voulu que nous eussions foi en sa bonté et que nous vissions en Lui nourricier, père, maître, conseiller, médecin, intelligence, lumière, honneur, gloire, force, vie - sans plus nous inquiéter du vêtement et de la nourriture.
X. 1. Si toi aussi tu désires ardemment cette foi et si tu l'embrasses, tu commenceras à connaître le Père.
2. Car Dieu a aimé les hommes : pour eux il a créé le monde; il leur a soumis tout ce qui est sur la terre; il leur a donné la raison et l'intelligence; à eux seuls il a permis d'élever les regards vers le ciel; il les a formés à son image; il leur a envoyé son Fils unique; il leur a promis le royaume des cieux qu'il donnera à ceux qui l'auront aimé.
3. Et quand tu l'auras connu, quelle joie, songes-y, remplira ton coeur ! Combien tu aimeras celui qui t'a ainsi aimé le premier.
4. En l'aimant, tu seras un imitateur de sa bonté, et ne t'étonne pas qu'un homme puisse devenir un imitateur de Dieu : il le peut, Dieu le voulant
5. Tyranniser son prochain, vouloir l'emporter sur les plus faibles, être riche, user de violence à l'égard des inférieurs, là n'est pas le bonheur et ce n'est pas ainsi qu'on peut imiter Dieu; bien au contraire, ces actes sont étrangers à la majesté divine.
6. Mais celui qui prend sur soi le fardeau de son prochain et qui, dans le domaine où il a quelque supériorité, veut en faire bénéficier un autre moins fortuné, celui qui donne libéralement à ceux qui en ont besoin les biens qu'il détient pour les avoir reçus de Dieu, devenant ainsi un dieu pour ceux qui les reçoivent, celui-là est un imitateur de Dieu.
7. Alors, quoique séjournant sur la terre, tu contempleras Dieu régnant dans la cité céleste, tu commenceras à parler des mystères de Dieu alors tu aimeras et admireras ceux qui sont torturés parce qu'ils ne veulent pas renier Dieu; alors tu condamneras l'imposture et l'égarement du monde quand tu connaîtras ce qu'est vraiment vivre, quand tu mépriseras ce qu'ici-bas on appelle la mort, quand tu redouteras la véritable mort, réservée à ceux qui seront condamnés au feu éternel, châtiment définitif de ceux qui lui auront été livrés.
8. Alors tu admireras ceux qui endurent le feu d'ici pour la justice et tu les proclameras bienheureux, quand tu auras appris à connaître cet autre feu.
XI.1. Je ne dis rien d'étrange, je ne recherche pas le paradoxe, mais docile aux leçons des Apôtres, je me fais le docteur des Nations. je transmets exactement la tradition à ceux qui se font les disciples de la Vérité.
2. Qui, en effet, dûment instruit et engendré par la bienveillance du Verbe, ne s'empresse pas d'apprendre pleinement tout ce que le Verbe a clairement enseigné à ses disciples. Le Verbe, se manifestant, le leur a manifesté, s'exprimant ouvertement, incompris des incrédules, s'expliquant à ses disciples qui reconnus par lui comme ses fidèles reçurent la connaissance des mystères du Père.
3. C'est pour cela que le Verbe a été envoyé : pour qu'il se manifestât au monde, Lui qui, méprisé par son peuple, a été prêché par les apôtres et cru par les nations.

4. Lui qui était dès le commencement, il est apparu comme nouveau et fut trouvé ancien et il renaît toujours jeune dans le coeur des saints.
5. Éternel, il est aujourd'hui reconnu Fils. Par lui l'Église s'enrichit, la grâce, s'épanouissant, se multiplie dans les saints, conférant l'intelligence, dévoilant les mystères, révélant la répartition des temps; elle se réjouit à cause des fidèles, elle s'offre à ceux qui la recherchent en respectant les règles de la foi et en ne transgressant pas les bornes des Pères.
6. Et voici que la crainte de la Loi est chantée, la grâce des Prophètes reconnue, la foi dans les Évangiles affermie, la tradition des Apôtres conservée et que la grâce de l'Église bondit d'allégresse.
7. Cette grâce, ne la contraste pas, et tu connaîtras les secrets que le Verbe révèle par qui il veut, quand il lui plaît.
8. Tout ce que la volonté du Verbe nous ordonne, nous inspire de vous exposer avec zèle, nous le partageons avec vous, par amour pour la révélation que nous avons reçue.
XII. 1. Approchez-vous, prêtez une oreille docile, et vous saurez tout ce que Dieu octroie à ceux qui l'aiment véritablement. Ils deviennent un jardin de délices. Un arbre chargé de fruits, à la sève vigoureuse, grandit en eux et ils sont ornés des plus riches fruits.
2. Car c'est là le terrain où ont été plantés l'arbre de la science et l'arbre de la vie, mais ce n'est pas l'arbre de la science qui tue, non : c'est la désobéissance qui tue.
3. Car ce n'est pas sans raison qu'il a été écrit que Dieu, au commencement, planta au milieu du jardin l'arbre de la science et l'arbre de la vie, nous montrant dans la science l'accès à la vie. Les premiers hommes, qui ne surent pas bien en user, furent mis à nu par l'imposture du serpent.
4. Car il n'y a pas de vie sans la science, ni de science sûre sans la véritable vie : c'est pourquoi les deux arbres ont été plantés l'un près de l'autre.
5. Ce sens, l'Apôtre l'avait bien vu quand, blâmant la science qui s'exerce sans obéir aux préceptes de vie que donne la Vérité, il dit : "La science enfle, mais l'amour édifie."
6. Car celui qui croit savoir quelque chose sans la véritable science, celle à qui la vie rend témoignage, celui-là ne sait rien : le serpent le trompe parce qu'il n'a pas aimé la vie. Mais celui chez qui la science est accompagnée de crainte et qui recherche ardemment la vie, celui-là plante dans l'espérance et peut se promettre des fruits.
7. Que la science s'identifie à ton coeur; que le Verbe de vérité, reçu en toi, devienne ta vie.
8. Si cet arbre grandit en toi et si tu désires son fruit, tu ne cesseras de récolter ce qu'on souhaite recevoir de Dieu, ce que le serpent ne saurait atteindre ni l'imposture infecter. Eve n'est plus séduite, mais demeurant vierge, proclame sa foi.
9. Le salut se montre, les apôtres comprennent, la Pâque du Seigneur approche, les temps s'accomplissent, l'ordre cosmique s'établit, le Verbe se plaît à enseigner les saints; par Lui le Père est glorifié, à lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

St Justin de Naplouse
dit
St Justin martyr
ou
St Justin le Philosophe

Apologie à Antonin le Pieux (dite "Première apologie")

Apologie au Sénat romain (dite" Deuxième apologie")

Dialogue avec le Juif Tryphon

St Justin le Philosophe
Première apologie,
adressée à Antonin le Pieux

Ἀπολογία ὑπὲρ Χριστιανῶν
πρὸς Ἀντονῖνον τὸν εὐσεβῆ



Traduction française indéterminée

1. A l'empereur Titus Elius Adrien Antonin, Pieux, Auguste César; à Verissime son fils, philosophe, et à Lucius, philosophe, fils de César par la nature et de l'empereur par adoption; au sacré sénat; et à tout le peuple romain; pour ces hommes de toute race, injustement haïs et persécutés, moi, l'un d'eux, Justin, fils de Priscus, fils de Bacchius, de la nouvelle Flavie en Syrie, Palestine, j'ai écrit et présenté la requête suivante.

2. C'est pour tous ceux qui sont réellement pieux et sages un devoir commandé par la raison, de chérir et d'honorer exclusivement la vérité, en renonçant à suivre les opinions anciennes si elles s'en écartent. Car non seulement cette loi de la raison ordonne de fuir ceux qui font et enseignent le mal, mais il faut encore que l'ami de la vérité s'attache, fût-ce même au péril de sa vie et y trouvât-il danger de mort, à strictement observer la justice dans ses paroles et dans ses actions. Or, vous tous qui vous entendez partout appeler pieux et sages, gardiens de la justice et amis de la science, il va être prouvé si vous l'êtes en effet. Car nous n'avons pas composé cet écrit pour vous flatter ni pour gagner vos bonnes grâces: nous venons pour vous demander d'être jugés d'après les préceptes de la saine raison, et pour empêcher aussi qu'entraînés par la prévention, par trop de condescendance aux superstitions des hommes, par un mouvement irréfléchi, par de perfides rumeurs que le temps a fortifiées, vous n'alliez porter une sentence contre vous-mêmes. Car tant que l'on ne nous convaincra pas d'être des malfaiteurs et des méchants, on ne pourra pas nous faire de mal. Vous, vous pouvez nous tuer, mais nous nuire, jamais.

3. Et pour que ces paroles ne vous semblent ni téméraires ni déraisonnables, nous vous supplions de rechercher les crimes dont on nous accuse. S'ils sont prouvés, que l'on nous punisse comme cela est juste: que l'on nous punisse même avec plus de sévérité. Mais aussi, si vous ne trouvez rien à nous reprocher, la saine raison ne s'oppose-t-elle pas à ce que, sur des bruits calomnieux, vous persécutiez des innocents, ou plutôt à ce que vous ne vous fassiez tort à vous-mêmes, en suivant moins les inspirations de l'équité que celles de la passion? Tout homme sensé conviendra que la plus belle garantie et la condition essentielle de la justice est, d'une part, pour les sujets, la faculté de prouver l'innocence de leurs paroles et de leurs actions, et, d'autre part, pour les gouvernants, cette droiture qui leur fait rendre leurs sentences dans un esprit de piété et de sagesse, et non pas de violence et de tyrannie. Alors souverains et sujets jouissent d'un vrai bonheur. Car un ancien l'a dit: "Si les princes et les peuples ne sont

pas philosophes, il est impossible que les états soient heureux." Ainsi donc c'est à nous d'exposer aux yeux de tous notre vie et notre doctrine, pour qu'à tous ceux qui peuvent ignorer nos préceptes, nous leur fassions connaître les châtiments que, sans s'en douter, ils encourent par leur aveuglement: et c'est à vous de nous écouter avec attention, comme la raison vous l'ordonne, et de nous juger ensuite avec impartialité. Car, si en pleine connaissance de cause, vous ne nous rendiez pas justice, quelle excuse vous resterait-il devant Dieu?

4. Ce n'est pas sur le simple énoncé du nom et abstraction faite des actions qui s'y rattachent que l'on peut discerner le bien ou le mal. Car, à ne considérer que ce nom qui nous accuse, nous sommes irréprochables. Mais, comme, au cas ou nous serions coupables, nous tiendrions pour injuste de devoir à un nom seul notre absolution, de même, s'il est prouvé que notre conduite n'est pas plus coupable que notre nom, votre devoir est de faire tous vos efforts pour empêcher qu'en persécutant injustement des innocents, vous ne fassiez affront à la justice. Le nom seul en effet ne peut raisonnablement pas être un titre à la louange ou au blâme, s'il n'y a d'ailleurs dans les actes rien de louable ou de criminel. Les accusés ordinaires qui paraissent devant vous, vous ne les frappez qu'après les avoir convaincus: et nous, notre nom suffit pour nous condamner. Et pourtant, à ne considérer que le nom, vous devriez bien plutôt sévir contre nos accusateurs. Nous sommes chrétiens: voilà pourquoi l'on nous accuse: il est pourtant injuste de persécuter la vertu. Que si quelqu'un de nous vient à renier sa qualité et à dire: Non, je ne suis pas chrétien, vous le renvoyez comme n'ayant rien trouvé de coupable en lui: qu'il confesse, au contraire, courageusement sa foi, cet aveu seul le fait traîner au supplice, tandis qu'il faudrait examiner et la vie du confesseur et la vie du renégat, et les juger chacun selon leurs œuvres. Car, si ceux qui ont appris du Christ leur maître à ne pas se parjurer donnent par leur fermeté dans les interrogatoires le plus persuasif exemple et la plus puissante exhortation, ceux-là aussi qui vivent dans l'iniquité fournissent peut-être un prétexte à toutes les accusations d'impiété et d'injustice que l'on intente aux chrétiens; mais ce n'est certes pas là de l'équité. En effet, parmi tous ceux qui se parent du nom et du manteau de philosophes, il en est beaucoup aussi qui ne font rien de digne de ce titre, et vous n'ignorez pas que, malgré la plus complète contradiction dans leurs idées et leurs doctrines, les maîtres anciens ont tous été compris sous la dénomination unique de philosophes. Quelques-uns d'entre eux ont enseigné l'athéisme. Dans leurs chants, vos poètes célèbrent les incestes de Jupiter avec ses enfants. Et à tous ceux qui donnent de pareilles leçons, vous ne leur fermez pas la bouche: que dis-je? Pour prix de leurs pompeuses insultes, vous les comblez d'honneurs et de récompenses!

5. Pourquoi donc tant de haine contre nous? nous nous déclarons les ennemis du mal et de toutes ces impiétés, et vous n'examinez pas notre cause: loin de là, victimes de votre aveugle emportement, tournant sous le fouet des génies du mal, vous vous inquiétez peu de nous punir au mépris de toute justice. Or écoutez: car il faut que la vérité se fasse jour. Quand autrefois les génies du mal eurent manifesté leur présence en enseignant l'adultère aux femmes, la corruption aux enfants, et en frappant les hommes d'épouvante; alors, sous le coup de cette immense terreur, le monde entier, abdiquant les conseils de la raison, cédant à l'effroi, et aussi ignorant la pernicieuse méchanceté de ces démons, le monde en fit des dieux et les révéra sous le nom qu'ils s'étaient eux- mêmes choisi. Et si, dans la suite, Socrate, avec la puissance et la droiture de sa raison, tenta de dévoiler ces choses et d'arracher les hommes au joug des démons, ceux-ci mirent aussitôt en œuvre la malignité de leurs adorateurs, et Socrate, accusé d'enseigner le culte de génies nouveaux, fut condamné à mort comme impie et comme athée. Même conduite envers nous. Car ce n'est pas seulement au milieu des Grecs que le Verbe a fait, par l'organe de Socrate, de semblables révélations; il a parlé au milieu des barbares; mais alors il était incarné: il s'était fait homme et s'appelait Jésus-Christ. Et nous, qui avons mis

notre foi dans ce Verbe, nous disons que tous ces démons-là, loin d'être bienfaisants, ne sont que de perfides et de détestables génies, puisqu'ils agissent comme ne ferait pas un homme quelque peu jaloux de pratiquer la vertu.

6. De là vient qu'on nous appelle athées. Athées; oui certes, nous le sommes devant de pareils dieux, mais non pas devant le Dieu de vérité, le père de toute justice, de toute pureté, de toute vertu, l'être de perfection infinie. Voici le Dieu que nous adorons, et avec lui son fils qu'il a envoyé et qui nous a instruits, et enfin l'esprit prophétique; après eux, l'armée des bons anges, ses satellites et ses compagnons reçoivent nos hommages. Devant eux nous nous prosternons avec une vraie et juste vénération. Voilà ce culte tel que nous l'avons appris et tel que nous sommes heureux de le transmettre à tous ceux qui sont désireux de s'instruire.

7. On nous dira peut-être: Des chrétiens arrêtés ont été convaincus de crime. Ne vous arrive-t-il pas sans cesse, quand vous avez examiné la conduite d'un accusé, de le condamner? Mais, si vous le condamnez, est-ce parce que d'autres ont été convaincus avant lui? Nous le reconnaissons sans peine, en Grèce la dénomination unique de philosophes s'est étendue à tous ceux qui ont été les bienvenus à y exposer leurs doctrines, toutes contradictoires qu'elles pussent être; de même, parmi les barbares une qualification accusatrice s'est attachée à tous ceux qui se sont mis à pratiquer et à enseigner la sagesse: on les a tous appelés chrétiens. C'est pour cela que nous vous supplions d'examiner les accusations dont on nous accable, afin que, si vous rencontrez un coupable, il soit puni comme coupable et non pas comme chrétien; mais que, si vous trouvez un innocent, il soit absous comme chrétien et comme innocent. Alors, croyez-le bien, nous ne vous demanderons pas de sévir contre nos accusateurs; ils sont assez punis par la conscience de leur perfidie et par leur ignorance de la vérité.

8. Remarquez-le d'ailleurs; c'est uniquement à cause de vous que nous donnons ces explications. Car à vos interrogatoires nous pourrions nous contenter de répondre non; mais nous ne voudrions pas de la vie achetée par un mensonge. Tous nos désirs tendent à cette existence, éternelle, incorruptible, au sein de Dieu le père et le créateur de l'univers; et nous nous hâtons de le confesser hautement, persuadés fermement que ce bonheur est réservé à ceux qui par leurs œuvres auront témoigné à Dieu leur fidélité à le servir et leur zèle ardent à conquérir cette céleste demeure, inaccessible au mal et au péché. Voilà en peu de mots quelles sont nos espérances, les leçons que nous avons reçues du Christ et les préceptes que nous enseignons. Platon a dit de Rhadamanthe et de Minos que les méchant étaient traduits à leur tribunal et y recevaient leur châtiment: nous, nous disons cela du Christ; mais, selon nous, le jugement frappera les coupables en corps et en âme, et le supplice durera, non pas seulement une période de mille années, comme le disait Platon, mais l'éternité tout entière. Que si cela paraît incroyable, impossible, nous répondrons que c'est là tout au plus une erreur sans conséquence dangereuse, et qu'il n'y a pas là matière au plus léger reproche.

9. Si nous ne nous couronnons pas de fleurs, si nous ne sacrifions pas de victimes en l'honneur de tous ces dieux que la main des hommes a taillés et qu'elle a dressés dans les temples, c'est que dans cette matière brute et inanimée nous ne voyons rien qui ait même une ombre de divinité (en effet, il nous est impossible de croire que Dieu ressemble à ces images que l'on prétend faites en son honneur). Non, ce sont là les simulacres et les insignes de ces génies du mal dont nous parlions naguère. Est-il donc besoin de vous le dire, et ne savez-vous pas bien comment les artistes travaillent la matière, comme ils la taillent et la sculptent, comme ils la fondent et la battent? Et combien de fois les vases les plus ignobles, n'ayant fait sous la main de l'ouvrier que changer de forme et de figure, ne sont-ils pas devenus des dieux? Voilà ce qui à nos yeux est une absurdité, et, de plus, un outrage à la majesté divine, puisqu'au mépris de la

gloire et de l'ineffable substance de Dieu, son saint nom est prostitué à de viles et corruptibles créations. Tous ces artistes eux-mêmes, ce sont des impies, vous ne l'ignorez pas. Ils sont livrés à tous les vices; et, pour n'en citer qu'un trait, ne vont-ils pas jusqu'à outrager les jeunes filles qui partagent leurs travaux? Stupidité incroyable! C'est à des débauchés qu'il est donné de créer et de faire ces dieux devant qui le monde va se prosterner! Et voilà les gardiens du sanctuaire de ces divinités! et on ne comprend pas tout ce qu'il y a de criminel à penser et à dire que des hommes sont les gardiens des dieux!

10. Quant à nous, nous savons que Dieu n'a pas besoin des offrandes matérielles des hommes, lui qui possède toutes choses; mais nous avons appris et nous tenons pour véritable qu'il agrée ceux qui tâchent d'imiter ses perfections et de pratiquer la pureté, la justice, la charité, enfin toutes les perfections de ce Dieu ineffable. C'est lui qui dans sa bonté souveraine a daigné tirer le monde du chaos primitif pour le donner aux hommes; c'est lui qui leur a promis aussi, s'ils se montrent par leurs œuvres dignes des desseins de la Providence, de leur accorder, dans le sein de sa gloire la couronne incorruptible de l'immortalité. Car, si dans l'origine, lorsque nous n'étions pas encore, il a bien voulu nous créer, de même aussi il accordera l'éternelle jouissance de sa gloire à ceux qui se seront efforcés de choisir les moyens de lui plaire. En effet, il ne dépendait pas de nous d'être créés; tandis que, pour nous attacher à ce qui peut plaire à Dieu, il suffit d'employer les forces de la raison qu'il nous a donnée, il suffit de céder aux inspirations et aux lumières de la foi que sa grâce nous prodigue chaque jour. Aussi regardons-nous comme de la plus haute importance pour tous les hommes, non seulement de ne pas être détournés de ces enseignements, mais d'y être, au contraire, puissamment encouragés. Car ce que n'avaient pas pu faire les lois humaines, l'esprit divin l'aurait fait, si les démons, appelant à leur aide la nature perverse et les mauvaises passions de chacun, n'avaient inventé et répandu contre nous, malgré notre innocence, les plus odieuses calomnies et les plus perfides accusations.

11. Quand vous nous entendez parler de ce royaume, objet de nos espérances, vous vous imaginez bien à tort qu'il s'agit d'un royaume humain: non, nous parlons du royaume de Dieu. Ce qui le prouve, c'est que nous confessons hautement devant vous notre titre de chrétiens, quoique nous n'ignorions pas que cet aveu vaut la mort. Et ne voyez-vous pas que, si nous attendions une couronne humaine, nous renierions notre foi, nous prendrions le plus grand soin de nous cacher pour conserver notre vie et pour arriver au but de nos désirs? Mais non, nos espérances ne sont pas dans le temps, et alors nous nous rions des bourreaux; car, après tout, ne faut-il pas mourir?

12. Certes vous trouvez en nous les plus utiles amis et les plus zélés partisans de l'ordre et de la paix, puisque, d'après notre doctrine, nul ne peut se soustraire aux regards de Dieu: le méchant, l'avare, le perfide, pas plus que le vertueux et le juste, et qu'en raison de ses œuvres, chacun marche au supplice ou au salut éternels. Si tous les hommes étaient bien persuadés de cette vérité, quel est celui qui voudrait commettre un crime d'un instant avec la conscience d'avoir à l'expier par les tourments du feu éternel? Avec quel soin, au contraire, chacun ne se contiendrait-il pas, ne s'ornerait-il pas de toutes les vertus, autant pour éviter le châtiment que pour mériter la récompense promise! Ce n'est jamais la crainte de vos lois et de vos peines qui fait chercher au coupable le moyen de se cacher; car il sait bien, quand il commet son crime, que vous êtes des hommes, et que l'on échappe à votre justice. Mais, s'il était persuadé que Dieu ne peut rien ignorer, pas une action, pas même une pensée, alors peut-être l'imminente frayeur du supplice lui ferait pratiquer la vertu; vous n'en disconviendrez pas. Et pourtant il semblerait que vous redoutez de voir tous vos sujets vertueux, que vous craigniez de n'avoir plus à frapper. Ce serait là agir en bourreaux, et non pas en bons princes. Tout cela, nous le

croyons fermement, est l'œuvre de ces perfides démons, divinités auxquelles sacrifient les méchant et les insensés. Mais vous, princes, qui aimez la piété et la sagesse, vous n'agirez pas ainsi contre toute raison. Que si, dans un semblable esprit de démence, vous préfériez écouter le préjugé et faire taire la vérité, déployez alors toute votre puissance. Les princes eux-mêmes, quand ils sacrifient la vérité à l'opinion, ne sont pas plus forts que de misérables brigands dans le désert. Et prenez-y garde, car il vous en arrivera malheur: c'est le Verbe lui-même, de tous les princes le plus royal et le plus saint avec Dieu son père, qui vous le déclare. Or comme personne n'est jaloux de recueillir en héritage la pauvreté, la douleur ou la honte, tout homme sensé se gardera bien de suivre les voies interdites par le Verbe. D'ailleurs toutes ces persécutions dont j'ai parlé, elles ont été prédites par notre maître, le fils et l'envoyé du père et du souverain de l'univers, Jésus-Christ, à qui nous devons notre glorieux nom de chrétiens. Et, nous vous le demandons, notre foi dans sa parole ne devient-elle pas inébranlable quand nous voyons toutes ses prédictions se réaliser? C'est là l'œuvre de Dieu: il parle, il annonce l'avenir, et l'événement s'accomplit tel qu'il l'a prédit. Ici nous pourrions nous arrêter et ne plus rien ajouter; nous avons prouvé la bonté de notre cause et la justice de nos réclamations. Mais il est difficile, nous le savons, de convaincre un esprit possédé par l'ignorance. Aussi, pour achever de convaincre les sincères amis du vrai, nous avons résolu d'ajouter encore quelques mots, dans la persuasion que l'éclat de la vérité pourra dissiper les ténèbres de l'erreur.

13. Est-il maintenant un homme raisonnable qui oserait dire que nous sommes des athées, nous qui adorons le créateur de l'univers? Notre Dieu n'a pas besoin de sang, ni de parfums, ni de libations: les offrandes dignes de lui sont des hymnes de piété et de reconnaissance. La vraie manière de l'honorer, ce n'est pas de consumer inutilement par le feu les choses qu'il a créées pour notre subsistance, mais de nous servir de ces aliments, de les partager avec les pauvres, et aussi, dans un juste sentiment de gratitude, de célébrer la gloire divine par de saints cantiques: nous le savons, et en conséquence nous le bénissons de toutes nos forces et nous lui rendons grâces pour la vie qu'il nous a donnée, pour les soins qu'il prend de notre existence, pour les diverses qualités des choses, pour les changements des saisons, et surtout pour cette immortalité future, magnifique récompense promise à notre foi. Avec ce Dieu suprême nous adorons encore deux autres personnes: celui qui est venu pour nous enseigner sa doctrine, Jésus-Christ notre maître, crucifié en Judée sous Ponce-Pilate, du temps de Tibère-César, véritablement fils de Dieu; et enfin l'Esprit prophétique, culte éminemment raisonnable, comme nous vous le démontrerons. A ce propos on crie à la folie: quelle absurdité, en effet, de placer à côté du Dieu immuable et éternel, à côté du créateur du monde, un homme crucifié! C'est qu'il y a là un mystère que vous ignorez: nous allons vous le découvrir. Ecoutez et prêtez-nous toute votre attention.

14. Avant tout, nous vous en prévenons, prenez bien garde de ne pas vous laisser séduire par la malice des démons soulevés contre nous; prenez garde qu'ils ne vous détournent de nous lire et de nous comprendre (car ils emploient tout leur pouvoir à vous vaincre, à vous asservir; et par les visions du sommeil comme par les prestiges de la magie, ils enveloppent et saisissent tous ceux qui ne veillent pas et ne combattent pas pour leur salut). Aussi, dès que nous avons cru au Verbe, nous sommes-nous éloignés d'eux, et les avons-nous fuis pour nous attacher invinciblement par Jésus-Christ au Dieu increé. Autrefois nous prenions plaisir à la débauche, aujourd'hui la chasteté seule fait nos délices. Nous avions recours aux sortilèges et à la magie, et maintenant nous nous dévouons tout entiers au Dieu bon et immortel. Au lieu de cette ambition et de cette insatiable avidité qui nous dévoraient, maintenant une douce communauté nous réunit; tout ce que nous possédons, nous le partageons avec les pauvres. Les haines, les meurtres dévastaient nos rangs; la différence de mœurs et d'institutions nous faisaient refuser à l'étranger l'hospitalité de notre foyer; et maintenant, depuis la venue du

Christ, une fraternelle charité nous unit; nous prions pour nos ennemis; ceux qui nous persécutent, nous tâchons de les convaincre: nous nous efforçons de leur persuader que tous ceux qui suivent les divins préceptes du Christ ont droit d'espérer comme nous la récompense promise par le maître de l'univers. Mais pour que l'on ne nous accuse pas de vouloir vous payer de paroles, il ne sera pas inutile, je pense, de vous rappeler, avant d'en venir à la démonstration, quelques-uns des préceptes du Christ; et nous nous en remettrons à vous comme à de puissants et d'équitables princes, pour juger si nos enseignements sont conformes à ceux que nous a donnés notre maître. Ses maximes sont brèves et concises; car ce n'était pas un sophiste, mais la puissance de la parole de Dieu était en lui.

15. Voici ce qu'il dit de la chasteté: "Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son coeur." Et: "Que si votre oeil droit vous scandalise; arrachez-le et jetez-le loin de vous; il vaut mieux n'avoir qu'un oeil et entrer dans le royaume des cieux, qu'avoir deux yeux et être jeté dans le feu éternel." Et: "Celui qui épouse la femme répudiée par un autre homme commet un adultère." Et: "Il y a des eunuques sortis tels du sein de leur mère; il y en a que les hommes ont fait eunuques, et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes en vue du royaume des cieux; mais tous n'entendent pas cette parole." Ainsi ceux qui, selon la loi des hommes, contractent un second mariage après leur divorce, comme ceux qui regardent une femme pour la convoiter, sont coupables aux yeux de notre maître; il condamne le fait et jusqu'à l'intention de l'adultère; car Dieu voit non seulement les actions de l'homme, mais même ses plus secrètes pensées. Et pourtant combien d'hommes et de femmes sont parvenus à plus de soixante et soixante-dix années, qui, nourris depuis leur berceau dans la foi du Christ, sont restés purs et irréprochables durant leur longue carrière! Ce fait se retrouve dans les peuples de toute contrée; je m'engage à le prouver. Et faut-il à ce propos rappeler la multitude innombrable de ceux qui ont rompu avec le vice pour se captiver sous l'obéissance de la foi? car ce ne sont pas les hommes chastes et saints que le Christ convie au repentir, se sont les impies, les débauchés, les méchants. Il le dit lui-même: "Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs; car le Père céleste aime mieux le repentir que le châtiment du pécheur. Ecoutez maintenant ce que dit le Christ sur la charité envers tous: "Si vous aimez ceux qui vous aiment, que faites-vous de nouveau? Les impudiques en font autant. Mais moi je vous dis: Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; bénissez ceux qui vous maudissent; et priez pour ceux qui vous calomnient." Sur l'obligation de donner aux pauvres et de ne rien faire pour la vaine gloire, voulez-vous savoir ce qui nous est prescrit: "Donnez à celui qui vous demande: Ne refusez pas à celui qui veut emprunter de vous; car si vous prêtez à ceux de qui vous croyez recevoir, quel gré vous en saura-t-on? Les publicains en font autant. N'amassez pas de trésors sur la terre, ou la rouille et les vers dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent; mais amassez des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne dévorent; car que sert à un homme de gagner l'univers entier et de perdre son âme? Et qu'est-ce que l'homme donnera en échange pour son âme? Amassez donc des trésors dans le ciel, ou ni les vers ni la rouille ne dévorent." Et: "Soyez doux et miséricordieux comme votre Père est doux et miséricordieux; lui qui fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants. Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps ou vous trouverez des vêtements. Ne valez-vous pas mieux que les oiseaux et les bêtes? et Dieu les nourrit. Ne vous inquiétez donc pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps où vous trouverez des vêtements; car votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez le royaume de Dieu, et ces choses vous seront données par surcroît. L'âme de l'homme est là où est son trésor." Et: "Ne faites pas ces choses pour être en spectacle aux hommes; car autrement vous ne gagnerez pas la récompense promise par votre Père qui est dans les cieux."

16. Faut-il nous rendre humbles, serviables, patients? Voici ses préceptes: "Si l'on vous frappe sur une joue, tendez l'autre; si l'on vous enlève votre manteau, donnez aussi votre tunique. Celui qui se met en colère s'expose au feu éternel. Si quelqu'un vous force a le suivre pendant un mille, accompagnez-le pendant deux; et que vos bienfaits brillent aux yeux des hommes, de sorte que, les voyant, ils admirent votre Père qui est dans les cieux." Dieu ne nous permet pas de nous révolter: il ne veut pas que nous nous fassions les imitateurs des méchants; au contraire, il nous engage à employer la patience et la douceur pour arracher les hommes à l'avilissement des mauvaises passions. C'est ce dont nous pourrions facilement trouver des preuves parmi vous, en vous citant tous ceux qui ont changé leurs habitudes de violence et de tyrannie, vaincus par l'expérience journalière et par l'exemple de la pureté de leurs voisins; par la vue de leur admirable patience à supporter les outrages, ou enfin par l'examen de leur conduite et de leurs moeurs. Nous ne devons pas jurer, et nous sommes obligés de dire toujours la vérité. Ecoutez: "Ne jurez en aucune manière: que si c'est oui, dites oui; que si c'est non, non; ce que vous ajouteriez de plus serait mal." La loi de l'adoration d'un seul Dieu, voici comme il nous l'impose: "C'est ici le plus grand commandement: tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu rendras à lui seul le culte souverain de tout ton coeur et de toute ta force, car c'est ton Seigneur Dieu qui t'a fait." Un homme s'approche de Jésus, en lui disant: "Maître parfait! Nul n'est parfait que Dieu seul, le créateur du monde, "répond Jésus. Et pour être reconnu comme chrétien, il ne suffit pas de proclamer de bouche la doctrine du Christ, il faut la suivre dans toutes les actions de la vie; car ce n'est pas à ceux qui parlent, mais à ceux qui agissent que le salut éternel est promis. Ecoutez: "Tous ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux: celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux; car celui qui m'écoute et fait ce que je dis écoute celui qui m'a envoyé. Il y en a beaucoup qui me disent: Seigneur, Seigneur, est-ce que nous n'avons pas bu et mangé en votre nom? est-ce que nous n'avons pas fait des miracles? Et alors, moi je leur dirai: Loin de moi, artisans d'iniquité! Et alors, il y aura là des pleurs et des grincements de dents; et les justes brilleront comme le soleil, et les méchants seront précipités au feu éternel. Et, en effet, vous en verrez beaucoup venir en mon nom, qui au dehors seront revêtus de peaux de brebis, et au dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez par leurs oeuvres; et tout arbre ne portant pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu." Châtiez donc tous ces gens qui ne sont chrétiens que de nom, et se conduisent en dépit des enseignements du Christ; châtiez-les, nous vous le demandons.

17. Nous sommes les premiers à payer les tributs entre les mains de ceux que vous avez préposés à la levée des impôts, car c'est encore là un précepte du Christ. Des Juifs étant venus un jour lui demander s'il fallait payer le tribut à César: "Dites-moi, je vous prie, de qui cette pièce d'argent porte-t-elle l'effigie? De César, "répondirent-ils. "Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu." Aussi nous n'adorons que Dieu, et pour tout le reste nous vous obéissons de grand coeur, nous plaisant à reconnaître en vous les princes et les chefs des peuples, et priant Dieu de vous accorder avec la souveraine puissance le don de la sagesse et de la raison. Que si, après tout, vous dédaignez nos prières, si vous méprisez nos suppliques et nos discours, nous ne nous en plaindrons pas et nous n'y perdrons rien; car, nous le croyons avec toute l'énergie de la conviction, chacun expiera ses actes dans le feu de l'éternité, chacun rendra compte en raison de ce qu'il aura reçu. C'est le Christ qui nous l'enseigne par cette parole: "Celui qui aura reçu davantage, il lui sera demandé davantage."

18. Tournez les regards vers les empereurs qui vous ont précédé. Ils ont suivi la loi commune; ils sont morts comme tous les hommes. La mort devait-elle les plonger dans l'insensibilité du néant? Non, ce serait pour les méchants une faveur exorbitante. L'existence n'abandonne pas ceux qui ont vécu, et les supplices éternels les saisissent au sortir de ce monde. Ecoutez,

prêtez la plus grande attention: croyez surtout; car tout ceci est la vérité. Tous les prestiges de la nécromancie, l'inspection du cadavre palpitant d'un enfant, l'évocation des âmes humaines, le ministère de tous ceux que les magiciens appellent les dispensateurs et les satellites des songes, les opérations de ces adeptes, en est-ce assez pour vous faire croire que l'âme après la mort conserve sa sensibilité? faut-il vous parler de ceux que vous voyez saisis et subjugués par les âmes des morts, furieux et démoniaques aux yeux de tous, oracles à vos yeux, les Amphiloques, les Pythies, les Dodonées et mille autres? Voulez-vous les témoignages des écrivains, d'Empédocle et de Pythagore, de Platon et de Socrate? Et le gouffre infernal d'Homère, et la descente d'Ulysse dans ce Tartare, et tant d'autres auteurs? Eh bien! nous ne vous demandons qu'une chose, c'est de nous mettre à l'égal de tous ces écrivains, nous qui croyons autant et bien plus qu'eux en la divinité, puisque nous espérons voir un jour nos corps eux-mêmes, cadavres enfouis dans la terre, se relever pour nous recevoir une seconde fois; car, nous le disons, rien n'est impossible à Dieu.

19. Certes, à y réfléchir attentivement, ne nous semblerait-il pas incroyable, si nous n'avions pas nos corps, d'entendre quelqu'un nous dire: Vous voyez ces chairs, ces os, ces nerfs, toute cette substance de l'homme, quelques gouttes de liqueur séminale suffisent pour la former et la produire? Or, raisonnons dans cette hypothèse: oubliez un instant votre humanité et votre origine, et supposez que l'on présente à vos regards, d'un côté l'image d'un homme, et de l'autre cette faible semence, et qu'on vous dise: Ceci peut produire cela; croiriez-vous une pareille assertion avant de l'avoir vue réalisée? Personne n'osera dire que oui. Eh bien! cependant, vous ne croyez pas à la résurrection des morts. Nous n'avons pas vu de mort ressuscité, dites-vous? Et la possibilité de la génération par des moyens aussi débiles, vous ne l'auriez pas crue d'abord; cependant vous en voyez partout le phénomène accompli chaque jour. Conséquemment vous devez admettre la possibilité d'une résurrection pour ces cadavres corrompus que la dissolution a presque réduits à l'état de semence. Vous devez croire qu'à la parole de Dieu ils pourront bien, au jour marqué, se redresser et revêtir l'immortalité. Et, en effet, serait-ce donner une idée convenable de la puissance divine que de dire avec certaines gens: Chaque chose retourne à l'élément d'où elle est sortie, et Dieu même ne peut rien faire de contraire à cette loi? Non, nous ne pouvons accorder une opinion semblable. Mais ce que nous en concluons, c'est que ceux qui la défendent n'auraient jamais cru à la possibilité de leur propre création, de celle du monde entier, tel qu'il est, et avec l'origine qu'ils lui voient. Plutôt que de partager leur incrédulité, ajoutons foi à ces mystères incompréhensibles pour notre humaine nature: c'est le parti le plus sage, c'est la doctrine de Jésus-Christ; car ne nous a-t-il pas dit: "Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu." Et: "Ne craignez pas ceux qui vous tuent, ils ne peuvent rien au-delà. Mais craignez celui qui, après la mort, peut précipiter votre corps et votre âme dans la géhenne." Or, cette géhenne, c'est le lieu où sont tortures ceux qui ont vécu dans l'iniquité et qui n'ont pas cru à la réalisation des paroles que Dieu nous a fait annoncer par le Christ.

20. Et la Sibylle et Hystaspe vous disent que toute la nature corruptible périra par le feu; et les philosophes de l'école stoïcienne prétendent que Dieu lui-même se résoudra en feu, et qu'après la ruine universelle le monde renaîtra de nouveau. Mais nous, combien ne sommes-nous pas supérieurs à ces doctrines versatiles, avec notre croyance en un Dieu créateur de l'univers? Ainsi, non seulement nos doctrines ressemblent à celles des philosophes et des poètes le plus en honneur auprès de vous, mais même, dans de certains points, nous parlons un langage plus vrai et plus saint. Seuls enfin, nous prouvons nos assertions. Pourquoi donc maintenant sommes-nous injustement poursuivis de la haine de tous? Dire que Dieu a tout créé et tout ordonné dans le monde, n'est-ce pas répéter un dogme de Platon? L'idée de l'embrasement universel nous est commune avec les stoïciens. Croire que les âmes des

méchants conservent la sensibilité après la mort, et qu'elles sont châtiées pour leurs crimes, tandis que celles des justes évitent les supplices et jouissent de la félicité, ce n'est que partager le sentiment des poètes et des philosophes. Quand enfin nous détournons les hommes d'adorer des êtres pires qu'eux, nous ne faisons que rappeler les paroles de Ménandre le poète comique, et de tous ceux qui ont écrit dans le même sens. Tous en effet ont proclamé que le créateur était plus grand que la créature.

21. Et quand nous parlons du Verbe engendré de Dieu avant tous les siècles; quand nous disons qu'il est né d'une vierge sans aucune coopération étrangère; qu'il est mort, et qu'après être ressuscité il est monté au ciel; nos récits ne sont pas plus étranges que l'histoire de ces personnages que vous appelez fils de Jupiter. Vous n'ignorez pas en effet combien vos plus célèbres auteurs lui donnent d'enfants. C'est un Mercure, son interprète, son verbe, chargé de tout apprendre au monde; c'est un Esculape, qui, foudroyé pour avoir exercé son art de médecin, est enlevé au ciel; un Bacchus, qui est mis en pièces; Hercule, qui se brûle pour faire cesser ses travaux; les Dioscures, fils de Léda; Persée, fils de Danaé; Bellérophon, que le coursier Pégase ravit du milieu des mortels. Parlerai-je d'Ariane et de tous ceux qui comme elle sont devenus des astres? Et tous vos empereurs, à peine sont-ils morts que vous vous hâtez d'en faire des immortels, et ne trouvez-vous pas au besoin un témoin tout prêt à jurer qu'il a vu César s'élever resplendissant de son bûcher vers les cieux? Au reste, il n'est pas nécessaire de faire ici l'historique des hauts faits attribués à tous ces enfants de Jupiter; vous les savez assez bien, et d'ailleurs ces récits n'ont été écrits que pour corrompre et dépraver l'esprit qui les étudie, puisque chacun pense qu'il ne peut mieux faire que d'imiter les dieux. Y a-t-il rien de plus contraire à la saine idée de la divinité que de représenter Jupiter, le souverain et le père des dieux, comme fils d'un parricide et parricide lui-même, livré aux plus honteuses débauches, poussant la brutalité jusqu'à abuser de Ganymède, jusqu'à déshonorer ce prodigieux nombre de femmes d'où lui naquirent tous ces enfants, dignes imitateurs de leur père? Ne voit-on pas là l'oeuvre des génies du mal? Pour nous, notre doctrine nous apprend que l'immortalité est réservée à ceux qui tâchent de ressembler à Dieu par la sainteté de leur vie et la pratique de la vertu; tandis que le supplice du feu éternel attend ceux qui s'obstinent à demeurer dans l'iniquité.

22. Quant à Jésus-Christ, que nous appelons le fils de Dieu, ne fut-il qu'un simple mortel, sa sagesse lui mériterait ce titre; puisque tous les auteurs s'accordent à donner à la divinité le nom de père des dieux et des hommes; que si, le croyant engendré d'une manière toute particulière et surhumaine, nous l'appelons le Verbe de Dieu, nous ne faisons que lui appliquer la dénomination affectée à Mercure, puisqu'on en parle comme du verbe, messager de Dieu. Nous objectera-t-on qu'il a été crucifié; nous dirons qu'en cela il ressemble à tous ceux des fils de Jupiter qui, selon vous, ont eu des tourments à souffrir. Loin d'être uniforme, leur genre de mort a été très différent. Jésus aussi a eu son agonie à part. Il ne le leur cède pas même en cela. Combien au contraire ne les surpasse-t-il pas en tout! Hâtons-nous de le prouver, ou plutôt la preuve est déjà faite; car c'est par les actions que se constate la supériorité. Jésus est né d'une vierge? oui, il a cela de commun avec Persée. Il guérissait les boiteux et les paralytiques, les infirmes de naissance; il ressuscitait les morts. C'est ce que vous racontez d'Esculape.

23. Mais, remarquez-le bien, si nous avons employé ce genre de preuves et ces assimilations, c'est que nous voulions vous démontrer que la vérité se rencontre uniquement dans les leçons du Christ et des prophètes ses prédécesseurs, plus anciens que tous vos écrivains; et quand nous demandons d'être crus, ce n'est pas en raison de ces ressemblances, c'est en raison de la vérité que nous annonçons, c'est parce que nous vous disons que Jésus-Christ est le fils unique

du Père, son premier-né, sa puissance, son Verbe; qu'il s'est fait homme par sa propre volonté, et qu'il est venu nous instruire pour le salut et la régénération du monde. Or, avant qu'il parût parmi les hommes, ces génies du mal, les démons dont nous avons déjà parlé, se sont servis des poètes pour fausser d'avance le récit de ces grands événements, comme s'ils eussent déjà eu lieu; et ainsi ils sont parvenus à inventer et à faire croire contre nous les accusations les plus odieuses sans la moindre preuve et sans un seul témoin. Voilà la raison de notre argumentation.

24. Ainsi donc, en premier lieu, nous ne faisons que ce que font les Grecs, et pourtant seuls nous souffrons persécution pour le nom du Christ. Nous ne commettons aucun crime, et on nous tue comme des scélérats. Tout autour de nous on adore des arbres, des fleuves, des chats, des souris, des crocodiles, des animaux de toute espèce. Et ce culte n'est pas universel; non, chacun a son idole, en sorte que pour son voisin, dont il ne partage pas la croyance, c'est un impie. Et le seul chef d'accusation que l'on puisse invoquer contre nous, c'est que nous n'adorons pas vos dieux, que nous ne faisons aux morts ni libations ni offrandes; que nous ne consacrons aux idoles ni couronnes ni victimes; des victimes! mais vous n'ignorez pourtant pas que ce qui est ici une victime, là est un dieu, plus loin une brute.

25. En second lieu, remarquez-le bien, tandis que le genre humain entier se prosternait aux pieds de Bacchus et d'Apollon, dont les infâmes débauches font horreur; tandis qu'il adorait Proserpine et Vénus, dont vous célébrez dans vos mystères le honteux amour pour le jeune Adonis; tandis qu'il rendait un culte à Esculape et à toute cette multitude de prétendus dieux; nous, au nom de Jésus-Christ et au péril de notre vie, nous avons foulé aux pieds ces divinités, et embrassé la foi à ce Dieu incréé, inaccessible au mal, et qui jamais ne descendit sur terre pour séduire une Antiope ou abuser d'un Ganymède; non, jamais notre Dieu n'eut besoin, pour se délivrer de ses chaînes, que Thétis implorât le secours du géant à cent bras; jamais pour prix d'un tel service il ne sacrifia des milliers de Grecs à la colère d'Achille furieux de l'enlèvement de sa Briséis. Ceux qui croient à de pareilles fables nous font pitié, et nous n'y pouvons reconnaître que l'oeuvre des démons.

26. En troisième lieu, lorsque par son ascension le Christ eut été enlevé au ciel, les démons suscitèrent des hommes qui se prétendirent dieux: et vous, bien loin de les poursuivre, vous les avez comblés d'honneurs. Un certain Simon, du bourg de Gitton, vint à Rome du temps de l'empereur Claude. Aidé par les malins esprits, il fit dans votre ville impériale quelques prodiges de magie, et aussitôt on le prit pour un dieu, on lui éleva une statue comme à un dieu. Cette statue est dans l'île du Tibre, entre les deux ponts, et elle porte cette inscription latine: Simoni Deo sancto. Presque tous les Samaritains et quelques hommes d'autres nations le reconnaissent et l'adorent comme leur première divinité. Et vous savez ce qu'on rapporte de cette Hélène, qu'il avait retirée d'une maison de prostitution pour en faire sa compagne et son expression intellectuelle, comme il le disait. Ménandre de Capparetée, Samaritain aussi et disciple de Simon, ne parvint-il pas, toujours par l'assistance des démons, à séduire par ses magiques opérations les habitants d'Antioche, au point de persuader ses adeptes qu'ils ne mourraient jamais? et nous voyons encore nombre de ses sectateurs. Marcion de Pont, qui vit encore, n'enseigne-t-il pas la croyance à un dieu supérieur au créateur du monde? C'est là encore une oeuvre des génies du mal, qui se sont servis de lui pour répandre le blasphème sur la terre, pour faire nier aux hommes que le créateur tout-puissant fut le père du Christ, et pour leur faire professer, au contraire, l'existence d'un être dont la puissance supérieur avait créé des ouvrages plus merveilleux. Tous les disciples de ces imposteurs sont, comme nous l'avons dit, compris sous la dénomination générale de chrétiens, de la même manière que le nom de philosophes s'applique à une foule de gens qui ne partagent pas les mêmes idées

philosophiques. Maintenant ces sectaires se rendent-ils coupables des crimes atroces dont la malignité publique nous accuse, comme ces extinctions de lumières, ces mélanges confus des sexes, ces repas de chair humaine? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons bien, c'est qu'au moins, vous, vous ne leur faites pas un crime de leurs opinions et vous ne les massacrez pas. Au reste, nous avons composé un livre contre toutes les hérésies, et si vous voulez, nous vous en donnerons connaissance.

27. Quant à nous, loin de commettre aucune impiété, aucune vexation, nous regardons comme un crime odieux l'exposition des enfants nouveau-nés; parce que d'abord nous voyons que c'est les vouer presque tous, non seulement les jeunes filles, mais même les jeunes garçons, à une prostitution infâme; car de même qu'autrefois on élevait des troupeaux de boeufs et de chèvres, de brebis et de chevaux, de même on nourrit aujourd'hui des troupes d'enfants pour les plus honteuses débauches. Des femmes aussi et des êtres d'un sexe douteux, livrés à un commerce que l'on n'ose nommer, voilà ce qu'on trouve chez toutes les nations du Globe. Et au lieu de purger la terre d'un scandale pareil, vous en profitez, vous en recueillez des tributs et des impôts! D'ailleurs ne peut-il pas résulter de cet odieux et sacrilège commerce un mélange affreux des pères avec leurs enfants, des frères avec leurs frères? Il est des misérables qui prostituent leurs filles et leurs femmes: il en est qui se mutilent pour cette infâme turpitude, pour les mystères de la mère des dieux; et à chacune de vos divinités vous donnez pour attribut ce grand et mystérieux symbole du serpent. Voilà ce qui se fait chez vous à la face du soleil: voilà votre culte: Et vous nous imputez vos actes; et vous prétendez que nous étouffons toutes les lumières divines! Au reste ce n'est pas à nous que peut nuire une calomnie de ce genre; elle retombe sur ceux qui commettent tous ces crimes et osent nous les imputer.

28. Parmi nous, le prince des génies malfaisants s'appelle le serpent, le tentateur, Satan; et vous pouvez vous en assurer par la lecture de nos saintes lettres. C'est lui qui sera précipité avec toute son armée et avec les hommes ses adorateurs dans le feu éternel pour y brûler à jamais: le Christ nous l'a prédit. Si un sursis a été accordé à cette condamnation, c'est en faveur de l'homme; c'est en considération de son salut. Car Dieu sait bien que plusieurs se repentent déjà, et que bien d'autres qui sont à naître se repentiront aussi. Quand Dieu créa la nature humaine, il la fit intelligente et libre de choisir le bien et de s'y attacher, en sorte qu'à l'homme raisonnable et intelligent il ne restât aucune excuse devant la justice divine. Aussi prétendre que Dieu ne se met point en peine des choses de ce monde, c'est dire qu'il n'y a pas de Dieu, ou que, s'il y en a, il ne se plaît que dans le mal ou dans une insensibilité de pierre; c'est dire qu'il n'y a ni vice, ni vertu, et que le bien et le mal ne sont que des distinctions chimériques inventées par l'imagination humaine, ce qui est une haute impiété et une odieuse injustice.

29. Quant à l'exposition des enfants, il est un motif encore qui nous la fait abhorrer. Nous craindrions qu'ils ne fussent pas recueillis, et que notre conscience restât ainsi chargée d'un homicide. Au reste, si nous nous marions, c'est uniquement pour élever nos enfants; si nous ne nous marions pas, c'est pour vivre dans une continence perpétuelle. Naguère, un de nos frères, pour vous persuader qu'il n'y a parmi nous ni mystères impurs, ni mélanges infâmes, présenta à Félix, préfet d'Alexandrie, une requête afin d'obtenir de se faire enlever les organes de la génération. Les médecins de la ville prétendaient ne pouvoir exécuter cette opération sans la permission du préfet. Félix ne voulut pas obtempérer à cette demande, et le jeune homme fort de sa conscience et content de cet hommage rendu à sa foi, conserva sa pureté et vécut dans la chasteté avec tous ceux qui partageaient sa croyance. Et à ce propos, il me semble assez

curieux de faire mention ici de cet Antinous qui parut il y a peu de temps, imposteur effronté que l'on adorait déjà comme un dieu, quoiqu'on sût bien qui il était et d'où il venait.

30. Maintenant pour que personne ne tente de nous opposer que le personnage nommé par nous Christ n'est qu'un homme, fils d'un homme, et que ses miracles ne sont que des sorcelleries et des oeuvres de magie à l'aide desquelles il a réussi à se faire passer pour le fils de Dieu, nous allons commencer notre démonstration sur ce point, et vous prouver que ce n'est pas sur des on dit que notre foi est fondée, mais sur des prophéties publiées bien avant l'événement et sur la réalisation certaine et indubitable de ces faits annoncés, réalisation à laquelle nous avons assisté, à laquelle nous assistons encore. Et ce sera là une magnifique et irréprochable démonstration, nous en avons la ferme confiance.

31. Il s'est rencontré chez les Juifs des hommes prophètes de Dieu, et dont l'Esprit saint se servait comme de hérauts pour annoncer l'avenir. Leurs prophéties, à mesure qu'elles étaient prononcées, étaient soigneusement recueillies par les rois du moment, qui en possédaient les textes; écrits en hébreu de la main même des prophètes. Quand Ptolémée, roi d'Egypte, composa sa fameuse bibliothèque, il eut connaissance de ces livres prophétiques, et il envoya une ambassade à Hérode, alors roi des Juifs, pour les lui demander. Hérode donna le texte hébreu; mais cette langue étant inconnue aux Egyptiens, une nouvelle députation vint solliciter du roi des Juifs des hommes capables d'en faire une traduction grecque. Cette oeuvre fut exécutée, et ces livres sont restés jusqu'à présent aux mains des Egyptiens, comme ils sont par toute la terre entre celles des Juifs. Mais c'est en vain que les Juifs les lisent, ils ne les comprennent pas; au contraire, ils nous traitent comme leurs ennemis déclarés; ils nous persécutent autant qu'il est en leur pouvoir; ils nous infligent comme vous les supplices et la mort: vous pouvez en avoir facilement la preuve. Voyez la dernière guerre de Judée, Barcochébas, le chef de la révolte, ne sévissait-il pas contre les chrétiens et contre eux seuls? Ne les accablait-il pas des plus cruelles tortures s'ils ne renonçaient pas à Jésus-Christ et s'ils ne blasphémaient pas son saint nom? C'est pourtant dans les livres des prophètes qu'est annoncée la venue du Christ. Il y est dit qu'il doit naître d'une vierge; que, parvenu à l'âge d'homme, il guérira toutes les maladies et toutes les douleurs et ressuscitera les morts: que méconnu, persécuté, il sera mis en croix, qu'il mourra et se ressuscitera pour remonter au ciel. Il y est dit qu'il est le fils de Dieu et qu'il sera reconnu pour tel; qu'il enverra par tout le genre humain des hérauts pour l'annoncer, et que toutes les nations croiront à sa parole. Et tout cela a été prophétisé cinq mille, trois mille, deux mille, mille et enfin huit cents années avant l'événement, car telle est la succession des temps ou ont paru les prophètes.

32. Moïse, le premier de tous, a parlé ainsi: "il ne manquera pas de prince de Juda, ni de chef de cette race jusqu'à ce que vienne celui qui est attendu: celui-là sera l'espérance des nations; il attachera son ânon à la vigne, et il lavera sa robe dans le sang de la grappe." Et voyez et recherchez avec soin jusqu'à quelle époque les Juifs ont eu un roi de leur nation. C'est justement celle où parut Jésus-Christ, notre maître, l'interprète des mystérieux oracles; et en lui s'est accompli ce que l'Esprit prophétique avait annoncé par la bouche de Moïse, à savoir que le prince ne manquerait pas chez les Juifs jusqu'à ce que fut venu celui à qui le royaume était réservé. Car Juda est le patriarche des Juifs, et c'est de lui qu'ils ont pris leur nom. Aussitôt la venue du Messie, vous avez commencé à régner sur les Juifs, et vous avez soumis tout leur pays à votre domination. Cette parole, il sera l'espérance des nations, signifiait que par toutes les nations il se trouverait des hommes qui soupireraient après sa venue. C'est là un fait que vous démontre votre propre expérience. Ne voyez-vous pas que dans toutes les nations on espère en ce crucifié de la Judée, après la mort duquel la terre des Juifs a été prise et livrée entre vos mains? Cette autre parole, "il attachera son ânon à la vigne, et il lavera sa

robe dans le sang de la grappe, "est un symbole qui figure en partie ce qui devait arriver au Christ, en partie ce que lui-même devait accomplir. Car il y avait à l'entrée d'un village un ânon attaché à une vigne, et le Christ ordonna à ses disciples de le lui amener: il y monta et fit son entrée à Jérusalem, où était ce grand et magnifique temple que vous avez détruit depuis. Après cela il fut crucifié, pour que le reste de la prophétie fût accompli. Car cette robe lavée dans le sang de la grappe" était l'annonce des douleurs qu'il devait endurer, pour racheter par son sang tous ceux qui croient en lui. La robe dont parle l'Esprit de Dieu représente les hommes qui ont foi en Jésus-Christ, et dans lesquels habite le Verbe, cette semence de Dieu. Le sang de la grappe signifiait aussi que le Messie aurait du sang, non pas du sang de la semence humaine, mais de la puissance divine. La puissance souveraine avec le Père et le maître de l'univers, c'est son fils, c'est le Verbe. Il a pris chair, il s'est fait homme, nous le dirons ensuite. Or, maintenant, comme ce n'est pas l'homme mais Dieu qui a fait le sang de la grappe, de même le sang du Christ était ainsi clairement désigné comme ne pouvant pas résulter de la semence humaine, mais de la vertu de Dieu, comme nous l'avons dit déjà. Un autre prophète a dit exactement la même chose en termes différents, c'est Esaïe: "Une étoile sortira de Jacob, et une fleur poussera sur la tige de Jessé, et les nations espéreront en son bras." N'est-ce pas une étoile brillante, n'est-ce pas une belle fleur sur la tige de Jessé, que notre Seigneur Jésus-Christ? La vertu de Dieu l'a engendré, et il est né d'une vierge de la race de Jacob, le père de Juda (et nous avons vu que Juda est le patriarche des Juifs). Jessé aussi fut; selon les saints oracles, un aïeul du Christ, fils lui-même de Jacob et de Juda, comme le prouve la suite de sa généalogie.

33. Ecoutez maintenant comme Esaïe annonce que le Christ naîtra d'une vierge. Voici ses paroles: "La vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et les hommes appelleront ce fils, Emmanuel, Dieu avec nous." Or c'étaient des choses incroyables et impossibles à l'homme que Dieu faisait prédire par l'esprit de prophétie; en sorte qu'à l'événement on ne leur refusât pas créance, et qu'au contraire on leur accordât une confiance illimitée. Actuellement, pour que dans l'ignorance du sens véritable de cette prophétie, l'on ne vienne pas confondre nos paroles avec les récits de vos poètes, qui représentent Jupiter descendant des cieux; pour se livrer à un commerce impur avec des femmes mortelles, nous allons entrer dans l'explication. Une vierge, dit Esaïe, sera enceinte: c'est-à-dire qu'elle concevra sans coopération humaine; car si ce commerce avait eu lieu, elle ne fût pas demeurée vierge. Mais ici la vertu de Dieu est descendue sur cette vierge et l'a environnée comme d'un nuage sacré, et restant toujours vierge, elle est néanmoins devenue enceinte. Ce fut un ange de Dieu qui fut alors envoyé vers cette vierge, et qui lui annonça cette bonne nouvelle en disant: "Voici que vous concevrez du Saint-Esprit et que vous enfanterez un fils, et il sera appelé le fils du Très-Haut, et vous le nommerez Jésus; car il sauvera son peuple de ses péchés." C'est ce que nous apprennent ceux qui ont écrit la vie et les oeuvres de Jésus-Christ, notre Sauveur; et c'est là ce que nous croyons; car c'est la réalisation de ce qu'avait prédit le Saint-Esprit par la bouche d'Esaïe. Donc cet esprit et ce souffle de Dieu n'est autre chose que son Verbe, son premier-né: il est impossible de penser autrement, et le prophète Moïse l'a clairement annoncé. C'est lui qui s'est répandu sur la vierge et l'a enveloppée de son ombre; c'est lui qui l'a rendue féconde, non par les voies humaines, mais par la vertu de Dieu. Le nom hébreu de Jésus se traduit par Sauveur: de là vient que l'ange dit à la vierge: "Vous l'appellerez Jésus, et il sauvera son peuple de ses péchés." Il n'est pas besoin, je pense, de vous faire remarquer que l'Esprit de Dieu peut seul dicter des prophéties pareilles: c'est une vérité que vous ne contesterez pas.

34. Quant au lieu de la naissance du Christ, écoutez ce qu'en a dit Michée, un autre prophète: "Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu ne seras pas toujours la dernière parmi les princes de Juda; car de toi sortira le chef, le pasteur de mon peuple." Or Bethléhem est un bourg dans la

terre de Judée, situé à trente-cinq stades de Jérusalem: c'est là que le Christ est né; vous pouvez vous en assurer par les tables du recensement que leva en Judée Cyrénius, le premier des présidents de cette province.

35. Après sa naissance, le Christ devait rester caché aux yeux des hommes jusqu'à l'âge de virilité: c'est ce qui arriva. Mais écoutez la prédiction: "Un petit enfant nous est né, et un jeune adolescent nous a été donné, et la marque de l'empire est sur ses épaules." Cette marque, c'est la croix qu'il porta au jour de sa passion, comme nous le dirons dans la suite de ce discours. Voici sur le même sujet des paroles de ce divin prophète Esaïe: "J'ai étendu mes mains vers le peuple incrédule et contradicteur, vers ceux qui marchent dans la voie mauvaise; et maintenant ils demandent que je les juge, et ils osent approcher de Dieu." Et encore ces autres paroles: "Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont jeté le sort sur ma robe." Et certes ce n'est pas David, le roi-prophète, d'où ces paroles sont tirées, qui a souffert ces tourments. Mais c'est le Christ Jésus, dont les mains furent étendues quand il fut crucifié par les Juifs, ces incrédules qui niaient sa divinité. Comme le prophète l'avait dit, il fut placé par dérision sur un tribunal, et le peuple lui disait: Juge-nous. Ces mots :Ils ont percé mes mains et mes pieds, étaient l'annonce de ces clous qui, sur la croix, percèrent et ses pieds et ses mains. Après qu'on l'eut crucifié, ses bourreaux tirèrent ses vêtements au sort et se les partagèrent. Vous pouvez voir tout ce récit dans les Actes de Ponce-Pilate. Outre ce qui a été déjà rapporté sur l'ânon du Christ et son entrée à Jérusalem, voici encore des paroles d'un autre prophète, Sophonias: "Réjouissez-vous, fille de Sion; chantez, fille de Jérusalem, voici votre roi qui vient humblement à vous, monté sur une ânesse et sur son ânon."

36. Lorsque vous entendez toutes ces prophéties mises dans la bouche d'un homme, gardez-vous de les attribuer à ceux qui les prononcent; ayez grand soin, au contraire, de ne voir que le souffle de Dieu qui les dicta, et qui tantôt prend la forme d'une prédiction, tantôt met ses paroles dans la bouche de Dieu le père et seigneur de l'univers, tantôt fait parler le Christ lui-même, ou enfin les nations qui répondent à Jésus ou à son Père. C'est, au reste, une habitude commune à tous vos écrivains; l'auteur, toujours le même, introduit et met en scène des personnages différents: c'est ce que ne comprirent pas les Juifs. Ils avaient entre les mains les livres des prophètes, et ils ne reconnurent pas Jésus-Christ venant en ce monde. Loin de là, ils nous persécutent, nous qui croyons à la venue de ce Messie, et qui prouvons que, selon les oracles, il a été crucifié par leurs mains.

37. Pour vous prouver ce que nous disions à l'instant de la manière dont les prophètes font parler le Père éternel, écoutez ces paroles du prophète Esaïe: "Le boeuf connaît son maître, l'âne son étable; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple ne m'a pas compris. Malheur à la race pécheresse, au peuple rempli d'iniquités, au sang des méchants! Fils insensés, vous avez abandonné votre Seigneur!" Et ailleurs encore, toujours dans la bouche du Père, ces mots: "Quelle maison me bâtissez-vous? dit le Seigneur; le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied. Encore: "Mon coeur déteste vos néoménies et vos fêtes; votre grand jeûne, temps d'oisiveté, je le hais, et quand vous viendrez à moi je ne vous exaucerai pas. Vos mains sont pleines de sang, et vous m'offrez de l'encens et de la fleur de farine: cela m'est en abomination. Je ne veux plus de la graisse des agneaux et du sang des boucs. Qui a exigé de tels présents de vos mains? Rompez tous les liens de l'iniquité; brisez les chaînes de la violence; conviez et recueillez celui qui est sans asile; partagez votre pain avec celui qui a faim." Tels sont, vous pouvez en juger, les enseignements que les prophètes font donner par Dieu même.

38. Quand le Saint-Esprit introduit le Christ, il le fait s'exprimer ainsi: "J'ai étendu mes mains vers le peuple incrédule et contradicteur, vers ceux qui marchent dans les voies mauvaises." Et encore: "J'ai présenté mon dos au fouet et mes joues aux soufflets; je n'ai pas détourné ma face de l'affront des crachats, et le Seigneur a été mon aide: c'est pourquoi je n'ai pas eu honte, et mon visage a été comme un rocher solide, et j'ai su que je ne serais pas confondu; car celui qui doit me justifier est proche." Il dit encore: "Ils ont jeté le sort sur mes vêtements, et ils ont percé mes pieds et mes mains; et moi, je me suis endormi et j ai pris mon sommeil, et ensuite je me suis réveillé; car le Seigneur m'a relevé." Puis, plus loin: "Ils ont remué les lèvres et secoué la tête en disant: "Qu'il se délivre lui-même." Tous ces faits ont été réalisés par les Juifs en la personne du Christ; car, pendant qu'il était en croix, les passants grimaçaient des lèvres et branlaient la tête en disant: "Lui qui ressuscitait les morts, qu'il se délivre!"

39. Le Saint-Esprit veut-il employer le ton de la prédiction, écoutez-le: "Or la loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem, et il jugera parmi les nations, et il gouvernera une grande multitude. Et les nations forgeront leurs glaives en fers de charrue, et leurs lances en faucilles; et les peuples ne lèveront plus l'épée contre les peuples, et ils n'apprendront plus à se faire la guerre." L'événement a confirmé cette parole, vous pouvez vous en convaincre. Car douze hommes sont sortis de Jérusalem pour parcourir le monde; ils étaient grossiers et ne savaient pas parler; mais la vertu de Dieu les soutenait, et ils ont annoncé à tout le genre humain qu'ils étaient envoyés du Christ pour enseigner la parole de Dieu; et nous qui jadis nous souillions de meurtres et de carnage, nous ne faisons plus la guerre, même à nos ennemis. Bien plus, de peur d'un mensonge, et pour ne pas tromper ceux qui nous font subir des interrogatoires, nous confessons avec joie notre Seigneur Jésus, et nous mourons pour lui. Il nous serait facile pourtant de nous autoriser de ce proverbe: Mes lèvres ont juré, mais mon coeur refusait (Hippolyte d'Euripide, vers 612); Mais ce serait chose ridicule que l'on vît les soldats enrôlés sous vos drapeaux rester fidèles à leur serment, au mépris de leur propre vie, au mépris de leurs affections de famille et de patrie, eux à qui vous ne pouvez promettre qu'une récompense corruptible, tandis que l'on nous verrait, avec la perspective de l'immortalité, refuser de nous exposer à toutes les persécutions qui peuvent nous obtenir les récompenses promises par notre souverain maître.

40. Ecoutez maintenant ce que l'Esprit saint a inspiré au roi- prophète au sujet de ces hérauts de la doctrine de Jésus-Christ, qui ont prophétisé sa venue: "Le jour le raconte au jour, et la nuit le redit à la nuit. Il n'est point de nation, quelle que soit sa langue, qui n'entende leur voix. Le bruit qu'ils font a parcouru toute la terre et leurs paroles sont allées jusqu'aux confins du monde. Il a placé son tabernacle dans le soleil, et sortant de là comme l'époux de sa couche, semblable à un géant, il s'élance dans la carrière." Puisque nous parlons de David, nous ne ferons pas mal de rapporter ici quelques passages qui pourront vous faire juger quelle règle de conduite le Saint-Esprit donne à l'homme, et aussi comme il prédit la coalition d'Hérode, roi des Juifs, avec Ponce-Pilate, votre procurateur, et ses soldats, contre Jésus-Christ; comme il annonce la conversion du genre humain à la foi, comme il dit que Jésus-Christ sera appelé le fils de Dieu, et comme il prophétise la promesse que le Père fait à son fils de lui soumettre ses ennemis, les efforts des démons pour se soustraire à la puissance de Dieu le Père et de Jésus-Christ lui-même, et enfin ce grand appel à la pénitence, que le Seigneur adresse à tous les hommes avant le jour du jugement. Voici ces paroles: "Heureux celui qui ne suit pas l'assemblée des impies, et ne marche pas dans la voie du pécheur, et ne s'assoit pas sur le siège d'iniquité! Heureux celui dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit ses commandements! Il sera comme l'arbre planté sur le bord des eaux; il donnera son fruit dans la saison, et sa feuille ne se fanera pas, et tout ce qu'il fera prospérera. Il n'en est pas ainsi pour les impies, non, il n'en est pas ainsi. Ils seront comme la poussière que le vent enlève de

la face de la terre; aussi les impies ne siégeront pas au jugement, ni les pécheurs au conseil des justes, parce que le Seigneur connaît la voie des justes, et le chemin des impies périra. Pourquoi les nations ont-elles frémi, et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains complots? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ, disant: Rompons les chaînes qu'il nous a données, et rejetons son joug loin de nous. Mais celui qui habite aux cieux se rira d'eux, et le Seigneur les tournera en dérision. Puis il leur parlera dans sa colère, et il les dispersera dans sa fureur. Mais moi, je me suis constitué roi par sa puissance, roi sur Sion, sa montagne sainte, et j'annonce les préceptes du Seigneur. Le Seigneur m'a dit: Tu es mon fils: je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage, et je ne bornerai tes possessions qu'aux confins de la terre. Tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme des vases d'argile. Et vous maintenant, rois, comprenez; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Servez le Seigneur avec un respect mêlé de crainte, et tremblez, lors même que vous chantez ses louanges. Saisissez ses leçons, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne vous écartiez du droit chemin. Lorsque son courroux s'allumera tout-à-coup, heureux ceux qui auront mis en lui leur confiance."

41. Dans une autre prophétie, l'Esprit de Dieu voulant annoncer le règne de Christ après le supplice de la croix, fait dire encore à David: "Chantez un cantique au Seigneur par toute la terre, et annoncez chaque jour son salut, car le Seigneur est grand et digne de louanges; il est terrible au-dessus de tous les dieux, car tous les dieux des nations sont les simulacres des démons, et c'est Dieu qui a fait les cieux. La gloire et la majesté marchent devant lui; la force et la splendeur habitent dans son sanctuaire. Rendez gloire au Seigneur, père des siècles; recevez sa grâce; prosternez-vous devant lui et adorez-le dans les parvis de son sanctuaire. Que la terre tremble en sa présence; mais si elle fait le bien, elle prospérera. Qu'elle ne se trouble pas; que toutes les nations se réjouissent: le Seigneur règne du haut du bois."

42. Parfois aussi, vous avez pu vous en apercevoir d'après ce qui a été déjà cité, le Saint-Esprit parle des événements futurs comme s'ils étaient arrivés, et à ce propos nous nous empressons de lever toutes les difficultés et d'ôter toute excuse aux lecteurs. L'Esprit saint connaît l'avenir; aussi le raconte-t-il comme s'il était accompli. Voulez-vous la preuve de cette explication? écoutez: David parla du crucifiement quinze cents ans avant la naissance du Christ; or personne avant lui n'avait, par son supplice, apporté une pareille félicité au monde; personne ne l'a fait depuis le Christ. Au contraire, notre Seigneur Jésus, crucifié et mort, s'est ressuscité; et, de retour au ciel, il y a repris son empire, et c'est cette bonne nouvelle qui, portée en son nom à toutes les nations par les apôtres, fait la joie de tous ceux qui vivent dans l'attente de l'immortalité promise.

43. Que d'ailleurs, si nous parlons de prescience et de prédiction, on se garde bien de conclure que nous croyons à la fatalité et au destin. Non, et en voici la preuve. Il est, disons-nous, pour les méchants des punitions et des supplices, pour les bons des récompenses et des bienfaits; les prophètes nous ont appris cette doctrine, et nous en soutenons la vérité. S'il n'en était pas ainsi, si tous suivaient la loi du destin, où serait le libre arbitre? car si c'était par nécessité que celui-ci est bon, celui-là mauvais, le premier ne serait pas digne d'éloges, pas plus que le second ne serait coupable. Et si le genre humain n'avait pas le pouvoir de choisir par un acte de sa libre volonté le sentier de la vertu ou le chemin du vice, il n'aurait pas à répondre de ses actions. Mais l'homme a cette liberté de faire le bien ou le mal à son choix: nous le pouvons. Ne voit-on pas en effet le même homme tenir la conduite la plus diverse. Si la loi du destin le forçait à être méchant ou vertueux, certes il ne serait pas soumis à ces contradictions et à ces perpétuelles variations. Loin de là, il n'y aurait ni un homme vertueux ni un homme dépravé,

puisque le destin serait la cause du mal et en même temps la cause du bien. Ou encore, nous tomberions dans cette doctrine dont nous avons parlé plus haut, et qui consiste à nier la vertu et le vice, et à ne voir dans le bien et le mal que des opinions différentes; ce qui est aux yeux de la saine raison une impiété et une absurdité monstrueuses. Pour le destin inévitable tel que nous l'entendons, c'est celui qui attend les bons pour les récompenser selon leurs mérites, et les méchants pour leur infliger les supplices qu'ils ont encourus. Car Dieu n'a pas créé l'homme comme les plantes et les brutes qui ne savent ce qu'elles font; et l'homme ne mériterait ni récompense ni louange s'il n'avait pas le choix de la vertu et s'il y naissait tout façonné; de même qu'il ne pourrait encourir aucune peine s'il était méchant, et qu'il ne le fut pas de lui-même, mais qu'enchaîné au vice par sa naissance, il ne pût se délivrer de son joug.

44. C'est le Saint-Esprit lui-même qui nous a donné ces enseignements, puisqu'il atteste par l'organe de Moïse que Dieu dit au premier homme sortant de ses mains: "Voici le bien et le mal devant toi: choisis le bien." C'est ce que confirme un autre prophète, Esaïe, quand il met dans la bouche de Dieu le Père les paroles suivantes: "Lavez-vous de vos souillures et purifiez-vous; enlevez le mal de vos coeurs, et apprenez à faire le bien; rendez justice à l'orphelin et défendez la veuve. Présentez-vous alors, et nous compterons, dit le Seigneur. Vos péchés vous eussent-ils rendus rouges comme la pourpre, je vous rendrai blancs comme la laine; fussiez-vous écarlate, je vous rendrai plus blancs que la neige; et si vous le voulez, et que vous m'écoutiez, vous serez nourris des biens de la terre; mais si vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera; car c'est la bouche du Seigneur qui a parlé." Or ces paroles, le glaive vous dévorera, ne signifient pas que la désobéissance sera punie par les coups du glaive; mais ce glaive de Dieu, c'est le feu dont ceux qui s'attachent au mal deviennent la pâture. Aussi dit-il: "Le glaive vous dévorera; car c'est la bouche du Seigneur qui a parlé." Et ce terme dévorera ne peut s'appliquer à l'épée qui frappe et tue d'un seul coup. Aussi quand Platon a dit: "La faute est à l'homme libre qui choisit. Dieu n'y est pour rien, " il a emprunté cette parole à Moïse; car Moïse est plus ancien que tous les écrivains de la Grèce. Et tout ce que les poètes et les philosophes ont pu dire sur l'immortalité de l'âme, sur les châtiments après la mort, sur la contemplation céleste de la divinité ou tout autre dogme semblable, ils en ont pris le principe dans les prophètes, et sont ainsi parvenus à comprendre et à expliquer ces vérités. C'est là qu'ils ont puisé tous les éléments du vrai qu'ils possèdent, et si leurs emprunts sont difficiles à constater, cela tient à la grande contrariété de leurs opinions. Maintenant, de ce que nous disons que l'avenir a été prédit, il n'en résulte pas que nous consacrions le principe de la nécessité et du destin. Non, mais comme Dieu prévoit toutes les actions futures des hommes, comme il doit rendre à chacun selon le mérite de ses oeuvres, et récompenser les actes de vertu, il fait faire des prédictions par l'Esprit saint, appelant ainsi sans cesse le genre humain au souvenir et à la réflexion, et montrant pour lui toute sa sollicitude et sa providence. Aussi les génies du mal sont-ils parvenus à obtenir que l'on punit de mort ceux qui liraient les livres d'Hystaspe, de la Sibylle et des prophètes; car ils voulaient, à force de crainte, détourner les hommes de cette lecture et des salutaires enseignements qu'ils y devaient trouver, et par ce moyen les retenir sous leur joug; mais ils n'ont pas pu interdire ces ouvrages pour toujours; car non seulement nous-mêmes nous les lisons sans crainte, mais nous vous les offrons pour que vous les voyiez, et dans la persuasion qu'ils seront agréables à tous. Et quand même nous ne les ferions lire qu'à un petit nombre, ce serait toujours un gain immense; car, semblables à de bons laboureurs, nous recevrions pour cette moisson une abondante récompense.

45. Le Père éternel devait enlever le Christ au ciel après sa résurrection, et l'y conserver jusqu'à ce qu'il ait frappé les démons ses ennemis, jusqu'à ce que le nombre des prédestinés et des saints soit rempli; car si la conflagration générale n'a pas encore eu lieu, ce délai n'a été accordé qu'en faveur des élus. Or, écoutez comme David va prédire ces événements: "Le

Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. Le Seigneur fera sortir de Jérusalem le sceptre de votre force, et vous dominerez au milieu de vos ennemis. A vous est le commandement dans le jour de votre puissance et dans les splendeurs de vos saints. Je vous ai engendré de moi avant l'étoile du matin." Ces mots: "Il fera sortir de Jérusalem le sceptre de votre force, "étaient le symbole et l'annonce de cette parole puissante que, sortant de Jérusalem, les apôtres allèrent prêcher au monde. Nous le savons, il y a peine de mort pour tous ceux qui enseignent, pour tous ceux qui confessent le nom du Christ, et néanmoins nous l'enseignons partout, partout nous embrassons sa foi. Que si vous lisez ces pages avec un esprit de haine, vous pouvez nous tuer, et rien de plus, nous vous le répétons; car en quoi nous nuit-elle cette mort? Tandis que vous et tous ceux qui nourrissent une animosité injuste, tous ceux qui ne se repentent pas de leurs erreurs, elle vous dévoue au feu éternel!

46. On pourrait peut-être, dans une intention mauvaise, fausser le sens de ce que nous avons dit; et comme nous avons avancé que Jésus-Christ était né il y a cent cinquante ans, sous la présidence de Cyrénius, et qu'il a commencé à enseigner sous celle de Ponce-Pilate, on pourrait prétendre, par une fausse induction, que tous les hommes antérieurs à cette époque ne sont aucunement coupables. Nous allons détruire cette objection. Le Christ, avons-nous dit déjà, est le premier-né de Dieu, il est son Verbe, sa parole, à laquelle tous les hommes participent. Or tous ceux qui ont vécu selon les inspirations de ce Verbe sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées. Tels furent, chez les Grecs, Socrate et Héraclite; chez les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël et Elie, et une multitude d'autres dont nous nous abstiendrons de citer ici les noms, ce qui serait trop long. Et aussi ceux qui ont vécu contrairement à ces inspirations du Verbe ont été vicieux, ennemis du Christ, meurtriers des disciples du Verbe. Ceux, au contraire, qui ont vécu ou qui vivent selon le Verbe, sont des chrétiens intrépides et inaccessibles à la peur. Maintenant, pourquoi, accomplissant les desseins de Dieu, Père et souverain de l'univers, le Verbe s'est-il incarné? pourquoi est-il né d'une vierge et s'est-il fait appeler Christ? pourquoi est-il mort sur la croix? pourquoi est-il ressuscité et remonté aux cieux? c'est ce que tout homme sensé comprendra sans peine d'après ce que nous avons dit déjà. Quant à présent, comme la démonstration de ce point est moins nécessaire, passons à ce qui est plus urgent, et continuons nos preuves.

47. L'Esprit saint annonce ensuite la dévastation de la terre de Judée; il met en scène les peuples stupéfaits de cette ruine, et voici comment ils s'expriment: "Sion est devenue une solitude; Jérusalem est devenue un désert; la malédiction est sur le temple et sur le sanctuaire, et sa gloire, que célébraient nos pères, est devenue cendre et poussière; tous ses ornements les plus beaux ont été détruits, et à cette vue vous êtes resté impassible, vous vous êtes tu, et vous nous avez humiliés durement." Or, de la dévastation de Jérusalem et de l'accomplissement de cette prophétie, vous devez être, je pense, assez pleinement convaincus. Mais Jérusalem devait être réduite en solitude, et il ne devait plus être permis à personne de l'habiter; Esaie le prophète l'a dit ainsi: "Leur terre est un désert, et en leur présence, leurs ennemis la dévorent, et pas un seul d'entre eux ne l'habitera." Le soin que vous prenez de ne pas laisser un Juif en Judée, la peine de mort qui attend l'audacieux infracteur de cette loi, c'est ce que vous savez mieux que nous.

48. Il était aussi prédit que Jésus-Christ guérirait les malades et ressusciterait les morts. Ecoutez: "A son arrivée, le boiteux sautera comme un cerf, et la langue des muets sera éloquente; les aveugles verront, et les lépreux seront purifiés, et les morts se lèveront et marcheront." Les Actes de Ponce-Pilate vous donnent la preuve de tous ces faits. La mort du Christ et le supplice de ceux qui espèrent en lui étaient aussi annoncés par Esaïe, dans ces

paroles: "Voici que le juste est tué, et personne ne le comprend dans son coeur; voici que les hommes de bien sont mis à mort, et personne n'y pense. Le juste a été enlevé en présence de l'iniquité, et sa sépulture sera en paix. Il a été enlevé du milieu des hommes."

49. C'est encore Esaïe qui annonce que les Gentils adoreront le Christ, quoiqu'ils ne l'attendent pas, et que les Juifs, qui l'attendent toujours, ne reconnaîtront pas sa venue. Les paroles du prophète sont mises dans la bouche du Christ lui- même: "Je me suis manifesté à ceux qui ne me demandaient pas, et j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. J'ai dit: Me voici, aux nations qui n'avaient pas appelé mon nom. J'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule et contradicteur qui marchait dans une route mauvaise à la suite de ses péchés, et ce peuple ameutait la haine contre moi." En effet les Juifs, qui avaient les prophéties entre les mains, et qui attendaient toujours la venue du Christ, ne l'ont pas reconnu; et non seulement ils ne l'ont pas reconnu, mais ils l'ont mis à mort. Les Gentils, au contraire, qui n'avaient jamais rien appris du Christ avant que les apôtres, venant de Jérusalem, ne leur eussent annoncé sa venue et ne leur eussent transmis les prophéties, ont renoncé à leurs idoles, et pleins de foi et de bonheur, se sont consacrés par le Christ au culte du Dieu increé. Quant aux persécutions dont les nouveaux confesseurs du Christ furent les victimes, quant à la pitié que doivent inspirer ceux qui accablent le Christ de malédictions, et qui trouvent beau de défendre et de conserver les vieilles institutions, voici à leur sujet un seul mot d'Esaïe: "Malheur à vous qui appelez doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux!"

50. Jésus-Christ fait homme pour nous, devait souffrir la honte et l'ignominie sur la terre, et il doit venir une seconde fois, mais alors environné de toute sa gloire. En voici la prophétie: "Parce qu'ils ont livré son âme à la mort, parce qu'il a été compté parmi les méchants, il s'est chargé des péchés de plusieurs, et il obtiendra le pardon des pécheurs. Car, je vous le dis, mon serviteur comprendra, et il sera exalté, et il sera grandement glorifié. Plusieurs seront émerveillés de vous, et plusieurs aussi mépriseront votre aspect et votre gloire. Et aussi plusieurs nations vous admireront, et les rois resteront muets devant vous, parce que ceux-là à qui rien n'avait été annoncé et qui n'avaient rien entendu comprendront. Seigneur, qui a cru à votre parole? Et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? Nous l'avons annoncé comme un petit enfant, comme une plante sur la terre desséchée. Il n'a ni éclat, ni gloire; et nous l'avons vu, et il n'avait ni éclat, ni beauté; au contraire, son aspect était misérable, et il était abandonné devant les hommes. C'était un homme dévoué aux coups et sachantsupporter son supplice, et les injures, et les indicibles mépris dont on accablait sa face. Celui-là porte nos péchés et souffre pour nous, et nous avons réfléchi qu'il était dans la souffrance et dans les supplices et dans l'affliction. Et lui, il a été chargé de coups, à cause de nos iniquités, et il a été supplicié; pour nos péchés. Nous avons appris la paix de lui, et nous avons été guéris par ses plaies; car, tous, nous errions comme des brebis: l'homme s'était perdu dans sa voie, et il l'a livré pour nos iniquités; et lui, au milieu de l'affliction, il n'a pas ouvert la bouche. Il a été conduit comme une brebis au sacrifice, et comme un agneau muet sous le ciseau qui le tond: il n'a pas ouvert la bouche, et dans cette humiliation, sa condamnation a été trouvée juste." En effet, lorsque Jésus fut crucifié, ses disciples eux-mêmes l'abandonnèrent et le renièrent, et ce fut seulement quand, après sa résurrection, il leur eut apparu et leur eut appris à lire les prophéties dont l'accomplissement venait de se faire en lui, quand ils l'eurent vu monter au ciel, et que pleins de foi et de croyance, forts de la puissance que Jésus leur envoya, ils s'en furent allés vers toutes les nations, ce fut alors seulement qu'ils instruisirent la terre et qu'ils reçurent le nom d'apôtres.

51. Pour nous montrer que celui qui s'était soumis à ces douleurs avait une origine ineffable et qu'il devait dompter tous ses ennemis, voici ce que nous dit le Saint-Esprit:" Qui racontera sa

génération? Il a été retranché de la terre des vivants; il est passé dans la mort pour les iniquités des hommes, et les méchants seront rachetés par sa sépulture, et les riches par sa mort; car, lui, il n'a pas commis l'iniquité, et le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur veut le guérir de ses plaies. S'il a été livré pour le péché, c'était afin que votre âme reçût une semence d'éternité. Et le Seigneur veut retirer son âme de la douleur, lui montrer la lumière, le remplir d'intelligence et justifier ce juste qui s'est dévoué pour tous. Il portera lui-même tous nos péchés: c'est pourquoi il régnera sur un grand peuple, et il partagera les dépouilles des forts, parce que son âme a été livrée à la mort, et qu'il a été compté parmi les méchant; et il a pris sur lui les péchés de plusieurs, et il a été livré pour leurs iniquités." Ecoutez maintenant la prophétie de son ascension: "Ouvrez les portes des cieux, dit-il; ouvrez-les, pour que le Roi de gloire y fasse son entrée. Quel est-il ce Roi de gloire? C'est le Dieu fort et le Dieu puissant." Et au sujet de son second et glorieux avènement, Jérémie ajoute: "Voici le fils de l'homme qui vient sur les nuées du ciel, et ses anges l'accompagnent."

52. Ainsi donc, puisque nous avons déjà montré que tous les événements accomplis avaient été prédits à l'avance par les prophètes, il en faut nécessairement conclure que tout ce qui a été encore annoncé, et dont la réalisation n'a pas encore eu lieu, ne peut manquer d'arriver. Les faits accomplis, dont la prédiction était certaine et le moment inconnu, se sont réalisé; il en sera de même pour ceux qui sont encore à venir: ils sont prédits, on les ignore, on ne veut pas y croire; ils arriveront cependant. Les prophètes ont parlé de deux avènements pour le Christ: le premier, qui a eu lieu, avènement sous la figure d'un homme méprisé et persécuté; le second, dans lequel il viendra resplendissant de toute la gloire des cieux, et entouré de ses légions d'anges; alors il ressuscitera les cadavres de tous les hommes qui auront vécu sur la terre, et il revêtira les corps des justes d'une immortalité glorieuse, et il enverra ceux des méchants, incorruptibles aussi, brûler éternellement dans le feu infernal. En voulez-vous la prophétie? Ecoutez Ezéchiel: "La jointure se reliera à la jointure, et l'os à l'os, et les chairs recroîtront une seconde fois. Et tout genou fléchira devant le Seigneur, et toute langue confessera son nom." Voulez-vous savoir ce que sera la douleur et le supplice des méchants? Ecoutez encore: "Le ver qui les ronge ne s'assoupira pas, et le feu qui les dévore ne s'éteindra jamais." Ils se repentiront alors, mais leur repentir ne leur servira de rien. Et que feront, que diront les Juifs à ce glorieux avènement? Entendez le prophète Zacharie: "J'ordonnerai aux quatre vents de rassembler mes enfants épars; j'ordonnerai au vent du nord qu'il porte au loin ma parole, et au vent du midi qu'il n'y fasse pas obstacle. Et alors il y aura dans Jérusalem un grand gémissement, et ce ne sera pas un gémissement des lèvres et de la bouche, mais un gémissement du coeur; et ils ne déchireront pas leurs vêtements, mais leurs esprits, et ils se plaindront tribu à tribu, et alors ils verront celui qu'ils ont frappé, et ils diront: Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous fait errer loin de votre voie? La gloire dont se réjouissaient nos pères, elle est devenue pour nous une ignominie."

53. Nous aurions encore bien d'autres témoignages des prophètes à invoquer; mais nous nous arrêterons ici, persuadés que nous en avons rapporté assez pour convaincre ceux qui ont des oreilles disposées à entendre et à croire, et pour établir qu'à la différence des faiseurs de fables et de tous les historiens des prétendus fils de Jupiter, nous ne disons rien que nous ne soyons en état de prouver immédiatement. Comment, en effet, aurions-nous cru que cet homme crucifié était le fils de Dieu, appelé à juger tout le genre humain, si nous n'avions pas vu toutes les prophéties qui d'avance annonçaient sa venue, se réaliser de point en point; si maintenant nous ne voyions pas et la dévastation de la Judée, et la conversion de ces hommes de toute race, qui, à la voix des apôtres, ont abandonné leurs antiques erreurs pour embrasser la sainte doctrine; et nous-mêmes, et cette foule de Gentils, chrétiens plus sincères et plus vrais que les Juifs et les Samaritains convertis? Ce nom de Gentils a été donné par le Saint-

Esprit lui-même aux nations de la terre, par opposition aux tribus de Judée et de Samarie, qu'il appelle Israël et la maison de Jacob. Il y a même une prophétie qui annonce plus de croyance dans les Gentils que dans les Juifs et les Samaritains. La voici: "Réjouissez-vous, vous qui êtes stérile et qui n'enfantez pas; éclatez en cris de joie, vous qui n'engendrez pas; car il sera donné bien plus de fils à l'épouse abandonnée qu'à celle qui a un époux." Ces abandonnées étaient les nations qui ignoraient le vrai Dieu et adoraient les œuvres de leurs propres mains, tandis que les Juifs et les Samaritains, qui connaissaient par les prophètes la venue du Verbe de Dieu, et qui avaient toujours attendu le Christ, ne le reconnurent pas quand il descendit au milieu d'eux. À peine y eut-il quelques exceptions, dont le Saint-Esprit parle dans Esaïe: "Si le Seigneur ne nous avait pas laissé son germe, leur fait-il dire, nous serions devenus comme Sodome et Gomorrhe." Or Sodome et Gomorrhe sont deux villes représentées par Moïse comme des réceptacles d'iniquités, que le Seigneur ruina par une pluie de soufre et de feu. Personne n'y fut sauvé, excepté un étranger chaldéen, nommé Loth, qui échappa avec ses filles. Toute la contrée devint un désert, et depuis elle est restée brûlée et stérile: chacun peut s'en convaincre. Les Gentils devaient se montrer bien plus croyants et bien plus fidèles c'est ce qu'Esaïe nous apprend par ces mots: "Israël est incirconcis du coeur, et les Gentils ne le sont que du prépuce. "Or, nous vous le demandons, tant et de si formels témoignages ne sont-ils pas, pour ceux qui aiment la vérité, qui ne sont pas sous l'influence de vaines opinions ni sous le joug de leurs passions, un motif irrésistible de foi et de conviction?

54. Ceux qui enseignent aux jeunes gens les fabuleuses inventions des poètes n'apportent aucune preuve à l'appui de leurs récits. C'est encore là, nous l'avons démontré, un des moyens dont les démons se servent pour tromper et égarer le genre humain. En effet, sachant par les prophètes la venue future du Messie et le supplice réservé aux impies, ils se sont efforcés d'inspirer croyance à une multitude de prétendus fils de Jupiter, dans l'espoir qu'ils parviendraient à mélanger et à confondre les prophéties relatives au Christ et les fables merveilleuses inventées par les poètes. Aussi répandirent-ils ces absurdes récits, surtout parmi les Grecs et parmi ceux des Gentils qu'ils croyaient, au dire des prophètes, les plus disposés à recevoir la foi du Christ. Il nous reste donc à vous montrer quel moyen ils ont employé pour détourner le véritable sens des prophéties et pour donner le change sur les oeuvres de Jésus-Christ. Le prophète Moïse, le plus ancien de tous les écrivains, comme nous l'avons déjà dit, avait prononcé ces paroles, que nous avons rapportées plus haut: "Il ne manquera pas de prince de Juda, ni de chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui est attendu; et celui-là sera l'espérance des nations, et il attachera son ânon à la vigne, et lavera sa robe dans le sang de la grappe." Les démons eurent connaissance de ces mots, et ils supposèrent un Bacchus; fils de Jupiter; ils firent croire qu'il avait découvert la vigne; ils introduisirent le vin dans ses mystères, et enseignèrent qu'il était monté au ciel après avoir été mis en pièces. Ensuite, comme dans les prophéties de Moïse il n'est pas clairement exprimé si celui qui doit venir est le fils de Dieu, et si cette bête attachée à la vigne doit lui servir pour rester sur la terre ou pour monter au ciel; enfin, comme le mot employé par Moïse peut signifier aussi bien un petit cheval qu'un petit âne; les démons, ne sachant pas si le Messie devait être fils de Dieu ou des hommes, ignorant également s'il devait monter un âne ou un cheval, s'imaginèrent d'inventer un Bellérophon, homme et fils des hommes, qui, dirent-ils, s'éleva au ciel sur le dos du cheval Pégase. Ils savaient aussi d'Esaïe que le Christ devait naître d'une vierge, et qu'il s'élèverait au ciel, et ils trouvèrent Persée. De même, ayant eu connaissance de ce mot du prophète: "Fort comme un géant qui s'élance dans la carrière, "ils imaginèrent le fort Hercule, auquel ils firent parcourir l'univers. Le Christ devait ressusciter les morts et guérir toutes les maladies, et Esculape fut mis en scène.

55. Mais ils ne pensèrent jamais à contrefaire dans aucun des prétendus fils de Jupiter le supplice de la croix. En effet, cela ne leur vint pas en idée, parce que tout ce qui en avait été dit l'avait toujours été sous le voile du symbole. Cette croix est le signe principal, le caractère particulier de la force et de la puissance, comme parle le prophète. C'est une vérité dont vous trouvez la preuve dans les objets qui tombent continuellement sous vos sens. Car, veuillez réfléchir un instant, et voyez si dans ce monde on peut rien faire sans ce signe, si sans lui le moindre commerce est possible entre les hommes? Peut-on fendre les ondes sans que, formé de la vergue et du mât, il brille comme un trophées? Peut-on tracer un sillon sans la croix de la charrue? Tous vos pionniers, comme au reste tous les artisans et tous les manoeuvres, ne peuvent travailler sans des instruments qui affectent sa forme. L'extérieur même de l'homme ne diffère de celui des animaux que parce que son corps se tient droit et qu'il peut étendre les mains en croix. Et ce nez, proéminent organe de la respiration vitale, ne trace-t-il pas encore une croix au milieu du visage? Aussi le prophète a-t-il dit: "Le souffle de notre face est le Christ notre Seigneur. Les étendards et les enseignes qui partout précèdent vos pas, ce sont encore des images de la croix, et c'est cela qui, sans que vous vous en doutiez, en fait les signes et les marques de votre puissance et de votre autorité. Bien plus, quand vos empereurs sont morts, c'est avec cette forme de croix que vous consacrez leurs images et que vous leur décernez dans vos inscriptions les honneurs de la divinité. Vous le voyez, nous vous avons montré partout la puissance de ce signe; restez maintenant incrédules, nous n'aurons rien à nous reprocher, car nous avons fait et accompli tout ce qui était en nous.

56. Mais ce n'était pas assez pour les démons d'avoir inventé, avant la venue du Christ, tous ces prétendus fils de Jupiter; quand le Messie fut venu et eut vécu parmi les hommes, et qu'ils eurent appris que, selon la prophétie, il devait trouver croyance parmi les nations et que les nations l'attendaient; alors ils suscitèrent de nouveaux imposteurs tels que ce Simon et ce Ménandre de Samarie, dont nous vous avons déjà parlé, et qui séduisirent et séduisent encore bien des hommes par les oeuvres de leur magie. Je l'ai dit déjà, et vous vous le rappelez, c'était sous l'empereur Claude César; Simon vint à Rome, et il frappa d'une telle admiration le sacré sénat et le peuple romain, qu'il fut pris pour un dieu et qu'on lui éleva une statue comme à toutes les divinités que vous adorez. C'est pourquoi nous supplions le sacré sénat et le peuple romain de vouloir bien prendre connaissance de notre requête; afin que si quelqu'un se trouve victime de cette fausse croyance, il puisse reconnaître la vérité et échapper à l'erreur; et aussi pour qu'il vous plaise de détruire cette statue.

57. Mais jamais les démons ne pourront parvenir à persuader que le feu éternel n'est pas le supplice réservé aux impies, pas plus qu'ils n'ont pu parvenir à cacher la venue du Christ. Ce qu'ils peuvent faire, c'est seulement de nous faire détester des méchants, de tous ceux qui vivent dans le crime et se plaisent aux sophismes: ils ne peuvent que nous faire tuer. Et nous, nous ne haïssons pas nos persécuteurs; au contraire, nous avons pitié d'eux, nous désirons leur repentir et leur conversion. Car nous ne redoutons pas la mort, puisque après tout il faut bien mourir, que c'est la une règle générale et le cours ordinaire de la vie. Or, si à peine une année de jouissance amène la satiété d'une existence commune, combien ne doit-il pas y avoir d'attrait dans l'espérance d'une vie éternelle et inaccessible aux maux et aux privations, et combien cette perspective ne doit-elle pas engager à embrasser notre doctrine qui la promet. Que si enfin nos bourreaux croient que tout est fini avec la mort, et qu'elle nous fait retomber dans l'insensibilité du néant, c'est de leur part un grand bienfait de nous délivrer de ces souffrances et de ces besoins de la vie, ce qui ne les sauverait pourtant pas du reproche de barbarie et d'inhumanité sophistique; car s'ils nous tuent, ce n'est pas pour nous délivrer, c'est pour nous arracher la vie et le bonheur.

58. Ce sont encore les démons qui ont suscité Marcion de Pont, cet impie qui enseigne encore à présent à nier le Dieu créateur du ciel et de la terre, et son fils Jésus-Christ, annoncé par les prophètes, et qui prêche un Dieu autre que le Créateur et un fils de ce Dieu autre que le Christ. Ses adhérents ne voyant la vérité qu'en lui; nous tournent en dérision, et cependant ils ne peuvent rien prouver de ce qu'ils avancent; mais, semblables à des moutons enlevés par le loup, ils se laissent stupidement ravir en proie aux opinions impies et aux perfides démons. Car, il ne faut pas s'y méprendre, le but unique de tous les efforts et de tous les travaux de ces méchants esprits est d'arracher les hommes à Dieu et à son Christ, son fils premier-né. Les uns, ceux qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, ils les fixent et les clouent aux choses de la terre; mais ceux qui s'élèvent jusqu'à la contemplation des choses célestes, ils les en détournent, s'ils n'ont le jugement sain et s'ils ne mènent une vie pure et exempte de troubles, et ils les lancent dans l'impiété.

59. Pour que vous sachiez que c'est à la doctrine reçue de nos auteurs et de nos prophètes que Platon doit d'avoir dit: Dieu a pris la matière informe, il l'a changée et il a fait le monde, écoutez ce que disait Moïse, le premier des prophètes et le plus ancien des écrivains, comme nous vous l'avons déjà démontré. Voici comment par sa bouche le Saint-Esprit raconte la création du monde: "Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre, et la terre était invisible et informe, et les ténèbres étaient sur l'abîme, et l'esprit de Dieu planait sur les eaux. Et Dieu dit: que la lumière soit; et la lumière fut." C'est donc la parole de Dieu qui a fait le monde, comme le dit Moïse et de la manière dont il le rapporte, et c'est de lui que Platon l'a appris comme tous ceux qui sont venus après lui, comme nous-mêmes, et comme vous aussi, vous le pouvez voir. Il n'y a pas jusqu'à l'Erèbe, comme l'appellent les poètes, qui n'ait d'abord été nommé par Moïse.

60. Et quand, dans le Timée, Platon cherchant, à l'aide des lumières naturelles, ce qu'est le fils de Dieu, dit: "Qu'il l'a imprimé en X partout, "c'est encore une idée qu'il a empruntée à Moïse. Car nous lisons dans Moïse qu'au temps où les Israélites traversaient le désert après la sortie d'Egypte, ils furent assaillis par des animaux venimeux, des vipères, des aspics, des serpents de tout genre qui dévoraient le peuple. Alors Moïse, par l'inspiration de Dieu et d'après ses ordres, prit de l'airain, en fit une croix, et l'ayant placée sur le tabernacle, dit au peuple: "Regardez ce signe et croyez, et par lui vous serez sauvés." Et aussitôt tous les serpents périrent, et le peuple fut sauvé. Platon lut ce fait, et ne remarquant pas que ce signe était une croix, il crut que c'était seulement un X, et il dit "qu'après Dieu principe, la seconde vertu était imprimée en X dans tout l'univers." Et ce qu'il appelle la troisième vertu, c'est l'esprit de Dieu qui planait sur les eaux, et dont il avait pris connaissance dans Moïse. Aussi donne-t-il la seconde place après Dieu à ce Verbe qui est marqué en X dans tout l'univers, et la troisième à cet esprit qui planait sur les eaux, car, dit-il: Les troisièmes sont autour du troisième. Quant à la conflagration future, voici ce que prédit l'Esprit saint par la bouche de Moïse: "Le feu descendra sur les vivants et dévorera jusqu'au plus profond de l'abîme." Ainsi donc nous ne pensons pas comme les autres; mais ce que les autres disent, ils l'ont pris de nous. Telles sont les choses que parmi nous l'on peut entendre et apprendre de la bouche même de ceux qui ne connaissent pas la figure des lettres, gens ignorants et barbares de langage, mais sages et fidèles d'esprit, quoique faibles encore et peu clairvoyants; afin qu'il soit clairement démontré que ce n'est pas la sagesse humaine qui agit, mais bien la vertu de Dieu.

61. Nous allons maintenant vous exposer comment, rendus à la vie par Jésus-Christ, nous sommes par lui consacrés à Dieu; car si nous omettions ce point, on pourrait nous accuser de dissimulation dans notre récit. Tous ceux qui se sont laissé persuader de la vérité de nos doctrines et de nos paroles, tous ceux qui y ont ajouté foi et croyance, et qui ont

solennellement promis de vivre conformément à nos préceptes, apprennent à joindre leurs jeûnes à nos jeûnes, leurs prières à nos prières, pour obtenir de Dieu le pardon de leurs fautes passées. Ils sont ensuite conduits au lieu où est l'eau, et là, de la même manière que nous avons été régénérés, ils sont régénérés à leur tour; car ils sont lavés dans l'eau au nom de Dieu, père de l'univers, de Jésus-Christ, notre Sauveur, et du Saint-Esprit, en accomplissement de cette parole du Christ: "Si vous n'avez pas été régénérés, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux." Or comme il est impossible que ceux qui sont nés une fois rentrent dans le sein de leur mère, cette régénération ne se peut entendre que dans le sens du prophète Esaïe, dont nous avons déjà rapporté les paroles, et qui la représente comme le moyen d'effacer les péchés, de convertir et de faire éviter le mal. "Lavez-vous, dit-il, et soyez purs; enlevez le mal de vos âmes; apprenez à faire le bien; rendez justice au pupille et faites droit à la veuve. Et puis venez et nous compterons, dit le Seigneur; et si vos péchés vous ont rendus rouges comme la pourpre, je vous rendrai blancs comme la laine; s'ils vous ont rendus écarlates, je vous rendrai blancs comme la neige. Mais si vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera. Et c'est la bouche du Seigneur qui a dit ces choses. "Les apôtres aussi nous ont donné de cette régénération une explication semblable. Nous ignorons l'oeuvre de notre génération naturelle; le mélange fortuit de nos parents, quelques gouttes de semence, telles en sont les causes; et ensuite nous sommes élevés dans l'habitude du mal et des leçons de l'iniquité. Or, pour que nous ne restions pas ainsi les fils du hasard et de l'ignorance, mais de l'élection et de la science, l'eau vient nous obtenir la rémission de toutes nos fautes passées. Le nom du Seigneur Dieu et maître de l'univers se prononce sur la tête de celui qui veut être régénéré et qui a fait pénitence de ses égarements. A cette cérémonie de l'eau, nous ne donnons à Dieu d'autre nom que celui de Dieu; car qui pourrait donner un nom au Dieu ineffable? et n'y aurait-il pas folie à dire même qu'il a un nom? Cette ablution se nomme illumination, parce que ceux qui la reçoivent sont illuminés intérieurement. Et c'est au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate, et au nom du Saint-Esprit qui a inspiré toutes les prophéties relatives à Jésus, que cette illumination se répand sur le nouveau chrétien.

62. Les démons connaissaient bien par les prophètes que cette ablution devait être établie; aussi voulurent-ils que ceux qui entraient dans leurs temples, pour les supplier et pour y présenter leurs offrandes et leurs sacrifices, se purifiassent par une aspersion d'eau lustrale; et maintenant encore, on ne se met point en chemin pour aller visiter un temple ou résident quelques-uns de ces démons, qu'on ne soit préalablement lavé de la tête aux pieds. L'obligation de quitter sa chaussure, cérémonie que les prêtres exigent de ceux qui veulent entrer dans les temples, n'est encore qu'une invention des démons et une imitation de ce qui advint au prophète Moïse, à l'époque où il reçut l'ordre de descendre en Egypte et d'en faire sortir le peuple d'Israël. Il était en Arabie, et faisait paître les troupeaux de son oncle maternel. Jésus-Christ, sous la forme de feu, lui parla dans un buisson, et lui dit: "Quitte ta chaussure, approche-toi, et écoute." Alors, ayant déposé ses sandales, il s'approcha, et entendit qu'il devait descendre en Egypte, se mettre à la tête du peuple d'Israël qui y résidait, et le faire sortir de cette terre. Et ayant reçu du Christ, qui lui parlait caché sous l'apparence du feu, une grande puissance, il descendit, et fit sortir son peuple de la terre de servitude, à l'aide de grands et merveilleux miracles, comme vous pouvez le lire dans ses ouvrages, si vous en avez le désir.

63. Tous les Juifs, encore maintenant, enseignent que c'est le Dieu ineffable qui a parlé à Moïse; aussi, dans Esaïe, le Saint-Esprit leur reproche-t-il leur ingratitude: "Le boeuf a connu son maître, et l'âne son étable: Israël ne m'a pas connu, et mon peuple ne m'a pas compris." Jésus-Christ lui-même leur fait également ce reproche de n'avoir pas su ce qu'était le Père ni ce qu'était le Fils: "Personne, dit-il, ne connaît le Père, si ce n'est le Fils; personne ne connaît

le fils, si ce n'est le Père, et ceux à qui le Fils l'a révélé." Or, le Verbe de Dieu est son fils, nous l'avons dit. Il est aussi appelé l'Ange et l'Apôtre; car il annonce tout ce qu'on doit savoir, et il est envoyé pour marquer ce qui est annoncé, comme Notre- Seigneur nous l'a dit lui-même: "Celui qui m'écoute, écoute celui qui m'a envoyé." C'est ce que prouvent encore les écrits de Moïse, où nous lisons: "Et l'Ange de Dieu parla à Moïse dans la flamme du buisson ardent, et dit: Je suis le Vivant, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de tes pères. Descends en Egypte, et fais-en sortir mon peuple." Quant à ce qui suit, vous pouvez le voir dans ses livres si vous le voulez; car nous ne pouvons pas ici transcrire tous ces passages. Ce que nous en avons dit était pour démontrer que Jésus-Christ est le fils de Dieu et son Apôtre; et c'est lui-même, le Verbe de Dieu, qui tantôt se montrait sous l'apparence du feu, tantôt sous une figure incorporelle, lui qui s'est ensuite fait homme selon la volonté de son Père, et qui a souffert toutes les cruautés dont, à l'instigation des démons, les Juifs l'ont accablé. Malgré ces positives explications de Moïse, malgré cette énumération nominative: "Et l'Ange de Dieu parla à Moïse dans la flamme du buisson ardent, et dit: Je suis le Vivant, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob; "ils prétendent qu'il s'agit ici de Dieu le Père éternel, que c'est lui qui a parlé. Et de là viennent ces reproches de l'Esprit saint: "Israël ne m'a pas connu, et mon peuple ne m'a pas compris." De là vient aussi que Jésus, étant au milieu d'eux, leur disait: "Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils; personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père et ceux à qui le Fils l'a révélé." Ainsi donc, ils méritent bien le reproche de ne connaître ni le Père ni le Fils, ces Juifs qui pensent que c'est le Père éternel qui a parlé à Moïse, tandis que c'est le Fils de Dieu, son Ange et son Apôtre. Dire en effet que le Père est le Fils, c'est prouver que l'on ne connaît ni le Père ni le Fils du Père, ce Fils qui, Verbe et premier-né de Dieu, est Dieu comme lui. Nous l'avons dit déjà, il s'est manifesté à Moïse et aux autres prophètes sous l'apparence du feu ou sous une forme incorporelle; et maintenant, au temps de l'empire romain, il s'est fait homme; il est né d'une vierge, selon la volonté de son Père, et pour le salut de ceux qui croient en lui. Il a souffert les mépris et les supplices pour vaincre la mort par sa mort et par sa résurrection. Et ce qui fut dit à Moïse du buisson: "Je suis le Vivant, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob et le Dieu de tes pères, "prouve qu'ils existaient encore après leur mort, et étaient encore les hommes du Christ; car ce sont eux qui, les premiers de tous, ont vécu dans la recherche de Dieu, Abraham père d'Isaac, Isaac père de Jacob, comme le témoigne la généalogie rapportée par Moïse.

64. Ce simulacre de femme, que l'on nomme par excellence la Vierge, et que l'on érige d'ordinaire auprès des sources d'eau, est encore une invention des démons, qui en ont fait une fille de Jupiter, et cela à l'imitation des paroles de Moïse, comme vous pouvez vous en convaincre d'après ce que nous avons déjà cité. Nous le répéterons ici: "Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et la terre était sans forme, sans aspect, et l'esprit de Dieu planait sur les eaux." C'est à l'instar de cet esprit de Dieu porté sur les eaux que Proserpine a été inventée et présentée comme fille de Jupiter. La même malice leur a fait imaginer cette Minerve, autre fille de Jupiter et née sans le commerce de la génération. Le monde existant dans la pensée et la raison de Dieu, fut créé par le Verbe; les démons ne l'ignoraient pas, et ils appelèrent Minerve cette première conception de création. Et y a-t-il rien de plus ridicule que de représenter une idée, une notion première sous la figure d'une femme? Il en est de même pour tous les autres prétendus fils de Jupiter: leurs actes les condamnent.

65. Revenons à nous. Quand celui qui s'est associé à notre foi et à notre croyance a reçu l'ablution dont nous avons parlé plus haut, nous le conduisons dans le lieu où sont rassemblés ceux que nous nommons nos frères. Là commencent les prières ardentes que nous faisons pour l'illuminé, pour nous-mêmes et pour tous les autres, dans l'espoir d'obtenir, avec la connaissance que nous avons de la vérité, la grâce de vivre dans la droiture des oeuvres et

dans l'observance des préceptes, et de mériter ainsi le salut éternel. Quand la prière est terminée, nous nous saluons tous d'un baiser de paix; ensuite on apporte à celui qui est le chef des frères; du pain, de l'eau et du vin. Il les prend et célèbre la gloire et chante les louanges du Père de l'univers, par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et fait une longue action de grâces, pour tous les biens que nous avons reçus de lui. Les prières et l'action de grâces terminées, tout le peuple s'écrie: Amen! Amen, en langue hébraïque, signifie, ainsi soit-il. Quand le chef des frères a fini les prières et l'action de grâces, que tout le peuple y a répondu, ceux que nous appelons diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau, sur lesquels les actions de grâces ont été dites, et ils en portent aux absents.

66. Nous appelons cet aliment Eucharistie, et personne ne peut y prendre part, s'il ne croit la vérité de notre doctrine, s'il n'a reçu l'ablution pour la rémission de ses péchés et sa régénération, et s'il ne vit selon les enseignements du Christ. Car nous ne prenons pas cet aliment comme un pain ordinaire et une boisson commune. Mais de même que, par la parole de Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur, ayant été fait chair, a pris sang et chair pour notre salut; de même aussi cet aliment, qui par l'assimilation doit nourrir nos chairs et notre sang, est devenu, par la vertu de l'action de grâces, contenant les paroles de Jésus-Christ lui-même, le propre sang et la propre chair de Jésus incarné: telle est notre foi. Les apôtres, dans leurs écrits, que l'on nomme Evangiles, nous ont appris que Jésus-Christ leur avait recommandé d'en agir de la sorte, lorsque ayant pris du pain, il dit: "Faites ceci en mémoire de moi: ceci est mon corps; "et semblablement ayant pris le calice, et ayant rendu grâces: "Ceci est mon sang, "ajouta-t- il; et il le leur distribua à eux seuls. Les démons n'ont pas manqué d'imiter cette institution dans les mystères de Mithra; car on apporte à l'initié du pain et du vin, sur lesquels on prononce certaines paroles que vous savez, ou que vous êtes à même de savoir.

67. Après l'assemblée, nous nous entretenons les uns les autres dans le souvenir de ce qui s'y est passé. Si nous avons du bien, nous soulageons les pauvres et nous nous aidons toujours; et dans toutes nos offrandes, nous louons le Créateur de l'univers par Jésus-Christ son Fils et par le Saint-Esprit. Le jour du soleil, comme on l'appelle, tous ceux qui habitent les villes ou les campagnes se réunissent dans un même lieu, et on lit les récits des apôtres ou les écrits des prophètes, selon le temps dont on peut disposer. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour exhorter à l'imitation de ces sublimes enseignements. Ensuite nous nous levons tous et nous prions; et, comme nous l'avons dit, la prière terminée, on apporte du pain, du vin et de l'eau, et celui qui préside fait les prières et les actions de grâces avec la plus grande ferveur. Le peuple répond: Amen, et la distribution et la communion générale des choses consacrées se fait à toute l'assistance; la part des absents leur est portée par les diacres. Ceux qui sont dans l'abondance et veulent donner, font leurs largesses, et ce qui est recueilli est remis à celui qui préside, et il assiste les veuves, les orphelins, les malades, les indigents, les prisonniers et les étrangers: en un mot, il prend soin de soulager tous les besoins. Si nous nous rassemblons le jour du soleil, c'est parce que ce jour est celui où Dieu, tirant la matière des ténèbres, commença à créer le monde, et aussi celui où Jésus-Christ notre Sauveur ressuscita d'entre les morts; car les Juifs le crucifièrent la veille du jour de Saturne, et le lendemain de ce jour, c'est-à-dire le jour du soleil, il apparut à ses disciples, et leur enseigna ce que nous avons livré à vos méditations.

68. Si donc cet exposé vous paraît raisonnable et sincère, prenez-le en considération. S'il vous semble peu sérieux, traitez-le comme une bagatelle, dédaignez-le; mais du moins ne condamnez pas des innocents comme vous frapperiez des ennemis coupables, ne les envoyez pas à la mort; car, nous vous le prédisons, vous n'éviterez pas le jugement de Dieu si vous persistez dans votre iniquité. Pour nous, nous nous contenterons de dire: Que la volonté de

Dieu se fasse! Nous pourrions bien vous supplier, aux termes d'une lettre du très-grand et très-illustre César Hadrien, votre père, de nous accorder une information régulière telle que nous la réclamons. Cependant la constitution d'Hadrien ne sera pas le titre principal que nous invoquerons. Notre espoir est dans la justice de notre demande: c'est là ce qui nous a déterminés à composer cette supplique et à détailler ce récit. Néanmoins, nous avons ajouté ici une copie de la lettre d'Hadrien, comme preuve de nos allégations. La voici:

HADRIEN A MINUCIUS FUNDANUS.
69. J'ai reçu la lettre du clarissime Serenius Granianus, à qui vous avez succédé. Le fait me semble de nature à demander une enquête, pour éviter les troubles et ne pas laisser prise à la calomnie. Si les hommes des provinces veulent donner suite à leurs pétitions contre les chrétiens et les appeler devant votre tribunal, qu'ils s'y rendent; mais qu'ils s'abstiennent de pétitions et de vagues récriminations. Il est bien plus convenable, s'il y a une accusation intentée, que vous en connaissiez. Ainsi donc, si on accuse les chrétiens, et qu'on démontre qu'ils ont agi contre les lois, jugez-en selon la gravité du délit. Mais si, par malheur, ce n'est la qu'un prétexte de calomnies, faites une enquête sévère de cette cruelle conduite, et ayez soin de tirer vengeance des calomniateurs.

Documents ajoutés à l'apologie de St Justin :

LETTRE D'ANTONIN AUX PEUPLES D'ASIE.
70. L'empereur César Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, grand Pontife, tribun pour la quinzième fois, consul pour la troisième, père de la patrie, aux peuples d'Asie, salut. Je croyais que les dieux se chargeraient d'empêcher que de pareilles gens restassent cachées; car, s'ils le pouvaient, ce serait à eux, bien plutôt qu'à vous, de châtier des hommes qui refusent de les adorer. Vous les tourmentez, vous accusez leur doctrine, vous les taxez d'athéisme, vous leur imputez une foule de griefs que vous ne pouvez prouver. C'est pour eux le plus grand bonheur de mourir pour leur doctrine. Ils triomphent de nous, puisqu'ils nous jettent leur vie, plutôt que d'obéir à ce que vous leur demandez. Quant aux tremblements de terre présents et passés, vous n'avez pas droit de donner des avis, vous qui tremblez lors de ces événements. Comparez votre conduite à la leur: ils ont infiniment plus de confiance que vous en Dieu. Quand la terre tremble, vous semblez avoir oublié qu'il y a des dieux; vous négligez leurs temples, vous ne pensez pas au culte; et vous les persécutez, ceux qui honorent la Divinité, vous les poursuivez jusqu'à la mort. D'autres gouverneurs de province ont écrit à mon divin père au sujet de ces hommes-là. Il leur a répondu qu'il ne fallait pas les inquiéter, tant qu'on ne les surprendrait pas à tramer quelque chose contre l'empire romain. A toutes les demandes que l'on m'a adressées à ce sujet, j'ai répondu dans le même sens que mon père. Si donc quelqu'un accuse un de ces hommes et lui intente une action pour sa qualité, qu'on renvoie l'accusé absous, quand même sa qualité serait prouvée, et que l'accusateur soit puni.

LETTRE DE L'EMPEREUR MARC-AURELE (121 - 180 ; règne 161 - 180) AU SENAT, ATTESTANT QU'IL A ETE REDEVABLE AUX CHRETIENS DE LA VICTOIRE.
71. L'empereur César Marc-Aurèle Antonin, Germanique, Parthique, Sarmatique, au peuple romain et au sacré Sénat, salut. Je vous ai fait part de la grandeur de mes desseins, et des avantages considérables que j'ai remportés sur les frontières de la Germanie, depuis que, fatigué et souffrant, je fus enfermé à Cotinum par soixante-quatorze enseignes, qui me resserraient dans un cercle de neuf milles. Mes coureurs m'avaient donné avis de l'approche de l'ennemi, et Pompéianus, maître de la milice, ne tarda pas à me confirmer cette nouvelle. Je n'avais à opposer à quatre-vingt-dix-sept mille hommes de troupes réglées et de Barbares que quelques détachements des légions Première, Dixième, Gémina, et quelques Férentariens des

troupes légères. En comparant la multitude des ennemis et le petit nombre des miens, je vis qu'il ne fallait espérer que dans les divinités de la patrie. Je les implorais; mais elles ne m'exauçaient pas: mes troupes étaient réduites à l'extrémité. Je me décidai à mander tous ceux que nous appelons chrétiens; ils répondirent à mon appel, et je fus étonné et irrité de leur grand nombre. Cette colère était injuste; car je ne tardai pas à éprouver leur puissance. Ce n'est pas le cliquetis des armes, le bruit des flèches, le son des trompettes qui excite leur vaillance (tout cela leur déplaît, à cause du Dieu qu'ils portent dans leur coeur; car, il faut en convenir, ces prétendus athées ont dans leur coeur un Dieu qui y réside, les exhorte et les fortifie); ils se précipitèrent à genoux et firent une ardente prière, non seulement pour moi, mais pour toute l'armée, dans l'espoir d'obtenir que notre soif et notre faim fussent apaisées. L'eau surtout nous manquait; il y avait cinq jours que nous n'en avions reçu, car nous étions sur les confins de la Germanie, au milieu d'un pays ennemi. A peine s'étaient-ils prosternés à terre et avaient-ils invoqué leur Dieu, qui m'était inconnu, que tout-à-coup il tomba du ciel une pluie abondante, qui nous rafraîchissait extrêmement, tandis qu'une grêle de feu accablait les ennemis de Rome. Ainsi se témoigna, aux premiers accents de la prière, la présence du Dieu invincible et irrésistible. Prenant donc en considération tout ceci, nous leur permettons d'être chrétiens, dans la crainte qu'ils n'obtiennent contre nous le secours d'aussi terribles armes. Ainsi je veux que l'on ne puisse pas accuser un de ces hommes à cause de sa qualité de chrétien. Que si quelqu'un accuse un chrétien à cause de sa religion, je veux que le chrétien soit renvoyé absous, s'il n'y a pas contre lui d'autre charge, et que le délateur soit brûlé vif. Quant aux chrétiens qui font profession de leur croyance, et qui prouvent qu'ils ne sont accusés qu'à cause de cette qualité, celui à qui l'administration de la province est confiée ne doit pas les forcer à quitter cette religion, ni les priver de la liberté. Je veux que cette constitution soit confirmée par un sénatus-consulte, et affichée dans le forum de Trajan, pour que le public puisse la lire. Notre préfet, Verasius Pollion, aura soin d'en envoyer des exemplaires dans toutes les provinces, et il sera libre à quiconque en désirera une copie, de la prendre sur l'affiche que nous avons ordonnée.

St Justin le Philosophe
Deuxième apologie,
adressée au Sénat romain



Ἰουστίνου Φιλοσόφου καὶ Μάρτυρος Ἀπολογία ὑπὲρ Χριστιανῶν πρὸς τὴν Ῥωμαίων Σύγκλητον.

Traduction française : LOUIS PAUTIGNY.
1904

Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer
et mise en ligne sur le site de Remacle
http://remacle.org/index2.htm

I. Romains, il s'est passé dernièrement dans notre ville des choses étranges, sous Urbicus, et partout nous voyons de semblables injustices commises parles magistrats. C'est ce qui m'a forcé de vous adresser ce discours dans votre intérêt, car vous êtes des êtres de même nature que nous et nos frères, quand même vous ne le sauriez pas et quand même vous ne le voudriez pas à cause de la haute opinion que l'on a de vous. [2] Partout, ceux qui méritent d'être repris par un père, un voisin, un fils, un ami, un frère, un mari, une femme ; tous, si l'on excepte ceux qui croient que les méchants et les intempérants seront punis dans le feu éternel et que les bons qui ont vécu selon le Christ seront heureux avec Dieu, nous voulons dire les chrétiens ; ceux donc qui méritent d'être repris pour leur obstination, leur amour des plaisirs, leur répugnance à se plier à la vertu, et en outre les démons, nos ennemis, qui ont sous leur main et à leur service ces juges, ces magistrats animés de leurs fureurs, tous veulent notre mort. [3] Mais, pour bien vous faire connaître la cause de ce qui se passa sous Urbicus, je vais vous raconter le fait.

II. Une femme avait un mari qui vivait dans le vice, comme elle-même y avait vécu auparavant. [2] Elle avait été instruite des enseignements du Christ et s'était corrigée. Elle cherchait à ramener aussi son mari à des sentiments meilleurs, lui exposait la doctrine et le menaçait du feu éternel réservé à ceux qui vivent dans le mal et contrairement à la saine raison. [3] Le mari persévéra dans la débauche et, par sa conduite, s'aliéna l'esprit de sa femme. [4] Elle crut que c'était désormais une impiété que de partager la couche d'un homme qui cherchait par tous les moyens des plaisirs contraires à la loi naturelle et à la justice, et elle résolut de se séparer de lui. [5] Sur les conseils et les instances de ses parents, qui lui faisaient espérer que son mari viendrait enfin à résipiscence, elle se fit violence et resta. [6] Celui-ci partit pour Alexandrie. Elle apprit que, là, il se conduisait encore plus mal. Craignant d'avoir part à ses crimes et à ses impiétés, si elle restait avec lui, partageant son toit et sa couche, elle lui signifia le *repudium,* comme vous dites, et se sépara de lui. [7] Cet honnête mari aurait dû être heureux de voir sa femme, qui autrefois vivait sans retenue avec des serviteurs et des

mercenaires, adonnée au vin et à toutes les iniquités, mettre fin à une telle conduite et chercher à le convertir comme elle ; mais, à la suite de ce divorce opéré sans son consentement, il l'accusa d'être chrétienne. [8] Elle vous présenta une requête à vous, empereur, demandant qu'on lui permît de régler d'abord ses affaires ; après quoi, elle répondrait à l'accusation portée contre elle. Vous avez acquiescé à sa demande. [9] Son mari, ne pouvant rien contre elle pour le moment, tourna sa fureur contre un certain Ptolémée qui lui avait enseigné la doctrine du Christ et qu'il fit condamner par Urbicus de la manière suivante. [10] Il gagna un centurion de ses amis, qui fit jeter en prison Ptolémée; il lui persuada de se saisir de Ptolémée et de lui demander seulement s'il était chrétien. [11] Ptolémée, toujours sincère, ennemi de la ruse et du mensonge, avoua qu'il était chrétien : le centurion le fit mettre dans les fers et le tint longtemps en prison. [12] Conduit enfin devant Urbicus, on lui demanda seulement, comme la première fois, s'il était chrétien. [13] De nouveau, ayant conscience des biens qu'il devait à l'enseignement du Christ, il confessa l'école de la morale divine. [14] Nier quoi que ce soit, c'est nier pour condamner, ou dans la conscience de sa propre indignité se proclamer étranger et refuser son témoignage. On ne trouvera ni l'un ni l'autre chez un vrai chrétien. [15] Urbicus le fit emmener. Un certain Lucius, lui aussi chrétien, témoin de ce jugement injuste, dite Urbicus : [16] « Eh quoi ! Voilà un homme qui n'est ni adultère, ni débauché, ni homicide, ni voleur, ni ravisseur, qu'on ne peut en un mot convaincre d'aucun crime ; il avoue seulement s'appeler chrétien, et vous le condamnez ? Ce jugement, Urbicus, n'est pas conforme aux intentions du pieux empereur, ni du philosophe, fils de César, ni du sacré Sénat. » [17] Sans autre réponse, Urbicus dit à Lucius : « Tu me parais, toi aussi, être chrétien. —- [18] Certainement, » répondit Lucius, et il le fit également emmener. [19] Le condamné lui rendit grâce : mourir, c'était pour lui être délivré de ces maîtres injustes pour aller auprès du père et du roi des cieux. [20] Un troisième se présenta, qui fut également condamné au supplice.

III. Moi aussi, je m'attends à me voir poursuivi et attaché au bois du supplice par quelqu'un de ceux que j'ai nommés ou par Crescens, cet ami du bruit (philosophe) et de la parade. [2] Le nom de philosophe ne convient pas à un homme qui nous accuse en public, alors qu'il ne nous connaît pas, qui traite les chrétiens d'athées et d'impies, pour plaire à une multitude égarée. [3] S'il nous poursuit, sans avoir lu les enseignements du Christ, c'est un infâme ; il est moins excusable que les ignorants : eux du moins souvent se gardent de juger et de calomnier ce qu'ils ne connaissent pas. S'il les a lus, il n'en a pas compris la grandeur : s'il l'a comprise, c'est pour n'être pas soupçonné d'être chrétien qu'il se conduit ainsi, et alors il est d'autant plus misérable et infâme ; il est esclave d'une opinion aveugle et insensée ; il obéit à la crainte. [4] Je lui ai proposé sur ce sujet des questions ; je l'ai interrogé : or j'ai pu me convaincre, je veux que vous le sachiez, qu'il n'en sait pas le premier mot. [5] Pour prouver ce que j'avance, si vous n'avez pas eu connaissance de nos discussions, je suis prêt à l'interroger de nouveau devant vous : ce serait digne de votre puissance souveraine. [6] Si vous avez eu connaissance de mes questions et de ses réponses, vous avez pu voir qu'il ne sait rien de notre doctrine. S'il la connaît, et que, comme je l'ai dit plus haut, la crainte de ceux qui l'écoutent l'empêche de parler, il montre par là qu'il n'est pas ami de la sagesse, mais ami de l'opinion : il méprise la belle maxime de Socrate : « La vérité doit passer avant l'homme. » [7] Mais il est impossible qu'un cynique, qui place la fin dernière dans l'indifférence, connaisse un autre bien que l'indifférence.

IV. On nous dira peut-être : « Donnez-vous tous la mort à vous-mêmes. C'est le chemin pour aller à Dieu : vous nous épargnerez la besogne. » Je dirai pourquoi nous n'agissons pas ainsi et pourquoi nous confessons sans crainte notre foi devant les tribunaux. [2] Notre doctrine nous enseigne que Dieu n'a pas fait le monde sans but, mais pour le genre humain : il aime ceux qui

cherchent à imiter ses perfections, comme nous l'avons dit antérieurement ; il déteste ceux qui font le mal en parole ou en œuvre. [3] Si nous nous donnons tous la mort, nous serons cause, autant qu'il est en nous, qu'il ne naîtra plus personne, qu'il n'y aura plus de disciples de la loi divine, et même qu'il n'y aura plus d'hommes. Agir ainsi, c'est aller contre la volonté de Dieu. [4] Devant les juges, nous ne nions pas, parce que nous avons conscience de n'être pas coupables ; nous regardons comme une impiété de ne pas dire en tout la vérité ; car c'est là ce qui plaît à Dieu : nous désirons aussi vous délivrer de vos injustes préjugés.

V. Cette objection pourrait aussi se présenter à l'esprit de quelqu'un : Si Dieu était secourable, comme nous le disons, il ne nous laisserait pas asservir et persécuter par les méchants. Je vais répondre à cette difficulté. [2] Dieu a créé tout le monde, il a soumis à l’homme tout ce qui est sur terre. Par sa loi divine, les astres du ciel, qu'il a créés aussi manifestement pour l'homme, doivent concourir à la croissance des fruits de la terre et au changement des saisons. Il a confié le soin de veiller sur les hommes et sur les créatures qui sont sous le ciel aux anges qu'il a mis à leur tête. [3] Mais les anges, violant cet ordre, ont cherché le commerce des femmes et ont engendré des enfants que nous appelons les démons. [4] Dans la suite, ils se sont asservi le genre humain, soit par la magie, soit par la crainte et les tourments qu'ils faisaient subir, soit en se faisant offrir des sacrifices, de l'encens et des libations, toutes choses dont ils sont avides, depuis qu'ils sont devenus esclaves des passions ; et ils ont semé parmi les hommes le meurtre, la guerre, l'adultère, l'intempérance et tous les maux. [5] Les poètes et les mythologues ne savaient pas que c'étaient les anges et les démons nés d'eux qui avaient commis toutes ces horreurs qu'ils racontaient ; ces fautes contre nature, ces adultères, ces crimes contre les cités et les nations : ils les attribuèrent à Dieu même et aux fils engendrés de lui, à ses prétendus frères, Poséidon et Pluton, et à leurs enfants. [6] Ils donnèrent à chacun d'eux le nom que chacun des anges avait choisi pour lui ou ses enfants.

VI. Le Créateur de l'univers n'a pas de nom, parce qu'il est non engendré. Recevoir un nom suppose en effet quelqu'un de plus ancien qui donne ce nom. [2] Ces mots Père, Dieu, Créateur, Seigneur et Maître ne sont pas des noms, mais des appellations motivées par ses bienfaits et ses actions. [3] Son Fils, le seul qui soit appelé proprement Fils, le Verbe existant avec lui et engendré avant la création, lorsque au commencement, il fit et ordonna par lui toutes choses, est appelé Christ, parce qu'il est oint et que Dieu a tout ordonné par lui. Ce nom même a une signification mystérieuse, de même que le mot Dieu n'est pas un nom, mais une approximation naturelle à l'homme pour désigner une chose inexplicable. [4] Jésus est un nom qui signifie homme et sauveur. [5] Nous l'avons dit antérieurement, le Christ s'est fait homme, il naquit par la volonté de Dieu le Père pour le salut des croyants et la ruine des démons. Vous pouvez vous en convaincre par ce qui se passe sous vos yeux. [6] Il y a dans tout le monde et dans votre ville nombre de démoniaques, que ni adjurations, ni enchantements, ni philtres n'ont pu guérir. Nos chrétiens, les adjurant au nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, en ont guéri et en guérissent encore aujourd'hui beaucoup, en maîtrisant et chassant des hommes les démons qui les possèdent.

VII. Si Dieu retarde la catastrophe qui doit bouleverser l'univers, et faire disparaître les mauvais anges, les démons et les pécheurs, c'est à cause de la race des chrétiens, en qui il voit un motif de conserver le monde. [2] Sans cela, vous ne pourriez plus faire l'œuvre des démons : le feu du jugement descendrait pour produire la dissolution universelle, comme autrefois le déluge, qui ne laissa personne vivant, si ce n'est, avec les siens seulement, celui que nous appelons Noé, et vous Deucalion, qui fut le père de cette multitude d'hommes mélangée de bons et de méchants. [3] C'est ainsi, disons-nous, qu'aura lieu la conflagration, et non pas, comme le pensent les Stoïciens, par l'absorption des êtres les uns par les autres : cette opinion

paraît déraisonnable. Ce n'est pas non plus par la loi du destin qu'arrive ce que l'homme fait ou souffre : chacun fait librement le bien ou le mal. Si les bons, comme Socrate et ceux qui lui ressemblaient, ont été poursuivis, jetés en prison, c'est aux démons qu'il faut l'attribuer, ainsi que l'abondance et la gloire dont ont semblé jouir Sardanapale, Epicure et leurs semblables. [4] C'est ce que n'ont pas compris les Stoïciens, et ils ont dit que tout obéissait à la fatalité du destin. [5] Non, Dieu a fait au commencement les hommes et les anges maîtres d'eux-mêmes, et c'est pourquoi ils seront punis dans le feu éternel du mal qu'ils auront fait. [6] Toute créature est capable de bien et de mal : on n'aurait aucun mérite, si on ne pouvait choisir entre deux voies. [7] La preuve en est dans ces lois et ces principes philosophiques établis selon la saine raison et qui ordonnent de faire ceci et d'éviter cela. [8] Les Stoïciens eux-mêmes, dans leur morale, tiennent ferme à ces lois, ce qui prouve que leur théorie sur les principes des choses et les êtres incorporels n'est pas vraie. [9] Soumettre l'homme à la loi du destin, ou dire que rien n'est dieu à côté de ces choses changeantes, muables, qui se résolvent toujours dans les mêmes éléments, c'est ne rien voir en dehors des choses incorruptibles et mêler Dieu lui-même à la corruption de l'univers dans son ensemble et dans ses parties, ou bien c'est dire que le bien et le mal ne sont rien, ce qui est contraire à toute sagesse, à toute raison et à tout esprit raisonnable.

VIII. Les Stoïciens ont établi en morale des principes justes : les poètes en ont exposé aussi, car la semence du Verbe est innée dans tout le genre humain. Et cependant nous voyons que ceux qui suivent ces principes sont voués à la haine et à la mort : tels Héraclite, comme nous l'avons déjà dit auparavant, et de notre temps Musonius, et d'autres encore. [2] Nous le répétons, ce sont les démons qui excitent cette haine contre tous ceux qui cherchent en quelque manière à croire selon le Verbe et à fuir le mal. [3] Rien d'étonnant, si les démons, convaincus de cette malice, inspirent plus de haine encore non plus contre ceux qui participent partiellement à ce Verbe répandu partout, mais qui ont la connaissance et l'intuition parfaite de tout le Verbe, qui est le Christ. Ils en seront châtiés et punis justement dans la prison du feu éternel. [4] Car s'ils sont déjà vaincus par les hommes, au nom de Jésus-Christ, c'est une annonce du châtiment qui les attend dans le feu éternel, eux et ceux qui les servent. [5] C'est ce qu'ont prédit tous les prophètes, c'est la doctrine de Jésus notre maître.

IX. On objectera peut-être, avec les prétendus philosophes, que ce ne sont que des mots et des épouvantails, ce que nous disons du châtiment des méchants dans le feu éternel, et que nous voulons amener les hommes à la vertu par la crainte, et non par l'amour du bien. Je répondrai en peu de mots. Si ces châtiments n'existent pas, il n'y a pas de Dieu ; ou bien, s'il y en a un, il ne s'occupe pas des hommes, il n'y a ni bien ni mal, et, comme nous l'avons dit antérieurement, les législateurs sont injustes, quand ils punissent ceux qui violent leurs sages prescriptions. [2] Mais non, ils ne sont pas injustes, ni eux ni leur Père, qui nous enseigne par son Verbe à l'imiter, et ceux qui ne leur obéissent pas sont injustes. [3] On objectera la diversité des lois humaines ; on dira qu'ici, ceci est bien et cela mal, que là, ce qui était mal ici est bien et que ce qui était bien est mal. Voici ce que je répondrai. [4] Nous savons que les mauvais anges ont établi des lois en rapport avec leur perversité. Ces lois plaisent aux hommes qui leur ressemblent ; mais le Verbe est venu avec sa justice ; il a montré que toutes les opinions et tous les principes n'étaient pas bons, mais qu'il y en a de mauvais et de bons. Voilà ce que je répondrai, ou des choses semblables, à ceux qui font cette objection, et ce que je pourrai développer longuement, si besoin est. [5] Pour le moment, je retourne à mon sujet.

X. Notre doctrine surpasse toute doctrine humaine, parce que nous avons tout le Verbe dans le Christ qui a paru pour nous, corps, verbe et âme. [2] Tous les principes justes que les philosophes et les législateurs ont découverts et exprimés, ils les doivent à ce qu'ils ont trouvé

et contemplé partiellement du Verbe. [3] C'est pour n'avoir pas connu tout le Verbe, qui est le Christ, qu'ils se sont souvent contredits eux-mêmes. [4] Ceux qui vécurent avant le Christ, et qui cherchèrent, à l'a lumière de la raison humaine, à connaître et à se rendre compte des choses, furent mis en prison comme impies et indiscrets. [5] Socrate, qui s'y appliqua avec plus d'ardeur que personne, vit porter contre lui les mêmes accusations que nous. On disait qu'il introduisait des divinités nouvelles et qu'il ne croyait pas aux dieux admis dans la cité. [6] Il chassa de sa république les mauvais démons et les divinités qui commettaient les crimes racontés par les poètes, et aussi Homère et les autres poètes, et il en détournait les hommes, et les exhortait à chercher à connaître par la raison le Dieu qu'ils ignoraient. « Il n'est pas facile, disait-il, de trouver le Père et le Créateur de l'univers, et quand, on l'a trouvé, il n'est pas sûr de le révéler à tous. » [7] C'est ce qu'a fait notre Christ, par sa propre puissance. [8] Personne ne crut Socrate jusqu'à mourir pour ce qu'il enseignait. Mais le Christ, que Socrate connut en partie (car il était le Verbe et il est celui qui est en tout, qui prédit l'avenir par les prophètes et qui prit [personnellement notre nature pour nous enseigner ces choses], le Christ fut cru non seulement des philosophes et des lettrés, mais même des artisans et des ignorants en général, qui méprisèrent pour lui et l'opinion et la crainte et la mort ; car il est la vertu du Père ineffable et non une production de la raison humaine.

XI. Nous ne serions pas mis à mort, les méchants et les démons ne seraient pas plus forts que nous, si la mort n'était due à tous les hommes en général. Nous sommes heureux de payer notre dette. [2] Mais je pense qu'il est bien et à propos de rappeler à Crescens et à ceux qui partagent son aveuglement le mythe de Xénophon. [3] Il dit qu'arrivant à un carrefour, Héraclès rencontra la vertu et le vice sous la figure de deux femmes. [4] Le vice somptueusement vêtu avait un aspect aimable, gracieux, propre à charmer la vue au premier coup d'œil : il promit à Héraclès, s'il voulait le suivre, de le l'aire jouir sans fin de tous les plaisirs de la vie et de l'éclat dont il le voyait briller lui- même. [5] La vertu, au contraire, avait un visage et un extérieur austère : « Si tu m'écoutes, lui dit-elle, tu ne rechercheras pas des ornements et une beauté fugitive et périssable, mais la beauté éternelle et vraie. » [6] Nous sommes convaincus que qui fuira la beauté apparente pour s'attacher à ce qui passe pour pénible el déraisonnable trouvera le bonheur. [7] Le vice voile ses actions du dehors de la vertu et du bien véritable, en imitant la beauté pure (car il n'a rien et ne peut faire rien de pur), et il asservit les hommes terrestres en revêtant la vertu de sa propre livrée. [8] Mais ceux qui savent comprendre le vrai bien sont incorruptibles par la vertu. Il en est ainsi des chrétiens, des athlètes et des hommes qui pratiquent les vertus que les poètes prêtent à leurs prétendus dieux. Tout esprit sensé peut s'en convaincre en tirant son raisonnement de notre mépris pour la mort, que tout le monde fuit.

XII. Moi-même, lorsque j'étais disciple de Platon, entendant les accusations portées contre les chrétiens et les voyant intrépides en face de la mort et de ce que les hommes redoutent, je me disais qu'il était impossible qu'ils vécussent dans le mal et dans l'amour des plaisirs. [2] Quel homme adonné au plaisir et à la débauche, aimant à se repaître de la chair humaine, pourrait courir au-devant de la mort et supporter la privation de ses biens ? Ne chercherait-il pas à tout prix à jouir toujours de la vie présente, à se soustraire aux magistrats, bien loin de s'exposer à la mort en se dénonçant lui-même ? [3] Voici ce qu'ont fait les hommes impies, à l'instigation des démons. [4] Ils ont condamné à mort plusieurs des nôtres, sur ces calomnies répandues contre nous ; ils ont mis à la question nos serviteurs, des enfants, de faibles femmes, et par des tortures effroyables ils les ont forcés à nous imputer ces crimes fameux, qu'ils commettent eux-mêmes ouvertement. Que nous importe, puisque nous sommes innocents? Le Dieu non engendré et ineffable est témoin de nos pensées et de nos actions. [5] Pourquoi en effet ne pas confesser en public que tout cela est bien ? Pourquoi ne pas dire que c'est là une philosophie

divine; que nous célébrons par l'homicide les mystères de Kronos; que, quand nous nous abreuvons de sang, comme on dit, nous faisons comme l'idole que vous honorez, qui est arrosée non seulement du sang des animaux, mais de sang humain, quand vous offrez, par les mains du plus illustre et du plus noble d'entre vous, une libation du sang des hommes tués; que nous imitons Zeus et les autres dieux en nous livrant sans retenue à des crimes contre nature et à l'adultère? Pourquoi ne pas chercher notre justification dans les écrits d'Épicure et des poètes ? [6] Nous cherchons au contraire à inspirer l'horreur de ces choses, nous apprenons à fuir ceux qui les pratiquent et leurs imitateurs, et c'est encore ce que nous nous efforçons de faire, dans ce discours, et c'est pour cela qu'on nous poursuit de tous côtés. Peu nous importe ; nous savons que le Dieu juste voit tout. [7] Plût au ciel que encore maintenant, du haut d'une tribune on entendît retentir ces tragiques paroles : « Rougissez, rougissez de charger des innocents de vos propres crimes, d'imputer vos fautes, les vôtres et celles de vos dieux, à des hommes qui n'y ont pas la moindre part. [8] Repentez-vous et changez de conduite. »

XIII. Voyant donc que, pour détourner les autres hommes, les mauvais démons jetaient ainsi le discrédit sur la doctrine divine des chrétiens, je me moquai et des mensonges et des calomnies et de l'opinion de la multitude. [2] Je suis chrétien, je m'en fais gloire, et, je l'avoue, tout mon désir est de le paraître. Ce n'est pas que la doctrine de Platon soit étrangère à celle du Christ, mais elle ne lui est pas en tout semblable, non plus que celle des autres, Stoïciens, poètes ou écrivains. [3] Chacun d'eux en effet a vu du Verbe divin disséminé dans le monde ce qui était en rapport avec sa nature, et a pu exprimer ainsi une vérité partielle ; mais en se contredisant eux-mêmes dans les points essentiels, ils montrent qu'ils n'ont pas une science supérieure et une connaissance irréfutable. [4] Tout ce qu'ils ont enseigné de bon nous appartient, à nous chrétiens. Car après Dieu nous adorons et nous aimons le Verbe né du Dieu non engendré et ineffable, puisqu’il s'est fait homme pour nous, afin de nous guérir de nos maux en y prenant part. [5] Les écrivains ont pu voir indistinctement la vérité, grâce à la semence du Verbe qui a été déposée en eux. [6] Mais autre chose est de posséder une semence et une ressemblance proportionnée à ses facultés, autre chose l'objet même dont la participation et l'imitation procède de la grâce qui vient de lui.

XIV. Nous vous demandons de sanctionner cette requête, en telle forme qu'il vous plaira. Ainsi notre doctrine sera connue, et cette connaissance dissipera les préjugés et l'ignorance de la vérité auprès des autres qui, en grand nombre s'exposent au châtiment par leur faute. [2] Car l'homme a par sa nature le pouvoir de connaître le bien et le mal. Car on nous condamne pour des crimes dont on ne sait pas si nous sommes coupables. Car on approuve les dieux qui font ce qu'on nous reproche et qui cherchent parmi les hommes des imitateurs. Ceux qui pour ces prétendus faits nous condamnent à mort, à la prison ou à quelque peine semblable, se condamnent eux-mêmes : ils n'ont pas besoin d'autres juges.

XV. [J'ai méprisé, parmi les miens, l'enseignement impie et faux de Simon]. [2] Si vous sanctionnez cet écrit, nous le ferons connaître à tous, afin que tous, s'il est possible, changent de sentiment. Ce n'est que dans ce but que nous avons composé ce discours. [3] A en juger sainement, notre doctrine n'est pas répréhensible, elle est supérieure à toute philosophie humaine : du moins elle vaut mieux que ce qu'ont écrit Sotadès, Philaenis, Archestrate, Épicure et les autres poètes, dont tout le monde peut lire ou voir représenter les œuvres. [4] Nous nous arrêterons ici : nous avons fait ce qui dépendait de nous. Nous souhaitons que tous les hommes, partout, connaissent la vérité. [5] Puissiez-vous, comme il convient à votre piété et à votre philosophie, dans votre propre intérêt, juger avec justice

St Justin le Philosophe
Dialogue avec le Juif Tryphon



Τοῦ ἁγίου Ἰουστίνου
πρὸς Τρύφωνα Ἰουδαῖον Διάλογος

Traduction française : M. DE GENOUDE.
Défense du Christianisme
par les Pères des premiers siècles de l'Eglise

1843

Oeuvre numérisée par Marc Szwajcer
et mise en ligne sur le site de Remacle
http://remacle.org/index2.htm

I

1 Je me promenais un matin dans les galeries du Xiste, lorsqu'on homme vint à moi avec les personnes qui l'accompagnaient et me dit en m'abordant : « Salut, philosophe ! » et après ces mots, Il se mit à marcher à mes côtés. Ses amis en firent autant. Je le saluai à mon tour, et lui demandai ce qu'il me voulait.

2 — Lorsque j'étais à Argos, me dit-il, j'appris d'un Corinthien, disciple de Socrate, qu'il ne fallait pas dédaigner ou mépriser ceux qui portent votre habit, mais leur témoigner toute sorte d'égards, se lier avec eux, et par l'échange des idées s'éclairer mutuellement; on s'en trouve bien de part et d'autre, quand les services sont ainsi réciproques; aussi toutes les fois que je rencontre un homme avec l'habit de philosophe, je me plais à l'aborder : voilà pourquoi je me suis empressé de vous adresser la parole. Les personnes qui se trouvaient avec moi m'ont suivi, dans l'espoir de profiter aussi de votre entretien.

3 — Et qui êtes vous donc, ô le plus grand des mortels? lui dis-je en riant.

Il me fit connaître, sans détour, son nom et son origine. Je m'appelle Tryphon, me dit-il, je suis Hébreu et circoncis; chassé de ma patrie par la dernière guerre, je me suis retiré dans la Grèce et je demeure ordinairement à Corinthe.

— Et qu'espérez-vous de la philosophie? lui demandai-je; peut-elle vous être aussi utile que votre législateur et vos prophètes?

— Est-ce que les philosophes, reprit Tryphon, ne s'occupent pas uniquement de Dieu ; leurs discussions n'ont-elles pas toutes pour objet son unité, sa providence? Enfin, si je me trompe, la philosophie n'a pas d'autre but que la connaissance de Dieu.

4 — Oui, ce devrait être l'objet de toutes ses recherches ; mais qu'il existe plusieurs dieux, ou qu'il n'en existe qu'un seul ; qu'il veille on non sur chacun de nous, voilà ce que bien peu de philosophes cherchent à savoir, comme si cette connaissance importait peu au bonheur ! Ils s'efforcent seulement de nous persuader que si Dieu prend soin de l'univers, des genres, des espèces, il ne s'occupe ni de vous, ni de moi, ni d'aucun être en particulier. Ils vous diront

même qu'il est fort inutile de le prier jour et nuit. **5** Vous voyez où tendent leurs doctrines ; ils ne cherchent qu'à assurer la licence et l'impunité, qu'à agiter et à suivre les opinions qui leur plaisent, à foire et dire ce qu'ils veulent, n'attendant de la part de Dieu ni châtiment, ni récompense. En effet, que peuvent craindre ou espérer des hommes qui enseignent que rien ne doit changer, que nous serons toujours vous et moi ce que nous sommes aujourd'hui, ni meilleurs ni pires? D'autres, partant de l'idée que l'âme est spirituelle et immortelle de sa nature, pensent qu'ils n'ont rien à craindre après cette vie, s'ils ont fait le mal ; parce que d après leurs principes un être immatériel est impassible, et qu'on peut se passer de Dieu puisque l'on ne peut mourir.
6 Alors Tryphon me dit avec un sourire gracieux : Et vous, que penses-vous sur toutes ces questions? Quelle idée avez-vous de Dieu? Quelle est votre philosophie ? dites-le nous.
II.
1 — Je vous dirai tout ce que je pense, lui répondis-je. Assurément la philosophie est le plus grand de tous les biens et le plus précieux devant Dieu, puisqu'elle nous conduit à lui et nous rend agréables à ses yeux ; aussi je regarde comme les plus grands des mortels ceux qui se livrent à cette étude, mais qu'est-ce que la philosophie? Descendue du ciel pour éclairer les hommes, d'où vient qu'elle reste cachée à la plupart? Il ne devrait y avoir ni platoniciens, ni stoïciens, ni péripatéticiens, ni pythagoriciens, ni contemplatifs ; mais il importe, puisque cette science est une, **2** de dire pourquoi nous la voyons ainsi divisée. Ceux qui s'occupèrent les premiers de philosophie se firent un nom célèbre par cette étude; ils eurent des successeurs qui adoptèrent leur doctrine sans chercher par eux-mêmes la vérité; frappés de la vertu, de la force d'âme, du langage sublime de leurs maîtres, il les crurent sur parole, tinrent pour vrai ce qu'ils en avaient reçu, et transmirent à leurs propres disciples ces premières opinions avec celles qui s'en rapprochaient le plus, en conservant le nom donné primitivement au père ou chef de l'école. **3** Je voulus autrefois connaître ces divers systèmes de philosophie. Je m'attachai d'abord à un stoïcien ; mais voyant qu'un long séjour chez lui ne m'avait rien appris de plus sur Dieu que je n'en savais (faut-il s'en étonner? il ne le connaissait pas lui-même et ne pensait pas que cette connaissance fût nécessaire), je le quittai pour m'adresser à un péripatéticien, homme très habile, du moins c'est ce qu'il croyait. Après m'avoir souffert près de lui les premiers jours, il me pria de fixer ce que je voulais lui donner pour ses leçons, afin, disait-il, qu'elles fussent utiles à tous deux. Là-dessus je le quittai, jugeant qu'il n'était rien moins que philosophe. **4** Mais comme je voulais avant tout savoir ce qui fait le fond et l'essence de la philosophie, j'allai trouver un pythagoricien qui était en grande réputation, et avait lui-même une haute idée de sa sagesse; je lui exprimai le désir d'être admis au nombre de ses auditeurs et de jouir de son intimité. « Volontiers me dit-il; mais savez-vous la musique, l'astronomie, la géométrie? penseriez-vous comprendre la science qui mène au bonheur sans posséder ces connaissances premières qui dégagent l'âme des objets sensibles, la rendent propre à saisir les choses intellectuelles, à contempler le beau, le vrai dans son essence ? » **5** Il me fit le plus grand éloge de ces diverses connaissances et me dit qu'elles étaient indispensables ; mais je lui répondis que je les ignorais complètement, et là-dessus il me congédia. Je fus, comme vous le pensez, fort affligé de me voir ainsi trompé dans mes espérances, d'autant plus que je lui croyais quelque savoir ; mais songeant à tout le temps que me demanderaient ces études, je ne pus supporter l'idée de me voir rejeté si loin de mon but. **6** Je ne savais plus à quoi me résoudre, lorsque je pensai aux platoniciens; ils étaient en grande vogue. Un des plus célèbres venait d'arriver à Naplouse, c'est avec lui que je me liai principalement; je gagnai beaucoup à ses conversations, mon esprit grandissait tous les jours. Ce que je pus comprendre des choses immatérielles me transportait, et la contemplation des idées donnait comme des ailes à ma pensée : je croyais être devenu sage en peu de temps, et telle était ma folie, que je conçus l'orgueilleux espoir de voir bientôt Dieu lui-même, car c'est là le but que se propose la philosophie de Platon.

III.
1 Cette disposition d'esprit me faisait chercher les plus profondes solitudes et fuir toute trace d'hommes, je me retirai donc dans une campagne à peu de distance de la mer ; comme j'approchais de l'endroit que j'avais choisi pour être seul avec moi-même, je m'aperçus qu'un vieillard d'un aspect vénérable, et d'une physionomie pleine de douceur et de gravité, me suivait d'assez près ; je m'arrêtai, en me tournant vers lui et je le regardai avec beaucoup d'attention :
2 — Vous me connaissez donc, me dit-il?
— Non, lui répondis-je.
— Pourquoi donc me regarder ainsi?
— Je m'étonne, lui répondis-je, de vous voir avec moi dans ce lieu, je m'y croyais seul.
— Je suis inquiet, me dit le vieillard, de quelques-uns de mes amis; ils sont partis pour un long voyage: je n'en ai pas de nouvelles. Je suis venu sur les bords de la mer pour tâcher de les découvrir de quelque côté. Mais vous, quel motif vous amène en ces lieux?
— J'aime, répondis-je, les promenades solitaires où rien ne distrait l'esprit, où l'on peut librement causer avec soi-même. Ces lieux sont bien propres aux graves études.
3 — Je le vois, vous êtes philologue, c'est-à-dire ami des mots, et non des œuvres et de la vérité. Vous aimez mieux être un raisonneur qu'un homme d'action.
— Eh ! lui dis-je, quoi de plus grand et de plus utile que de montrer aux hommes que c'est la raison qui doit commander en nous; que d'étudier, en la prenant soi-même pour guide et pour appui, les passions et les erreurs qui travaillent les autres; que de sentir combien leur conduite est insensée et déplaît à Dieu ! Sans la philosophie et sans une droite raison, il n'y a pas de sagesse dans l'homme; tout homme doit donc s'appliquer à la philosophie, la regarder comme la plus noble, la plus importante des études, et placer les autres au second ou au troisième rang. D'ailleurs celles-ci, selon moi, ne sont utiles, estimables qu'autant qu'un peu de philosophie vient s'y mêler; mais sans philosophie, elles sont fastidieuses, indignes d'un homme libre, et bonnes à être reléguées parmi les arts purement mécaniques.
4 — Ainsi, selon vous, la philosophie fait le bonheur?
— Oui, lui répondis-je, elle et elle seule.
— Eh bien! dites-moi ce que c'est que la philosophie et quel est le bonheur qu'elle procure, si toutefois rien ne vous empêche de nous le dire?
— La philosophie, répondis-je, c'est la science de ce qui est, c'est la connaissance du vrai ; et le bonheur, c'est la possession même de cette science, de cette connaissance si précieuse.
5 — Mais qu'est-ce que Dieu? me dit-il.
— Je définis Dieu, l'être qui est toujours le même et toujours de la même manière, la raison et la cause de tout ce qui existe.
Le vieillard m'écoutait avec plaisir; il me fit ensuite cette question :
— Ce que vous appelez science n'est-ce pas un mot générique qui s'applique à différentes choses? Ainsi, vous direz d'un homme qui possède un art, qu'il en a la science : par exemple, on dira de lui qu'il a la science du commandement, la science du gouvernement, la science de la médecine. Mais pour les choses qui concernent Dieu et l'homme, existe-t-il une science qui les fasse connaître, qui montre ce qu'elles ont de juste et de divin?
— Assurément, lui dis-je.
6 — Quoi donc ! il serait aussi facile de connaître Dieu et l'homme que la musique, l'arithmétique, l'astronomie ou quelque autre science semblable?
— Oh non ! lui dis-je.
— Vous n'avez donc pas bien répondu à ma question, reprit-il. Certaines connaissances exigent de l'étude et du travail, d'autres ne demandent que des yeux. Si l'on vous disait qu'il existe dans l'Inde un animal qui ne ressemble à aucun autre, qu'il est de telle ou telle manière, de plusieurs formes, de diverses couleurs, avec tout cela vous ne sauriez pas ce qu'il est, si

vous ne le voyiez de vos yeux, et vous n'en pourriez raisonner si vous n'en aviez jamais entendu parler à quelqu'un qui l'eût vu ?
7 — Bien certainement, lui dis-je.
— Comment donc les philosophes peuvent-ils avoir une idée juste de Dieu, ou affirmer quelque chose de vrai sur son être ; car ils ne le connaissent pas, puisque ni leurs yeux, ni leurs oreilles n'ont pu leur en rien apprendre?
— Mais, lui répondis-je, on ne peut voir Dieu des yeux du corps comme les autres êtres. L'esprit seul peut le concevoir, ainsi que l'enseigne Platon, dont je professe la doctrine.
— Mais, reprit le vieillard, dites-moi ce que vous pensez de rame. Saisit-elle plus vite les objets que ne le fait l'œil du corps, ou bien peut-elle voir Dieu sans le secours de l'Esprit saint?
IV.
1 — Platon nous dit que l'œil de l'âme est doué d'une pénétration si vive, qu'avec lui, et c'est aussi pour cet usage qu'il a été donné, nous pouvons voir l'être par excellence, l'auteur de toutes les choses intellectuelles, qui n'a lui-même ni couleur, ni figure, ni étendue, rien en un mot de ce qui tombe sous les sens. Qu'est-ce que Dieu, en effet, sinon l'être au-dessus de toute essence, ineffable, incompréhensible, seul beau, seul bon, remplissant d'une lumière soudaine les âmes pures, à cause de leur affinité avec lui et de leur désir de le voir?
2 — Quelle est donc, reprit le vieillard, cette affinité que vous leur supposez avec Dieu? L'âme serait-elle Immortelle, divine, une partie de cette grande âme qui régit le monde? Comme elle voit Dieu, nous pouvons donc déjà, par notre esprit, le contempler et être heureux.
— Oui, certainement, répondis-je.
— Mais les âmes des animaux peuvent-elles aussi s'élever jusque-là, reprit-il, ou bien l'âme de l'homme diffère-t-elle de celle du cheval, de l'âne, etc. ?
— Nullement. Elle est la même chez tous.
3 — Les chevaux et les ânes ont donc vu Dieu ou le verront un jour ?
— Non, certes. Il est même des hommes, et je parle ici du vulgaire, qui ne le verront pas ; c'est un privilège réservé seulement à l'homme de bien, rendu à sa pureté primitive par la pratique de la justice et de toutes les autres vertus.
— Ainsi, reprit-il, ce n'est point à cause de son affinité avec Dieu que l'âme le voit, ni même parce qu'elle est une intelligence, mais uniquement parce qu'elle est juste, pure, vertueuse ?
— Dites aussi, lui répondis-je, parce qu'elle a l'idée de Dieu.
— Mais les chèvres et les brebis peuvent-elles nuire, faire du mal?
— Non, sans doute.
4 — Eh bien ! d'après votre raisonnement, elles aussi verront Dieu ?
— Point du tout, la conformation de leur corps s'y oppose.
— Ah ! si ces animaux pouvaient parler, que ne diraient-ils pas de la conformation du nôtre 1 Sachez qu'ils auraient bien plus sujet de s'en moquer. Mais laissons là cette discussion. Je veux bien vous accorder tout ce que vous avancez. Répondez à une autre question : Quand est-ce que l'âme voit Dieu ? est-ce pendant qu'elle est unie au corps, ou lorsqu'elle en est séparée?
5 — Lors même qu'elle est enfermée sous cette enveloppe matérielle, loi répondis-je, elle peut déjà embrasser Dieu par la pensée ; mais c'est surtout quand elle sera délivrée de sa prison et rendue à toute sa liberté, qu'elle jouira complètement et pour toujours de l'objet aimé.
— Rentrée dans l'homme, se souvient-elle de ce qu'elle a vu?
— Je ne le pense pas.
— A quoi lui sert-il donc d'avoir vu Dieu ? Quel avantage a-t-elle sur l'âme qui ne l'a pas vu, si elle ne se souvient même pas d'avoir vu ?
6 — Je ne saurais ici vous répondre.

— Mais quelles peines souffrent les âmes qui ne sont pas jugées dignes de voir Dieu?
— Elles sont enfermées dans le corps de quelques bêtes comme dans une prison. Tel est leur châtiment.
— Mais savent-elles pour quelle raison on les enferme dans ces nouveaux corps, leur a-t-on dit que c'était pour les fautes qu'elles avaient commises?
— Je ne pense pas qu'elles le sachent
7 — Alors le châtiment me paraît inutile; je pourrais même dira qu'elles ne sont pas punies, si elles ne savent pas que c'est ici un châtiment?
— Non, sans doute.
— Ainsi donc ces âmes ne voient point Dieu, elles ne passent pas non plus dans d'autres corps, car si elles y étaient envoyées elles sauraient que c'est une punition, et elles craindraient désormais de commettre la plus légère foute. Ce que vous dites d'ailleurs qu'elles ont l'idée de Dieu, qu'elles savent qu'il est beau de pratiquer la justice, la piété, je l'admets avec vous.
— Vous avez raison, lui dis-je.
V.
1 — Ainsi, ces grands philosophes, reprit le vieillard, ne sauraient répondre à ces diverses questions, ni même dire ce que c'est que l'âme?
— Cela est vrai.
— On ne peut pas dire qu'elle soit immortelle de sa nature, autrement elle serait incréée.
— Quelques disciples de Platon la croient immortelle et incréée.
— Mais ne dites-vous pas que le monde lui-même est éternel?
— Quelques-uns le prétendent. Pour moi je ne suis pas de leur avis.
2 — Et vous faites bien ; car quelle raison de croire que ce corps dur, solide, compact, qui change, périt, renaît tous les jours, n'a pas reçu l'existence de quelque cause? Mais si le monde est créé, il faut bien que les âmes le soient également, et puissent cesser d'être. Si vous dites qu'elles ont été créées à part des corps et non avec eux, vous conviendrez du moins qu'elles ont été faites pour eux?
— Cela me paraît juste.
— Dès lors elles ne sont pas immortelles de leur nature.
— Non, si nous admettons que le monde a été créé.
3 — Ce n'est pas, reprit le vieillard, que je prétende qu'une seule âme périsse, car tout l'avantage serait pour les méchants. Que vous dirai-je? Lee âmes des justes sont appelées
À une meilleure vie, et celles des méchante envoyées dans un lieu de souffrances, où elles attendent le Jour du jugement. Celles que Dieu juge dignes de le voir ne meurent point, et les autres sont punies aussi longtemps qu'il plaît à Dieu qu'elles vivent et qu'elles soient punies.
4 — Ce que vous dites, lui répondis-je, n'est-ce pas ce qu'enseigne Platon d'une manière assez obscure au sujet du monde qu'il dit sujet à la corruption, parce qu'il est créé mais qui, cependant, ne doit ni se dissoudre ni périr, parce que la volonté de Dieu s'y oppose? Voilà je pense ce que vous voulez faire entendre au sujet de l'âme, et en général des autres êtres. Tout ce qui est et sera jamais après Dieu est corruptible de sa nature, et partant peut être détruit et anéanti. Dieu seul est incréé, incorruptible : c'est par là même qu'il est Dieu ; ce qui vient après lui est créé, et par la même périssable : **5** c'est pour cela que des âmes peuvent être punies et mourir. Increées, elles ne pécheraient point, elles ne donneraient dans aucun excès de folle, elles ne seraient ni lâches ni féroces, elles ne se décideraient point à entrer dans le corps des pourceaux, des serpents, des chiens, et il ne serait pas possible de les y contraindre par-là mène qu'elles seraient increées. Supposez deux êtres increés, ils sont nécessairement semblables, égaux, ou plutôt ils ne fout qu'un ; l'un ne surpasse point l'autre en pouvoir ou en dignité : **6** d'où je conclus qu'il n'existe pas plusieurs êtres increés; car, s'il y avait entre eux la moindre différence, toutes les recherches possibles ne pourraient vous eu faire découvrir la

cause ; votre pensée se perdrait dans l'infini, vous reviendriez après bien des peines inutiles vous rattacher à un seul être incréé, et le reconnaître comme la cause de tous les autres êtres. Croyez-vous, ajoutai-je, que Platon, Pythagore, qui sont pour nous comme les remparts de la philosophie, aient ignoré tout ce que nous venons de dire?

VI.

1 — Peu m'importe, reprit le vieillard, et Platon et Pythagore, et tous ceux qui partagent leurs idées. Voici la vérité qu'ils n'ont pas comprise et que vous comprendras facilement. Ou l'âme est la vie même, ou seulement elle la reçoit. Si elle est la vie, elle doit la communiquer à un autre objet qu'à elle-même, comme le mouvement qui ne se renferme pas en lui, mais se communique au-dehors. Que l'âme vive, personne ne le nie ; mais si elle vit, ce n'est pas parée qu'elle est la vie, c'est seulement parce qu'elle y participe. Or, il y a une grande différence entre participer à une chose et être la chose elle-même. L'âme participe à la vie uniquement parce que Dieu veut qu'elle vive, **2** et si Dieu cessait de le vouloir, elle cesserait d'exister, car la vie n'appartient pan en propre à l'âme comme elle appartient à Dieu. Qui ne sait pas que l'homme n'existe pas toujours, que l'âme n'est pas toujours unie au corps, qu'elle l'abandonne quand leur union doit cesser, et qu'alors l'homme n'est plus? Hé bien! de même si Dieu veut que l'âme finisse, le souffle vital se retire d'elle, elle s'éteint, elle retombe dans le néant d'où elle est sortie.

VII.

1 — Mais, repris-je, à quels maîtres recourir, quel appui réclamer pour nous soutenir, si ces grands génies eux-mêmes ont ignoré la vérité?

Il me répondit : — A une époque fort éloignée de la nôtre, bien avant tous vos philosophes vivaient des hommes justes, saints, agréables à Dieu, remplis de son esprit. Inspirés d'en haut, ils annoncèrent tous les événements que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Ces hommes, ce sont les prophètes. Seuls ils ont connu la vérité et l'ont fait connaître. Étrangers à la crainte, exempts de vanité, mais remplis de l'esprit de Dieu, ils publiaient ce qu'ils avaient vu et entendu. **2** Leurs écrits existent encore. Ceux qui les lisent attentivement et sans prévention comprennent le principe et la fin de toutes choses, et savent bientôt tout ce que doit savoir un véritable philosophe. Ils ne discutaient pas quand il fallait parler. Ils étaient les témoins de la vérité, et combien leur témoignage est supérieur à tous les raisonnements! Les événements passés et ceux qui arrivent tous les jours nous forcent impérieusement de croire à leurs paroles. **3** Ils célébraient la gloire de Dieu le père, le souverain arbitre de l'univers. Ils annonçaient aux hommes celui que Dieu nous a envoyé, c'est-à-dire le Christ, son fils. Vous ne trouvez rien de semblable chez ces faux prophètes, que remplit l'esprit impur, l'esprit de mensonge. Ils cherchent à éblouir par des prestiges, et ne célèbrent que l'esprit d'erreur qui les animait, je veux dire le démon. Mais, avant tout, demandez que les portes de la lumière s'ouvrent pour vous. Qui peut voir et comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent l'intelligence?

VIII.

1 Ainsi me parla le vieillard. Il me dit encore beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de rapporter ici, et disparut en me recommandant de méditer ses paroles. Je ne l'ai pas revu depuis, mais un feu secret me dévorait; je brûlais du désir de connaître les prophètes et les hommes divins amis du Christ. En repassant dans mon esprit tout ce que m'avait dit le vieillard, je pensais que là devait se trouver la seule philosophie utile et certaine. **2** Vous savez maintenant comment et pourquoi je suis philosophe. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de voir tous les hommes entrer dans la même voie et ne pas s'éloigner de la doctrine du Sauveur. Et elle respire je ne sais quelle majesté terrible, bien capable d'effrayer les hommes qui ont abandonné le droit chemin. Ceux qui méditent cette doctrine y trouvent au contraire le plus délicieux repos. Si vous vous intéressez à vous-mêmes, si avec le désir du salut, vous avez

confiance au Dieu qui veut vous le procurer, venez vous instruire à l'école du Christ, faites-vous initier à ses mystères et vous pourrez connaître le bonheur.
3 A ces mots, les compagnons de Tryphon poussèrent un grand éclat de rire. Pour lui, il me dit en souriant : — J'applaudis au motif qui vous anime, au zèle tout divin qui vous embrase ; mais il eût mieux valu rester disciple de Platon ou d'un autre philosophe, et vous appliquer à acquérir la constance, l'empire sur les passions, la sagesse, que de vous laisser prendre à tout ce faux langage et de vous attacher à des hommes méprisables ; en demeurant fidèle à vos principes et vivant sans reproche, vous conserviez l'espoir d'une vie meilleure. Mais, quand vous abandonnez Dieu pour croire à la parole d'un homme, quel espoir de salut peut vous rester? **4** Si vous voulez m'en croire, car je vous regarde déjà comme un ami, faites-vous d'abord circoncire, puis observez le sabbat, les fêtes, les nouvelles lunes comme la loi le prescrit; en un mot, faites tout ce qu'elle commande, peut-être alors trouverez-vous grâce devant le Seigneur. Si le Christ est né et demeure quelque part, il est inconnu, il ne se connaît pas lui-même et n'a aucun moyen de se faire connaître. Il faut d'abord que le prophète Elle vienne lui donner l'onction sainte et le révèle à la terre. Sur de vains bruits, vous avez rêvé un Christ qui n'est que dans votre imagination, et dupe de vous-même, vous coures aveuglément à votre perte.
IX.
1 — Puisse le Seigneur vous le pardonner et vous faire grâce, ô Tryphon ! Vous blasphémez ici ce que vous ignorez. Vous croyez sur parole vos docteurs qui n'entendent pas les Écritures, et trompé par leurs fausses interprétations, vous dites au hasard tout ce qui vous vient à l'esprit Si vous le voulez, je vous montrerai que ce n'est pas nous qui sommes dans l'erreur. Vous comprendrez que rien n'est capable de nous empêcher de confesser le Christ; non, quand le tyran le plus farouche nous le défendrait, quand nous aurions à redouter tous les genres d'outrages. Je vous ferai voir que notre foi repose, non sur de vaines fables, mais des discours dépourvus de raison, mais sur une parole toute divine, pleine de force, riche de grâce.
2 Les compagnons de Tryphon recommencèrent leurs éclats de rire et poussèrent des cris indécents. Alors je me levai pour m'en aller. Mais Tryphon m'arrêta en me retenant par mon manteau, et me dit qu'il ne me laisserait point sortir que je n'eusse acquitté ma promesse.
— Que vos compagnons cessent donc leur bruit, lui répondis-je, et se comportent autrement : s'ils .veulent nous entendre, qu'ils se taisent; ou si quelque objet plus intéressant les appelle autre part, qu'ils nous laissent. Pour nous, mettons-nous un peu à l'écart et poursuivons en repos notre discussion.
3 Tryphon accepta la proposition, et nous fûmes d'avis de nous retirer au milieu du stade qui se trouvait dans le Xiste. Deux de ses compagnons se moquèrent de nous, et, après quelques plaisanteries sur le zèle qui nous enflammait, ils s'en allèrent. Quand nous fûmes arrivés dans l'endroit où se trouvent deux rangs de sièges en pierre, les amis de Tryphon, qui s'étaient assis d'un côté, s'entretinrent quelques instants de la dernière guerre de Judée, sur laquelle l'un d'eux avait amené la conversation.
X.
1 Lorsqu'ils eurent fini, je pris la parole en ces termes:
— Mes amis, que nous reprochez-vous? Est-ce de ne pas vivre selon la loi, de ne pas nous soumettre à la circoncision, ainsi que le faisaient vos pères; de ne point observer comme vous le jour du sabbat ? ou bien croyez-vous les odieuses calomnies répandues parmi vous contre les mœurs et les habitudes des Chrétiens; et, s'il faut ici les rappeler, nous aurait-on peints à vos yeux comme des hommes qui mangent de la chair humaine, qui, le repas fini et les lumières éteintes, se livrent aux plus Infâmes débauches; ou bien, enfin, nous condamnez-vous seulement parce que nous suivons la religion du Christ, parce que nous professons une doctrine qui ne vous semble pas la vérité?

2 — Oui, reprit Tryphon, ce que vous venez de dire en dernier lieu est la seule chose qui nous étonne ; pour les discours de la multitude, ils ne méritent pas d'être répétés et répugnent trop à la nature. Je trouve, au contraire, dans le livre que vous appelez Évangile de très beaux préceptes de, morale, mais si élevés et si sublimes, que je les crois impraticables; car j'ai eu la curiosité délire ce livre. **3** Mais n'est-il pas étonnant que des hommes qui se piquent de piété, qui prétendent par là se distinguer des autres, n'en diffèrent en aucune manière et ne vivent pas mieux que les gentils? En effet, vous n'observez ni les fêtes, ni le sabbat, ni la circoncision; vous placez votre espérance dans un crucifié, vous ne suivez aucun des préceptes du Seigneur, et vous osez attendre de lui des récompenses ! Ne lisez-vous pas, dans le Testament qu'il nous a donné, que tout homme qui n'aura pas été circoncis le huitième jour périra d'entre son peuple? La loi comprend jusqu'aux étrangers qui vivent parmi nous, jusqu'aux esclaves que l'on achète. **4** Vous ne tenez compte ni du Testament, ni de ses conséquences! Comment donc nous persuaderez-vous que vous connaisses Dieu, lorsque vous ne faites rien de ce qu'on voit faire à tous ceux qui le craignent? Montrez-nous, si vous le pouvez, sur quoi se fonde votre espoir quand vous transgressez la loi; donnez-nous une raison qui nous satisfasse: alors nous vous écouterons très volontiers, et c'est avec le même plaisir que nous discuterons tout le reste avec vous.

XI.

1 Je repris en ces termes : Le seul Dieu véritable, Tryphon, celui qui a toujours été et qui sera toujours, c'est l'auteur de cet univers et du bel ordre qu'on y admire. Nous n'avons pas un autre Dieu que le vôtre, nous adorons avec vous celui dont la main puissante à tiré vos pères de la terre d'Égypte; c'est en lui que nous espérons comme vous, car il n'y en a point d'autre : c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais ce n'est ni par Moïse, ni par la toi que nous espérons en lui ; car alors nous serions ce que vous êtes. **2** J'ai lu dans les Écritures que Dieu devait donner une nouvelle loi, un autre Testament qui ne serait jamais aboli ; c'est cette loi, c'est ce Testament que doivent désormais observer ceux qui veulent avoir part à l'héritage céleste. La loi donnée sur le mont Horeb est ancienne, elle était pour vous seuls; la nouvelle est pour tous les peuples. Substituée à la première, elle l'abroge entièrement, comme le Testament nouveau abolit celui qui le précède. Cette loi tout à la fols éternelle et nouvelle, cet autre Testament qui doit toujours durer, après lequel il n'y a plus ni loi, ni précepte qui oblige, c'est le Christ. **3** N'avez-vous jamais lu ces parabole d'Isaïe:

« Écoutez, ô mon peuple, et vous rois de la terre, prêtes l'oreille à ma voix : la loi sortira de ma bouche, ma justice éclairera les peuples; le juste approche, le Sauveur s'avance, les nations espéreront en moi. »"

Voilà pour la loi. C'est ainsi que le Seigneur parle du Testament par la bouche de Jérémie :

« Voici que les jours viennent, je donnerai un Testament nouveau à la maison d'Israël et à celle de Juda; ce n'est plus celui que j'avais donné à leurs pères, lorsque je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte. »

4 Puisque Dieu avait annoncé qu'il donnerait un Testament nouveau, et que ce Testament serait la lumière des nations; puisque nous voyons les peuples, au nom de Jésus crucifié, abandonner les idoles et toutes les autres voies iniques pour venir au vrai Dieu; puisque rien, pas même l'aspect de la mort, ne peut les détacher de son culte et les empêcher de confesser son nom, n'avez-vous pas une preuve certaine, d'après les œuvres et les miracles qui s'opèrent, que la nouvelle loi, le nouveau Testament, l'espérance de ceux qui, parmi les nations, attendent l'héritage promis, c'est Jésus-Christ lui-même ? **5** Nous sommes aujourd'hui la race spirituelle et véritable d'Israël, de Juda, de Jacob, d'Isaïe et d'Abraham qui reçut de Dieu la circoncision, en témoignage de sa foi, qui fut béni et appelé le père d'un grand nombre de nations. Oui, dis-je, nous formons la race sainte qui lui fat promise, nous qui n'avons connu le vrai Dieu que par Jésus crucifié, comme la suite de cette discussion le fera voir.

XII.
1 Alors je leur citai ces paroles d'Isaïe, qui s'écrie dans un autre endroit :
« Écoutez ma voix et vous vivres, et je vous donnerai le Testament éternel promis à mon serviteur David : je l'ai donné pour témoin aux peuples de la terre. Les nations qui ne te connaissent pas t'invoqueront, les peuples qui t'ignorent se réfugieront vers toi, à cause da Seigneur ton Dieu, le Dieu saint d'Israël qui t'a glorifié. »
2 Et voilà la loi que vous outragez, et voilà le Testament saint et nouveau que vous méprisez ! A cette heure même, vous ne voulez ni le reconnaître, ni faire pénitence:
« Vos oreilles sont encore fermées, vos yeux aveuglés et vos coeurs endurcis. »
Jérémie annonce hautement le nouveau législateur, et vous n'entendez pas sa voix; ce législateur est au milieu de vous, et vous ne le voyez pas; les pauvres reçoivent l'Évangile, les aveugles voient, et vous ne comprenez pas ! **3** Il faut maintenant une circoncision nouvelle, et vous ne vous glorifiez que dans celle de la chair. La nouvelle loi vous ordonne de célébrer un sabbat éternel, et lorsque vous vous êtes reposés un seul jour, vous vous croyez les plus religieux des hommes. Vous ignorez pourquoi votre sabbat, votre circoncision ont été établis. Parce que vous mangez un pain sans levain, vous vous imaginez avoir accompli toute justice. Ce n'est pas là ce que demande le Seigneur notre Dieu. Si quelqu'un est parjure ou voleur, qu'il cesse de l'être ; s'il est adultère, qu'il fasse pénitence; c'est alors qu'il célébrera le vrai sabbat, le sabbat le plus agréable à Dieu. SI quelqu'un n'a pas les mains pures, qu'il se lave dans l'eau, et le voilà purifié.
XIII.
1 Mais ce n'est pas à de semblables ablutions que vous renvoie Isaïe, pour vous purifier du meurtre ou d'autres crimes semblables; toute l'eau de la mer ne serait pas capable de les effacer. Mais il annonçait déjà le seul bain salutaire, le seul véritable, celui de la pénitence, ce baptême qui purifie non par le sang des boucs et des brebis, ou par le sacrifiée d'une génisse, ou par une offrande de farine, mais par la foi au sang de celui qui est mort pour expier le péché. Et n'est-ce pas ce que signifient ces paroles d'Isaïe:
2 « Le Seigneur a déployé son bras aux yeux des nations; tous les peuples, jusqu'aux confins de la terre, verront le salut qui vient de Dieu. Retirez-vous, retirez-vous; sortez et ne touchez rien d'impur. Sortez du milieu de la foule, sépares-vous, ô vous qui portez les vases du Seigneur, vous ne marcherez pas en tumulte, le Seigneur précédera vos pas, le Seigneur Dieu d'Israël vous rassemblera. Mon serviteur sera plein d'intelligence, grand et élevé en gloire ; **3**
ainsi que plusieurs se sont étonnés, Jérusalem, à la vue de tes ruines, son visage sera sans éclat et sa figure méprisée. Mais la multitude des nations l'admirera, devant lui les rois garderont le silence; car ceux à qui il n'a point été annoncé verront, ceux qui n'ont point entendu comprendront. Qui croira à notre parole? Pourquoi le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Nous l'avons annoncé comme un faible arbrisseau qui s'élève en la présence du Seigneur, comme un rejeton qui sort d'une terre aride; **4** il n'a ni éclat, ni beauté, nous l'avons vu, et il était méconnaissable et le plus abandonné des hommes ; homme de douleur, il est familiarisé avec la misère, son visage est obscurci par les opprobres, il a été méprisé et compté pour rien. Il a vraiment lui-même porté nos infirmités ; il a souffert pour nous, nous l'avons vu dans la douleur, chargé de blessures et d'affliction; **5** il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes ; le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui, nous avons été guéris par ses meurtrissures. Mous nous sommes tous égarés comme des brebis, chacun de nous se perdait dans sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous ; et lui, dans son affliction, n'a pas ouvert la bouche : il a été conduit à la mort comme un agneau, il est resté muet comme une brebis devant celui qui la tond, **6** il est mort au milieu des angoisses après un jugement Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants, il a été conduit à la mort pour les iniquités de mon peuple. On lui réservait la sépulture de l'impie, il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité et

que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur veut guérir ses plaies; parce qu'il a été livré pour le péché, il verra sortir de lui une race immortelle; **7** oui, Dieu veut arracher son cœur à la douleur, lui montrer sa lumière, accomplir par lui sa volonté et justifier un grand nombre d'hommes. Oui, dis-je, il portera nos péchés ; mais aussi il possédera un peuple nombreux, il distribuera lui-même la dépouille des justes, et cela parce qu'il a été livré à la mort, qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il a porté les péchés de tous et qu'il a été livré pour leurs iniquités. **8** Réjouis-toi, stérile qui n'enfante pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants. L'épouse abandonnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que celle qui a un époux. Étends l'enceinte de tes pavillons, déploie les voiles de tes tentes, n'épargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux; pénètre à droite, à gauche, ta postérité héritera des nations et remplira les villes désertes. **9** Ne crains pas, tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à rougir, tu ne connaîtras plus le honte; tu oublieras la confusion de la jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité. Le Seigneur a signalé son nom. Ton Sauveur, c'est le Dieu d'Israël, qui désormais sera appelé le Dieu de toute la terre. Le Seigneur t'a appelée, comme une femme dans l'abandon et dans la douleur, comme une épouse répudiée dès sa jeunesse. »

XIV.

1 Si nous croyons, c'est par ce baptême de la pénitence que Dieu lui-même a établi, comme le dit Isaïe, pour effacer les péchés des hommes et nous amener à sa connaissance; et ce baptême dès longtemps prédit par Isaïe, et seul capable de purifier le pécheur qui se repent, nous publions qu'il est la seule source de la vie.

Les citernes que vous vous êtes creusées ne peuvent contenir leurs eaux et vous deviennent inutiles. Quel avantage peut résulter pour vous d'un baptême qui ne purifie que le corps? **2** C'est votre âme qu'il faut affranchir de la colère, de l'avarice, de l'envie, de la haine, et alors vous serez vraiment purs.

Les pains azymes vous apprennent qu'il faut renoncer aux oeuvres anciennes qui naissent d'un mauvais levain; mais ces figures vous les entendez dans un sens tout charnel. Votre âme serait-elle remplie de fraude et d'injustice, vous ne vous en croiriez pas moins les plus pieux des hommes, parce que vous observez toutes les pratiques extérieures. **3** Dieu ne vous a-t-il pas ordonné d'user d'un levain nouveau, après avoir mangé pendant sept, jours des pains azymes? Que veut-il nous faire entendre par là, sinon qu'il faut sortir de l'ancienne et mauvaise voie, et commencer une vie nouvelle ?

Pour bien vous convaincre que c'est là ce que demande le nouveau législateur, je répéterai les paroles que j'ai déjà citées, et j'ajouterai celles que j'avais omises ; je les emprunte au prophète Isaïe :

4 « Écoutez-moi, dit le Seigneur, et vous allez vivre ; j'établirai avec vous l'éternelle alliance promise à mon serviteur David; Je l'ai donné pour témoin au peuple, pour guide et pour maître aux nations. Les nations qui ne vous connaissent pas vous invoqueront. Les peuples qui vous ignoraient accourront à vous, à cause du Seigneur votre Dieu, du saint d'Israël qui vous a glorifié. **5** Cherchez le Seigneur pendant qu'il peut être trouvé, invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie abandonne sa voie et l'homme;inique ses pensées, qu'ils retournent au Seigneur, il aura pitié d'eux; il est riche en miséricorde, il vous remettra vos péchés. Mes pensées ne sont pas vos pensées; mes voies ne sont pas vos voies. **6** Comme la neige et la pluie descendent du ciel et n'y retournent plus, mais pénètrent la terre, la fécondent et font germer la semence, espoir du laboureur, ainsi mes paroles ne reviendront pas à moi sans fruit, elles accompliront mes desseins et prospéreront en tout ce que j'ai voulu, **7** vous sortirez dans la joie et vous mangerez dans la paix. Dans votre attente, les montagnes et les collines tressailleront d'allégresse, et tous les arbres de la terre, animés par la joie, agiteront leurs rameaux. Les pins s'élèveront à la place des ronces, le myrte croîtra à la place de l'ortie, et le Seigneur sera connu sous son nom éternel que rien n'effacera. »

8 J'ajoutai : Ainsi donc, Tryphon, dans ces prophéties et d'autres semblables, vous trouvez des choses qui se rapportent les unes au premier avènement du Christ quand il parut sous une forme mortelle, sans gloire,et sans beauté; les autres à son second avènement, lorsqu'il viendra sur les nuées du ciel avec majesté, et que vous verrez, que vous reconnaîtrez celui que vous avez percé, ainsi que Daniel, ainsi qu'Osée, l'un des douze prophètes, l'ont prédit.

XV.

1 Apprenez encore d'Isaïe quel est le jeûne que Dieu demande de vous et le seul qui lui soit agréable. **2** C'est ainsi que lui parle le Seigneur :
« Crie avec force, ne te lasse point. Fais retentir ta voix comme les éclats de la tempête; annonce à mon peuple ses crimes, à la maison de Jacob ses prévarications. Chaque jour ils m'interrogent et veulent savoir mes vues, et comme un peuple ami de l'innocence et qui n'avait point violé ma loi, **3** ils invoquent ma justice, ils iraient défendre leur cause devant moi. Nous avons jeûné, disent-ils, pourquoi n'avez-vous pas daigné regarder nos jeûnes? Nous nous sommes humiliés : pourquoi l'avez-vous ignoré? Parce que vous suivez vos caprices en vos jours de jeûne et que vous écrasez tous ceux qui vous sont soumis. Ne jeûnez-vous que pour susciter des procès, des querelles, et pour frapper impitoyablement vos frères ? Cessez de pareils jeûnes, si vous voulez que le ciel entende vos cris. **4** Est-ce là un jeûne choisi par moi ? Que l'homme soit tous les jours humilié, qu'il courbe sa tête comme un jonc, et qu'il dorme dans un cilice et sur la cendre. Est-ce là un jeûne et un jeûne agréable au Seigneur ? N'y a-t-il pas un jeûne de mon choix? Rompez les liens de l'iniquité, anéantissez les obligations de vos contrats tyranniques, déchargez de leurs dettes ceux que vous écrasez ; déchirez toute écriture qui respire l'injustice, **5** partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit les pauvres qui sont sans asile : si vous voyez des hommes nus, couvrez-les, et ne méprisez point vos frères, qui sont votre chair. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, votre vêtement en sera tout éclatant. Votre justice marchera devant vous, et vous serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous l'invoquerez, et il vous exaucera; à votre premier cri, le Seigneur répondra : Me voici, **6** oui, si vous détruisez l'oppression parmi vous, si vous cessez vos menaces et vos paroles outrageantes, si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur, si vous rassasiez sa faim, si vous consolez l'âme abattue, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres seront pour vous comme un soleil dans son midi. Le Seigneur sera toujours avec vous; il remplira tous les désirs de votre cœur; Il ranimera vos ossements ; vous serez comme un jardin toujours arrosé, comme une source dont les eaux ne se tarissent jamais. »
7 Soyez donc y ayant tout, circoncis de cœur ; car voilà la véritable circoncision ; celle que toutes les paroles des dit haut Écritures vous recommandent.

XVI.

1 Dieu vous dit lui-même par la bouche de Moïse : « Ayez soin de circoncire votre cœur, et ne vous endurcîmes pas davantage, parce que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, et puissant, et terrible, qui n'a point d'égard aux personnes ni aux présents. » Et dans le Lévitique : « Parce qu'ils ont prévariqué, qu'ils ont méprisé, qu'ils ont marché contre moi, j'ai aussi marché contre eux, je les abandonnerai dans une terre ennemie. Leur cœur incirconcis s'est humilié. »
2 La circoncision selon la chair n'était qu'un signe qui devait servir à vous distinguer de nous et des autres peuplée, quand la main de Dieu ferait tomber sur vous seul les châtiments que vous subissez justement aujourd'hui; et quels fléaux plus affreux? Votre pays n'est plus qu'un désert ; vos villes sont la proie des flammes ; l'étranger, sous vos yeux, dévore vos moissons; personne de vous ne peut plus entrer dans Jérusalem. **3** Ce qui vous fait reconnaître au milieu de ces désastres, c'est la marque de la circoncision imprimée sur votre chair. Je suis persuadé qu'aucun d'entre vous n'oserait dire que Dieu ignore l'avenir, et ne prépare pas à chacun le sort qu'il mérite. C'est donc à juste titre que tous ces maux vous sont arrivés. **4** Hélas ! vous avez

fait mourir le juste ; autrefois vous mettiez à mort ses prophètes, et aujourd'hui vous accablez d'outrages et de mépris ceux qui espèrent en lui et en son père, le Dieu tout-puissant, qui nous l'a envoyé ; vous les chargez de malédictions dans vos synagogues. Toutes les fois que vous avez pu nous égorger, vous l'avez fait. Ce qui enchaîne votre bras, c'est la crainte «le ceux qui vous dominent aujourd'hui ; **5** c'est pourquoi Dieu vous crie par la bouche de son prophète Isaïe :

« Voyez comme le juste a péri, et personne n'y pense. Le juste a été enlevé du milieu de l'iniquité : il reposera en paix dans sa tombe; oui, il a été enlevé du milieu de vous. Approchez maintenant, enfants d'iniquité, race d'adultères et de prostituées! De qui vous êtes-vous joués? contre qui avez-vous ouvert la bouche et dardé vos langues? »

XVII

1 En fait d'outrages contre le Christ et contre nous qui sommes sortis de lui, aucune nation ne s'est rendue ami coupable que la vôtre ; vous êtes les auteurs des préventions et des calomnies qui nous poursuivent partout. Vous avez mis en croix le seul juste, le seul innocent, celui dont les blessures guérissent l'homme qui veut, par lui, aller à Dieu son père. Et, bien que vous sachiez à n'en pas douter qu'il est ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieux, comme les prophètes l'avaient annoncé, non seulement vous n'avez pas fait pénitence, mais vous avez envoyé de Jérusalem, par toute la terre, des gens chargés de présenter les Chrétiens comme une secte impie qui venait de s'élever et de répandre toutes ces calomnies que répètent encore aujourd'hui ceux mêmes qui ne vous connaissent pas. Vous êtes donc coupables de vos propres crimes et de ceux de tous les hommes que vous avez égarés. **2** Et c'est avec raison que Dieu vous crie par le prophète Isaïe :

« A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. »

Et plus loin :

« Malheur à eux I ils ont pris parti contre eux-mêmes, lorsqu'ils disaient : Enchaînons le juste, il nous est inutile. Ils rangent aujourd'hui le fruit de leurs œuvres. Malheur donc à l'impie! il lui arrivera selon ce qu'il aura fait. »

Et encore ailleurs :

« Malheur à ceux qui traînent l'iniquité comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un char, et qui osent dire au Seigneur : Qu'il se hâte dans son œuvre, que les conseils du saint d'Israël nous soient manifestés, et nous saurons s'ils sont véritables. Malheur à vous, qui appelez mal le bien, et bien le mal ; qui changez les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres, l'amertume en douceur, et la douceur en amertume ! »

3 Il n'est que trop vrai que vous avez cherché à répandre les plus odieuses préventions, les plus sombres nuages sur la seule lumière, pure, incorruptible, que Dieu ait fait luire aux yeux des hommes. Elle vous a paru trop importune, la voix de celui qui vous criait :

« Il est écrit : Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait une maison de voleurs. »

Il fit plus, il a renversé lui-même les tables des changeurs qui s'étaient établis dans le temple.

4 « Malheur à vous! s'ecriait-il, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe et du cumin, et qui omettez la justice et les préceptes de l'amour de Dieu. Sépulcres blanchis, qui au-dehors paraissent beaux, mais qui au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de corruption. »

Et ailleurs, s'adressant aux scribes :

« Malheur à vous, scribes, qui après vous être emparés de la clé de la science, n'y êtes point entrés et en avez fermé l'entrée aux autres, chefs aveugles que vous êtes. »

XVIII.

1 Puisque vous nous avez dit, Tryphon, que vous aviez lu l'Évangile, j'ai cru pouvoir rapprocher quelques paroles du Christ de celles des prophètes. **2** Purifiez-vous donc, éloignez-vous de l'iniquité, voilà surtout la purification que Dieu vous recommande, la circoncision

qu'il exige de vous, Nous observerions nous-mêmes et votre circoncision selon la chair, et votre sabbat et toutes vos fêtes, si nous ne savions pas que c'est à cause de vos prévarications et de la dureté de vos cœurs que toutes ces pratiques vous ont êtes prescrites ; **3** car si nous supportons avec tant de courage les persécutions que soulève contre nous la méchanceté des hommes et des démons, si telle est notre constance au milieu des plus cruelles épreuves, en face de la mort et des tortures, que nous prions pour ceux mêmes qui nous traitent si indignement, et que, selon le précepte de notre divin législateur, nous demandons instamment qu'il ne leur arrive aucun mal, comment n'observerions-nous pas, ô Tryphon, ce qui n'a rien de difficile en soi-même, je veux dire et votre circoncision selon la chair, et votre sabbat, et vos fêtes?

XIX.

1 Mais comment se fait-il que vous, qui vous soumette à toutes ces pratiques, vous ne veuillez pas remplir tous ces autres préceptes dont nous parlons? Voilà ce que nous ne saurions expliquer.

2 Votre circoncision n'était pas nécessaire aux autres hommes, mais à vous seulement, qui deviez éprouver les maux que vous souffrez aujourd'hui. Nous n'admettons pas non plus cet inutile baptême qui se fait avec l'eau de vos citernes, il n'a rien de commun avec le baptême qui donne la vie; et voilà pourquoi Dieu s'écrie que vous l'abandonnez, lui l'unique source vivifiante, pour vous creuser des citernes qui ne retiennent pas leurs eaux. **3** Vous recevez la circoncision de la chair et vous ne connaissez pas la plus nécessaire, celle du coeur; pour nous, avec celle-ci, nous n'avons pas besoin de la votre ; car si elle était indispensable, comme vous le prétendez, Dieu n'aurait pas créé Adam incirconcis; il n'aurait pas agréé les dons d'Abel, les offrandes d'Hénoch, qui n'étaient pas plus circoncis qu'Adam. Hénoch n'eût pas été transporté au ciel, sans laisser aucune trace de lui sur la terre. **4** Loth, tout incirconcis qu'il était, n'aurait pas été sauvé du feu de Sodome par le Seigneur lui-même et par ses anges? Noé, ce père d'une race nouvelle, était-il circoncis, quand Dieu le fit entrer dans l'arche avec ses fils? Était-il circoncis, ce grand prêtre du Très-Haut, Melchisédech, qui reçut la dîme d'Abraham, le premier des hommes que Dieu soumit à la loi de la circoncision et que bénit ensuite ce même Melchisédech, dans lequel Dieu établissait son sacerdoce éternel, ainsi qu'il le déclare par le prophète David? Je le répète, cette circoncision de la chair n'était nécessaire qu'a vous seuls, parce que le peuple de Dieu ne devait plus être son peuple, ni sa nation, pour me servir ici des paroles d'Osée, l'un des douze prophètes ; **5** car tous ces justes dont je viens de parler furent agréables à Dieu, bien qu'ils n'aient pas observé vos sabbats non plus, Abraham et tous ses descendants jusqu'à Moïse, sous lequel votre peuple. signala toute sa perversité et son ingratitude par ce veau d'or qu'il fit élever dans le désert. **6** C'est alors que Dieu, s'accommodant à sa légèreté, se fit immoler des victimes pour vous éloigner du culte des idoles; et cette précaution même vous a si peu préservés de l'idolâtrie, que vous avez été jusqu'à immoler aux démons vos enfants eux-mêmes. Il a institué le jour du sabbat afin de vous empêcher de perdre le souvenir du vrai Dieu, et, comme le dit l'Écriture, pour que vous vous rappeliez sans cesse que c'est le Seigneur qui vous a sauvés»

XX.

1 S'il vous a aussi commandé de vous abstenir de certaines viandes, c'est qu'il voulait que, même pendant vos repas, vous eussiez sa pensée présente à l'esprit, tant vous étiez prompts à l'oublier, ainsi que le dit Moise : « Le peuple s'est assis pour manger et pour boire, et s'est levé pour danser. » Et ailleurs : « Le peuple bien-aimé, après s'être engraissé, se révolta; appesanti, rassasié, enivré, il a délaissé le Dieu son créateur. » Moïse, dans le livre de la Genèse, ne nous a-t-il pas raconté que Dieu permit à Noé, cet homme juste, de manger de toute espèce d'animaux, excepté de la chair qui aurait encore son sang, c'est-à-dire suffoquée? **2** Tryphon se préparait à m'objecter ces paroles : Ainsi que des plantes. Je le prévins: Et pourquoi, lui dis-je, ne pas prendre ces mots, ainsi que des plantes, dans le sens que Dieu y attachait? C'est-

à-dire que, de même qu'il donnait à l'homme toutes les plantes pour en faire sa nourriture, de même il lui donnait tous les animaux pour en manger. Mais, parce qu'il est certaines herbes dont nous nous abstenons, vous croyez que c'est parce que Dieu aurait prescrit à Noé de faire entre elles une distinction. **3** Ce n'est nullement dans ce sens qu'il faut entendre ce passage. Comme il est trop facile de montrer que toute plante est une herbe, et peut être mangée, je n'insiste pas là-dessus. Mais, si nous ne mangeons pas indistinctement de toutes sortes de plantes, sachez que ce n'est point parce qu'il s'en trouve parmi elles d'impures, d'immondes, mais seulement parce qu'elles sont amères ou pleines d'épines et dangereuses. Alors, nous mangeons de préférence celles qui sont douces, saines, agréable, soit qu'elles viennent dans l'eau ou sur la terre.
4 Mais quand Dieu vous a ordonné, par Moïse, de vous abstenir de certains animaux impurs, cruels, rapaces, c'était dans un sens tout différent. C'est parce que, tandis que Dieu faisait tomber sur vous la manne dans le désert et multipliait sous vos yeux les miracles, vous aviez élevé un veau d'or pour l'adorer ; aussi la voix de Dieu vous crie sans cesse, et avec raison : « Vous êtes une race insensée, des enfants infidèles. »
XXI.
1 Oui, c'est pour vous rappeler vos iniquités et celles de vos pères, que Dieu vous a ordonné de célébrer le sabbat et vous a imposé tant d'autres observances : c'est pour l'instruction des peuples, afin qu'ils ne profanent pas son nom, que Dieu laisse encore subsister quelques-uns d'entre vous, et j'ai pour garant de ce que j'avance ses propres paroles. **2** Écoutez ce qu'il dit par la bouche d'Ézéchiel :
« Je suis le Seigneur votre Dieu; marchez dans la voie de mes commandements, gardez mes préceptes. Abstenez-vous des usages profanes de l'Égypte ; sanctifiez mes jours de sabbat, afin qu'ils soient comme des signes entre vous et mol, et que vous sachiez que e'est moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu. Mais vous m'avez aigri contre vous, vos enfants n'ont point marché dans la voie de mes préceptes; ils n'ont ni révéré ni gardé les commandements que je leur ai donnée, afin que celui qui les observe y trouve la vie, et ils ont violé mes jours de sabbat; **3** je les ai menacés de répandre ma fureur sur eux dans le désert, et de satisfaire ma colère en les punissant; mais j'ai retenu ma main, je les ai épargnés pour la gloire de mon nom, afin qu'il ne fût pas déshonoré devant les nations témoins de leur délivrance. J'ai levé de nouveau ma main sur eux dans la solitude pour les disperser parmi les nations et les répandre sur la terre, parce qu'ils n'avaient pas observé mes commandements, qu'ils avaient violé mes jours de sabbat, et que leurs yeux s'étaient attachés aux idoles de leurs pères. **4** C'est pourquoi je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons et des ordonnances où ils ne trouveront pas la vie. Je les souillerai dans leurs offrandes, lorsque je passerai au milieu d'eux pour détruire tous leurs premiers-nés. »
XXII.
Et pour vous convaincre que c'est à cause des prévarications d'Israël et de son idolâtrie que Dieu a exigé de lui des sacrifices, et non parce qu'il avait besoin de ses offrandes, écoutez ce qu'il dit lui-même à ce sujet; c'est ainsi qu'il fait parler Amos, un de vos douze prophètes:
2 « Malheur à vous qui désirez le jour du Seigneur! De quoi vous servira-t-il? ce jour sera les ténèbres et non la lumière. Il se présentera à vous comme à cet homme qui évite un lion pour rencontrer un ours; comme à celui qui, entrant en sa maison, appuie sa main sur la muraille, et un serpent le mord. Le jour du Seigneur ne sera-t-il pas un jour de ténèbres et non de lumière, une sombre nuit sans clarté? Je hais, je déteste les jours de fête, je ne puis respirer l'encens de vos solennités. **3** Je ne me complais ni dans vos offrandes, ni dans vos holocaustes; la graisse de vos victimes ne m'est point agréable. Éloignez de moi le tumulte de vos cantiques, je ne puis entendre le concert de vos instruments. Mais que le jugement se répande comme une eau abondante, et que la justice coule comme un torrent rapide. Maison d'Israël, m'avez-vous offert des victimes et des oblations durant les quarante années que vous avez voyagé dans le

désert, dit le Seigneur? Vous avez porté avec vous la statue de Moloch et les figures de vos idoles, l'étoile de votre dieu Rampha, ouvrage de vos mains:
4 c'est pourquoi je vous transporterai hors de Damas, dit le Seigneur, dont le nom est le Dieu tout-puissant. Malheur à vous qui êtes tranquilles en Sion, et qui vous confia en la montagne de Samarie ; grands, princes de la nation choisie qui avez vendangé les prémices des nations et êtes entrés avec pompe dans les assemblées d'Israël, passez à Chalané et voyez, et de là allez a Emath la grande, et descendez à Geth, le pays des Philistins. Ces contrées valent-elles plus que vos royaumes? Leurs limites surpassent-elles les vôtres?
5 Malheur à vous, qui approchez des jours mauvais et qui célébrez des sabbats trompeurs, qui dormez sur des tas d'ivoire et vous étendez mollement sur votre couche, qui mangez les agneaux choisis et les veaux encore au sein de leur mère, qui chantez aux accords de la lyre, et qui les croyez durables et non fugitifs; qui buvez le vin dans des coupes, qui vous parfumez des plus riches odeurs, et qui demeurez insensibles à la douleur de Joseph ! C'est pourquoi vous irez en captivité, vos chefs marcheront les premiers vers la terre d'exil. Le théâtre de vos plaisirs changera de face, on y entendra le hennissement des chevaux d'Ephraïm. »
6 Dieu dit ailleurs par la bouche du prophète Jérémie :
« Ajoutez vos holocaustes à vos victimes et mangez-en la chair. Car, lorsque j'ai tiré vos pères de la terre d'Égypte, je ne leur ai point parlé d'holocaustes et de victimes. »
7 Écoutez encore ce que Dieu dit par la bouche de David, dans le quarante-neuvième psaume:
« Le Dieu des dieux a parlé, et il a appelé la terre depuis l'orient jusqu'au couchant. C'est de Sion que Dieu fera briller la splendeur de sa gloire; Dieu se manifestera, il sortira de son silence; un feu dévorant marchera devant lui ; il appellera les cieux et la terre pour juger son peuple. Rassemblez autour de moi mes saints, tous ceux qui ont contracté avec moi une alliance scellée par le sacrifice. Et les cieux annonceront la justice, c'est Dieu lui-même qui est le juge.
8 Écoute, mon peuple, et je parlerai ; Israël, je te rendrai témoignage : je suis le Dieu ton Dieu. Je ne t'accuserai point sur tes sacrifices et sur tes holocaustes, ils sont toujours présents à mes yeux. Qu'ai-je à faire des génisses de tes étables et des boucs de tes troupeaux ? Toutes les bêtes des forêts sont à moi, ainsi que tous les animaux qui paissent sur la montagne ; je connais tous les oiseaux du ciel, et les animaux des champs sont en ma puissance.
9 Si j'avais faim, est-ce à toi que je m'adresserais? L'univers est à moi et tout ce qu'il renferme. Mangerai-je la chair des taureaux ou boirai-je le sang des boucs? Offres à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez vos hommages an Très-Haut ; invoquez-moi au jour de la détresse, je vous délivrerai et vous m'honorerez. Mais Dieu a dit au pécheur: Est-ce à toi qu'il appartient de publier mes décrets? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance? Toi, tu hais ma loi et tu as rejeté derrière toi ma parole;
10 quand tu voyais un larron, tu courais à lui, et tu allais prendre ta place à côté de l'adultère ; tu as rassasié ta bouche de malice et ta langue a préparé la fraude; pendant que tu étais assis, tu parlais .contre ton frère, tu couvrais d'opprobre le fils de ta mère. Voilà ce que tu as fait et je me suis tu ! Ton iniquité m'a jugé semblable à toi; je t'accuserai, j'exposerai tes péchés à tes propres yeux. Comprenez maintenant, vous qui oubliez le Seigneur, de peur que je ne vous saisisse; et personne ne pourra vous délivrer. Le sacrifice de louange est le culte qui m'honore, c'est la seule voie par laquelle je manifesterai le salut du Très-Haut. »
11 Ainsi, vous le voyez, si Dieu reçoit de vous des sacrifices, s'il vous commande de lui en offrir, ce n'est pas qu'il en ait besoin, c'est uniquement à cause de vos péchés. Et le temple lui-même, appelé le temple de Jérusalem, pourquoi Dieu a-t-il dit que c'était son palais, sa demeure? Est-ce qu'il en avait besoin? Non, assurément. Mais il voulait appeler sans cesse votre attention sur lui, pour vous empêcher de tomber dans l'idolâtrie; vous en avez une preuve bien sensible dans ces paroles d'Isaïe : « Quelle maison pourriez-vous me bâtir? dit le Seigneur. Le ciel est mon trône et la terre mon marchepied. »

XXIII.

1 Si on n'admet pas tout cela, il faut tomber dans les plus étranges absurdités, il faut dire que le Dieu d'aujourd'hui n'est plus celui du temps d'Hénoch, et des autres justes qui n'ont pas connu la circoncision et qui n'observaient ni le sabbat, ni les autres pratiques de cette nature, puisqu'elles ne remontent qu'à Moïse, ou bien qu'il n'a pas voulu que le moyen de salut fût le même dans tous les temps et pour tous les hommes. Qui ne voit combien de pareilles suppositions sont ridicules et insensées? **2** N'est-il pas plus raisonnable de dire que c'est à cause de vos prévarications que Dieu a prescrit ces diverses ordonnances, qu'il est l'ami de l'homme, qu'il voit l'avenir, qu'il est bon, qu'il est juste? S'il en est autrement, répondez-moi, mes amis; dites-le moi, quelle est votre manière de voir sur le sujet qui nous occupe? **3** Pas un d'eux ne me répondit. Alors je continuai : Eh bien ! Tryphon, je vais exposer pour vous, et pour ceux qui veulent devenir les disciples du Christ, la doctrine toute divine qu'il nous a enseignée. Voyez-vous les éléments se reposer, observer le jour du sabbat? Restez comme vous êtes nés. On n'avait pas besoin de circoncision avant Abraham, ni de fêtes, ni de sabbat avant Moïse : eh bien ! tout cela est encore moins nécessaire depuis que Jésus-Christ le fils de Dieu, d'après la volonté de son père, est né sans péché d'une vierge issue du sang d'Abraham. **4** Abraham lui-même, lorsqu'il était encore incirconcis, ne fut-il pas justifié et béni uniquement à cause de sa foi et parce qu'il crut à Dieu, ainsi que vous l'apprend l'Écriture? Il reçut la circoncision seulement comme un signe et non comme un moyen de salut, l'Écriture et les faits nous obligent à le reconnaître.
C'est donc avec raison qu'il a été dit que chez le peuple juif quiconque n'aura pas été circoncis le huitième jour sera exclu de la nation. **5** Mais les femmes ne peuvent recevoir la circoncision, preuve certaine qu'elle a été donnée uniquement comme signe et non comme moyen de salut; car Dieu a fait la femme capable d'observer tous les préceptes de justice et de vertu. Nous voyons à la vérité entre elle et l'homme une conformation différente: toutefois nous savons bien qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre justes ou injustes à cause de cette différence, mais qu'ils sont également nés pour la justice et la vertu.

XXIV.

1 Je pourrais encore, mes amis, vous montrer qu'il y a dans ce choix du huitième jour quelque chose de mystérieux, que Dieu veut nous faire entendre par la préférence qu'il lui donne sur le septième; mais je veux éviter toute digression. Comprenez seulement ce que je répète: Le sang de cette circoncision est aboli ; nous croyons à un sang plus efficace. Une autre alliance, une autre loi est sortie de Sion. **2** Jésus-Christ circoncit tous ceux qui veulent l'être avec des couteaux de pierre, selon ce qui a été prescrit autrefois, mais uniquement pour les préparer à devenir une nation juste, un peuple fidèle qui conserve la vérité, qui maintienne la paix. **3** Venez, ô vous tous qui craignez Dieu et qui désirez voir les merveilles de la céleste Jérusalem ! Venez, approchons de la lumière du Seigneur; il a délivré son peuple, la maison de Jacob. Accourez toutes, ô nations! rendons-nous tous ensemble à cette Jérusalem, la Jérusalem qui ne se verra plus assiégée pour les péchés de ses enfants :
« Je réponds à des peuples qui naguère ne m'interrogeaient pas, nous dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe ; des peuples qui ne me cherchaient pas m'ont trouvé. **4** J'ai dit aux nations qui n'invoquaient pas mon nom: Me voici. J'ai tendu les bras pendant tout le jour à un peuple incrédule qui marche dans les ténèbres à la suite de ses péchés. Le peuple qui excite ma colère est devant moi. »

XXV.

1 Ceux qui se purifient et se disent enfants d'Abraham désireront avoir avec nous quelque part à son héritage, ainsi que l'Esprit saint le dit en leur nom par la bouche d'Isaïe:
2 « Regardez, Seigneur, du haut des cieux, du séjour de votre sainteté et de votre gloire: où est votre zèle, votre puissance, où est cette abondance de miséricorde qui nous a soutenus, Seigneur ? Vous êtes notre père ; Abraham ne sait pas qui nous sommes, Israël ne nous connaît pas. Mais vous, Seigneur, vous êtes notre père, sauvez-nous; votre nom est dès

l'éternité. Seigneur, pourquoi nous avez-vous laissé errer loin de votre voie? Vous avez endurci nos cœurs jusqu'à ne plus vous craindre ; **3** tournez sur nous vos regards, à cause de vos serviteurs et des tributs de votre héritage, afin que de la montagne sainte nous recevions une petite part de cet héritage. Nous sommes devenus comme ces peuples sur lesquels vous n'avez pas régné et qui n'ont pas invoqué votre nom. Si vous ouvrez le ciel, à votre aspect, les montagnes seront ébranlées, elles s'écrouleront devant vous comme la cire devant un brasier, et les flammes envelopperont vos ennemis; ils apprendront à connaître votre nom; les nations trembleront devant vous : **4** quand vous ferez ces prodiges, l'effroi saisira les montagnes. Depuis l'origine des siècles, nous n'avons pas entendu raconter de semblables prodiges ; aucun œil n'a vu, excepté vous, Seigneur, ce que vous préparez dans votre miséricorde à ceux qui font pénitence. Vous viendrez à la rencontre de ceux qui vivent selon la justice ; ils se souviendront de vos voies, ô Seigneur ! Vous étiez irrité contre nous, nous vous avions offensé ; et voilà pourquoi nous avons erré ; nous sommes devenus tous comme un homme impur, et nos œuvres comme un linge souillé. Nous sommes tombés ainsi que la feuille, et nos crimes, semblables à un vent violent, nous ont dispersés. **5** Qui vous invoque aujourd'hui, qui se souvient du Seigneur et s'attache à lui? Personne. Vous nous avez voilé votre face, vous nous avez livrés au glaive à cause de nos péchés. Regardez-nous maintenant, Seigneur, nous sommes tous votre peuple. La ville de votre saint est devenue déserte, Sion est une solitude, Jérusalem est frappée de malédiction. Votre maison, notre sanctuaire et notre gloire, chantée par nos pères, n'est plus qu'un amas de cendres; toutes les nations triomphent et viennent fondre sur nous. Et vous l'avez souffert, Seigneur, et vous avez gardé le silence et humilié à ce point notre orgueil ! »

6 Alors Tryphon s'écria;— Que dites-vous, voulez-vous faire entendre que personne de nous ne sera admis sur la montagne sainte à partager l'héritage du Seigneur?

XXVI.

1 — Ce n'est point là, Tryphon, ce que je veux dire, je parle de ceux qui ont persécuté le Christ et le persécutent encore, sans vouloir faire pénitence; ceux-là assurément n'auront aucune part à l'héritage sur la montagne sainte, tandis que les gentils qui, touchés de repentir, auront cru en Jésus-Christ, entreront dans l'héritage du Seigneur avec les patriarches, les prophètes et les justes de la race de Jacob, bien qu'ils n'observent ni la circoncision, ni le sabbat, ni vos fêtes.

2 C'est Dieu lui-même qui l'annonce en ces termes par le prophète Isaïe :

« Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice; je te prendrai par la main, je te défendrai, je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple et pour lumière aux nations; tu ouvriras les yeux aux aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. »

3 Et ailleurs :

« Levez l'étendard à la face des nations; le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de la terre. Dites aux filles de Sion : Voici ton Sauveur, sa récompense est avec lui, et ses miracles le précèdent Ceux qui viendront seront appelés le peuple saint, le peuple racheté du Seigneur; et toi, ton nom sera la ville bien-aimée, et non plus la ville délaissée. Qui est celui qui vient d'Edom et de Bosra avec des habits teints de sang; quel est cet homme beau dans sa parure et qui marche avec tant de majesté? — Je suis le Verbe qui vient avec des paroles de justice et de salut. **4** — Pourquoi votre robe est-elle rouge, et vos vêtements comme les habits de ceux qui foulent la vendange ? — J'étais seul à fouler le vin, aucun homme d'entre les peuples n'est venu à moi, je les al brisés dans ma fureur, je les ai foulés comme delà poussière, et j'ai répandu leur sang sur la terre. Voici que pour eux est arrivé le jour de la vengeance ; l'année de la rédemption est venue. J'ai regardé, personne autour de moi pour me secourir; j'ai cherché, je n'ai pas trouvé un appui. Mon bras alors a été mon sauveur, et mon indignation m'a secouru; j'ai écrasé ce peuple dans ma fureur et j'ai dispersé son sang sur la terre. »

XXVII.
1 Alors Tryphon, prenant la parole : — Pourquoi, me dit-il, ne vous attachez-vous qu'aux passages qui favorisent votre opinion, et ne parlez-vous pas de ceux qui ordonnent expressément de célébrer le sabbat? Voici ce que dit le Seigneur par le même Isaïe : « Si vous ne voyagez pas le jour du sabbat, si vous oubliez votre volonté dans ce jour qui m'est consacré, si vous appelez le sabbat du Seigneur vos saintes délices, si vous n'allez pas en ce jour à votre travail ordinaire, si aucune parole mauvaise ne sort de votre bouche, alors vous vous réjouirez dans le Seigneur, il vous fera jouir des biens de la terre, il vous nourrira dans l'héritage même de Jacob votre père. Le Seigneur a parlé. »
2 — Mes amis, leur répondis-je, si j'ai omis ce passage du prophète, ce n'est point parce qu'il m'était contraire ; mais j'ai supposé que vous aviez compris et que vous comprenez bien, que si Dieu vous a recommandé de suivre les observances prescrites par Moïse, il n'a cessé en même temps de répéter qu'il ne vous les avait imposées qu'à raison de votre ingratitude et de la dureté de votre cœur, afin que par elles vous pussiez vous ouvrir une voie de pénitence, un moyen de salut qui vous rende agréable à ses yeux, et qu'on ne vous vît plus désormais immoler vos enfants aux démons, prendre part aux larcins, n'aimer que l'argent, n'agir que par cupidité, refuser justice à l'orphelin, protection à la veuve, et vous présenter devant lui les mains pleines de sang.
3 « Car les filles de Sion, dit le Seigneur, marchent la tête haute, en faisant signe des yeux et déployant de longues tuniques. »
« Tous se sont égarés, dit encore l'Écriture, tous sont devenus inutiles; il n'est pas un seul qui comprenne, pas un seul; leur langue s'est déliée pour le mensonge; leur gosier est un sépulcre ouvert, leurs lèvres recèlent un poison dévorant, les angoisses et la désolation sont dans leurs voies, ils n'ont pas connu le sentier de la paix. »
4 Dans le principe, Dieu vous avait prescrit toutes les observances, uniquement à cause de votre perversité. Eh bien! c'est à raison de votre persévérance dans la même voie, ou plutôt de votre intention d'y persévérer, qu'il se sert encore des mêmes pratiques pour vous obliger à vous souvenir de lui et à le reconnaître. Vous êtes, ainsi qu'il le dit, un peuple au cœur dur et Insensé, un peuple aveugle et incertain dans ses voies, des enfants d'incrédulité qui ne l'adorez que des lèvres et dont le cœur est si loin de lui, qui enseigne votre doctrine et non la sienne. **5**
Et puis, dites moi, a-t-il voulu rendre prévaricateurs vos pontifes qui offrent des présents le jour du sabbat, et faire tomber dans le péché ceux qui donnent ou reçoivent la circoncision en ce jour, puisqu'il ordonne de circoncire l'enfant an bout de huit Jours, quand même le huitième serait un jour de sabbat Ne pouvait-il pas placer la circoncision le jour qui suit ou qui précède le sabbat, si c'était un crime de la donner ce jour-là? ou bien pourquoi n'a-t-il pas imposé toutes ces pratiques à ceux qui furent appelés justes avant Moïse et avant Abraham, et qui, sans elles, n'en furent pas moins agréables à ses yeux ?
XXVIII.
1 Vous nous l'avez déjà dit, répondit Tryphon, et nous vous avons écouté attentivement; car, à vrai dire, la chose mérite cette attention. Il ne faut pas, je crois, se contenter de répondre ici avec le vulgaire : c'est que Dieu l'a ainsi voulu ; car c'est toujours là le refuge de ceux qui ne savent que dire quand on leur fait une question.
2 — Eh bien ! lui dis-je, si je ne raisonne que d'après les Ecritures et les événements, vous ne devez plus rester incertains ni balancer à me croire, bien que je sois incirconcis. Songez-y, très peu de temps vous est encore laissé pour venir à nous. Si le jour du Christ vous surprend dans votre incrédulité, en vain vos larmes attesteront votre repentir, vous ne serez pas écoutés.
« Préparez la terre nouvelle, dit Jérémie, ne semez pas sur des épines, recevez la circoncision du Seigneur, la circoncision du cœur. »

3 Ne semez donc pas parmi les ronces, sur une terre non labourée et qui ne peut donner de fruits. Reconnaissez le Christ, et alors vos cœurs deviendront une terre riche, féconde, heureusement préparée.
« Voici que les jours viennent, dit le Seigneur, Je visiterai tous ceux qui sont incirconcis, l'Égypte, Juda, Edom, les enfants de Moab; tous ces peuples sont incirconcis de corps, mais c'est le cœur qui est incirconcis dans la maison d'Israël. »
4 Voyez-vous comme Dieu rejette cette circoncision qui n'était qu'une simple marque distinctive? à-t-elle beaucoup servi aux Égyptiens, aux fils de Moab, à ceux d'Edom? Mais qu'on soit Scythe ou Persan, pourvu qu'on ait la connaissance de Dieu et de son Christ, pourvu qu'on observe ses commandements éternels, alors on a la vraie circoncision, la seule utile et glorieuse, celle qui rend nos personnes chères à Dieu et nos dons agréables à ses yeux. **5** Souffrez que je vous cite ces autres paroles qu'il adresse à son peuple par la bouche de Malachie, l'un des douze prophètes :
« Mon amour n'est point en vous, dit le Seigneur, et je ne reçois pas vos sacrifices; car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations; on offre à mon nom en tout lieu un sacrifice, une oblation pure, parce qu'aujourd'hui mon nom est en honneur chez tous les peuples; mais vous le déshonorez, s'écrie le Seigneur. »
Il dit encore par la bouche de David :
«Un peuple que je ne connaissais pas s'est montré fidèle à ma voix, il a entendu ma parole et l'a suivie. »

XXIX.

1 Que toutes les nations réunies bénissent ensemble le Seigneur qui nous a visité; glorifions-le par son fils, le roi de gloire, le Dieu des vertus. Il a témoigné son amour aux nations : nos sacrifices lui ont été plus agréables que ceux d'Israël. Qu'ai-je donc besoin de votre circoncision, si j'ai le témoignage de Dieu même? A quoi bon votre baptême, si j'ai reçu celui de l'Esprit saint? **2** Il me semble que ce langage est de nature à persuader ceux qui ont le moins d'intelligence; et ce langage ne vient pas de moi. Ce n'est point ici la parole de l'homme; l'art ne l'a point arrangée. Voilà ce que chantait David, ce qu'annonçait Isaïe, ce que publiait Zacharie, ce qui fut écrit par Moïse. Le reconnaissez-vous avec moi, Tryphon? Ces paroles ne sont-elles pas consignées dans vos livres, ou plutôt dans les nôtres? Car nous nous attachons à l'esprit de ces livres; et vous, vous les lisez sans les comprendre. Si nous sommes incirconcis, c'est qu'ainsi Dieu nous a faits; **3** pourquoi nous le reprocher, pourquoi regarder cet état comme un opprobre? et pour avoir fait tiédir de l'eau un jour de sabbat, a-t-on commis un crime affreux? Est-ce que Dieu ne gouverne pas le monde ce jour-là comme les autres jours? Est-ce que les pontifes ne sont pas obligés le jour du sabbat, ainsi que les autres jours de la semaine, de s'occuper du soin des sacrifices ? Encore une fois, cette multitude de justes qui n'avaient observé aucune des pratiques prescrites par la loi n'ont-ils pas été loués par le Seigneur et honorés de son témoignage?

XXX.

1 N'attribuez qu'à votre perversité les blasphèmes que se permettent contre Dieu les insensés qui osent dire qu'il n'a pas établi pour tous et en tout temps le même moyen de salut En effet, toutes vos pratiques ont été jugées absurdes, indignes de Dieu, par des hommes trop peu éclairés pour juger qu'elles pouvaient servir à ramener dans les voies de la pénitence un peuple comme le vôtre, travaillé de je ne sais quelle maladie d'esprit, et pour comprendre que la loi qui ne parut qu'après Moïse était cependant la loi éternelle. **2** Vous la trouvez annoncée dans un des psaumes (le 18e) ; vous y lisez que les préceptes du Seigneur qui donnent la sagesse sont plus doux que le miel le plus délicieux: ce qui le prouve, c'est que nous affronterions la mort plutôt que d'abjurer son saint nom. Nous lui demandons avant toute chose, comme on le sait, d'être préservés des ennemis cachés, c'est-à-dire des esprits pervers et trompeurs, comme le prophète le dit en termes figurés, quand il fait parler dans ce psaume

ceux qui croient au Christ, et pour échapper aux attaques de ces ennemis du culte de Dieu, je veux dire **3** les mauvais génies que nous adorions autrefois, nous demandons au Seigneur par Jésus-Christ, son fils, qu'il nous conserve purs et sans tache, après nous avoir fait connaître la vérité. Nous appelons le Christ notre soutien, notre Sauveur, lui dont le nom seul fait trembler les démons. Ne voyez-vous pas qu'en effet, au seul nom de Jésus, crucifié sous Ponce-Pilate, les démons sont chassés et vaincus? Et quelle preuve plus évidente de la puissance qui lui fut donnée par Dieu le père, que de voir son nom et les mérites de sa passion terrasser les puissances de l'enfer?

XXXI.

1 Si telle est la force attachée aux mérites de ses souffrances, quelle est donc celle qu'il déploiera lors de son glorieux avènement?

Il viendra du haut des nuées comme le Fils de l'homme, a dit Daniel, et les anges formeront son cortège. **2** Écoutez les paroles du prophète :

« Je regardai jusqu'à ce que les trônes furent placés, et l'ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine pure, son trône comme la flamme du feu, et ses roues comme un feu ardent, et un fleuve de feu sortait rapidement de sa face, mille millions le servaient, et dix mille millions étaient devant lui. Le jugement s'assit et les livres furent ouverts. **3** Je regardais à cause de la voix des grandes paroles que la corne proférait, et je vis que la bête fut tuée et que son corps fut déchiré et fut livré pour être dévoré par le feu, et que la puissance des autres bêtes leur fut ôtée, et que le temps de la vie leur fut donné jusqu'à un certain jour et un temps marqué. Je regardais donc en la vision de la nuit, et voici comme le fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel, et il s'avança jusqu'à l'ancien des jours, et on l'offrit en sa présence, **4** et il loi donna la puissance, l'honneur, et l'empire; et tous les peuples, tribus et langues, le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne sera pas transférée, et son règne ne sera point affaibli. Mon esprit fut saisi d'horreur. Moi, Daniel, je fus effrayé de ces choses, et les visions de ma tête me troublèrent. Je m'approchai de l'un des assistants et lui demandai la vérité de toutes ces choses, et il me donna interprétation des paroles et m'enseigna : Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre, et ils recevront le royaume du Seigneur le Dieu très-haut, et obtiendront le royaume jusqu'au siècle et au siècle des siècles. **5** Après je voulus soigneusement m'enquérir de la quatrième bête qui était très différente des autres et terrible : ses dents et ses ongles étaient de fer, elle mangeait et brisait, et foulait à ses pieds les restes ; et je m'informai des dix cornes qu'elle avait à la tête et, de l'autre, qui s'était élevée devant laquelle étaient tombées trois cornes; et de cette corne qui avait des yeux et une bouche qui proférait de grandes choses, et cette bête était plus grande que les antres. Je regardais, et voici que cette corne faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux, jusqu'à ce que l'ancien des jours fût venu et qu'il eût donné son jugement aux saints du Très-Haut. Et le temps vint et les saints obtinrent le royaume, et il dit ainsi : **6** La quatrième bête sera le quatrième royaume, lequel sera plus grand que tous les royaumes et dévorera toute la terre, et la foulera et la brisera. Mais les dix cornes de ce royaume seront les dix rois, et un antre s'élèvera après eux qui sera plus puissant que les premiers, et il humiliera trois rois. Et il pariera orgueilleusement contre le Très-Haut et il brisera ses saints; et il croira qu'ilpeut changer les temps et les lois, et les hommes seront livrés en sa main jusqu'à un temps et des temps et la moitié d'un temps ; **7** et le jugement interviendra, afin que la puissance lui soit ôtée et qu'il soit brisé, qu'il soit déchiré jusqu'à la fin, et que le règne et la puissance, et la grandeur du royaume qui est sous le ciel, soient donnés au peuple des saints du Très-Haut dont le peuple est éternel, et tous ta rois le serviront et lui obéiront. Ici est la fin de la parole. Moi, Daniel, j'étais fort troublé par mes pensées, et mon visage changea, et je gardais la parole en mon cœur. »

XXXII

1 Je m'arrêtai. Alors Tryphon me dit: — Ces passages et d'autres semblables nous forcent de reconnaître qu'un Messie doit venir plein de gloire et de puissance, et qu'il recevra des mains de l'ancien des jours le royaume éternel, en sa qualité de Fils de l'homme; mais votre Christ, celui que vous appelez de ce nom, a été sans gloire, méprisé, au point d'encourir la dernière des malédictions portée par la loi : il a été mis en croix.
2 Je lui répondis: — Si les oracles que j'ai cités n'annonçaient pas qu'il sera sans beauté, qu'on ne pourra raconter sa génération, que les riches mourront à cause de sa mort, que nous serons guéris par ses meurtrissures, qu'il sera conduit à la mort comme un agneau ; si je ne vous avais pas exposé ses deux avènements, l'un où il sera percé par vous, l'autre où vous reconnaîtrez celui que vous avez percé, où toutes vos tribus se lamenteront et mêleront leurs gémissements, où les hommes et les femmes dans leur effroi fuiront de divers côtés, mes paroles pourraient vous paraître obscures et insignifiantes. Aussi, dans toute cette discussion, je ne veux raisonner que d'après les livres que vous regardez comme saints et prophétiques, espérant que le principe de vie confié à ces livres par la grâce du Dieu tout-puissant, pour amener les hommes au salut éternel, opérera la conversion de quelques-uns d'entre vous.
3 Et afin de répandre encore plus de clarté sur l'objet de la discussion, je citerai d'autres oracles, ceux du roi David, où vous verrez que l'Esprit saint donne au Christ le nom de Seigneur, qu'il a été rappelé de la terre au ciel par son père, le maître de toutes choses, et placé par lui à sa droite jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied ; et n'est-ce pas là ce qui s'accomplit depuis que le Christ est ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux ? Le temps court à sa fin; il apparaît, il est déjà à la porte, celui qui doit vomir tant de blasphèmes contre le Très-Haut et régner selon Daniel un temps, puis des temps, et déplus un demi-temps. **4** Comme vous ignorez la durée de son règne, tous vous figurez tout autre chose. Par le mot temps, vous entendez une durée de cent années, et d'après votre calcul, il faudrait que l'homme d'iniquité régnât au moins trois cent cinquante ans, en comptant pour deux siècles le pluriel *tempora* employé par le prophète. **5** Ce n'est pas sans dessein que je me suis permis cette digression; j'ai voulu qu'une fois convaincus que vous n'êtes que des enfants sans intelligence, comme le dit le Seigneur, et bien persuadés de la vérité de ces autres paroles :
« Je ferai un prodige pour remuer ce peuple, je détruirai la sagesse des sages ; j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles, »
vous cessiez enfin de vous tromper vous-mêmes et ceux qui vous écoutent, pour ne plus suivre d'autres maîtres que ceux à qui la grâce de Jésus-Christ a communiqué la véritable sagesse. **6** Or, voici les paroles de David :
« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité ; vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis, les peuples vous obéiront au jour de votre force; au milieu de la splendeur de vos saints, je vous ai engendré avant l'aurore. L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment; vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Le Seigneur est assis à votre droite, il écrasera les rois au jour de sa colère. Il jugera les nations, il multipliera la mort, il brisera la tête de celui qui a dominé la terre, il boira en passant l'eau du torrent; c'est pourquoi il lèvera la tête. »

XXXIII.

1 Je sais que vous osez dire qu'il ne s'agit ici que du roi Ezéchias; mais les paroles mêmes du texte vont vous prouver combien vous êtes dans l'erreur. Il est dit :
« L'Eternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment; »
et puis:
« Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »
Rappelez-vous encore ce qui suit et ce qui précède. Oserez-vous dire qu'Ezéchias ait été prêtre et piètre éternel ? Ne voyez-vous pas que ces paroles n'ont de sent qu'autant qu'elles s'appliquent à notre Jésus? Mais vos oreilles sont fermées, et vos cœurs aveuglés. **2** C'est à

cause de votre incrédulité que le Seigneur a recours au serment, lorsqu'il déclare que le Christ est le pontife selon l'ordre de Melchisédech; voici le sens de ces paroles : De même que Melchisédech, appelé prêtre du Très-Haut par Moïse, fut le prêtre des incirconcis, et bénit Abraham qui avait reçu la circoncision et lui offrit la dîme, de même Dieu déclare que son prêtre éternel, appelé Seigneur par l'Esprit saint, sera le prêtre des incirconcis, et qu'il se plaira à recevoir et à bénir ceux des circoncis qui viendront à lui, c'est-à-dire qui croiront à sa parole et demanderont sa bénédiction. La fin du psaume vous annonce que d'abord il sera pauvre et humilié, puis élevé en gloire; car voyez ce rapprochement :
« Il boira en chemin de l'eau du torrent, et c'est pour cela qu'il lèvera la tête. »
XXXIV.
1 Mais Je veux vous prouver que vous n'entendez en aucune manière les divines Écritures. L'Esprit saint a dicté au roi-prophète un autre psaume, qui ne peut encore s'entendre que du Christ, et dont vous voulez faire l'application à Salomon, qui fut aussi un de vos rois. Il suffit de l'équivoque d'un mot pour vous faire illusion. Parce qu'on y lit celui-ci: « La loi pure du Seigneur, » à l'instant vous croyez qu'il s'agit non de la loi donnée après Moïse, mais de la loi publiée par le ministère de ce législateur, bien que dans ce psaume Dieu vous déclare qu'il donnera une loi nouvelle, un testament nouveau. **2** Et parce que vous usez ensuite ces mots: Donnez votre jugement au roi, comme en effet Salomon fut roi, vous voulez que ce psaume le concerne, lors même que les paroles font entendre si clairement qu'il s'agit d'un roi dont le règne sera éternel, ce qui ne peut s'entendre que du Christ. Car le Christ est ici annoncé avec tous les traits qui le caractérisent, c'est-à-dire et comme rai, et comme prêtre, et comme Dieu, Seigneur, ange, homme, chef d'armée, comme pierre angulaire, comme enfant qui naît, comme homme de douleurs, puis retournant au ciel, venant ensuite avec gloire, et possédant l'empire éternel, **3** ainsi que je vous le prouve d'après toutes les Écritures. Mais pour mieux me faire comprendre, je vais vous citer le psaume tout entier :
« Seigneur, donnez au roi votre jugement, et au fils du roi votre justice. Il jugera votre peuple dans la justice et les pauvres dans l'équité. Les montagnes produiront la paix au peuple, et les collines la justice ; il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera les fils du pauvre, il brisera l'oppresseur. Il sera craint autant que dureront le soleil et la lune pendant le cours des générations; il descendra comme la pluie sur l'herbe nouvellement coupée, comme toi gouttes de la rosée sur la terre. **4** La justice se lèvera en ces jours, et l'abondance et la paix; et leur durée égalera celle des astres dans le ciel ; il dominera de la mer jusqu'à la mer, des fleuves jusqu'aux extrémités de la terre; les habitants du désert se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les rois de Tarse et les nés lointaines lui apporteront des présents, les princes de l'Arabie et de Saba lui apporteront des offrandes, tous les rois de la terre l'adoreront, et les nations lui seront assujetties, parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait point d'appui; **5** il sera bon au pauvre et à l'indigent, il sauvera les âmes des pauvres. Il les délivrera de l'usure et des violences, leur sang sera précieux devant loi; il vivra, et l'or de l'Arabie lui sera donné. Il sera l'objet de tous les vœux, on le bénira à jamais. Il sera affermi sur la terre, il s'élèvera sur le haut des montagnes; et les fruits croîtront, ils se multiplieront au sein des villes comme l'herbe de la prairie. **6** Son nom sera béni dans tous les siècles, son nom dorera autant que le soleil ; toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui seul opère les merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire ! toute la terre sera remplie de sa majesté! Qu'il soit ainsi, qu'il soit ainsi ! »
A la fin de ce psaume, on lit ces paroles :
« Ici finissent les hymnes de David, fils de Jessé. »
7 Je conviens avec vous que Salomon fut un grand roi, qu'il a jeté un grand éclat, que sous lui fut bâti ce superbe édifice que vous appelez le temple de Jérusalem. Mais il est évident qu'on ne peut loi appliquer aucune des paroles de ce psaume. Tout l'univers l'a-t-il adoré ? A-t-il

étendu son empire jusqu'aux extrémités de la terre ? Tous ses ennemis se sont-ils prosternés devant lui? Les rois sont-ils venus baiser la poussière de ses pieds ? **8** Permettez-moi de rapporter ce qu'il est dit de lui dans le livre des Rois. N'y lisez-vous pas que, pour plaire à une femme qu'il aimait, il adora les dieux de Sidon? Et voilà ce qu'on ne verra jamais faire à ceux des gentils auxquels Jésus-Christ a fait connaître le Dieu créateur de l'univers : ils endureraient plutôt toutes les tortures, tous les supplices et jusqu'à la mort la plus cruelle, que de fléchir le genou devant les faux dieux, que de manger seulement des viandes offertes aux idoles.

XXXV.

1 — Cependant, reprit Tryphon, j'entends dire que plusieurs de ceux qui confessent le Christ, et qu'on appelle Chrétiens, mangent de ces viandes et prétendent ne contracter aucune souillure.

2 Je lui répondis: — Ce sont des hommes qui, tout en se disant Chrétiens, tout en confessant que Jésus crucifié est le Seigneur et le Christ, ne suivent point sa doctrine, mais celle des esprits de ténèbres ; et par là même qu'il existe des hommes de ce caractère, nous ses disciples attachés à la doctrine véritable et pure, nous n'en sommes que plus fermes, pins inébranlables dans la foi qu'il nous a enseignée. Car nous voyons de nos propres yeux se réaliser ce qu'il avait lui-même prédit :

3 « Plusieurs viendront en mon nom couvert de peaux de brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravissants. »

Ailleurs il est dit :

« Qu'il y aurait des schismes et des hérésies. »

Dans un autre endroit vous lisez encore ces paroles :

« Gardez-vous des faux prophètes qui viendront à vous couverts d'une peau de brebis, loups ravissants au-dedans; »

et enfin :

« On verra s'élever plusieurs antechrists, plusieurs faux prophètes qui séduiront un grand nombre de fidèles. »

4 Il y a eu et il existe encore, mes amis, beaucoup de ces hommes qui, sous le nom de Jésus, enseignent les plus monstrueuses impiétés : nous les désignons par le nom de sectes et des hérésies dont ils ont été les auteurs; **5** car chacun d'eux enseigne à sa manière ses affreux blasphèmes contre le Dieu créateur de toutes choses, contre le Christ, dont ce Dieu avait annoncé la venue, contre le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Nous ne communiquons point avec ces hommes, nous les savons injustes, impies, athées, sans loi; ils n'adorent point le Christ, ils ne le confessent qu'en paroles ; ils ressemblent aux gentils, qui impriment le nom de Dieu sur les ouvrages de leurs mains ; **6** ils se parent du nom du Christ, et ils participent à des sacrifices impies, abominables. Les uns s'appellent marcionites, les autres valentiniens, ceux-ci basilidiens, ceux-là satorniliens. Tous portent le nom du chef de leur secte, comme ceux qui veulent, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'attacher à une école de philosophie, se plaisent à prendre le nom de l'auteur du système qu'ils embrassent.

7 Nous sommes certains que Jésus-Christ voyait dans l'avenir ce qui arriverait après lui ; témoins les paroles que nous avons citées, et ses prédictions sur le sort réservé à ceux qui croient en lui et confessent son nom; car il nous avait annoncé tout ce que nous avons à souffrir aujourd'hui de la part de nos proches, qui nous font une guerre à outrance et nous mettent à mort, de sorte qu'on ne peut le trouver en défaut sur rien de ce qu'il a dit ou fait. **8** Voilà pourquoi nous prions pour vous et pour tous ceux qui nous haïssait:nous demandons que touchés de repentir, à notre exemple, vous rentriez en vous-mêmes, vous cessiez vos blasphèmes contre Jésus-Christ, que sa doctrine, les oracles qui l'ont annoncé, les œuvres, et les prodiges qui s'opèrent en son nom vous montrent si pur et si saint ; et que devenus ses disciples, vous obteniez le salut au jour de son second avènement, lorsqu'il apparaîtra dans

toute sa gloire, au lieu d'entendre de sa bouche la sentence qui vous condamnerait à un feu éternel.

XXXVI.

1 — Eh bien ! dit Tryphon, supposons les choses comme vous le dites : j'admets que le Christ soit la pierre angulaire; je vous accorde que les oracles aient annoncé qu'il devait souffrir, mais qu'après son premier avènement il reparaîtrait environné de gloire, qu'il jugerait tous les hommes, qu'il serait le roi, le père éternel; mais prouvez-moi que votre Jésus est bien le Christ que les prophètes ont ainsi annoncé.

2 — Volontiers, lui dis-je; j'arriverai en temps et lieu aux preuves que vous me demandez. Mais, dans ce moment, permettez-moi de nouvelles réflexions sur les prophéties qui nous apprennent que le Christ a été appelé Seigneur et Dieu des vertus, Dieu de Jacob; et que vos docteurs sont des insensés, pour me servir de l'expression de l'Écriture, lorsqu'ils prétendent que toutes ces paroles doivent s'entendre, non du Christ, maiσ de Salomon, parce que celui-ci fit transporter l'arche d'alliance dans le temple qu'il avait élevé. **3** Le psaume que je vais citer est de David :

« La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur, l'univers et tout ce qui l'habite est à lui; c'est lui qui l'a affermi au milieu des mers et qui l'a élevé au-dessus des fleuves. Qui montera sur les montagnes du Seigneur ? qui s'arrêtera dans son sanctuaire?
Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, qui n'a jamais été parjure, celui-là recevra la bénédiction du Seigneur, **4** et obtiendra la miséricorde de Dieu son Sauveur. Telle est la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent votre présence, Dieu de Jacob. Ouvrez-vous, ô portes éternelles, et le roi de gloire entrera. Quel est-il ce roi de gloire? C'est le Seigneur, le fort, le puissant dans les combats. Ouvrez-vous, portes, ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera. Quel est-il ce roi de gloire? C'est le Seigneur, le Dieu des vertus : c'est lui qui est le roi de gloire. »

5 Je vous ai déjà montré que Salomon n'était pas le Seigneur des vertus. Ce psaume ne peut s'entendre que de notre Christ, qui remonta vers les cieux après sa résurrection. Alors Dieu commanda aux princes «de la milice céleste rangés par ordre d'ouvrir les portes du ciel, afin que le roi de gloire y fît son entrée, et que s'élevant jusqu'au trône de son père, il vint s'asseoir à sa droite, jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. **6** Mais les puissances du ciel, ne le reconnaissant pas dans l'état pauvre, humble, abject où elles le voient, demandent et s'écrient :

« Quel est donc ce roi de gloire? »

Alors l'Esprit saint leur répond au nom de Dieu le père et en son propre nom :

« Le Seigneur, le Dieu des vertus, c'est loi qui est le roi de gloire. »

De tous ceux qui se trouvaient à la porte du temple qui osa faire l'application de ces paroles, quel est ce rai de gloire, soit à l'arche d'alliance, soit à Salomon, dont le règne fut d'ailleurs si glorieux? Personne, vous en conviendrez avec moi.

XXXVII.

1 Les transports d'allégresse qu'exprime le psaume quarante-sixième se rapportent encore au Christ : « Dieu s'élève au bruit des acclamations, le Seigneur s'élève au son de la trompette. Chantez notre Dieu, chantez, célébrez notre roi; célébrez-le, parce que Dieu est le roi de la terre; chantez, comprenez ses merveilles. Dieu règne sur les nations, il est assis sur le trône de sa sainteté. Les princes des peuples se sont unis au Dieu d'Abraham, parce que les forts suivant Dieu sont grandement élevés sur la terre. »

2 Dans le psaume quatre-vingt-dix-huitième, l'Esprit saint, parmi les reproches qu'il vous adresse, déclare que celui que vous refusez de reconnaître pour roi est bien le roi, le Seigneur de Samuel, d'Aaron et de Moise, et de tous les patriarches. **3** Voici les paroles de ce psaume :

« Jéhovah a régné, que les peuples tremblent ! Il est assis sur les chérubins; que la terre soit émue ! Jéhovah est grand en Sion, il est élevé au-dessus de tous les peuples ; que tous

confessent son nom, son nom grand, saint et terrible. La force du roi chérit la justice ; c'est vous qui en avez établi les lois ; vous avez rendu vos jugements et la justice au milieu de Jacob. Célébrez le Seigneur notre Dieu, prosternez-vous devant son marchepied, car il est le saint. **4** Moïse et Aaron ont été ses ministres. Samuel est de ceux qui invoquent son nom. Ils invoquaient le Seigneur, dit l'Écriture, et il les exauçait, et du milieu d'une colonne de nuages il parlait avec eux, parce qu'ils gardaient ses oracles et observaient les lois qu'il leur avait données. Jéhovah notre Dieu, tu les exauçais : tu fus propice à leurs prières et tu vengeas les outrages dont on les accablait. Exaltez Jéhovah notre Dieu, prosternez-vous devant sa sainte montagne ; il est le saint, Jéhovah notre Dieu. »

XXXVIII.

1 — Nous ferions bien, dit alors Tryphon, d'obéir à nos docteurs, qui nous défendent expressément tout rapport avec vous, pour n'être pas exposés à entendre un pareil langage; car vous proférez là bien des impiétés, quand vous voulez nous persuader que votre crucifié conversa avec Moïse et Aaron, qu'il leur parla du sein de la colonne de nuées, qu'ensuite il s'est fait homme, qu'il a été mis en croix, qu'il est monté au ciel, qu'il paraîtra de nouveau sur la terre, qu'enfin il faut l'adorer.

2 Je sais, lui répondis-je, et les divines Écritures me rapprennent, que ce grand mystère de la sagesse du Dieu tout-puissant et créateur de tous les êtres vous est encore caché; aussi je vous plains du fond de mon cœur, et pénétré pour vous de la plus vive compassion, je tâche autant qu'il est en moi de faire entrer dans votre esprit ces vérités qui, je le sais, heurtent de front toutes vos idées. Je fais en sorte d'être au moins trouvé sans reproche au jour du jugement. Mais vous entendrez bien d'autres choses encore plus contraires à vos préjugés. Loin de vous en irriter, prêtez-moi une oreille plus attentive; interrogez-moi avec plus d'empressement Laisses là l'enseignement de vos maîtres; c'est à eux que le Saint-Esprit fait le reproche de ne pouvoir comprendre la doctrine de Dieu et de vouloir avant tout enseigner la leur.

3 Voici ce qui est encore dit du Christ dans le psaume quarante-quatrième :

« Mon cœur ne contient plus l'heureuse parole, c'est au roi que j'adresse mes cantiques, ma langue obéit comme la plume à l'écrivain rapide; vous surpassez en beauté les plus beaux des enfants des hommes; la grâce est répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a béni pour l'éternité. Armez-vous de votre glaive, ô le plus puissant des rois! revêtez-vous de votre éclat et de votre gloire, et dans votre majesté marchez à la victoire; montez sur le char de la vérité, de la clémence et de la justice, et votre droite se signalera par des merveilles; les flèches sont brûlantes; les peuples tomberont à vos pieds, elles perceront au cœur les ennemis de mon roi. **4** Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel ; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire ; vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité ; c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire qui font vos délices, les filles des rois font votre gloire. La reine, votre épouse, est restée debout à votre droite revêtue de l'or d'Ophir; écoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté; c'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant lui, **5** les filles de Tyr viendront vous offrir des présents et les grands de la terre imploreront vos regards ; toute la gloire de la fille du roi vient de son cœur; ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderie, à sa suite paraîtront une multitude de vierges ; ô roi, les compagnes de la vierge vous seront présentées. On les amènera avec joie, avec allégresse; on les introduira dans le palais du roi. A la place de vos pères, il vous est né des enfants : vous les établirez princes sur toute la terre ; ils perpétueront le souvenir de votre nom, et les peuples vous glorifieront dans les siècles et dans l'éternité. »

XXXIX.

1 Il n'est pas étonnant, continuai-je, que vous poursuiviez de votre haine des hommes qui comprennent le sens de ces paroles et qui réfutent si victorieusement celui que veulent y attacher vos cœurs endurcis. Élie, parlant an Seigneur, disait de vous :
« Seigneur, ils ont mis à mort vos prophètes et renversé vos autels ; je suis resté seul, et ils me cherchent pour m'ôter la vie. »
Et Dieu lui répondit :
« Il me reste encore sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. »
2 C'est en leur faveur, comme vous le voyez, que Dieu, à cette époque, ne fit point éclater sa colère. Eh bien ! s'il a retenu et s'il retient encore aujourd'hui les coups de sa justice, c'est qu'il sait que tous les jours quelques-uns des vôtres peuvent sortir des voies de l'erreur et embrasser la doctrine de Jésus-Christ. Après les avoir éclairés par son fils, il répand sur eux ses dons selon qu'il les en juge dignes. L'un reçoit le don de sagesse, l'autre d'intelligence; celui-là l'esprit de force, celui-ci la vertu de guérir, cet autre la connaissance de l'avenir ; les uns ont la science, les autres la crainte de Dieu!
3 — Mais savez-vous bien, s'écria Tryphon, que vous perdez la raison, que vous êtes frappé de folie?
4 — Non, mon ami, lui répondis-je, je ne suis pas dans le délire, je ne déraisonne pas. Écoutez-moi : n'a-t-il pas été prédit que le Christ, lorsqu'il serait monté au ciel, nous emmènerait à sa suite, loin des voies de Terreur, et répandrait sur nous ses dons ? D'ailleurs, voici les paroles même de la prophétie :
« Il est monté au plus haut des cieux, traînant après lui de nombreux captifs ; et ses dons, il les a répandus sur les hommes. »
5 C'est à la faveur de ces dons répandus sur nous par le Christ, après son retour vers les deux, que nous pouvons vous prouver, les prophéties à la main, que vous qui êtes sages à vos yeux et qui ne croyez qu'à votre prudence, vous êtes seuls dans le délire; que c'est des lèvres seulement que vous honorez Dieu et son Christ ; pour nous qui sommes en possession de toute la vérité, c'est par nos œuvres que nous l'honorons ; c'est de cœur, c'est d'esprit, c'est par le sacrifice même de notre vie, s'il le fallait. **6** Qui vous empêche donc de reconnaître que Jésus est bien le Messie, le Christ promis, ainsi que vous pouvez vous en convaincre et par les divines Écritures que vous avez entre les mains, et par les événements qui s'accomplissent sous vos yeux, et par les prodiges qui s'opèrent en son nom ? Peut-être craignez-vous les persécutions des princes qui, poussés par l'esprit mauvais, l'esprit de ténèbres ou le serpent, mettent à mort ceux qui confessent le nom de Jésus-Christ et ne cesseront de les poursuivre jusqu'à ce qu'il apparaisse de nouveau, qu'il détruise tous ses ennemis et qu'il rende à chacun selon ses œuvres.
7 — Non, dit Tryphon, nous n'avons pas cette crainte ; nous voulons seulement des preuves qui nous convainquent que celui qui, selon vous, fut crucifié et s'éleva vers le ciel, est bien le Christ de Dieu. Je vous accorde que les Écritures nous annoncent la venue d'un Messie qui doit souffrir, reparaître environné de gloire, recevoir de son père un empire éternel sur toutes les nations, s'assujettir tous les peuples; vous nous l'avez assez prouvé par tous les passages des livres saints que vous nous avez cités. Montrez-nous enfin que votre Jésus est bien ce Christ promis.
8 — Pour ceux qui veulent comprendre, lui dis-je, la chose est déjà prouvée par ces concessions mêmes; ne nous croyez pas embarrassés et dans l'impuissance de vous donner les preuves directes que vous demandez. Je vous les donnerai quand il sera temps, ainsi que je vous l'ai promis. Pour le moment, je reprends la suite de mes idées.
XL.
1 Le mystère de l'agneau que Dieu ordonna d'immoler à la solennité de Pâques était la figure du Christ. A raison de leur foi, ceux qui croient en lui teignent de son sang leurs maisons, c'est-à-dire eux-mêmes. Car cette figure d'argile, je veux dire ce corps d'Adam, que Dieu

façonna, est la demeure de l'âme que le souffle de Dieu y fit descendre, ainsi que vous le comprenez sans peine. La loi qui ordonnait de sacrifier un agneau n'avait été donnée que pour un temps, et voilà comme je le prouve. **2** Dieu ne permit pas que l'agneau pascal fut immolé ailleurs que dans l'endroit où son nom est invoqué. Cependant il savait bien qu'après la mort du Christ, Jérusalem serait livrée à ses ennemis et qu'avec elle finiraient les sacrifices; **3** mais cet agneau que la loi ordonne de brûler tout entier, n'était-il pas la figure du sacrifice de la croix, que le Christ devait souffrir? Voyez, en effet, la disposition de ses membres, quand on le brûle, n'offre-t-elle pas la figure d'une croix ? une broche le traverse verticalement de la tête aux pieds, tandis qu'une autre broche croise la première en traversant les épaules de l'agneau, et porte attachées sur elle, si je puis parler ainsi, les mains de la victime.
4 Et ces deux boucs, entièrement pareils, que la loi ordonne d'offrir les jours de jeûne, dont l'un était envoyé dans le désert et Vautre immolé, ne représentent-ils pas les deux avènements de Jésus-Christ? le premier, lorsque les anciens du peuple et les prêtres traitèrent Jésus-Christ comme on traitait le bouc émissaire, car ils l'ont traîné hors de la ville, ils ont porté sur lui leurs mains, ils l'ont dévoué à la mort; le second, lorsque vous reconnaîtrez, dans le lieu même de Jérusalem, ce Jésus que vous avez accablé d'outrages, et qui était la victime de propitiation pour tous ceux qui veulent faire pénitence, et qui observent le jeune dont parle Isaïe; ce jeune, tout spirituel, qui consiste à déchirer les contrats, les obligations usuraires et tyranniques, et à pratiquer fidèlement tous les devoirs que parcourt le prophète et que j'ai rappelés, d'après lui, devoirs que ne manquent pas d'observer ceux qui croient en Jésus-Christ. **5** Vous savez aussi que ce sacrifice de deux boucs, que la loi prescrivait d'offrir les jours de jeûne, devait se faire à Jérusalem et non ailleurs.
XLI.
1 Que dirai-je encore? L'offrande prescrite d'une mesure de farine, pour la guérison de la lèpre, ne figurait-elle pas le pain eucharistique que Jésus-Christ ordonne d'offrir en mémoire de la passion qu'il a soufferte pour nous guérir de tous nos péchés, et rendre grâce à Dieu d'avoir créé en faveur de l'homme et le monde et tout ce qu'il renferme, de vous avoir affranchis de l'iniquité dans laquelle nous étions plongés, enfin d'avoir brisé, anéanti, la puissance de l'enfer, par le bras de celui qui voulut bien pour nous souffrir la mort?
2 Aussi vous savez comme Dieu lui-même parle des sacrifices que vous lui offriez autrefois. Je répète les paroles du prophète Malachie que j'ai déjà citées : « Mon amour n'est pas en vous, dit le Seigneur, et je ne recevrai plus de présents de votre main ; car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, voilà qu'on sacrifie en tous lieux **3** et une oblation pure est offerte à mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. Mais vous, vous l'avez prononcé. Ici le prophète annonce déjà le sacrifice que nous autres gentils nous offrons sur tous les points de la terre, je veux dire le pain et le calice eucharistiques ; et il ajoute que par nous son nom est glorifié, tandis que vous le profanez. Remarquez encore ce que la loi prescrivait au sujet de la circoncision : **4** elle voulait qu'elle fût donnée le huitième jour, et figurait par là la véritable circoncision qui nous délivre du péché et de l'erreur, par notre Seigneur Jésus-Christ, ressuscité le lendemain du sabbat. Or, le jour d'après le sabbat, qui se trouve le premier dans l'ordre des jours dont se compose le cercle de la semaine, en est aussi appelé le huitième, sans cesser d'en être le premier.
XLII.
1 Que dirons-nous des douze sonnettes attachées à la robe du grand-prêtre? Ne pourrait-on pas dire qu'elles représentaient les douze apôtres que la vertu de Jésus-Christ, le pontife éternel, avait attachés à sa personne, et dont la voix a rempli le monde entier et de la gloire de Dieu et de la grâce de son Christ? ce qui faisait dire à David :
« Leur voix a retenti par toute la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. »

2 Isaïe, parlant au nom des apôtres que les hommes avaient cru, non à leurs paroles, mais à la puissance de celui qui les avait envoyés, s'exprime en ces termes :
« Seigneur, qui a cru à nos paroles, à qui la force de Dieu s'est-elle révélée ? Nous avons prêché devant lui, et nous avons été comme un jeune enfant ou plutôt comme une faible plante dans une terre aride. »
Ces paroles et celles qui suivent font partie de la prophétie que nous avons déjà citée. **3** Mais remarquez ce passage. L'Écriture parle d'abord au nom de plusieurs : « Nous avons annoncé en sa présence. » Puis elle ajoute au singulier : « Comme un enfant. » Elle nous fait voir d'avance ce qui s'est réalisé depuis. Des hommes difficiles et durs sont devenus tout à coup humbles, soumis, dociles à ses ordres, et cette docilité ne faisait plus de tous qu'un enfant. Ainsi, dans le corps humain, vous distinguez plusieurs membres qui tous réunis ne forment qu'un seul corps et n'ont pas d'autre nom. Et ce que je dis du corps de l'homme on peut le dire d'un peuple, d'une assemblée. C'est une agrégation de plusieurs personnes désignées par un nom générique, comme ne formait pins qu'une seule et même chose.
4 Je pourrais ainsi, mes amis, parcourir toutes les pratiques instituées par Moïse, et vous montrer qu'elles n'ont été que des signes, des figures, des prophéties de ce qui devait arriver au Christ et à ceux qui croiraient en lui, et qui étaient connus d'avance, ou des œuvres que le Christ devait lui-même opérer. Mais je crois en avoir dit assez pour vous convaincre de celte vérité. Je reprends la suite de mon discours.
XLIII.
1 Comme la circoncision avait commencé à Abraham, le sabbat, les sacrifices, les offrandes, les fêtes à Moïse, n'étaient établis qu'à raison de la dureté de votre cœur, ainsi que nous l'avons démontré; elles devaient finir à la venue de celui qui, d'après la volonté de Dieu le père, est né d'une vierge de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et du sang de David, je veux dire à la venue du Christ, le fils de Dieu, annoncé au monde entier comme la loi nouvelle, le testament nouveau qui doit paraître un jour, ainsi que le prouvent les différents oracles que nous avons déjà cités.
2 Pour nous, qui devons au Christ le bonheur de connaître Dieu, nous avons reçu non la circoncision de la chair, mais celle de l'esprit qu'Hénoch et les autres justes ont observée; nous l'avons reçue dans le baptême, grâce à la miséricorde divine qui nous a affranchis du péché ; et vous pouvez tous la recevoir comme nous. **3** Mais puisque la discussion exige que nous entrions dans le mystère de la naissance du Christ, j'aborde ce sujet. Isaïe nous dit que sa génération est ineffable.
« Qui pourrait la raconter? s'écrie-t-il. il a été enlevé à la terre, les iniquités de mon peuple l'ont conduit à la mort. »
Ainsi l'Esprit saint lui-même vous déclare que la génération de celui qui doit mourir pour guérir les pécheurs par ses meurtrissures ne peut être racontée; **4** mais comment est-il né, comment a-t-il paru dans le monde? Pour l'apprendre à ceux qui croient en lui, voici comme l'Esprit saint a prédit, par la bouche du même prophète, ce qui s'est accompli :
5 « Alors le Seigneur parla encore à Achaz et lui dit : Demande un prodige au Seigneur ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux.»
Achaz répondit :
« Je me tairai et je ne tenterai point le Seigneur. »
Le prophète s'écria :
« Écoutez, maison de David, n'est-ce donc pas assez pour vous de lasser la patience des hommes, faut-il encore que vous lassiez celle de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel; il se nourrira de lait et de miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. **6** Avant que l'enfant puisse discerner le bien du mal, qu'il éprouve le mal et choisisse le bien ; avant que l'enfant sache appeler son père et sa mère, il détruira la puissance de Damas,

et emportera les dépouilles de Samarie devant le roi des Assyriens ; et cette terre que vous détestez, à cause de ces deux rois, sera abandonnée ; le Seigneur amènera, par les armes du roi d'Assyrie, sur vous et sur votre peuple, et sur la maison de votre père, des jours tels qu'on en aura jamais vu de semblables depuis la séparation d'Ephraïm et de Juda. »
7 Excepté notre Christ, il n'est pas on seul descendant d'Abraham qui soit né ou qu'on ait fait naître d'une vierge, tout le monde en convient **8** Mais comme vous et vos docteurs vous osez assurer que le texte ne dit pas : « Voilà qu'une vierge, » mais, « qu'une jeune fille concevra dans son sein et enfantera son fils ; » comme vous prétendez d'ailleurs que la prophétie ne peut s'entendre que d'Ezéchias, un de vos rois, je vais essayer de vous montrer en peu de mots qu'il s'agit ici d'une vierge et que la prophétie regarde celui que nous reconnaissons pour le Christ.

XLIV.

1 Je vous parle dans vos intérêts; vous ne me ferez pas un crime, je l'espère, de recourir à toutes ces preuves pour tâcher de vous convaincre; mais si par obstination ou par pusillanimité, à cause de la peine de mort portée contre les Chrétiens, vous persistez à repousser la vérité, il est évident que vous serez vous-mêmes les auteurs de votre perte. Vous êtes entièrement dans l'erreur, si vous vous croyez, parce que vous descendez d'Abraham selon la chair, appelés à recueillir l'héritage des biens que Dieu promet, par son Christ, d'après les divins oracles. **2** Aucun homme, quand il serait de la race d'Abraham, ne peut avoir part à cet héritage, s'il n'a été l'imitateur de la foi, s'il n'a eu l'intelligence de toutes les vérités cachées, c'est-à-dire s'il n'a compris que, parmi les observances de la loi, les unes avaient pour objet le culte de Dieu et la pratique des devoirs de la justice, que les autres étaient des figures qui se rapportaient au mystère du Christ, ou n'avaient été données qu'à raison de la dureté de votre cœur; et vous avez la preuve de ce que j'avance dans les paroles du prophète Ézéchiel ; c'est Dieu lui-même qui parle :
« Quand Noé, quand Jacob et Daniel me prieraient de faire grâce à leurs fils et à leurs filles, ils ne l'obtiendraient pas. »
3 C'est dans le même sois qu'il dit encore par la bouche d'Isaïe :
« Le Seigneur Dieu a dit : Ils sortiront et verront les cadavres des prévaricateurs; leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra jamais, et toute chair aura ce spectacle sous les yeux. »
4 Renoncez donc à de vaines espérances, cherchez plutôt par quelle voie vous pourrez obtenir la rémission de vos péchés et renaître à l'espoir des biens promis.
Je n'en vois pas d'autre que celle-ci : la foi en Jésus comme le Messie promis, la rémission des péchés par le baptême qu'avait annoncé Isaïe, et une vie désormais pure et sans tache.

XLV.

1 — Pardonnez-moi, me dit Tryphon, si j'interromps la suite de vos idées. J'ai besoin de vous faire ici une question, souffrez que d'abord je vous l'adresse.
— Faites-moi, lui dis-je, toutes celles que vous voudrez, selon qu'elles vous viendront à l'esprit. Après vos questions et mes réponses, je tâcherai de reprendre la suite de mon discours et de finir.
2 — Dites-moi, si ceux qui ont vécu selon la loi de Moue auront part à la vraie vie, comme Hénoch, Jacob, Noé, au jour de la résurrection des morts.
3 — Je vous ai déjà cité, lui répondis-je, ces paroles d'Ézéchiel:
« Non, quand Noé, Jacob, Daniel demanderaient grâce pour leurs fils et pour leurs filles, ils ne l'obtiendraient pas. »
Car personne ne sera sauvé pour les œuvres de ses pères. Je vous ai dit? aussi que ceux qui auraient suivi la loi de Moise pourraient, comme les justes dont vous venez de parler, arriver au salut. Car les grands préceptes de justice, de piété que comprend la loi naturelle, se trouvent aussi dans la loi de Moïse et sont obligatoires pour ceux qui vivent sous elle, aussi bien que les pratiques qui ont été données à cause de la dureté de votre cœur, et qui furent

toujours observées par les enfants de la loi. **4** Dès lors qu'ils suivaient les préceptes de la loi naturelle, éternelle, universelle, ils sont agréables à Dieu ; et par Jésus-Christ au jour de la résurrection, Dieu les assimilera aux justes qui les ont précédés, tels que Noé, Hénoch, Jacob et d'autres encore; ils obtiendront tous le salut avec ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour le fils de Dieu, existant avant le soleil et les autres astres, fait chair dans le temps et né d'une vierge du sang de David, afin que, par l'économie de ce mystère, le serpent, qui dès le commencement avait exercé sa méchanceté, et les anges devenus semblables à lui, vissent leur puissance anéantie, que les hommes ne craignissent plus la mort, qu'au second avènement du Christ elle s'éloignât pour toujours de ceux qui croient en lui et ne cherchent qu'à lui plaire, qu'en un mot elle n'existât plus lorsque les uns auront subi le jugement et la condamnation qui les enverra au supplice d'un feu éternel, et que les autres entreront dans cette heureuse immortalité qui les affranchira pour toujours de la souffrance, de la misère et de la corruption.
XLVI.
1 — Mais dites-moi, reprit Tryphon, ceux qui voudraient encore aujourd'hui observer la loi de Moise en même temps qu'ils croiraient en Jésus-Christ crucifié, et le reconnaîtraient pour le Christ de Dieu qui doit juger tous les hommes et dont l'empire est éternel, seraient-ils sauvés?
2 — Mais voyons d'abord, lui dis-je, s'il est possible à présent d'observer tous les préceptes de la loi.
— Non, assurément, répondit Tryphon. Nous reconnaissons avec vous qu'on ne peut immoler qu'à Jérusalem l'agneau pascal, que la loi ne veut pas qu'on offre ailleurs les deux boucs dans les jours de jeûne et qu'on fasse hors de son temple les autres oblations.
Alors je repris: — Dites-moi, je vous prie, quelles sont les observances de la loi qu'il est possible, de suivre, et vous serez convaincus qu'on peut se sauver sans accomplir ces préceptes que vous croyez être ceux de la justice éternelle.
— Ou peut encore, dit Tryphon, observer le sabbat, la circoncision, les nouvelles lunes, les purifications prescrites quand ou a touché quelque objet d'impur ou rempli le devoir conjugal.
3 — Mais, lui dis-je, Abraham, Isaac, Jacob, Noé, Job et tous les autres justes qui ont vécu avant ou après ces patriarches, Sara, l'épouse d'Abraham, et Rébecca, l'épouse d'Isaac, Rachel et Lia, les épouses de Jacob, et les autres femmes, jusqu'à la mère de Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, n'ont pu suivre les observances de la loi. Selon vous, seraient-ils exclus du salut?
— Abraham n'a-t-il pas été circoncis et tous ceux qui sont venus après lui? répliqua Tryphon.
4 — Je sais bien, lui dis-je, qu'Abraham et ses descendants ont reçu la circoncision ; mais je vous ai déjà dit pourquoi elle leur avait été donnée, et je me suis là-dessus beaucoup étendu. Mais si tout ce que j'ai dit sur ce point n'a pu vous convaincre, nous examinerons encore cette question. Vous savez que de tous les justes aucun, jusqu'à Moïse, n'observa et ne fut obligé d'observer une seule des pratiques dont il s'agit, sauf la circoncision, qui remonte à Abraham.
— Nous le savons bien, dit Tryphon, et nous reconnaissons que ces justes sont sauvés.
5 — N'oubliez pas, repris-je, que Dieu ne vous a donné tous les préceptes par le ministère de Moïse qu'à raison de la dureté de votre cœur. Il voulait que toutes ces pratiques fussent autant de moniteurs qui vous remissent sans cesse sa pensée sous les yeux dans toutes vos actions, afin de vous détourner de l'injustice et de l'impiété. Il vous ordonna même de vous ceindre d'une bandelette qui vous rappelât son souvenir et de porter un phylactère ou membrane de parchemin très mince, sur laquelle étaient tracés certains caractères que nous regardons comme sacrés. C'était tout à la fois un aiguillon qui réveillait sans cesse en vous la pensée de Dieu, et un reproche fait à votre conscience d'être si prompts à l'oublier ; **6** et toutes ces précautions cependant n'ont pu vous détourner de l'idolâtrie. En effet, du temps d'Élie, Dieu, comptant ceux qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, n'en trouva que sept mille qui lui fussent restés fidèles ; plus tard il vous reproche par la bouche d'Élie d'avoir immolé vos enfants mêmes aux Idoles? **7** Nous, au contraire, plutôt que de leur sacrifier comme nous le

faisions autrefois, nous endurons les plus cruels supplices. Nous condamne-t-on à la mort, nous nous livrons à la joie, parce que nous sommes persuadés que Dieu nous ressuscitera par son Christ et que nous serons incorruptibles, impassibles, immortels. D'un autre côté, nous savons, nous, que de simples observances, établies à raison de la dureté da coeur, ne peuvent produire des œuvres de justice et de piété.

XLVII.

1 — Mais, dit Tryphon, si quelqu'un, persuadé de cette vérité, voulait encore garder les observances légales, bien qu'il reconnût Jésus-Christ pour le Christ, qu'il crût en lui et obéit à sa parole, sera-t-il sauvé ?

— A mon avis, il le sera, lui répondis-je, pourvu toutefois qu'il ne cherche point à persuader aux autres, c'est-à-dire aux gentils affranchis de l'erreur par Jésus-Christ, qu'ils doivent comme lui pratiquer ces observances, et qu'il ne soutienne pas que sans elles on ne peut obtenir le salut, comme vous le prétendiez vous-même, Tryphon, au commencement de cette discussion : car vous m'avez dit formellement que je ne serais pas sauvé, si je n'observais pas la loi.

2 Tryphon reprit: — Mais pourquoi dites-vous : « A mon avis, cet homme sera sauvé, » sinon parce que plusieurs pensent qu'il ne le sera pas ?

— Oui, lui dis-je, il en est qui pensent ainsi. Ils craindraient de s'entretenir, de loger sous le même toit, d'avoir les moindres rapports avec les hommes dont vous parlez. Je ne partage pas leurs sentiments. Si quelques-uns d'entre vous veulent encore par faiblesse observer tout ce qu'ils peuvent d'une loi que Moïse n'avait donnée qu'à raison de la dureté du cœur; s'ils espèrent en même temps en Jésus-Christ et observent les préceptes éternels de justice et de piété, qui sont la base de la loi naturelle, sans refuser de vivre avec les Chrétiens fidèles à Jésus-Christ, et sans chercher à leur persuader de se faire circoncire comme eux et d'observer le sabbat et les autres pratiques de la loi, je pense qu'il faut les recevoir et communiquer avec eux en toutes choses, comme avec des hommes animés de notre esprit, comme avec des frères. **3** Pour ceux de votre nation qui croient, nous disent-ils, en Jésus-Christ, mais qui veulent obliger les fidèles d'entre les gentils à pratiquer la loi de Moise, et refusent de communiquer avec eux sans cette condition, je ne les recevrais pas comme les autres; **4** je crois bien toutefois que ceux qui se laisseraient persuader d'allier l'observance de la loi avec la confession de Jésus-Christ pourraient être sauvés. Mais quant à ceux qui après avoir reconnu et confessé le Christ auraient passé aux observances légales, n'importe par quel motif, et cessé de le reconnaître pour le Messie, sans avoir fait pénitence avant de mourir, je puis vous assurer qu'il n'y a point de salut pour eux ni pour les descendants d'Abraham qui vivent selon la loi et meurent sans avoir cru en Jésus-Christ, je parle surtout de ceux qui ont blasphémé et qui blasphèment encore contre lui dans leurs synagogues. Mais, s'ils le confessent avant leur mort, ils seront assurément sauvés et préservés des feux éternels. **5** Car, dans sa bonté,dans sa miséricorde, dont les trésors sont infinis, comme le dit Ézéchiel, Dieu met le pécheur pénitent au même rang que le juste qui a vécu sans péché : il n'en est pas ainsi de celui qui passe des voies de la piété et de la justice dans celles du crime et de l'impiété, Dieu ne le distingue plus du pécheur, de l'homme injuste et impie. C'est pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ nous dit: « Je vous jugerai selon les voies où je vous aurai surpris. »

XLVIII.

1 — Nous savons, dit Tryphon, ce que vous pensez sur ce point ; reprenez la discussion où vous l'avez laissée, et tâchez d'en finir. Vous me paraissez soutenir un paradoxe singulier et qui ne peut s'appuyer d'aucune preuve. Quoi ! vous prétendez que votre Christ est Dieu, qu'il a existé avant les siècles, qu'il a bien voulu naître, s'incarner, et qu'il s'est fait homme sans être né de l'homme. Ce n'est pas seulement un paradoxe qui choque toutes les idées reçues, mais encore une absurdité.

2 — Oui, je sais que cette doctrine doit paraître étrange à ceux d'entre vous qui ne veulent ni comprendre, ni suivre la parole de Dieu, et qui n'écoutent d'autre voix que leurs docteurs. C'est le reproche que Dieu vous fait lui-même. Quand je ne pourrais vous démontrer que Jésus-Christ est le fils de Dieu créateur de toutes choses, qu'il existe avant les siècles, qu'il est Dieu lui-même en même temps qu'il est homme né d'une vierge, **3** il n'en resterait pas moins démontré qu'il est le Christ de Dieu. Après vous l'avoir prouvé comme je l'ai fait, si je ne vous démontrais pas aussi clairement ce que je viens d'ajouter, c'est-à-dire qu'il a précédé les siècles, qu'il a voulu prendre une chair, se faire homme et tout souffrir pour obéir à la volonté de son père, tout ce que vous pourriez dire, c'est que je me trompe sur ce point ; mais vous ne pourriez vous refuser à reconnaître en lui le Christ promis. Ne paraîtrait-il qu'un homme né d'entre les hommes, n'ayant rien de plus que le caractère d'une élection sainte qui le montre comme le Christ de Dieu, du moins devez-vous reconnaître en lui ce caractère. Ainsi l'ont jugé quelques hérétiques qui portent le nom de Chrétiens. **4** Tout en le regardant comme un homme, ils le reconnaissaient pour le Christ. Je ne partage pas leur sentiment quand ils n'en faut qu'un simple mortel, et je ne l'adopterais jamais, quand le plus grand nombre qui pense comme moi viendrait à penser comme eux. Car le Christ lui-même nous commande de croire non à la parole de l'homme, mais à la parole des prophètes et à la sienne.

XLIX.

1 Trypbon reprit : — L'opinion de ceux qui ne font de Jésus-Christ qu'un homme marqué du sceau de l'élection divine à la faveur de l'onction qu'il a reçue, et par elle devenu le Christ, paraît bien plus probable que celle que vous défendez; et nous aussi, nous attendons un Christ qui ne sera qu'un homme né d'entre les hommes, et qui recevra l'onction sainte des mains d'Élie, quand celui-ci viendra. Bien que Jésus vous paraisse le Christ, vous ne devez toujours voir en lui qu'un homme, né comme les autres hommes. Mais comme Élie n'a pas paru, je ne peux pas même admettre que ce soit le Christ.

2 — Voilà votre avis, Tryphon. Mais répondez-moi, le prophète Zacharie ne dit-il pas qu'Élie doit venir avant le grand et terrible jour du Seigneur?

— Oui, certainement, me répondit-il.

— Eh bien, repris-je, si nous sommes obligés, d'après l'Écriture, de reconnaître que les prophètes ont prédit deux avènements du Christ, l'un qui le fera voir sans éclat, sans beauté, exposé à toutes les douleurs; l'autre, qui nous le montrera environné de gloire et s'avançant comme le juge de tous les hommes, ainsi que nous l'avons prouvé plus haut par tant d'endroits de l'Écriture, comment ne pas voir qu'il s'agit du second avènement dans ces mots de jour grand et terrible, et que c'est de ce dernier avènement qu'Élie est annoncé comme précurseur?

— Oui, je vous l'accorde encore, me dit-il.

3 — Jésus-Christ lui-même, continuai-je, nous apprend qu'Élie doit venir en personne. Mais nous savons qu'il parle du jour où le Christ viendra du ciel dans toute sa gloire. Quant au premier avènement, on peut dire aussi qu'Élie a paru; car l'esprit de Dieu qui était en lui s'est manifesté comme précurseur dans la personne de saint Jean, un des prophètes sortis de votre nation et le dernier qui parut parmi vous. Car voici ce qu'il disait, assis sur les bords du Jourdain :

« Je baptise dans l'eau pour la pénitence; mais celui qui doit venir après moi, et dont je ne suis pas digne de porter les souliers, est plus puissant que moi; celui-là vous baptisera dans l'esprit et dans le feu. Il tiendra le van à sa main, et il nettoiera son aire, et il amassera son froment dans le grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

4 Votre roi Hérode l'avait fait jeter dans les fers; mais lorsqu'il célébrait le jour de sa naissance, la fille de son frère l'ayant charmé par sa manière de danser, il l'obligea de lui demander tout ce qu'elle voudrait. La jeune princesse, d'après le conseil de sa mère, demanda la tête de Jean. Le roi l'envoya couper et la fit apporter dans un bassin.

5 Jésus notre maître, quand il a paru sur la terre, dit-il à ceux qui prétendaient comme vous qu'Élie devait précéder le Christ:
« Oui, Élie doit venir et rétablir Israël; mais je vous déclare qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. »
Il est écrit qu'alors ses disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste.
6 — Vous me paraissez encore, reprit Tryphon, blesser les idées reçues, quand vous dites que l'esprit de Dieu qui était dans Élie fut aussi dans Jean-Baptiste.
— Est-ce que vous ne savez pas, lui dis-je, que c'est précisément ce qui est arrivé à Jésus, fils de Navé, qui fut chargé après Moïse de conduire le peuple d'Israël? Est-ce Dieu lui-même, lorsqu'il ordonna à Moïse de lui imposer les mains, n'a pas dit en propres termes :
« Et moi, je transporterai sur lui l'Esprit saint qui est en toi ? »
7 — Oui, dit Tryphon.
— Ainsi, continuai-je, de même que du vivant de Moïse Dieu transporta sur le fils de Navé l'esprit qui était en lui, de même Dieu a pu transporter celui d'Élie sur Jean. Le premier avènement du Christ était sans gloire ; ainsi devait être le premier avènement de l'esprit précurseur, qui restait toujours en Élie pur et intact. Il est dit que Dieu combat Amalec d'une main invisible; qu'Amalec ait été vaincu, vous ne le nierez pas. Mais si on prétend qu'il ne doit succomber qu'au jour où le Christ viendra dans sa gloire, pourquoi l'Écriture dit-elle que la main invisible du Seigneur poursuit Amalech? Il faut donc reconnaître que la vertu de Dieu était cachée dans le Christ crucifié, qui fait trembler les démons et toutes les puissances et principautés de la terre. Ainsi la, vertu d'Élie était cachée dans Jean-Baptiste.
L.
1 — On voit bien, me dit Tryphon, que vous avez une longue habitude de la controverse, et qu'il vous est souvent arrivé de discuter avec toutes sortes de personnes et sur toutes sortes de sujets. Voilà pourquoi vous êtes toujours prêt à répondre.
Mais dites-moi donc comment vous pourriez prouver qu'il existe un autre Dieu que le Dieu créateur de toutes choses. Vous essayeriez ensuite de me démontrer comment il a pu s'abaisser jusqu'à naître d'une vierge et se faire homme comme nous.
2 — Très volontiers, lui dis-je; mais permettez-moi de vous citer d'abord les paroles d'Isaïe sur la fonction de précurseur que le prophète Jean-Baptiste a remplie parmi vous avant la venue de Jésus-Christ.
—- Je vous écoute, me dit-il.
3 Voici comment Isaïe parle de la mission de Jean, qui précéda le Christ :
Ezéchias dit à Isaïe : « La parole du Seigneur est juste; que la vérité et la paix subsistent pendant mon règne. Console-toi, console-toi, mon peuple, dit le Seigneur ton Dieu. Prêtres, parlez au cœur de Jérusalem, et appelez-la par son nom; ses maux sont finis, son iniquité lui est pardonnée, elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes. On entend la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tortueux seront redressés, ceux qui étaient raboteux seront aplanis ; la gloire du Seigneur sera révélée, le Seigneur va parler, toute la terre verra le Sauveur. **4** Une voix m'ordonne de crier, et j'ai répondu : Que dirai-je par mes cris? Tous les mortels ne sont que de l'herbe et toute leur beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a répandu un souffle brûlant ; l'herbe de la prairie s'est desséchée, la fleur est tombée. Oui, les peuples sont comme l'herbe de la prairie. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. Montez sur le sommet de la montagne, vous qui évangélisez Sion; criez encore plus haut, ne craignez pas; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu ! et voilà que le Seigneur paraît revêtu de force; son bras signale sa puissance; le prix de sa victoire est en ses mains, ses œuvres le précèdent et l'annoncent. Il gouverne ses troupeaux comme un pasteur vigilant ; il rassemble ses agneaux, il les presse dans ses bras, il les réchauffe sur son sein ; il porte lui-

même les brebis pleines. **5** Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux? Qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre? qui a mis les collines en équilibre? Qui a aidé l'esprit du Seigneur ? Qui est entré dans son conseil ? Qui l'a conduit ? Qui a-t-il consulté ? Qui l'a instruit? Qui lui a enseigné les voies de la justice? De qui tient-il la science? Qui lui a ouvert les routes de la sagesse? Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, un grain de sable dans une balance; les îles sont comme la poudre légère. Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels. Tous les animaux de la terre ne suffiraient point un sacrifice digne de lui. Tous les peuples sont devant lui comme s'ils n'étaient pas. »

LI.

1 Quant j'eus finis, Tryphon reprit : — Tous les mots de cette prophétie sont ambigus; je n'y vois rien qui revienne à la question.

— Oui, lui dis-je, si le ministère prophétique n'avait pas cessé chez vous depuis Jean-Baptiste, vous pourriez trouver obscures les paroles que je viens de citer et qui se rapportent à Jésus-Christ.

2 Mais si Jean l'a précédé, prêchant aux hommes le baptême de la pénitence; si Jésus-Christ vint à lui sur les bords du Jourdain et mit fin à sa prédication et à son baptême; s'il commença lui-même à prêcher l'Évangile, annonçant aux hommes que le royaume de Dieu était proche; qu'il aurait à souffrir de la part des scribes et des pharisiens, qu'il fallait qu'il fût crucifié et qu'il ressuscitât; qu'il reparaîtrait dans Jérusalem, où il retrouverait ses disciples et vivrait avec eux; mais qu'il s'élèverait dans l'intervalle de faux prêtres, de faux prophètes abusant de son nom pour tromper les peuples: si tout cela s'accomplit, ainsi que tout le monde peut le voir, comment douter encore lorsque les événements parlent si haut?

3 Il avait annoncé clairement que désormais il ne s'élèverait plus de prophètes parmi vous. Et pour convaincre les hommes que le Testament nouveau promis dès longtemps, et qui n'était autre que lui-même en sa qualité de Christ, venait d'apparaître, voici ce qu'il disait aux Juifs :

« La loi et les prophètes ont existé jusqu'à Jean. Depuis ce temps le royaume de Dieu souffre violence, et les violents seuls le ravissent; et si vous voulez l'entendre, il est lui-même Élie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. »

LII.

1 Le patriarche Jacob avait aussi prédit les deux avènements du Christ; il avait annoncé qu'on le verrait dans le premier en proie à la douleur, et qu'ensuite il n'existerait plus chez vous ni rois, ni prophètes; que les gentils, plein de foi en Jésus souffrant et humilié, vivraient dans l'attente de son second avènement. C'est bien là ce que l'esprit prophétique exprimait d'une manière symbolique et mystérieuse. **2** Alors je rapportai ses propres paroles :

« Juda, tes enfants te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis ; les enfants de ton père s'humilieront devant toi. Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es levé peur le butin, et dans ton repos tu dors comme le lion et la lionne : qui osera le réveiller ? Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre, et qui est l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne, à la vigne, le fils de son ânesse ; et il lavera son manteau dans le vin, et sa robe dans le sang de la vigne. Ses yeux seront plus rouges que le vin et ses dents plus blanches que le lait. »

3 Or, depuis les premiers temps jusqu'à l'époque où Jésus-Christ est né et a souffert, votre nation a toujours eu des princes et des prophètes. Vous n'oseriez, vous ne pourriez soutenir le contraire. Si vous dites qu'Hérode, sous le règne duquel Jésus-Christ a souffert, était d'Ascalon, vous convenez cependant qu'il y avait chez vous un prince des prêtres. Vous aviez donc même alors un pontife qui offrait des sacrifices selon la loi de Moïse, et qui en suivait toutes les observances, tandis que la succession des prophètes se continuait jusqu'à Jean, qui fut le dernier, comme elle s'était perpétuée jusqu'à l'époque où la terre de Juda fut ravagée, les vases sacrés enlevés, votre peuple emmené captif à Babylone. La nation eut toujours quelques

prophètes qui en étaient comme les maîtres, les chefs, les princes. L'esprit qui était en eux sacrait les rois et les établissait sur vous. **4** Mais, depuis que notre Seigneur Jésus-Christ a paru au milieu de votre peuple et que vous l'avez mis à mort, vous avez cessé d'avoir des prophètes. La nation n'a plus de rois, votre pays est entièrement dévasté et ressemble à une demeure abandonnée. La prédiction des deux avènements du Christ se trouve dans ces paroles de Jacob : *Il sera l'attente des nations*. Elles annoncent d'une manière mystérieuse que les gentils croiront en lui. Et vous le voyez, de toutes les nations nous formons un nouveau peuple, un peuple saint qui adore le vrai Dieu par la foi en Jésus-Christ, dont nous attendons le second avènement.

LIII.

1 Ces autres paroles :

« Il liera son âne à la vigne, et le fils de l'ânesse au cep de la vigne, »

étaient tout à la fois et une figure et une prédiction de ce qu'il fit lors du premier avènement, et de la conversion des gentils qui devaient croire en lui. Jusqu'au moment où Jésus-Christ instruisit les nations, elles étaient comme l'ânon qui n'a jamais porté de bât et qui ne connaît pas le joug. Il leur envoya ses apôtres pour les instruire et les plier au joug de sa loi; elles l'ont porté avec tant de docilité, qu'on les a vues disposées à tout souffrir dans l'attente des biens promis.

Pour Jésus-Christ notre Seigneur, il a véritablement paru sur une ânesse. Rappelez-vous ce qu'il fit lorsqu'il approchait de Jérusalem : il envoya ses disciples lui chercher une ânesse qui était attachée avec son ânon à l'entrée d'un bourg appelé Betphagé; et quand ils l'eurent amenée, il monta dessus et entra dans la ville. **2** L'action de Jésus-Christ, réalisant aux yeux de tout le monde les prophéties qui concernent le Christ, ne prouvait-elle pas évidemment qu'il était lui-même le Christ promis? Et quand il accomplit ainsi tous les oracles et qu'on vous le prouve les Écritures à la main, vos cœurs restent toujours endurcis! **3** Ce que nous venons de dire avait été prédit en ces termes par Zacharie, un des douze prophètes :

« Tressaille d'allégresse, fille de Sion ! pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur, doux et pauvre, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. »

4 Remarquez ces paroles de l'Esprit saint, qui dit formellement comme le patriarche Jacob, que le Christ se servira de l'ânesse et de l'ânon, et l'ordre donné par Jésus-Christ de les amener l'un et l'autre, et vous comprendrez ce que signifiait cette ânesse. N'était-ce pas la figure de ceux de la synagogue qui devaient un jour, comme les gentils, croire en lui?

Car, de même que l'ânon inaccoutumé au joug représentait les gentils, de même l'ânesse habituée à porter le bât figurait la nation juive. La loi donnée par les prophètes, qu'était-ce autre chose qu'un joug qui vous était imposé? **5** Zacharie avait encore prédit que le Christ serait frappé et ses disciples dispersés. N'est-ce pas ce qui est arrivé? Lorsque Jésus fut mis en croix, ceux qui étalent avec lui prirent la fuite. Ils ne reparurent qu'après sa résurrection, lorsqu'il leur montra que celui qui devait ainsi souffrir d'après les prophètes, c'était lui-même. Alors ils furent forcés de croire, et ils partirent pour le faire connaître au monde entier. Et voilà pourquoi nous sommes si fermes dans sa foi et dans sa doctrine. Ne trouvons-nous pas en effet le plus puissant motif de croire et dans les prophéties et dans la conversion de ceux que nous voyons aujourd'hui par toute la terre amenés à la connaissance du vrai Dieu, au nom de Jésus crucifié? Mais citons les paroles mêmes de Zacharie :

« Glaive, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme de mon peuple, dit le Seigneur des armées. Frappe le pasteur, et ses brebis seront dispersées. »

LIV.

1 Remarquez ces paroles de la prophétie de Jacob rapportées par Moïse:

« Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne; »

elles signifient qu'il devait purifier, par son sang, ceux qui croient en son nom. Par sa robe, l'Esprit saint désigne ceux qui ont reçu de lui la rémission de leurs péchés, qu'il remplit toujours de son esprit, et qu'il revêtira de sa gloire au jour de son second avènement. **2** Mais pourquoi ces mots: « Le sang de la vigne ? » N'est-ce pas pour nous faire entendre d'une manière ingénieuse que Jésus-Christ tire son sang, non de l'homme, mais de la vertu de Dieu ; car ce n'est pas l'homme qui produit le sang de la vigne, et le prophète annonce qu'il en sera de même du sang du Christ, qu'il viendra, non de l'homme, mais de Dieu.
Cette prophétie vous prouve donc, mes amis, que le Christ n'est point né de l'homme comme nous naissons tous.

LV.

1 — Nous admettrons votre explication, dit Tryphon, quand vous l'appuierez d'autres preuves; mais pour le moment sortez de cette digression et prouvez-nous que l'Esprit saint reconnaît un autre Dieu que le créateur de l'univers. N'allez pas nous parler du soleil et de la lune que les nations, l'Écriture, adoraient comme des dieux. Il ne faut pas prendre à la lettre ce langage des prophètes :
« Ton Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, »
le désignant toutefois par les attributs de grand, de fort, de terrible; **2** les prophètes ne veulent pas dire pour cela que les astres soient des dieux. L'Écriture nous fait seulement entendre que, parmi les êtres que la crédulité humaine regardait comme des dieux et des seigneurs, il n'y α qu'un seul vrai Dieu, qu'un seul véritable Seigneur, celui qui a tout créé; et pour nous le prouver, l'Esprit saint nous dit par David :
« Les dieux des nations, c'est-à-dire ceux qu'elles honorent sous ce nom, ne sont pas des dieux, mais des simulacres des démons. »
Le prophète exprime ensuite combien il déteste et ceux qui les fabriquent et ceux qui les adorent.
3 Mon intention, repris-je, n'était pas de vous citer ces passages qui condamnent, je le sais, tous ceux qui se livrent à l'idolâtrie; les preuves que je veux vous donner sont sans réplique : elles vous paraîtront nouvelles, et cependant vous les lisez tous les jours. Rien ne prouve mieux que la mauvaise disposition de votre cœur a fait pour vous des divines Écritures un livre scellé. Vous n'y voyez pas la sagesse divine renfermée dans chaque parole. J'en excepte un petit nombre que Dieu, dans son infinie miséricorde, a laissé parmi vous comme une semence de salut, pour me servir du langage d'Isaïe, afin que votre race ne périt pas tout entière, comme celle de Sodome et de Gomorrhe. Prêtez donc toute votre attention aux paroles des saintes Écritures que je vais vous citer ; elles n'exigent point d'explication, elles n'ont besoin que d'être écoutées.

LVI.

1 Voyez quel nom Moïse, ce saint et fidèle serviteur du Très-Haut, donne à celui qui se fit voir â Abraham près du chêne de Mambré, et qui était accompagné de deux anges, envoyés, comme lui, pour prononcer le jugement de Sodome, par l'être qui réside au plus haut des deux, que personne n'a vu, qui n'a parlé directement, lui-même, à personne, et que nous appelons le père, le créateur de toutes choses. Moïse déclare en propres termes qu'il est Dieu; **2** voici comme il s'exprime :
« Or, Dieu apparut en la vallée de Mambré à Abraham, assis à l'entrée de sa tente, durant la chaleur du jour. Et comme il levait les yeux, trois hommes parurent debout près de lui, et aussitôt qu'il les eut aperçus, il courut au-devant d'eux dès l'entrée de sa tente, et il adora, s'inclinant vers la terre; »
et plus bas :
« Abraham se levant dès le matin s'en alla au lieu où il s'était trouvé avec le Seigneur, et il regarda Sodome et Gomorrhe et toute la terre de cette contrée, et il vit une flamme monter de la terre comme la vapeur d'une fournaise. »

Quand j'eus fini, je demandai à mes interlocuteurs s'ils avaient saisi le sens de ses paroles.
3 — Oui, répondirent-ils ; mais elles ne prouvent pas qu'il existe, ou que le Saint-Esprit ait dit qu'il existât on autre Dieu, un autre Seigneur que le créateur de toutes choses.
4 — Puisque vous comprenez si bien les Écritures, leur dis-je, je vais essayer de vous prouver d'après leur témoignage la vérité de ce que j'avance, c'est-à-dire qu'après le créateur de l'univers, il existe une autre personne qu'on appelle Dieu et Seigneur, et qui est réellement l'un et l'autre; elle est aussi parfois désignée sous le nom d'ange, parce qu'elle annonce aux hommes tout ce que veut leur annoncer le Dieu créateur, au-dessus duquel il n'est pas d'autre Dieu. Je citai de nouveau le passage, et je demandai à Tryphon : Pensez-vous, d'après ces paroles de l'Écriture, que ce soit Dieu qui ait apparu à Abraham sous le chêne de Mambré?
— Oui, sans doute, répondit-il.
5 — Était-il un de ceux qui apparurent à Abraham au nombre de trois et que l'Esprit saint désigne, sous le nom d'hommes?
— Nullement, répondit-il; Dieu se fit voir au patriarche avant l'apparition des trois personnages. L'Écriture les appelle du nom d'hommes, mais ils étaient des anges. Deux furent envoyés pour détruire Sodome; l'autre vint annoncer à Sara qu'elle aurait un fils. Ce message rempli, il disparut
6 — Mais, lui dis-je, comment se fait-il que celui des trois qui avait dit devant la tente : Je reviendrai vers toi, lorsque l'heure en sera venue, et alors il naîtra un fils à Sara, ait reparu, en effet, après la naissance du fils de Sara, et que dans le même passage l'Esprit saint déclare qu'il était Dieu? Pour vous faire comprendre encore plus clairement ma pensée, je vais vous citer les paroles mêmes de Moïse :
7 « Et Sara ayant vu le fils d'Agar, servante égyptienne, jouant avec son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chasse cette servante et son fils ; car le fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. Abraham écouta ceci avec peine, à cause de son fils. Mais Dieu lui dit : Que cette parole sur l'enfant et sur sa servante ne te paraisse pas dure, et quelque chose que dise Sara, écoute sa voix ; car c'est d'Isaac que ta postérité prendra son nom. »
8 Ne voyez-vous pas que celui qui près du chêne avait promis de revenir, parce qu'il prévoyait que son intervention serait nécessaire pour persuader à Abraham de condescendre aux volontés de Sara, revint, en effet, comme le dit l'Écriture, et qu'il est vraiment Dieu, ainsi que le prouvent ces paroles :
« Dieu dit à Abraham : Que cette parole sur l'enfant et sur ta servante ne te paraisse pas dure. »
C'est par ces questions que je pressais mes interlocuteurs.
9 — Très bien, dit Tryphon. Mais tout ce que vous venez de dire ne prouve nullement qu'il existe un autre Dieu que celui qui se montra à Abraham, aux autres patriarches et aux prophètes. Vous nous avez seulement fait voir que nous avions eu tort de prendre pour trois anges les trois personnages qui se trouvaient avec Abraham sous sa tente.
10 — Si je ne pouvais, Tryphon, vous montrer par les Écritures que l'on d'eux était Dieu, qu'elles appellent quelquefois du nom d'ange, parce qu'il est chargé de porter aux hommes les ordres du créateur, vous seriez excusable de penser ici comme votre nation à l'égard de celui qui parut au monde sous une forme humaine, ainsi qu'il s'était fait voir à Abraham accompagné de deux anges, bien qu'il fût Dieu et précédât les siècles.
— Avons-nous pu jusqu'alors, me dit-il, avoir un autre sentiment?
11 — Eh bien ! lui répondis-je, je vais vous prouver, en m'appuyant toujours sur les Écritures, que celui qui s'est montré à Abraham, à Jacob, à Moïse, et qui est appelé Dieu par les livres saints, est autre que celui qui a tout créé; mais je m'explique, autre par le nombre et non par la volonté (**1**) Car je déclare qu'il n'a jamais rien fait qui ne fût parfaitement conforme à la volonté du Dieu créateur, au-dessus duquel il n'y a pas d'autre Dieu.

12 — Voilà ce qu'il faut nous prouver, reprit Tryphon, si vous voulez que nous nous rangions à votre avis; nous sommes déjà persuadés que celui dont vous parlez a toujours fidèlement suivi dans ce qu'il a dit, et rempli les ordres du créateur de toutes choses.
— Le passage suivant de l'Écriture, lui répondis-je, va vous mettre en quelque sorte la vérité sous les yeux :
« Le soleil, est-il dit, se levait sur la terre, quand Loth parvint à Ségor. Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel ; il détruisit ces cités et toute la contrée qui les environne. »
13 Un des quatre auditeurs restés avec Tryphon prit ici la parole :
— Outre le Dieu qui apparut à Abraham, il faut donc aussi, dit-il, donner ce nom à l'un des deux anges qui allèrent à Sodome; car l'Esprit saint, parlant par la bouche de Moïse, l'appelle aussi Seigneur.
14 — Ce n'est pas seulement, lui dis-je, pour cette raison qu'il faut reconnaître ce qui est, c'est-à-dire que l'Esprit saint appelle du nom de Seigneur un autre que le créateur de toutes choses ; s'il l'a déclaré par la bouche de Moise, il le dit encore par celle de David; car il le fait parler en ces termes:
« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. »
Et dans un autre endroit :
« Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel, le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous aimez la justice et vous baissez l'iniquité : c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui veulent y participer. »
15 Montrez-moi, si vous le pouvez, que l'Esprit saint donne les noms de Dieu et de Seigneur à un autre qu'au Dieu créateur de l'univers et à son Christ ; car je vais vous prouver, et toujours d après l'Écriture, que ce n'est pas l'un des deux anges qui se dirigeaient sur Sodome qu'elle appelle Seigneur, mais bien celui qui était avec eux et que Moïse nous dit être le Dieu que vit Abraham.
16 — Hâtez-vous de le prouver, dit Tryphon; car, vous le voyez, le jour baisse, et nous ne nous sommes pas préparés à vous répondre sur un sujet aussi difficile. Outre cela, nous n'avons jamais eu affaire à quelqu'un qui sût creuser les choses, les discuter, les développer comme vous le faites. Grâce à l'Ecriture-Sainte dont vous vous êtes toujours fait un appui, nous vous avons laissé discourir à votre gré; c'est d'elle en effet que vous cherchez à tirer toutes vos preuves, et d'ailleurs vous déclarez qu'il n'est point de Dieu au-dessus du créateur de l'univers.
17 — Vons connaissez, leur dis-je, ces paroles de l'Écriture :
« Et le Seigneur dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle ri, disant : Est-il vrai qu'étant vieille je puisse enfanter ? Y a t-il quelque chose d'impossible à Dieu? Je reviendrai vers toi, selon ma parole, en ce temps et tu vivras, et Sara aura un fils. »
Plus loin nous lisons :
« Après que ceux-ci se furent levés, ils tournèrent leurs yeux vers Sodome et Gomorrhe, et Abraham allait avec eux les conduisant. Et le Seigneur dit : Puis-je cacher à Abraham, mon fils, ce que je vais faire ?»
18 Et un peu après :
« le cri de Sodome et de Gomorrhe s'est multiplié et leur péché s'est aggravé devant moi. Je descendrai et je verrai s'ils ont accompli en leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi, et s'il est ainsi je le saurai. Et ils partirent de là, et ils s'en allèrent vers Sodome. Or, Abraham était encore devant le Seigneur, et s'approchant du Seigneur, il dit : « Perdrez-vous l'innocent avec le coupable? »
Nous ne répéterons pas les paroles qui suivent, nous les avons déjà citées ; mais il importe de rappeler celles qui m'ont servi à convaincre Tryphon et ses amis ; les voici :

« Le Seigneur disparut quand il eut cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa demeure; sur le soir arrivèrent deux anges à Sodome, et Loth était assis à la porte de la ville. »
Et ce qui suit jusqu'à cet endroit:
« Et voilà que les étrangers avancèrent leurs mains, et faisant rentrer Loth en sa maison, ils fermèrent la porte. »
Je passe encore pour arriver à cette partie du récit:
« Ils prirent sa main et la main de sa femme, et la main de ses deux filles, parce que Dieu leur faisait grâce, **20** et ils l'emmenèrent hors de la ville ; et là ils lui dirent : Sauve ta vie, ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête point dans toute cette contrée ; mais sauve-toi en la montagne, de peur que tu ne périsses avec les autres. Et Loth leur répondit : Mon Seigneur, je vous prie, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous et que vous avez manifesté votre miséricorde sur moi, afin de sauver ma vie; or, je ne puis me retirer en la montagne, où le mal me surprendra et où je mourrai; **21** il y a près d'ici une ville où je puis m'enfuir : elle est petite, et je serai sauvé ; n'est-elle pas très petite, et elle sauvera ma vie. Et le Seigneur lui répondit : Voilà que j'ai écouté encore ta prière, et je ne détruirai point la ville pour laquelle tu as parlé. Hâte-toi, sauve-toi là; car je ne pourrai rien faire, jusqu'à ce que tu y sois parvenu. C'est pourquoi cette ville fut appelée Ségor (petite). Le soleil se levait sur la terre quand Loth parvint en Ségor. Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel, et il détruisit ces cités et toute la contrée qui les environne. »
22 Mes citations finies, j'ajoutai : Ne voyez-vous pas maintenant, mes amis, que l'un de ces trois personnages désignés par les noms de Seigneur et de Dieu, exécutant les ordres de celui qui est dans les cieux, était le Seigneur des deux anges? car lorsque ceux-ci furent partis pour Sodome il resta seul avec Abraham, et lui adressa les paroles que rapporte Moïse. Quand il eut disparu après cet entretien, Abraham retourna dans sa maison; **23** à peine y fut-il arrivé, qu'il vit non plus les deux anges, mais le personnage mystérieux dont nous parlons conversant avec Loth; et c'était le Seigneur, recevant du Seigneur qui est dans les cieux, c'est-à-dire du créateur de l'univers, la mission de faire tomber sur Sodome et Gomorrhe les fléaux retracés par l'Écriture en ces termes : « Le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel.

LVII.

1 Je me tus, et Tryphon prit la parole : — Nous sommes évidemment forcés par les livres saints d'admettre tout ce que vous venez de dire; mais comment expliquerez-vous ce passage, où il est raconté qu'ils mangèrent les mets qu'avait préparés Abraham et qu'il servit devant eux? C'est, je pense, une difficulté qui mérite d'être proposée, vous en conviendrez vous-même.
2 — Oui, répondis-je, il est écrit qu'ils mangèrent. En supposant que ceci s'entende des trois personnages, et non pas de deux seulement, je veux dire de ceux qui étaient véritablement des anges, et qui se nourrissent dans le ciel d'aliments qui ne sont pas, comme il est évident, les mêmes que les nôtres; car l'Écriture, en parlant de la manne qui nourrissait vos pères dans le désert, dit qu'ils mangeaient le pain des auges; en supposant, dis-je, que tous trois aient mangé, entendrais ces mots de l'Écriture, ils mangèrent, de la même manière que nous disons du feu : il a tout dévoré; et non pas comme s'ils avaient fait usage de la bouche et des dents pour manger les mets qui leur étaient servis. Ceci ne doit pas nous arrêter un moment, si nous avons la plus légère idée du style métaphorique.
3 — Oui, dit Tryphon, la difficulté n'est plus aussi grande, s'il faut distinguer la manière de manger, et ne pas prendre à la lettre ces paroles de l'Écriture : « Ils mangèrent ce qui leur fut servi par Abraham. » Mais hâtez-vous donc de nous prouver que le Dieu qui apparut à Abraham, et que vous nous présentez comme le ministre du Dieu créateur de l'univers, est né d'une vierge, s'est fait homme, a souffert tout ce que nous pouvons souffrir. Car voilà ce que vous avez avancé.

4 — Pour bien établir ce point essentiel et vous rendre la vérité palpable, permettez-moi, Tryphon, quelques autres développements préliminaires; je répondrai ensuite directement à ce que vous me demandez.
Tryphon me répondit : — Faites comme vous l'entendrez, pourvu que vous répondiez à la question.

LVIII.

1 — Je ne vous citerai que les livres saints, lui dis-je; je ne veux pas ici étaler un vain appareil de mots, uniquement pour faire parade d'éloquence; d'ailleurs je n'ai pas ce talent : Dieu m'a seulement donné la grâce de comprendre les Écritures. Je vous conjure tous d'entrer avec moi en partage de cette grâce, puisqu'elle vous est offerte d'une manière si généreuse et si désintéressée. Et si je vous fais cette invitation, c'est pour n'être pas moi-même condamné au jour du jugement que le Dieu créateur doit faire subir à tous les hommes par notre Seigneur Jésus-Christ.
2 — Votre conduite ici est bien digne de respect, me dit Tryphon ; mais vous me paraissez blesser un peu la vérité, lorsque vous dites que vous ne possédez point le talent de la parole et l'art de bien dire.
— Soit, lui dis-je, si vous voulez que je possède ; mais ce que je vous ai dit à cet égard, c'est bien ce que je pense. J'entre dans le développement de mes autres preuves, donnez-moi toute votre attention.
— Parlez, répondit-il.
3 — Le Dieu qui se fit voir aux patriarches est souvent appelé ange et Seigneur; c'est ainsi que le désigne Moïse. Et pourquoi, mes chers amis? C'est afin que vous sachiez qu'il est le ministre du Dieu créateur. Vous en convenez avec moi, et plus vous avancerez, plus vous rencontrerez de nouvelles preuves de cette vérité. **4** L'Esprit saint racontant par Moïse ce qui était arrivé à Jacob, petit-fils d'Abraham, s'exprime en ces termes :
« Lorsque le temps de la conception des brebis fut venu, je levai les yeux, et je vis en songe les boucs et les béliers monter sur les chèvres et les brebis ; ils étaient marqués de blanc, tachetés, et de couleur cendrée. Et l'ange me dit en songe : Jacob, Jacob ! **5** Et moi je répondis : Qu'y a-t-il, Seigneur? Et il me dit: Lève les yeux, et vois les boucs et les béliers marqués de blanc, tachetés de couleur cendrée, s'approcher des femelles ; car j'ai vu tout ce que t'a fait Laban. Je suis le Dieu qui me suis montré à toi dans ce lieu qui appartient au Seigneur, où tu as imprimé une marque en répandant l'huile sur la pierre, et fait un vœu. Maintenant donc sors de cette terre, lève-toi, et retourne dans la terre de ta naissance. »
6 Dans un autre endroit, l'Esprit saint dit encore au sujet de Jacob :
« S'étant levé pendant la nuit, il prit ses deux femmes et ses deux servantes, et ses onze enfants, franchit le torrent, et fit passer tout ce qu'il possédait. Il demeura seul, et voilà qu'un ange lutta avec lui jusqu'au matin; et quand cet ange vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha le nerf de sa cuisse, qui aussitôt se sécha ; et il lui dit : Laisse-moi, car voici l'aube du jour. **7** Jacob répondit : Je ne te laisserai point, si tu ne me bénis. Celui-ci lui dit : Quel est ton nom ? Le patriarche répondit : Jacob. L'ange lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël ; car tu as été fort contre Dieu, combien plus tu seras fort contre les hommes!;Alors Jacob lui demanda quel était son nom, et il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom? Et il le bénit, et il appela cet endroit vision de Dieu, disant : J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme s'est réjouie. »
8 Ailleurs, l'Écriture dit encore du même Jacob :
« Jacob vint donc à Luza, qui est dans la terre de Chanaan et surnommée Béthel; il vint, lui et tout le peuple qui était avec lui, et il éleva là un autel, et il appela ce lieu du nom de Béthel. Car Dieu lui apparut là quand il fuyait son frère Esaü. Alors mourut Débora, la nourrice de Rébecca, et elle fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne, et le nom de ce lieu fut le

chêne de pleurs. Or, Dieu apparut encore à Jacob dans Luza, quand il arriva de Mésopotamie de Syrie, et il le bénit, lui disant : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël. »
9 Vous le voyez, celui qui apparut à Jacob est appelé Dieu; il l'est, en effet, et le sera toujours.
10 Ils firent tous un mouvement de tête, pour indiquer qu'ils approuvaient mon explication, et je continuai : Il importe, je crois, de citer encore ici l'endroit de l'Écriture qui nous apprend comment se fit voir à Jacob, fuyant devant son frère Esaü, celui qui est désigné tout à la fois sous les noms d'ange de Dieu et de Seigneur, qui se montra à Abraham et lutta contre ce même Jacob sous l'apparence d'un homme. Voici le passage :
« Or, Jacob, parti de Bersabée, poursuivait son chemin vers Haran.
« Et arrivé en un lieu où il voulait se reposer, après le coucher du soleil, il prit des pierres qui étaient là, et les mit sous sa tête, et dormit en ce même lieu.
« Et il vit en songe une échelle posée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel, et des anges de Dieu qui montaient et descendaient par elle;
« Et le Seigneur appuyé sur l'échelle, **12** lui disant : Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac. Je te donnerai la terre sur laquelle tu dors, à toi et à ta postérité.
« Et ta postérité sera comme la poussière de la terre, et sera multipliée en Occident et en Orient, au septentrion et au midi ; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.
« Et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en cette terre; et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que j'ai dit.
13 « Quand Jacob fût éveillé de son sommeil, il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci, et je ne le savais pas.
« Et plein d'effroi, il dit : Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.
« Et Jacob, se levant le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'éleva comme un monument, et y répandit de l'huile.
« Et il appela Béthel la ville qui avait auparavant le nom de Luza. »

LIX.
1 Quand J'eus fini, je leur demandai la permission de citer un autre passage : Souffrez, leur dis-je, que je vous montre d'après le livre de l'Exode cet ange, ce Dieu, ce Seigneur, cet homme, que virent Abraham et Isaac, apparaissant à Moïse au milieu d'un buisson ardent et conversant avec lui. — Volontiers, s'écrièrent-ils ; loin de vous trouver importun, nous vous écoutons avec plaisir.
2 — Voici, leur dis-je, ce que nous lisons dans l'Exode :
« Et il advint longtemps après que le roi d'Égypte mourut, et les enfants d'Israël gémirent, à cause de la multitude des travaux dont on les accablait. »
Et ce qui suit jusqu'à ces paroles :
« Va et assemble les anciens d'Israël, et tu leur diras: Le Seigneur, Dieu de vos pères, m'est apparu; le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, disant : Je vous ai visités et j'ai vu toutes les choses qui vous sont arrivées en Égypte. »
3 Sur ces paroles je fis cette réflexion : Vous voyez, mes amis, que celui que Moïse regarde comme un ange qui conversait avec lui du milieu d'un buisson ardent déclare à son serviteur Moïse ce qu'il était, c'est-à-dire le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.
LX.
1 — Mous ne comprenons pas ce passage comme vous, me dit Tryphon; nous croyons plutôt que c'est un ange qui se montrait au milieu du feu, et que c'est Dieu qui parlait à Moïse, de sorte qu'ils étaient deux dans la vision, Dieu et un ange.
2 — Eh bien ! répondisse, admettons ce que vous dites là, c'est-à-dire que Dieu et un ange se sont fait voir en même temps dans cette circonstance. Vous m'accorderez que celui qui dit à

Moïse : « Je suis le Dieu d'Abraham, etc., » n'est pas, comme je l'ai prouvé plus haut, le Dieu créateur de l'univers, mais le Dieu qui se fit voir à Abraham et à Jacob, le Dieu ministre des volontés de celui qui a tout fait, le Dieu qui vint exécuter les décrets que sa justice avait portés sur Sodome. Ainsi donc, en supposant avec vous qu'ils fussent deux dans cette vision, Dieu et un ange, qui oserait dire que le Dieu père et créateur de toutes choses ait quitté les hauteurs des cieux pour apparaître sur un petit coin de la terre ?
3 — Quand il serait prouvé, me dit Tryphon, que celui qui apparut à Abraham, et qui est appelé Dieu et Seigneur, aurait reçu du Dieu créateur, qui réside dans le ciel, la mission de punir la terre de Sodome, qui empêche d'admettre qu'un ange était avec le Dieu qui parlait à Moïse ? Nous n'en conviendrons pas moins que ce Dieu n'est pas le Dieu créateur de l'univers, mais celui qui apparut à Abraham, à Isaac, à Jacob, et qui est appelé l'ange du Dieu créateur, nom qui lui convient si Dieu, puisqu'il est chargé de faire connaître aux hommes la volonté du Dieu tout-puissant
4 — Je vais plus loin, Tryphon, je vous prouverai qu'ils n'étaient pas deux dans la vision, que celui qui est appelé du nom d'ange, et qui est Dieu, était seul quand il s'est montré à Moïse et s'est entretenu avec lui. Voici comme s'exprime l'Écriture :
« L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu au milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc: «J'irai et je verrai cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume pas. Mais le Seigneur, voyant qu'il venait pour regarder, l'appela du milieu du buisson. »
5 Ainsi que nous l'avons vu, l'Écriture appelle du nom d'ange celui qui apparut en songe à Jacob, et nous apprend après ce qu'est cet ange par ces paroles :
« Je suis le Dieu qui t'apparut quand tu fuyais devant Esaü ton frère; »
elle nous dit, à l'époque d'Abraham, qu'il est le Seigneur qui portait de la part du Seigneur résidant au plus haut des cieux la sentence prononcée contre Sodome. De même, dans la circonstance dont il s'agit, l'Écriture nous dit bien que Fange du Seigneur apparut à Moïse, mais elle déclare ensuite que cet ange est Dieu et Seigneur, ne parlant ici que de celui qui nous est montré dans une foule d'endroits comme le ministre du Très-Haut qui ne connaît point de Dieu au-dessus de lui.
LXI.
1 Je vous prouverai, mes amis, par d'autres témoignages de l'Écriture, qu'avant toutes choses Dieu a engendré de lui-même dès le commencement une vertu, une intelligence que l'Esprit saint appelle la gloire du Seigneur, et désigne souvent par le nom de Fils, de Sagesse, de Dieu, de Seigneur, de Verbe; celui à qui l'Écriture donne tous ces titres s'appelle lui-même chef suprême : c'est le nom qu'il a pris quand il s'est montré à Josué, fils de Nun, sous une forme humaine, car il a tous ces noms comme ministre des ordres de Dieu le père et né de ce père par sa volonté. **2** Ce qui se passe en nous est un exemple de cette génération. La parole que nous proférons, nous l'engendrons sans rien perdre de nous-même, car la parole qui est en nous, je veux dire la raison, n'en est pas diminuée. C'est encore ce que nous voyons à l'égard du feu. Une flamme naît d'une autre, sans que la première en soit affaiblie ; la seconde existe et brille, sans diminuer celle à qui elle doit son existence et sa clarté. **3** J'ai pour témoin de ce que j'avance le Verbe divin, le Dieu lui-même engendré du Père de toutes choses, le Verbe et la sagesse, la vertu et la gloire de ce Père tout-puissant. Écoutons ce que la Sagesse, le Verbe, dit par la bouche de Salomon :
« Lorsque je vous aurai annoncé ce qui arrive chaque jour, je reprendrai les choses depuis le commencement des siècles. Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; avant ses œuvres j'étais. Dès l'éternité j'ai été sacrée, dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas, et j'étais engendrée, les sources étaient sans eaux. Les montagnes n'étaient pas encore affermies, j'étais engendrée avant les collines. **4** Le Seigneur n'avait pas fait la terre, et les fleuves et les montagnes. Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais là ; lorsqu'il

entourait l'abîme d'une digue; lorsqu'il suspendait les nuées; lorsqu'il fermait les sources de l'abîme ; lorsqu'il donnait à la mer des limites, et les eaux ne les dépasseront pas ; lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui ; nourrie par lui, j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans l'univers ; et mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes. **5** Maintenant donc, mes enfants, écoutez moi : Heureux ceux qui suivent mes voies ! Écoutez mes leçons, et soyez sages, ne perdez pas une de mes paroles. Heureux l'homme qui m'écoute, qui passe les jours à l'entrée de ma maison, et qui veille au seuil de ma porte ! Celui qui me trouve, trouve la vie; son salut viendra du Seigneur. Mais celui qui pèche contre moi est le meurtrier de son âme, tous ceux qui me haïssent aiment la mort. »

LXII.

1 Et cette vérité nous l'apprenons encore de l'Esprit saint parlant par Moïse, lorsqu'il nous montre, au moment de la création de l'homme, Dieu le père s'adressant en ces termes à celui que l'Écriture nous a fait voir comme Dieu en d'autres circonstances :

« Faisons l'homme à notre ressemblance et à notre image; qu'il ait l'empire sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les troupeaux, sur toute la terre et tous les reptiles qui rampent sur sa surface. »

Et Dieu fit l'homme, il le fit à sa ressemblance; il fit l'homme et la femme, et il les bénît en disant :

« Croissez et multipliez, remplissez la terre et régnez sur elle. »

2 Ne changez pas le sens des paroles que je viens de citer; ne dites pas, comme vos docteurs, que par ce mot faisons. Dieu s'est parlé à lui-même; comme il vous arrive souvent de vous dire sur le point d'agir : Faisons cela. Ou bien que, s'adressant aux éléments, c'est-à-dire à la terre, et autres corps dont celui de l'homme est formé, Dieu leur ait dit faisons ; je vais vous citer un autre passage de Moïse qui lèvera toute équivoque; vous verrez que Dieu s'adresse ici à une autre intelligence bien distincte de lui-même. **3** C'est ainsi qu'il s'exprime :

« Voici qu'Adam a été fait comme l'un de nous, pour qu'il connaisse le bien et le mal. »

Par ces mots : « comme l'un de nous, » il exprime clairement un nombre de personnes unies étroitement entre elles, et fait entendre qu'elles sont au moins deux. Croyez-vous que j'admette ce qu'avance l'hérésie professée parmi vous? Comment les maîtres qui l'enseignent pourraient-ils vous prouver que Dieu parle ici aux anges, et que le corps de l'homme est l'ouvrage de ces derniers ? **4** La vérité, la voici : c'est que le Fils engendré du Père était avec lui avant toutes choses, et que le Père s'entretenait avec son fils, ce fils que Salomon appelle la Sagesse de Dieu, que l'Écriture nous montre, par le même Salomon, comme le principe de toutes choses et comme engendré de Dieu, et qui s'est révélé lui-même sous ces traits à Josué, fils de Nun.

Pour qu'il ne reste dans votre esprit aucun nuage sur la vérité que je soutiens, écoutez ces paroles tirées du livre de Josué :

« Comme Josué était dans les champs de la ville de Jéricho, il leva les yeux et vit un homme debout devant lui, tenant une épée nue; et Josué alla vers lui et lui dit : Es-tu avec nous ou avec nos ennemis ? Celui-ci lui répondit : Je suis le chef de l'armée du Seigneur, et maintenant je viens. Josué tomba prosterné contre terre, et l'adorant, il dit : Que dit mon Seigneur à son serviteur ?Ôte, dit-il, la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu es est saint. Et Josué fit ce qui lui était commandé. Or, Jéricho était fermée et fortifiée dans la crainte des enfants d'Israël, et personne n'osait sortir ni entrer. Et le Seigneur dit à Josué : Voilà que j'ai livré en ta main Jéricho et tous ses guerriers. »

LXIII.

1 — Rien de plus fort que tous ces témoignages, me dit Tryphon. Il reste un point à établir, c'est que ce fils de Dieu ait bien voulu naître d'une vierge selon la volonté de son père, se faire

homme, souffrir le supplice de la croix et mourir, pour ressusciter ensuite et remonter aux cieux. Veuillez maintenant nous le prouver.
2 — Ce que vous voulez de moi, mes amis, leur répondis-je, je l'ai déjà fait par toutes les prophéties que j'ai citées et que je vais rappeler et développer de nouveau pour votre instruction. Puissé-je faire passer dans vos esprits toute la conviction du mien I Je l'essaierai. Ces paroles d'Isaïe :
« Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants, »
ne signifient-elles pas que celui que Dieu a livré à la mort pour les iniquités du peuple n'est pas né de l'homme ? Moïse, parlant de son sang, dit d'une manière mystérieuse qu'il lavera sa robe dans le sang du raisin ; n'est-ce pas nous faire entendre que ce sang lui viendra, non de l'homme, mais de la volonté de Dieu ? **3** Et dans ces paroles de David :
« Je vous ai engendré par ma pensée d'un sein mortel avant l'aurore dans la splendeur des cieux. L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment, vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, ne comprenez-vous pas que Dieu annonce qu'il avait résolu de le faire naître un jour du sein d'une femme. »
Dans un autre passage déjà cité, le Dieu créateur de toutes choses parle de lui en ces termes :
« Votre trône, ô Dieu, est on trône éternel; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire où les filles des rois font vos délices et votre gloire. La reine, votre épouse, est restée à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. Écoutez, ô ma fille ! prêtez une oreille attentive, oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté. C'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant lui. »
5 D'après tous ces passages des Écritures, il est évident qu'il faut l'adorer, qu'il est déclaré Dieu et son Christ par le témoignage même de celui qui a fait toutes ces merveilles. Tous ceux qui croient en lui n'ont qu'une âme, ne forment qu'une même synagogue, une même Église ; et cette Église, qui s'est établie en son nom, qui a pris son nom même, car nous sommes tous appelés Chrétiens, nous est présentée sous le nom de fille par l'Écriture, ainsi que les paroles que nous venons de citer vous l'apprennent en même temps qu'elles invitent à laisser dans l'oubli les anciennes pratiques de nos pères.
« Écoutez, ô ma fille, nous dit le Seigneur par son prophète, et prêtez une oreille attentive; oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre bonté. C'est lui qui est votre Dieu. Présentez-vous devant lui.»
LXIV.
1 — Oui, me dit Tryphon, pour vous autres qui êtes sortis d'entre les gentils et qui avez pris son nom, je veux bien qu'il soit votre Seigneur, votre Dieu, votre Christ, qu'il ait tous les titres dont parle l'Écriture; mais nous, qui adorons le Dieu qui l'a fait, qu'avons-nous besoin de le reconnaître et de l'adorer?
2 - Si je me laissais conduire comme vous autres, Tryphon, par la légèreté et l'amour de la dispute, je cesserais en ce moment tout entretien avec vous ; car ce qui vous préoccupa c'est moins le désir de comprendre que celui de trouver des objections. Comme je crains la justice de Dieu, je ne veux rien prononcer sur le sort d'un seul d'entre vous; je ne dis point s'il sera retranché ou non d'entre ceux qui pourraient se sauver par la grâce du Seigneur des armées; mais vous n'agissez pas ici comme vous le devriez. Quelle que soit votre conduite, je continuerai de répondre à tout ce qu'il vous plaira de me proposer ou de m'objecter. J'agirai donc envers vous comme je le fais envers tous ceux qui veulent discuter avec moi ou me demander des explications sur les points qui nous occupent en ce moment.
3 Si vous aviez réfléchi sur les dernières citations que je viens de faire, vous auriez compris que les élus d'entre vous n'ont pu se sauver que par le Christ, qu'ils sont à lui, et vous ne me

feriez point à ce sujet de nouvelles difficultés. Faut-il vous rappeler les paroles de David, que j'ai citées plus haut ? Alors tâchez de comprendre, au lieu de chercher de mauvais détours et de vaines subtilités. **4** Voici les paroles de David :
« Jéhovah règne, que les peuples tremblent; il est assis sur les chérubins, que la terre soit émue. Jéhovah est grand en Sion, il est élevé au-dessus de tous les peuples; que tous célèbrent son nom, ce nom grand, saint et terrible. La force du roi chérit la justice : c'est vous, ô Dieu, qui en avez établi les lois; vous avez rendu vos jugements et la justice au milieu de Jacob. Célébrez Jéhovah notre Dieu; prosternez-vous devant son marchepied, cal il est saint. Moïse et Aaron ont été ses ministres ; Samuel a invoqué son nom : ils s'adressaient au Seigneur, et le Seigneur leur répondait; il leur parlait du milieu de la colonne de feu, et ils gardaient ses oracles et observaient ses lois. »
5 J'ai cité d'autres paroles de David que vous rapportez à tort au roi Salomon, parce qu'on lui en a fait l'application. Ces paroles mêmes suffisent pour prouver qu'elles ne peuvent s'entendre de ce prince, mais seulement de celui qui existe avant les siècles, et que si vous êtes sauvés, vous ne léserez que par lui. Voici comme s'exprime le prophète:
« Seigneur, donnez au roi vos jugements et au fils du roi votre justice, il jugera votre peuple dans la justice et vos praires dans l'équité; les montagnes produiront la paix au peuple et les collines la justice; il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera le fils du pauvre, il brisera l'oppresseur, il sera craint autant que dureront le soleil et la lime, pendant le cours des générations. »
- Et le reste du psaume jusqu'à ces mots:
6 « Son nom durera autant que le soleil, toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui seul opère les merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire, toute la terre sera remplie de sa majesté! Qu'il soit ainsi, qu'il soit ainsi. »
7 Rappelez-vous également ces autres paroles de David déjà citées. Le prophète vous montre le Christ descendant des cieux et remontant aux cieux, pour vous faire comprendre qu'il est venu au ciel en qualité de Dieu, qu'il s'est fait homme pour habiter parmi les hommes, qu'il doit un jour reparaître, que eu qui l'ont percé le verront et pousseront des gémissements. **8** Citons de nouveau cette prophétie :
« Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains; le jour parle au jour et la nuit à la nuit. Il n'est point de discours, point de langage dans lequel on n'entende cette voix; son éclat s'est répandu dans tout l'univers, il a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Dieu a placé le pavillon du soleil au milieu des cieux; semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, cet astre s'élance comme un géant dans sa carrière; il part des extrémités de l'aurore et il s'abaisse aux bornes du couchant; rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons. »
LXV.
1 — Je vous avoue, me dit Tryphon, que l'autorité de tous ces passages est fort imposante; mais je ne sais comment les concilier avec d'autres où Dieu déclare qu'il ne cédera sa gloire à personne; il le dit formellement dans Isaïe: « Je suis le Seigneur Dieu, c'est mon nom. Je ne céderai à nul autre ni ma gloire, ni mes attributions. »
2 — SI c'est de bonne foi, lui dis-je, que vous vous êtes arrêté après ces paroles, sans rappeler d'abord celles qui précèdent et sans y rattacher celles qui suivent, on peut vous le pardonner; mais si vous avez voulu me dresser un piège et me forcer à dire que les Écritures se contredisent vous vous êtes trompé, je n'oserai jamais ni le dire ni même penser que vous ayez eu cette intention. Quand on vient me proposer de semblables passages qui paraissent en contredire d'autres, j'avoue ingénument que je ne les comprends pas, persuadé comme je le suis que l'Écriture ne peu être opposée à elle-même, et je tâche d'amener à mon sentiment ceux qui pourraient avoir cette pensée. **3** Dans quelle intention avez-vous proposé cette

difficulté ? Dieu le sait. Je veux vous rappeler tout le passage tel qu'il est, et vous comprendrez que Dieu ne communique sa gloire à personne qu'à son Christ. Ainsi donc, mes amis, je reprendrai plus haut quelques paroles auxquelles se rattache et d'où découle passage que vient de citer Tryphon, comme aussi je rappellerai celles qui suivent ce passage et qui s'y lient étroitement. Les paroles que je cite ici, je ne vais pas les prendre de différents côtés, je les cite telles qu'elles se trouvent dans leur liaison et dans leur ensemble ; **4** les voici, veuillez m'écouter :

« C'est ici la parole du Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieux, qui affermit la terre et la couvre de fruits, qui donne le souffle aux animaux et la vie aux hommes. Moi le Seigneur, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice, je te prendrai par la main, je te défendrai, je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple et pour lumière aux nations. Tu ouvriras les yeux des aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. **5** Je suis moi-même mon nom, je ne donnerai point ma gloire à un autre, et à des idoles les louanges qui me sont dues ; ce que je vous ai prédit n'est-il pas arrivé? Je vous annonce des événements nouveaux, écoutez avant qu'ils arrivent; chantez au Seigneur des cantiques, que ces louanges soient publiées d'un bout à l'autre; que la mer et sa vaste étendue retentissent de sa gloire. Îles, habitants des îles, chantez, chantez le Seigneur ; **6** que le désert et les villes élèvent leur voix. Cédar qui habitez les palais, ville assise sur les rochers, faites entendre ses louanges, poussez des cris d'allégresse du haut des montagnes. Mortels, portez-lui vos hommages ; annoncez sa gloire dans les îles. Le Seigneur, Dieu des vertus, sortira de son silence; il ranimera son zèle comme un guerrier qui marche au combat ; il élève sa voix, il jette des cris et fond sur ses ennemis. »

7 Ma citation finie, je les interpellai : Eh bien ! mes amis, ne voyez-vous pas que Dieu déclare qu'il communiquera sa gloire, mais pas à d'autres qu'à celui qu'il a établi pour être la lumière des nations, et qu'il n'est pas vrai de dire avec Tryphon qu'il renferme cette gloire en lui seul?

— Oui, nous l'avons bien compris, dit Tryphon; achetez de démontrer ce qui vous reste à prouver.

LXVI.

1 Alors, reprenant la suite des idées que j'avais interrompues et par lesquelles j'avais commencé à prouver que le Christ est né d'une vierge, et que le prophète Isaïe avait prédit que c'était en effet d'une vierge qu'il devait naître, je crus devoir citer de nouveau cette prédiction, conçue en ces termes :

« Alors le Seigneur parla encore à Achaz et lui dit -. Demande un prodige au Seigneur ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux. Achaz répondit: Je me tairai, je ne tenterai pas le Seigneur. Le prophète s'écria: Écoutez, maison de David, n'est-ce pas assez pour vous de lasser la patience des hommes, faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel ; il se nourrira de lait et de miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. **3** Avant que l'enfant puisse nommer son père et sa mère, la puissance de Damas sera détruite et les dépouilles de Samarie seront portées en triomphe devant Assur, et cette terre que vous détestez sera abandonnée par ces deux rois. Prince, le Seigneur amènera par les armes du roi d'Assyrie, sur vous et sur votre peuple et sur la maison de votre père, des jours tels qu'on n'en a jamais vu de semblables depuis la séparation d'Ephraim et de Juda. »

4 Alors j'ajoutai : — N'est-il pas évident pour tout le monde qu'il n'est personne du sang d'Abraham, excepté Jésus notre Christ, qui soit né ou bien qu'on ait dit être né d'une vierge ?

LXVII.

1 L'Écriture, reprit Tryphon, ne dit pas :

« Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, mais voilà qu'une jeune fille, etc. »

La suite est bien conforme à ce que vous avez dit; quant à la prophétie, elle s'entend d'Ezéchias, car tout ce qui s'y trouve s'est réalisé dans sa personne. **2** On raconte d'ailleurs quelque chose de semblable dans les fables des Grecs ; n'y lit-on pas que celui qu'on appelle Jupiter s'approcha d'une vierge nommée Danaé, et descendit en elle en prenant la forme d'une pluie d'or, et que c'est ainsi que vint au monde un certain Persée ? Ne devriez-vous pas avoir honte de vous rencontrer avec le Grecs? Il serait mieux, je pense, de convenir que votre Jésus est un homme né d'entre les hommes, et que s'il est vraiment le Christ, et que vous puissiez le prouver par les Écritures, c'est un honneur qu'il a mérité par sa parfaite soumission à la loi et l'admirable pureté de sa vie ; mais ne venez pas nous débiter avec confiance de pareilles chimères, de semblables prodiges, si vous ne voulez pas qu'on vous accuse de tomber dans toutes les extravagances des Grecs.
3 — Il est une chose, Tryphon, dont je veux que vous soyez persuadé, ainsi que tout le monde, c'est que lors même que vous enchéririez sur vos sarcasmes et vos plaisanteries, vous ne pourriez tant soit peu m'ébranler. De tout ce que vous venez de dire pour tâcher de me réfuter, je tirerai de nouvelles preuves en faveur de ma cause, et je les fortifierai du témoignage des Écritures. **4** Mais vous ne procédez pas en véritable ami de la vérité : nous étions tombés d'accord sur ce point, que plusieurs observances de la loi ne vous avaient été imposées par Moïse qu'à raison de la dureté de votre coeur, et vous voulez maintenant rétracter ce que vous aviez admis! Car vous venez de nous dire que c'est pour avoir vécu conformément à la loi, que Jésus a été marqué du sceau de l'élection divine et qu'il est devenu le Christ, s'il est toutefois possible de démontrer qu'il le soit.
5 — Mais, reprit Tryphon, ne nous avez-vous pas dit vous-même qu'il avait reçu la circoncision et observé les autres préceptes de la loi de Moïse?
6 — Oui, repris-je, je l'ai dit et je le dis encore; mais je n'ai pas prétendu qu'il eût regardé toutes ces observances de la loi comme un moyen de se sanctifier, et que c'est pour cela qu'il s'y était soumis. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il était venu selon la volonté de son père, le Seigneur, le Dieu de toutes choses, accomplir ses décrets éternels, et je dis que dans cette vue il a consenti à se faire homme, à mourir sur une croix, à tout souffrir de la part de votre nation. **7** Mais, Tryphon, puisque vous revenez sur ce que vous avez admis, répondez-moi : les justes et les patriarches qui ont vécu avant Moïse, et qui par conséquent n'ont pu observer une loi que l'Écriture ne fait remonter qu'à lui, seront-ils sauvés, auront-ils part ou non à l'héritage des saints?
8 — Ils seront sauvés, répondit-il, les Écritures m'obligent de l'admettre.
— J'ai une autre question à vous faire, lui dis-je : est-ce parce qu'il en avait besoin, que Dieu a commandé à vos pères de lui offrir des présents et des victimes? Ou bien était-ce à cause de la dureté de leur cœur et de leur pente vers l'idolâtrie?
— Les Écritures me forcent encore ici d'être de votre avis.
9 Alors je repris : — Dites-moi si Dieu avait promis ou non de donner un Testament nouveau, après celui qui fut donné sur le mont Oreb.
Il me répondit que les Écritures l'annonçaient formellement.
— Mais l'ancien Testament, continuai-je, ne fut-il pas donné à vos pères au milieu d'un si grand appareil de terreur et d'effroi, qu'ils ne pouvaient entendre la voix de Dieu, ni même souffrir qu'il leur parlât ?
— Je l'avoue, me dit-il.
10 — Pourquoi donc, lui dis-je, Dieu a-t-il promis de donner un nouveau Testament, et annoncé qu'il ne le donnerait plus comme le premier, au milieu de l'appareil terrible du tonnerre et des éclairs ? Ne voulait-il pas nous montrer quelle différence il mettait entre la loi éternelle faite pour tous les hommes, et la loi propre à votre peuple et accommodée à la dureté de son cœur, comme il le déclare par les prophètes.

11 — Tous ceux qui aiment la vérité, me répondit Tryphon, seront nécessairement de votre avis; vous ne trouverez d'opposition que de la part de ceux qui ne cherchent qu'à disputer.
— Et comment, répliquai-je, pouvez-vous faire ici le procès aux esprits contentieux, quand vous les imitez? car vous retraciez ce que vous avez admis.
LXVIII.
1 — Le tort n'est pas de mon côté, mais du vôtre, me dit Tryphon ; vous voulez nous faire croire ce qui est incroyable, impossible. Peut-on supposer qu'un Dieu se soit abaissé jusqu'à naître et se faire homme?
— Si je ne m'appuyais pour le prouver, lui dis-je, que sur les raisonnements de l'homme, sur de vains systèmes, vous auriez raison de ne pas m'écouter. Mais si je raisonne d'après les Écritures, si je vous cite non pas un passage, mais une multitude de passages qui établissent cette vérité; si je ne me borne pas à vous les citer une fois, mais plusieurs, vous conjurant de les comprendre, vous vous raidissez contre la parole et la volonté de Dieu, qu'il faudrait plutôt apprendre à connaître, vous endurcissez vos cœurs. En persévérant dans les dispositions où je vous vois, c'est à vous-mêmes que vous faites tort. Vous ne me nuisez en rien, car je resterai ce que j'étais avant de vous avoir rencontré, et je prendrai congé de vous.
2 — Mais comprenez, mon ami, me dit Tryphon, que vous n'êtes arrivé la qu'après beaucoup de travail et d'étude. Il nous faut donc aussi examiner longtemps cette grande question, et ne donner notre assentiment que lorsque l'Écriture nous y force.
— Je ne vous demande pas non plus, mes amis, d'admettre sans le plus sérieux examen tout ce qui fait l'objet de nos discussions. Mais ce que je vous demande, c'est de ne pas vous rétracter ni revenir sans cesse sur vos pas, lorsque vous n'avez plus rien à dire.
3 — C'est ce que nous tâcherons de faire, me dit Tryphon.
— Outre les questions que je vous ai proposées, lui répondis-je, J'en ai d'autres encore à vous adresser; peut-être par cette voie parviendrai-je plus vite à terminer la discussion.
— Faites-les, me dit Tryphon.
— Croyez-vous qu'il soit dit dans les Écritures qu'il faille adorer un autre Seigneur, un autre Dieu que le créateur de l'univers, et son Christ qui s'est fait homme, comme je vous l'ai prouvé par tant de passages?
4 — Comment vous répondre ici affirmativement, me dit Tryphon, quand tout à l'heure nous agitions la grande question de savoir s'il existait un autre Dieu que le père de toutes choses?
— N'est-il pas nécessaire que je sache de vous si vous n'avez pas maintenant sur Dieu d'autres sentiments que ceux que vous aviez tout à l'heure?
— Ils n'ont pas changé. Ce fut toute la réponse de Tryphon.
— Puisque l'Écriture vous dit en parlant du Christ : «Qui racontera sa génération? » et que vous admettez le sens de ces paroles, ne devez-vous pas comprendre qu'il n'est pas né de l'homme?
5 — Mais pourquoi, reprit Tryphon, est-il dit à David, dans l'Écriture, que Dieu se choisira un fils né de lui, qu'il lui donnera l'empire, qu'il le placera sur le trône de sa gloire?
6 — Oui, Tryphon, si cet oracle d'Isaïe : « Une vierge concevra, » s'adressait à une autre maison des douze tribus qu'à celle de David, il pourrait y avoir quelque doute; mais comme la prophétie concerne la famille de ce roi, que fait Isaïe? La chose que Dieu avait annoncée à David d'une manière mystérieuse, il l'expose clairement telle qu'elle devait arriver. Peut-être ne savez-vous pas que plusieurs événements annoncés d'abord d'une manière obscure, sous le voile de la parabole ou du mystère, ou figurés par quelques actions symboliques, sont ensuite éclaircis et développés par d'autres prophètes qui viennent après les personnages dont les paroles ou les actions n'étaient dans le principe qu'une légère ébauche de ces événements à venir?
7 — Oui, c'est très vrai, s'écria Tryphon.

— Si je prouve que la prophétie â Isaïe regarde notre Christ, et non pas Ezéchias, comme vous le prétendez, cesserez-vous enfin de vous en rapporter à vos docteurs qui osent soutenir que la version des Septante faite sous Ptolémée, roi d'Égypte, est infidèle en plusieurs endroits? **8** Car tous les passages qui prouvent évidemment combien leurs interprétations sont insensées, combien ils sont pleins d'eux-mêmes, ils ne craignent pas de dire qu'on les a altérés, qu'ils ne sont pas conformes au texte. Mais trouvent-ils un passage qui leur paraisse susceptible de pouvoir être modifié et amener à signifier une action purement humaine, ils disent que ce passage ne s'entend pas de notre Christ; ils l'appliquent à tout autre personnage qu'il leur plaît d'imaginer. C'est ainsi qu'ils ont dit que les paroles qui nous occupent se rapportaient à Ezéchias ; mais je vous montrerai comme je vous l'ai promis **9** la fausseté de leur assertion. Leur opposons-nous les endroits de l'Écriture qui montrent si clairement que le Christ doit souffrir, qu'il faut l'adorer, qu'il est Dieu ? l'évidence les force de convenir qu'il s'agit ici du Christ ; mais ils osent dire que le notre n'est pas ce Christ promis ; que du reste ils ne contestent pas que celui-ci ne vienne un jour, qu'il ne doive souffrir, régner et être adoré comme Dieu. Je vous ferai voir aussi combien ce langage est ridicule et insensé. Mais je suis pressé de répondre d'abord à ces assertions aussi peu raisonnables que vous avez tout à l'heure émises. J'arriverai ensuite aux preuves qu'il nous reste à vous donner.

LXIX.

1 Sachez donc, Tryphon, que toutes les fables répandues parmi les Grecs, par celui que nous appelons le démon, et qui ne sont que des altérations de nos livres saints, que les prodiges qu'il a opérés par les magiciens d'Égypte et par les faux prophètes du temps d'Eue, ne servent qu'à me confirmer dans ma foi aux divines Écritures et dans la manière dont je les entends. **2** Lorsqu'on me dit que Bacchus est né de Jupiter et de Sémélé, qu'il est l'inventeur de la vigne, qu'il fut mis en pièces, qu'il mourut, qu'après il ressuscita et remonta au ciel, que le vin est employé dans la célébration de ses mystères, est-ce que je ne retrouve pas là l'oracle de Jacob, que rapporte Moïse, mais imité, falsifié par le démon ? **3** Lorsqu'on me raconte qu'il exista un héros invincible du nom d'Hercule, qu'il parcourut toute la terre, qu'il naquit de Jupiter et d'Alcmène, qu'il est monté au ciel après avoir souffert la mort, est-ce que je ne reconnais pas encore ici la trace du démon? Est-ce que je ne vois pas bien qu'il a cherché à contrefaire cet endroit où l'Écriture nous présente le Christ s'élançant comme un géant infatigable pour fournir sa carrière?

Et si on me parle d'un certain Esculape ressuscitant les morts, guérissant toutes sortes de maladies, puis-je m'empêcher de m'écrier : c'est encore ici une altération des oracles qui concernent le Christ?

4 Je n'ai encore fait mention d'aucun de ces oracles qui annoncent les prodiges du Christ, je dois au moins vous en citer un ; vous verrez comment l'Écriture s'adresse aux hommes qui étaient, comme un véritable désert, sous le rapport de la connaissance de Dieu, je veux dire les gentils, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, de l'intelligence et ne comprenaient pas, et adoraient des dieux faits de main d'hommes ; vous verrez, dis-je, comment l'Écriture leur annonce qu'ils laisseront là leurs idoles pour croire au Christ. **5** Voici la prophétie qui les regarde :

« Le désert se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lys ; elle germera de toutes parts ; ses hymnes, ses transports témoigneront sa joie; la gloire du Liban lui est donnée, ainsi que la beauté du Carmel. Connaissez la gloire du Seigneur et la grandeur de mon Dieu. Fortifiez les mains languissantes, affermissez les genoux tremblants. Dites aux cœurs chancelants : Fortifiez-vous et ne craignez point, voilà que votre Dieu amènera la vengeance due à sa gloire ; il vient lui-même et vous sauvera. Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts, le boiteux sera agile comme le cerf, la langue du muet sera prompte et rapide ; alors les rochers du désert seront brisés, des fleuves arroseront la solitude. La terre la plus aride est devenue un lac, des fontaines jaillissantes arrosent des terres

arides; où habitaient les serpents s'élèvera la verdure des roseaux et des joncs. Oui, on verra une source d'eau vive au sein d'une terre desséchée. »
6 Et cette source qui a jailli au milieu de la terre aride des gentils, si nous considérons quelle était leur ignorance du vrai Dieu, n'est-ce pas Jésus-Christ qui d'abord a paru au milieu de vous guérissant les aveugles de naissance, les sourds, les boiteux, faisant par la seule vertu de sa parole marcher celui-ci, entendre celui-là, voir cet autre? Il fit plus encore : il rappelait les morts à la vie; il essayait, à force de prodiges, de réveiller l'attention des hommes qui vivaient alors pour les obliger à le reconnaître. **7** Mais ceux-ci attribuaient à la magie les miracles qu'ils lui voyaient opérer. Ils osaient dire que c'était un magicien, un imposteur qui trompait le peuple.
Mais savez-vous quel motif le portait encore à opérer ces prodiges? Il voulait convaincre ceux qui croiraient en lui que, s'ils étaient fidèles à garder ses préceptes, quelles que fussent leurs infirmités corporelles, ils reprendraient un corps pur et intact au jour de son second avènement, qu'ils ressusciteraient immortels, exempts de corruption, impassibles.
LXX.
1 Quand ceux qui racontent les mystères du dieu Mithra nous disent qu'il est né d'une pierre et appellent caverne le lieu où l'on dit qu'il initie lui-même à son culte ceux qui croient en lui, puis-je encore ici m'empêcher de reconnaître une imitation de cet endroit où Daniel nous montre une pierre se détachant sans effort d'une haute montagne, et de la prophétie d'Isaïe dont ils ont même essayé d'imiter les paroles ? Car les adorateurs de Mithra ont aussi voulu qu'on tînt chez eux des discours sur la pratique de la justice. **2** Mais citons les paroles d'Isaïe, vous comprendrez mieux la vérité de ce que j'avance :
« Peuples éloignés, apprenez ce que j'ai fait ; peuples voisins, reconnaissez ma puissance. Les impies ont été saisis d'effroi dans Sion, la terreur a été parmi les hypocrites. Qui de vous soutiendra les ardeurs éternelles? Celui qui marche dans les sentiers de la justice et qui rend hommage à la vérité, qui rejette les présents, n'écoute pas les paroles sanguinaires et ferme les yeux pour ne pas voir le mal : celui-là habitera sous la caverne élevée d'une roche inexpugnable; **3** l'eau et le pain lui seront constamment donnés. Vous verrez votre roi dans l'éclat de sa gloire et vous porterez au loin vos regards. Votre âme méditera la crainte du Seigneur. Où est le savant? où est celui qui entreprend de donner des conseils? Qui compte ceux qui sont nourris? Les petits et les grands? Ils n'ont pu entrer en conseil avec lui, ni comprendre la profondeur de ses paroles : de sorte qu'ils n'ont rien su. Peuple vicieux, qui ne comprend pas quand on lui parle. »
4 Il est évident que, dans cette prophétie, il s'agit de ce pain que notre Christ nous a ordonné d'offrir en mémoire du corps qu'il a pris pour le salut de ceux qui croient en lui et en faveur desquels il s'est rendu passible. Il est clair qu il s'agit aussi du calice sur lequel il a recommandé de prononcer des paroles d'actions de grâce en mémoire de son sang.
La même prophétie ne nous annonce-t-elle pas que nous verrons un jour ce roi dans toute sa gloire? **5** Ne nous dit-elle pas que le peuple qui devait croire en lui, et que le prophète voyait déjà, s'appliquerait à méditer la crainte du Seigneur, que c'était un fait connu d'avance? Enfin, les mêmes oracles peuvent-ils élever plus haut la voix pour vous dire que ceux qui croient entendre les Écritures ne les comprennent pas, lors même qu'on les leur explique.
Pour moi, quand j'entends raconter que Persée est né d'une vierge, je comprends, Tryphon, que c'est un passage de nos livres saints que l'astucieux serpent a tenté d'imiter.
LXXI.
1 M'en rapporterai-je à vos docteurs, qui prétendent que les soixante-dix vieillards réunis chez Ptolémée, roi d'Egypte, n'entendaient pas les divines Ecritures, et qui refusent d'admettre leur interprétation pour nous donner la leur.
2 Je ne veux pas vous laisser ignorer que ces docteurs ont retranché de la version faite avec tant de soin par les soixante-dix vieillards chez Ptolémée une foule de passages qui attestent

que les divins oracles avaient annoncé que ce Jésus mis en croix était Dieu, était homme ; qu'il serait crucifié, qu'on le ferait mourir. Comme je sais que tous les vôtres refusent d'admettre ces passages, je crois inutile de m'y arrêter. Je m'attache de préférence à ceux que vous ne contestez pas; car vous avez reconnu tous ceux que j'ai cités. **3** Vous n'avez élevé de difficulté que sur le mot vierge de cette prophétie :
« Voilà qu'une vierge concevra, etc. »
Vous prétendez qu'on doit dire :
« Voiià qu'une jeune fille. »
Je vous ai promis de vous prouver que cette prophétie doit s'entendre non d'Ezéchias, comme voos l'avancez, mais uniquement de notre Christ, et c'est aussi cette preuve que je vais vous donner.
4 — Mais avant, me dit Tryphon, citez-nous donc, nous vous en prions, quelques-uns des passages retranchés, dites-vous, par nos docteurs.
LXXII.
1 — Vous le désirez, lui répondis-je, je vais vous satisfaire. De l'endroit où Esdras parle de la loi portée sur la pâque, ils ont retranché ces mots :
« Et Esdras dit au peuple : Cette pâque, c'est notre Sauveur et notre refuge. SI vous saviez, s'il entrait dans votre esprit qu'il arrivera que nous l'humilierons par la croix? Si du moins dans la suite nous espérions en lui, ce lieu ne serait pas désolé pour toujours, nous dit le Dieu des vertus. Mais si vous ne croyez pas à sa parole, si vous ne l'écoutez pas lorsqu'elle vous sera annoncée, voos serez le jouet des nations. »
2 De Jérémie, ils ont supprimé ces mots : Je suis comme un agneau que l'on porte au lieu du sacrifice. Voici ce qu'ils méditaient contre moi, ils disaient :
« Venez, donnons-lui du bois au lieu de pain. Retranchons-le de la terre des vivants, et que son nom s'efface à jamais. »
3 Ce passage se lit encore dans quelques-uns des exemplaires conservés par vos synagogues ; car il n'y a pas longtemps qu'il a été retranché.
Quand on prouve aux Juifs, d'après ce passage, que leur projet était de crucifier le Christ et de le faire mourir; quand on leur montre d'ailleurs l'identité de ce même passage avec celui d'Isaîe, qui nous présente le Messie conduit à la mort comme une brebis, ils se trouvent dans un étrange embarras et vous les voyez recourir aux injures et aux blasphèmes. **4** N'oublions pas cet autre endroit de Jérémie qu'ils ont également supprimé :
« Le Seigneur Dieu s'est souvenu de ses morts d'Israël, qui sont endormis dans la terre des tombeaux, et il est descendu vers eux pour leur évangéliser son salut. »
LXXIII.
1 Du quatre-vingt-quinzième psaume de David, ils ont fait disparaître ces deux mots : « par le bois. » Le texte portait :
« Dites aux nations : Le Seigneur a régné par le bois. »
Ils ont laissé :
« Dites aux nations : Le Seigneur a régné. »
2 Voyez s'il est un seul Israélite dont on ait pu dire, comme de Dieu et du Seigneur, qu'il a régné sur les nations, excepté ce Jésus crucifié et ensuite ressuscité, affranchi de la mort comme l'atteste l'Esprit saint dans le même psaume. Il déclare encore qu'il n'a rien de commun avec les dieux des nations; que ceux-ci ne sont que des simulacres qui représentent les démons. **3** Pour que vous compreniez bien le sens du psaume, je vais vous le citer tout entier. Le voici :
« Chantez à Jéhovah on nonveau cantique; que toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah. Célébrez Jéhovah, bénissez son nom, annoncez de jour en jour que notre salut vient de lui. Racontez sa gloire parmi les nations, et ses merveilles au milieu de tous les peuples. Jéhovah est grand, il est digne de toutes nos louanges, Il est terrible par-dessus tous les dieux. Tous les

dieux des nations ne sont que de vains simulacres, mais Jéhovah a fait les cieux. La gloire et la majesté marchent devant lui; la force et la splendeur sont dans son sanctuaire. Apportez à Jéhovah, famille des nations, apportez à Jéhovah la gloire et la puissance. Apportez à Jéhovah la gloire due à son nom ; **4** apportez votre offrande, entrez dans ses parvis. Courbez-vous devant Jéhovah dans la splendeur de son sanctuaire ; habitants de la terre, tremblez en sa présence. Dites parmi les nations : Jéhovah règne, la terre sera affermie et ne sera point ébranlée; il va juger les peuples selon sa justice. Que les cieux s'en réjouissent, que la terre tressaille, que la mer mugisse avec tout ce qu'elle renferme. Que les campagnes et tout ce qui les habite soient dans l'allégresse, que les arbres des forêts tressaillent de joie devant Jéhovah; il vient, il vient juger la terre; il jugera l'univers dans sa justice et les peuples dans sa vérité. »
5 Tryphon me répondit : — Dieu seul peut savoir si les princes du peuple ont retranché, comme vous le dites, quelque passage des Écritures; du reste, la chose me paraît incroyable.
6 — Ainsi doit-elle vous paraître, lui répondis-je; car ils oot commis un crime bien plus affreux que lorsqu'ils élevèrent un veau d'or, après avoir été nourris par la manne dans le désert; que lorsqu'ils immolèrent leurs enfants au démon, que lorsqu'ils firent mourir les prophètes eux-mêmes; mais supposez que je ne vous ai point parlé des passages qulls ont frauduleusement supprimés, est-ce que tant d'autres déjà cités, indépendamment de ceux que nons citerons plus tard et que vous admettez avec nous, ne suffisent pas et au-delà pour établir la vérité des points que nous discutons en ce moment?
LXXIV.
1 — Oui, dit Tryphon, nous le savons, c'est sur notre demande que vous avez cité tous ces passages ; mais le dernier psaume de David, dont vous venez de parler, ne peut s'appliquer, il me semble, qu'au Dieu créateur du ciel et de la terre; vous, au contraire, vous prétendez qu'il se rapporte à cet homme de douleur que vous voulez donner pour le Christ.
2 — Faites attention, je vous prie, lui répondis-je, à la manière dont j'emploie les paroles de l'Esprit saint qui se trouvent dans ce psaume, et vous verrez que nous ne cherchons pas à vous tromper ou à nous tromper nous-mêmes. Quand vous m'aurez quitté et que vous serez livré à vos propres réflexions, vous comprendrez par vous-même que ce passage, comme tant d'autres, ne peut s'entendre que du Christ.
« Chantez à Jéhovah un cantique nouveau ! Que toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah. Chantez Jéhovah, bénissez son nom, annoncez de jour en jour que notre salut vient de lui : racontez ses merveilles à toutes les nations. »
3 Que fait ici l'Esprit saint ? Il exhorte tous les peuples de la terre qui ont le bonheur de connaître le mystère du salut, c'est-à-dire la passion du Christ, par laquelle Dieu les a sauvés, à chanter sans cesse des hymnes en l'honneur du Dieu créateur et père de toutes choses, à publier qu'il mérite nos louanges, qu'il est le Dieu grand et terrible ; que c'est lui qui a tout créé, que c'est de. lui que nous vient le salut, c'est-à-dire le Christ qui fut mis en croix, qui a souffert la mort et qui règne maintenant sur le monde. Car il est venu remplacer l'alliance rendue vaine par l'impiété de vos pères. Témoin ce passage :
« Et ce peuple, s'élevant en tumulte, se prostituera à des dieux étrangers dans la terre où il va entrer pour y habiter. Il me délaissera et rendra vaine l'alliance que j'ai établie avec lui. Et ma fureur s'embrasera contre lui en ce jour, et je le délaisserai, et je lui cacherai ma face, et il sera en proie à tous les maux, et toutes les afflictions l'envahiront, de sorte qu'il dira en ce jour : Parce que Dieu n'est pas avec nous, ces maux m'ont envahi. Et moi je cacherai et je cèlerai ma face en ce jour, à cause de tous les maux qu'il a faits, parce qu'il a suivi des dieux étrangers. »
LXXV.
1 Moïse publie dans le livre de l'Exode, et toujours d'une manière mystérieuse, que Jésus-Christ est le nom même de Dieu, ce nom qui ne fut révélé ni à Abraham, ni à Jacob, et dont nous avons le secret. C'est ainsi qu'il s'exprime:

« Dieu dit à Moïse : Voilà que j'enverrai mon ange devant vous, afin qu'il vous précède et vous garde en votre voie, et qu'il vous introduise au lieu que je vous ai préparé. Respectez-le, et écoutez sa voix et ne le méprisez point, car il ne vous pardonnera point parce que mon nom est en lui.»
2 Par qui vos pères ont-ils été introduits dans la terre promise? N'est-ce point par celui qui fut surnommé Jésus et qui s'appelait auparavant Ausès? Réfléchissez et vous comprendrez que Jésus fut aussi le nom de celui qui dit à Moïse : « Mon nom est en lui. » Il s'appelait encore Israël, surnom qu'il donna à Jacob. **3** On désigne sous le nom d'anges et d'apôtres, les prophètes qui sont envoyés pour porter ses ordres, ainsi que nous l'apprenons par ces paroles d'Isaïe : « Envoyez-moi, Seigneur. » Or, n'était-il pas le grand prophète, le prophète par excellence, celui qui reçut le nom de Jésus? **4** S'il a pu se montrer sous tant de formes à Abraham, à Jacob, à Isaac, ainsi que nous le savons, pouvons-nous un moment douter ou refuser de croire qu'il ait pu naître d'une vierge et se faire homme, pour se conformer à la volonté de son père, surtout quand une multitude de passages nous prouvent que ce mystère s'est accompli comme tant d'autres, en vertu de la même volonté?
LXXVI.
1 Et ces paroles : Comme le fils de l'homme, par lesquelles Daniel désigne celui qui reçut l'empire éternel, ne font elles pas entendre ce que nous voulons établir, c'est-à-dire qu'il est homme, qu'on a vu en lui un homme, sans qu'il soit pour cela né de l'homme? Que signifie cette pierre mystérieuse détachée d'elle-même? Que tout est ici l'ouvrage, non pas de l'homme, mais de la volonté de Dieu, le père tout-puissant, qui seul a engendré celui que désignent ces paroles : Comme le fils de l'homme. **2** Et celles d'Isaïe :
« Qui racontera sa génération? »
ne signifient-elles pas, en d'autres termes, qu'elle ne peut être racontée et que par conséquent elle n'est pas l'ouvrage de l'homme; car il n'est pas d'homme né de son semblable dont on ne puisse faire connaître l'origine.
Au sujet de la robe qu'il lave « dans le sang de la vigne, » ainsi que s'exprime Moïse, nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit plusieurs fols : que par là le prophète nous annonçait d'une manière mystérieuse que le sang du Christ ne vient pas plus de l'homme que le sang du raisin, mais de Dieu seul. **3** Lorsque Isaïe l'appelle l'ange du grand conseil, ne fait-il pas connaître d'avance qu'il sera le maître et le précepteur des nations, comme il l'est en effet par la doctrine qu'il est venu leur annoncer ? Car le grand conseil du Père sur tous ceux qui lui ont été et qui lui seront agréables, comme sur les hommes et les anges rebelles à sa volonté, n'a été hautement révélé que par Jésus; témoins ces paroles :
4 « Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et s'assôiront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, **5** et plusieurs me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons et fait grand nombre de prodiges? Et alors je leur dirai : Retirez-vous de moi »
Par ces autres paroles, où se trouve la condamnation de ceux qui seront jugés indignes du salut, nous apprenons à connaître quelle doit être la sentence du juge :
« Allez, leur dira-t-il, allez dans les ténèbres extérieures que le Père a préparées pour Satan et pour ses anges. »
6 Ailleurs, il s'adresse en ces termes à ses disciples :
« Voici que je vous donne la puissance de marcher sur les serpents, sur les scorpions et les scolopendres, et de fouler aux pieds toutes les forces de l'ennemi. »
En effet, nous qui croyons en Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, ne réduisons-nous pas sous notre puissance, par les exorcismes, tous les démons, tous les génies mauvais ? Les prophètes avaient prédit d'une manière mystérieuse que le Christ devait souffrir et régner ensuite sur toutes choses, et personne n'avait compris le sens de leurs oracles, jusqu'au jour où

il les dévoila lui-même à ses apôtres ; **7** car il leur avait dit, bien avant d'être attaché à la croix :
« Il faut que le Fils de l'homme souffre toutes ces choses, qu'il soit rejeté par les scribes et les pharisiens, qu'on le mette à mort et qu'il ressuscite le troisième jour. »
David avait annoncé que celui qui existe avant le soleil et la lune, naîtrait d'un sein mortel, d'après la volonté de son père, et déclaré en même temps qu'il était le Dieu fort, en sa qualité de Christ, et devait être adoré.

LXXVII.

1 — Je conviens avec vous, dit Tryphon, que toutes ces raisons sont d'un grand poids, et bien capables de persuader; mais revenez à ce passage dont vous nous avez promis l'explication, je ne vous en fais pas grâce. Montrez-moi comment vous pouvez en tirer une preuve en faveur de votre Christ ; car nous prétendons que ce passage ne peut s'entendre que d'Ezéchias.
2 — Volontiers, Tryphon, lui répondis-je, je vais me conformer à vos désirs; mais, auparavant, prouvez-moi qu'il ait été dit d'Ezéchias, qu'avant de pouvoir nommer son père et sa mère, il s'était emparé, à la vue du roi des Assyriens, de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie. Vous prétendez qu'Ezéchias fit la guerre à Samarie et à Damas, à la vue du roi des Assyriens; **3** je ne vous laisserai pas donner cette interprétation arbitraire ; car voici ce que dit le prophète :
« Avant que l'enfant ait appris à nommer son père et sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et de Samarie, etc. »
Si, au lieu d'ajouter :
« Avant de pouvoir connaître son père et sa mère, etc., »
l'Esprit saint s'était contenté de dire :
« Elle enfantera un fils qui se rendra maître de Damas et de Samarie, »
vous pourriez peut-être dire que Dieu, qui connaissait d'avance les victoires que devait remporter Ezéchias, les avait annoncées; mais il ajoute ces mots :
« Avant que l'enfant ait appris à nommer son père et sa mère. »
Citez-nous quelqu'un de votre nation à qui chose semblable soit arrivée; vous ne le pouvez pas; pour nous, il nous est facile de montrer que notre Christ a réalisé la prophétie. **4** A peine est-il né, que des mages partis de l'Arabie viennent l'adorer après s'être présentés d'abord à Hérode qui régnait sur votre contrée, et qui est ici désigné sous le nom du roi des Assyriens, à cause de son impiété et de la perversité de son cœur : vous savez que l'Esprit saint emploie souvent ces comparaisons et ces paraboles pour exprimer de pareilles dispositions. Quand il accable de reproches Jérusalem et tout son peuple, ne dit-il pas en style figuré :
« Ton père est Amorrhéen et ta mère Chétéenne. »

LXXVIII.

1 Lorsque les mages venus d'Arabie eurent dit à Hérode : « Une étoile que nous avons vue dans le ciel nous a fait comprendre qu'il était né un roi dans votre contrée, et nous sommes venus l'adorer, » que fit ce prince ? Il interrogea les anciens du peuple, et ceux-ci lui répondirent qu'en effet un prophète avait dit au sujet de Bethléem :
« Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les principautés de Juda; de toi sortira un chef qui conduira mon peuple. »
2 Mais quand les mages arrivés dans cette ville eurent adoré l'enfant et lui eurent offert des présents d'or, d'encens et de myrrhe, Dieu les avertit de ne pas retourner vers Hérode. **3** C'est ainsi qu'avant leur arrivée, Joseph, l'époux de Marie, qui voulait la renvoyer parce qu'il croyait qu'elle avait conçu d'un homme et qu'elle était adultère, fut averti par une vision de ne pas suivre cette pensée. Il apprit de l'ange qui lui apparut que ce n'était pas de l'homme, mais de l'Esprit saint qu'elle avait conçu, **4** et Joseph, frappé de crainte, se garda bien de la renvoyer. Le recensement qui se fit pour la première fois en Judée, sous Cyrenius, l'obligea de se rendre de Nazareth, où il demeurait, à Bethléem, feu de sa naissance, pour s'y faire inscrire, car il

était de la tribu de Juda qui habitait cette contrée. Il reçut l'ordre ensuite de se retirer en Égypte et d'y demeurer avec Marie et l'enfant, jusqu'à ce que Dieu les avertit de retourner en Judée. **5** L'enfant naquit donc à Bethléem, dans une espèce de grotte, près de ce bourg où Joseph n'avait pu trouver à se loger; c'est dans cette grotte que Marie mit au monde le Christ et qu'elle le coucha dans une crèche, et c'est là que les mages venus d'Arabie le trouvèrent. **6** Je vous ai déjà montré qu'Isaïe avait parlé de cette espèce de grotte d'une manière mystérieuse et figurée.

Alors je citai de nouveau la prophétie d'Isaïe, et j'ajoutai le démon, pour l'imiter, supposa que le dieu Mithra initiait à ses mystères dans un lieu désigné sous le nom de caverne, et le fit publier par les prêtres de ce dieu. **7** Les mages ne revinrent point trouver Hérode, comme il les en avait priés; ils étaient retournés dans leur patrie par un autre chemin; Joseph et Marie, de leur côté, s'étaient réfugiés en Égypte avec l'enfant, pour obéir à l'ordre qu'ils avaient reçu d'en haut Hérode, ne pouvant dès lors parvenir à connaître où était l'enfant que les mages étaient venus adorer, ordonna que tous ceux qui étaient nés vers la même époque dans Bethléem fussent mis à mort. **8** Et voilà ce qui avait été annoncé par Jérémie, à qui l'Esprit saint fait dire, bien avant l'événement :

« Une voix a été entendue dans Rama : Il y aura des pleurs et des gémissements. Rachel pleure ses fils y et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Ainsi donc, par cette voix qui devait se faire entendre de Rama, c'est-à-dire de l'Arabie, où l'on trouve encore une ville de ce nom, était annoncé ce long gémissement qui devait remplir le lieu où Rachel, femme du patriarche Jacob, surnommé Israël, fut ensevelie, je veux dire Bethléem, lorsque les mères eurent à pleurer leurs enfants égorgés, et à pleurer sans pouvoir se consoler de leur mort. **9** Ces paroles d'Isaïe :

« Il renversera la puissance de Damas et s'emparera des dépouilles de Samarie, »

voulaient dire que le Christ, aussitôt après sa naissance, triompherait des démons adorés à Damas; et n'est-ce pas ce qui est arrivé, comme le prouve l'événement ? Car les mages que le démon avait enlevés ainsi qu'une dépouille, et poussait au mal, quand il les tenait en son pouvoir, abandonnèrent, dès qu'ils eurent connu le Christ, cette puissance funeste établie à Damas, comme le dit l'Écriture en termes mystérieux. **10** Cette même puissance injuste et rebelle est justement appelée Samarie, par similitude, dans nos livres saints; et qui de vous oserait dire que Samarie n'est pas et n'a pas toujours été une ville d'Arabie, bien qu'elle fasse partie aujourd'hui de la contrée qu'on appelle Syrophœnicienne ? Mes amis, dans l'ignorance où vous êtes, que ne venez-vous vous instruire à l'école de ceux dont Dieu a daigné ouvrir l'intelligence, je veux parler ici des Chrétiens. Vous faites d'inutiles efforts pour établir votre doctrine au mépris de celle de Dieu ; **11** car c'est à nous que la grâce a été transférée, comme le dit Isaïe :

« Parce que ce peuple en m'approchent m'honore du bout des lèvres et que son cœur est loin de moi, parce que son culte repose sur la loi et la science des hommes, c'est pourquoi voici ce que je ferai pour donner à ce peuple un signe merveilleux, un prodige:Je détruirai la sagesse des sages; j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles. »

LXXIX.

1 Alors, Tryphon, avec un accent de colère retenu par le respect qu'il portait aux Écritures, mais qui se trahissait par l'air de son visage, me dit:

— La parole de Dieu est sainte; mais vos interprétations, comme on peut le voir par tout ce que vous venez de dire, sont arrangées avec trop d'art, ou plutôt, sont impies. Quoi ! vous dites que des anges ont fait le mal et abandonné le Seigneur?

2 Alors je baissai la voix pour mieux disposer son esprit à m'entendre, et je lui dis:

— J'admire ici, Tryphon, votre piété, et je vous demande de la reporter avant tout sur le Dieu à qui obéissent les anges, et que Daniel nous montre comme le Fils de l'homme devant le trône de l'ancien des jours, recevant de lui l'empire pour les siècles des siècles. Mais afin

devons convaincre, Tryphon, que nous n'aurions pas osé donner de nous-même l'interprétation dont vous vous plaignez, j'invoquerai le témoignage d'Isaïe : il vous dira qu'à Tanîs, en Égypte, de mauvais anges habitaient autrefois et habitent encore aujourd'hui. **3** Écoutez ses paroles:
« Malheur à vous, enfants rebelles, dit le Seigneur, qui formez vos desseins sans moi, qui ourdissez des trames criminelles, et qui ajoutez l'iniquité à l'iniquité, qui voulez descendre en Égypte sans mes ordres, qui vous confiez à la force de Pharaon et vous reposez à l'ombre de l'Égypte la force de Pharaon sera votre confusion, votre repos à l'ombre de l'Égypte sera votre honte. A Tanis, il y a des princes, et ce sont de mauvais anges. En vain ils travailleront pour le peuple, il ne leur sera d'aucun secours; et loin de les secourir, il sera pour eux un sujet de confusion et de honte. »
4 Zacharie dit aussi, comme vous l'avez rappelé vous-même : « Que Satan était à la droite du grand-prêtre Jésus pour s'opposer à lui. Et que Jéhovah dit à Satan : Le Seigneur te confondra, le Seigneur qui a choisi Jérusalem. »
Ne lit-on pas dans le livre de Job, et je cite ici vos propres paroles: Que des anges se tenaient debout devant le Seigneur, et que Satan se trouvait avec eux? Moïse ne raconte-t-il, pas au commencement de la Genèse, que le serpent trompa Ève et fut maudit? Ne savez-vous pas que les magiciens d'Égypte essayaient d'imiter les prodiges que Dieu opérait par Moïse? enfin n'ignorez-vous pas que David appelle démons les dieux des gentils ?
LXXX.
1 — Je vous ai déjà dit, reprit Tryphon, que vous saviez habilement prendre toutes vos précautions pour vous tirer d'embarras quand vous citez l'Écriture, et vous mettre en lieu de sûreté. Mais, dites-moi, est-ce de bonne foi que vous avancez que Jérusalem sera rebâtie ; que votre peuple s'y rassemblera, pour y vivre heureux avec le Christ en la compagnie des patriarches, des prophètes et des justes de l'ancienne loi, ou même de ceux d'entre nous qui se convertiraient à votre Christ avant qu'il apparaisse de nouveau ; ou bien est-ce pour mieux montrer votre habileté dans la controverse que vous avez émis une pareille opinion?
2 — Tryphon, je ne suis pas homme à dire ce que je ne pense pas. Je vous ai déjà fait l'aveu que plusieurs partageaient avec moi ce sentiment ; mais je vous ai dit aussi que beaucoup d'autres dont la doctrine est pure et saine sont d'un avis différent Nous ne tenons pas compte **3** de ceux qui se disent Chrétiens, mais qui au fond ne sont que des hérétiques impies ou athées ; je vous ai dit que tout ce qu'ils enseignaient n'était qu'un tissu de blasphèmes aussi impies qu'extravagants ; et pour que vous soyez bien convaincu qee ce n'est pas seulement devant vous que je m'exprime comme je l'ai fait, je composerai un ouvrage selon mes faibles talents qui reproduira toutes les discussions que nous avons eues ensemble, et dans lequel je professerai toutes les doctrines que je professe en votre présence; car je déclare qu'il ne faut pas s'attacher à l'homme ou à sa doctrine, mais à Dieu et à tout ce qu'il enseigne. **4** Si vous rencontrez des gens qui se disent Chrétiens et qui, au lieu de suivre ces principes, osent blasphémer le Dieu d'Abraham, le Dieu dlsaac et de Jacob, et dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts, mais qu'aussitôt après cette vie les âmes sont reçues dans le ciel, gardez-vous de les considérer comme Chrétiens; ainsi tout homme de bon sens ne rangera point parmi les Juifs ceux qu'on appelle sadducéens, et les sectes semblables connues sous le nom de genistes, de méristes, de galiléens, de hellénistes, de pharisiens, de baptistes. Souffrez que je vous dise tout ce que je pense; il ne comptera pas non plus parmi les Juifs ceux qui ne sont Juifs et enfants d'Abraham que de nom, et qui honorent seulement Dieu des lèvres, tandis que leur cœur est loin de lui, ainsi qu'il s'en plaint lui-même. Mais, pour moi et pour les Chrétiens dont la doctrine est pure sur tous les points, nous savons qu'il y aura une résurrection des corps, que nous passerons mille ans dans Jérusalem rebâtie, embellie, agrandie, comme nous le promettent Isale, Ezéchiel, et d'autres prophètes.
LXXXI.

1 — Écoutez ce que dit Isaïe sur ce règne de mille ans :
« Je vais créer de nouveaux cieux et de nouvelles terres, et le passé ne sera plus dans ma mémoire et ne s'élèvera plus sur mon cœur. Réjouissez-vous pour l'éternité, soyez dans l'allégresse; je vais créer une Jérusalem toute de délices, et un peuple pour la joie. J'aimerai mon peuple, je trouverai ma joie dans Jérusalem. On n'y entendra plus ni plainte, ni clameur, on n'y verra point de vieillard ou d'enfant qui n'accomplisse ses jours; la vie de l'enfant sera aussi précieuse que celle du vieillard, et le pécheur à tous les âges sera maudit. **2** Mon peuple bâtira des maisons et les habitera, il plantera des vignes et en recueillera le fruit. Mes élus n'abandonneront plus leur maison et leurs vignes à des étrangers. Les jours de mon peuple égaleront les jours des plus grands arbres. Les œuvres de ses mains ne vieilliront jamais. Ses travaux ne seront pas vains. Les femmes n'enfanteront plus dans le trouble. Race bénie du Seigneur, leur postérité le sera avec eux. Je les exaucerai avant leur prière et je les écouterai encore. Le loup et l'agneau joueront ensemble, le lion et le taureau iront aux mêmes pâturages, la poussière sera l'aliment du serpent. Aucun de ces animaux, dit le Seigneur, ne nuira ni ne donnera la mort, sur toute la montagne sainte. »
Ces paroles :
3 « Les jours de mon peuple égaleront les jours des plus grands arbres, et les œuvres de ses mains ne vieilliront jamais, »
ne semblent-elles pas désigner d'une manière mystérieuse une durée de mille ans? Il fut dit à Adam qu'il mourrait, le jour même qu'il aurait mangé du fruit défendu, et nous savons qu'il vécut près de mille ans? C'est qu'en effet, au yeux du Seigneur, mille ans sont comme un jour, et ces mots du prophète trouvent encore ici leur application. **4** Ajoutez le témoignage d'un apôtre de Jésus-Christ, un de nos écrivains sacrés, nommé Jean. Il nous annonce, parmi les choses qui lui furent révélées, que ceux qui auront eu la foi en notre Christ passeront mille ans à Jérusalem, qu'ensuite tous les hommes ressusciteront ensemble et en un même moment, que cette résurrection sera générale, éternelle, et qu'il y aura pour tous un jugement. Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend par ces paroles :
« Ils ne se marieront point, mais ils seront semblables aux anges en leur qualité d'enfants de Dieu dignes de la résurrection. »

LXXXII.

1 Le don de prophétie subsiste encore parmi nous ; de là vous pouvez comprendre vous-mêmes que les prérogatives dont vous jouissiez autrefois nous ont été transférées. Mais comme vous avez eu de saints et de faux prophètes, nous avons aussi des hommes d'une haute vertu et de faux docteurs. C'est pourquoi notre maître nous a recommandé de nous tenir sur nos gardes, pour éviter toute espèce de surprise, puisque nous sommes certains qu'il connaissait tout ce qui devait nous arriver quand il serait ressorte d'entre les morts et remonté aux cieux. **2** Il nous avait annoncé qu'on nous ferait mourir, que nous serions en butte à la haine à cause de son nom; qu'il s'élèverait plusieurs feux Christs, plusieurs faux prophètes, qui séduiraient un grand nombre de fidèles. N'est-ce pas ce qui est arrivé ?**3** Plusieurs ont altéré la vérité et sont venus, au nom du Christ, nous débiter je ne sais combien d'impiétés, de blasphèmes et de mensonges. Tout ce que l'esprit impur, c'est-à-dire le démon, a pu leur suggérer, ils l'ont enseigné et l'enseignent encore aujourd'hui. Et nous leur disons tout ce que nous vous répétons à vous-mêmes pour tâcher de les arracher à l'erreur. Car nous avons toujours en perspective ce jugement que doit subir tout homme qui peut enseigner la vérité et qui ne le fait pas. C'est Dieu lui-même qui nous le dit en ces termes par le prophète Ézéchiel :
« Je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël; quand le pécheur a commis l'iniquité, si tu ne l'avertis point, il mourra dans son péché, mais je te redemanderai son sang; si tu l'invites à se convertir, ton âme sera sauvée. »
4 C'est la crainte des jugements de Dieu qui nous porte à discourir sur les livres saints, et nous n'écoutons ici ni l'avarice, ni la vaine gloire, ni l'amour du plaisir. Je ne crois pas, d'ailleurs,

que personne puisse nous reprocher d'agir par aucun de ces motifs. Nous nous gardons bien de nous conduire comme les chefs de notre peuple, à qui le Seigneur adresse ce reproche : « Vos chefs s'associent aux brigands, ils aiment les présents et recherchent un salaire. » Et quand il se trouverait parmi non des hommes de ce caractère, serait-ce un motif de blasphémer contre le Christ, et de fausser partout le sens des Écritures?

LXXXIII.

1 Prenons ces paroles :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. »

Voyez le sens que vos docteurs leur ont donné ; ils ont osé dire qu'elles s'entendaient d'Ezéchias et signifiaient que Dieu lui avait ordonné de s'asseoir dans le temple du côté droit, lorsqu'il reçut un message menaçant du roi d'Assyrie, et que Dieu lui fit annoncer par Isaïe de bannir toute crainte. Nous savons, nous reconnaissons que l'événement justifia les paroles d'Isaïe ; que le roi d'Assyrie, au temps d'Ezéchias, fut contraint de lever le siège de Jérusalem ; que cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens furent égorgés dans leur camp par l'ange du Seigneur : **2** mais il est évident qu'il ne s'agit pas d'Ezéchias dans ce psaume. Témoins les paroles qui le composent :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Il étendra sur Sion le sceptre de son autorité ; il dominera au milieu de ses ennemis. Je vous ai engendré avant l'aurore, au milieu de la splendeur des saints. Le Seigneur l'a juré, il ne révoquera pas son serment. Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »

3 Ezéchias a-t-il été prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech? Qui oserait le dire? Est-ce bien lui d'ailleurs qui a délivré Jérusalem, qui a étendu sur cette ville la puissance de son sceptre, qui a porté la terreur au milieu du camp des Assyriens ? Ne sait-on pas qu'il pleurait et se lamentait, que c'est Dieu qui, touché de ses larmes et de ses prières, dissipa les ennemis? **4** Mais celui qui a véritablement étendu sur Jérusalem le sceptre de son autorité, c'est notre Christ, même avant son règne de gloire, quand il a appelé au salut et invité à la pénitence toutes les nations que les démons tenaient sous leur empire, comme le dit David,

« les démons sont les dieux des nations. »

Combien a été puissante la parole du Verbe? Elle a fait abandonner à une multitude d'hommes le culte des démons, elle les a affranchis de ce honteux esclavage. Par elle, ils ont été amenés à croire au Dieu créateur et à reconnaître leurs dieux pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour de véritables démons.

A l'égard de ces paroles :

« Je vous ai engendré avant l'aurore dans la splendeur des saints, »

nous avons déjà dit qu'elle ne pouvaient s'entendre que du Christ.

LXXXIV.

1 Et c'est encore lui que regarde cet autre prophétie: « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. » Car si le personnage dont parle Isaïe ne devait pas naître d'une vierge, je demande quel est celui que l'Esprit saint pouvait avoir en vue, quand il s'écriait :

« Voici que le Seigneur nous donnera un signe : une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils. »

Car si ce fils devait naître comme naissent tous les premiers-nés, c'est-à-dire d'une fille encore vierge, quelle merveille se trouvait dans le signe que Dieu voulait donner ? **2** Pourquoi dit-il que ce signe n'aura rien de commun avec ce qui arrive dans la génération des premiers-nés? Mais ce qui était un signe vraiment extraordinaire, ce qui devait être un signe certain pour tous les hommes, c'est que celui qui existe avant toutes choses, et qu'on appelle le premier-né, prit chair et naquit véritablement d'un sein resté vierge. Aussi Dieu le donna-t-il d'avance, ce signe merveilleux, l'annonçant par son Esprit saint de différentes manières, comme je vous l'ai

déjà montré, afin que l'événement arrivé, on y reconnût la même puissance, la même volonté que le Créateur de toutes choses signala, quand il fit naître Ève d'une côte d'Adam, quand d'une seule parole il donna l'être à tout ce qui existe. Mais vous autres, que faites-vous ? **3** Vous osez réformer la version des soixante dix vieillards ; vous prétendez qu'ils ont mal traduit le passage qui nous occupe, et qu'il faut dire :
« Voici qu'une jeune fille enfantera, etc. »
Quelle grande merveille serait donc annoncée, s'il s'agissait d'une femme ici qui dût concevoir comme il arrive à toutes celles qui sont encore jeunes, à moins qu'elles ne soient stériles ? Et même celles-ci,
« Dieu ne peut-il pas les rendre fécondes, s'il le veut ? »
n'est-ce pas le prodige qu'il opéra en faveur de la mère de Samuel, de la femme du saint patriarche Abraham, d'Elisabeth, mère de saint Jean, et d'autres encore? Vous ne devez donc pas douter que Dieu ne puisse le faire s'il veut.
Et lorsqu'il a annoncé qu'il réaliserait dans la suite sa volonté par un fait, comment osez-vous altérer la prophétie ou lui donner une fausse interprétation qui la détourne de son véritable sens ? Songez-y, vous ne faites ici de tort qu'à vous seuls, vous ne pouvez nuire à Dieu.
LXXXV.
1 Parlerai-je de cet autre prophétie :
« Ouvrez donc vos portes, ô princes ! élevez-vous, portes éternelles; donnez entrée au roi de gloire. »
C'est encore une de ces prophéties que vous osez, par vos perfides interprétations, détourner de leur véritable sens. Les uns l'appliquent à Ezéchias, les autres à Salomon ; mais elle ne s'entend ni de l'un, ni de l'autre, ni d'aucun de nos rois; il est facile de montrer qu'elle ne peut regarder que notre Christ. Il a paru sans éclat et sans beauté, comme le disent Isaïe, David et toutes les Écritures. Il est le Seigneur des vertus, grâce à la volonté de Dieu le père, qui l'a revêtu de cette prérogative; il est ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieux, ainsi que l'avaient annoncé le livre des Psaumes et les autres Écritures qui le proclamaient le Dieu des vertus.
Voulez-vous vous convaincre que ce titre lui appartient? Vous en avez un moyen facile : voyez ce qui se passe sous vos yeux. **2** N'est-ce point par le nom de ce fils du Très-Haut, de ce premier-né de la création, qui naquit d'une vierge, qui fut homme de douleur, que votre peuple a crucifié et fait mourir sous Ponce-Pilate, qui est ressuscité et remonté aux cieux, n'est-ce pas, dis-je, par la vertu de son nom, que le démon, interpellé dans nos exorcismes, s'enfuit et par sa fuite atteste sa défaite ? **3** Interpellez le malin esprit par quelqu'autre nom que vous voudrez, soit de vos rois, soit de vos justes, soit des prophètes ou des patriarches, et vous verrez s'il s'avoue vaincu.
Toutefois, en invoquant le nom de votre Dieu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, peut-être parviendrez-vous à le soumettre. Pour vos exorcistes, quels moyens emploient-ils? Des moyens tout humains, ainsi que je vous l'ai dit, c'est-à-dire des charmes, des amulettes, à la manière des gentils. **4** Mais revenons à la prophétie de David; c'est aux anges, aux vertus des cieux, que s'adresse l'Esprit saint qui parle dans cette prophétie : il leur ordonne d'ouvrir les portes éternelles, afin de laisser entrer le Seigneur même des vertus, Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts par la volonté de son Père. N'est-ce pas ce que démontrent aussi clairement que tout le reste les paroles mêmes du prophète? Je les citerai de nouveau en faveur de ceux qui n'étaient point à notre conférence d'hier ; **5** c'est pour eux que je reprends sommairement beaucoup de choses qui ont été dites dans cet entretien. Et si je les rappelle après n'y être longtemps arrêté, je ne crois rien faire en cela de déraisonnable.
Trouve-t-on ridicule que le soleil, la lune, les autres astres, parcourent toujours la même route et ramènent toujours les mêmes saisons; qu'un arithméticien, à qui l'on demande combien font deux et deux, réponde Quatre, bien qu'il ait déjà fait plusieurs fois cette réponse; que l'on

continue d'assurer toujours dans les mêmes termes qu'une chose est vraie et certaine, quand on a pu l'assurer une fois avec certitude? Non, sans doute; ce qu'on pourrait trouver ridicule, c'est qu'un homme qui ne raisonne que d'après les livres saints les abandonnât un seul moment, ne revint pas sans cesse aux mêmes passages, quand les mêmes objections reviennent sans cesse, et qu'il pût se flatter de tirer de son propre fond quelque chose de meilleur que le divines Écritures. **6** Mais voici les paroles par lesquelles le Seigneur, ainsi que je l'ai dit, nous annonce que dans le ciel résident avec lui des anges et des vertus :
« Vous qui habitez les cieux, chantez le Seigneur; chantez-le, vous qui résidez dans les hauteurs du firmament. Louez-le, vous qui êtes ses anges; louez-le, vous tous qui êtes ses armées et ses puissances. »
Alors un Juif nommé Mnaseas, du nombre des auditeur qui nous étaient arrivés le lendemain, s'éleva pour me remercier d'avoir bien voulu reprendre en faveur des nouveau: venus ce que j'avais dit la veille.
7 — Les divines Écritures m'en font un devoir, lui répondis-je. Jésus-Christ nous prescrit d'aimer même nos ennemis Isaïe nous l'avait recommandé dans le long discours où il annonce le grand mystère de notre régénération, dont le effets s'étendent à tous ceux qui vivent dans l'espoir que le Christ reparaîtra au milieu de Jérusalem, et qui cherchent à lui plaire par leurs œuvres. **8** Voici dans quels termes parle le prophète :
« Écoutez la parole du Seigneur, vous qui tremblez à si voix. Vos frères vous haïssent; ils vous rejettent à cause de mon nom, disant: Que la gloire du Seigneur se montre nous la verrons à votre joie ! Mais ils seront confondus Voix de tumulte dans la ville, voix du temple, voix du Seigneur qui tire vengeance de ses ennemis. Une mère a enfanté avant d'être en travail, elle a mis au monde un fils avant le temps de la douleur. Qui jamais a ouï rien de tel !
9 Qui jamais a rien vu de semblable ? La terre produit-elle en un jour? Une nation se forme-t-elle tout d'un coup? Cependant Sion a conçu et a mis au monde ses enfants. Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrais-je pas enfanter moi-même, dit le Seigneur? Moi qui donne une postérité aux autres, je serais stérile! Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez d'allégresse avec elle, vous tous qui pleurez sur eux; vous serez remplis de ces consolations, vous serez inondés du torrent de ses délices, vous jouirez de l'éclat de sa gloire. »
LXXXVI.
1 Cette citation finie, j'ajoutai : Apprenez, mes amis, que celui dont l'Écriture nous annonce le retour glorieux après sa mort sur une croix, non seulement accomplit tous les jours les prophéties, mais encore réalise les différentes figures qui l'annonçaient. Ces figures, c'est l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre, ce sont les différents traits qui devaient signaler la vie de tous les justes.
Quand Dieu envoie Moïse délivrer son peuple, il lui ordonne de prendre une verge, et Moïse paraît devant le peuple, cette verge à la main. C'est avec cette verge qu'il sépare les eaux de la mer. Par elle il fait jaillir de l'eau d'un rocher. A la faveur du bois qu'il jette dans l'eau appelée Merra, il la rend douce, d'amère qu'elle était. **2** C'est avec des verges ou baguettes placées sur des ruisseaux que Jacob rendit fécondes les brebis de son oncle maternel et s'enrichit de leur fécondité. C'est dans sa verge ou bâton qu'il se glorifie quand il parle du fleuve qu'il a pu traverser. Il raconte qu'il vit en songe une échelle. L'Écriture nous montre Dieu lui-même appuyé sur le haut de l'échelle, et nous avons prouvé que ce Dieu n'était pas Dieu le père. Quand Jacob eut versé de l'huile sur une pierre en cet endroit, le Dieu qu'il avait vu lui déclara que c'était à lui-même qu'il venait de consacrer cette pierre.
3 Que le Christ ait été figuré par le symbole mystérieux d'une pierre, c'est ce que nous avons prouvé par une multitude de témoignages. Nous avons montré qu'il faut également le voir dans toutes les onctions faites soit avec de l'huile, soit avec de la myrrhe, soit avec un mélange de parfums préparés pour cet usage. L'Écriture ne dit-elle pas, en parlant du Christ :

« C'est pourquoi, ô Dieu! votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie au-dessus de tous ceux qui doivent participer. » Car les rois et tous ceux qui sont appelés christ ont reçu de lui le nom de christs et de rois, comme lui-même a reçu de son père les titres de roi, de Christ, de prêtre d'ange, en un mot tout ce qu'il a possédé. **4** La verge d'Aaron fleurit, et il est déclaré pontife. Une tige doit naître de la racine de Jessé, et le prophète Isaïe nous annonce qu cette tige c'est le Christ. A quoi David compare-t-il le juste : A un arbre planté près du courant des eaux, qui donne de fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent point. Ailleurs, il est encore dit du juste qu'il fleurira comme un palmier. **5** C'est d'un arbre que Dieu se fit voir à Abraham comme le dit l'Écriture, en parlant du chêne de Mambré. Que rencontre le peuple après avoir franchi le Jourdain : Soixante-dix saules et douze fontaines. Où David dit-il qui Dieu lui a fait trouver sa consolation? **6** Dans sa houlette de dans son bâton. Élisée laisse tomber dans le Jourdain le fer de sa cognée, et avec le bois jeté dans le fleuve, il rappelle le fer à la surface. Ce fer sert aux enfants des prophètes à couper le bois qui devait entrer dans la construction de l'édifice où ils voulaient enseigner et méditer la loi et les commandements du Seigneur. »
N'est-ce pas ainsi que le poids énorme de nos péchés nous avait plongés dans l'abîme ? Alors le Christ, par le bois sur lequel il a été attaché et par l'eau qui purifie nos souillures, nous a délivrés et s'est formé une maison de prière et d'adoration. C'est encore une verge qu servit à montrer que Judas était le père de ceux qu'il eut de Thamar sous le voile d'un grand mystère.
LXXXVII.
1 Ici Tryphon m'interrompit : — Si je vous arrête, me dit-il, ne croyez pas que je cherche à détruire l'effet de vos paroles, ou que je questionne pour le plaisir de questionner ; non, c'est uniquement pour m'instruire. Expliquez-moi donc ce passage de l'Écriture ; **2** c'est Isaïe qui s'exprime en ces termes :
« Un rejeton naîtra de la tige de Jessé ; une fleur s'élèvera de ses racines; l'esprit de Dieu reposera sur lui, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété; il sera rempli de la crainte du Seigneur. »
Vous avez appliqué ces paroles à votre Christ; cependant vous dites qu'il est Dieu, qu'il a précédé tontes choses, que, pour obéir à la volonté de Dieu son père, il s'est fait chair, il est né d'une vierge. Maintenant comment me prouverez-vous qu'avant de se faire homme il ait existé, puisqu'il n'arrive à sa perfection que par les dons de esprit saint énumérés dans la prophétie, et qu'il semble en avoir besoin ?
3 - Votre question, lui répondis-je, est fort subtile et très droite : le passage présente en effet quelque difficulté; mais voyez comme tout s'explique ; suivez-moi bien. L'Écriture ne dit pas que tous ces dons descendraient sur lui, comme s'il en eût besoin ; mais qu'ils devaient s'y reposer, c'est-à-dire trouver leur terme en sa personne; de sorte qu'on ne verrait plus de prophète s'élever chez vous comme autrefois, et c'est bien ce qui est arrivé, comme vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux. **4** Depuis Jésus-Christ, on ne voit plus de prophètes chez vous ; et afin qu'il vous reste clairement démontré que tous ceux qui l'ont précédé, avec une on deux des vertus dont nous avons parlé, ont entièrement rempli l'objet de leur mission, ainsi que nous l'apprenons des divines Écritures, faites attention à ce que je vais vous dire. Salomon eut l'esprit de sagesse; David, l'esprit Intelligence et de conseil ; Moïse, l'esprit de force et de piété; Élie, l'esprit de crainte; Isaïe, l'esprit de science; ainsi des autres prophètes qui gardèrent leur don spécial ou bien en réunirent d'autres à celui qu'ils avaient, comme Jérémie, comme David, comme les douze prophètes, en un mot, tous ceux qui ont prophétisé parmi vous. **5** Eh bien l'Esprit s'est reposé ou plutôt a fini après l'arrivée de celui qui devait tout accomplir en son temps, afin que les don réunis en sa personne se répandissent de nouveau comme l'avaient prédit les divers oracles; dons célestes émanés de la vertu de ce divin esprit, et qu'il accorde à ceux qui croient en lui, selon qu'il les en juge dignes.
6 Voilà le prodige qui devait suivre son ascension, et que les prophètes avaient annoncé, ainsi que je l'ai déjà dit. Je rappelle ici l'oracle cité plus haut :

« Il est monté aux cieux, il a emmené captive la captivité, il a distribué ses dons aux enfants des hommes. »
Un autre prophète fait parler le Christ en ces termes :
« Arrivera le temps marqué, et je répandrai mon esprit sur toute chair, et sur mes fils et sur mes servantes, et ils prophétiseront. »
LXXXVIII.
1 Et ne voyez-vous pas qu'en effet, chez nous hommes et femmes possèdent ces vertus de l'Esprit saint. Quand Isaïe nous annonce qu'elles reposeront sur le Christ, ce n'est pas qu'il en eût besoin, mais c'est parce qu'il était le terme où elles devaient aboutir. Et nous le voyons déjà par ce que firent les mages qui vinrent l'adorer aussitôt qu'il fut né. **2** A peine a-t-il vu le jour, qu'il développe la vertu qui était en lui. S'il croît à la manière des autres hommes, s'il use de tout ce qui sert à la vie, c'est de lui que tout ce qui le fait croître tire sa vertu. C'est ainsi qu'il se nourrit de tous les aliments et qu'il passa les trente premières années de sa vie, jusqu'au moment où Jean, précurseur de son premier avènement, vint l'annoncer et préparer la voie à son baptême, ainsi que je l'ai déjà dit. **3** Lorsque Jésus parut sur les bords du Jourdain où Jean baptisait, et qu'il fut descendu dans l'eau, une flamme brilla sur le fleuve, et au moment où il sortit de l'eau, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, se reposa sur loi, ainsi que nous l'apprennent les apôtres. **4** Il est venu sur les bords du Jourdain, ce n'est pas qu'il eût besoin de recevoir le baptême ni l'Esprit saint; de même, s'il a consenti à naître, à mourir sur une croix, ce n'est pas qu'il eût besoin pour lui-même de passer par ces différents états; mais il a voulu s'y soumettre pour le salut du genre humain, tombé dans la mort et dans les pièges du serpent, par la faute d'Adam et par nos prévarications personnelles. **5** Car Dieu, qui avait créé l'ange et l'homme perfidement libres, et qui voulait leur laisser faire tout ce qu'ils voudraient, en vertu de cette liberté, les plaça dans cette alternative d'être à jamais exempts de châtiments et de corruption, s'ils faisaient les œuvres qui lui plaisent, ou de subir toutes les peines qu'il jugerait à propos de leur infliger, s'ils se portaient au mal qu'il défend. **6** Ce n'est point de son entrée dans Jérusalem, monté sur un âne, ainsi que les prophètes l'avaient annoncée, que Jésus obtint d'être appelé le Christ; il voulait seulement donner aux hommes une marque certaine pour le reconnaître ; de même qu'à l'époque où Jean baptisait, il importait de manifester par quelques signes qui des deux était le Christ; **7** car, lorsque Jean était sur les bords du Jourdain, prêchant la pénitence, portant pour tout vêtement une ceinture de cuir et un habit fait de poil de chameau, ne vivant que de sauterelles et de miel sauvage, plusieurs étaient tentés de croire qu'il était le Christ. Mais lui disait :
« Je ne suis pas le Christ, je ne suis que la voix qui l'annonce ; celui qui est plus fort que moi va paître; je ne suis pas digne de porter sa chaussure. »
8 C'est lorsque Jésus parut sur les bords du Jourdain. On le croyait fils de Joseph, simple artisan ; il paraissait sans éclat, pour se servir du langage des Écritures. Il passait lui-même pour n'être qu'un ouvrier, car il s'occupa d'ouvrages manuels pendant les premières années de son passage sur la terre; il faisait des jougs et des charrues, enseignant par son exemple quels sont les caractères distinctifs de la vraie vertu, et nous apprenant à mener une vie laborieuse. C'est alors que le Saint-Esprit, pour le manifester aux hommes, se reposa sur lui sous la forme d'une colombe, et qu'on entendit du ciel la parole prononcée longtemps d'avance pat David, lorsque ce prophète dit au nom du Christ ce que Dieu le père devait dire un jour au Christ lui-même :
« Vous été mon fils, c'est moi qui vous ai engendré aujourd'hui. »
Cette! parole annonçait aux hommes, lorsque le Christ se manifesta que c'était pour eux qu'il était né et qu'il venait d'apparaître.
LXXXIX.
1 — Vous ne devez point ignorer, me dit Tryphon, que nous attendons tous le Christ, que nous reconnaissons qu'il est annoncé par tous les passages dont vous avez fait mention. Je

vous dirai même que j'ai été si frappé du nom de Jésus donné au fils de Nave, que je vous tendrais volontiers les mains. **2** Mais les prophètes ont-ils vraiment dit du Christ qu'il subirait un supplice aussi honteux que celui de la croix, voilà ce qui ne nous paraît pas clair; car enfin la loi maudit celui qui est crucifié : aussi est-ce pour moi un point bien difficile à admettre. Oui, les Écritures annoncent clairement que le Christ doit souffrir ; mais doit-il souffrir un supplice maudit par la loi ? Voilà ce que nous voulons savoir de vous, si vous avez quelques moyens de nous le prouver.
3 — Si le Christ ne devait pas souffrir, lui répondis-je, | les prophètes n'avaient pas annoncé que les péchés du peuple le conduiraient au supplice, qu'il serait accablé d'outrages, battu de verges, comptés parmi les scélérats ; lui dont personne, dit le prophète, ne peut raconter la génération, votre étonnement serait raisonnable ; mais si telle est la marque toute particulière qui distingue le Christ et qui doit servir à le faire reconnaître, comment ne croirions-nous pas fermement en Jésus-Christ? Tous ceux qui comprennent les prophètes attestent qu'il est le Christ et qu'il n'y en a pas l'autre, si on leur dit seulement qu'il a été mis en croix.
XC
1 — Eh bien ! me dit Tryphon, prouvez-nous-le directement, d'après les Écritures, si vous voulez que nous partagions votre conviction. Oui, nous savons que le Christ doit souffrir, qu'il sera conduit à la mort comme une brebis; mais doit-il être crucifié, peut-il subir une mort aussi honteuse, aussi infâme, puisqu'elle est maudite par la loi? Tâchez de nous le prouver; pour nous, la seule idée d'une pareille mort nous révolte.
2 — Vous savez, lui répondis-je, et vous convenez avec moi, que les prophètes ont enveloppé d'images et de figures la plupart des choses qu'ils ont dites ou faites, de sorte qu'elfe étaient presque incompréhensibles pour le plus grand nombre, et que ce n'était pas sans peine que la vérité cachée sous ces voiles apparaissait à ceux qui la recherchaient et voulaient s'en instruire.
— Oui, me dirent-ils tous ensemble, nous en convenons avec vous.
3 - Écoutez donc la suite, leur répondis-je. Cette croix si détestée en apparence, Moïse l'a représentée par les différents signes qu'il a exprimés.
— Quels sont ces signes ? me demanda Tryphon.
4 — Dans la guerre du peuple hébreu contre Amalec, tandis que le fils de Nave, nommé Jésus, était à la tête de l'armée, Moïse priait les bras étendus; Or et Aaron les soutinrent dans cette position pendant tout le jour, de peur qu'ils ne vinssent à tomber de lassitude. Si la position de Moïse gardait quelque chose de la forme d'une croix, le peuple était vaincu, ainsi que nous l'apprenons des livres mêmes de ce saint prophète ; mais tant qu'il persévérait dans cette attitude, Amalec perdait l'avantage :ainsi la victoire se trouvait du côté de la croix. **5** Mais ce n'est pas tant cette position de Moïse, pendant sa prière, qui faisait triompher le peuple hébreu, que le nom de Jésus qui se trouvait à la tête de l'armée, lorsque Moïse représentait sa croix sur la montagne. Qui ne sait que la prière la plus efficace est celle qui se fait avec larmes et gémissements, le genou en terre et le corps incliné ! Dans la suite, ni Moïse, ni aucun autre, ne prit sur la pierre cette attitude en forme de croix pendant sa prière! Et la pierre ici n'est-elle pas encore un signe qui représente le Christ et ne convient qu'à lui ?
XCI.
1 Dieu ne s'est-il pas encore servi d'un autre moyen au rapport du même Moïse, pour exprimer la puissance de mystère de la croix, lorsqu'il dit dans les bénédictions qu'il donnait à Joseph : « Que Jéhovah bénisse sa terre des fruits du ciel, de la rosée des fleuves qui arrosent la terre, des fruits que le soleil et la lune mûrissent, des fruits des montagnes et des fruits des vallées, et des dons de la terre et sa plénitude ; que la bénédiction de celui qui apparut dans le buisson vienne sur la tête de Joseph et sur la tête du premier de ses frères. Sa beauté est celle du taureau premier né, ses cornes sont celles de l'oryx : avec elles il frappera les peuples et les chassera jusqu'aux extrémités de la terre. »

2 Personne assurément ne peut me dire ou me montrer qu'il existe dans la nature un seul objet qui représente les cornes de l'oryx aussi bien que le fait la croix.
La croix nous présente un morceau de bois vertical, dont le haut s'élève en forme de corne; la pièce de bois adaptée transversalement offre par les deux extrémités l'image de deux cornes attachées à une seule, et l'autre pièce qu'on place au milieu, pour soutenir ceux qu'on attache à la croix, n'est-elle pas saillante comme une corne, n'est-elle pas en quelque sorte une nouvelle corne qui s'élève au milieu des autres? **3** Ces mots :
« Il attaquera les nations avec ses cornes jusqu'aux extrémités de la terre, »
s'expliquent par le spectacle que nous offrent aujourd'hui tous les peuples. Attaqués par la corne, c'est-à-dire touchés de componction par le mystère de la croix, les hommes, dans tontes les nations, passent en foule des autels de leurs vaines idoles, c'est-à-dire des démons, au cuite du seul vrai Dieu. Ce même signe est montré aux incrédules comme leur ruine et leur condamnation; alors se renouvelle le prodige opéré en faveur de votre peuple après la sortie d'Égypte; dans cette circonstance mémorable on vit Amalec défait et Israël triomphant par la vertu du signe que formaient les bras étendus de Moïse, et par le nom de Jésus donné au fils de Nave. **4** Que dirai-je de la figure de cet autre signe présenté à Israël pour le guérir de la morsure des serpents? N'est-il pas évident qu'il fut élevé pour sauver les hommes qui croient que ce signe présageait la mort dont frapperait le serpent celui qui devait être mis en croix, et le salut dont jouissent ceux qui, blessés par les morsures du serpent, cherchent leur refuge dans le Dieu qui donna au monde ce divin fils mort sur une croix? L'Esprit saint nous apprenait par Moïse à ne pas croire au serpent, puisqu'il nous le montre, dès le commencement du monde, frappé de la malédiction de Dieu, et qu'il nous le fait voir dans Isaïe comme un ennemi que doit blesser à mort un glaive puissant, et ce glaive c'était le Christ.
XCII.
1 Sans une grâce toute particulière de Dieu, qui nous donne l'intelligence des actions et des paroles de chacun des prophètes, on ne peut les expliquer, et comment dès lors en parler? Et si on en parle sans les comprendre, ne s'expose-t-on pas au ridicule et au mépris? **2** Celui qui vous demanderait comment il! peut se faire qu'Enoch, Noé avec ses enfants, et les autres justes de cette époque aient été agréables à Dieu sans la circoncision et le sabbat, et que, plusieurs siècles après, Dieu ait voulu sauver les hommes par d'autres chefs et par l'institution d'une loi particulière; que la circoncision soit devenue le moyen de salut pour ceux qui vécurent depuis Abraham jusqu'à Moïse ; que, depuis Moïse, ce ne fut pas seulement la circoncision, mais une multitude d'autres observances, telles que le sabbat, les victimes, les holocaustes, les offrandes, vous ferait blasphémer contre Dieu, si vous ne dites pas ce que j'ai déjà dit, que Dieu dans sa prescience voyait que votre peuple mériterait un jour d'être chassé de Jérusalem, sans pouvoir jamais y rentrer, **3** et qu'il voulut le faire reconnaître par un signe particulier; et vous l'avez ce signe dans votre chair : car ce qui vous distingue surtout des autres peuples, c'est la circoncision ; mais ce n'est pas elle qui a justifié Abraham, puisque Dieu nous déclare qu'il ne le fut qu'en vertu de sa foi. Il est dit de lui avant qu'il fût circoncis :
« Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. »
4 Et nous autres qui sommes en possession de la seule circoncision nécessaire, je veux dire celle du cœur, nous qui croyons en Dieu par Jésus-Christ, nous espérons bien être trouvés justes et agréables à ses yeux sans votre circoncision selon la chair: nous en avons l'assurance de Dieu lui-même, par le témoignage des prophètes.
Mais si Dieu vous a obligés d'observer le jour du sabbat, de lui offrir des présents; s'il a souffert qu'un lien particulier fût appelé de son nom, vous êtes forcés de reconnaître qu'il l'a fait pour vous empêcher de l'oublier et de tomber dans l'idolâtrie; et si vous ne le reconnaissiez pas, vous seriez des impies et des athées, reproche que ce silence vous a toujours mérité, **5** ainsi qu'il est évident; oui, dis-je, c'est pour ce motif que Dieu vous a

prescrit le sabbat, qu'il a exigé de vous des offrandes; je l'ai prouvé et je me plais à le redire pour ceux qui nous sont venus aujourd'hui. Oui, dis-je, sans ce motif, Dieu serait blasphémé; on l'accuserait de ne pas connaître l'avenir, ou de n'avoir pas établi pour tous les hommes le même moyen de salut ; car bien des générations se sont écoulées avant Moïse, et il ne serait plus vrai de dire avec les divines Écritures que Dieu est juste, qu'il est vrai, que l'équité est dans toutes ses voies, qu'il ne connaît pas le mensonge. **6** Mais l'Écriture ne peut nous tromper, et Dieu veut que vous cessiez d'être ce que vous êtes, c'est-à-dire vains et pleins de vous-mêmes, afin que vous puissiez, comme nous, avoir part au salut, par Jésus-Christ qui fut agréable à Dieu et qui reçut de lui un éclatant témoignage, ainsi que je l'ai prouvé, d'après les oracles des saints prophètes.

XCXIII.

1 Car il n'enseigne rien autre chose que les principes d'équité reconnus partout et en tout temps, et qui forment toute la morale du genre humain. Qui ne sait que l'idolâtrie, la fornication, l'homicide sont des crimes? tout homme qui les commet ne peut parvenir à s'aveugler au point d'ignorer qu'il fait mal quand il s'y livre.

J'excepte cependant ceux qui, pleins de l'esprit impur et corrompus par une éducation vicieuse, des usages barbares, des lois atroces, ont perdu ou plutôt éteint en eux les premières notions de l'équité naturelle, ou bien les retiennent captives. **2** Voyez-les dans cet état de dégradation : ils ne peuvent souffrir qu'on leur fasse ce qu'ils se permettent à l'égard des autres, et poussés par une conscience ennemie, ils se reprochent mutuellement le mal qu'ils commettent. Avec quelle sagesse Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur, a renfermé tous les devoirs de la justice et de la piété dans ces deux préceptes :

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. »

Si on aime Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, si l'âme est entièrement remplie de ce pieux sentiment, on ne portera pas ses adorations à un autre Dieu ; avec Dieu le père on adorera le Seigneur son ange qu'il nous ordonne lui-même d'adorer, et que ce Dieu et Seigneur aime et chérit. Aime-t-on le prochain comme soi-même? Alors on lui veut tout le bien qu'on veut pour soi ; car personne ne se souhaite du mal. **3** Dans cette disposition d'esprit, on demande pour le prochain et on tâche de lui faire tout le bien qu'on se souhaite et qu'on cherche à lui procurer. Par le mot prochain, nous entendons l'être soumis aux mêmes misères que nous, et doué de raison , en un mot, l'homme. Tous les devoirs de la justice se rapportent à deux objets bien déterminés : Dieu et l'homme. Le vrai juste sera donc, d'après l'Écriture, celui qui aime Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, et son prochain comme lui-même. **4** Mais vous, vous ne l'avez jamais montré à l'égard de Dieu et des prophètes, ni envers vous-même, cet amour et cette tendre charité. Qui ne sait que vous avez toujours abandonné Dieu pour des idoles, et fait mourir les justes? Vous avez poussé l'impiété jusqu'à porter vos mains sur le Christ, et fidèles encore aujourd'hui à votre ancienne perversité , vous chargez de malédictions ceux qui vous prouvent que c'est bien le Christ que vous avez crucifié ; que dis-je ! vous voudriez faire croire que c'est un ennemi de Dieu, chargé de sa malédiction, que vous avez mis à mort. N'est-ce pas le comble de la folie et du délire? **5** Les signes représentés par Moïse vous offrent le moyen de reconnaître celui qui est le Christ; mais vous ne voulez pas, et non contents de ne pas le vouloir, vous cherchez à nous embarrasser, en nous faisant toutes les difficultés qui vous viennent à l'esprit, et puis vous ne savez plus que répondre, quand vous trouvez un Chrétien qui vous tient tête.

XCIV.

1 Car, dites-moi, n'est-ce pas Dieu qui, par la bouche de Moïse, défendit de faire aucune image ou figure de tout ce qui est au ciel ou sur la terre? Et pourquoi donc ce même Dieu, dans le désert, ordonne-t-il à Moïse d'élever un serpent d'airain et de le représenter par un signe qui guérissait les morsures des serpents? Accuserez-vous Dieu de se contredire? **2** Ne

voyez-vous pas qu'il annonçait par ce signe le grand mystère de la croix, qui devait détruire la puissance du serpent dont la ruse avait, par Adam, introduit le péché dans le monde, qu'il voulait apprendre à ceux qui croient en celui qui devait souffrir par ce signe, c'est-à-dire par la croix, qu'il était vraiment leur saint et le seul qui pût les guérir de tontes les morsures du serpent, et par ces morsures il entendait toutes les actions mauvaises, toute injustice, tout acte d'idolâtrie. **3** Et si ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, dites-moi pourquoi Moïse fit élever ce serpent sous la forme d'une croix? pourquoi il enjoignit à tous ceux qui auraient été mordus par les serpents de le regarder pour être guéris, comme ils le furent en effet, lui qui avait expressément défendu de représenter l'image d'aucun objet?
4 Alors un de ceux qui étaient venus la veille me dit : — Voilà la véritable explication ; nous n'en pouvons pas donner d'autres. J'ai souvent demandé à nos docteurs de m'expliquer cet endroit, jamais ils ne m'ont rien dit de satisfaisant Continuez donc, je vous prie, le développement que vous avez commencé : nous prêtons la plus grande attention à votre manière d'éclaircir un mystère dont l'obscurité fait blasphémer contre nos divins oracles.
5 Alors je repris : — Dieu assurément a pu ordonner à Moïse de représenter en airain l'image d'un serpent, sans encourir pour cela le reproche de s'être contredit : eh bien ! de même, vous pouvez trouver dans la loi une sentence de malédiction contre les crucifiés, sans qu'elle frappe le Christ de Dieu, par qui Dieu le père daigne sauver tous ceux dont les œuvres étaient dignes de malédiction.
XCV.
1 Car vous verrez que par le péché tout le genre humain est maudit; tout homme qui n'accomplit pas fidèlement la loi, n'est-il pas maudit par la loi? Or, qui l'observe en tout point? Personne. Vous n'oseriez dire le contraire. On s'en écarte toujours plus ou moins ; si ceux qui sont sous la loi se trouvent sous la malédiction portée par la loi, parce qu'ils n'en sont pas toujours exacts observateurs, à plus forte raison, les gentils qui adorent les idoles, qui souillent l'enfance par leur turpitude, et se livrent à tant d'autres infamies sont-ils frappés de malédiction. **2** Si Dieu le père a voulu que son fils prît sur lui les malédictions de tous les hommes, parce qu'il savait bien qu'en le livrant à la mort, et à la mort de la croix, il pourrait aussi le rappeler à la vie, pourquoi parlez-vous de ce divin fils qui s'est résigné à tant souffrir pour obéir à la volonté de son père, comme s'il eût été frappé de malédiction? Ne devez-vous pas plutôt pleurer sur vous-mêmes? Son père a voulu, il est vrai, qu'il passât par toutes sortes de souffrances pour le salut du genre humain ; mais vous qui l'avez livré à la mort, cherchiez-vous à exécuter les desseins de Dieu ? Était-ce par amour pour lui que vous faisiez mourir les prophètes? **3** Ainsi donc, ne dites pas :
« Si Dieu a voulu qu'il souffrît, pour nous guérir tous par ses blessures, nous sommes sans crime. »
Oui, si en tenant ce langage vous êtes touchés de repentir, si vous reconnaissez qu'il est le Christ, si vous observez désormais sa loi, oui, vous serez sans crime. Par lui vous obtiendrez, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la rémission de vos péchés. **4** Mais si vous le chargez de malédictions, lui et tous ceux qui croient en lui ; si vous les faites mourir quand vous en avez le pouvoir, je vous le demande, lorsque vous portez encore sur sa personne une main sacrilège, comment pourriez-vous éviter les châtiments que mérite un pareil excès d'injustice, de fureur, d'endurcissement et de folie ?
XCVI.
1 Ces paroles de la loi :
« Maudit soit celui qui est pendu à une croix ! »
confirment notre espérance qui s'attache à Jésus crucifié, au lieu de l'ébranler; et pourquoi? C'est que nous y trouvons, non pas une malédiction de la part de Dieu contre Jésus crucifié, mais une prédiction de ce que vous tous et vos semblables deviez faire en refusant de reconnaître que ce Jésus existe avant les siècles, qu'il est le prêtre éternel du Très-Haut, qu'il

est roi, qu'il est le Christ. **2** Voyez ce qui se passe sous vos yeux I Vous maudissez dans vos synagogues tous ceux qui portent son nom; les païens, de la malédiction passent à l'effet, puisqu'ils nous mettent â mort sur le simple aveu que nous leur faisons d'être Chrétiens. Eh! que disons-nous à tous? Nous sommes vos frères. Que n'embrassez-vous plutôt la vérité qui nous vient de Dieu ? Mais ne pouvant vous désarmer ni les uns ni les autres; tous voyant au contraire rivaliser de haine et de fureur pour nous contraindre à renier Jésus-Christ, nous préférons la mort et nous la recevons avec joie, persuadés, comme nous le sommes, que Dieu nous accordera, en échange de cette vie, tous les biens qu'il nous a promis par son Christ. Nous répondons à toutes vos persécutions par les plus tendres prières; nous supplions le Christ d'avoir pitié de vous; c'est lui-même qui nous enseigne à prier pour nos ennemis :
« Aimez ceux qui vous persécutent, nous dit-il, soyez bons et miséricordieux comme votre Père céleste. »
Et ne voyons-nous pas, en effet, combien ce Dieu tout-puissant est plein le miséricorde et de bonté? Ne fait-il pas lever son soleil sur les ingrats aussi bien que sur les justes? Ne fait-il pas pleuvoir sur les méchants comme sur les bons? Mais nous savons de loi qu'il doit nous juger tous.
XCVII.
1 Et ce n'est pas sans raison que le prophète Moïse, dont les mains étaient soutenues par Or et Aaron, demeura dans cette position jusqu'au soir. C'est jusqu'au soir, en effet, que Notre-Seigneur resta sur la croix; on ne l'en descendit pour l'ensevelir que sur le déclin du jour, et le troisième jour il ressuscita, ainsi que l'avait prédit par ces paroles le prophète David :
« Ma voix a crié vers le Seigneur; il m'a exaucé du haut de la montagne. Je me suis endormi, j'ai été plongé dans un profond sommeil, je me suis réveillé parce le Seigneur est mon appui. »
2 Isaïe ne nous a-t-il pas annoncé le genre de mort qu'il devait souffrir, lorsqu'il lui met paroles dans la bouche :
« J'ai étendu mes bras tout le jour vers un peuple incrédule, rebelle, et qui marche dans une mauvaise voie. »
Ne nous apprend-il pas qu'il devait ressusciter, quand il nous dit :
« Je lui donnerai la sépulture du riche, son corps enseveli n'est pas resté dans le tombeau. »
3 N'est-ce point de sa passion et de sa mort que parlait David dans ce passage tout mystérieux :
« Ils ont percé mes main et mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils m'ont considéré, ils m'ont examiné, ils se sont partagé mes vêtements ils ont tiré ma robe au sort. »
Et, en effet, les Juifs qui le crucifièrent lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains, et quand ils l'eurent crucifié, ils se partagerai ses habits, et c'est le sort qui assigna les parts quand il voulurent choisir. **4** Direz-vous que ce psaume ne s'entend pas du Christ ? Quel est sur toutes choses votre aveuglement ! Vous ne voyez pas que jamais vous n'avez eu chez vous ni de roi, ni de Christ qui ait eu, vivant encore, les pieds et les mains percés, qui soit mort ou plutôt qu'on ait crucifié comme l'indique ce passage mystérieux, excepté Jésus seul !
XCVIII.
1 Mais je veux vous citer le psaume tout entier vous y entendrez les accents de l'amour du Christ pour son père, vous verrez comme il s'abandonne entièrement à lui comme il le conjure de l'arracher à cette mort cruelle, comme il sait connaître en même temps les hommes qu'il eut pour ennemis, comme il prouve qu'il s'est véritablement fait chair et qu'il a connu la souffrance. **2** C'est ainsi qu'il s'exprime
« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? N'éloignez pas de moi votre salut, ne soyez pas sourd à mes cris, mon Dieu : je vous invoque durant le jour, et vous ne m'écoutez pas; je crie vers vous au milieu de la nuit, et je n'ignore pas ce qui m'est réservé. Cependant vous êtes le saint qui habitez dans Israël, vous êtes l'objet de ses louanges. Nos

pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés; il vous ont imploré, et ils ont été sauvés; ils se sont confiés à vous, et ils n'ont pas été trompés dans leur attente. **3** Pour moi, je suis un ver de terre, je suis l'opprobre des mortels , le rebut de la populace ; tous ceux qui me voient m'insultent le mépris sur les lèvres ; ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui. Et c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère, j'ai été reçu entre vos bras, vous étiez mon Dieu lorsque je suis sorti de ses entrailles ; ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir. **4** Une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Basan m'ont assailli; ils fondent sur moi la gueule béante, comme le lion qui déchire et qui rugit; je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés; mon cœur a défailli au-dedans de moi, comme la cire qui se fond ; ma force s'est détachée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Des chiens dévorants m'ont environné; le conseil des méchants m'a assiégé; ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement, **5** ils se sont partagé mes vêtements; ils ont tiré ma robe au sort. Mais vous. Seigneur, ne vous éloignez pas ; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir; arrachez mon âme au glaive, et délivrez-moi de la rage de mes ennemis, sauvez-moi de la gueule du lion, détournez de moi la corne du taureau. Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée. Louez le Seigneur, vous qui le craignez ; glorifiez-le, race de Jacob ; craignez-le tous, vous qui êtes de la race d'Israël ! »

XCIX.

1 Ma citation finie, je continuai en ces termes : Tout ce psaume ne peut s'entendre que du Christ, ainsi que je vais vous le prouver en reprenant chacune des paroles qui le comptent. Par les premières :

« Mon Dieu, mon Dieu ! tournez vos regards sur moi ; pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Le prophète annonçait longtemps d'avance les paroles mêmes fie devait prononcer le Christ attaché à la croix. Ne s'est-il pas écrié :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné? »

2 Et celles qui suivent :

« N'éloignez pas de moi votre salut, ne soyez pas sourd à mes cris. Je vous invoque toujours, et vous ne m'écoutez pas ; je crie vers vous au milieu de la nuit , et vous ne me laissez rien ignorer ! »

Ne sont-elles pas l'expression fidèle de tout ce que devait faire le Christ? Le jour qu'il devait être crucifié, il prit avec lui trois de ses disciples et les conduisit sur la montagne des Oliviers, qui s'élève en face du temple de Jérusalem; et là, il fit à Dieu cette prière :

« Mon père, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Puis il ajouta :

« Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne ! »

Par ces paroles, il montre qu'il sentait vraiment la douleur, qu'il était vraiment homme. **3** Et pour qu'on ne dise point :

« Il ne savait donc pas qu'il aurait à souffrir? »

il ajoute aussitôt par la bouche du Psalmiste

« Vous ne m'avez rien laissé ignorer. »

De même qu'il n'y avait pas ignorance en Dieu quand il demandait à Adam où il était , et à Caïn ce qu'il avait fait d'Abel, son frère, et qu'il voulait seulement les forcer à se reconnaître eux-mêmes tels qu'ils étaient, et que l'histoire de ce qui était arrivé restât écrite et parvint jusqu'à nous, ainsi Jésus déclare qu'il ne s'agit pas ici de sa propre ignorance, mais de l'ignorance de ceux qui ne croyaient pas qu'il fût le Christ, et qui pensaient pouvoir, sans conséquence, le faire mourir, se persuadant qu'il en serait de lui comme d'un homme ordinaire, qu'il ne sortirait pas du tombeau.

C.
1 Ce qui suit :
« Mais vous habitez dans le sanctuaire vous la gloire d'Israël ! »
annonçait le prodige le plus digne de louange et d'admiration ; je veux dire le prodige de sa résurrection, trois jours après sa mort sur une croix : merveilleux effet de la puissance qu'il tenait de son père ! Le Christ est appelé Israël et Jacob, ainsi que je l'ai déjà prouvé, n'est pas seulement dans la bénédiction de Joseph et de Judas que tout ce qui le concerne nous a été prédit d'une manière mystérieuse, comme je l'ai également démontré; c'est encore dans l'Évangile, où nous usons ces paroles prononcées par lui-même :
« Toutes choses m'ont été données par le Père. Personne n'a connu le Père si ce n'est le Fils, et personne n'a connu le Fils si ce n'est le Père, et celui à qui le Fils l'a révélé! »
2 C'est donc lui-même qui nous a révélé tout ce que nous comprenons des divines Écritures ; c'est donc à sa grâce que nous devons de le reconnaître, et pour le premier-né de Dieu, existant avant toutes choses, et pour le fils des patriarches, parce qu'il a voulu naître d'une vierge issue de leur sang, se faire homme, vivre obscur et sans gloire, et passer par toutes les souffrances. **3** Aussi disait-il à ses apôtres, quand il leur parlait de sa passion :
« Il faut que le fils de l'homme souffre tous ces maux, qu'il soit rejeté par les pharisiens et par les scribes, et qu'il ressuscite le troisième jour»
Il se disait donc le fils de l'homme, ou parce qu'il était né d'une vierge qui descendait de David, d'Isaac, de Jacob, d' Abraham, ou bien parce qu'Abraham était son père et celui des justes, ces glorieux ancêtres de Marie, dont je viens de parier. Qui de nous ignore que ceux qui ont engendré des femmes sont appelés le père des enfants qu'ont eu leurs filles? **4** Il appela Pierre un de ses disciples nommé Simon, qui, par une révélation de Dieu le père, l'avait reconnu pour le fils de Dieu. Et comme nous lisons dans les écrits de ses apôtres qu'il est vraiment fils de Dieu, nous nous plaisons à l'appeler de ce nom et nous comprenons qu'il l'est en effet, puisqu'il est engendré du Père avant toutes choses, par la vertu et la volonté de ce Père. C'est lui qui, dans les livres des prophètes, est désigné de tant de manières différentes, par les noms de Sagesse, et de Jour, et d'Orient, et de Gloire, et de Pierre, et par ceux de Jacob et d'Israël ; nous comprenons encore que si, d'un côté, il est fils de Dieu, de l'autre, il est homme, fils d'une vierge, afin que le péché, introduit dans le monde par le serpent, fût détruit par les moyens qui l'avaient fait naître. **5** Ève, encore vierge et sans tache, écoute le démon : elle enfante le péché et la mort; Marie, également vierge, écoute l'ange qui lui parle; elle croit à sa parole, elle en ressent de la joie lorsqu'il lui annonce l'heureuse nouvelle, c'est-à-dire lorsqu'il lui apprend que l'esprit du Seigneur surviendra en elle, que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre, que le fils qu'elle doit enfanter est le fils de Dieu ; elle répond :
« Qu'il soit fait selon votre parole ! »
6 C'est alors que naquit d'elle le salut du monde, celui qu'avaient annoncé tant d'oracles, celui par qui Dieu terrasse le serpent, ainsi que les anges et les hommes qui lui ressemblent, tandis qu'il arrache à la mort ceux qui font pénitence et croient en son Christ.
CI.
1 Viennent ensuite ces paroles :
« Nos pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés ; ils ont crié vers vous, et ils n'ont pas été confondus. Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple. »
Nous voyons par cet endroit que Dieu ne reconnaît pour véritables pères que ceux qui ont espéré en Dieu et mérité le salut. Les pères dont il parle étaient les ancêtres dont il naquit quand il se fit homme. Il nous apprend que c'est aussi de son père qu'il attend son salut.
Il se glorifie de ne rien faire que d'après sa volonté et avec son secours. **2** Telle fût, en effet, sa vie sur la terre ; quelqu'un l'avait appelé bon maître :

« Pourquoi m'appelez-vous bon ? lui dit-il ; personne ne mérite ce nom, si ce n'est mon père qui est dans les cieux. »
Par ces mots :
« Je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple, »
le prophète annonçait ce qui s'est accompli, ce qui se réalise encore sous nos yeux.
Partout on nous fait, à nous autres qui croyons en lui, comme un opprobre de ces mots : « Il fut le rebut du peuple. » On nous reproche d'adorer celui que votre nation a poursuivi de son mépris, a chargé d'ignominie et qui a tout souffert de votre part. **3** Dans ces paroles qui suivent, nous trouvons encore une prédiction de ce qui devait arriver ;
« Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tète en disant : Il a mis son espoir en Dieu ; que Dieu le sauve, puisqu'il se plait en lui. »
Ceux qui le voyaient en croix n'ont-ils pas secoué la tête? Par le mouvement de leurs lèvres et l'air moqueur de leur visage, ils rivalisèrent d'insulte, et en le raillant ils lui adressèrent ces paroles que nous lisons dans les écrits de ses apôtres : « Il se dit le fils de Dieu : qu'il descende de sa croix et qu'il marche ; que Dieu vienne à son secours. »
CII.
1 Et ces autres paroles :
« C'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; c'est vous qui étiez mon espérance. Du sein de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras ; vous étiez mon Dieu, lorsque je suis sorti de ses entrailles. Personne n'est là pour me secourir ; une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Bazan m'ont assailli ; ils fondent sur moi la gueule béante comme le lion qui déchire et qui rugit; je me suis écoulé comme l'eau; tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur a défailli au-dedans comme une cire qui se fond ; ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais. »
L'événement pouvait-il être prédit d'une manière plus claire? **2** Examinons d'abord cette circonstance :
« Vous qui fûtes mon espérance dès le sein de ma mère. »
A peine est-il né à Bethléem que le roi Hérode, instruit de sa naissance par des mages venus d'Orient, lui tend des embûches et cherche à le faire mourir. Mais Joseph, averti par le Seigneur, prend l'enfant avec la mère et se retire en Égypte. Le père qui l'avait engendré ne voulait pas qu'il mourût avant qu'il fût arrivé à l'âge viril et qu'il eût énonce sa parole. **3** On me demandera peut-être s'il n'eût pas été plus convenable que Dieu fit périr Hérode? Je répondrai à cette question par une autre : Dieu ne pouvait-il pas dès le commencement du monde frapper de mort le serpent, au lieu de dire :
« Je mettrai de l'inimitié entre le serpent et la femme, entre la race de l'un et la race de l'autre? »
Ne pouvait-il pas faire naître tous les hommes à la fois et en un même moment? **4** Mais il trouva plus digne de lui de créer l'ange et l'homme entièrement libres d'observer ou non les règles de justice qu'il leur avait données, et de les laisser jouir de cette liberté tout le temps qu'il le jugerait convenable. Il trouva également plus digne de lui d'établir un jugement particulier et un jugement général, sans toutefois porter atteinte au libre arbitre. C'est pourquoi l'Écriture, au sujet de la confusion de langage et de la multitude d'idiomes qui suivit la construction de la tour de Babel, s'exprime en ces termes :
« Le Seigneur dit : Ils ne forment qu'une race, ils n'ont qu'une seule langue ; ils ont commencé, et ils ne cesseront pas jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur dessein. »
5 Quant à ces paroles :
« Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, »
c'est encore une prédiction de ce que devait faire le Christ, et toujours pour obéir à la volonté de son père. La force et la puissance de sa parole, qui confondait les scribes, les pharisiens et

tous vos docteurs, quand ils osaient disputer avec lui, ne fut-elle pas suspendue ainsi qu'une source d'eau vive qui, jaillissant avec impétuosité, s'interrompt tout-à-coup quand on détourne son cours ? Il s'est tu, il a refusé de répondre, devant Pilate, à tous ceux qui l'interrogeaient, comme nous l'apprenons par les écrits de ses apôtres, afin que cette parole d'Isaïe eût aussi son accomplissement :
« Le Seigneur m'a donné une langue éloquente, mais pour parler quand il le faut. »
6 Ces mots :
« Vous êtes mon Dieu ; ne vous éloignes pas de moi, »
nous apprennent à mettre notre confiance en Dieu, qui a tout fait ; à chercher en lui seul notre appui, notre salut, et non pas dans la naissance, dans la force, dans les richesses, dans la prudence humaine, à l'exemple delà plupart des hommes, ainsi que vous l'avez fait vous-mêmes dans tous les temps. N'avez-vous pas autrefois érigé un veau d'or? Ne vous êtes-vous pas toujours montré ingrats? N'avez-vous pas été persécuteurs des justes jusqu'à les mettre à mort, vains jusqu'à l'arrogance, à cause de vos ancêtres? **7** Si le fils de Dieu vous a déclaré que ni ce nom divin, ni sa puissance, ni sa sagesse ne pouvaient le sauver ; que pour être impeccable, il lui a fallu le secours de Dieu ; car, comme le dit Isaïe :
« Il n'a jamais péché même en parole, parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a point souillé sa bouche, »
comment vous et vos semblables, qui attendez le salut sans avoir aucun titre qui vous donne cette espérance, comment, dis-je, ne. voyez-vous pas que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-mêmes ?
CIII.
1 Voyons encore comme l'avenir a réalisé la prophétie renfermée dans ces autres paroles :
« La tribulation me presse, personne n'est là pour me secourir; une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, des taureaux de Bazan m'ont assailli : ils fondent sur moi la gueule béante comme le lion qui déchire et qui rugit ; je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés. »
Parlerai-je de cette nuit où Jésus vit fondre sur lui, de la montagne des Oliviers, les hommes envoyés par vos scribes et par vos pharisiens, à la faveur de l'ascendant que leur donnait la puissance de leur parole? **2** Le Christ ne s'est-il pas trouvé alors comme environné de jeunes taureaux à la corne menaçante et d'une fureur prématurée et meurtrière? Les taureaux de Bazan, dont il est ensuite question, désignent ceux d'entre vous qui se portèrent contre le Christ aux mêmes excès de violence que les jeunes taureaux, quand il fut amené devant vos docteurs. Ce n'est pas sans raison que l'Écriture les désigne sous le nom de taureaux ; d'eux naissent les jeunes veaux, ainsi que nous le savons. Eh bien I ce que les premiers sont pour les seconds, vos maîtres l'ont été pour leurs enfants. Ils les ont poussés à se jeter sur le Christ, de la montagne des Oliviers, pour se saisir de sa personne et l'amener devant eux. Le prophète ajoute :
« Personne n'est là pour le secourir. »
Et n'est-ce pas ce qui est arrivé? De cette multitude d'hommes, il n'en est pas un seul qui se soit levé en faveur de l'innocence opprimée; **3** et dans le lion rugissant dont la bouche ouverte est prête à dévorer, ne voyez-vous pas le roi des Juifs de cette époque, appelé aussi du nom d'Hérode et successeur de cet Hérode qui fit mourir tous les enfants de Bethléem, vers le temps où le Christ naquit, parce qu'il se flattait d'envelopper dans ce massacre l'enfant dont les mages, venus d'Orient, lui avaient annoncé la naissance? Mais il ignorait les desseins de celui qui est plus fort que tous les hommes; il ne savait pas qu'il avait donné, l'ordre à Joseph et à Marie de prendre cet enfant, de fuir en Égypte et d'y rester jusqu'à ce qu'un nouvel ordre d'en haut les rappelât dans leur patrie. Ils attendirent donc en Égypte qu'on vint leur apprendre que cet Hérode, meurtrier des enfants de Bethléem, était mort et qu'il avait pour successeur Archélaüs ; mais celui-ci mourut avant que le Christ eût accompli, par le supplice de la croix,

les desseins éternels dont la volonté de son père lui avait remis l'exécution. **4** Un autre Hérode avait succédé à Archélaüs dans la portion de pouvoir que Rome lui avait assignée. Pilate, pour lui plaire, avait envoyé devant son tribunal le Christ chargé de chaînes; c'est bien là ce que le Seigneur, qui connaît l'avenir, avait annoncé :
« Ils le conduiront devant l'Assyrien, il sera un présent d'hospitalité agréable au roi. »
5 Par ce lion qui rugit, ne peut-on pas entendre aussi le démon appelé serpent par Moïse, diable par Job et Zacharie, Satan par Jésus, qui voulait nous rappeler que ce nom avait été donné de l'action même qu'il avait été commise ; car *Sata*, dans la langue des Juifs et des Syriens, signifie déserteur, apostat; nos peut se rendre par serpent, si vous le traduisez de l'hébreu ; c'est de la réunion de ces deux mots qu'on a formé le mot *Satanas*. **6** Aussitôt que Jésus-Christ eut quitté le fleuve du Jourdain, où se fit entendre sur lui , la voix qui avait dit:
« Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, »
le démon s'approcha de lui pour le tenter, ainsi que nous l'expriment les livres des apôtres; il poussa l'audace jusqu'à lui dire
« Adore-moi I »
Jésus lui répondit :
« Retire-toi, Satan ! Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. »
Le démon espérait le faire tomber dans ses pièges, comme il y avait fait tomber Adam. **7** Ces paroles :
« Je me suis écoulé comme l'eau; tous mes os ont été ébranlés, mon cœur a défailli au-dedans de moi comme une cire qui se fond, »
annonçaient ce qui lui arriva dans la nuit où les soldats vinrent sur la montagne des Oliviers pour se saisir de lui. **8** Dans les livres qui furent écrits, ainsi que je le soutiens, par ses apôtres et par leurs disciples, il est rapporté qu'une sueur qui ressemblait à des gouttes de sang découla de son corps, lorsqu'en priant il s'écriait :
« Mon père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice. »
Son cœur, ses os étaient ébranlés en lui ; son cœur surtout était comme une cire qui se fondait au-dedans de lui-même. Par tout ce qui est arrivé, Dieu voulait nous convaincre que c'est à cause de nous qu'il livrait son fils à de si cruelles angoisses, et que sa qualité de fils de Dieu ne l'empêcherait pas de sentir toutes les souffrances et tous les maux qui lui survenaient. **9** Dans ces paroles :
« Ma bouche s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, »
je retrouve une nouvelle prédiction de ce silence dont j'ai déjà parlé; silence qu'il ne rompit par aucune parole, ne voulant rien répondre à vos docteurs qu'il avait coutume de confondre et de convaincre de folie.

CIV.

1 « Vous m'avez conduit à la poussière de la mort, ajoute le prophète; des chiens dévorants m'ont environné; le conseil des méchants m'a assiégé : ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont regardé; ils m'ont considéré attentivement; ils se sont partagé mes vêtements ; ils ont tiré ma robe au sort. »
Pourrez-vous trouver des paroles plus claires pour exprimer le genre de mort auquel le Christ devait être condamné par l'assemblée des méchants, que l'Écriture désigne sous les noms de chiens et de chasseurs, faisant ici allusion aux réunions et aux conseils que tinrent, pour le perdre, les chefs du peuple qui avaient juré sa perte? Quoi de plus conforme au récit des apôtres? **2** J"ai parlé plus haut de ces vêtements que ceux qui le crucifièrent se sont partagés après l'avoir mis en croix.

CV.

1 Viennent ensuite ces paroles :
« Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir, arrachez mon âme au glaive et délivrez de la puissance du chien mon âme

abandonnée ; sauvez-moi de la gueule du lion et des cornes de l'oryx, dans l'humiliation où je suis. »
Figure, prédiction remarquable de ce que nous retrouvons dans le Christ et de ce qui devait lui arriver ! N'avons-nous pas prouvé qu'il est le fils unique de Dieu, créateur de toutes choses, qu'il est la vertu, le Verbe engendré de lui; qu'ensuite il s'est fait homme; qu'il est né d'une vierge, comme nous l'apprennent les écrits des apôtres ? **2** Dans chacune de ces paroles :
« Arrachez mon âme au glaive ; délivrez cette âme de la puissance du chien ; sauvez-moi de la gueule du lion, et, dans mon état d'humiliation , délivrez-moi des cornes de l'oryx, »
vous trouvez une circonstance de la passion et une prédiction du genre de mort qu'il devait souffrir, je veux parler de la croix. Déjà je vous ai fait voir comme toutes les cornes de l'oryx présentent l'image d'une seule croix : le glaive, la gueule du lion, la puissance du chien, dont il est ici question, désignent une force ennemie qu'il veut repousser; fil demande qu'elle n'asservisse pas son âme, et la prière qu'il fait ici à son père est une leçon qui nous apprend à recourir à Dieu au moment de la mort, a lui demander qu'il ne permette pas que l'ange mauvais et audacieux s'empare de notre âme, puisqu'il peut l'écarter.
4 L'âme demeure toujours, je vous l'ai déjà prouvé par ce qui est arrivé à l'âme de Samuel, que la pythonisse évoqua, sur la demande de Saül. Il est à croire que les âmes des Justes et des prophètes subissent après leur mort le joug d'une puissance semblable à celle de la pythonisse, comme le prouve le fait même dont je viens de parler. Il est évident que tout est ici pour notre instruction, **5** et que Dieu, par son fils, nous apprend à faire tous nos efforts, à multiplier nos prières à l'heure de la mort, pour empêcher notre âme de tomber sous aucune puissance de cette nature. Lorsque le fils de Dieu rendit l'esprit sur la croix, nous disent les écrits de ses apôtres, il s'écria:
« Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »
6 Ils nous disent encore de quelle manière il exhortait ses disciples à surpasser en vertu les pharisiens, s'ils voulaient parvenir au salut:« Je vous déclare, leur disait-il, que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.
CVI.
1 Il savait que son père accorderait tout à sa prière, qu'il le ressusciterait d'entre les morts; il invitait tous ceux qui craignent le Seigneur à le louer en toutes choses, parce que sa miséricorde, en vertu de la croix de son fils, s'étend sur les hommes qui ont la foi. Après sa résurrection, lorsqu'il eut convaincu ses disciples de la vérité des paroles qu'il leur avait dites avant sa passion, qu'il fallait que le fils de l'homme souffrît, et que toutes ses souffrances avaient été prédites, ils furent touchés du plus vif repentir de l'avoir abandonné au moment de la mort. Alors il parut au milieu des apôtres, qu'il regardait comme ses frères ; et toutes les fois qu'il se trouvait au milieu d'eux, il se mettait à louer le Seigneur, ainsi que le rapportent leurs écrits. Et toutes les circonstances avaient encore été clairement prédites, témoins les paroles qui se trouvent dans le reste du psaume :
2 «Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée; vous qui craignez le Seigneur, glorifiez-le; sauvez-le, vous tous qui êtes de la race de Jacob ; qu'il soit craint par toute la postérité d'Israël ! »
3 Si vous lui voyez changer le nom d'un de ses apôtres en celui de Pierre, et appeler les deux frères, fils de Zébédée, du nom de Boanergès, qui veut dire fils du tonnerre, reconnaissez en lui ce même Dieu qui changea autrefois le nom de Jacob en celui d'Israël ; le nom d'Ausès en celui de Jésus, nom à la faveur duquel fut introduit dans la terre promise aux patriarches le peuple qui survécut aux Hébreux délivrés de la captivité de l'Egypte. **4** Moïse nous l'avait annoncé comme un astre qui devait s'élever de la race d'Abraham :
« Une étoile, nous dit-il, sortira de Jacob ; un chef sortira d'Israël; »
et ailleurs:

« Voici l'homme, l'Orient est son nom. »
Et en effet une étoile s'éleva dans les cieux, aussitôt après sa naissance, nous disent les écrits de ses apôtres , et des mages avertis par ce signe vinrent d'Orient pour l'adorer.

CVII.

1 Il avait lui-même prédit qu'il ressusciterait trois jours après qu'il aurait été mis en croix, ainsi que nous l'apprennent les mêmes évangélistes; nous lisons dans leur récit que des hommes de votre nation lui dirent un jour, en discutant avec lui : « Donnez-nous un signe ; » et qu'il leur répondit:
« Cette génération adultère et méchante demande un signe; on ne lui en donnera pas d'autre que le signe de Jonas. »
Par ces paroles mystérieuses, il faisait comprendre à ceux qui l'écoutaient qu'il ressusciterait trois jours après sa mort sur la croix, **2** et en même temps il annonçait que la génération à laquelle il parlait était plus coupable et plus perverse que les habitants de Ninive. Vous savez ce qui arriva lorsque Jonas, sorti du poisson qui l'avait englouti, parut au milieu de cette ville et annonça, que dans trois jours, d'autres disent dans quarante, Ninive serait détruite avec tous ses habitants. Alors on publia un jeûne qui s'étendit non-seulement à tous les hommes, mais encore à tous les animaux; on se revêtit de cilices, on poussa de longs gémissements : ils partaient d'un cœur réellement changé; on abandonna les voies de l'iniquité, on comprit que pour trouver le Seigneur miséricordieux et bon il fallait renoncer au péché. Le roi lui-même et les premiers du royaume se couvrirent de cilices, et persévérèrent dans le jeûne et la prière; leur pénitence désarma le bras de Dieu et sauva la ville de sa destruction. **3** Le troisième jour arrivé, selon d'autres le quarantième, Jonas s'affligeait de voir que sa prédiction ne s'était pas accomplie. Dieu, dans sa sagesse, sut apaiser ses murmures, et voici de quelle manière : d'un mot il fit naître un lierre qui le couvrit de son ombre et le garantit du soleil. C'était en effet un lierre chargé de son fruit, que Jonas n'avait ni planté, ni arrosé, mais qui avait poussé tout-à-coup pour lui donner de l'ombre. D'un autre mot, Dieu fit sécher en un moment ce même lierre; nouveaux murmures de la part de Jonas : c'est alors que Dieu lui fit comprendre combien était injuste le chagrin qu'il éprouvait de ce que Ninive n'était pas détruite :
« Quoi! lui dit le Seigneur, tu voudrais conserver une plante qui est venue sans toi, qui s'est accrue en une nuit, et qui est morte le lendemain; et moi je n'épargnerais pas la grande ville de Ninive, où il y a plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite de la gauche, Ninive, qui renferme une multitude d'êtres vivants! »

CVIII.

1 Tous ceux de votre nation savaient bien ce qui était arrivé à Jonas, et cependant lorsque le Christ leur disait qu'il ne leur serait pas donné d'autre signe, et qu'il les exhortait à faire pénitence de leurs crimes, sinon avant, du moins après sa résurrection, et à fléchir le Seigneur par leurs larmes, à l'exemple des Ninivites, s'ils voulaient préserver et le peuple et la ville de la destruction ; **2** non-seulement vous n'avez pas fait pénitence quand vous avez su qu'il était vraiment ressuscité, mais encore, ainsi que je vous l'ai déjà reproché, vous avez préposé des hommes de votre choix pour aller publier par toute la terre qu'un imposteur du nom de Jésus avait formé une secte d'hommes impies et sans loi ; que ce Jésus avait été crucifié, et que ses disciples l'avaient enlevé pendant la nuit du tombeau où il avait été déposé après qu'on l'eut détaché de la croix ; qu'ils trompèrent les hommes en publiant qu'il était ressuscité d'entre les morts et monté au ciel. Vous n'avez pas craint d'ajouter que ce Jésus enseignait lui-même je ne sais que des d'hommes impies, affreux, exécrables, dogmes que vous inventez et que vous débitez partout pour soulever l'indignation publique contre ceux qui professent que Jésus est vraiment le Christ, le maître par excellence, le fils de Dieu. **3** Que dirai-je encore? Votre ville a été prise, votre pays est dévasté, ainsi qu'il l'avait prédit; et, loin de faire pénitence, vous le chargez de malédictions, lui et tous ceux qui croient en lui.

Nous, au contraire, nous ne haïssons ni vous, ni ceux à qui vous avez inspiré de pareils sentiments à notre égard. C'est trop peu pour nous de ne pas vous haïr, nous faisons les vœux les plus ardents pour que le repentir entre dans vos cœurs, et que vous obteniez tous miséricorde du Dieu infiniment bon, infiniment miséricordieux, qui vous a créés.
CIX.
1 Mais les gentils, qui vivaient dans le péché parce qu'ils étaient dans l'erreur, devaient se convertir aussitôt qu'ils auraient reçu des apôtres la doctrine que ces derniers ont portée de Jérusalem jusque chez les peuples idolâtres; nous l'apprenons de Michée, l'un des douze petits prophètes. Permettez que je vous cite quelques paroles de sa prédiction ; c'est ainsi qu'il s'exprima :
« Et voilà que dans les derniers temps, la montagne de la maison du Seigneur sera préparée sur le haut des monts, élevée au-dessus des collines, un fleuve coulera au milieu du peuple, les nations y viendront en foule, et se hâteront, disant : Venez, allons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem ; il jugera au milieu de la multitude des peuples, il châtiera des nations puissantes jusqu'aux contrées les plus lointaines; les peuples feront de leurs épées des socs de charrue, et des hoyaux de leurs lances ; un peuple ne tirera plus le glaive contre un autre peuple; ils n'apprendront plus à se combattre. **3** Chacun se reposera sous sa vigne ou sous son figuier, et nul ne les troublera, parce que le Seigneur a parlé. Que tous les peuples marchent au nom de leur Dieu, et nous, nous marcherons au nom du Seigneur notre Dieu dans l'éternité et par-delà. En ce jour-là je ramènerai celle qui était boiteuse, et je recueillerai celle qui était rejetée et resserrée dans des entraves. Celle qui avait été répudiée deviendra mère d'une nation puissante ; et le Seigneur régnera sur elle, sur la montagne de Sion, dès à présent jusque dans l'éternité.»
CX.
1 A ces paroles de la prophétie, j'ajoutai les réflexions suivantes : Je sais, mes amis, que vos docteurs conviennent avec nous que ces paroles s'entendent du Christ ; mais je sais aussi qu'ils prétendent que le Christ n'est pas encore venu ; ou bien, s'ils disent qu'il est venu, ils ajoutent qu'on ne le connaît pas, et qu'il ne sera connu que lorsqu'il lui plaira de se manifester et de paraître dans toute sa gloire. **2** Alors arriveront, continuent-ils, les grands événements annoncés dans la prophétie, comme si cette prophétie n'avait encore eu aucun effet Insensés ! ils ne comprennent pas ce qui est si clair et si évident, d'après toutes les paroles de l'Ecriture, que deux avènements du Christ nous sont prédits : l'un, dans lequel il sera sans gloire, homme de douleur, couvert d'ignominie , et enfin crucifié ; l'autre, où il descendra du ciel dans tout l'appareil de sa majesté, quand l'homme de la défection, l'antéchrist, élevant sur la terre une voix orgueilleuse contre le Tout-Puissant lui-même, se portera à d'affreux excès contre nous autres Chrétiens qui nous sommes jetés entre les bras du Dieu de Jacob, du Dieu d'Israël, aussitôt qu'à la faveur de la loi et de la doctrine sorties de Jérusalem, nous avons pu connaître, par les apôtres de Jésus, le vrai Dieu et le culte qui lui convient, **3** nous qui nous présentions autrefois couverts de meurtres et du sang les uns des autres; chargés, en un mot, de toutes sortes d'iniquités, et qui depuis avons brisé, sur tous les points du globe, les instruments de guerre pour changer le glaive en soc de charrue, la lance en hoyau, et cultiver la piété, la justice, l'humanité, la foi et cette espérance qui nous vient de Dieu le père par le Dieu crucifié, chacun de nous se reposant désormais sous sa vigne, c'est-à-dire n'ayant plus qu'une seule et légitime épouse; et, en effet, dans notre conduite, vous avez sous les yeux la vérité de cette parole prophétique : « Son épouse est comme une vigne féconde. »
4 Il est facile de se convaincre que personne au monde n'est capable d'effrayer un véritable Chrétien et d'en faire un vil esclave de la crainte. Qu'on nous frappe du glaive, qu'on nous crucifie, qu'on nous livre aux bêtes, aux flammes, à toutes les autres tortures : on ne peut nous empêcher de confesser le nom de Jésus-Christ, ainsi que vous le voyez.

Plus on nous fait souffrir, plus on nous persécute, plus il naît au nom de Jésus des Chrétiens fidèles et dévoués. Nous ressemblons à la vigne dont le fer coupe quelques branches fécondes, et qui répare cette perte par d'autres branches plus belles et plus fécondes encore. La vigne plantée par le Dieu tout-puissant et par le Dieu sauveur, c'est le peuple qu'il s'est formé. **5** Pour le reste de la prophétie, il aura son effet au jour du second avènement.
Ces mots : « Celle qui était resserrée dans des entraves, » signifient que vous et tous les incrédules faites votre possible pour bannir, non pas seulement de leurs biens, mais encore du monde entier, tous ceux qui portent le nom de Chrétiens, et qu'il ne leur est plus permis de jouir librement du bienfait de la vie. Vous dites : **6** Eh ! n'est-ce pas ce que notre peuple lui-même a souffert? Mais si tel a été pour vous le sort de la guerre, c'était un châtiment que vous aviez mérité, ainsi que l'attestent toutes les Ecritures. Mais nous, qui avons cessé de commettre le mal depuis que nos yeux se sont ouverts à la vérité, nous avons Dieu pour garant que notre mort n'est pas plus juste que celle qu'on a fait subir à celui qui était sans tache et la justice même Je veux dire le Christ « Le juste, dit Isaïe, le juste périt, et nul n'y pense dans son cœur : les justes sont enlevés de ce monde, et personne n'y pense. »
CXI.
1 Au sujet de ces deux avènements, je dois vous rappeler que, déjà du temps de Moïse, ils avaient été figurés d'une manière mystérieuse par les deux boucs que l'on offrait les jours de jeûne. Nous avons aussi montré que Moïse et Josué étaient eux-mêmes des figures de ces deux avènements : l'un resta jusqu'au soir sur la colline, les bras étendus, tandis qu'on les soutenait (rien sans doute ne représentait mieux la croix que cette attitude); l'autre, qui portait le nom de Jésus, commandait l'armée et donnait la victoire aux Hébreux.
2 Il est à remarquer que, pour mieux figurer les deux avènements, ces deux saints personnages, ces deux prophètes da Seigneur ont représenté séparément les deux grands mystères dont nous venons de parler, l'un retraçant la croix, l'autre rappelant le nom de Jésus, et n'ont pu réunir les deux symboles dans une même personne. La réunion s'est faite dans Jésus seul. Et telle est, telle a été et telle sera toujours sa force, que son nom même fait trembler toute autre puissance que la sienne; elle se sent défaillir à la seule idée qu'un jour elle doit être renversée par lui. Ainsi donc notre Christ, tout passible, tout crucifié qu'il a été, n'encourut point la malédiction portée par la loi; mais il prouvait que lui seul pouvait sauver ceux qui savent conserver la foi. **3** En Egypte, les Hébreux, préservés du glaive exterminateurs, tandis que les premiers-nés des Egyptiens périssaient, durent leur salut au sang de l'agneau pascal qui arrosait les deux côtés et le seuil de leurs portes. Mais la Pâque, c'était le Christ qui fut immolé plus tard, ainsi que l'avait annoncé Isaïe par ces paroles :
« Il a été conduit à la mort comme une brebis. »
Et n'est-ce pas vers le jour de Pâques que vous l'avez arrêté, que vous l'avez crucifié ? Eh bien ! de même que le sang de l'agneau pascal a sauvé les Hébreux qui étalent en Egypte, de même le sang du Christ sauvera de la mort ceux qui croiront en lui. **4** Mais pourquoi ce sang mis sur les portes ? Est-ce que, sans cette marque, la main de Dieu se serait trompée ? Mon, assurément; tout ce que je veux dire, c'est que Dieu annonçait par là que le sang du Christ serait le salut du genre humain.
Le ruban de pourpre que les espions envoyés par Jésus, fils de Navé, donnèrent à la courtisane Rahab, de la ville de Jéricho, en lui recommandant de le suspendre à la fenêtre par laquelle elle les fit descendre pour les soustraire à l'ennemi, figurait également le sang du Christ qui, chez tous les peuples, remet les iniquités, et devient le gage du salut pour les hommes injustes et adultères qui cessent de retomber dans le péché.
CXII.
1 Combien vous dégradez Dieu par vos misérables interprétations, quand vous donnez à toutes ces paroles un sens si étroit, et que vous savez si peu pénétrer la profondeur des choses qu'elles expriment? A les prendre comme vous les entendez, il faudra donc accuser Moïse

d'avoir violé la loi qu'il avait portée; car, après avoir défendu lui-même de représenter la figure d'aucune créature, soit du ciel, soit de la terre, soit de la mer, il fit faire un serpent d'airain qui était placé au-dessus d'un certain signe, et il ordonna à tous ceux qui avaient été mordus de le regarder; et ceux qui le regardaient étaient guéris. **2** Direz-vous que leur guérison venait du serpent? Mais comment pourrait-elle venir de lui, puisque Dieu l'a maudit dès le commencement du monde, et frappé de sa redoutable épée, comme le dit Isaïe?
Faut-il prendre ce passage dans le sens absurde qu'il plaît à vos docteurs de lui donner, et non pas comme une figure qui se rapporte à Jésus crucifié; Jésus, que représentait Moïse par ses mains étendues, et Josué par ce nom qu'il reçut lorsqu'ils assurèrent l'un et l'autre la victoire à votre peuple ? **3** Cette manière d'entendre l'Ecriture ne laisse plus de doute, de vague dans l'esprit ; on comprend la pensée du législateur. Alors il ne paraît plus abandonner la cause de Dieu , et conseiller au peuple de placer sa confiance dans un reptile par qui la prévarication et la désobéissance sont entrées dans le monde. Vous trouvez dans toutes les paroles, dans toutes les actions de ce saint prophète un sens profond, un grand mystère. Tout s'accorde, tout s'explique à merveille dans celles des autres prophètes, lorsqu'on possède une fois l'intelligence des choses qu'elles renferment.
4 Mais de quoi s'occupent vos docteurs ! Ils descendent à je ne sais quelles misérables et futiles discussions : ils vous diront pour quelle raison, dans cet endroit ou dans celui-ci, on ne parle pas des chameaux femelles ; ce qu'on entend par ces chameaux appelés femelles; pourquoi l'usage de tant de mesures de farine, de tant de mesures d'huile, dans les offrandes prescrites par la loi. Mais, tout ce qui a de l'importance , tout ce qui mérite d'être examiné, ils se gardent bien de l'expliquer ou même d'en parler ; non contents de passer sons silence ces graves objets, ils vous défendent de nous écouter quand nous les traitons, et vous empêchent d'avoir aucun rapport avec nous. Ne méritent-ils pas qu'on leur applique ces paroles que Jésus, notre maître, adressait aux docteurs de son temps :
« Sépulcres blanchis, beaux au-dehors, mais au-dedans pleins d'ossements et de corruption ; qui donnez la dîme de la menthe et qui avalez un chameau. »
5 Si vous ne rejetez la doctrine de ces hommes qui se prêchent eux-mêmes et qui veulent être appelés Maîtres! maîtres ! si vous n'apportez à la lecture des prophètes le courage, la constance même des prophètes; si vous n'êtes pas prêts à souffrir de la part des vôtres tout ce que ces derniers en ont souffert, je vous déclare que la lecture de leurs écrits sera sans fruit pour vous.

CXIII.

1 Voyez quelle est votre conduite. Celui qui fut envoyé avec Caleb pour reconnaître la terre de Chanaan, et qui portait auparavant le nom d'Ausès, ainsi que je l'ai déjà dit, reçut de Moïse le nom de Jésus. Vous ne demandez pas pour quelle raison vous passez sur ce point sans élever aucune discussion; vous ne faites aucune question sérieuse ; sous ce nom, vous ne voyez pas le Christ; vous lisez sans comprendre, et maintenant que vous entendez dire que Jésus est notre Christ, vous ne raisonnez pas en vous-mêmes, vous ne tirez pas cette conséquence que ce n'est pas en vain et sans raison que ce nom a été donné au compagnon de Caleb dont nous parlons. **2** Mais vous cherchez avec une sainte et scrupuleuse attention pourquoi on a ajouté un a au premier nom d'Abraham, vous disputez avec un grand appareil de raisonnement sur l'r surajouté au nom de Sara. Quelle froideur, au contraire, quand il s'agit d'examiner pourquoi le nom tout entier d'Ausès, fils de Navé, fut changé en celui de Jésus ! **3** Mais ce n'est pas seulement son nom qui a été changé, il a été lui-même substitué à Moïse. Seul de tous les chefs hébreux sortis d'Egypte, il conduisait dans la terre sainte les restes d'Israël. De mène que ce fut Josué, et non pas Moïse, qui mit le peuple de Dieu en possession de la terre promise, et la distribua d'après le sort entra tous ceux qui purent y entrer avec lui, de même Jésus convertira les restes dispersés de ce même peuple et leur distribuera la véritable terre-sainte; mais avec quelle différence! **4** Le fils de Navé ne put donner qu'un

héritage passager; il n'était pas le Christ-Dieu, le fils de Dieu ; mais le Christ, après la grande résurrection, nous donnera un héritage qui ne passera point. Si le fils de Navé arrêta le soleil, ce ne fut qu'après avoir pris le nom de Jésus en échange du sien, et reçu sa puissance de l'Esprit même de Jésus. Déjà nous avons prouvé que c'est ce même Jésus qui apparut à Moïse, à Abraham et aux autres patriarches, et conversa avec eux lorsqu'il exécutait les ordres de son père ; qui, depuis, est venu sur la terre, s'est fait homme, est né d'une vierge et subsiste toujours. **5** Après lui et par lui le Dieu créateur doit renouveler le ciel et la terre ; c'est le Christ qui, dans la nouvelle Jérusalem, sera l'éternelle lumière ; il est le véritable roi de Salem selon l'ordre de Melchisédech, et le prêtre éternel du Très-Haut. **6** Mais revenons à Josué ; il est rapporté qu'il ordonna une seconde circoncision et qu'elle fut faite avec des couteaux de pierre : n'était-ce pas une prophétie de cette circoncision par laquelle le Christ nous retranche ou plutôt nous sépare des dieux de pierre et d'autres simulacres semblables ? Il est dit aussi que Josué réunit en un même lieu les Hébreux qui furent circoncis; n'était-ce pas encore une image de ce que fit le Christ, qui rassembla de toutes les parties du monde, en un même corps, **7** ceux que le véritable couteau de pierre, c'est-à-dire ta parole, avait retranchés du monde idolâtre ? Car vous savez que la pierre est présentée comme la figure du Christ : similitude souvent employée par les prophètes; et sa parole est avec raison comparée à un couteau de pierre : par elle, en effet, tant d'hommes incirconcis et plongés dans l'erreur ont reçu la circoncision du cœur et non de la chair ! et c'est à cette circoncision que Dieu, par Jésus, exhortait ceux qui avaient reçu celle d'Abraham, lorsqu'il nous dit que ceux qui entrèrent dans la terre-sainte reçurent de Jésus une seconde circoncision qui fut faite avec des couteaux de pierre.

CXIV.

1 Souvent l'Esprit saint parlait de manière à montrer l'avenir sous une image vive et frappante, et souvent il annonçait les événements futurs comme s'ils se passaient déjà, ou même comme s'ils étaient déjà passés. Je vais vous citer quelques exemples qui vous feront comprendre ce que j'avance. **2** Isaïe nous dit, en parlant du Christ :

« Il a été conduit à la mort comme une brebis, et comme un agneau devant celui qui le tond. »

II est évident qu'il parle de la passion comme si déjà elle était accomplie ; et ailleurs, lorsqu'il dit

« J'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule et rebelle, »

ne croirait-on pas qu'il s'agit d'un événement passé? Il en est de même de cet autre endroit : « Seigneur, qui a cru à votre parole?» J'ai prouvé à plusieurs reprises que le même prophète donnait souvent au Christ le nom de Pierre par similitude, et par métaphore celui de Jacob et d'Israël; **3** et dans un autre endroit, quand il dit :

« Je verrai tes cieux, ouvrages de tes mains, »

si je n'entends pas ces mots dans ce sens que Dieu fait tout par son Verbe, j'ai conclurai follement, comme vos docteurs, que l'auteur à toutes choses, que le Dieu incréé, a des pieds, des mains, une âme comme les êtres animés qu'il a faits, et que c'est pour cette raison qu'il a pu se montrer autrefois à Abraham à Jacob ; car voilà ce qu'ils enseignent.

4 Nous avons donc été bien mieux traités, nous qui avons reçu la seconde circoncision à l'aide de couteaux de pierre la première se faisait et se fait encore avec le fer. Aussi persistez-vous dans la dureté de votre cœur. ? Notre circoncision qui ne fut instituée qu'après la vôtre, se fait avec des pierres aiguës, c'est-à-dire par la parole des apôtres de Dieu, la grande pierre angulaire détachée sans effort de la montagne; elle nous affranchit du culte des idoles et de toutes les œuvres d'iniquité; et nos cœurs se trouvent si bien circoncis, si bien dégagés du vice, que nous affrontons la mort avec joie pour le nom de celui qui est l'heureuse pierre d'où jaillit une eau vive dans les cœurs qui aiment par lui Dieu le père, et dont l'effet est de désaltérer ceux qui ont soif de la justice. Mais quand je parle ce langage vous ne me comprenez pas, car vous n'avez pas l'intelligence des œuvres que devait opérer le Christ,

œuvres prédites toutefois par les prophètes; et vous ne voulez pas nous croire, nous qui tâchons de vous mener à comprendre les Ecritures.
« Malheur à vous, s'écrie Jérémie ; vous avez abandonné la source d'eau vive et vous vous êtes creusé des citernes entrouvertes qui ne peuvent contenir leurs eaux ! La solitude sera sur la montagne de Sion, parce que devant vous j'ai donné à Jérusalem l'écrit de répudiation. »
CXV.
Mais vous devriez du moins croire à cette prophétie de Zacharie, qui vous annonce d'une manière allégorique, nous le voile d'une parabole, le mystère du Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime :
« Réjouis-toi, fille de Sion, loue le Seigneur ! voilà que je viens et j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhovah, et les nations viendront en foule vers le Seigneur en ce jour; elles seront mon peuple, et j'habiterai au milieu de toi et tu sauras que Jéhovah, le Dieu des armées, m'a envoyé vers toi. **2** Jéhovah possédera Juda comme son héritage dans la terre-sainte , il choisira Jérusalem. Que toute chair se taise en présence de Jéhovah, car il s'est réveillé de son sommeil, il s'est levé de sa demeure sainte, et le Seigneur me montra le grand-prêtre Jésus debout devant l'ange de Jéhovah; et Satan était à sa droite pour s'opposer à lui ; et Jéhovah dit à Satan : Jéhovah te réprimera ; Jéhovah, qui a choisi Jérusalem , te réprimera, tu n'es qu'on tison arraché au feu. »
3 Tryphon s'apprêtait à m'interrompre. Attendez un moment, lai dis-je, écoutez où j'en veux venir. Vous vous imaginez sans doute que je veux faire entendre qu'il n'existait point de prêtre du nom de Jésus dans la terre de Babylone où votre peuple fût captif; ce n'est pas là ma pensée. Si cependant je voulais le prouver, je ne manquerais pas de raisons : je pourrais vous dire que si vous aviez eu à cette époque un prêtre du nom de Jésus, le prophète ne l'aurait pas vu en révélation, mais bien en réalité ; de même qu'il a vu le démon et l'ange du Seigneur dans un moment d'extase ou de vision, et non pas réellement placés sous ses yeux. Mais voilà tout simplement ce que je veux établir:
4 De même que l'Ecriture nous dit que, par la vertu du non de Jésus, le fils de Navé fit des prodiges et des actions qui étaient autant de figures de ce que devait faire un jour notre Christ, de même je me borne à vous dire que la révélation qui eut lieu à l'époque de ce Jésus, prêtre des Hébreux, au temps de la captivité de Babylone, était une prophétie de ce que devait faire notre prêtre, Dieu et Christ, fils du Dieu créateur de tout ce qui existe.
5 Aussi je me suis étonné de vous voir si tranquilles et de n'éprouver de votre part aucune contradiction, lorsque je vous ai dit que, seul d'entre les chefs partis avec lui de l'Egypte, le fils de Navé était entré dans la terre-sainte, à la tête de la jeunesse de cette époque ; car habituellement, vous ressemblez aux mouches qui cherchent les ulcères et s'y attachent de préférence. **6** Aussi, entre mille choses remarquables , qu'on laisse échapper un mot qui vous blesse ou que vous ne compreniez pas, ou qui soit inexact, vous oubliez tout ce qu'on a pu vous dire de beau, d'intéressant, pour vous saisir de ce seul mot, le grossir, et en faire un crime irrémissible.
Vous jugez sévèrement ; Dieu vous jugera de même. Il vous demandera compte à bien plus juste titre de vos actions mauvaises, de vos crimes affreux, de tant de fausses interprétations que vous avez données aux divines Ecritures en les altérant. N'est-il pas juste que vous soyez jugés comme vous avez jugé les autres?
CXVI.
1 Mais revenons à la prophétie qui nous occupe et fui regarde Jésus-Christ. Je reprends la suite de mes idées, et je dis que cette prophétie nous regarde aussi, nous qui croyons au Christ, ce pontife par excellence, mort par le supplice de la croix. Nous étions souillés de toutes sortes de crimes et de désordres; c'est lui qui, par sa grâce, d'après la volonté de son père, nous a purifiés de toutes les souillures dont nous étions couverts. Le démon est toujours là comme un ennemi qui nous observe et qui veut nous attirer à lui. Mais l'ange de Dieu, c'est-

à-dire la grâce de Dieu qui nous est envoyée par Jésus-Christ, repousse sans cesse le démon et le met en fuite. **2** Nous avons été comme arrachés au feu par cette grâce qui nous purifie de nos péchés et qui doit nous délivrer de toutes les tribulations à l'avenir, aussi bien que des feux éternels où Satan et ses ministres voulaient nous plonger ; car Jésus, le fils de Dieu, nous a promis de nous en arracher, de nous revêtir des habits de gloire qu'il nous a préparés, et de nous ouvrir son royaume éternel, si nous observons ses commandements. **3** De même que le Jésus, appelé du nom de Prêtre par le prophète, se montra couvert de vêtements souillés aux yeux d'Israël, parce qu'il avait, dit l'Ecriture, épousé une prostituée, et fut comme un tison, arraché du feu, parce qu'il obtint la rémission de son péché, à la grande confusion du démon, qui voulait ressaisir sa proie; de même, nous, qui tous ensemble ne faisons qu'un, en quelque sorte, en Jésus-Christ par notre unanimité à croire un seul Dieu créateur de toutes choses, nous avons été, grâce à son fils unique, délivrés des vêtements d'ignominie, c'est-à-dire de nos péchés, et enflammés par le feu de la parole qui nous appelait; nous sommes devenus la véritable race sacerdotale du Seigneur, ainsi qu'il l'atteste lui-même, lorsqu'il dit que maintenant, en tous lieux, chez les nations, on lui offre des sacrifices purs et agréables. Qui ne sait que Dieu ne reçoit de sacrifices que des mains de ses prêtres ?

CXVII.

1 Le sacrifice offert partout en son nom est celui que Jésus-Christ a institué et prescrit d'offrir, je veux dire le sacrifice eucharistique du pain et du vin, que les Chrétiens offrent en tous lieux ; aussi lui sont-ils tous agréables, ainsi qu'il le déclare, tandis qu'il rejette vos sacrifices et ceux de vos prêtres; témoins ses propres paroles :

« Je ne recevrai plus d'offrandes de votre main ; depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, mon nom est glorifié chez les nations, et vous, vous le profanez. »

2 Toujours poussés par l'esprit de contention, vous dites qu'à la vérité le Seigneur ne reçoit plus de sacrifices à Jérusalem de la part de ceux qui l'habitèrent autrefois sons le nom d'Israélites, mais que, dans leur dispersion chez les peuples, leurs prières ne laissent pas de lui être agréables, et que ces prières sont ici désignées sous le nom de sacrifices. Je conviens que les prières et les actions de grâce faites par des cœurs purs sont les seuls sacrifices parfaits et agréables au Seigneur ; **3** et voilà ceux en effet que les Chrétiens ont appris à lui offrir en reconnaissance des alimenta qu'ils reçoivent de lui, et en mémoire de la passion que le fils de Dieu a soufferte pour eux. Mais vos princes des prêtres et vos docteurs n'ont rien omis pour que le nom du Seigneur fût profané et devint un objet de blasphème chez tous les peuples ; vous avez jeté comme un manteau d'ignominie sur tous ceux qui portent le nom de Jésus et qu'on appelle Chrétiens; mais Dieu le fera disparaître un jour, quand il nous ressuscitera tous, qu'il enverra les uns incorruptibles, immortels, impassibles, dans son royaume éternel, ce royaume qui ne passera point, et qu'il précipitera les autres au milieu de feux et de supplices qui n'auront pas de fin. **4** Vous et vos maîtres, vous vous abusez par votre manière d'entendre l'Ecriture et de vous persuader qu'il s'agit ici de votre dispersion chez les autres peuples, et de vos prières, et de vos sacrifices comme s'ils étaient purs et agréables au Seigneur en tous lieux. Reconnaissez d'abord que votre interprétation est un mensonge, et que vous ne cherchez en toute chose qu'à vous tromper vous-mêmes; car enfin, votre nation n'est pas encore répandue du couchant à l'aurore : combien de contrées où personne d'entre vous n'a pu encore pénétrer ! **5** Mais il n'y a pas un seul peuple, ou grec ou barbare, de quel nom on l'appelle ; soit chez les Scythes, qui passent leur vie dans des chariots, soit chez les nomades, qui n'habitent point de maisons; soit chez les pâtres, qui logent sous des tentes ; oui, dis-je, il n'est pas un seul peuple où l'on n'adresse à Dieu le père des prières et des actions de grâces, au nom de Jésus crucifié. D'ailleurs remontons à l'époque de la prophétie : étiez-vous, au temps de Malachie, dispersés comme vous l'êtes aujourd'hui? Non sans doute, ainsi qu'on peut s'en convaincre d'après les Ecritures.

CXVIII.

1 Ah ! ne vaut-il pas mieux pour vous, mes amis, renoncer à tout esprit de contention et faire pénitence avant l'arrivée de ce grand jour du jugement, où se feront entendre les gémissements de tous ceux de vos tribus qui ont percé le Christ, comme vous l'annoncent les livres saints? Ces paroles de David:
« Le Seigneur l'a juré, vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech, »
je les ai citées et je vous ai développé le sens de cette prédiction; cet oracle d'Isaïe:
« Et sa sépulture a disparu du milieu de nous, »
vous a montré qu'il devait mourir et ressusciter. Je me suis attaché à vous prouver que le Christ devait aussi juger les vivants et les morts. **2** C'est en ces termes que Nathan parle de lui à David : « Je serai son père et il sera mon fils; je ne retirerai point de lui ma miséricorde ainsi que je l'ai retirée de ceux qui étaient avant lui; Je l'établirai dans ma maison, et son trône sera affermi pour toujours. » Selon Ezéchiel, il est le seul chef de la maison da Seigneur; car le Christ, en sa qualité de fils de Bien, est le Prêtre par excellence, le Roi éternel. Ne croyez pas qu'il nous ait été recommandé par Isaïe et par les autres prophètes, de nous préparer à son second avènement par des sacrifices de sang et des libations; il faut maintenant des sacrifices, non plus figuratifs, mais véritables et spirituels, la louange et l'action de grâces. Notre croyance en Jésus n'est donc pas une erreur; ceux qui nous ont appris à croire en lui ne nous ont pas trompés. Ô Providence admirable ! vous vous flattées vainement d'aimer Dieu, d'être sages; les hommes vraiment sages, vraiment religieux, vous ne les trouvez plus que parmi ceux qui sont fidèles à la vocation du testament nouveau et éternel, Je veux dire à la voix du Christ; **4** et voilà précisément ce que disait Isaïe dans un transport d'admiration :
« Et les rois devant lui garderont le silence; car ceux à qui il n'a point été annoncé, verront; ceux qui n'en ont point entendu parler, comprendront. Seigneur, qui a cru à votre parole? A qui le bras de Dieu s'est-il révélé? »
Je résume toutes ces preuves, ô Tryphon, le plus succinctement possible, pour l'instruction de ceux qui sont venus aujourd'hui avec vous.
5 — Je vous en remercie, me dit-il, et bien que vous soyez revenu sur les mêmes choses à plusieurs reprises, je dois vous dire que nous vous entendons avec un extrême plaisir.
CXIX.
1 — Vous pensez bien, mes amis, répondis-je, que nous n'aurions jamais pu nous-mêmes comprendre les Ecritures, sans la volonté de celui dont la grâce nous a donné l'intelligence; et il nous l'a donnée pour accomplir ce qui fut dit autrefois à Moïse :
« Ils ont provoqué mon courroux en adorant des dieux étrangers, et ils ont excité ma colère par des abominations; ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas; il leur est venu des dieux nouveaux, des dieux d'un jour que leurs pères n'ont point adorés. Le Dieu qui t'a engendré tu l'as délaissé, et tu as oublié le Dieu qui t'a nourri ; le Seigneur a vu, et son courroux s'est ému, parce que ses filles et ses fils l'ont provoqué; et il a dit: Je leur cacherai ma face et je considérerai leur fin; car c'est une race perverse et des enfants infidèles; ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, et ils m'ont irrité avec leurs vaines idoles, et moi je les provoquerai avec un peuple qui n'est pas le mien, et je les irriterai avec un peuple insensé. Un feu s'est allumé dans ma colère, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer; il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes ; j'assemblerai sur eux tous tes maux. »
3 Et quand le juste eut été mis à mort, nous, cet autre peuple dont il est ici parlé, nous avons refleuri; nous nous sommes élevés de terre comme de jeunes et féconds épis; nous avons été ces peuples dont parle le prophète :
« Des nations viendront en foule au Seigneur en ce jour; elles seront mon peuple, et elles habiteront par toute la terre. »
Nous ne sommes donc pas simplement une nation, mais la nation sainte, pour me servir ici de l'expression du prophète :

« On appellera saint le peuple racheté par le Seigneur. »
4 Ainsi nous ne sommes pas un peuple que vous devez mépriser, une nation barbare, ou même, si vous voulez, un peuple comme ceux de la Carie et de la Phrygie; nous sommes on peuple choisi de Dieu, auquel il a daigné se manifester lorsque nous ne le cherchions pas.
« Je suis devenu, dit-il, le Dieu d'une nation qui ne songeait pas à m'invoquer. »
Et voilà la race que Dieu promit à Abraham, lorsqu'il lui annonça qu'il serait père de plusieurs nations. Il ne parlait pas alors des Arabes, ni des Egyptiens, ni des Iduméens; car Ismaël et Esaü furent pères de nations puissantes. Les Ammonites, qui formaient une tribu si considérable, existent encore. Noé fut le père d'Abraham et de presque toute la nouvelle race des hommes qui s'engendrèrent les uns des autres. **5** Quelle était donc la faveur particulière que le Christ réservait à Abraham? De même qu'il l'appela, en lui commandant de quitter la contrée qu'il habitait, ainsi nous avons tous été appelés nous-mêmes; nous sommes sortis de la région malheureuse où nous vivions, des voies criminelles où nous étions engagés avec le reste des hommes; aussi serons-nous avec Abraham les héritiers de la terre-sainte ; aussi avons-nous toujours en perspective cet héritage immortel , comme enfants d'Abraham, à raison de notre foi toute semblable à la sienne. II crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice ; **6** et nous aussi nous avons cru à la parole de Dieu, qui nous fut annoncée par les prophètes et prêchée par les apôtres ; et aussitôt que nous avons entendu cette voix, nous avons renoncé à tous les biens de ce monde pour la suivre, et nous renoncerions à la vie s'il le fallait. Dieu promettait donc à Abraham une nation imitatrice de sa foi, attachée comme lui au culte du vrai Dieu, et qui serait un jour la joie de son père; ainsi ce n'était pas vous, puisque l'Ecriture vous appelle des enfants d'incrédulité.
CXX.
1 Et voyez comme la même promesse fut faite à Isaac et à Jacob. C'est ainsi que le Seigneur parle à Isaac :
« Je bénirai toutes les nations de la terre dans celui qui doit sortir de toi; »
et à Jacob :
« Toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. »
Et cette bénédiction, Dieu ne l'a donnée ni à Esaü, ni à Ruben ou à tout autre, si ce n'est à ceux dont le Christ devait naître dans l'ordre des ancêtres de la vierge Marie.
2 Voyez encore en quels termes est conçue la bénédiction destinée à Juda, et votre comprendrez ce que je dis ici. La race de Jacob se partage et se continue en diverses branches, par Juda, par Phares, par Jessé, par David. Que signifiait ce partage? celui que nous voyons aujourd'hui. Quelques-uns des vôtres sont reconnus enfants d'Abraham et sont comptés parmi ceux qui forment l'héritage du Christ; d'autres, bien qu'issus de ce patriarche, ressemblent au sable stérile qui couvre le bord de la mer : ces grains de sables sont innombrables, mais ils ne produisent rien, ils s'abreuvent seulement de l'eau de la mer, et n'a-t-on pas fait avec raison à plusieurs d'entre vous le reproche de boire les doctrines amères de l'impiété, et de repousser la parole de Dieu ? **3** Ce Dieu dit, en pariant de Juda :
« Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que viennent les choses qui sont promises et celui qui est l'attente des nations. »
Il est évident que cette prophétie ne regarde point Juda, mais le Christ. Nous autres, hommes de toutes les nations, ce n'est pas Juda que nous attendons, mais Jésus, qui avait aussi délivré vos pères de la servitude d'Egypte; car la prophétie assigne pour limite l'arrivée du Christ :
«Jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre, et il sera l'attente des nations. »
4 Or, il est venu, je vous l'ai prouvé, et il doit venir de nouveau sur les nuées du ciel et remplir notre attente, ce Jésus dont vous profanez le nom et que vous faites blasphémer par toute la terre. Je pourrais ici contester avec vous sur les mots que vous rendez de cette manière :
« Jusqu'à ce que viennent les choses qui lui sont promises. »
Ce n'est pas ainsi que traduisent les Septante, mais :

« Jusqu'à ce que vienne celui à qui le sceptre appartient. »
5 Comme la suite du passage fait voir clairement qu'il ne s'agit ici que du Christ, car ces paroles :
« il sera l'attente des nations, »
sont bien formelles, je ne disputerai point avec vous sur les mots qui précèdent; je ne m'y arrête point, non plus qu'aux passages que vous ne voulez pas admettre, Je veux dire les paroles de Jérémie, d'Esdras et de David, que j'ai citées.
Ce n'est point d'après ces paroles que j'ai cherché à vous prouver que le Christ est venu, mais d'après les passages que vous regardez vous-mêmes comme incontestables. Et si vos docteurs avaient pu comprendre qu'ils s'entendaient du Christ, soyez-en bien persuadés, ils les auraient retranchés comme ils ont retranché ceux qui regardent la mort d'Isaïe, dont vous avez coupé le corps avec une scie de bois. Il y a encore ici un mystère qui cachait ce que devait faire le Christ ; car il partagera votre nation comme vous avez partagé le corps du prophète; il recevra les uns, selon leurs mérites, dans son royaume éternel, avec les saints patriarches et les saints prophètes, et il condamnera les autres à un feu qui ne s'éteindra jamais ; il les y précipitera avec ceux des autres nations qui leur ressemblent par leur incrédulité et leur endurcissement. C'est lui-même qui l'a déclaré:
« Plusieurs, dit-il, viendront d'Orient et d'Occident, et auront part, avec Abraham, Isaac et Jacob, au royaume des cieux; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. »
Je vous parle ici d'après les sentiments dont je suis parfaitement pénétré; dans tout ce que j'ai pu vous dire, je n'ai cherché qu'à vous faire connaître la vérité, sans craindre personne; car je vous l'aurais dite quand vous auriez dû, sur cette place, me mettre en lambeaux.
Je me suis fort peu inquiété de ceux de ma nation, c'est-à-dire des Samaritains. Lorsque je m'adressai à César et que je lui offris une requête, le priant d'en prendre acte, j'ai dit hautement qu'ils se laissaient tous grossièrement abuser en ajoutant foi aux paroles du magicien Simon, Samaritain d'origine, dont ils font un dieu, et qu'ils placent au-dessus de toutes les puissances, de toutes les principautés, et de toutes les vertus des cieux.
CXXI.
1 Mes interlocuteurs gardant le silence, je continuai : Remarquez, mes amis, que l'Ecriture, parlant du Christ par la bouche de David, ne dit pas que les nations seront bénies en sa race, mais en lui-même. Voici ses propres paroles :
« Son nom, dans tous les siècles, s'élèvera au-dessus du soleil , et en lui seront bénies toutes les nations. »
Si toutes les nations sont bénies en lui, et si nous autres, qui croyons en son nom, nous faisons partie de ces nations, dès-lors la bénédiction tombe sur nous, puisqu'il est le Christ. **2** Dieu avait souffert qu'on adorât le soleil; mais s'est-il trouvé un seul homme qui voulût mourir en témoignage de sa foi au soleil? Vous trouvez, au contraire, dans toutes les conditions, des hommes qui ont souffert et qui souffrent encore tous les supplices imaginables pour le nom de Jésus, plutôt que de le nier ; c'est que sa parole, toute de vérité et de sagesse, est bien autrement vive, bien autrement éclatante, que la chaleur et la lumière du soleil ; elle pénètre dans tous les replis du cœur et de l'esprit ; voilà pourquoi l'Ecriture nous dit :
« Son nom s'élèvera au-dessus du soleil. »
Un autre prophète s'écrie :
« L'Orient est son nom. »
Ce prophète, c'est Zacharie; il dit ailleurs, en parlant du Christ :
« A son aspect les tribus d'Israël pousseront des gémissements. »
3 Si dès son premier avènement, qui était celui des humiliations et des mépris, il a déjà jeté tant d'éclat et déployé une si grande force, qu'il a pu se faire connaître de toutes les nations, ramener à la vertu des hommes plongés depuis si longtemps dans le crime, au point que les

démons tremblent à son nom ; que les royaumes et les principautés le redoutent plus que toutes les puissances qui ont jamais existé, comment ne pourrait-il pas, au jour de son glorieux avènement, renverser ceux qui l'ont poursuivi de leur haine, ou qui l'ont indignement abandonné, et introduire dans son repos ses fidèles serviteurs et les combler de tous les biens qu'il leur a promis ? **4** Par lui il nous a été donné d'entendre et de comprendre et d'obtenir le salut, et de connaître tout ce que Dieu le père a voulu nous révéler; aussi Dieu le père adresse t-il au Christ ces paroles :

« Il vous est glorieux d'être appelé mon serviteur, pour réparer les restes de Jacob et convertir les tribus d'Israël; je vous ai établi la lumière des nations et la salut des extrémités de la terre. »

CXXII.

1 Vous croyez que ces paroles s'entendent des étrangers ou de vos prosélytes. Elles n'ont de sens véritable qu'autant qu'elles s'appliquent à nous autres gentils, amenés à la lumière par Jésus : s'il en était autrement, il vous aurait rendu témoignage; mais qu'a-t-il dit à l'égard de vous? Que vous étiez doublement enfants de colère. Ainsi donc ces paroles des prophètes s'entendent, non de vos prosélytes, mais de nous autres, dont l'Ecriture parle en ces termes :

«Je conduirai les aveugles dans une voie qu'ils ne connaissent pas, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils ignorent C'est moi qui l'atteste, dit le Seigneur, et avec moi le serviteur que j'ai choisi. »

2 A qui le Christ rend-il témoignage ? N'est-ce pas à ceux qui croient en lui? Non-seulement vos prosélytes n'y croient pas, mais ils enchérissent encore sur vous dans leurs blasphèmes contre le nom de Jésus, et nous autres qui croyons, nous avons tout à souffrir de leur part: ils ne cherchent qu'à nous faire mourir ; enfin ils se montrent en toutes choses vos dignes émules.

3 Ailleurs, le Seigneur dit encore :

« Moi le souverain maître, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice ; je te prendrai par la main, je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple, et pour lumière aux nations ; tu ouvriras les yeux aux aveugles, tu brisera les fers des captifs. »

Quand vous voyez si clairement que chaque parole se rapporte au Christ et aux nations qu'il éclairées, direz-vous encore que c'est la loi, que ce sont vos prosélytes que le Seigneur avait en vue?

4 Alors quelques-uns de ceux qui étaient venus la veille se mirent à crier, comme s'ils étaient au théâtre :— Quoi donc est-ce que tous ces passages ne s'entendent pas de la loi et de tous ceux qu'elle éclaire, c'est-à-dire des prosélytes que nous pouvons faire?

5 — Point du tout, répondis-je en regardant Tryphon; car si la loi suffit pour éclairer et les gentils et ceux qui vivent sous la loi, qu'était-il besoin d'un testament nouveau ? Mais puisque Dieu a dit qu'il établirait un commandement, un testament nouveau, une loi éternelle, nous voyons bien qu'il ne s'agit plus de l'ancienne loi, ni de ses prosélytes, mais du Christ et des prosélytes du Christ, c'est-à-dire de nous autres gentils qu'il a éclairés, comme il le dit ailleurs. Ainsi parle le Seigneur :

« Je t'ai exaucé au temps de miséricorde, je t'ai secouru au jour de salut, je t'ai établi comme le testament des nations, pour reconstituer la terre et recevoir en héritage les contrées abandonnées. »

6 Quel est l'héritage du Christ? Ne sont-ce pas les gentils? Quel est le testament de Dieu? N'est-ce pas le Christ lui-même? Ainsi qu'il le dit encore dans un autre endroit :

« Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi les nations et je te les donnerai en héritage ; les confins de la terre seront les bornes de ton empire. »

CXXIII.

1 Reconnaissez donc que tout, en effet, s'entend du Christ et ne peut s'expliquer autrement. Vos prosélytes n'ont pas besoin de testament nouveau, puisque tous les circoncis sont compris sous une seule et même loi; et l'Ecriture a dit, en parlant de ces derniers :

« Les étrangers se joindront à eux ; ils s'uniront à la maison de Jacob. »
Le prosélyte a besoin d'être circoncis pour s'unir au peuple et faire, aux yeux de tous, partie de la nation. Eh bien ! nous qu'on appelle le peuple choisi, nous jugés dignes de Prendre ce titre, nous sommes la nation sainte, par là même que nous ne sommes pas circoncis. **2** N'est-il pas ridicule de croire que les yeux de vos prosélytes sont ouverts à la lumière, tandis que les vôtres restent fermés ; qu'ils entendent et qu'ils voient, tandis que vous êtes sourds et aveugles? Mais ne tombez-vous pas dans un plus grand ridicule, si vous dites que la loi fut donnée aux gentils, et que cette même loi vous ne l'avez pas connue : assurément, si vous, l'aviez connue, **3** vous auriez redouté la colère de Dieu ; vous ne seriez pas des enfants d'iniquité, flottant çà et là au gré de l'erreur; vous vous seriez épargné ces reproches que vous adresse si souvent le Seigneur :
« Véritables enfants d'incrédulité; et qui est plus aveugle que mes serviteurs, plus sourd que ceux qui les gouvernent! Oui, les serviteurs de Dieu sont aujourd'hui dans l'aveuglement. Vous avez vu sans voir, vos oreilles étaient ouvertes, et vous n'avez pas entendu. »
4 Quel bel éloge Dieu fait de vous ! Voilà pour des serviteurs un glorieux témoignage, que celui qu'il vous rend! Quoi ! ne rougissez-vous pas d'entendre et de mériter toujours les mêmes reproches? ne tremblez-vous pas à toutes ces menaces du Seigneur? Mais non, vous êtes un peuple insensé, dont le cœur est endurci.
« C'est pourquoi, dit le Seigneur, je ferai plus, je rejetterai ce peuple; oui, je le rejetterai, je perdrai la sagesse des sages, j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles. »
Et ne l'avez-vous pas mérité? Vous n'avez ni sagesse, ni lumière, je ne vois en vous que ruse et astuce; vous ne vous entendez bien qu'à faire le mal. Mais vous ne savez point pénétrer les secrets de Dieu, distinguer son testament véritable, découvrir ses sentiers éternels.
5 « C'est pourquoi, dit le Seigneur, je sèmerai en la maison d'Israël et en la maison de Juda une semence d'hommes et une semence d'animaux. »
Il fait ainsi parler Isaïe au sujet d'Israël :
« En ce jour, Israël se joindra pour troisième aux peuples d'Egypte et d'Assyrie; la bénédiction du Seigneur sera sur la terre; le Dieu des armées l'a bénie, en disant : Je bénis l'Egypte, elle devient mon peuple, ainsi que l'Assyrie; mais Israël est mon héritage. »
6 Puisque Dieu bénit ce peuple, l'appelle Israël et le proclame son héritage, comment ne faites-vous pas pénitence et de votre orgueil, qui vous fait croire que vous êtes le seul Israël, et de votre haine, qui voue à l'exécration le peuple béni de Dieu? Car le Seigneur, après s'être adressé à Jérusalem et à toutes les contrées qui l'entourent, ajoute ces paroles : « Je ferai naître des hommes à votre place qui deviendront mon peuple; ils vous posséderont en héritage; vous tomberez en leur pouvoir, et vous ne pourrez les empêcher de vous ravir vos enfants. »
7 — Eh quoi donc ! s'écrie alors Tryphon, c'est vous qui êtes Israël, c'est de vous que parle le prophète !
Si ce n'était pas, lui dis-je, une de ces questions que j'ai bien discutées avec vous, je ne saurais plus si c'est faute de me comprendre que vous me faites ici une pareille demande. Mais comme c'est une affaire terminée, un point éclairci qui a pour lui ses preuves et votre assentiment , je ne puis croire qu'il vous reste ici le moindre doute, ou que l'esprit de contestation vous porte à soulever de nouvelles difficultés. Vous m'excitez plutôt, je pense, à revenir sur les mêmes preuves pour l'instruction de nos nouveaux auditeurs.
8 Tryphon me fît de l'œil un signe d'approbation, et je continuai :
Si vous ne prêtez une oreille bien attentive, vous comprendrez que Dieu, parlant du Christ en paraboles dans Isaïe, l'appelle Jacob et Israël, témoin ce passage :
« Jacob est mon serviteur, je prendrai sa défense ; Israël est celui que j'ai choisi. J'ai répandu sur lui mon esprit; il portera la justice parmi les nations ; il ne criera point, il ne contestera point; personne n'entendra sa voix sur les places publiques ; il ne foulera point aux pieds le roseau déjà brisé. Il n'éteindra pas le lin qui fume encore, mais il jugera dans la vérité; ses bras

seront ouverts à tous; il ne brisera personne, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les nations espéreront en son nom. »
9 De même que toute votre nation fut appelée Jacob et Israël, de Jacob surnommé Israël, de même du Christ, qui nous a engendré au vrai Dieu, nous est venu le privilège d'être appelés et d'être, en effet, non pas seulement et Jacob et Israël, et Juda et Joseph, et David, mais encore les véritables enfants de Dieu, fidèles observateurs des commandements du Christ.
CXXIV.
1 Les voyant tout troublés de ces dernières paroles, j'allai au-devant de leurs questions : Ecoutez, leur dis-je, écoutez, mes amis, en quels termes l'Esprit saint proclame tous ceux qui composent ce nouveau peuple, les fils du Très-Haut, et nous annonce que le Christ en personne se trouvera au milieu d'eux pour juger tous les hommes. **2** Voici les paroles de David telles que vous les entendez vous-mêmes :
« Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux et, assis au milieu, il juge les dieux. Jusques à quand prononcerez-vous l'iniquité? Jusques à quand accueillerez-vous le visage des méchants? Jugez pour le pauvre et pour le pupille; justifiez le pauvre et le faible ; arrachez le pauvre et l'indigent de la main du pécheur : ils n'ont pas compris, ils n'ont pas su, Ils marchent dans les ténèbres, tous les fondements de la terre seront ébranlés. Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut ; mais vous mourrez comme des hommes, et, comme un des rois, vous tomberez. Levez-vous, ô dieux ! jugez la terre ; toutes les nations seront votre héritage. »
3 La version des Septante porte : « Voici que vous mourez comme des hommes et que vous tombez comme un des rois. » Par ces mots, le prophète rappelle la désobéissance de l'homme, c'est-à-dire d'Adam et d'Eve, et la chute du chef des anges, c'est-à-dire de celui qui est appelé serpent, et qui fit la chute la plus profonde pour avoir trompé Eve.
4 Mais ce n'est pas là ce que je voulais établir en vous citant ces paroles : je n'avais d'autre intention que de vous montrer sur quoi portait le reproche que l'Esprit saint fait aux hommes, lorsqu'il leur dit que, créés pour être semblables au Seigneur, impassibles et immortels s'ils observent ses commandements , et honorés du nom de fils de Dieu, ils se sont rendus semblables à Adam et à Eve en se donnant eux-mêmes la mort Cette explication du psaume n'est peut-être pas la vôtre ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a été donné à tous de pouvoir être des dieux et des enfants du Très-Haut, et que chacun sera jugé et condamné comme Eve et Adam l'ont été. Que le Christ soit appelé Dieu, vous avez pu vous en convaincre par les nombreux passages que j'ai cités.
CCXV.
1 Mais veuillez me dire, mes amis, quel sens vous donnez au mot Israël? Comme tous se taisaient, je repris la parole:
Je vais vous dire à cet égard mon sentiment. Il ne convient pas, je pense, de vous le taire ou de me laisser trop préoccuper par cette idée que vous le connaissez, mais que vous cherchez toujours par envie ou par une ignorance volontaire à vous abuser vous-même. Je vous dirai donc simplement et sans détour toute ma pensée. Et le maître que je sers n'a-t-il pas dit qu'un homme étant sorti pour semer, une partie du grain tomba sur le chemin, une autre parmi les épines, une autre dans un endroit pierreux, une autre enfin dans une bonne terre? **2** Il faut donc parler dans l'espérance que cette bonne terre est quelque part. Car notre maître, celui dont je vous parle, viendra, plein de force et de puissance, redemander à chacun de nous ses propres dons. Il ne condamnera point l'économe qui aura placé partout l'argent qu'il a reçu, et qui se sera bien gardé de l'enfouir sous aucun prétexte, parce qu'il savait que le maître était sévère et qu'il devait venir un jour réclamer ce qu'il a confié.
3 Le mot Israël signifie homme qui triomphe de la force ; car Isra veut dire homme qui triomphe, et ël, force. Et voilà ce que devait faire le Christ après s'être fait homme, comme l'annonce mystérieusement la lutte de Jacob contre le Verbe, qui alors ne lui paraissait qu'un

homme, parce qu'il exécutait les ordres de son père, mais qui était Dieu en sa qualité de premier-né de la création ? **4** Quand il se fut fait homme le démon, ainsi que je l'ai déjà rapporté, s'approcha de lui et, par le démon, j'entends cette puissance ennemie que nos appelons serpent ou Satan. Le démon tenta Jésus, il essaya de l'abattre, il lui demanda de l'adorer ; mais c'est le Christ qui l'abattit, qui le terrassa, lui montrant sa perversité, puisque, contrairement à l'Ecriture, il voulait se faire adorer comme un dieu, poussant jusque-là la trahison et la perfidie Le Christ lui répondit : Il est écrit :
« Tu adoreras le Seigneur ton Dieu; tu ne serviras que lui seul. »
Le démon se retira terrassé et confondu par cette parole. **5** Le Christ devait comme languir et dessécher dans les larmes et les souffrances lors qu'il serait mis en croix, et voilà ce qu'il prédit d'avance quand il toucha la cuisse de Jacob, qui se sécha aussitôt. Il avait toujours eu ce nom d'Israël qu'il donna à Jacob. Il le bénit donc de son propre nom, et par là, il nous annonçait que tous ceux qui par lui recourent à son père sont cet Israël qu'il a béni. Mais vous ne comprenez pas tous ces mystères et vous ne préparez pas votre esprit à les comprendre; et parce que vous êtes enfants de Jacob selon la chair, vous vous flattez que vous serez tous sauvés. Je vous ai assez longuement prouvé que c'était trop vous abuser vous-même.
CXXVI.
1 Si vous saviez quel est celui qui est appelé ange du grand conseil et homme par Ezéchiel, comme le Fils de l'homme par Daniel, petit enfant par Isaïe, Christ et Dieu adorable par David, Christ et pierre par un grand nombre de prophètes, sagesse par Salomon, Joseph, Juda, étoile par Moïse, orient par Zacharie, et, de nouveau par Isaïe Passible, Jacob, Israël, sceptre, fleur, grande pierre angulaire; oui, dis-je, si vous le connaissiez, vous ne le poursuivriez pas de vos blasphèmes comme vous le faites depuis qu'il est venu, qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est monté aux cieux, lui qui doit revenir un jour. Quels gémissement feront entendre alors vos douze tribus! **2** Car, si vous aviez l'intelligence de toutes les paroles des prophètes, vous ne pourriez refuser de le connaître comme Dieu et fils du Dieu unique, incréé, inénarrable. N'est-ce pas lui que Moïse fait parler en ces termes quelque part dans l'Exode?
« Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Je suis le Seigneur et je me suis montré à Abraham, à Isaac et à Jacob, car je suis leur Dieu. Je ne leur ai pas fait connaître mon nom, mais je leur ai donné mon Testament. »
3 Moïse dit ailleurs :
« Un homme lutta avec Jacob, »
et il assure que cet homme était Dieu; or il rapporte que Jacob s'écria :
«J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. »
Il ajoute que le lieu de cette lutte, de cette vision, de cette bénédiction du Seigneur, Jacob l'appela face de Dieu. **4** Dieu, dit Moïse, se montra de même près du chêne de Membre au patriarche Abraham, assis à la porte de sa tente vers l'heure de midi. «Alors Abraham, continue Moïse, leva les yeux et vit trois hommes qui se tenaient debout devant lui; et lorsqu'il les eut vus, il alla à leur rencontre; quelques moments après, l'un d'eux promit un fils à Abraham, et lui dit :
« Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en s'écriant : Est-ce que je pourrai enfanter, avancée en âge comme je le suis? Y a-t-il quelque chose d'impossible à Dieu? Je reviendrai vers toi selon ma parole, en ce temps, et Sara aura un fils. »
5 Alors ils quittèrent Abraham, et Moïse continuant à parler d'eux, ajoute ces paroles :
« Ces hommes, se levant, tournèrent les yeux vers Sodome. »
Il nous raconte ensuite comment celui qui est et qui était s'entretint avec Abraham :
« Je ne cacherai pas à mon serviteur Abraham ce que je vais faire.»
Je rappelai les paroles de Moïse qui viennent après, et que j'ai citées plus haut, pour montrer que celui qui apparat à Abraham, à Isaac, à Jacob et aux autres patriarches préside à tout, sous

le Dieu père et souverain maître, dont il exécute les volontés, et qu'il est lui-même appelé Dieu dans les Ecritures. **6** A ces citations j'en ajoutai une nouvelle :
Lorsque le peuple désira manger de la chair, Moïse ne crut point à la parole de celui qui prend ici le nom d'ange, et qui lui promettait que Dieu donnerait au peuple, jusqu'à satiété, cette espèce de nourriture qu'il désirait; et voici ce que fit et ce que dit en cette circonstance celui qui est Dieu et qui se présentait comme un ange envoyé par Dieu le père ; l'Ecriture nous le raconte en ces termes :
« Le Seigneur dit à Moïse : La main de Dieu est-elle affaiblie? Tu verras à l'œuvre si ma parole sera accomplie. »
Et dans un autre endroit l'Ecriture s'exprime ainsi :
« Le Seigneur m'a parlé; tu ne passeras point le fleuve du Jourdain ; le Seigneur ton Dieu qui marche devant toi exterminera lui-même les nations. »

CXXVII.

1 J'aurais bien d'autres passages semblables à vous citer, de Moïse et des prophètes, mais tous ceux-ci doivent suffire, je pense, pour vous convaincre lorsque vous lisez ces paroles :
« Le Seigneur disparut de devant Abraham, »
ou bien:
« le Seigneur dit à Moïse; »
et ailleurs,
« le Seigneur descendit pour voir la tour qu'avaient élevée les enfants des hommes ; »
ou ces autres paroles :
« Dieu ferma en dehors l'arche de Noé; »
pour vous convaincre, dis-je, que ce n'est pas le Dieu increé qui est descendu ou monté de quelqu'endroit. **2** Car le père, le souverain maître de toutes choses, dont le nom est inénarrable, ne va pas d'un lieu à un autre, il ne marche, ni ne dort; il demeure dans son séjour qui est partout ; il n'est rien qu'il ne discerne , qu'il n'entende parfaitement sans yeux et sans oreilles; mais par sa seule vertu ineffable il voit tout, il entend tout; personne ne lui échappe, il ne change point de lieu ; l'espace, que dis-je, le monde tout entier, ne peut le contenir, car il était avant le monde; et **3** comment pourrait-il parler ou apparaître à quelqu'un, ou se montrer sur un petit coin de terre, puisque le peuple sur le mont Sinaï ne put supporter l'éclat de celui qu'il avait envoyé, puisque Moise lui-même n'aurait pu entrer dans le tabernacle qu'il avait fait, si Dieu l'eût rempli de sa gloire; puisque le grand-prêtre ne put se tenir debout à la porte du temple, quand Salomon fit entrer l'arche sainte dans la demeure qu'il venait d'élever au Très-Haut à Jérusalem? **4** Ainsi donc, ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni aucun homme n'a vu le souverain arbitre dont le nom est inénarrable, le Père de toutes choses et du Christ lui-même; mais ils ont vu celui qui, selon la volonté du Père, est son fils et Dieu lui-même, et son ange, parce qu'il exécute ses ordres; c'est lui qui s'est fait homme et a voulu naître d'une vierge, et qui autrefois s'était entretenu du milieu d'un buisson avec Moïse, sous la forme du feu. **5** Si ce n'était pas le sens des divines Ecritures, qu'arriverait-il ? Il faudrait dire que le Père, le maître de toutes choses, n'était point dans le Ciel dans cette circonstance ou Moïse nous dit:
« Le Seigneur a fait tomber du ciel sur Sodome, par le Seigneur, une pluie de soufre et de feu; »
ou lorsqu'il est dit ailleurs par David:
« Princes, ouvrez vos portes, élevez vos portes éternelles, et le roi de gloire entrera; »
ou bien lorsque le même prophète dit encore:
« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied »

CXXVIII.

1 Il est bien démontré, par toutes les preuves que vous ai apportées, que le Christ est véritablement Seigneur, Dieu et fils de Dieu ; et que, par l'effet de sa puissance, il s'est montré autrefois sous la forme d'un homme et sous celle d'un ange, et avec l'éclat du feu, comme dans le buisson et dans le jugement de Sodome, je rappelai de nouveau ce que j'avais cité de l'Exode sur la vision du buisson ardent, et sur le nom de Jésus donné au fils de Navé, et j'ajoutai :
2 Si je reviens aussi souvent sur les mêmes passages, ne regardez pas ces redites comme de vaines superfluités de paroles. Je me les permets parce que je sais comment quelques-uns interprètent ces passages : ils disent qu'à la vérité cette vertu qui apparut de la part du Dieu créateur à Moïse , ou à Abraham, ou à Jacob, est appelée ange lorsqu'elle apparaît aux hommes, parce qu'elle leur transmet tes ordres du Père de toutes choses; gloire, parce qu'elle se manifeste quelquefois par des visions, dont on ne peut soutenir l'éclat; homme, lorsqu'il plaît à Dieu qu'elle prenne cette forme; vertu enfin, parce qu'elle fait entendre aux mortels la parole du Très-Haut. **3** Mais cette vertu, selon eux, ne peut se détacher et se séparer du Père, comme la lumière ne peut, sur la terre, se détacher et se séparer du soleil qui est dans le ciel et finit lorsque le soleil se couche. « Ainsi, quand Dieu le veut, ajoutent-ils, sa vertu jaillit au loin, et quand il le veut elle rentre en lui-même. » Il est prouvé que les anges sont des êtres qui existent et demeurent toujours et ne rentrent point dans le néant d'où ils sont sortis. Eh bien ! cette vertu que l'Esprit saint appelle Dieu et appelle ange, ainsi que nous l'avons montré par tant de passages, **4** j'ai fait voir plus haut qu'elle était permanente et distinguée, non-seulement de nom comme le rayon du soleil, mais de nombre; oui, cette vertu est engendrée du Père par sa volonté et par sa puissance; mais ce n'est point par retranchement ou diminution, comme si sa substance était divisée et diminuée, ainsi que les objets qui se partagent et se divisent cessent d'être ce qu'ils étaient avant le partage et la division; et plus haut j'ai cité pour exemple les feux que nous voyons allumer à un autre feu : ces feux ne diminuent point le premier, il reste toujours le même.

CXXIX.

1 Permettez-moi de reproduire ici les témoignages déjà cités comme des preuves de cette vérité. Lorsque l'Esprit saint dit :

« Le Seigneur fit tomber du ciel par le Seigneur une pluie de feu, »

il nous montre bien ici deux personnes distinctes; l'une sur la terre, descendue pour entendre la clameur élevée de Sodome; l'autre dans le ciel, c'est-à-dire le maître du maître qui se montrait sur la terre, le Dieu et père qui lui communique sa puissance, et le fait Seigneur et Dieu. **2** Lorsque l'Ecriture rapporte que Dieu dit au commencement :

« Voici qu'Adam a été fait à la ressemblance de l'un de nous, »

elle indique encore clairement un nombre de personnes distinctes; ce n'est point ici une métaphore, comme veulent l'entendre les sophistes et ceux qui ne peuvent dire ni comprendre la vérité, **3** mais voici ce que nous lisons dans le livre de la Sagesse :

« Je vous annoncerai ce qui arrive dans le temps, je raconterai ce qui s'est fait depuis le commencement des siècles ; le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies, avant ses œuvres; j'étais dans le principe avant les siècles; la terre n'était pas, ni les abîmes, et j'étais engendré. Il m'engendra avant les sources, avant les montagnes, avant les collines. »

4 Je m'adressai ensuite à mes auditeurs : Mes amis, leur dis-je, si vous m'avez écouté, vous avez compris que l'Ecriture déclare formellement que Dieu le père engendra son fils avant toutes les choses créées; or, vous avouerez tous que celui qui est engendré est une personne distincte de celui qui l'engendre.

CXXX.

1 Tous firent un mouvement d'approbation, et je continuai. Produisons d'autres témoignages dont je ne me suis pas encore servi. Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, s'exprime d'une manière mystérieuse en ces termes:

« Nations, réjouissez-vous avec lui; que tous les anges du ciel l'adorent. »
Et j'ajoutai les paroles qui suivent dans l'Ecriture:
« Nations, réjouissez-vous avec son peuple; que les anges du Ciel lui donnent leur force parce qu'il venge et qu'il vengera ses fils, qu'il tirera vengeance de ceux qui le haïssent, et qu'il purgera la terre de son peuple. »
2 Ainsi, te prophète dit hautement que nous autres gentils nous nous jouissons avec son peuple, c'est-à-dire avec Abraham, Isaac, Jacob, avec les prophètes, en un mot, avec tous ceux d'entre vous qui ont été agréables au Seigneur, ainsi que nous sommes convenus de l'entendre. Par son peuple, en effet, nous ne pouvons pas entendre tous ceux qui composent votre nation, puisque nous savons d'Isaïe que les membres des prévaricateurs seront dévorés par les vers et par un feu qui ne s'éteindra jamais; qu'ils seront indestructibles pour être un exemple et un spectacle offert à tous les hommes. **3** Outre ces témoignages, je veux encore vous en citer d'autres, tirés également des livres de Moïse : ils vous apprendront que Dieu autrefois dispersa les hommes et les sépara en différentes races, selon leurs langues; qu'il choisit votre nation entre toutes les autres; qu'elle lui fut inutile; qu'elle se montra désobéissante et infidèle ; que nous, au contraire, qui sommes devenus son peuple, peuple choisi comme vous d'entre tous les autres peuples, nous avons su obéir à sa volonté par la grâce du Christ, qu'il appelle tantôt Jacob, tantôt Israël, et que dès-lors nous devons être le véritable Jacob, le véritable Israël. Lorsqu'il dit :
4 « Nations, réjouissez-vous avec le peuple de Jacob, »
il leur donne avec un héritage semblable un nom différent; mais lorsqu'il dit que les nations se réjouissent avec son propre peuple, il veut vous faire rougir. Vous excitiez sa colère en adorant des idoles, et il appelle les idolâtres; c'est à eux qu'il daigne faire la grâce de connaître ses volontés et d'entrer dans son héritage.
CXXXI.
1 Mais citons les paroles de l'Ecriture qui nous montrent Dieu faisant la séparation des peuples; les voici:
« Interroge ton père, et il t'apprendra ; interroge tes ancêtres, et ils te diront : quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Jacob est devenu le partage du Seigneur ; Israël est devenu son héritage. »
Quant aux Septante, ajoutai-je, c'est ainsi qu'ils traduisent :
« Il marqua les limites des peuples selon le nombre des anges du Seigneur. »
J'ai adopté votre sens, parce qu'il n'affaiblit en rien mon raisonnement. Voyons quel est le véritable Jacob, le véritable Israël. **2** Si vous voulez être de bonne foi, vous avouerez que nous autres gentils que Dieu a appelés, par le mystère de la croix si abject et si honteux, nous que les démons et leurs suppôts livrent aux supplices sans autre motif que celui de notre foi, de notre soumission et de notre piété, et poursuivent jusqu'à la mort par votre propre ministère, que vous ne leur refusez jamais; vous avouerez, dis-je, qu'il n'est point de tourments que nous ne supportions plutôt que de renier, je ne dis pas de cœur, nais seulement de bouche , le Christ qui nous a appelés au saint préparé par son père; vous conviendrez dès-lors que nous sommes bien autrement fidèles à Dieu que vous autres, qui cependant en avez reçu tant de bienfaits. **3** N'a-t-il pas déployé pour vous toute la force de son bras ? Ne vous a-t-il pas visités dans tout l'éclat de sa gloire, quand il vous a rachetés lie l'Egypte? N'a-t-il pas divisé pour vous les eaux de la mer? Ne vous a-t-il pas ouvert un chemin à travers ses abîmes ? N'a-t-il pas frappé de mort, dans ce chemin miraculeux, ceux qui vous poursuivaient avec tout l'appareil de leur puissance et dans des chars magnifiques? N'a-t-il pas refermé sur eux la mer qu'il avait affermie sous vos pas ? Ne sommes-nous pas plus fidèles que vous, aux yeux desquels il a fait briller une colonne de feu, et qui, seuls de tous les peuples, avez vu s'allumer tout exprès pour vous un flambeau qui ne pouvait ni décroître ni s'éteindre ; vous, qu'il a nourris d'un pain tout

particulier, du pain même des anges, quand il fit pleuvoir sur vous la manne du ciel, afin que vous n'eussiez pas même besoin de vous occuper de votre nourriture ; vous, pour qui les eaux de Mara oublièrent leur amertume et devinrent si douces à boire ; **4** vous enfin, sur qui, bien avant les temps marqués, découlèrent toutes les grâces des mystères à venir, par une faveur toute particulière de ce Dieu, envers qui vous vous êtes toujours montrés si ingrats ! N'avait-il pas, ainsi que je l'ai déjà dit, placé sous vos yeux le signe de celui qui devait être mis en croix, lorsque des serpents vous couvrirent de leurs morsures; lorsqu'Amalec était vaincu par la figure que formaient les bras étendus de Moïse, et par le nom que portait celui qui fut surnommé Jésus ? Aussi Dieu voulut-il que le nom de Jésus se retrouvât partout, dans vos livres, et frappât sans cesse vos oreilles. C'est lui, vous disait-il, qui doit effacer de dessus la terre le souvenir d'Amalec. **5** Or, tout le monde sait que le nom d'Amalec subsistait encore après le fils de Navé. Tout ici était donc symbolique et annonçait Jésus crucifié, par qui les démons seraient chassés de toutes parts, dont le nom seul les ferait trembler, et serait également redoutable à toutes les puissances et principautés ; tandis qu'on verrait chez tous les peuples, dans ceux qui croient en ce même nom, des hommes vraiment pieux et pacifiques ; n'est-ce pas, Tryphon, ce qu'attestent les Ecritures et ce que démontrent tous les passages que j'ai cités ! **6** Vous désiriez vous nourrir de chair, et il vous tomba une si grande quantité d'oiseaux que vous ne pouviez les compter. Pour vous, l'eau a jailli des rochers; sur vos têtes s'est étendu un nuage qui vous mettait à l'ombre contre l'ardeur du soleil, vous défendait contre la rigueur du froid et vous suivait partout, présentant comme l'image et la figure d'un nouveau ciel. Les courroies de vos chaussures ne se sont pas brisées ; vos chaussures elles-mêmes ne se sont pas usées non plus que vos vêtements ; ils se renouvelaient sur le corps des plus jeunes.

CXXXII.

1 Et après tous ces prodiges, vous vous êtes fait un veau d'or; c'est aux filles des étrangers que vous avez livré vos cœurs, c'est à des idoles que vous avez porté votre encens; et cependant vous avez vu par quels prodiges la terre promise vous a été livrée; vous avez vu le soleil, à l'ordre de celui qui fut appelé du nom de Jésus, s'arrêter au milieu du ciel, vous donner pendant trente-six heures sa lumière , et tant d'autres merveilles qui vous ont été prodiguées à différentes époques. Il en est une que je crois important de rappeler ici, elle aura cet avantage de vous faire bien connaître ce Jésus que nous reconnaissons pour le Christ et le fils de Dieu ; ce Jésus crucifié, ressuscité, monté aux cieux , et qui doit venir un jour juger tous les hommes, sans excepter Adam lui-même. **2** Vous savez que les habitants d'Azot, vos ennemis, s'étant emparés de l'arche d'alliance, et se voyant frappés de plaies horribles et incurables, prirent le parti de la placer sur un char attelé de jeunes génisses qui n'avaient pas encore porté le joug ; ils voulaient s'assurer si la force du Tout-Puissant s'appesantissait sur eux à cause de l'arche, et si Dieu demandait qu'elle fût ramenée où elle avait été prise. **3** Ces génisses , sans que personne guidât leurs pas, se dirigèrent, non vers l'endroit d'où l'arche avait été emportée, mais vers le champ d'un homme appelé Ausés; c'est-à-dire du même nom que celui qui fut surnommé Jésus, et qui introduisit les Hébreux dans la terre promise et la leur distribua. Arrivées dans ce champ, elles s'arrêtèrent ; ce qui vous prouve qu'elles étaient conduites par la vertu même de ce nom, comme autrefois les restes d'Israël, épargnés dans le désert après la sortie d'Egypte, furent introduits dans la terre promise par celui qui reçut le nom de Jésus, et qui s'appelait auparavant Ausès.

CXXXIlI.

1 Vous avez eu sous les yeux, à diverses époques, ces prodiges et d'autres semblables, et c'est vous cependant que les prophètes accusent d'immoler vos enfants aux démons, et d'ajouter à ces crimes les crimes les plus affreux encore que vous avez commis et que vous commettez tous les jours contre le Christ. Ah ! puissiez-vous, avec la miséricorde de Dieu et la grâce qui vient du Christ, obtenir le pardon de ces crimes et mériter le salut; **2** car Dieu qui, dans sa

prescience, voyait à quels excès vous vous porteriez, vous a ainsi maudits par le prophète Isaïe :
« Malheur à l'âme de ceux qui se laissent aller à de mauvais conseils contre eux-mêmes et qui disent : emprisonnons le juste, parce que sa vue nous gêne ! Ils dévoreront le fruit de leurs œuvres. Malheur a l'injuste, ses œuvres tourneront contre lui ! O mon peuple ! vos tyrans vous ont dépouillé, des tyrans vous gouvernent **3** O mon peuple ! ceux qui t'appellent heureux te trompent; ils dérobent à tes yeux le sentier où tu dois marcher: le Seigneur est debout pour juger, il est sur son tribunal pour juger son peuple, le Seigneur interrogera les vieillards et les princes de son peuple; vous avez ravagé ma vigne, et la dépouille du pauvre est dans vos palais. Pourquoi avez-vous écrasé mon peuple et foulé la tête du pauvre comme sous le pressoir? »
4 Plus loin, le prophète s'écrie dans le même sens :

« Malheur à vous, qui traînez l'iniquité comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un char; qui osez dire, qu'il se hâte, que son œuvre commence devant nous, et nous la verrons; qu'il approche, que les conseils du saint d'Israël nous soient manifestés, et nous saurons s'ils sont véritables ! Malheur à vous, qui appelez mal le bien, et bien le mal ; qui changez les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres, l'amertume en douceur et la douceur en amertume ! malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux ! malheur à ceux qui croient à leur prudence ! **5** malheur à vous, qui mettez votre gloire à supporter le vin et votre force à remplir vos coupes de liqueurs enivrantes, qui justifiez l'homme inique à cause de ses dons, et qui ravissez à l'innocent la justice ! C'est pourquoi, comme le chaume est dévoré par la flamme, ainsi ce peuple sera séché jusque dans ses racines, et sa race se dissipera en poussière; il a répudié l'alliance du Seigneur, il a blasphémé la parole du saint d'Israël, la colère du Seigneur, va éclater contre son peuple; il appesantira sa main sur lui; il l'a frappé; les montagnes se sont ébranlées ; répandus comme la boue, les cadavres ont couvert les places ; et malgré tous ces châtiments, ils ne sont pas encore corrigés et leur main est encore étendue ! »
6 Oui, votre main est encore étendue pour faire le mal. Vous avez mis à mort le Christ; loin d'en faire pénitence, vous nous poursuivez de votre haine, ainsi que je l'ai déjà dit, nous qui, par le Christ, croyons maintenant au Dieu créateur et père de toutes choses; et toutes les fois que vous le pouvez, vous ne manquez pas de nous mettre à mort. Avez-vous jamais cessé de charger de malédictions et le Christ, et tous ceux qui sortis de lui portent son nom? Quant à nous autres, nous ne savons que prier pour vous ri pour tous les hommes : ainsi nous l'a recommandé le Christ, notre divin maître; il nous a fait une loi de prier pour nos ennemis, d'aimer ceux qui nous détestent, de bénir aux qui nous maudissent.

CXXXIV.

1 Si sa doctrine et celle des prophètes touchent vos cœurs, suivez plutôt la voix de Dieu que la voix mensongère de ces maîtres aveugles et insensés qui vous permettent encore maintenant d'avoir quatre ou cinq femmes à la fois; s'il s'en rencontre une dont la beauté les frappe, ils la désirent. Ils citent l'exemple de Jacob, surnommé Israël, et l'histoire des autres patriarches, et disent qu'ils ne font pas de mal en les imitant. Qu'ils sont insensés et dignes de pitié! **2** car, ainsi que je l'ai dit, toutes les actions de cette nature renfermaient et figuraient un grand mystère. Mais quel était le dessein de Dieu en permettant le double mariage de Jacob? que figurait-il? Il faut encore que je vous le dise pour tâcher de vous convaincre que vos maîtres n'ont jamais su remonter à la cause toute divine de chacun de ces faits, qu'ils ont mieux aimé les rapporter à des affections corrompues. Ecoutez attentivement ce que je vais vous dire : **3** Vous retrouvez encore dans les doubles noces de Jacob une figure de ce que devait faire le Christ. Jacob ne pouvait avoir les deux sœurs à la fois pour épouses. Il servit Laban pour obtenir la plus jeune ; mais, trompé à son égard, il servit encore sept années. Lia figurait votre

peuple et la synagogue, Rachel, notre Eglise. Jusqu'à ce jour, le Christ sert, ou plutôt travaille pour l'Église et sa synagogue, et pour les esclaves qui se trouvent dans l'une et l'autre. Noé eut trois fils : **4** des enfants du troisième, il fit les esclaves des deux autres. Mais le Christ vint dans ce monde aussi bien pour le salut des descendants de ceux qui étaient les enfants libres, que pour le salut des esclaves qui vivaient parmi eux; car il élève au même rang tous ceux qui observent fidèlement ses préceptes. C'est ainsi que Jacob mit sur la même ligne et traita de la même manière tous les enfants qu'il eut de ses deux femmes libres et de ses servantes. Ce qui devait arriver à chacun de nous, au temps marqué d'après les décrets de la sagesse divine, fut également figuré par Jacob. **5** Il servit aussi Laban pour en avoir des brebis de diverses espèces et de différentes couleurs. Ainsi le Christ a servi et fut obéissant jusqu'à la mort de la croix pour les hommes de toutes les nations, aussi différents par leurs traits que par leurs habitudes. Et comment les a-t-il acquis? Par son sang et par le mystère de sa croix. Les yeux de Lia étaient malades ; les yeux de votre esprit l'étaient bien davantage; Rachel déroba les dieux de Laban et les tint cachés jusqu'à ce jour : ainsi les dieux de nos pères, ces dieux de pierre que nous adorions sont enfouis et anéantis. **6** Jacob fut toujours en butte à la haine de son frère, et ne sommes-nous pas aussi nous et le Christ, sans cesse en butte à la haine de nos frères c'est-à-dire à la vôtre et à celle de tous les hommes? Ça nous sommes tous frères par nature ; et, pour achever le parallèle, nous remarquerons que Jacob fut surnommé Israël et que le Christ appelé et qui est en effet Jésus, fut aussi sui nommé Israël, ainsi que nous l'avons prouvé.

CXXXV.

1 Et lorsque l'Ecriture dit :

« Je suis le Seigneur le Dieu saint d'Israël, je vous ai donné Israël pour roi, »

ne comprenez-vous pas que c'est le Christ qui est véritablement le Roi et le Roi éternel ? Avez-vous jamais entendu dire que Jacob, fils d'Isaac, ait été roi? Aussi l'Ecriture, pour nous montrer quel est le roi désigné par les noms de Jacob et d'Israël, ajoute :

« Jacob est mon serviteur, je prendrai sa défense; Israël est celui que j'ai choisi, il sera l'objet de mes complaisances ; j'ai répandu mon esprit sur lui, il portera la justice parmi les nations, il ne criera point, on n'entendra point sa voix au-dehors, il n'écrasera point le roseau brisé, il n'éteindra pas le lin qui fume encore, jusqu'à ce qu'il remporte la victoire ; il jugera dans la vérité, il ne brisera personne jusqu'à ce qu'il ait fait régner la justice sur la terre ; toutes les nations espéreront en lui. »

3 Mais les gentils, mais vous-mêmes, est-ce dans Jacob et non dans le Christ que vous espérez ? Si Jésus-Christ est le véritable Israël, le véritable Jacob, nous qui sommes sortis de son sein, ne sommes- nous pas la véritable race d'Israël ? Mais faisons plutôt attention au passage même de l'Ecriture :

« Je ferai sortir de Jacob et de Juda une postérité qui héritera de ma montagne sainte; mes élus la posséderont, et mes serviteurs y établiront leurs demeures. La vallée d'Achor sera le partage des brebis et des génisses de ceux qui m'auront cherché, et vous qui avez oublié le Seigneur et sa montagne sainte, qui élevez une table aux démons et y offrez des libations, vous serez comptés et livrés au glaive, parce que je vous ai appelés et que vous ne m'avez pas répondu ; j'ai parlé, mais en vain; vous avez fait le mal devant moi, et vous avez choisi ce que je n'ai pas voulu. »

5 Le sens de ce passage est clair : vous voyez que l'Ecriture parle d'un autre Jacob, et qu'il ne s'agit plus ici de votre peuple, comme on pourrait peut-être le croire; car il faudrait dire que ceux qui sont sortis de Jacob donnent la place à ceux qui sont sortis de Jacob, ce qui n'a pas de sens; ou bien supposer que Dieu, qui reproche à votre peuple de s'être rendu indigne de son héritage, lui promet en même temps cet héritage comme s'il l'en trouvait digne ce qui est absurde. Mais quand le prophète dit si clairement

« Accourez, maison de Jacob; marchons à la lumière du Seigneur; il a rejeté son peuple, la maison de Jacob, pare que cette terre est remplie, comme autrefois, de divination et de sortilèges, »
comment ne pas comprendre qu'il y a deux races, deux postérités de Juda, comme il y a deux maison de Jacob, l'une née du sang et de la chair, l'autre née de la foi et de l'esprit?
CXXXVI.
1 Voyez comment Dieu parle à son peuple. Apre avoir dit d'abord :
« Quand on trouve un grain de raisin dans une grappe, on dit : Ne le perdons pas, il est béni. C'est ainsi que j'agirai à cause de celui qui me sert; en faveur de lui, je ne les perdrai pas tous. »
Il ajoute :
« Et je ferai sorti de Jacob et de Juda cette race nouvelle. »
Nulle obscurité dans ces paroles. Si Dieu s'irrite contre les uns, s'il les menace de n'en laisser subsister qu'un très-petit nombre, il annonce qu'il en fera venir d'autres pour habiter la montagne sainte. **2** Et ces autres-là, quels sont-ils ? sinon les enfants qu'il a promis d'engendrer dans la suite, et qui doivent naître de lui. Car vous, vous ne souffrez pas qu'il vous appelle, vous ne l'entendez pas quand il vous parle, et vous faites le mal en sa présence ; mais le comble de la perversité chez vous c'est que vous haïssez encore le juste après l'avoir mis mort, et, avec le juste, tous ceux qui ont reçu de lui la grâce d'être ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire justes, pieux, humains. C'est pourquoi le Seigneur vous crie :
« Malheur l'âme de ceux qui ont pris de mauvais conseils contre eux-mêmes, et qui ont dit : Meure le juste, car il nous est inutile. **3** Vous n'avez point, il est vrai, sacrifié à Baal comme vos pères ; vous n'avez point offert, dans des bois sacrés, sur des lieux élevés, des mets délicats à la milice céleste, mais vous n'avez pas voulu recevoir le Christ de Dieu. Qui ne le connaît pas, ignore la pensée de Dieu; qui l'outrage, qui le hait, hait et outrage celui qui l'a envoyé; et si on ne croit pas en lui, il faut aussi refuser de croire aux oracles des prophètes qui l'annoncent et qui le prêchent partout. »
CXXXVIl.
1 Oh ! mes frères, n'injuriez pas celui qui a été crucifié, ne vous moquez pas de ses plaies, qui peuvent vous guérir tous tant que vous êtes, comme elles nous ont guéris nous-mêmes ! Qu'il serait beau de vous rendre à l'évidence des Ecritures et de recevoir désormais la circoncision du cœur, et non plus celle que vous retenez par un reste d'habitude et de préjugé ! Elle vous fut donnée comme signe et non comme moyen de salut; vous êtes forcés de le reconnaître d'après les Ecritures. **2** Rendez-vous donc à leur évidence, et n'insultez pas au fils de Dieu; ne poussez pas la complaisance pour les pharisiens, qui sont vos docteurs, jusqu'à vous permettre contre le roi d'Israël les indécentes railleries dont ils vous donnent la leçon et l'exemple dans vos synagogues, après les prières d'usage. Car, si toucher a celui qui offense Dieu, c'est toucher en quelque sorte à la prunelle même de Dieu, que sera-ce donc de toucher à son bien-aimé? Que Jésus soit le bien-aimé, nous l'avons assez prouvé.
3 Comme tous gardaient le silence, je repris la parole : Mes amis, leur dis-je, je rétablis un certain passage de l'Écriture, dans le sens que lui donnent les Septante. Quand je l'ai cité suivant le vôtre, j'ai voulu vous mettre à l'épreuve. En rappelant le passage où il est dit :
« Malheur à eux, car ils prennent des conseils contre eux-mêmes, »
j'ai ajouté, d'après la version des Septante :
« Meure le juste, il nous est inutile ! »
Au commencement de cet entretien, j'avais donné votre sens :
« Meure le juste, sa vue nous importune ! »
4 Votre esprit était sans doute occupé d'autre chose, et voilà pourquoi vous n'avez pas fait attention à mes dernières paroles. Mais comme le jour baisse, car le soleil est déjà sur son

déclin, je n'ajouterai plus qu'un mot à ce que j'ai dit, et je mettrai fin a cet entretien ; je l'ai déjà dit, ce mot, mais je crois bon d'y revenir.

CXXXVIII.

1 Vous savez, mes amis, que Dieu parle en ces termes à Jérusalem, par la bouche d'Isaïe : « C'est moi qui t'ai sauvé du déluge de Noé. » Que signifient ces paroles, sinon que dans le déluge se trouvait une figure du salut des hommes. Le juste Noé et sa famille, c'est-à-dire sa femme, ses trois enfants et leurs épouses, formaient une réunion de huit personnes, qui étaient le symbole de ce huitième jour où s'accomplit la résurrection du Christ; c'était le huitième par le nombre, mais le premier par la grandeur du prodige qui le signala. **2** Le Christ, premier-né de la création, était aussi le premier auteur ou le principe de cette race nouvelle qu'il a régénérée par l'eau du baptême, par le mérite de la foi, et par la vertu du bois, c'est-à-dire par le mystère de la croix ; comme Noé, porté sur l'eau, fut sauvé par le bois avec les siens.
Ces paroles du prophète :
« Je t'ai sauvé au temps de Noé, »
désigne le peuple fidèle à Dieu comme le fut Noé, et sauvé par le même signe; car c'est avec le bois, c'est-à-dire avec la baguette qu'il tenait à la main , que Moïse fit passer la mer à votre peuple. **3** Vous croyez que ces paroles s'entendent seulement de la terre ou de votre nation. Mais puisque la terre, comme le dit l'Ecriture, fut inondée et que l'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, il est évident que Dieu ne s'adressait pas à la terre, mais au peuple qui lui fut fidèle, et auquel il avait préparé un lieu de repos dans Jérusalem, comme l'attestent les signes qui parlaient aux yeux à l'époque du déluge ; je veux dire qui ceux dont le cœur est bien préparé par l'eau, la foi, le bois, et qui font pénitence, échapperont au jugement à venir.

CXXXIX.

1 Mais l'Esprit saint nous annonçait encore au temps de Noé un autre mystère que vous ignorez ; le voici
« Noé bénit ses enfants et maudit son petit-fils. »
Car ce n'était pas sur le fils, qui fut béni avec ses frères, que la malédiction de l'Esprit saint pouvait tomber ; mais comme la peine de ce péché devait s'étendre à toute la race de celui qui s'était moqué de la nudité de son père, elle commença dans la personne même de son fils. **2** Noé prédit qu'aux descendants de Sem passeraient les terres et les maisons de Chanaan ; que les enfants de Japhet les enlèveraient aux descendants de Sem; que ceux-ci en seraient dépouillés comme ils en avaient eux-mêmes dépouillé les enfants de Chanaan. **3** Et voyez comme tout s'est parfaitement réalisé : vous qui descendez de Sem, selon l'ordre de Dieu, vous vous êtes emparés de la terre de Chanaan et vous l'avez possédée ; et il est également certain que les enfants de Japhet, ministres des jugements de Dieu à votre égard, sont venus fondre sur vous et ont possédé la terre qu'ils vous avaient enlevée. Voici comme tous ces événements ont été annoncés :
« Noé, se réveillant de son ivresse, lorsqu'il apprit ce que le plus jeune de ses fils avait fait, dit que le fils de Chanaan serait maudit! Il sera l'esclave de ses frères, »
et il dit :
« Béni soit le Seigneur, le fils de Sem ! et que Chanaan soit son esclave ! Que Dieu étende les possessions de Japhet et qu'il habite dans la tente même, et que Chanaan soit son esclave ! »
4 Ainsi donc, deux peuples reçurent la bénédiction, celui de Sem et celui de Jacob; les descendants de Sem s'emparèrent les premiers des possessions de Chanaan, en vertu de l'arrêt porté contre lui; et les enfants de Japhet passèrent également entre les mains des descendants de Sem, suivant la prédiction de Noé, et un seul peuple, celui de Chanaan, se trouva successivement l'esclave des deux autres.

Alors arriva le Christ, revêtu de la force du Tout-Puissant ; il les invita tous également à faire pénitence, à entrer dans son amitié, dans sa bénédiction, dans son alliance, et promit que tous les saints seraient mis un jour en possession d'une même terre, ainsi que je l'ai déjà dit.
5 Aussi les hommes de toutes conditions, libres ou esclaves qui croient au Christ et professent la vérité qu'ils ont reçue de lui et des prophètes, savent bien qu'ils habiteront ensemble avec lui dans cette terre heureuse, et qu'ils recevront en héritage des biens éternels et incorruptibles.
CXL.
1 Et c'est encore pour cette raison que Jacob, qui était, ainsi que je vous l'ai dit, la figure du Christ, épousa les servantes de ces deux femmes libres, et eut d'elles des enfants. Par là, l'esprit prophétique nous annonçait que le Christ recevrait également les descendants de Japhet et ceux de Chanaan, et qu'ils seraient tous des enfants appelés au même héritage. Nous sommes ces enfants, héritiers des mêmes biens : voilà ce que vous ne pouvez comprendre, parce qui vous ne buvez pas à la source vive qui est en Dieu, et qui vous préférez puiser à des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent contenir leurs eaux, pour me servir des expressions même de l'Écriture. **2** Or, ces citernes, qui les a creusées, sinon vos docteurs qui enseignent leur propre doctrine , doctrine toute humaine, comme le déclarent formellement les livres saints ? Ils vous trompent, ils se trompent eux-mêmes, quant ils s'imaginent que tous ceux qui sont nés d'Abraham, selon la chair, eussent-ils été pécheurs, incrédules, rebelles à Dieu auront part au royaume éternel, bien que l'Écriture assure le contraire; **3** et, s'il en était autrement, est-ce qu'Isaïe aurai dit :
« Si le Dieu des armées ne nous eût donné son fils, nous serions devenus comme Sodome et Gomorrhe. »
Est-ce qu'Ezéchiel se serait écrié :
« Quand Noé, Jacob, Daniel, interviendraient pour leurs fils, pour leurs filles, il ne leur serait point fait grâce? »
Ainsi le père ne mourra point à cause de son fils, ni le fils à cause de son père, mais chacun portera la peine de son péché, comme aussi chacun sera sauvé d'après le bien qu'il aura fait. Ecoutez encore ce que dit ailleurs Isaïe : « Ils verront les cadavres des prévaricateurs de la loi le ver qui les ronge ne mourra pas, le feu qui les dévore ne doit pas s'éteindre, et toute chair les verra dans cet état.
4 Je le répète, s'il en était autrement, notre maître ne nous aurait pas dit au nom de Dieu le père, du souverain arbitre de toutes choses qui l'a envoyé :
«Ils viendront d'Orient et d'Occident; ils seront assis auprès d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. »
Mais ceux d'entre les anges et les hommes que l'Esprit saint nous montre d'avance comme des prévaricateurs, ne deviennent pas méchants par la faute de Dieu ; leur coupable disposition seule les rend ce qu'ils paraîtront un jour, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut.
CXLI.
1 Je n'ai pas voulu que vous pussiez dire qu'il fallait de toute nécessité que le Christ fût mis en croix, et que des hommes d'entre vous devinssent prévaricateurs; aussi me suis-je attaché précédemment à vous montrer en peu de mots que Dieu, qui voulait que l'ange et l'homme obéissent à sa volonté, les créa libres, afin qu'ils se portassent de leur plein gré à la pratique de la justice, et leur donna en même temps la raison, pour connaître celui dont ils ont reçu l'être et la vie, à la condition d'être un jour jugés par lui, s'ils agissaient contrairement à cette raison. C'est pourquoi, qui que nous soyons, anges ou hommes, il suffira de notre témoignage pour nous condamner si nous avons péché sans avoir fait pénitence. **2** Quand l'Esprit saint nous annonce que des anges ou des hommes seront punis, c'est qu'il prévoit que , devenus coupables, ils n'auront pas voulu changer; mais il ne veut pas dire que Dieu les ait rendus tels

qu'ils auront été. Qu'ils fassent donc pénitence, et ils pourront tous, s'ils le voulaient, obtenir miséricorde. L'Ecriture elle même les déclare heureux :
« Heureux, en effet, nous dit-elle, l'homme à qui Dieu n'aura pas imputé son péché ! »
Ce qui veut dire simplement qu'en faisant pénitence de ses péchés , il en obtiendra le pardon, et non pas que Dieu vous pardonnera les vôtres, pourvu que vous ayez connu son saint nom; car voilà ce que vous dites, et c'est ainsi que vous vous abusez, vous et ceux qui vous ressemblent sur ce point. **3** Nous pouvons appeler, en témoignage du sens que nous donnons à ces paroles, la faute même que commit David par un mouvement de vanité : son péché lui fut remis, il est vrai ; mais c'est parce qu'il l'a pleuré, qu'il en a gémi, comme l'atteste l'Ecriture. Or, s'il a fallu que David fît pénitence pour obtenir grâce et miséricorde ; s'il a pleuré, s'il s'est ainsi humilié, ce roi puissant, l'oint, le prophète du Seigneur, comment des hommes aussi impurs, d'une vie aussi déplorable, peuvent- ils se flatter d'obtenir le pardon de leurs péchés sans les pleurer, sans en gémir? **4** La conduite de David à l'égard de la femme d'Urie, et la pénitence qu'il fit de son péché, prouvent bien, ô mes amis! que les patriarches, en épousant plusieurs femmes, ne suivaient pas l'attrait des sens, mais figuraient, par leur conduite pleine de mystères, quelques événements futurs. Car, s'il eût été permis à quelqu'un d'avoir à son gré, et de la manière qu'il aurait voulu, autant de femmes qui lui aurait plu d'en avoir, ainsi que le font encore plusieurs d'entre vous, qui prennent partout des femmes sous le nom d'épouses, dans quelque pays qu'ils arrivent ou qu'ils soient envoyés, personne n'était plus en droit que David de se le permettre.
5 C'est ainsi, mon cher Marcus Pompée, que je terminai la discussion.
CXLII.
1 Tryphon , après un moment de silence, me dit : — Vous voyez qu'il ne vous a pas fallu faire un grand effort pour entrer en conversation avec nous.
Je ne puis vous dire combien cet entretien m'a été agréable, et je suis persuadé que tous ceux qui m'entourent ont partagé ce plaisir.
Assurément il nous a été plus utile que nous ne l'espérions, et que nous n'aurions osé l'espérer; s'il nous était possible d'en jouir plus souvent, nous retirerions bien plus de fruits encore de cette manière d'approfondir les divines Ecritures. Mais vous êtes sur le point de partir ; vous n'attendez plus que le moment de mettre à la voile : quand vous nous aurez quittés, ne perdez pas notre souvenir ; pensez à nous comme à des amis.
2 — Si je n'étais pas obligé de vous quitter, répondis-je, voilà les entretiens que je voudrais voir s'établir tous les jours entre nous ; mais, au moment de m'embarquer, avec la permission et le secours de Dieu, je vous recommande de ne rien négliger dans l'intérêt de votre salut, pour vous affranchir de vos docteurs, et de savoir leur préférer le Christ du Dieu tout-puissant.
3 Après ces mots, ils me quittèrent en me souhaitant un heureux voyage, une navigation exempte de tous dangers.
Je formai pour eux, à mon tour, les vœux les plus ardents : puisque vous comprenez si bien, leur dis-je, que la raison a été donnée à l'homme pour lui servir de guide, tout ce que je puis vous souhaiter de plus heureux, c'est que vous sachiez faire un bon usage de cette raison pour arriver à reconnaître, comme nous, que Jésus est le Christ de Dieu.

(**1**) On voit ici la divinité du Verbe incarne bien établie par saint Justin.

Miltiade

Qui était ce Miltiade, qu'Eusèbe nomme "notre frère" et auquel Tertullien décerne le titre de "sophiste de l'Eglise" (si du moins, il s'agit du même Miltiade) ?

Eusèbe de Césarée, qui est pratiquement notre seule source, indique qu'il a composé un traité contre l'hérésie montaniste*, deux ouvrages de polémique, l'un contre les Grecs, l'autre contre les Juifs, tous deux en deux livres.

Puis, il ajoute ***"il a encore fait, pour les princes de ce monde, une apologie de la philosophie qu'il suivait."***
Autrement dit, une apologie du christianisme.

Plus loin, Eusèbe cite Miltiade en compagnie de Justin, de Tatien, de Clément, d'Irénée, de Méliton "et de beaucoup d'autres" comme ayant attesté de la foi de l'Eglise concernant la divinité du Christ, et ce "bien avant les temps de Victor, treizième évêque de Rome".

Tertullien, de son côté, semble indiquer que Miltiade a écrit un traité contre les gnostiques.

Toutes ses œuvres étant perdues, cela fait de Miltiade l'exemple même d'apologiste dont il ne nous reste que le nom.

On trouve donc des références à Miltiade chez Eusèbe HE V. 17 et V. 28 et (peut-être) chez Tertullien (Contre les Valentiniens, 5)

Note
* La question de savoir si Miltiade a composé un traité anti-montaniste reste posée.
D'une part, les manuscrits du texte d'Eusèbe mentionnent dans ce passage (V, 17, 1) les noms de Miltiade et d'Alcibiade (ce que les éditeurs ont "corrigé" en éliminant Alcibiade) et on ne peut exclure l'hypothèse d'une confusion.
D'autre part, précédemment (V. 16.3) Eusèbe désigne un Miltiade comme membre de l'hérésie montaniste.
Enfin, Tertullien – alors qu'il a lui même adhéré à la secte de Montan – parle en bonne part d'un Miltiade.
Faut-il y voir le montaniste mentionné par Eusèbe au chapitre V.16.3 ? Ou au contraire le Miltiade mentionné en V. 17 ? mais alors, comment concilier cette approbation et le fait qu'il aurait écrit contre la doctrine de Montan ?



Tatien
Discours aux grecs

Traduit par Aimé PUECH, 1908

Source : Remacle
Oeuvre numérisée et mise en page par Marc Szwajcer

I. — Ne soyez pas si hostiles aux Barbares, Grecs, et ne jalousez pas leurs doctrines. Y a-t-il en effet une de vos institutions qui ne doive à des Barbares son origine? Ce sont les plus illustres des Telmessiens[1] qui ont inventé la divination par les songes, les Cariens, l'art de prédire l'avenir par les astres, les Phrygiens et les plus anciens Isauriens, celui d'interpréter le vol des oiseaux, les Chypriotes la divination par les sacrifices,[2] les Babyloniens l'astronomie, les Perses la magie, les Egyptiens la géométrie, les Phéniciens la transmission du savoir par l'écriture. Ainsi cessez d'appeler inventions vos imitations ! C'est Orphée qui vous a appris la poésie et le chant ; c'est de lui que vous tenez les initiations aux mystères; ce sont les Toscans qui vous ont enseigné les arts plastiques; les chroniques en usage chez les Egyptiens vous ont appris à composer des histoires. Vous avez emprunté l'art de la flûte à Marsyas et à Olympos; or tous deux étaient Phrygiens; quant à l'art de moduler avec la syrinx, ce sont des paysans qui l'ont imaginé.[3] Les Tyrrhéniens ont inventé la trompette, les Cyclopes l'art du forgeron, et celui d'écrire des lettres-missives, est dû, selon Hellanicus, à une femme qui a régné jadis sur les Perses; Atossa était son nom.[4] Renoncez donc à cet orgueil, et ne nous opposez pas le faste de votre éloquence, vous qui, vous louant vous-mêmes, ne prenez pas ailleurs que chez vous vos avocats; c'est cependant au témoignage d'autrui qu'il faut s'en rapporter, quand on est raisonnable. Il faut aussi s'accorder dans l'expression du discours.[5] Or vous êtes les seuls à qui il soit arrivé de n'avoir pas pour commercer entre vous un seul langage. Le dialecte des Doriens en effet n'est pas le même que celui des gens de l'Attique, et les Eoliens ne parlent pas comme les Ioniens; quand donc un tel désaccord règne entre gens parmi lesquels il ne devrait pas régner,[6] je ne sais plus à qui je dois donner le nom de Grec. Mais ce qui est le plus absurde, c'est que vous honorez les langues qui ne sont point parentes de la vôtre, et que vous servant parfois de termes barbares vous avez fait de votre propre langue un chaos.[7] C'est pourquoi nous nous sommes détachés de votre sagesse, et cependant j'étais un des plus éminents parmi ses représentants.[8] Car, comme l'a dit le comique,[9] ce ne sont que « des grapillons, du babil, un gazouillement d'hirondelles, des gâte-métiers », et ceux qui aspirent à cette sagesse crient d'une voix rauque ; leur voix est pareille à celle des corbeaux. Vous avez inventé la rhétorique pour l'injustice et la calomnie, vendant à prix d'argent la liberté de votre parole, et souvent transformant le lendemain en mal ce que vous présentiez comme juste la veille ; vous avez inventé la poésie pour chanter des batailles, les amours des dieux,[10] tout ce qui corrompt les âmes.

II. — En effet, qu'a donc produit de si éminent votre philosophie? Qui donc parmi les plus sérieux de vos philosophes s'est tenu hors de toute superbe? Diogène, qui affichait son indépendance par la forfanterie de son tonneau, mangea un poulpe tout cru et, saisi par une colique, mourut de son intempérance. Aristippe, qui paradait avec son manteau de pourpre, se livrait à la débauche, sous un masque de gravité[11] le philosophe Platon fut vendu par Denys à cause de sa gourmandise, et Aristote, qui dans son ignorance a posé des limites à la Providence et fait consister le bonheur dans ce qui lui plaisait, a commis aussi l'extrême sottise de flatter Alexandre, ce jeune fou furieux,[12] qui, tout à fait selon les principes aristotéliciens, fit encager comme un ours ou une panthère son ami qui n'avait pas voulu

l’adorer, elle traînait ainsi à sa suite. Certes il se conformait parfaitement aux doctrines de son maître, lui qui montrait sa vaillance et son courage dans des banquets, qui transperçait de sa lance son familier, son intime ami, et puis pleurait, voulait mourir sous prétexte de chagrin, pour ne pas encourir la haine de ses familiers. Je rirais volontiers de ceux qui suivent, aujourd’hui encore, les doctrines de ce maître; ils disent que ce qui est en dessous de la lune est soustrait à l’action de la Providence, et ils veulent prévoir ce qu’on ne peut prévoir, eux qui sont plus proches de la terre que la lune, placés plus bas que son orbite. Ajoutez que le bonheur ne peut être, selon Aristote, chez ceux qui n’ont ni beauté, ni richesse, ni force corporelle, ni noblesse. Laissons donc ces gens-là philosopher à leur guise!

III. — Je n’approuverai pas non plus Héraclite, qui a dit:

« Je me suis instruit moi-même »,[13]

parce qu’il était autodidacte et orgueilleux, et je ne le louerai pas d’avoir caché son poème dans le temple d’Artémis, pour que la publication en fût faite plus tard avec mystère. Car ceux qui s’intéressent à ces choses[14] disent que le poète tragique Euripide, ayant abordé à Ephèse et l’ayant lu, peu de temps après, réussit, de mémoire, à faire connaître au public les ténèbres d’Héraclite. Mais la mort de ce philosophe révéla quelle était son ignorance; atteint d’hydropisie, comme il pratiquait la médecine, aussi bien que la philosophie, s’étant fait enduire de bouse de vache, il mourut déchiré par cette fiente solidifiée qui fit se contracter tout son corps.[15] Quant à Zénon, qui prétend qu’à la suite du renouvellement du monde par le feu, les mêmes hommes renaîtront pour mener la même existence, par exemple Anytos et Mélétos pour exercer leur métier d’accusateur, Busiris pour assassiner ses hôtes, et Héraclès pour accomplir encore ses exploits, n’en parlons pas : par cette doctrine de l’incendie cosmique, il fait les méchants plus nombreux que les justes, puisqu’il n’y a eu qu’un Socrate, qu’un Héraclès, et quelques autres du même genre, rares et peu nombreux; les méchants se trouveront donc en bien plus grand nombre que les bons.[16] Et Dieu, selon Zénon, deviendra l’auteur du mal, puisqu’il sera présent dans les cloaques, dans les vers, dans les infâmes. Pour Empédocle, les éruptions volcaniques de la Sicile ont montré sa forfanterie[17] il n’était pas Dieu, il mentait en prétendant l’être. Je me ris aussi du radotage de Phérécyde, et de Pythagore qui a reçu sa doctrine en héritage, et de Platon qui a imité ce dernier,[18] quoiqu’il y en ait qui le nient. Car qui donc voudrait rendre témoignage au mariage cynique de Cratès? Qui ne préférerait répudier le verbiage insolent que parlent ses pareils, pour se tourner vers la recherche de ce qui est vraiment digne qu’on le poursuive? Ne nous laissons donc pas entraîner par les solennelles assemblées de tous ces gens-là, amis du bruit plutôt que de la sagesse,[19] qui prêchent des doctrines contradictoires et parlent chacun selon l’inspiration du moment. Entre eux les discordes sont nombreuses ; ils se détestent tous les uns les autres ; ils entrechoquent leurs opinions, et par l’effet de leur vanité se choisissent les places éminentes, alors qu’ils ne devraient pas flatter les gouvernants, fût-ce par la raison qu’ils règnent, mais attendre que les grands vinssent à eux.[20]

IV. — Pourquoi en effet, ô Grecs, vous faire une arme de la différence des institutions, et la brandir contre nous, comme dans un pugilat[21] ? Si je ne veux pas me conformer aux usages de certains, pourquoi me haïr comme un affreux scélérat? Le souverain me commande-t-il de payer des impôts? Je suis prêt à le faire. Un maître me commande-t-il d’obéir et de servir? Je sais ce qu’est la servitude.[22] Car il faut honorer les hommes conformément à la nature humaine, mais c’est Dieu seul qu’il faut craindre.[23] Dieu qui est invisible aux yeux des humains, que leur art ne peut concevoir. C’est seulement si l’on m’ordonne de le renier que je n’obéirai pas; je mourrai plutôt pour ne pas me montrer menteur et ingrat. Notre Dieu n’a pas de commencement dans le temps, il est seul sans principe et lui-même est le principe de toutes choses. Dieu est esprit; il n’est pas immanent à la matière mais il est le créateur des esprits de la matière et des formes qui sont en elle. On ne peut le voir ni le toucher ; c’est lui qui est le père des choses sensibles et des choses invisibles.[24] Nous le connaissons par sa création, et

nous concevons par ses œuvres sa puissance invisible.[25] Je ne veux pas adorer sa création, qu'il a faite pour nous. C'est pour nous que le soleil et la lune ont été créés, comment donc pourrais-je adorer ceux qui sont mes serviteurs ; comment pourrais-je faire des dieux avec du bois et de la pierre? L'esprit qui pénètre la matière, est inférieur : l'esprit divin; comme il est analogue à l'âme,[26] on ne doit pas lui rendre les mêmes honneurs qu'au Dieu parfait. Il ne faut pas non plus offrir des présents à Dieu, car celui qui n'a besoin de rien ne doit plus être traité par nous comme s'il avait des besoins; ce serait le calomnier. Mais je vais exposer plus clairement notre doctrine.

V. — Dieu était dans le principe, et nous avons appris que le principe, c'est la puissance du Logos. Car le maître de toutes choses, qui est lui-même le support substantiel[27] de l'univers, était seul en ce sens que la création n'avait pas encore eu lieu; mais en ce sens que toute la puissance des choses visibles et invisibles était en lui, il renferme en lui-même toutes choses par le moyen de son Logos.[28] Par la volonté de sa simplicité, sort de lui le Logos,[29] et le Logos, qui ne s'en alla pas dans le vide,[30] est la première œuvre du Père. « C'est lui, nous le savons, qui est le principe du monde. Il provient d'une distribution, non d'une division. Ce qui est divisé est retranché de ce dont il est divisé, mais ce qui est distribué suppose une dispensation volontaire et ne produit aucun défaut dans ce dont il est tiré.[31] » Car, de même qu'une seule torche sert à allumer plusieurs feux, et que la lumière de la première torche n'est pas diminuée parce que d'autres torches y ont été allumées, ainsi le Logos, en sortant de la puissance du Père, ne priva pas de Logos celui qui l'avait engendré. Moi-même, par exemple, je vous parle, et vous m'entendez,[32] et moi qui m'adresse à vous, je ne suis pas privé de mon logos parce qu'il se transmet de moi à vous, mais en émettant ma parole, je me propose d'organiser la matière confuse qui est en vous, et comme le Logos, qui fut engendré dans le principe, a engendré à son tour, comme son œuvre,[33] en organisant la matière, la création que nous voyons, ainsi moi-même, à l'imitation du Logos, étant régénéré et ayant acquis l'intelligence de la vérité, je travaille à mettre de l'ordre dans la confusion de la matière dont je partage l'origine. Car la matière n'est pas sans principe ainsi que Dieu, et elle n'a pas, n'étant pas sans principe, la même puissance que Dieu, mais elle a été créée, elle est l'œuvre d'un autre, et elle n'a pu être produite que par le créateur de l'univers.

VI. — Et voilà pourquoi nous croyons que les corps ressusciteront après la fin du monde, non pas, comme le veulent les stoïciens, pour que les mêmes choses se produisent sans cesse et périssent selon la succession de certaines périodes, sans aucune utilité, mais, une fois les siècles de ce monde accomplis,[34] définitivement, en considération de l'état des hommes seulement, en vue du jugement. Et nos juges ne sont pas Minos et Rhadamanthe, avant la mort desquels, selon la fable, aucune âme n'était jugée, mais celui qui doit nous éprouver, c'est Dieu lui-même, notre créateur. Vous pouvez nous tenir, tant que vous voudrez, pour des bavards et des radoteurs[35] nous n'en avons cure, puisque nous avons foi à cette doctrine. Car, comme je n'étais pas avant que d'être né et j'ignorais qui je devais être — je n'avais en effet qu'une existence latente dans la matière générale de la chair. — et comme une fois né, moi qui n'existais pas autrefois, j'ai cru à mon existence par suite de ma naissance, ainsi, moi qui suis né, qui par la mort ne serai plus et que nul ne verra plus, je serai de nouveau, de même que je suis né après un temps où je n'étais pas.[36] Si le feu détruit ma misérable chair, le monde conserve cette matière qui s'en est allée en fumée ; si je disparais dans un fleuve ou dans la mer, si je suis mis en pièces par les bêtes féroces, je suis en dépôt dans le magasin d'un maître opulent. Et le pauvre — je veux dire l'athée — ne connaît pas ce dépôt, mais Dieu, le souverain maître, quand il le voudra, reconstituera dans son état ancien la substance qui n'est visible qu'à lui seul.

VII. — Ainsi donc le Logos céleste, esprit né de l'esprit, raison issue de la puissance raisonnable, a créé l'homme à l'imitation du père qui l'a engendré; il a fait de lui l'image de l'immortalité, afin que, comme l'incorruptibilité est en Dieu, de même l'homme participe à ce

qui est le lot de la divinité et possède l'immortalité. Mais avant de fabriquer l'homme, le Logos crée les anges: et ces deux ordres de créatures ont été faits libres, ne possédant pas naturellement le bien qui n'est essentiel qu'à Dieu, et qui chez les hommes est réalisé par leur libre volonté ; afin que le méchant soit justement châtié, puisqu'il est devenu coupable par sa faute, et que le juste qui a usé de son libre arbitre pour ne pas transgresser la volonté divine soit loué justement en récompense de ses bonnes actions. Telle est la nature des anges et des hommes; quant au Logos, comme il avait en lui-même la puissance de prévoir ce qui doit arriver, non par l'effet de la fatalité, mais par le choix des libres volontés, il prédisait les aboutissements des choses futures, et il apparaissait par les défenses qu'il prescrivait comme celui qui défend le mal et qui loue ceux qui savent rester bons. Et quand les hommes eurent suivi celui qui, en sa qualité de premier né, avait plus d'intelligence que les autres, et eurent fait un Dieu de celui qui s'était révolté contre la loi de Dieu, alors la puissance du Logos exclut de son commerce l'initiateur de cette folle défection et ceux qui l'avaient suivi. Et celui-là donc qui avait été fait à l'image de Dieu, l'esprit le plus puissant s'étant retiré de lui, est devenu mortel; le premier-né est devenu démon, et ceux qui l'ont imité, lui et ses prodiges, ont formé l'armée des démons, et, puisqu'ils avaient agi d'après leur libre arbitre, ils ont été abandonnés à leur sottise.

VIII. — Les hommes sont devenus la matière de leur défection. Ils leur ont enseigné un diagramme des constellations, pareil aux tables dont se servent les joueurs de dés,[37] et ont introduit la fatalité, maîtresse souverainement injuste. Car c'est par elle que juges et accusés sont devenus ce qu'ils sont; meurtriers et victimes, riches et pauvres sont les produits de la même fatalité. Et toute naissance offrit, comme en un théâtre, un divertissement aux démons, dont on peut dire ce qu'a dit Homère: « Un rire inextinguible s'éleva parmi les Dieux bienheureux.[38] » N'est-il pas vrai que les démons eux-mêmes, avec Zeus, leur chef, sont tombés sous le joug de la fatalité, dominés qu'ils sont par les mêmes passions que les hommes? Car ceux qui viennent contempler les combats singuliers et y prennent parti chacun à leur façon, celui qui contracte mariage, qui séduit de jeunes garçons, qui commet l'adultère, qui rit et se fâche, qui fuit et qu'on peut blesser, comment ne pas le croire mortel? Et, en révélant ainsi aux hommes leur nature, ils ont excité à leur ressembler ceux qui ont entendu raconter leurs actes. D'ailleurs, comment est-il possible d'honorer des Divinités qui prennent sous leur patronage les doctrines les plus contraires? Rhéa, que les montagnards phrygiens appellent Cybèle, a prescrit la mutilation des parties viriles, à cause d'Attis, son amoureux; et Aphrodite se plaît aux unions du mariage. Artémis est magicienne, Apollon est médecin. Après la décapitation de la Gorgone aimée de Poséidon, d'où naquirent le cheval Pégase et Chrysaor, Athéna et Asclépios se partagèrent les gouttes de son sang ; et par elles, l'un guérissait, l'autre au contraire, par l'effet de la même sanie, devint homicide, la belliqueuse. C'est, je pense, pour ne pas diffamer cette déesse, que les Athéniens ont attribué à la Terre le fils né de son union avec Héphaïstos, afin que l'on ne crût pas que comme Atalante vaincue par Méléagre, Athéna avait cédé, toute virile qu'elle fût, à Héphaïstos. Sans doute, le boiteux, le fabricant d'agrafes et de bijoux en forme de spirales,[39] réussit à tromper l'enfant sans mère, l'orpheline, en lui offrant des cadeaux. Poséidon navigue, Arès s'amuse à guerroyer, Apollon est cithariste, Dionysos est tyran à Thèbes, Kronos est tyrannicide. Zeus s'unit à sa fille, et sa fille est grosse de lui. J'en prends à témoins Eleusis et le dragon mystique et Orphée nous disant: « Fermez les portes aux profanes.[40] » Aïdoneus enlève Koré, et ses actes deviennent : « les mystères » ; Déméter pleure sa fille, et les initiés sont les dupes des Athéniens. Dans le sanctuaire du fils de Léto, il y a ce qu'on appelle l'Omphalos, et cet omphalos est le tombeau de Dionysos. Il faut que je te célèbre à ton tour, ô Daphné; en triomphant de l'incontinence d'Apollon, tu as montré la vanité de sa divination, puisqu'il n'a pas su se servir de son art pour prévoir ce qui te concernait. Qu'il me dise aussi, le Dieu qui lance au loin ses traits, comment Zéphyre tua Hyacinthe. Zéphyre vainquit Apollon ; tandis

que le poète tragique dit: « L'air est le véhicule préféré des Dieux », Apollon, vaincu pur un souffle, perdit son bien-aimé.

IX. — Tels sont ces démons qui ont établi le dogme de la fatalité. Le moyen dont ils se servirent pour cela, ce fut l'invention du Zodiaque.[41] Les bêtes en effet qui rampent sur la terre, et celle qui nagent dans les eaux et les quadrupèdes habitant sur les montagnes,[42] tous les animaux avec lesquels ils vivaient depuis qu'ils avaient été bannis du ciel où ils étaient auparavant, ils les ont jugés dignes des honneurs célestes, pour qu'on crût qu'eux-mêmes habitaient le ciel, et afin de rendre raisonnable, par cet établissement des constellations, la vie privée de raison de ce bas-monde; de sorte que l'homme prompt à la colère comme l'homme patient, le continent comme l'incontinent, la pauvre comme le riche dépendent également de ceux qui ont fixé les lois de toute naissance.[43] Le dessin du Zodiaque est en effet l'œuvre de dieux. L'astre qui domine à un moment donné éclipse les autres disent-ils, et celui qui est dominé aujourd'hui l'emportera à son tour une autre fois. Les sept planètes prennent plaisir à suivre le chemin que leur tracent ces astres, comme les joueurs qui déplacent leurs pions.[44] Mais nous, qui sommes supérieurs à la fatalité, au lieu des planètes, ces démons errants, nous avons appris à connaître le maître unique, immuable; nous ne nous laissons pas conduire par la fatalité, et nous ne reconnaissons pas ses législateurs. Dites-moi, au nom de Dieu: Triptolème sema le blé, et après son deuil Déméter récompensa les Athéniens; pourquoi n'était-elle pas devenue la bienfaitrice des hommes tant qu'elle n'avait pas perdu sa fille[45]? On montre dans le ciel le chien d'Erigone, le scorpion qui prêta son aide à Artémis, le centaure Chiron, la moitié d'Argo, l'ourse de Callisto: ainsi donc, avant que chacun d'eux eût accompli les actions susdites,[46] le ciel était imparfait! Qui ne trouvera ridicule qu'on ait placé parmi les astres la figure du Delta, selon les uns à cause de la Sicile,[47] selon les autres parce qu'il forme la première lettre du nom de Zeus[48]? Car pourquoi ne pas honorer aussi dans le ciel la Sardaigne et Chypre? et pourquoi *les noms* des frères de Zeus, qui ont partagé avec lui l'empire du monde, n'ont-ils pas aussi fourni par la forme de leurs lettres une figure à placer parmi les astres[49]? Comment Kronos, après avoir été enchaîné et dépouillé de la souveraineté a-t-il reçu la charge de gouverner le cours de la fatalité? Comment celui qui ne règne plus donne-t-il l'empire[50]? Renoncez donc à ces sottises, et cessez de pécher parce que vous nous détestez injustement.

X. — On a imaginé cette fable que les hommes peuvent subir des métamorphoses; mais, d'après vous, ce sont les dieux eux-mêmes qui se métamorphosent aussi. Rhéa devient arbre, Zeus serpent, à cause de Pherséphassa, les sœurs de Phaéton, peupliers, et Latone un vil oiseau;[51] de là le nom d'Ortygie, donné à l'île qui s'appelle maintenant Délos. Ainsi dites-moi, un Dieu devient cygne, prend la forme d'un aigle, et faisait de Ganymède son échanson, étale ses amours infâmes. Qu'ai-je à faire d'adorer des dieux qui reçoivent des présents et s'irritent si on ne leur en fait pas? Qu'ils gardent leur fatalité; je ne veux pas adorer les planètes. Qu'est-ce que la boucle de cheveux de Bérénice? Où étaient les astres qui la composent, avant la mort de cette reine?[52] Comment, après sa mort, Antinoüs, sous la forme d'un beau jeune homme, a-t-il été placé dans la Lune? Qui donc l'y a fait monter? à moins que pour lui, comme pour les souverains,[53] il ne se soit trouvé quelqu'un qui, se parjurant à prix d'argent et se riant des dieux, ait prétendu l'avoir vu monter au ciel, ait été cru sur parole, et, ayant ainsi divinisé son semblable, ait reçu honneurs et récompenses. Pourquoi me dérobez-vous mon Dieu? Pourquoi déshonorez-vous sa création? Vous immolez le bélier et vous l'adorez; le taureau est dans le ciel, et vous égorgez son image. L'Agenouillé[54] foule aux pieds un animal méchant; et l'aigle qui a dévoré Prométhée, fabricateur des hommes, reçoit vos honneurs. Le cygne est admirable, puisqu'il fut adultère; ils sont admirables aussi, les Dioscures, qui vivent un jour chacun, et qui ont ravi les filles de Leucippe! Hélène vaut encore mieux, qui abandonna le blond Ménélas pour suivre Pâris, le riche porteur de mitre! Celui qui a placé cette courtisane dans les Champs-Elysées était juste

et sage! Mais non, la fille de Tyndare[55] n'est pas plus que les autres devenue immortelle, et c'est avec raison qu'Euripide nous a représenté Oreste la mettant à mort.

XI. — Comment donc admettrais-je que la fatalité préside aux naissances, quand je vois que tels en sont les ministres? Je ne veux pas régner, je ne veux pas être riche, je dédaigne les honneurs militaires, je hais la débauche, je n'ai cure de naviguer pour assouvir ma cupidité, je ne concours pas pour recevoir des couronnes, j'ai renoncé à la folle gloire, je méprise la mort, je suis au-dessus de toutes les maladies, le chagrin ne dévore pas mon âme.[56] Si je suis esclave, je supporte la servitude; si je suis libre, je ne tire pas fierté de ma naissance. Je vois que le soleil est le même pour tous, et que la même mort menace chacun, qu'il jouisse ou soit misérable. Le riche sème, et le pauvre a sa part de la même moisson; les plus riches meurent; les mendiants voient leur vie circonscrite dans les mêmes limites. Les riches ont plus de besoins, et par leur désir d'obtenir du crédit ils s'appauvrissent, au sein de leur gloire,[57] tandis que l'homme très modéré, qui conforme ses désirs à son état, se tire plus facilement d'affaire. Pourquoi donc, esclave de la fatalité te consumer en veilles par amour de l'argent? Pourquoi, toujours sous le coup de la fatalité, sans cesse mourir de désir? Meurs plutôt au monde,[58] en renonçant à sa folie, et vis pour Dieu, en renonçant à ton ancienne nature, par la connaissance que tu auras de lui. Nous ne sommes pas nés pour mourir, nous mourons par notre faute. C'est notre libre arbitre qui nous a perdus; nous étions libres, nous sommes devenus esclaves: c'est pour notre péché que nous avons été vendus.[59] Nul mal n'est l'œuvre de Dieu; c'est nous qui avons produit le mal moral, et nous qui l'avons produit, nous pouvons y renoncer.

XII. — Nous savons qu'il y a deux espèces différentes d'esprits dont l'une s'appelle âme, et l'autre est supérieure à l'âme, est l'image et la ressemblance de Dieu; l'un et l'autre se trouvaient chez les premiers hommes, de façon qu'ils fussent en partie matériels, en partie supérieurs à la matière. Voici ce qu'il en est. On peut voir que toute la constitution du monde et la création dans son ensemble sont nées de la matière, et que la matière elle-même a été produite par Dieu, de telle sorte que, avant d'avoir été distinguée en ses éléments, elle était sans qualité[60] et sans forme, et qu'après cette division elle fut ordonnée et réglée. C'est ainsi que le ciel et les astres du ciel sont sortis de la matière; la terre avec tout ce qui vit sur elle a la même constitution, de sorte que toutes choses ont une commune origine. Cela étant ainsi, il y a des différences dans les choses matérielles: les unes sont plus belles; les autres, belles en elles-mêmes, sont cependant inférieures aux premières. Car comme la constitution du corps a son unité qui répond à un plan, —c'est là qu'est le principe de son existence,[61] — et néanmoins il y a des différences de gloire entre ses parties, l'une étant l'œil, l'autre l'oreille, l'autre la disposition des cheveux, d'autres la disposition des entrailles ou l'assemblage de la moelle, des os et des nerfs, et toutes, malgré leurs différences réciproques, par suite du plan qui les met d'accord, formant une harmonie; de même, le monde, qui, grâce à la puissance de celui qui l'a créé, possède des parties plus brillantes, et d'autres différentes de celles-là, a reçu de celui qui l'a fabriqué un esprit matériel. Le détail de tout cela peut être compris par ceux qui ne méprisent pas follement les divines révélations, qui, dans la suite des temps, ayant été rédigées par écrit, ont appris la vraie religion à ceux qui les écoutent. Quoi qu'il en soit donc, les Démons, — comme vous les appelez — ayant été formés au moyen de la matière et ayant reçu l'esprit qui vient d'elle, sont devenus débauchés et gourmands; il en est parmi eux qui ont préféré ce qui est plus pur,[62] mais d'autres ont choisi ce qui dans la matière est inférieur, et ils se conduisent conformément à la matière. Ce sont eux, ô Grecs, que vous adorez, eux qui sont nés de la matière et qui se sont tant éloignés du bon ordre. Ces démons, poussés à l'orgueil par leur folie et s'étant rebellés, ont osé devenir les ravisseurs de la divinité; le maître de l'univers les a livrés à leur superbe jusqu'à ce que le monde prenant fin se dissolve, que le juge paraisse, et que tous les hommes qui, par la révolte des démons, se sont détachés de la connaissance du Dieu parfait, reçoivent plus complètement au jour du

jugement son témoignage pour l'éternité.[63] Il y a donc un esprit dans les astres, un esprit dans les anges, un esprit dans les hommes, un esprit dans les animaux; et cet esprit, qui est un et le même, a cependant en lui-même des différences. Nous ne disons pas ces choses du bout des lèvres, ni d'après des conjectures ou des imaginations et avec un appareil sophistique, mais nous reproduisons les paroles d'une révélation divine; hâtez-vous donc, vous qui voulez savoir; vous qui ne répudiez pas le Scythe Anacharsis, ne vous scandalisez pas à la pensée de vous laisser instruire par ceux qui suivent une loi barbare. Acceptez nos doctrines, comme l'art divinatoire que vous avez emprunté aux Babyloniens; écoutez-nous parler aussi bien qu'un chêne prophétique. Et dans tout ce dont je viens de parler (*la divination et l'astrologie*) il n'y a que contrefaçons de démons insensés, tandis que notre enseignement est supérieur à l'intelligence de ce monde.

XIII. — L'âme humaine, en soi, n'est pas immortelle, ô Grecs: elle est mortelle; mais cette même âme est capable aussi de ne pas mourir. Elle meurt et se dissout avec le corps si elle ne connaît pas la vérité, mais elle doit ressusciter plus tard, à la fin du monde, pour recevoir avec son corps, en châtiment, la mort dans l'immortalité; et d'autre part, elle ne meurt pas, fût-elle dissoute pour un temps, quand elle a acquis la connaissance de Dieu. Par elle-même elle n'est que ténèbres, et rien de lumineux n'est en elle, et c'est là ce qui a été dit:[64]

« Les ténèbres ne reçoivent pas la lumière. »

Ce n'est donc pas l'âme qui a sauvé l'esprit; elle a été sauvée par lui; et la lumière a reçu les ténèbres, en tant que la lumière de Dieu est logos, et que l'âme ignorante est ténèbres. C'est pourquoi l'âme livrée à elle-même s'abîme dans la matière et meurt avec la chair; mais si elle possède le concours de l'esprit divin, elle ne manque plus d'aide; elle monte vers les régions où la guide l'esprit, car c'est en haut qu'il a sa demeure, et c'est en bas qu'elle a son origine. Or dès l'origine l'esprit fut associé à l'âme; mais il l'abandonna quand elle ne voulut pas le suivre. Elle gardait une étincelle de sa puissance; séparée de lui, elle ne pouvait voir le parfait; elle cherchait Dieu et dans son erreur elle se forma des dieux multiples, suivant les contrefaçons du Démon. L'esprit de Dieu n'est point en tous; mais en quelques-uns qui vivent justement il est descendu, s'est uni à leur âme, et par ses prédictions a annoncé aux autres âmes les choses cachées; et celles qui ont obéi à la sagesse ont attiré en elles l'esprit auquel elles sont apparentées, tandis que celles qui ne l'ont pas écoutée et qui ont répudié le ministre du Dieu qui a souffert se sont montrées les ennemies de Dieu plutôt que ses adoratrices.

XIV. — C'est ainsi que vous êtes, vous aussi, ô Grecs, habiles en paroles, insensés dans vos pensées; vous avez préféré le pouvoir de plusieurs à la monarchie, croyant bon de suivre les démons comme s'ils étaient forts. Comme les brigands féroces ont coutume de triompher de leurs semblables à force d'audace, ainsi les démons qui débordent de méchanceté, ont trompé à force d'erreurs et de prestiges vos âmes abandonnées à elles-mêmes. Pour eux, ils ne meurent pas facilement, car ils n'ont pas de chair; mais tout en vivant ils font œuvre de mort et meurent eux-mêmes autant de fois qu'ils enseignent le péché à ceux qui les suivent, en sorte que ce qui fait leur supériorité sur les hommes actuellement, je veux dire: ne pas mourir comme eux, étant toujours leur apanage, quand arrivera l'heure du châtiment, ils ne participeront pas à la vie éternelle; ils ne la recevront pas, en échange de la mort dans l'immortalité qui sera leur lots. Comme nous-mêmes, à qui mourir est facile actuellement, nous devons recevoir ensuite ou bien l'immortalité avec la félicité ou bien la peine avec l'immortalité; ainsi les démons, qui ne se servent de leur vie présente que pour pécher, et qui ne font que mourir dans leur vie, conserveront plus tard aussi la même immortalité, pareille, en son essence, à celle qu'ils avaient tant qu'ils vivaient, mais pareille par sa qualité à celle des hommes qui auront conformé leur conduite aux lois que les démons leur avaient données pendant qu'ils vivaient.[65] Et certes chez les sectateurs des démons, dont la vie est courte, les variétés du péché s'épanouissent avec moins de richesse que chez les susdits démons dont la culpabilité devient plus grande à cause de l'infinie durée de leur existence.

XV. — Il faut donc que nous cherchions à retrouver maintenant ce que nous avions autrefois, mais que nous avons perdu; que nous unissions notre âme à l'esprit saint et que nous réalisions le concours conforme à la volonté de Dieu. Or l'âme humaine est formée de plusieurs parties, et non simple. Car elle est composée, de sorte qu'elle se peut voir par le moyen du corps;[66] par elle-même en effet, elle ne se pourrait jamais voir sans le corps, et la chair non plus ne ressuscite pas sans l'âme. Car l'homme n'est pas, comme le prétendent les dogmatiseurs à la voix de corbeau, un être raisonnable, capable de recevoir l'intelligence et la science:[67] on montrerait, selon cette théorie, que les êtres privés de raison peuvent recevoir l'intelligence et la science; mais l'homme est seul l'image et la ressemblance de Dieu, et j'appelle homme non celui qui se conduit comme les animaux, mais celui qui s'est éloigné bien loin de l'humanité pour se rapprocher de Dieu lui-même. J'ai développé tout cela plus exactement dans mon *traité sur les animaux*; mais maintenant ce qu'il faut dire, c'est ce que signifie: être l'image et la ressemblance de Dieu. Ce qu'on ne peut comparer, ne peut être rien d'autre que l'être en soi; ce qu'on compare n'est rien autre que l'analogue. Or le Dieu parfait est incorporel, et l'homme est chair; l'âme est le lien du corps, et le corps le contenant de l'âme. Qu'un tel composé soit comme un temple, Dieu veut y habiter, par le moyen de l'esprit supérieur[68] mais quand cet assemblage n'est point tel, l'homme ne l'emporte sur la bête que par la parole articulée; pour le reste, il mène la même vie, n'étant pas la ressemblance de Dieu. Quant aux démons, ils n'ont point de chair; leur constitution est spirituelle comme celle du feu et de l'air. Seuls donc ceux qui sont habités par l'esprit de Dieu peuvent apercevoir les corps des démons; les autres ne le peuvent pas, je dis les psychiques.[69] L'inférieur en effet ne peut avoir la compréhension du supérieur. C'est pourquoi l'essence des démons n'admet pas le repentir: ils sont des reflets de la matière et du mal, et la matière a voulu s'emparer de l'âme; c'est conformément au libre arbitre qu'ils ont donné des lois de mort aux hommes; mais les hommes, après la perte de l'immortalité, ont vaincu la mort par la mort de la foi,[70] et grâce au repentir, ils ont reçu la faveur de l'élection, selon la parole qui a dit: « puisqu'ils ne sont qu'inférieurs de peu aux anges[71] ». Il est possible à quiconque a été vaincu de vaincre, en répudiant le principe de la mort. Quel est ce principe? Ceux des hommes qui aspirent à l'immortalité pourront le voir facilement.[72]

XVI. — Les démons qui donnent des ordres aux hommes ne sont pas les âmes des trépassés. Comment en effet deviendraient-elles actives, séparées du corps, après la mort, à moins qu'on ne croie que l'homme, insensé et impuissant pendant sa vie, puisse recevoir après qu'il a cessé de vivre une force plus active; mais cela n'est pas, comme nous l'avons montré ailleurs, et il est difficile de croire que l'âme immortelle, gênée par les organes du corps, devienne, après s'être séparée de lui, plus intelligente. Or les démons, conjurés, dans leur malice, contre les hommes, séduisent par des machinations diverses et trompeuses leurs esprits attirés vers le bas, de sorte qu'ils ne peuvent prendre leur essor pour le voyage céleste. Mais nous, d'une part, nous n'ignorons pas les choses de ce monde, et vous, de l'autre, vous pouvez facilement comprendre les choses divines, si (la puissance) qui rend les âmes immortelles vient à vous.[73] Il arrive parfois aussi que les démons soient vus par les psychiques, parce qu'ils se montrent eux-mêmes aux hommes, pour les persuader de leur puissance, ou pour leur nuire comme à des ennemis, faux amis qu'ils sont, hostiles en réalité, ou pour fournir à ceux qui leur ressemblent l'occasion de les adorer. S'ils le pouvaient, ils auraient attiré à eux le ciel avec tout le reste de la création: ils n'en font rien, car ils ne peuvent pas; mais à l'aide de la matière inférieure ils combattent la matière qui leur est semblable.[74] Si donc on veut les vaincre, qu'on répudie la matière; armé de la cuirasse[75] de l'esprit céleste, on peut préserver tout ce qu'elle protège. Vous savez que la matière dont nous sommes faits est sujette à des maladies et à des désordres; quand il s'en produit, les démons s'en attribuent les causes; ils surviennent, quand le malaise nous a saisis. Il arrive aussi que ce soient eux qui, par l'ouragan

de leur malice, jettent le trouble dans l'état de notre corps; alors, quand le verbe de la puissance divine vient à les frapper,[76] la crainte les chasse, et le malade est guéri.
XVII. — En ce qui concerne les sympathies et les antipathies de Démocrite,[77] que dire, sinon que, pour employer l'expression proverbiale, le philosophe d'Abdère raisonne comme un Abdéritain? Comme celui qui a donné son nom à cette ville — c'était, nous dit-on, l'ami d'Héraclès — fut dévoré par les chevaux de Diomède; ainsi celui qui ne parle que du mage Ostanès,[78] quand viendra le jour final, sera livré en pâture au feu éternel. Et vous aussi, si vous ne cessez votre rire, vous partagerez le châtiment des charlatans, Ainsi, ô Grecs, écoutez-moi comme si ma voix venait d'en haut,[79] et ne prêtez pas, railleurs que vous êtes, votre propre folie au héraut de la vérité. Le mal n'est pas chassé par une antipathie; l'insensé n'est pas guéri par une amulette. Il s'agit ici de l'intervention des démons;[80] le malade, l'amoureux, celui que possède la haine, celui qui veut se venger, les prennent pour auxiliaires. Voici quelle est la nature de leur artifice. Comme les caractères de l'écriture et les lignes qu'on forme avec ces caractères ne peuvent exprimer l'idée par eux-mêmes et ne sont que des signes que les hommes ont inventés pour représenter leurs pensées, d'après la composition différente desquels ils reconnaissent le sens qui a été attribué aux lettres, selon leur ordre, ainsi toutes les espèces de racines qu'on emploie, l'usage magique des nerfs et des os n'ont aucune efficacité par eux-mêmes. Ce n'est là que l'appareil dont se servent les démons dans leur méchanceté; ils ont fixé l'usage particulier de chacune de ces recettes, et quand ils voient les hommes disposés à accepter l'aide qu'ils leur donnent par ce moyen, ils réussissent à les asservir en les secourant.[81] Est-il donc honorable de se mettre au service de l'adultère? Est-il bon de venir à l'aide de la haine ? Et doit-on attribuer à la matière plutôt qu'à Dieu le secours apporté aux insensés? C'est par ruse que les démons détournent les hommes de la vraie religion, les faisant avoir foi en des herbes et des racines; mais si Dieu avait créé ces choses pour faire ce que veulent les hommes, il aurait créé des choses mauvaises, tandis qu'il a créé tout ce qui est bien, et que c'est la malice des démons qui a abusé pour faire le mal de ce qui est dans le monde; tout ce qui rentre dans la catégorie du mal est leur œuvre, non celle de l'Être parfait. Comment, si je n'ai fait aucun mal pendant ma vie, un débris de mon cadavre, quand je serai réduit à l'inaction, débris privé de mouvement et même de sensation, produirait-il un effet sensible? Comment celui qui est mort de la mort la plus lamentable pourrait-il servir à la vengeance de quelqu'un[82] ? S'il en était ainsi, n'aurait-il pas commencé par se protéger contre son propre ennemi? S'il peut venir en aide à autrui, il sera bien plutôt encore son propre vengeur.
XVIII. — La médecine et toutes ses formes ne sont qu'artifices du même genre. Si l'on est guéri par la matière parce qu'on croit en elle, on le sera mieux encore par la puissance de Dieu si l'on y a foi.[83] Car, ainsi que les poisons sont des composés matériels, de même les remèdes sont de la même essence. Si nous rejetons mauvais éléments de la matière,[84] certains souvent, au moyen de l'union de quelqu'un de ces éléments mauvais avec d'autres, bons par eux-mêmes,[85] entreprennent de guérir et peuvent abuser de choses mauvaises en vue du bien. Et comme celui qui a pris son repas avec un brigand, sans être brigand lui-même, partage son châtiment pour avoir mangé avec lui, de la même façon celui qui n'est pas méchant, mais s'est associé au mauvais, s'en servant en vue de ce que l'on juge bon, sera puni par Dieu, le souverain juge, pour cette association. Car pourquoi celui qui a foi dans l'organisation de la matière ne veut-il pas avoir foi en Dieu? Pourquoi n'as-tu pas recours au maître le plus puissant, et préfères-tu te soigner comme un chien, au moyen de l'herbe, ou comme un cerf au moyen de la vipère, comme un porc au moyen des écrevisses ou comme un lion au moyen des singes[86] ? Pourquoi diviniser les éléments du monde? Pourquoi te faire invoquer comme un bienfaiteur par le prochain que tu guéris? Obéis à la puissance du Logos: les démons ne guérissent pas, ils captivent les hommes par ruse, et l'admirable Justin[87] a dit justement qu'ils sont comparables à des brigands. Car, comme ceux-ci ont coutume de faire

des captifs et de les rendre ensuite à leurs parents moyennant rançon, ainsi ces prétendus dieux se glissent dans les membres de certains hommes, puis par des songes font croire en leur puissance, ordonnent aux malades de paraître en public, à la vue de tous, et après avoir joui des éloges qu'on leur décerne,[88] ils s'envolent hors du corps de ces malades, mettent un terme à la maladie qu'ils avaient eux-mêmes causée et rétablissent les hommes en leur état primitif.

XIX. — Vous donc qui n'avez pas l'intelligence de ces choses, laissez-vous instruire par nous qui savons, vous qui prétendez[89] dédaigner la mort et pratiquer l'abstinence. Vos philosophes sont si loin de se soumettre à cette discipline qu'il en est qui reçoivent de l'empereur six cents pièces d'or par an[90] sans utilité; pour ne pas même laisser pousser leur barbe gratuitement. Crescens par exemple,[91] qui avait fait son nid dans la grande ville, surpassait tous les autres par sa pédérastie et était très adonné à l'avarice. Lui donc, qui conseillait le mépris de la mort, craignait tellement la mort lui-même qu'il fit son possible pour nous y précipiter, Justin et moi, comme si elle était un mal, parce que Justin qui prêchait la vérité savait convaincre les philosophes de mauvaises mœurs et de tromperie. C'est bien plutôt vous seuls que le philosophe eût dû poursuivre[92]! Aussi bien, si vous prétendez, d'accord avec nos doctrines, qu'il ne faut pas craindre la mort, n'allez pas mourir, comme Anaxarque, par une folie d'orgueil humain; devenez plutôt contempteurs de la mort à cause de la connaissance de Dieu L'organisation du monde est belle, mais la vie dans le monde est mauvaise, et, comme dans les panégyries[93] on peut y voir applaudir ceux qui ignorent Dieu. Qu'est-ce que la divination? Comment vous laissez-vous égarer par elle? Elle se met pour vous au service de vos ambitions mondaines. Voulez-vous combattre? Vous prenez comme conseiller de vos meurtres Apollon. Voulez-vous enlever une jeune fille? Vous demandez aussi à la divinité de vous aider, Si vous êtes malade par votre faute, vous voulez, comme Agamemnon,[94] avoir avec vous dix dieux comme conseillers. Une femme,[95] après avoir bu une certaine eau et respiré la fumée de l'encens, entre en délire, et vous prétendez qu'elle prophétise. Apollon était devin et maître des prophètes; il se trompa lui-même au sujet de Daphné. Un chêne, dites-moi, prophétise, et des oiseaux aussi prédisent l'avenir; vous êtes donc inférieurs aux bêtes et aux arbres! Vous auriez profit à devenir un morceau de bois prophétique, et à porter des ailes, comme les habitants de l'air! C'est celui même qui te rend avare, qui te prédit ce qui concerne ta fortune; c'est celui qui suscite des discordes et des guerres qui te prédit la victoire à la guerre. Si tu sais être supérieur à tes passions, tu mépriseras toutes les choses du monde. Nous qui sommes tels, ne nous détestez donc pas ; répudiez les démons, et écoutez le Dieu unique. Tout a été fait par lui, et rien n'existe sans lui.[96] Si les plantes ont du poison, c'est par notre faute qu'il en est ainsi. Je puis vous montrer là raison d'être de cela;[97] écoutez, celui qui a la foi comprendra.

XX. — Si vous vous laissez guérir par des remèdes (je vous l'accorde par indulgence), il faut en rendre témoignage à Dieu. Le monde nous attire encore, je le sais, et c'est par faiblesse que je recherche la matière. C'est l'esprit parfait qui donne des ailes à l'âme ; celle-ci, l'ayant rejeté, est venue se blottir[98] à terre, comme un poussin; elle a abandonné la vie céleste pour désirer le commerce des choses inférieures. Les démons ont été chassés de leur demeure primitive, le premier homme et la première femme ont été bannis de la leur; les uns ont été précipités du ciel, les autres de la terre, non de cette terre-ci, mais d'une autre plus belle. Et il faut maintenant que, désirant retrouver notre état ancien, nous sachions répudier tout ce qui nous fait obstacle: Le ciel n'est pas infini, ô homme; il est fini et a des limites ; au-dessus de lui, ce sont les mondes[99] supérieurs, qui ne connaissent pas les changements des saisons — causes des diverses maladies — et qui, jouissant toujours d'un climat heureusement tempéré, voient sans discontinuité durer le jour, et une splendeur inaccessible aux hommes. Ceux qui ont composé des descriptions de la terre ont fait la description des contrées jusqu'aux limites que l'homme peut atteindre, et, ne pouvant parler de ce qui est au delà et qu'on ne peut

connaître, ils en ont attribué la cause aux marées, aux mers dont les unes sont vertes d'algues, les autres boueuses, aux régions dont les unes sont torrides, les autres froides et glacées. Mais nous avons appris ce que nous ignorions par la bouche des prophètes qui, persuadés que l'esprit céleste associé à l'âme possédera un jour l'immortalité, dont se revêtira la nature mortelle, prédisaient tout ce qu'ignoraient les autres âmes.[100] Et il est possible à tous ceux qui sont nus d'acquérir cette parure et de retourner à leur ancienne parenté.

XXI. — Car nous ne délirons pas, ô Grecs, et ce ne sont pas des sottises que nous prêchons, quand nous annonçons que Dieu a pris la forme humaine. Vous qui nous insultez, comparez vos fables à nos récits. Athéné, dit-on, se métamorphosa à cause d'Hector en la personne de Déiphobe[101] à cause d'Admète, Phébos à la longue chevelure, fit, paître les bœufs; l'épouse de Zeus alla trouver Sémélé, sous la forme d'une vieille femme. Quand vous répétez de tels contes, comment pouvez-vous nous railler? Votre Asclépios est mort, et celui qui dans une seule nuit, à Thespies, déflora les cinquante vierges, a péri par la flamme du bûcher à laquelle il se livra lui-même. Prométhée, enchaîné au Caucase, a été châtié en récompense du bienfait qu'il avait rendu aux hommes. Zeus est envieux selon vous, et, voulant causer la perte des hommes, il cache le sens du songe qu'il envoie.[102] Aussi rappelez-vous vos propres histoires, et acceptez les nôtres, ne fût-ce qu'à titre de fables pareilles aux vôtres.[103] Mais nous n'avons point perdu le sens; ce sont vos légendes qui sont vaines. Si vous parlez de la naissance des dieux, vous prouvez par là qu'ils sont mortels. Et pourquoi Héra n'enfante-t-elle plus? A-t-elle vieilli, ou bien n'a-t-elle plus personne pour vous le faire savoir? Croyez-moi donc, ô Grecs, et ne voyez pas dans vos dieux des allégories. Si vous tentez de le faire, la divinité telle que vous la concevez s'évanouit pour vous comme pour nous. Car ou bien les démons étant tels qu'on le dit sont mauvais par leur nature, ou bien ramenés à une interprétation physique, ils ne sont pas tels qu'on le dit. Mais adorer la substance des éléments matériels, je ne me laisserai pas persuader et je ne persuaderai pas autrui de le faire. Métrodore de Lampsaque[104] dans son livre sur *Homère* raisonne bien naïvement, quand il ramène tout à l'allégorie. Car il dit que ni Héra, ni Athéna, ni Zeus ne sont ce que croient ceux qui leur ont consacré des enceintes et des temples, mais sont des substances de la nature et des forces organisatrices des éléments. Et de même pour Hector, Achille, Agamemnon, tous les Grecs ou Troyens en un mot, avec Hélène et Pâris, vous direz qu'ils sont de même nature, qu'ils ont été imaginés par le poète et qu'aucun d'eux n'a réellement vécu. Mais nous n'avons avancé cela que sous forme d'hypothèse ; car il ne serait pas respectueux de mettre en comparaison notre conception de la divinité avec celle qu'en ont ceux qui se roulent dans la matière et le bourbier.

XXII. — Quels enseignements en effet reçoit-on chez vous? Qui ne rirait de vos assemblées solennelles, qui sont placées sous le patronage de méchants démons et précipitent les hommes dans l'infamie? J'ai vu souvent — et je me suis étonné de voir, et à mon étonnement a succédé le dédain — un homme qui était autre intérieurement qu'il ne feignait extérieurement d'être, se pavanant, se disloquant de toutes façons, tantôt jetant des regards étincelants, tantôt ployant les mains avec souplesse, pareil à un possédé, à travers son masque de plâtre, tantôt paraissant en Aphrodite, tantôt en Apollon; en ce seul homme je voyais un accusateur de tous les dieux, un abrégé de la superstition, un bouffon qui parodiait les actions héroïques, un acteur de meurtres, un interprète d'adultères, un trésor de folie, un professeur de débauche, un prétexte à condamnations capitales.[105] Et je le voyais applaudi par tous; mais moi je le répudiais, lui qui n'est que mensonge, en son impiété, en son art, comme en sa personne. Mais vous, vous êtes la proie de ces gens, et vous outragez ceux qui ne veulent pas s'associer à vos coutumes. Je ne veux pas rester bouche bée en présence d'un chœur qui chante, et je ne veux pas m'assimiler à celui qui s'incline[106] et se meut contre nature. On nasille et on débite des choses honteuses, on fait des mouvements inconvenants, et vos filles et vos fils contemplent

ceux qui sur la scène enseignent l'adultère. Elles sont belles, vos salles d'audition qui publient tout ce qui s'accomplit criminellement dans la nuit, et réjouissent les auditeurs parce qu'on y profère des paroles honteuses. Ils sont beaux, vos poètes qui par le geste comme par le discours trompent ceux qui les écoutent!

XXIII. — J'ai vu des hommes alourdis par l'entraînement,[107] traînant en quelque sorte le fardeau de leurs chairs; des récompenses et des couronnes les attendent; les agonothètes les appellent non pour un acte de bravoure, mais pour une compétition qui n'est qu'insolence et discorde; j'ai vu couronner celui qui frappait le plus fort. Les spectateurs siègent pour applaudir, les adversaires[108] combattent sans motif, et nul ne descend leur prêter aide. Et ce ne sont là que les moindres maux ; qui n'hésiterait à dire les pires? Des gens, qui font profession de paresse se vendent eux-mêmes pour être égorgés — conséquence de leur débauche. Celui qui a faim se vend, et le riche achète les meurtriers. Avez-vous raison de faire ces choses? Vos magistrats réunissent l'armée des assassins, annonçant publiquement qu'ils vont entretenir des brigands; et ils font paraître ces brigands en public, et tous vous courez au spectacle, vous y devenez les juges aussi bien de la méchanceté de l'agonothète que des gladiateurs eux-mêmes. Celui qui n'a pas pu assister au meurtre s'afflige de n'avoir pas été condamné à devenir le spectateur de ces scélératesses. Vous sacrifiez des animaux pour en manger la viande, et vous achetez des hommes pour offrir à votre âme la vue d'hommes qui s'égorgent entre eux; vous la nourrissez, contre toute piété, du sang versé. Le brigand du moins tue pour voler, tandis que le riche achète des gladiateurs pour tuer.

XXIV. A quoi me sert l'acteur furieux du drame d'Euripide, quand il vient m'annoncer le parricide d'Alcméon ? Il n'a plus son apparence ordinaire, il ouvre grandement la bouche, il brandit en tous sens son glaive, il crie, il brûle, il porte un vêtement sauvage. Laissons-là les fables d'Hégésias et Ménandre le versificateur[109].... Qu'ai-je à faire d'admirer l'aulète pythique et, à l'exemple d'Aristoxène,[110] de m'occuper du Thébain Antigénide? Nous vous abandonnons tout ce qui est inutile; et vous, ou bien croyez à nos doctrines, ou, comme nous vous cédons les vôtres, cédez-nous les nôtres.

XXV. — Que font donc de grand et d'extraordinaire vos philosophes? Ils laissent une de leurs épaules découverte,[111] portent une longue chevelure, laissent croître leur barbe, ont des ongles comme des bêtes féroces, et, alors qu'ils prétendent n'avoir aucun besoin, à l'exemple de Protée[112] il leur faut le corroyeur pour leur besace, le tisseur pour leur manteau, et le bûcheron pour leur bâton, sans parler des riches[113] et des cuisiniers pour leur gourmandise. Homme qui rivalises avec le chien, tu ignores Dieu, et tu descends à l'imitation d'animaux sans raison. Mais toi qui cries si fort en public et en imposes aux autres, tu sais défendre tes propres intérêts,[114] et, si on ne te donne pas raison, tu réponds par des insultes; la philosophie est pour toi un art d'acquérir. —Tu suis les doctrines de Platon: le disciple d'Epicure se dresse en protestant contre toi; tu veux au contraire te rattacher à Aristote, et un disciple de Démocrite t'injurie. Pythagore prétend avoir été jadis Euphorbe et est l'héritier de la philosophie de Phérécyde; Aristote combat l'immortalité de l'âme. Vos écoles se transmettent des enseignements contradictoires; en désaccord avec vous-mêmes, vous entrez en lutte contre ceux qui savent s'accorder entre eux. On dit que le Dieu parfait est corporel; je dis qu'il est incorporel. On dit que le monde est indissoluble; je dis qu'il se dissoudra. On dit que l'incendie final reviendra périodiquement; je dis qu'il aura lieu une fois pour toutes. On dit que nous aurons pour juges Minos et Radamanthe; je dis que ce sera Dieu lui-même. On dit que l'âme seule sera immortelle; je dis qu'elle partagera l'immortalité avec la chair à laquelle elle est unie. Quel mal vous faisons-nous, ô Grecs? Pourquoi détestez-vous comme les derniers des scélérats ceux qui suivent la parole de Dieu? Chez nous nul ne mange de la chair humaine; vous qui vous laissez persuader de telles choses, vous êtes de faux témoins; c'est chez vous que Pélops sert de festin aux Dieux, qu'il devient le mignon de Poséidon, que Kronos dévore ses fils et que Zeus avale Thétis.

XXVI. — Cessez de parader avec les discours d'autrui, et, comme le geai, de vous parer de plumes qui ne sont pas les vôtres. Si vous rendiez à chaque cité ce qui est son apport dans vos doctrines, vos sophismes seraient impuissants. Vous cherchez ce qu'est Dieu et vous ignorez ce que vous êtes. Vous regardez bouche bée vers le ciel, et vous tombez dans l'abime. Les exposés qui sont dans vos livres[115] ressemblent à des labyrinthes, et leurs lecteurs au tonneau des Danaïdes. Pourquoi divisez-vous le temps, en distinguant entre le passé, le présent, le futur? Comment le futur peut-il passer, si le présent est? Comme ceux qui naviguent, croient, dans leur ignorance, à mesure qu'avance le navire, que les montagnes courent, ainsi vous ne comprenez pas que c'est vous qui passez, et que le temps demeure, tant que celui qui l'a fait le voudra. Pourquoi m'accuser quand je publie mes doctrines, et s'empresser de ruiner tout ce que je dis[116] ? N'êtes-vous pas nés de la même façon que nous? L'organisation du monde n'est-elle pas la même pour vous et pour nous? Comment donc pouvez-vous prétendre que la sagesse n'appartient qu'à vous seuls, quand vous n'avez pas d'autre soleil que le nôtre, quand le cours des astres est le même pour tous, quand vous ne différez pas de nous par la naissance, et quand vous ne vous distinguez pas davantage des autres hommes par un genre de mort particulier? La première origine de vos radotages vient des grammairiens; vous avez divisé la science, et vous vous êtes retranchés de la science véritable, en attribuant à des hommes la désignation de chacune de ses parties.[117] Vous ignorez Dieu, vous êtes en lutte les uns avec les autres, et vous vous ruinez mutuellement. Aussi tous, tant que vous êtes, vous n'êtes rien; vous savez vous assimiler les mots,[118] mais vous vous parlez les uns aux autres comme l'aveugle au sourd. Pourquoi avez-vous en mains les outils nécessaires pour construire, mais ne savez-vous pas vous en servir? Pourquoi tant de discours, quand vous vous tenez si loin des actes? Enflés par la gloire, abattus dans le malheur, vos manières sont contraires à la raison: car vous ne faites que parader en public, et vous cachez dans les coins les paroles sérieuses.[119] Vous sachant tels, nous vous avons répudiés; nous ne tenons plus en rien à vos doctrines; nous suivons la parole de Dieu. Homme, pourquoi susciter la guerre entre les Lettres? Pourquoi entrechoquer leurs sons comme dans un pugilat, en balbutiant à la façon des Athéniens, au lieu de parler naturellement? Si tu atticises sans être Athénien, dis-moi pourquoi tu ne danses pas aussi? Pourquoi le dorisme te paraît-il barbare, l'atticisme plus agréable dans la conversation[120] ?

XXVII. — Si tu t'attaches toi-même à cette culture, pourquoi me combats-tu quand je fais choix des doctrines qui me plaisent? N'est-il pas absurde que le voleur ne soit pas puni à cause du nom qu'on lui applique, avant que la vérité ne soit établie avec précision à son sujet, et que vous nous détestiez, sans examen, sur un préjugé que vous inspirent les outrages qu'on nous adresse? Diagoras était Athénien,[121] et je sais que vous l'avez puni pour avoir révélé les mystères des Athéniens; mais quand vous lisez ses *Discours phrygiens*, pourquoi nous haïssez-vous? Vous avez les traités de Léon,[122] pourquoi ne pouvez-vous supporter de notre part les mêmes argumentations contre les dieux? On trouve chez vous les théories d'Apion sur les dieux de l'Egypte, et vous nous mettez au ban comme les plus impies des athées. On montre, selon vous, le tombeau de Zeus Olympien, quoi qu'en dise celui qui accuse les Crétois de mensonge.[123] Toute l'assemblée de vos dieux innombrables n'est rien; je ne m'en dédirais pas, leur contempteur Epicure portât-il la torche en leur honneur.[124] Je ne puis révérer les magistrats plus que Dieu; la conception que j'ai de l'univers, je ne la dissimule pas. Pourquoi me conseilles-tu de renier ma règle? Pourquoi, toi qui prétends mépriser la mort, m'engages-tu à l'éviter artificieusement? Je n'ai pas un cœur de biche[125] vous, vous cultivez les longs discours à l'exemple de l'intarissable Thersite. Comment ajouterai-je foi à celui qui prétend que le soleil est une masse incandescente, et la lune une terre? De telles choses ne sont que luttes de discours, et non conformité à la vérité. N'est-il pas insensé d'avoir confiance dans les livres d'Hérodore[126] sur l'histoire d'Héraclès, qui parlent d'une terre supérieure, d'où serait descendu le lion qu'Héraclès tua? A

quoi peuvent servir la diction attique, les sorites des philosophes, les vraisemblances des syllogismes, les dimensions de la terre, la position des astres, le cours du soleil? Perdre son temps à ces recherches, c'est l'affaire de ceux qui font eux-mêmes une loi de leurs doctrines.
XXVIII. — Pour les mêmes raisons j'ai condamné aussi votre législation. Il faudrait en effet que tout le monde vécût sous un seul et même régime; or, autant d'espèces de villes, autant de lois établies, de sorte que ce qui est honteux chez les uns est estimé chez les autres. Les Grecs croient qu'il faut avoir en horreur les unions entre fils et mères; pour les mages des Perses, c'est une coutume très en honneur.
Les Barbares proscrivent la pédérastie, les Romains lui donnent un privilège; ils s'appliquent à rassembler des troupeaux de jeunes garçons comme on a des troupeaux de chevaux au pâturage.
XXIX. — Ayant vu tout cela, et encore après avoir pris part aux mystères et fait l'épreuve des divers cultes qui ont été établis partout par des femmelettes et des androgynes, ayant trouvé que chez les Romains leur Zeus Latiaris se plaît aux victimes humaines, au sang versé par l'homicide, que non loin de la grande ville Artémis[127] patronne les mêmes actes, et que d'autres démons en d'autres lieux sont aussi des fauteurs de crimes, rentrant en moi-même je me demandais comment je pourrais découvrir la vérité. Pendant que je méditais, cherchant le bien, il m'arriva de rencontrer des écrits barbares, plus anciens que les doctrines des Grecs, d'inspiration trop manifestement divine pour être comparés à leurs erreurs; et il m'arriva de croire en eux, à cause de la simplicité du style, du naturel des narrateurs, de l'intelligence claire qu'ils donnent de la création du monde, de la prédiction de l'avenir, de l'excellence des préceptes, de la soumission de toutes choses à un seul monarque.[128] Mon âme se mit ainsi à l'école de Dieu. Je compris que vos doctrines mènent à la damnation, tandis que les autres délivrent de la servitude en ce monde, nous sauvent de nombreux maîtres et d'innombrables tyrans,[129] nous donnent non pas ce que nous n'avions pas reçu, mais ce que nous avions été empêchés par l'erreur de conserver.
XXX. — Ayant compris cela, je veux me mettre nu comme les jeunes enfants. Car nous savons que le mal, dans son essence, est tout semblable aux germes les plus petits; comme eux, il grandit d'un faible point de départ; mais il se dissoudra au contraire, si nous savons obéir au Verbe de Dieu et ne pas nous disperser nous-mêmes. Le Verbe s'est emparé de ce qui est à nous, grâce à un trésor caché; nous fouillons la terre pour trouver ce trésor, et nous nous recouvrons de poussière, et c'est ainsi que nous lui fournissons le point de départ nécessaire pour qu'il prenne consistance. Car celui *qui renonce à tous ses biens* (?) acquiert la possession d'une richesse plus précieuse.[130] Que cela donc soit dit pour ceux qui connaissent nos doctrines. Pour vous, Grecs, que peut-on vous dire d'autre, sinon vous conseiller, et de ne pas insulter ceux qui valent mieux que vous, et, si on les appelle Barbares, de ne pas voir là un motif de les railler? Vous pourrez, en effet, si vous le voulez, trouver le motif pour lequel tous les hommes ne peuvent entendre la langue les uns des autres;[131] car il me sera facile et aisé de l'expliquer à ceux qui voudraient se rendre compte de nos croyances.
XXXI. — Maintenant il convient, je crois, de montrer que notre philosophie est plus ancienne que la civilisation des Grecs[132] nous prendrons pour points de repère Moïse et Homère. Puisque chacun d'eux est le plus ancien de son côté, l'un étant le premier des poètes et historiens, l'autre l'initiateur de toute la sagesse barbare, choisissons-les maintenant pour termes de comparaison. Nous verrons que nos traditions remontent plus haut, non pas seulement que la science grecque, mais même que l'invention de l'écriture. Je ne ferai point appel au témoignage des nôtres; je préfère me servir de l'aide des Grecs. La première méthode en effet serait absurde, puisque vous n'accepteriez même pas notre témoignage; la seconde, si je mène à bonne fin ma démonstration, sera admirable, puisque vous combattant avec vos propres armes je vais vous emprunter des arguments dont vous ne pourrez vous défier. Sur la poésie d'Homère, sa famille et le temps où il a fleuri, les premières recherches

sont dues à Théagène de Rhégion, contemporain de Cambyse; à Stésimbrote de Thasos; Antimaque de Colophon; Héraclite d'Halicarnasse; Denys d'Olynthe; après ceux-là, à Ephore de Cymé; Philochore d'Athènes; Mégaclide et Chaméléon, les péripatéticiens; ensuite sont venus les grammairiens Zénodote, Aristophane, Callistrate,[133] Cratès, Eratosthène, Aristarque, Apollodore. Parmi eux, les disciples de Cratès disent qu'il a fleuri avant le retour des Héraclides, 80 ans après la guerre de Troie au plus tard; les disciples d'Eratosthène, 100 ans après la prise de Troie; ceux d'Aristarque, à l'époque de la colonisation ionienne, qui est postérieure de 140 ans à la guerre troyenne; Philochore, après la colonisation ionienne, Archippos étant archonte à Athènes, 180 ans après la guerre troyenne; les disciples d'Apollodore, 100 ans après la colonisation ionienne, ce qui ferait 240 ans après la guerre troyenne. D'autres ont dit qu'il naquit 90 ans avant les Olympiades, c'est-à-dire 317 ans[134] après la prise de Troie. D'autres ont rabaissé l'époque de sa vie, prétendant qu'il fut contemporain d'Archiloque; or Archiloque a fleuri dans l'olympiade 23, du temps de Gygès le Lydien, 500 ans après la guerre troyenne. Au sujet donc de l'époque du poète susdit, je veux dire Homère, et du désaccord de ceux qui ont écrit sur lui et de leur dissentiment, ce que j'en ai dit en résumé suffit pour ceux qui sont capables d'examiner la chose avec précision. Chacun peut en effet montrer que les opinions que l'on a sur les traditions sont fausses; car ceux chez qui la chronologie est incohérente, ne peuvent pas non plus avoir transmis fidèlement l'histoire. Et quelle est la cause des erreurs des écrivains, sinon de ne pas rapporter la vérité?

XXXII. — Chez nous, point de désir de la vaine gloire et point de divergences dans les doctrines. Séparés de la doctrine commune et terrestre, obéissant aux préceptes de Dieu, soumis à la loi du Père de l'Incorruptibilité, nous répudions tout ce qui a pour base les opinions humaines; chez nous ce ne sont pas les seuls riches qui cultivent la philosophie; les pauvres aussi jouissent gratuitement de l'enseignement; car ce qui vient de Dieu ne peut être compensé par les présents de ce monde. Nous accueillons donc tous ceux qui veulent écouter, que ce soient de vieilles femmes ou de jeunes enfants, tous les âges en un mot sont également honorés chez nous; mais toute impureté reste loin de nous. Nous, nous ne disons pas des mensonges; quant à vous, le mieux serait que votre persistance dans l'impiété prît une fin; sinon, que nos doctrines soient, comme elles sont, confirmées par l'assentiment de Dieu, et vous, riez, pour pleurer un jour! N'est-il pas absurde, quand selon vous Nestor peut à peine couper les traits des chevaux, tant l'âge l'a rendu faible et impuissant,[135] de l'admirer parce qu'il essaye de lutter contre les jeunes gens et de rire de ceux qui parmi nous, en luttant contre la vieillesse, s'occupent des choses divines[136] ? Qui ne rira quand vous nous parlez des Amazones, de Sémiramis et d'autres guerrières, et quand vous outragez nos vierges? Achille était un jeune homme et on croit qu'il était très magnanime; Néoptolème aussi était jeune, mais fort; Philoctète faible, mais la divinité cependant avait besoin de lui contre Troie, Vous savez comment était Thersite? c'était un chef cependant. Si son intarissable bavardage n'eût été le résultat de son ignorance, on ne l'aurait pas raillé pour sa tête pointue et chauve.[137] Nous faisons le même accueil à tous ceux qui veulent philosopher nous n'examinons pas l'extérieur, et nous ne jugeons pas ceux qui viennent à nous sur l'apparence; car nous pensons que la force de la pensée peut être chez tous, fussent-ils faibles par le corps. Vous êtes au contraire pleins de haine et de sottise.

XXXIII. — Cela m'a excité à vous montrer, d'après ce qui est estimé chez vous, que nous sommes sages, tandis que chez vous il y a beaucoup de folie. Vous qui dites que nous ne faisons que bavarder entre femmes, jeunes gens, vierges et vieillards, et qui nous raillez pour n'être pas avec vous, écoutez quelle frivolité règne chez les Grecs.[138] Oui, la gloire que vous recherchez tant rend bien plus frivoles les pratiques usuelles dans vos mœurs; rien de plus inconvenant que votre gynécée.[139] Lysippe a représenté en bronze Praxilla[140] qui n'a rien écrit d'utile dans ses poèmes, Ménestrate Léarchis, Silanion Sapho la courtisane,

Naucydès Erinna la Lesbienne, Boïscos Myrtis, Céphisodote Myro de Byzance, Gomphos Praxagoris, et Amphistrate Clito. Car que dire d'Anyté, de Télésilla et de Nossis[141] ? L'une a été représentée par Euthycrate et Céphisodote, l'autre par Nicérate, l'autre par Aristodote, comme Mnésarchis l'Ephésienne par Euthycrate, Corinne par Silanion, Thaliarchis l'Argienne par Euthycrate.[142] J'ai voulu vous citer ces femmes pour que vous ne vous imaginiez pas que nous faisons rien de nouveau et que, prenant pour comparaison les pratiques que vous pouvez trouver chez vous, vous n'ailliez pas railler nos femmes philosophes. Sapho n'était qu'une fille débauchée, ivre d'amour, qui chantait sa propre luxure, tandis que toutes les nôtres sont sages ; nos vierges, leurs quenouilles en main,[143] répètent les paroles divines; cela vaut mieux que les vers de cette femme. Ainsi rougissez de vous montrer les disciples de filles, quand vous raillez celles qui vivent selon notre discipline, avec l'assemblée dont elles font partie. Que vous a appris de respectable Glaukippè, qui mit au monde un enfant monstrueux, comme le montre son effigie de bronze, œuvre de Nicérate, fils d'Euctémon, Athénien? Si elle enfanta un éléphant, était-ce une raison de rendre des honneurs publics à Glaukippé[144] ? Praxitèle et Hérodote vous ont représenté Phryné la courtisane,[145] et Euthycrate a fait le bronze de Panteuchis, qui avait conçu des œuvres d'un séducteur. Bésantis,[146] reine des Péoniens, avait mis au monde un enfant noir; Dinomène s'est appliqué à en conserver la mémoire par son art. Je condamne Pythagore pour avoir représenté Europe assise sur le taureau,[147] et vous pour avoir honoré par son art cet accusateur de Zeus. Je me ris de la science de Micon,[148] qui représenta une génisse, et sur elle une Niké, parce que Zeus ayant enlevé la fille d'Agénor[149] a remporté le prix de l'adultère et de l'incontinence. Pourquoi Hérodote d'Olynthe a-t-il fait l'effigie de Glycère la courtisane et d'Argie la joueuse de cithare? Bryaxis a représenté Pasiphaé, dont vous commémorez la luxure comme si vous souhaitiez que les femmes d'aujourd'hui lui ressemblassent. Il y avait une certaine Mélanippe, pleine de sagesse[150] c'est pourquoi Lysistrate en fit l'effigie; et vous ne voulez pas croire qu'il y a chez nous des femmes qui ont la sagesse en partage!

XXXIV. — Très vénérable aussi est le tyran Phalaris, qui se nourrissait d'enfants à la mamelle; grâce à l'œuvre[151] de Polystrate l'Ambraciote, on le montre aujourd'hui encore comme un homme admirable. Ainsi les Agrigentins craignaient de regarder le visage de ce mangeur d'hommes, et les érudits se vantent de le contempler à travers son image. N'est-il pas horrible de voir le fratricide honoré chez vous, qui, ayant sous les yeux les images de Polynice et d'Etéocle, n'anéantissez pas ces souvenirs de leur méchanceté en les jetant dans une fosse avec leur auteur Pythagoras? Pourquoi, grâce à Périclyménos, si une femme a mis au monde 30 enfants, jugez-vous et considérez-vous son effigie comme une œuvre admirable[152]? Elle avait atteint le comble de l'incontinence; elle devait donc être un sujet d'horreur, elle méritait d'être comparée à la truie dont parlent les Romains, qui elle-même, pour la même raison, a été jugée digne, à ce qu'on dit, d'un culte mystique.[153] Arès fut l'amant adultère d'Aphrodite, et Andron vous a représenté leur fille Harrnonia. Sophron, qui vous a laissé des écrits si frivoles et si badins, doit plutôt la gloire dont il jouit à sa statue qui subsiste encore; et le menteur Ésope non seulement est devenu immortel par ses fables, mais encore l'art d'Aristodème l'a rendu célèbre. Comment donc ne rougissez-vous pas d'avoir tant de poétesses qui ne sont bonnes à rien, tant de courtisanes, tant d'hommes de mauvaises mœurs, et de calomnier la dignité de nos femmes? A quoi me sert de savoir qu'Evanthé a accouché en se promenant,[154] de bâiller aux chefs-d'œuvre de Callistrate, et de contempler la Néére de Calliadès,[155] qui était une courtisane? Laïs faisait métier de son corps; son amant en fit l'effigie, en commémoration de sa débauche. Pourquoi ne rougissez-vous pas de la luxure d'Héphestion, quel que soit l'art avec lequel Philon l'a représenté? Pourquoi, grâce à Léocharès, honorez-vous l'androgyne Ganymède comme si vous possédiez en sa statue un bien précieux? Et que dire de la femme au bracelet, œuvre de Praxitèle[156] ? Il faudrait

répudier tout ce qui est pareil, chercher ce qui est vraiment bien et ne pas avoir en horreur notre discipline quand on revendique pour soi les imaginations infâmes de Philœnis ou d'Eléphantis.[157]

XXXV. — Je n'ai pas appris d'un autre les choses que je viens de vous exposer, mais j'ai parcouru beaucoup de pays, j'ai enseigné vos doctrines, je me suis mis au courant de beaucoup d'arts et d'inventions, j'ai séjourné en dernier lieu dans la ville des Romains, et j'y ai vu les diverses statues qui ont été transportées de chez vous chez eux. Car je ne m'applique pas, ainsi que le font la plupart, à fortifier mes opinions par celles d'autrui, mais c'est tout ce dont j'ai acquis la connaissance par moi-même que je veux rédiger par écrit. Aussi, j'ai dit adieu à la magniloquence des Romains et au froid langage des Athéniens, ainsi qu'à vos doctrines incohérentes, et j'ai fait choix de notre philosophie barbare. Que cette philosophie soit plus ancienne que vos traditions, j'avais commencé à le montrer dans cet écrit, mais je me suis interrompu, pressé par le cours de mon argumentation; maintenant que le moment est venu,[158] je m'appliquerai à parler de ses doctrines. Ne dédaignez pas en effet notre science, et ne vous occupez pas à prononcer contre nous une réfutation pleine de bavardage et de mauvaises plaisanteries, disant: Tatien, par delà tous les Grecs, par delà la foule innombrable des philosophes, prêche les dogmes nouveaux des Barbares. Qu'y a-t-il de mal à ce que des hommes dont l'ignorance s'est révélée soient maintenant réfutés par un homme qui est leur semblable[159] ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire, selon le mot de ce sophiste de chez vous,[160] à ce que l'on apprenne du nouveau sur toutes choses, en vieillissant?

XXXVI. — Cependant, admettons qu'Homère ne soit pas[161] postérieur à la guerre de Troie, mais qu'il ait vécu à l'époque même de cette guerre, que dis-je? qu'il ait fait l'expédition avec les compagnons d'Agamemnon, et, si on le veut, avant l'invention de l'écriture. On verra en effet que Moïse, dont j'ai parlé déjà, sera toujours plus ancien de beaucoup d'années que la prise de Troie, sensiblement plus ancien encore que la fondation de Troie et que Dardanus. Pour le démontrer j'invoquerai le témoignage des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens. A quoi bon en dire plus? Il faut que celui qui promet de persuader les autres soit plus bref dans ses explications sur les choses que (celui qui ne songe qu'à faire de beaux discours[162]). Bérose, Babylonien, prêtre de Bélus, leur Dieu, qui vécut au temps d'Alexandre, composa en 3 livres pour Antiochos, le 3e successeur d'Alexandre, l'histoire des Chaldéens, et raconta les actions de leurs rois. Il commença par l'un d'eux, du nom de Nabuchodonosor, qui fit la guerre aux Phéniciens et aux Juifs; nous savons que ces choses, prédites par nos prophètes, sont arrivées bien après l'âge de Moïse, 70 ans avant l'empire des Perses. Bérose est un historien de très grande autorité, en voici la preuve: c'est de Bérose que Juba dans son écrit *sur les Assyriens* dit avoir appris l'histoire; cet écrit *sur les Assyriens* comprend deux livres.

XXXVII. — Après les Chaldéens, voici ce qui concerne les Phéniciens. Il ya eu chez eux trois hommes, Théodote, Hypsicrate, Môchos: leurs ouvrages ont été traduits en grec par Latos, celui qui a aussi raconté avec exactitude les vies des philosophes. Dans les histoires de ces écrivains on voit à l'époque de quel roi eut lieu l'enlèvement d'Europe, et l'arrivée de Ménélas en Phénicie, et ce qui concerne Chiramos, qui donna sa fille en mariage à Salomon, le roi des Juifs, et lui fit cadeau de bois de toute espèce comme matériaux pour la construction du temple. Ménandre de Pergame a raconté les mêmes événements. Or le temps de Chiramos est voisin déjà de celui de la guerre de Troie et Salomon, contemporain de Chiramos, est de beaucoup postérieur à l'âge de Moïse.

XXXVIII. — Les Egyptiens ont aussi des chroniques exactes, et le narrateur de leur histoire est Ptolémée, non le roi, mais un prêtre de Mendès. C'est lui qui a exposé les actions des Rois; il dit que c'est sous Amasis, roi d'Egypte, que les Juifs sont sortis d'Egypte pour aller dans les contrées où ils allèrent, sous la conduite de Moïse. Voici comment il s'exprime: « Amasis

vécut au temps du roi machos. » Après lui, Apion, le grammairien, homme très renommé, dans le 4e livre de ses *Egyptiaques* (il y en a 5 en tout), dit, entre autres choses, qu'« Amasis détruisit Avaria à l'époque de l'Argien machos, comme l'a écrit dans sa *Chronique* Ptolémée de Mendès. » Le temps d'Inachos à la prise de Troie remplit 20 générations. Voici comment on peut le démontrer:

XXXIX. — Les rois des Argiens ont été: machos, Phoronée, Apis, Argeios, Kriasos, Phorbas, Triopas, Krotôpos, Sthénélaos, Danaos, Lyncée, Abas, Prœtos, Acrisios, Persée, Sthénélaos, Eurysthée, Atrée, Thyeste, Agamemnon,[163] en la 18e année duquel Ilion fut prise. Il faut que le lecteur intelligent comprenne bien exactement que, d'après la tradition des Grecs, il n'y avait pas encore chez eux d'histoire qu'on pût conserver. Cadmos, qui leur enseigna l'écriture, arriva en Béotie plusieurs générations après. Après Inachos, du temps de Phoronée, la vie sauvage et nomade finit par disparaître, et les hommes se civilisèrent. C'est pourquoi, si Moïse a vécu, comme nous l'avons montré, du temps d'Inachos, il est antérieur de 400 ans à la guerre de Troie. On peut montrer qu'il en est ainsi par la succession des rois attiques (et macédoniens, et ptolémaïques, et antiochiens).[164] Ainsi il est évident que, si les actions les plus illustres des Grecs, telles qu'elles ont été mises par écrit et nous sont connues, sont postérieures à Inachos, elles sont aussi postérieures à Moïse. En effet c'est du temps de Phoronée, qui a suivi Inachos, que l'on mentionne chez les Athéniens Ogygos, du temps duquel eut lieu le premier cataclysme; contemporain de Phorbas est Actœos qui donna son nom, Actaea, à l'Attique: au temps de Triopas, furent Prométhée et Epiméthée, Atlas, Cécrops à la double nature, et au temps de Krotôpos, se place l'incendie causé par Phaéton, et le déluge de Deucalion; au temps de Ménélas, le règne d'Amphictyon, la venue de Danaos dans le Péloponnèse, la fondation de la Dardanie par Dardanos, le transport d'Europe de Phénicie en Crète; au temps de Lyncée, l'enlèvement de Koré, la fondation du sanctuaire d'Eleusis, le labourage de Triptolème, la venue de Cadmos à Thèbes, le règne de Minos; au temps de Proitos, la guerre d'Eumolpe contre les Athéniens: au temps d'Acrisios, le départ de Pélops hors de la Phrygie, l'arrivée d'Ion à Athènes, le second Cécrops, les exploits de Persée et de Dionysos, Musée, disciple d'Orphée; Ilion fut prise sous le règne d'Agamemnon.

XL. — De ce qui vient d'être dit, il résulte que Moïse est plus ancien que les héros, que les cités, que les divinités.[165] Il faut donc avoir foi à celui qui l'emporte par l'âge plutôt qu'aux Grecs qui ont puisé à cette source ses doctrines sans les comprendre. Leurs sophistes en effet, avec beaucoup d'activité inutile, se sont appliqués à démarquer tout ce qu'ils ont emprunté à Moïse et aux disciples de sa philosophie, d'abord pour paraître dire quelque chose de personnel, en second lieu pour que, voilant de je ne sais quelle fausse rhétorique ce qu'ils n'avaient pas entendu, ils fissent de la vérité un tissu de fables. Quant à ce qu'ont dit de notre discipline et de l'histoire de nos lois les savants Grecs, quant au nombre et aux noms de ces savants, je le montrerai dans mon traité sur *Ceux qui ont rapporté ce qui concerne Dieu*.

XLI. — Maintenant, il faut me presser de montrer en toute précision que Moïse est plus ancien non seulement qu'Homère, mais encore que les écrivains antérieurs à Homère, Linos, Philammon, Thamyris, Amphion, Orphée, Musée, Démodocos, Phémios, la Sibylle, Epiménide le Crétois, qui alla à Sparte, Aristée de Proconnèse, l'auteur des *Arimaspes*, Asbolos le Centaure, Bakis,[166] Drymon, Euclos le Cyprien, Hôros le Samien, Pronapidès l'Athénien. Linos en effet est le maître d'Héraclès, et Héraclès ne fut antérieur que d'une génération à la guerre de Troie; cela est prouvé par le fait que son fils Tlépolème a pris part à l'expédition contre Ilion. Orphée était contemporain d'Héraclès et du reste on dit que ce qu'on lui attribue est l'œuvre de l'Athénien Onomacrite, qui vécut sous l'empire des Pisistratides dans la 50e Olympiade. Musée fut disciple d'Orphée. Amphion précéda la guerre de Troie de deux générations; je suis donc dispensé d'en dire plus long aux savants sur ce sujet. Démodocos et Phémios ont vécu au temps même de la guerre de Troie l'un vivait chez les prétendants, l'autre chez les Phéaciens. Thamyris et Philammon ne sont pas beaucoup plus

anciens. J'ai traité avec toute la précision possible, ce me semble, de l'histoire sur chaque point, des époques et de leur arrangement. Pour remplir la tâche qui me reste encore, je ferai la même démonstration en ce qui concerne les prétendus Sages. Minos, qu'on a estimé avoir été le premier à faire montre de sagesse, de pénétration, d'un talent de législateur, a vécu au temps de Lyncée, le successeur de Danaos, dans la onzième génération après machos. Lycurgue, né longtemps après la prise de Troie, a légiféré pour les Lacédémoniens 100 ans avant les Olympiades. On trouve que Dracon a vécu dans la 39e olympiade, Solon dans la 46e, et Pythagore dans la 62e. Nous avons montré que les Olympiades sont postérieures de 407 ans à la guerre de Troie. Cela prouvé, disons encore quelques mots de l'âge des sept sages. Thalès fut le plus ancien d'entre eux, et il a vécu dans la 50e olympiade; c'est dire en abrégé tout ce qui concerne les autres.
Voilà, Grecs, ce que j'ai composé pour vous, moi Tatien, le philosophe à la manière des Barbares, né dans la terre des Assyriens, élevé d'abord dans vos croyances, ensuite dans celles que désormais je fais profession de prêcher. Connaissant désormais ce qu'est Dieu, et ce qu'est sa création, je me tiens à votre disposition pour l'examen de mes doctrines, ferme dans la discipline conforme à la volonté de Dieu, que je ne renierai pas.

[1] Tatien cite plus bas une de ses sources (Hellanicus); est-ce une source directe? C'est peu probable, et tout ce premier chapitre, ainsi que le second, vient plutôt de manuels. Le double nom : Touskanoi dans le paragraphe sur les lettres et les arts, Τυρρηνοί dans celui sur la musique, indique en dernière analyse deux sources différentes ; mais la conclusion peut n'être vraie que pour le manuel dont Tatien dépend. — Tout ce début a été utilisé par Clément. *Stromates*, I, 16, p. 361 et Grégoire de Nazianze, 4, 109. p. 137.
[2] Τὴν θυτιτήν. Mot à mot l'art *des sacrifices*; mais le contexte paraît exiger que l'on interprète cette expression concise au sens de : *divination par les sacrifices*. Le pseudo-Plutarque (*Placita*, V, I) emploie avec le même sens to qutikon.
[3] J'ai accepté la ponctuation de Schwarz. Φρύγες δὲ οἱ ἀμφότεροι· τὴν διὰ σύριγγος ἁρμονίαν ἄγροικοι συνεστήσαντο. Si, comme on le faisait auparavant, on réunit les deux membres de phrase, on comprend mal la mention de la syrinx après celle de la flûte, et on sonstruit difficilement le mot ἄγροικοι. En construisant isolément le premier membre, on obtient une phrase plus claire et mieux construite (qui a pour équivalent dans l'imitation de Clément Φρύγες δ' ἤστην); il est vrai qu'alors le second membre se rattache mal au sens général du morceau; c'est une addition superflue, puisqu'il importe peu au raisonnement de Tatien que la syrinx ait été inventée par des *paysans*; il ne devrait être question que de *Barbares*; mais Tatien travaille ici sur des notes prises dans un manuel ; et il conserve, dans une sorte de parenthèse, un détail sans rapport direct avec son objet. Nous trouverons ailleurs des cas du même genre. Par contre il faut probablementr garder dans la locution οἱ ἀμφοτεροι, l'article supprimé par Wilamowittz et Schwartz. Cf. sur cet emploi Hannaris, an historical greek gramamr, § 1214.
[4] Ce racontar provient sans doute des *Persica*, qui n'étaient probablement qu'une partie des Βαρβαρικὰ νόμιμα, et cet ouvrage lui-même n'était peut-être autre chose que celui qui est cité aussi sous le titre περὶ Ἐθνῶν. En tout cas, Hellanicus attribuait toutes sortes d'inventions à cette Atossa légendaire. Muller a omis de citer Tatien et cite (163a) seulement la phrase de Clément d'Alexandrie (*Strom.*, I, p. 307D) qui n'est qu'un emprunt à Tatien). — Je ne sais si Tatien (ou sa source) ne fait pas, dans tout ce passage, plus d'emprunts à Hellanicus qu'il ne le dit formellement; car Hellanicus paraît avoir eu la manie de rechercher les premiers

inventeurs de tous les arts (d'après Tzetzès, *ad Lykophronis* 460.) Λήμνιοι, ὥς φησιν Ἑλλανικὸς, εὗρον ὁπλοποιίαν.
[5] Certainement rien n'est plus brusque que ce passage d'une idée à l'autre. Ce saut imprévu n'est pas cependant une preuve suffisante, chez un écrivain comme Tatien, que notre texte présente une lacune, ainsi que l'a pensé Schwartz.
[6] La conjecture de Wilamowitz παρ' ὑμῖν ἐν οἷς οὐκ ἐχρῆν (au lieu de παρ' οἷς οὐκ ἐχρῆν) admise par Schwarz, est bien ingénieuse. Mais le texte des manuscrits donne un sens intelligible et ne nécessite pas une correction.
[7] Il est bizarre, quand on songe combien le grec s'est toujours préservé des influences étrangères, combien il a peu ressenti celle même du latin, de voir Tatien lui adresser cette critique. Où en a-t-il pris l'idée? Vivant en un temps où commence la réaction atticiste, serait-ce de la sévérité avec laquelle les atticistes jugeaient la langue commune qu'il se serait fait ici une arme D'autre part il s'est moqué ailleurs de l'atticisme (28).
[8] Tatien emploie d'abord le pluriel, ἀπεταξάμεθα τῇ παρ' ὑμῖν σοφίᾳ et passe ensuite au singulier, κἂν εἰ πάνυ σεμνός τις ἦν ἐν αὐτῇ, à cause, sans doute, de la locution σεμνός τις. Toutefois, comme il n'emploie pas le pluriel de majesté ailleurs qu'ici — sauf dans des passages qui peuvent s'entendre de tous ses frères chrétiens autant que de lui-même — il se peut que le pluriel ἀπεταξάμεθα désigne, également ici, les chrétiens c'est pourquoi je l'ai conservé dans la traduction.
[9] Aristophane, *Grenouilles*, 92.
[10] Je garde le texte des manuscrits; la transposition de καὶ, proposée par Wilamowitz et adoptée par Schwartz, est cependant séduisante (μαχὰς ἵνα συστάδδητε καὶ θεῶν ἔρωτας, *Codd.* - θεῶν καὶ ἔρωτας *WS.* le sens est alors: *les combats et les amours des dieux*.
[11] Ἀρίστιππος, ἐν πορφυρίδι περιπατῶν, ἀξιοπίστως, ἠσωτεύσατο. Que veut-dire περιπατῶν ? Le sens primitif est: se promener. On s généralement compris: *se promener fièrement, en faisant parade de son vêtement de pourpre*. Kukula (*Tatians Apologie*, p 18-21), notant que περιπατεῖν, par suite du sens qu'ont pris ses dérivés pour désigner l'école péripatéticienne, se prend assez souvent, à l'époque gréco-romaine, avec la nuance: *se promener en enseignant, enseigner*, propose de traduire: *Aristippe, le maître de sagesse au manteau de pourpre*. *Tertullien*: *Aristidos in purpura sub magna gravitatis specie nepotatur* (*Apol*., 46), ne semble pas s'être douté de ce sens; toutefois, comme il n'y a pas chez lui de participe correspondant à περιπατῶν (et comme peut-être ici Tertullien ne dépend pas de Tatien, mais tous deux d'une source commune, l'argument n'est pas probant. Cette phrase fait songer à l'anecdote que rapporte Diogène Laërce (ii, 8, 78), mais ne s'y rapporte pas exactement. — J'ai gardé le sens généralement reçu, qui paraît plus naturel que celui que propose Kukula.
[12] On ne peut conserver la leçon des manuscrits, Ἀλέξανδρόν τε μεμημένος, qui ne donne aucun sens. Nauck en proposant τὸ μεμηνὸς a reproduit, sous une forme meilleure, une conjecture excellente de Cotelier; je l'ai adoptée, d'après Schwartz. On ne peut cette fois non plus tirer parti du passage parallèle de Tertullien, qui n'est pas identique: « Aristoteles tam turpiter Alexandro, *regendo potius*, adulatur. »
[13] Héraclite disait ἐδιζησάμην: non ἐδιδαξάμην . Mais il n'est pas sûr que Tatien l'ait cité exactement; il a pu avoir à l'esprit tel autre fragment; πολυμαθίη νόν οὐ διδάσκει et faire une confusion entre les deux. Le mot αὐτοδίδακτος qui suit défend la leçon : ἐδιδαξάμην
[14] Cf. Diog. Laërce, II, 22, qui rapporte une tradition selon laquelle Euripide aurait fait connaître à Socrate l'ouvrage d'Héraclite. —Le tetxe des mm. donne τὸ Ἡρακλείτου σκότος σπουδαίως παραδεδωκέναι. J'ai rendu σπυδαίως par *réussit* à; παραδεδωκέναι suffit à exprimer l'idée: communiquer au *public*, et la conjecture de Schwartz: τοῖς σπουδαίοις n'est peut-être pas nécessaire, quoiqu'elle soit assez séduisante.
[15] La tradition que suit ici Tatien est celle que rapportait Hermippos. Cf. Diogène Laerce, IX, 4. κατατεινόμενον δευτεραῖον τελευτῆσαι καὶ ταφῆναι ἐν τῇ ἀγορᾷ.

[16] Il faut une ponctuation plus forte entre ces deux phrases que la virgule de Schwartz; il faut rétablir un point comme on le mettait avant lui. Tatien a d'abord parlé de l'ἐκπύρωσις; il en vient assez brusquement — l'idée des méchants plus nombreux que les bons sert de transition — à critiquer le panthéisme stoïcien, l'immanence de la divinité dans les choses les plus viles. — Ἀμάμαις, proprement fossés, que l'on rend ici par cloaques, est une expression assez surprenante ; je n'ose toutefois croire qu'il faille la corriger.
[17] C'est-à-dire en rejetant l'une de ses sandales; Le membre de phrase τοῦθ' ὅπερ ἔλεγεν εἶναι κατεψεύδετο ne paraît pas nécessiter une correction. S'il en fallait une, celle de Maran: παρ' ὀλιγὸν κατεψεύδετο « il s'en fallut de peu qu'il ne se fit passer pour un Dieu, alors qu'il ne l'était pas, (μὴ θεὸς ὤν)» vaudrait beaucoup mieux, au moins pour le sens, que celles que propose Schwartz :τοῦτο δι' ὧνπερ et qui ne permettent pas d'expliquer comment la phrase ὅτι μὴ θεὸς ὤν... se rattache à ce qui précède : τὸ ἀλαζονικὸν... ἀπέδειξαν.
[18] Τὴν περὶ τούτου μίμησιν. Codd. τοὺτους. Schwartz. Tatien a pu confondre la construction de περὶ avec l'accusatif et la construction avec le génitif.
[19] Je ne crois pas qu'on puisse se dispenser d'adopter avec Schwartz la conjecture de Thirlby τῶν φιλοψόφων καὶ οὐ φιλοσόφων. Le texte des manuscrits τῶν φιλοσόφων καὶ οὐ φιλοσόφων est inadmissible ; il faudrait, si c'était bien la pensée de Tatien τῶν φιλοσόφων οὐ φιλοσόφων. — Cette correction a des conséquences importantes; car la phrase de Tatien devient ainsi une imitation de Justin (*Apologie*, II, 3) et peut servir d'argument contre la thèse de Harnack que Tatien n'a pas mis à profit les écrits de Justin.
[20] Toute la fin de ce chapitre est une allusion mordante aux sophistes et philosophes qui furent si bien en cour pendant toute la période antonine. L'expression de cette idée est singulièrement pénible. Par un de ces sauts brusques qui sont si fréquents chez lui et bien faits pour désorienter, Tatien passe de l'idée que les sophistes se contredisent et se haïssent à cette autre idée : qu'ils sont ambitieux et flatteurs διὶα τὴν ἀλαζόνειαν. Le membre de phrase construit avec un participe, qui termine la proposition ἀντιδοξοῦσι δὲ ἑαυτοῖς, τόπυς ἐπιλεγόμενοι τοὺς προΰχοντας indique leur ambition; il n'y a pas lieu, je crois, de soupçonner avec Wilamowitz (et Schwartz) une lacune. La suite nous montre que les sophistes sont des flatteurs. Le texte n'est pas altéré; s'il satisfait mal le lecteur, la faute en est à Tatien.
[21] J'ai dû, comme ailleurs encore, paraphraser quelque peu. Le texte dit mot à mot : comme dans un pugilat, brandir contre nous les institutions (au pluriel, parce que Tatien a dans l'esprit ceci nous sommes en désaccord, nous chrétiens, avec les institutions de tous les peuples; nous sommes, à côté des Grecs et des Barbares, une race nouvelle τρίτον γένος. Ponschab comprend lui-même : *la population des cités*. Mais il ne peut donner aucun exemple à l'appui de ce sens.
[22] Τὴν δουλείαν γινώσκω. Le sens est, comme la liaison μὲν γὰρ l'indique dans la phrase qui suit, je sais quelles sont les charges de la servitude et quelles en sont les *limites*.
[23] Il doit y avoir un souvenir de la 1re *Epitre* de Pierre. II, 17 τὸν θεὸν φοβεῖσυε, τὸν βασιλέα τιμᾶτε. Tout le développement est probablement aussi inspiré de Justin.
[24] Tatien veut parler de la matière d'une part, et ensuite des esprits (anges ou démons). Cf. la formule dans *Acta Justini*, 2. δημιουργὸν τῆς πάσης κτίσεως, ὁράτῆς τε καὶ ἀοράτου.
[25] Souvenir de l'*Ep. aux Romains*, I, 20.
[26] Phrase difficile : Tatien distingue deux sortes d'esprits, et plus bas, chapitre xii, il appelle, en général, celui de la seconde catégorie, yukh par opposition à l'esprit saint. Ici, il semble que, n'ayant pas encore donné de définition précise, il veuille faire comprendre ce qu'il appelle une sorte d'âme du monde, par la comparaison avec l'âme humaine, principe vital du corps. C'est du moins le seul sens qu'on puisse donner au texte s'il n'est pas altéré; il l'est peut-être.
[27] J'emprunte la traduction (pour le mot d'ὑπόστασις) de Mg. Duchesne (*Les origines chrétiennes*).

[28] Ce passage a été, de l'aveu de tous, altéré; il répondait mal aux théories orthodoxes de l'époque postérieure (cf. la scholie d'Aréthas qui accuse Tatien d'arianisme). En rétablir sûrement le texte original est ardu. Toutefois, je crois que Schwartz, aidé de Wilamowitz, y a réussi en somme assez bien; on obtient ainsi une proposition : « en tant que toute la puissance des choses visibles et invisibles était avec lui (= en lui), » qui s'oppose parfaitement à « en tant que la création n'avait pas encore eu lieu, » dans la phrase précédente.
[29] Mg. Duchesne après avoir traduit littéralement, comme je viens de le faire, explique ainsi entre parenthèses : par *la simple volonté*. Mais l'expression dont se sert Tatien υελήματι τῆς ἀπλότητος αὐτοῦ ne peut être ramenée à cette signification. Elle dit plus; Harnack l'a bien vu quand il a traduit en paraphrasant: *par un acte de libre volonté de la divinité, dont l'essence n'est pas composée*.
[30] Le Logos *se réalise* à ce moment; jusqu'alors il était immanent à Dieu; il *s'extériorise* et devient *la première œuvre du Père*. (Cf. *Ep. aux Colossiens*, I, 15.)
[31] Les phrases entre guillemets sont données d'après la traduction de Duchesne.
[32] Ce passage est un de ceux qui ont paru prouver à Kukula que le *Discours* de Tatien a été réellement prononcé.
[33] Je rends ainsi les mots αὐτὸς ἑαυτῷ que ni Harnack ni Duchesne n'ont rendus et qui ont leur valeur. Le monde est la création du Logos comme le Logos est l'œuvre du Père. — J'emprunte à Duchesne l'expression: la création que *nous voyons* pour rendre τὴν καθ' ἧμᾶς ποίησιν.
[34] Cf. *Ep. aux hébreux*, 9, 26.
[35] Cf. *Actes des Apôtres*, 17-18.
[36] Cf. Tertullien, *Apol*., XLVIII. — Déjà divers textes de Tertullien. *Ade. Prax*., III, V, VII, IX, peuvent être utilement rapprochés du chapitre précédent, sur le Logos.
[37] L'image du jeu de dés, ἐν τῇ κυβείᾳ τῶν ἀνθρώπων est déjà dans l'*Épitre aux Ephésiens*, 4, 14, mais en un autre sens.
[38] *Iliade*, I, 5.
[39] Je traduis par le mot vague bijoux, le sens du mot ἑλικας étant, comme on sait, très controversé (cf. Helbig, *l'Epopée homérique*, trad. fr, p. 354-7).
[40] *Orphica*, éd. Abel, p. 144.
[41] Les expressions dont se sert Tatien sont ici, comme souvent singulières et difficiles à rendre. Le terme στοιχείωσις signifie proprement : agencement, acte de former quelque chose avec un ou des éléments (στοιχεῖον). Dans le Septante (2e *Macc*. VII, 22) il signifie ainsi: constitution du corps humain. Il signifie chez Epicure (*Lettre à Hérodote*, Diog., L, X, 37) *abrégé*, *résumé*.
[42] Cette énumération rappelle celle du *Cerygma Petri*, dans le fragment cité par Clément d'Alexandrie. *Strom*., VI, 5, 39-40.
[43] Il n'y a aucune raison de considérer avec Ponschab cette phrase comme une interpolation.
[44] J'ai dû, pour faire entendre le sens, paraphraser le datif αὐτοῖς et substituer aux πεσσοὶ un jeu moderne. Mais je ne crois pas que le texte présente une lacune, comme a pensé Schwartz.
[45] Pourquoi Déméter est-elle mentionnée ici? Tatien ne le dit pas explicitement, maisle contexte l'indique. C'est parce que, à cause de l'Epi, on l'a parfois identifiée à la *Vierge*, signe du zodiaque (cf. Bouché-Leclerq, *l'Astrologie grecque*, p. 139). — On faisait aussi parfois de la Vierge *Erigone*, et c'est peut-être cette association d'idées qui a amené Tatien à mentionner aussitôt après le *chien* (Sinus, cf. *ibid*., p. 140).
[46] Je n'ai pas accepté la conjecture de Wilamowitz; τάξεις au lieu de πράξεις il s'agit bien *d'actions* (cf. supra: les bienfaits de Cérès, le secours donné à Artémis par le scorpion); mais Tatien n'a indiqué que quelques-unes de ces actions; il s'est contenté de nommer Argo ou Kallisto; ses lecteurs en connaissaient assez l'histoire.

[47] Qui est triangulaire.
[48] Au génitif Διός.
[49] Il manque sans doute dans le texte un mot, comme αἱ προσωνυμίαι (les noms), que propose Schwartz.
[50] Entendez: *A ceux qui naissent sous ce signe*.
[51] Une caille; d'où *Ortygie*.
[52] Il y a ici une erreur de Tatien, car c'est du vivant de Bérénice que Conon (et Callimaque à sa suite) imaginèrent de placer parmi les astres la boucle de cheveux consacrée par la reine, au moment où son époux partait pour une guerre.
[53] Il y a sans doute, ici, un second souvenir de Justin (*Apologie*, 1, 21).
[54] La figure du Zodiaque que les Grecs appellent Ἐγγύνασι (Héraclès foulant aux pieds le dragon).
[55] De qui veut parler Tatien? Est-ce encore d'Hélène, comme l'admet (après d'autres et dubitativement) Harnack. Le deuxième membre de phrase favorise cette explication, car il fait penser de préférence à l'*Oreste* d'Euripide, où Oreste et Pylade machinent le meurtre d'Hélène (l'allusion de Tatien est d'ailleurs médiocrement exacte, en ce cas, car le meurtre ne s'accomplit pas dans le drame). — S'agit-il plutôt de Clytemnestre? Cette seconde interprétation aurait l'avantage: 1° de donner un sens encore plus exact à h TundariV (que rien n'empêche d'ailleurs d'appliquer aussi à Hélène); 2° les particules en tête de la phrase peuvent fort bien s'expliquer comme amenant la mention d'un nouveau personnage; 3° Euripide a mis en scène dans l'*Électre* le meurtre de Clytemnestre. Mais il est assez difficile de croire que s'il pensait à la femme d'Agamemnon. Tatien eût songé à l'*Electre* d'Euripide seule, plutôt qu'aux *Choéphores* d'Eschyle et à l'*Electre* de Sophocle; tandis qu'Euripide est le seul à nous montrer Oreste préparant le meurtre d'Hélène; c'est cette raison qui rend plus probable la première explication.
[56] Harnack a déjà très bien noté que la pensée chrétienne de Tatien garde ici le contact le plus étroit avec le stoïcisme. — D'autre part, souvenir de saint Paul, *Ep. ad. Cor.*, I, 7, 22, dans les mots: Si je suis esclave, etc.
[57] Le texte est certainement altéré.
[58] Souvenir de l'*Ep. aux Colossiens*, II, 20.
[59] Souvenir de l'*Ep. aux Romains*, VII, 15.
[60] Ἄπαρον, mot à mot, sans issue (c'est-à-dire: bonne à rien, sans l'intervention divine?) est le texte des manuscrits. Wilamowitz: ἄπειρον. Schwartz (préface) ἄποιον, adopté par Ponschab; c'est probablement la vraie leçon.
[61] Phrase encore très obscure. Je ne donne ma traduction que comme un à-peu-près, répondant approximativement au sens qu'appelle le contexte.
[62] Ce sont les bons anges. Aréthas, dans sa scholie, voit ici, sans grande nécessité, une influence platonicienne.
[63] Je n'ose donner cette traduction comme certaine; et la phrase est très difficile.
[64] *Évangile de saint Jean*, I, 5.
[65] Je ne réussis pas à voir comment le texte primitif — sûrement altéré — était conçu, et à voir clairement par quelle faute— ou par quelles fautes, car il y en a peut-être plusieurs — il a été gâté.
[66] Elle est dans toutes les parties du corps, qui est composé, et donc composée comme lui.
[67] Tatien ne se réfère ici qu'à son propre traité *sur les animaux* (ou sur les *Etres vivants* ?); mais je crois que ce passage est encore un de ceux où l'on peut sentir l'influence de Justin; cf. le *Dialogue contre Tryphon*, au début. — C'est une idée très malheureuse de Ponschab que de vouloir transposer la phrase: « Car l'homme de Dieu lui-même » après la phrase suivante.
[68] Souvenir de saint Paul (I. *Cor.*: 3, 16; 6, 19. II. *Cor.*: 6, 16. *Eph.* : 2, 22.)

[69] Par opposition (comme souvent chez les gnostiques) à ceux qui ont reçu l'Esprit, aux *pneumatiques*; mais Tatien n'emploie pas ce dernier terme.
[70] C'est-à-dire en *mourant au monde* par la foi.
[71] Psaume VIII, 5.
[72] Qu'il n'y ait ici rien à changer au texte des manuscrits. Kukula l'a bien vu.
[73] Il manque dans le texte un mot.
[74] C'est-à-dire les hommes.
[75] Cette métaphore vient de saint Paul (*Éph*., 6, ii. I. *Tim*., 5, 8. II. *Cor*., 10, 4).
[76] C'est l'exorcisme.
[77] L'ouvrage de Démocrite περὶ συμπαθειῶν καὶ ἀντιπαθειῶν était apocryphe.
[78] C'est-à-dire: Démocrite.
[79] Cette phrase semble contenir un souvenir d'un passage du *Clitophon* souvent imité par les moralistes postérieurs à Pla ton et par les apologistes chrétiens. Cf. Clitophon, 407 *b*. et Justin: *Ap*., II, XII, 7.
[80] La traduction d'Otto : *aggressiones*, pour ἐπιφοιτήσεις, fait contresens. Ici Tatien ne parle plus, comme au chapitre précédent et comme il le fera encore plus bas, des maladies causées par les démons, de la possession, mais du concours qu'ils prêtent, par la magie, à leurs adorateurs.
[81] Le texte est ici très difficile; upolambanonteV ne peut s'expliquer que si on le prend dans un sens rare, autorisé seulement par Hippocrate, 452-3, celui de : *secourir un malade*.
[82] Ce sont les *biaeothanatoi*, comme l'on disait: ceux qui sont morts de mort violente et dont les âmes étaient évoquées de préférence dans les conjurations magiques. Cf. Tertullien, *De anima*, 57.
[83] Tatien parle ici comme un *Christian scientist*. Cf. saint Augustin, *De doct*. *chr*., 45.
[84] Ce sont les poisons (διαλητήρια), dont il vient d'être question, et Tatien passe ensuite aux remèdes qu'il ne condamne pas moins. — Le texte est ici douteux.
[85] Le mélange d'une chose mauvaise avec une d'autre espèce.
[86] Ce sont là des exemples d'ἀντιπάθεια. Cf. Pline, *Hist*. *nat*., XXV, 8 ; Elien, *Hist*. *var*., I, ; Plutarque, *Symp*., II, 7.
[87] Ce mot de Justin ne se retrouve pas dans les écrits conservés. L'emprunt à Justin porte sans doute non pas seulement sur le mot λησταί (déjà plusieurs fois employé antérieurement par Tatien en parlant des démons) mais aussi sur le commentaire qui suit. La phrase de Tatien a été citée par Eusèbe, *H. E*., IV, 16, 7.
[88] Wilamowitz a bien corrigé le texte; il n'est pas impossible qu'il y ait là, comme il l'a pensé, une allusion à la maladie d'Aristide. — Tertullien s'est peut-être inspiré de ce passage (*Apologétique*, XXII: « Laedunt enim primo; dehinc remedia praecipiunt ad miraculum nova sive contraria; post quae desierunt laedere, et curasse creduntur. »
[89] Schwartz pense qu'il y a ici une lacune.
[90] Allusion aux chaires d'Etat, créées par les Antonins.
[91] Passage cité par Eusèbe, *H. E*., IV, 16, 8. Sur ce texte et l'explication qu'en a donnée Harnack. Je lisώς κακῷ mais il est certain que l'état primitif du texte, altéré dès l'époque d'Eusèbe, ne peut se rétablir tout à fait sûrement. — L'expression ἐννεοττεύσας, qui est assez singulière, est inspirée de Platon, *Lois*, 949 C, et, comme remarque justement Schwartz, peut remonter à Justin même, plus souvent inspiré par Platon que Tatien.
[92] Harnack a laissé en blanc cette phrase difficile. Wilamowitz, suivi par Schwartz, explique « *Qui donc [si quelqu'un méritait d'être poursuivi à cause d'une contradiction manifeste entre ses doctrines et ses actes] aurait eu le devoir de traîner en justice le philosophe, si ce n'est vous seuls [qui cependant ne poursuivez jamais que nous* ?]. Crescens s'est attaqué à Justin et Tatien, croyant que ceux-ci craignent la mort. A qui aurait-il dû s'attaquer. A vous, au contraire, à vous seuls, *s'il voulait s'attaquer à des gens qui craignent*

la mort; *car, quoique vous en disiez, n'ayant pas, nos raisons, à nous chrétiens, de croire à l'immortalité future*, *vous la craignez*. Voilà le seul sens que je parvienne à tirer de cette phrase; mais il est sûr que tout le début de ce chapitre est assez peu clair.
[93] La comparaison du monde avec une panégyrie est classique chez les moralistes grecs. Cf. Epictète, II, 14, 23, etc.
[94] *Iliade*, II, 372.
[95] La Pythie.
[96] Citation abrégée du verset de l'Ev. de saint Jean, I, 3.
[97] Ce passage a été définitivement corrigé par la belle conjecture de Gebhart οἰκονομίαν, pour εἰκόνα μίαν.
[98] Je lis avec Schwartz epthxen, conjecture excellente de Wilamowitz, pour epth.
[99] Le mot dont se sert Tatien, αἰῶνες (*siècles*, *mondes*) est un de ceux qu'il a en commun (comme celui de *psychiques*) avec les gnostiques. Ce qui donne ici un tour particulier à la description qu'il nous fait de l'au-delà, c'est qu'elle est influencée par les deux idées qui sont en même temps présentes à son esprit : celle de l'état primitif de l'homme et celle de son état futur, qui sera la restitution de l'état primitif; celle par conséquent du paradis terrestre et du paradis proprement dit. Le rapprochement que l'on a fait souvent entre ce texte et le passage célèbre de la 1ère *Epître* de Clément (ch. xx) est séduisant à première vue, mais sans portée réelle ici.
[100] Je ne change rien au texte de cette phrase très discutée.
[101] *Iliade*, XXII, 226.
[102] Allusion au songe du second livre de l'*Iliade*. Il n'est pas impossible qu'il y ait une lacune. Ce n'est pas sûr cependant et la conjecture de Wilamowitz, bien que fort ingénieuse, n'est pas certaine, parce que la phrase sur Prométhée offre un sens complet.
[103] Ici je crois qu'on peut être plus affirmatif en rejetant l'hypothèse d'une lacune.
[104] Le disciple d'Epicure. Cf. *Diog*., L. II, 3, 7.
[105] Καταδικαζομένων ἀφορμήν. Que veut dire Tatien? Fait-il allusion, comme on l'a pensé, aux accès de fureur contre les chrétiens qui se produisaient parfois au sein des foules pendant les spectacles? (Tertullien, *de Spect*., 26 : illic in nos quotidiane leones expostulantur...) ou bien à la condamnation de Socrate et aux *Nuées?* Les deux allusions sont possibles la première tirerait plus de vraisemblance du fait que la description de Tatien se rapporte directement aux spectacles de son temps; il nous peint, en traits à la Tertullien, les acteurs de mimes ou de pantomimes. Mais un souvenir classique à la fin de cette peinture réaliste n'est pas non plus impossible.
[106] Faut-il traduire νεύειν par *cligner de l'œil* (Harnack), ou bien : *se courber, s'infléchir?* Le voisinage de κινουμένῳ est en faveur du second sens.
[107] La préparation aux jeux.
[108] On est surpris, dans le texte reçu, de voir désigner les gladiateurs par le mot πυκτεύοντες, qui désigne proprement les pugilistes, et on est surpris également que Tatien parle *deux fois*, à peu près dans les mêmes termes, des spectateurs (οἱ μαρτυροῦντες καυίζονται). Je crois donc que la phrase que j'ai rendue par *les spectateurs*, etc. se rapporte aux pugilistes du commencement du chapitre, et je l'ai rétablie à la place qui me semble être la sienne. Elle a pu être déplacée par l'erreur d'un copiste ou d'un réviseur qui aura conclu à tort qu'il s'agit déjà des gladiateurs.
[109] Ἐρρέτω καὶ τὰ Ἡγησίου μυθολπγήματα καὶ Μένανδρος τῆς ἐκείνου γλώττης ὁ στιχοποιὸς. Cette phrase est une véritable énigme, dont je ne réussis pas mieux que mes prédécesseurs à deviner le mot. J'ai laissé, sans les traduire, les mots τῆς ἐκείνου γλώττης auxquels je ne vois pas de sens. La mention de Ménandre après Euripide est toute naturelle, si c'est le poète comique qui est le στιχοποιός en question. Mais quel est l'Hégésias dont Tatien parle ici, et quel est le rapport qu'il établit entre Hégésias et Ménandre? Parmi les divers

Hégésias que nous connaissons, un sculpteur, un cynique, un auteur d'écrits sur l'agriculture cité par Varron, le cyrénaïque surnommé HeisiqanatoV, et l'orateur asiatique Hégésias de Magnésie, ces deux derniers sont les seuls assez importants pour que Tatien ait pu songer à eux. Mais il ne peut être question du *Pisithanate*; quant à l'orateur, ce mot de *fables* peut lui convenir; il était aussi historien, et on le comparait, pour son amour de l'extraordinaire, à Ctésias et à ses pareils. Mais quel rapport pourrait-il y avoir entre Ménandre et Hégésias? J'en ai trouvé, en cherchant bien, un, à la rigueur. Hégésias passe pour avoir imité Charisios (at Charisii vult Hegesias esse similis, dit Cicéron dans le *Brutus*, 83, 286), et d'autre part il y avait des gens qui prétendaient que Ménandre était le véritable auteur des discours attribués à Charisios (*Quintilien*, X, i. 70. Nec nihil profecto viderunt qui orationes, quae Charisii nomine eduntur, a Menandro scriptes putant. — J'emprunte ces textes à Süsemihl, t. II). Tatien aurait-il confondu Hégésias et Charisios? Ou bien voudrait-il que Charisios étant le modèle d'Hégésias, celui-ci dépendit ainsi lui-même de Ménandre? Mais je vois à cette hypothèse toutes sortes de difficultés; 1° je vois mal ce que viennent faire ici, où l'on n'attend que la mention de *fables dramatiques*, les récits merveilleux d'Hégésias l'historien; 2° je ne puis donner un sens à Μένανδρος τῆς ἐκείνου γλώτης ὁ στιχιποιός. Le texte doit être altéré, sans que je voie exactement comment. — La variante Ἡγησιλάου du *Parisinus* paraît moins autorisée que la leçon des deux autres manuscrits; ceux qui l'ont préférée (comme Harnack) ne l'ont fait sans doute que parce qu'elle prête à la correction souvent proposée: ‘Ἀκυσιλάου. Mais la mention d'Acusilaos n'est pas non plus ce qu'on attend ici. Quant à Ἡγησιλάου même, il n'y a rien à en tirer, malgré l'existence d'un philosophe de l'Académie qui s porté ce nom (Süsemihl, t. I). — S'il ne paraissait bien probable que Μένανδρος ὁ στιχοποιός est le comique, on pourrait se demander si cette phrase irritante, au lieu de se rattacher au morceau sur Euripide, n'introduit pas le suivant, sur les aulètes? Hégésias (ou Hégésilaos) serait-il un aulète? Sa γλώττα serait-elle la *languette* de sa flûte? Je me risque à exprimer toutes les imaginations qui me sont venues en tête, au cas où l'une d'elles pourrait mettre sur la voie de la solution quelqu'un de plus subtil que moi.

[110] Aristoxène de Tarente, le célèbre théoricien de la musique, auteur d'un Peri auletwn.

[111] Mot à mot : *ils négligent une de leurs épaules* (que le pallium ou le τρίβων laisse nue). Cf. Cyprien. *De bono patientiae* : exserti et seminudi pectoris inverecunda jactantia.

[112] Le célèbre cynique, le *Peregrinus* de Lucien.

[113] Qui les invitent à leur table. Le texte est donc clair et n'a pas besoin d'être corrigé.

[114] Ὁ δὲ κεκραγὼς μετ' ἀξιοπιστίας ἔκδικος γίνῃ σαυτοῦ. Ἔκδιλος, terme qui appartient à la langue ecclésiastique, signifie proprement *vengeur*. Il est employé déjà chapitre xvi, (à la fin, à propos des *Biaeothanati*). L'explication que donne Kukula de ce passage, à propos du mot ἀξιοπιστία, est tout à fait artificielle et tirée par les cheveux; la traduction de Harnack : *tu te contredis toi-même*, est beaucoup trop libre. Cela ne peut signifier littéralement que: *tu te venges toi-même, tu prends ta défense toi-même* (cf. la phrase du chapitre xvii). — Harnack a rapproché la fin de la phrase de la 1re ép. à Timothée, 6, 5. Le rapprochement est intéressant, mais il ne prouve pas que Tatien ait pensé à ce texte de saint Paul. On peut se demander si Tatien n'a pas voulu renvoyer aux païens l'injure adressée quelquefois aux chrétiens: cristemporoi.

[115] Ἀνάθεσις signifie ordinairement *offrande*, ce qui ne peut être le sens ici. Le mot a été employé par le médecin Arétée de Cappadoce au sens de: *superposition*, qui est bien, avec celui de *suspension*, d'où *offrande*, le sens naturel. Je me suis demandé un moment s'il ne fallait pas traduire : *amas*.

[116] La conjecture de Schwartz τὸν κόσμον ne répond en rien au sens du passage.

[117] Tatien veut dire que les écoles portent les noms de leurs fondateurs; quant aux grammairiens. Tatien les nomme ici parce qu'ils sont les auteurs des classifications traditionnelles d'après lesquelles les diverses sciences sont enseignées dans les écoles.

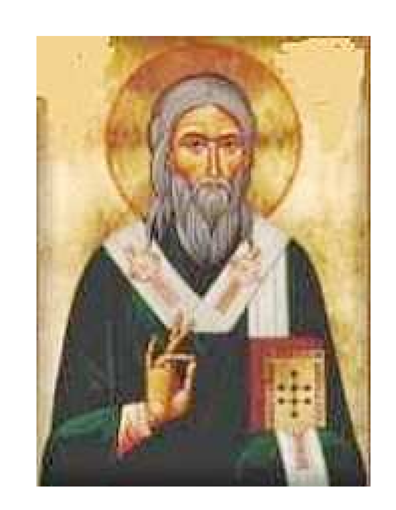
[118] Schwartz comprend: etsi eloquentiam vobis solis arrogatis; mais Harnack a bien vu que le sens est autre.
[119] Ce passage est selon Schwartz confus et altéré par une lacune. Il est certainement obscur, quoique Kukula en dise, à cause de l'emploi qu'y fait Tatien du mot de λόγος en divers sens (si le texte ne présente pas de lacune, et je crois probable qu'il n'y en a pas en effet). J'ai accepté la ponctuation de Wilamowitz. Schwartz, qui rattache les mots juswmenoi etc. (enflés par la gloire, etc.), non à l'interrogation qui précède, mais à la phrase qui suit, sans être sûr que la séparation contraire (adoptée auparavant) ne puisse pas être défendue. Mais cela a peu d'importance pour le sens du morceau en son ensemble. Je ne crois pas que nul consente au contraire à traduire ici (= manières, attitudes) par *figures de rhétorique*. Une fois admis que le texte est intact, il ne peut indiquer qu'une opposition entre les discours de parade, les discours épidictiques ou sophistiques, pleins de vent, et les doctrines plus sérieuses des philosophes (que Tatien combat aussi, mais qu'il ne peut pas ne pas distinguer des sophistes), qui se chuchotent dans l'ombre et la solitude de l'école: comparez, je suppose, un Aristide et un Epictète. —Les mots ἐπὶ τὰς γωνίας font involontairement songer aux mots de Caecilius dans l'*Octavius* (chapitre viii; noter que quelques lignes plus haut il est question de Diagoras, comme chez Tatien quelques lignes plus bas): latebrosa et lucifuga natio, iii publicum muta, in angulis garrula. Si l'on était certain que Minucius se fût servi, pour le discours de Caecilius, d'un discours écrit réel, contemporain, contre les chrétiens (Fronton), on pourrait se demander si Tatien ne vent pas rappeler, en le détournant de son sens et en le renvoyant aux païens, le même mot qui aurait inspiré le : *in angulis garrula*
[120] Tout ceci vise manifestement la manie atticiste, caractéristique du temps des Antonins.
[121] En réalité *Mélien*. La phrase ἀλλὰ τοῦτον... τετιμωρήκατε m'a l'air d'une sorte de parenthèse, par laquelle Tatien répond à l'objection qu'on pourrait lui faire, et qui se présente tout de suite à son propre esprit: *Diagoras a été condamné*.
[122] *Léon de Pella*, cf. Clément d'Alex., *Strom*., I, 322, D; évhémériste, auteur d'une prétendue *Lettre d'Alexandre le Grand à sa mère Olympias*.
[123] Callimaque, *Hymne à Zeus*, 8.
[124] Cette phrase et la suivante ont été différemment ponctuées et interprétées par les éditeurs.
[125] On voit ici un exemple curieux de ces brusques associations d'idées par lesquelles Tatien procède souvent et qui rendent si déconcertante sa méthode. Il a dit qu'il méprisait la mort et exprime de nouveau ce mépris en termes qui sont un souvenir homérique (οὐκ ἔχω καρδίαν ἐλάφου. *Iliade*, I, 225); cette réminiscence en provoque immédiatement une autre (*Iliade*, II, 212), qui sert de transition au développement suivant sur la futilité de la science grecque.
[126] Hérodore d'Héraclée, logographe qui avait écrit sur la légende d'Héraclès et celle des Argonautes. Cf. le fragment dans les *Fragmenta de* Müller, t. II.
[127] La Diane de Némi.
[128] Le monothéisme.
[129] Ces tyrans sont *les démons* (cf. fin du ch. vii et ch. viii); l'opposition est science entre eux et le *monarque* de la phrase précédente, le Dieu unique. Les considérations que ce texte a inspirées à M. Ramsay (*The Church in the Roman empire before A. D. 170*) sur le *cosmopolitisme* de Tatien manquent donc de fondement.
[130] Harnack a dit non sans raison que ce texte était le plus difficile de tout le discours de Tatien. Kukula n'a guère réussi, je crois, à le débrouiller; les difficultés commencent avec la phrase sur le *trésor caché*. Maran l'interprétait en la rapportant au mal, au démon, comme ce qui précède. Mais d'autre part, le *trésor caché* ne semble pouvoir venir que de l'Évangile (*Mathieu*, 13, 64). En cherchant le trésor caché de l'Évangile, nous donnons au trésor caché (le royaume de Dieu; — ou plutôt à l'esprit saint) le moyen de *prendre consistance* dans notre

âme (par opposition au mal, qui avait pu prendre consistance par l'effet du péché). La poussière dont nous nous couvrons doit être, comme l'entend Harnack, le mépris dont le monde poursuit les fidèles. La conjecture de Maran était nécessaire si l'on entendait tout le morceau du mal. Ceci admis, je commence, pour interpréter la dernière phrase, par la partie qui en est la plus claire; si le passage est bien inspiré de Mathieu, 13, 44, on ne verra guère qu'une idée qui puisse en donner la conclusion; le fidèle s'est dépouillé de ses biens, mais *il a acquis la possession d'un bien plus précieux* ce qui est exactement le sens de la proposition principale.
[131] Allusion au récit biblique de la confusion des langues.
[132] Ce chapitre xxxi (cité par Eusèbe, *Prép. Ev.*, X, ii) est le premier essai d'une chronologie comparée des traditions chrétiennes et païennes.
[133] Correction de Wilamowitz: les manuscrits Καλλίμαχος.
[134] Ni le texte d'Eusèbe, ni celui des manuscrits de Tatien ne peuvent être maintenus. Les 2 leçons sont en contradiction avec le chapitre xli où Tatien affirme avoir déjà dit qu'entre la guerre de Troie et la olympiade il y a eu un intervalle de 407 années : je suis Maran, Otto et Harnack, qui ont rétabli le texte de façon à répondre à ces objections; la date que l'on obtient ainsi pour la naissance d'Homère est celle que Clément d'Alexandrie (*Strom*., 1, 21) attribue à Sosibios de Laconie.
[135] *Iliade*, VIII, 87.
[136] Rappel de ce qui a été dit plus haut : κἂν πρεσβύτιδες ὦσι. même les vieilles femmes (et les vieillards) viennent se faire instruire de nos doctrines.
[137] *Iliade*, II, 212, 219. Ce développement, à partir de la phrase sur Achille est introduit par Tatien avec sa brusquerie ordinaire et le lien avec le contexte semble fort lâche. Il ne semble guère pouvoir être cherché que dans l'idée suivante : chez vous-mêmes, comme chez nous, a-t-on jamais fait attention aux différences d'âge, de santé, de beauté pour juger les hommes Exemples: Achille, Néopolème, Philoctète et même Thersite.
[138] Sur ce catalogue de statues féminines, qui, quoique Tatien en montre bien lui-même le lien avec son argumentation, prend les proportions d'un hors-d'œuvre.
[139] La traduction de Harnack ne peut se défendre non plus que la correction de Kukula au sens de: *les écoles de philosophie*. Je crois que tout l'embarras que cette phrase a donné vient de ce qu'on a mal compris à quoi se rapporte mallon. On a perdu de vue la phrase précédente : *Vous qui dites que nous ne faisons que bavarder entre femmes*, etc., *écoutez quelle frivolité chez les Grecs*. Il me paraît clair que Tatien veut dire: « Vous nous traitez de frivoles, mais vous l'êtes bien plus, comme le prouve une de vos pratiques les plus entachées de vaine gloire (la manie des statues, accordées même aux femmes). »
[140] Sur ce groupe de poétesses, cf. Kalkmann qui compare un groupement analogue dans l'épigramme d'Antipater de Sidon (*Anth*., IX, 26). — Prazilla de Sicyone (milieu du ve siècle) composa des scolies et des dithyrambes; Léarchis est la plus inconnue de toutes ces poétesses; je ne parle pas de Sapho; Erinna, donnée comme amie de Sapho, mais sans doute d'époque plus récente, est connue par sa *Quenouille*. Myrtis, d'Anthédon en Béotie, est de la génération qui a précédé Pindare; Myro (ou Mœro) de Byzance est la mère du poète tragique Homère, de l'époque alexandrine; rien à dire de Praxagoris et Clito. De ces diverses statues, une seule est identifiée: la Sapho de Silanion (Kalkmann, *ib*.).
[141] Anytè, de Tégée (commencement du iiie siècle), dont il nous reste de jolies épigrammes dans l'anthologie, et qu'Antipater, dans l'épigramme citée ci-dessus, appelle: un Homère femme, — Télésilla, d'Argos, se rattacherait plutôt par la date aux premières poétesses du groupe qui précède: — Nossis de Locres est du commencement de l'époque alexandrine. Aucune de ces statues n'est identifiée.
[142] Mnésarchis et Thaliarchis sont pour nous des inconnues. — Corinne est l'élève de Myrtis et la rivale de Pindare. — Peut-être y a-t-il une copie de la statue de Corinne par

Silanion dans une statuette de marbre e représentant une jeune fille debout, tenant un rouleau, avec une *capsa* à sa gauche; sur le socle est gravée l'inscription KOPINNA, d'une authenticité indiscutable ». S. Reinach, *Revue critique*, 1898, n° 3; et *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine*, tome II.
[143] C'est sans doute la mention faite un peu plus haut d'Erinna qui amène ce détail.
[144] Il est difficile de ne pas identifier Glaukippé avec l'Alkippé dont parle Pline l'ancien (*H. N.*, VII, 34. Kalkmann note toutefois que Pline ne parle pas expressément *d'une statue* (l'Alkippé).
[145] La Phryné de Praxitèle est encore une statue connue par des témoignages autres que ceux de Tatien.
[146] Je signale (cf. Kalkmann), le texte de Pline qu'on a rapproché de cette phrase de Tatien: « Niciaei nobilis pyctae. *Byzanti geniti*, qui, adulterio Aethiopis nata matre nihilo utoris colore differente, ipse avum regeneravit Ethiopem. H. N., VII, 51. » Mais sommes-nous en présence de deux traditions sur deux faits distincts, ou bien y a-t-il une confusion, soit chez Pline, soit chez Tatien? La première hypothèse me paraît la plus vraisemblable.
[147] L'œuvre de Pythagore est aussi une de celles que nous connaissons par d'autres témoignages. Cf. Kalkmann.
[148] Ce passage est un des plus difficiles à interpréter du catalogue. Les explications de Kalkmann qui pense que Tatien ne connaissait la fameuse vache que par ouï-dire et qu'il a fait de graves confusions, ayant dans l'esprit à la fois la vache de Myron et le groupe de la Niké sacrifiant un taureau, me paraissent bien peu satisfaisantes.
[149] Europe.
[150] L'héroïne de la tragédie d'Euripide Μελανίππη ἡ σοφή.
[151] Cf. Kalkmann. Aucun écrivain classique ne mentionne une statue élevée à Phalaris; mais cf. une allusion dans une des fausses épitres de Phalaris (la 337e, à la fin).
[152] Pline, *H. N.* VIII, 3, nomme la femme aux 30 enfants; elle s'appelait Eutychis; sa statue était au théâtre de Pompée; Pline n'en nomme pas l'auteur.
[153] Noter le rigorisme de Tatien, qui n'a rien à reprocher à Eutychis que son extraordinaire fécondité. Il y a là sans doute le germe de cette défiance contre la chair, de cette condamnation du mariage qu'il prêcha après sa rupture avec l'Église. (Cf. Irénée dans Eusèbe, *H. E.*, IV, 29, 1.)
[154] Cf. Kalkmann; il compare un fragment de Posidonius, qui avait parlé d'une femme ligure qui accoucha en travaillant aux champs (Müller, *Frg.*, *Hist. Gr.*, III, 275, 53.)
[155] Kalliadès est-il le Kalliadès de Pline, XXXIV, 85? Cf. Kalkmann.
[156] Le Ganymède de Léocharès est encore une des statues de ce catalogue qui sont connues par ailleurs.
[157] Cf. Justin, *Ap.*, II, 15.
[158] En ponctuant ainsi, rien n'est à suppléer dans le texte des manuscrits, aucune lacune à admettre.
[159] Il est essentiel de bien comprendre ce passage qui, mal interprété, a servi d'argument pour soutenir que le discours de Tatien était de très peu postérieur à sa conversion. Harnack traduit: *un homme qui naguère avait les mêmes répugnances que vous*. Kukula qui, d'ailleurs combat la date proposée par Harnack pour l'*Oratio*, a traduit à peu près de même en serrant cependant le texte d'un peu plus près, *qui naguère partageait votre infortune* (= votre impiété). Mais la construction véritable, bien vue autrefois par Maran, a été maintenue avec raison par Schwartz. Du reste, la phrase qui précède montre bien ce qu'exige le sens : il ne s'agit pas de savoir si Tatien a été ou non païen jadis; il s'agit de savoir si un homme, *qui n'est qu'un homme comme les autres*), a le droit d'oser, contre toute la tradition hellénique, contre toute la philosophie antérieure, soutenir les dogmes nouveaux des barbares. — Il n'y a

donc rien à conclure de ce passage sur la date de l'*Oratio*, qui n'est vraisemblablement pas d'aussi peu postérieure à la conversion de Tatien que le voudraient Harnack et Zhan.
[160] Solon, fragm. 18.
[161] Kukula a bien défendu le texte des manuscrits auquel rien n'est à changer. — Depuis ce chapitre, toute la fin du discours a été citée par Eusèbe. *Prép*. *Evang*., X. ii. 6-35, et plusieurs morceaux, par Clément d'Alexandrie (1er livre des *Stromates*).
[162] Après ἢ il y a dans le texto une lacune; c'est le 2e membre de la comparaison qui manque; je supplée à peu près comme Schwartz.
[163] Schwartz a suivi la liste d'Eusèbe d'Argeios à *Krotôpos*; les manuscrits de Tatien donnent: *Kriasos*, *Triopas*, *Argeios*, *Phorbas*, *Krotôpos*. — Plus bas, c'est aussi Eusèbe qui donne *Abas*, *Proitos* ; les mss. de Tatien: *Proitos*, *Abas*. Le second *Sthénélaos* est omis par le *Parisinus* de Tatien et les mss. N. D. d'Eusèbe.
[164] Les rois de Macédoine, d'Egypte et de Syrie n'ont évidemment que faire dans cette démonstration.
[165] Texte très incertain.
[166] Corrigé par Schwartz, en *Bakis* ; les manuscrits Ἰσάτιδος peuvent être exacts, car nous ne connaisson pas plus Drymon ou Hôros qu'Isatis.

Méliton de Sardes
Fragments de son apologie adressée à l'empereur Marc Aurèle



Méliton, évêque de l'église de Sardes, fut l'auteur de nombreux ouvrages, tous perdus : deux livres "Sur la Pâque", un livre "Sur la manière de vivre et sur les prophéties"; puis celui "Sur l'Eglise", le livre "Sur le dimanche", celui "Sur la foi de l'homme", celui "Sur la création", celui "Sur l'obéissance des sens à la foi"; et en outre le livre "De l'âme et du corps" ou "Sur l'un"; celui "Sur le baptême", celui "Sur la vérité et sur la foi et la naissance du Christ"; et un livre "Sur sa prophétie" ; et le livre "Sur l'hospitalité; La Clé"; et les livres "Sur le diable" et "l'Apocalypse de Jean" et le livre "Sur le Dieu incarné" , et surtout l'opuscule "A Antonin". Il fut en outre l'auteur d'une apologie adressée à Marc Aurèle. Il mourut vers 180.

Dans le livre adressé à l'empereur, Méliton rapporte que, sous son règne, ceci a été accompli contre nous :
"*Ce qui en effet n'était jamais arrivé, la race des adorateurs de Dieu est maintenant persécutée et chassée en Asie, par suite de nouveaux édits. Des sycophantes sans pudeur, convoitant les possessions d'autrui, tirent prétexte de ces ordonnances pour voler ouvertement et piller, de nuit et de jour, ceux qui n'ont pas commis d'injustice*."
Et, plus loin, il dit :
"*Si cela est fait par ton ordre, que ce soit bien ! Car un empereur juste n'ordonnerait jamais rien injustement, et nous-mêmes supportons avec plaisir la récompense d'une telle mort. Mais nous t'adressons cette seule requête, afin que tu connaisses d'abord les auteurs d'une telle jalousie et que tu décides avec justice s'ils sont dignes de la mort et du châtiment, ou bien du salut et de la tranquillité. Mais si la résolution même et ce nouvel édit ne sont pas de toi - il ne conviendrait même pas contre des ennemis barbares - nous te demandons bien davantage de ne pas nous abandonner à un tel brigandage public*."
A cela, il ajoute encore ces paroles :
"*En effet, la philosophie qui est la nôtre a d'abord fleuri chez les Barbares; puis elle s'est épanouie dans tes peuples sous le grand règne d'Auguste, ton ancêtre, et elle est devenue surtout pour ton empire un bien favorable. Car, depuis ce temps, la puissance des Romains s'est accrue de manière grande et éclatante : tu en es devenu l'héritier désiré et tu le resteras avec ton fils, en conservant la philosophie qui a été nourrie avec l'empire, et qui a commencé avec Auguste, que tes ancêtres eux aussi ont honorée à côté des autres religions. Et c'est une très grande preuve de son excellence que notre doctrine ait fleuri en même temps que l'heureux commencement de l'empire et que rien de mauvais ne soit arrivé depuis le règne d'Auguste, mais qu'au contraire tout ait été éclatant et glorieux, selon les prières de tous. Seuls entre tous, persuadés par des hommes malveillants, Néron et Domitien ont voulu mettre notre doctrine en accusation; depuis, par une déraisonnable habitude, le mensonge de la dénonciation s'est répandu contre nous. Mais tes pieux ancêtres ont redressé leur ignorance; souvent ils se sont adressés par écrit à beaucoup pour les blâmer, à ceux qui avaient osé innover au sujet des chrétiens. Parmi eux, ton grand-père Hadrien a manifestement écrit à beaucoup d'autres et à Fundanus, le proconsul qui gouvernait l'Asie; ton père, alors que tu régissais aussi toutes les affaires avec lui, a écrit aux villes, à notre sujet, de ne rien innover; parmi ces villes, aux habitants de Larisse, de Thessalonique d'Athènes et à tous les Grecs.*

Quant à toi, qui as au sujet des chrétiens la même opinion qu'eux, et encore plus remplie d'humanité et de philosophie, nous sommes assurés que tu feras tout ce que nous te demandons."
Voilà ce qui est exposé dans l'ouvrage dont nous avons parlé.

Eusèbe HE 4.26

Athénagore d'Athènes
Supplique en faveur des chrétiens.

Traduction française : M. DE GENOUDE
publiée dans la
"Défense du christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Eglise", 1843
Source : le site de Remacle

Tandis qu'il ne nous reste presque rien des apologies de certains auteurs pour lesquels nous avons des éléments biographiques anciens, la situation est inverse concernant Athénagore : Eusèbe l'ignore, Jérôme aussi. Que sait-on, finalement de lui ? Athénien d'origine, ou peut-être d'adoption, il avait reçu une formation de philosophe avant de devenir chrétien. Cette conversion a-t-elle fait suite à une étude assidue des écrits de la Bible dans le but de les combattre, comme l'avance Philippe de Sidé, au Ve siècle ? Toujours est-il qu'il que, devenu chrétien, il voulu mettre ses compétences au service de sa foi et adressa une apologie à l'empereur, probablement en 177. Le même Philippe de Sidé avance qu'Athénagore aurait été le fondateur de l'école catéchétique d'Alexandrie, sans qu'il soit actuellement possible de confirmer ceci, ni de l'exclure tout à fait.
Outre cette apologie, il nous reste aussi son "Traité sur la résurrection des morts".

Aux empereurs M. Aurèle-Antonin, et L. Aurèle-Commode, vainqueurs des Arméniens et des Sarmates, et, ce qui est plus grand encore, philosophes.
I. Votre empire, grands princes, n'est point soumis partout aux mêmes lois et aux mêmes usages ; et chacun peut suivre les institutions de son pays, quelque ridicules qu'elles soient, sans avoir à craindre ni juges, ni lois. Ilion fait on dieu d'Hector, et adore Hélène sous le nom d'Adrastie: Sparte honore Agamemnon comme Jupiter, et Philonoé fille de Tyndare ; Ténédos invoque Ténen. Les Athéniens offrent des sacrifices à Neptune Érechthée, et célèbrent en même temps des cérémonies et des mystères en l'honneur d'Agraule et de Pandrose, bien qu'on les regardât comme des impies pour avoir ouvert le coffre qui renfermait le dépôt confié à leur garde. En un mot, tous les peuples et toutes les nations offrent les sacrifices et célèbrent les mystères qui leur plaisent. Les Egyptiens regardent comme des dieux les chats, les crocodiles, les serpents, les aspics et les chiens. Vous et vos lois vous dites à tous qu'on est impie et criminel de ne reconnaître aucun dieu, et qu'il est nécessaire que chacun adore celui qu'il voudra, que la crainte de la Divinité détourne du mal. Pourquoi notre nom (qu'il ne vous blesse pas, ainsi qu'il irrite la multitude indignée de l'entendre seulement prononcer) ; pourquoi, dis-je, notre nom est-il en horreur? Ce n'est pas le nom, c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice. Tous admirent votre douceur, votre mansuétude, 281 votre clémence et votre humanité, qui permettent à chacun de vivre selon ses lois : vous traitez toutes les cités avec les égards et la distinction qu'elles méritent ; et le monde entier, grâce à votre sagesse, jouit d'une paix profonde. Pour nous autres qu'on appelle Chrétiens, nous sommes les seuls exclus de votre bienveillance : que dis-je, vous souffrez que des hommes innocents, pénétrés, comme nous le prouverons, des sentiments les plus religieux et pour Dieu et pour les empereurs, soient opprimés, dépouillés, persécutés, et uniquement à cause de leur nom ! Nous avons donc osé exposer notre cause au grand jour. Ce discours vous montrera jusqu'à que! point tout est méconnu à notre égard, lois, équité, raison. Nous vous supplions de jeter aussi sur nous un regard de bienveillance, afin d'arrêter le glaive de la calomnie et qu'il cesse de nous immoler.
C'est peu que l'injustice nous dépouille, que l'ignominie nous flétrisse ; que la haine nous ravisse les plus précieux avantages : il est vrai que nous méprisons tous ces biens que les

mortels recherchent avec tant d'ardeur ; nous les méprisons, nous qui avons appris non-seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, à ne pas appeler en justice l'ennemi qui nous attaque et nous dépouille, mais à présenter l'autre joue a ceux qui nous donnent un soufflet, à céder notre manteau à celui qui nous enlève notre tunique. Mais, après nous avoir ravi nos biens, on en veut à notre vie, on nous accuse dune multitude de crimes dont on ne saurait même nous soupçonner et que nous pourrions plus justement reprocher à nos calomniateurs et à ceux qui leur ressemblent.
II. Certes, si l'on peut nous convaincre d'un seul crime quel qu'il soit, nous ne demandons point de grâce ; qu'on nous fasse subir les plus cruels supplices, nous les appelons sur nous. Mais si les accusations ne portent que sur notre nom (qu'ont-elles été jusqu'à ce jour, sinon des propos vagues répandus dans le peuple? Jusqu'ici on n'a pu convaincre 282 du moindre crime un seul Chrétien) ; c'est à vous, grands princes, dont l'humanité égale les lumières, à nous mettre sous la sauvegarde des lois, afin qu'à l'exemple des peuples et des cités qui partout vous bénissent, nous puissions aussi vous rendre grâce et nous glorifier de n'être plus en butte aux traits de la calomnie. Vous êtes trop justes pour souffrir que tandis qu'on ne punit les autres accusés qu'après avoir bien constaté leur crime, nous seuls soyons condamnés sur notre nom et qu'il l'emporte sur nos raisons devant les tribunaux ; car vos juges ne s'informent point si un Chrétien est coupable dans sa conduite, ils attachent à son nom l'infamie du crime. Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom. On n'est bon ou mauvais qu'à raison de sa conduite et de ses actions; vous le saviez mieux que personne, vous qui êtes versés dans la philosophie et dans tous les genres de connaissances. Aussi ceux qui sont appelés devant vos tribunaux, sous la prévention même des plus grands crimes, se reposent sur l'espérance que vous interrogerez leur vie avant tout ; que le nom des personnes ne vous ébranlera point parce qu'il est vain en lui-même, et que vous ne vous arrêterez pas aux accusations, si elles sont fausses ; ils savent qu'une impartiale justice prononce l'arrêt qui condamne ou l'arrêt qui absout.
Ce droit, qui est le droit de tous, nous le réclamons aussi pour nous, nous demandons qu'on ne nous haïsse et qu'on ne nous punisse point à cause du nom que nous portons : car en quoi ce nom est-il un crime? Qu'on nous juge sur un fait coupable en soi-même : s'il est faussement avancé, qu'on nous acquitte ; s'il est prouvé, qu'on nous condamne ; en un mot, que le jugement porte non pas sur un nom, mais sur un crime ; il n'est de criminel parmi nous que celui qui prend notre nom sans professer notre doctrine. Quand on juge un philosophe, innocent ou coupable, on ne le juge pas avant l'examen de sa conduite, sur le nom seul de l'art ou de 283 la science qu'il professe ; on le punit si son crime est prouvé, sans qu'il en rejaillisse aucun déshonneur sur la philosophie elle-même ; car il n'est criminel que parce qu'il n'est pas on vrai philosophe, la science est innocente de son crime et hors d'atteinte ; mais il est absous, si l'accusation est calomnieuse ; qu'on nous laisse donc jouir de cette égalité de droit, qu'on examine notre vie, et qu'on cesse de nous faire on crime de notre nom.
En commençant l'apologie de notre doctrine, je dois voue supplier d'abord, grands princes, de m'écouter avec impartialité, de ne point vous laisser entraîner, ni préoccuper par des bruits populaires et absurdes, mais d'accorder à l'examen de notre cause cet amour de la vérité et de la science dont vous faites profession. De cette manière, vous n'aurez à vous reprocher aucune imprudence; et pour nous, déchargés désormais des crimes que la malignité nous impute, nous cesserons enfin de nous voir poursuivis par la haine.
III. On nous accuse de trois crimes : d'être des athées, de nous nourrir de chair humaine comme Thyeste, d'être incestueux comme Œdipe. Si ces crimes sont prouvés, n'épargnez ni l'âge, ni le sexe ; punissez-nous par tous les genres de supplices ; exterminez-nous sans pitié, nous, nos femmes et nos enfants, si quelqu'un de nous vit à la manière des brutes. Et certes l'animal lui-même ne s'approche point d'un animal de son sexe ; il s'unit selon les lois de la nature pour le seul temps nécessaire à la génération, et non pour se livrer sans frein à ses

penchants ; il reconnaît aussi ceux qui lui ont fait du bien. Quel supplice mériterait l'homme qui descendrait au-dessous de la brute; quel châtiment pourrait égaler son crime? Mais si on ne trouve laque des accusations et des calomnies dénuées de tout fondement, suite naturelle de l'acharnement du vice contre la vertu, puisque par un décret divin, une guerre éternelle est allumée entre les êtres d'une nature contraire ; si vous-mêmes vous êtes les témoins de notre in- 284 nocence, vous qui défendez de nous accuser à cause de notre nom, il est de votre devoir de vous assurer de nos mœurs, de notre doctrine, de notre obéissance, de nos sentiments pour vous, votre famille et votre empire, et de tenir la balance égale entre nos accusateurs et nous : nul doute que la victoire ne reste à ceux qui sont toujours prêts à donner leur vie pour soutenir la vérité.

IV. Afin d'éviter le reproche de n'avoir pas réfuté tous mes adversaires, j'irai au-devant de chacun des griefs qu'ils nous imputent. Et d'abord, à l'égard du crime d'impiété dont on nous accuse avec tant d'injustice, je dirai que les Athéniens eurent raison de condamner Diagoras comme athée. Non content de divulguer et de révéler à la foule les secrets d'Orphée, les sacrifices de Cérès, d'Eleusis, et les mystères des Cabres, il mutilait encore la statue d'Hercule, pour faire cuire ses légumes, et portait l'audace jusqu'à publier hautement, et devant qui voulait l'entendre, qu'il n'y avait point de Dieu. Peut-on nous appeler des athées, nous qui confessons l'existence d'un Dieu, qui le distinguons de la matière, qui mettons entre l'un et l'autre une si grande différence? (Car nous disons que Dieu est incréé et éternel, et que l'esprit seul et la raison peuvent le comprendre, tandis que la matière est créée et corruptible.) Si nous pensions comme Diagoras, sur la Divinité, après toutes les preuves que nous avons sous les yeux des hommages qu'elle mérite à tant et à de si justes titres, témoins l'ordre invariable, l'harmonie constante, la grandeur, la magnificence, la beauté de l'univers, sans doute on aurait droit de nous accuser d'être des athées et de nous punir de mort.

Mais puisque nous reconnaissons un Dieu unique et incréé (car ce qui est ne commence pas, mais bien ce qui n'est point), un Dieu qui a tout fait par son Verbe, il est absurde de nous calomnier et de nous persécuter.

V. Vous ne regardez pas comme des athées les poètes 285 et des philosophes qui se sont occupés de Dieu. Euripide doutait de l'existence de ces dieux qui tiennent leur titre de l'ignorance et des préjugés vulgaires, lorsqu'il disait :

« Si Jupiter réside au plus haut des cieux, il ne devrait pas faire peser l'infortune sur le juste. »

Mais parlant du Dieu que la raison nous découvre, c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Voyez-vous, dit-il, cet être sublime qui embrasse l'immensité des cieux, et environne la terre d'une ceinture humide; vous dites que c'est Jupiter, dites plutôt que c'est Dieu. »

Car il ne connaissait pas la nature des autres auxquels on a coutume de donner des noms : de votre Jupiter, disait-il, je ne saisis qu'un vain son; et il ne voyait pas à quoi se rattachaient ses noms. A quoi bon des noms pour désigner des choses qui n'existent point? Mais s'élevant à l'être invisible par la contemplation de ses œuvres, il voyait clairement ce qui le révèle dans les cieux et sur la terre ; il comprenait que celui qui a créé toutes ces choses et qui te gouverne par son esprit était Dieu; il démontrait que ce Dieu devait être unique, et désignait quel devait être le lieu de son séjour : en cela il était d'accord avec Sophocle, qui s'écrie, au sujet de la nature divine et des beautés qu'elle a répandues dans ses œuvres : oui, il n'est qu'un Dieu, un seul Dieu créateur du ciel et du vaste univers.

VI. Philolaüs, de son côté, assurant que tout est renfermé dans le sein de Dieu, comme dans une prison, démontre et son unité, et sa nature immatérielle. Ecoutez comment Lysis et Opsimus définissent Dieu : c'est un nombre incalculable, a dit l'un ; c'est l'excédant du nombre le plus grand sur le nombre qui l'approche de plus près, a dit l'autre. Si donc le plus grand nombre, comme disent les pythagoriciens, est la dizaine, puisque ce nombre contient 286 en lui-même tous les rapports de nombre et d'harmonie, et si en même temps le nombre neuf l'approche de plus près, Dieu est l'unité, c'est-à-dire un; car ce nombre dix surpasse

exactement d'une unité celui qui lui est immédiatement inférieur. Je vais aussi exposer le sentiment de Platon et d'Aristote. Toutefois, en rappelant ce qu'ils ont dit sur la Divinité, mon intention n'est point de développer tout leur système; car autant vous surpassez les autres en sagesse et en puissance, autant vous l'emportez sur eux par vos travaux et vos recherches dans tous les genres d'érudition. Et toutes les parties de la science vous sont si familières, que ceux qui n'en cultivent qu'une branche ne la connaissent pas plus à fond que vous ne la connaissez vous-mêmes. Mais comme nous ne pouvons prouver, sans citer les noms, que nous ne sommes pas les seuls à reconnaître l'unité de Dieu, je réunis ici les différentes opinons. Platon dit : « Il est difficile d'arriver à la connaissance du créateur et père de cet univers; et quand on l'a connu, il est presque impossible d'oser en parler publiquement. » Ce philosophe parlait ici du Dieu unique, éternel, incréé; s'il en reconnaît d'autres, comme le soleil, la lune et les étoiles, il les considère comme des êtres créés. C'est ainsi qu'il fait parler Jupiter : « Dieu des dieux que j'ai créés, ils ne peuvent être anéantis sans ma volonté ; car tout ce qui est lié peut être délié. » Si donc Platon ne fut point un athée en reconnaissant un Dieu unique, incréé, créateur de toutes choses, comment pourriez-vous nous condamner comme des athées, nous qui, à l'exemple de Platon, reconnaissons et adorons le Dieu qui a tout fait par son Verbe, et qui maintient et conserva tout par son esprit.
Aristote et ses disciples reconnaissent aussi un seul Dieu mais ils en font une espèce d'animal composé d'un corps et d'une âme : son corps, disent-ils, se compose de la réunion des planètes qui roulent dans l'univers, et son âme est la 287 raison qui préside au corps; immobile elle-même, elle est le principe de tout mouvement. Les stoïciens, bien qu'ils semblent multiplier la Divinité par les différents noms qu'ils lui donnent, à raison du changement que subit la matière dans laquelle, selon eux, l'esprit de Dieu se répand, n'admettent réellement qu'un seul Dieu. En effet, si Dieu est un feu subtil répandu partout, pour tout féconder, et renfermant le principe et la vie de tous les êtres qui naissent au gré du destin; si son esprit parcourt le monde entier, il s'ensuit qu'ils ne reconnaissent réellement qu'un seul Dieu, appelé Jupiter, quand on parle du feu; Junon, quand il s'agit de l'air, et qui prend divers autres noms, selon les différentes parties de matière qu'il pénètre.
VII. Puis donc que tous les philosophes se sont vus forcés, comme malgré eux, de reconnaître un seul Dieu, quand ils ont remonté au premier principe des choses ; puisque nous-mêmes nous reconnaissons pour Dieu unique l'auteur de cet univers, pourquoi leur permettre de dire et d'écrire impunément sur la Divinité tout ce qui leur plaît, tandis que la loi nous en fait un crime à nous, qui pouvons établir, sur des témoignages certains et des preuves évidentes, la vérité de notre croyance sur l'unité de Dieu ? Car les poètes et les philosophes ont effleuré cette importante question, comme tant d'autres, en nous livrant leurs conjectures, d'après quelques lumières reçues d'en haut il est vrai; mais du reste, sans autres guides qu'eux-mêmes dans leurs efforts impuissants pour arriver à la vérité. Car ce n'est pas de Dieu, mais d'eux-mêmes, qu'ils se sont flattés d'apprendre ce qu'il faut penser de la Divinité, et voilà pourquoi ils se sont partagés en tant d'opinions différentes sur Dieu, sur une matière, sur les formes, sur le monde. Quant à nous, nous avons pour garants de notre croyance et de notre foi les prophètes, qui nous ont enseigné ce qu'il faut croire sur Dieu et sur ses divins attributs, après l'avoir ap- 288 pris eux-mêmes de l'Esprit saint. Vous qui remportez sur tes autres par votre sagesse et votre piété envers le vrai Dieu, vous conviendrez avec nous que ce serait outrager la raison que de refuser de croire à l'esprit de Dieu, parlant par les prophètes, qui n'étaient que des instruments dociles pour ajouter foi à des opinions humaines.
VIII. Ecoutez maintenant comment nous prouvons l'existence d'un seul Dieu, créateur de cet univers, et vous verrez comme chez nous le raisonnement est d'accord avec la foi. S'il existe dès le commencement deux ou plusieurs dieux, assurément ils étaient dans un même lieu, où ils vivaient séparés. Or, ils ne pouvaient être ensemble; car s'ils sont dieux, ils ne peuvent être semblables.; dès-lors qu'ils sont incréés, ils sont différents; ce n'est qu'entre les êtres créés et

conformes à un modèle que peut se trouver quelque ressemblance, il n'en peut exister aucune entre des êtres incréés, parce que, ne sortant point d'un autre, ils n'ont point été formés sur lui. On dira peut-être crue ces dieux étaient unis de manière à former les parties d'un seul et même tout, à peu près comme la main, l'œil, le pied et les autres parties du corps ne forment qu'un seul animal. Oui, s'il s'agissait d'un homme, de Socrate, par exemple, on pourrait dire qu'il est divisible et composé de plusieurs parties; mais Dieu est incréé, impassible, inaltérable : dès-lors il n'est sujet à aucune division ; mais si ses dieux vivent séparés, comme le Dieu créateur du monde est dans son ouvrage, au-dessus et autour de son ouvrage, où sont donc les autres dieux ?

Car si le monde, puisqu'il est rond, se compose de sphères célestes, le créateur du monde remplit nécessairement son ouvrage, pour étendre à toutes les parties les soins de sa providence, où sera donc la place d'un autre dieu ou de plusieurs autres dieux ? Assurément elle n'est point dans le monde, puisque c'est le séjour d'un autre ; ni autour du 289 monde, car le Dieu, créateur du monde, est au-dessus du monde. SI donc elle n'est ni dans le monde, ni autour du monde (puisque le créateur occupe toutes les parties de cette circonférence), où donc sera-t-elle ? Est-ce hors du monde et de Dieu? Est-ce dans un autre monde, ou autour d'un autre monde ? Mais si cet autre Dieu est dans un autre monde, ou autour, il n'est pas autour de nous ; il ne règne pas sur nous ; dès-lors son pouvoir n'est pas infini, puisqu'il est circonscrit dans un lieu déterminé. Si donc il n'est ni dans un autre monde (puisqu'il existe déjà un Dieu qui remplit tout), ni autour d'un autre monde (puisque ce Dieu occupe tout), il s'ensuit qu'il n'existe nullement, puisqu'il ne lui reste aucun lieu qu'il puisse habiter. Quand même on le supposerait quelque part, que serait-il, puisque le monde est en la possession d'un autre et que lui-même, placé au-dessus du créateur du monde, ne serait ni dans le monde, ni autour du monde ? Il n'est assurément aucun lieu où cet autre dieu puisse se trouver, puisque le Dieu dont nous parlons remplit par sa présence tout ce qui est au-dessus du monde. A-t-il une providence ? Car il n'a rien fait, s'il ne veille sur rien. Eh bien ! s'il ne fait rien, s'il ne s'occupe de rien, s'il n'existe aucun lieu qu'il puisse habiter, il n'y a donc qu'un seul Dieu, un seul créateur du monde.

IX. Notre croyance paraîtrait une doctrine toute humaine, si elle n'était appuyée que sur de pareils raisonnements; mais chez nous le raisonnement est fortifié par l'autorité de nos divins oracles. Vous êtes trop instruits pour ignorer que nous avons eu un grand nombre de prophètes, tels que Moïse, Isaïe, Jérémie, qui, ravis, hors d'eux-mêmes, obéissaient au mouvement de l'Esprit saint et répétaient ses expirations; car il se servait d'eux comme le musicien se sert d'une lyre, d'où il tire les sons qu'il lui plaît. Que disent-ils ? « Le Seigneur est notre Dieu ; nul autre ne lui sera comparé. » Et puis : « Moi le Seigneur, je suis le premier et le 290 dernier, et hors de moi il n'y a point de Dieu. Avant moi il n'y a point de Dieu, il n'y en aura point après moi. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autres que moi. » Et, parlant de sa grandeur, il s'écrie : « Le ciel est mon trône, la terre mon marchepied. Quelle maison me bâtirez-vous, quel est le lieu de mon repos?

Mais je vous laisse à vous-mêmes le soin, d'ouvrir ces livres sacrés, et d'étudier les divins oracles qu'ils renferment afin que vous puissiez repousser comme il convient les calomnies dont on nous charge.

X. J'ai suffisamment démontré que nous ne sommes point des athées, puisque nous reconnaissons un seul Dieu, incréé, éternel, invisible, impassible, immense, que rien ne peut contenir, et qui ne peut être saisi et compris que par l'esprit et la raison, environné de lumière et de beauté, esprit tout-puissant, inénarrable, qui a tout créé, tout ordonné, et qui conserve tout par son Verbe ; car nous reconnaissons aussi le Fils de Dieu. Et qu'on ne trouve point ridicule que nous donnions à Dieu un fils. Car ce que nous croyons de Dieu le père ou de son fils ne ressemble point aux inventions fabuleuses de ces poètes qui ne font pas leurs dieux meilleurs que les hommes. Mais le Fils de Dieu est le Verbe, la pensée et la vertu du Père ; car

tout a été fait par lui et avec lui, puisque le Père et le Fils ne sont qu'un. Or, comme le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, par l'unité et la vertu de l'esprit, il s'ensuit que le Fils de Dieu est la pensée et le Verbe du Père.
S'il vous plaît de rechercher, avec la haute intelligence qui vous distingue, ce que c'est que le Fils, je dirai en peu de mots qu'il est la première production du Père, non point qu'il ait été fait comme les créatures ; car, de toute éternité Dieu avait en lui-même son Verbe, puisque sa raison est de toute éternité, mais il est sorti du Père pour être la forme et le principe de toutes les choses matérielles, qui étaient confuses, 291 mêlées, les plus subtiles avec les plus grossières, dans un affreux chaos. C'est l'Esprit saint qui nous l'apprend : « Le Seigneur, dit-il, m'a possédé au commencement de ses voies ; avant ses œuvres j'étais. » Et cet Esprit saint lui-même, agit dans les prophètes, nous disons qu'il émane de Dieu et qu'il retourne à Dieu, comme le rayon du soleil retourne au soleil. Qui ne s'étonnera qu'on traite d'athées les chrétiens qui disent qu'il y a un Dieu père, un Dieu fils, Saint-Esprit, unis en puissance et distingués en ordre? Ce n'est point là que se borne notre théologie ; car nous reconnaissons aussi une multitude d'anges et de ministres que le Dieu, auteur et créateur de toutes choses, a établis et distribué, pour être présent partout et prendre soin des éléments, des cieux et de l'univers.
XI. Ne vous étonnez pas, grands princes, si je cherche à vous expliquer clairement notre doctrine; je veux que la vérité vous soit bien connue, afin que vous ne soyez pas entraînés par les préjugés Insensés du vulgaire, et voilà pourquoi je m'applique à vous faire l'exposé le plus exact et le plus fidèle : pour vous montrer combien nous sommes loin d'être des athées, nous pourrions invoquer nos préceptes de morale, préceptes qui ne viennent point de l'homme, mais qui ont été donnés et révélés par Dieu même. Quels sont donc ces préceptes dont on nourrit notre enfance ? Les voici : « Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez des enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » En plaidant notre cause devant des princes philosophes, qu'il me soit permis d'élever la voix et m'écrier librement : Parmi tous ces grands savants, si habiles à détruire les sophismes, à éclaircir les équivoques; parmi ces grammairiens qui donnent l'étymologie des mots, 292 qui enseignent les homonymes et les synonymes, les catégories et les axiomes, ce que c'est que le sujet, ce que c'est que l'attribut, et qui, avec tout cet étalage de science, promettent le bonheur à ceux qui les écoutent, en trouvez-vous beaucoup qui mènent une vie si pure, si vertueuse, que loin de haïr leurs ennemis, de maudire ceux qui les ont maudits les premiers, ce qui serait déjà faire preuve d'une grande modération, ils les aiment, ils les bénissent et prient pour ceux qui leur dressent des embûches ? Au contraire, ne sont-ils pas occupés jour et nuit à chercher dans leur art le secret de leur nuire, à leur tendre des pièges et à tramer leur perte? Ils montrent par là que c'est l'art de bien dire qu'ils professent, et non l'art de bien faire. Mais regardez les Chrétiens, vous trouverez chez eux des ignorants, des artisans, de vieilles femmes qui ne peuvent, il est vrai, démontrer par le raisonnement la vérité de leur doctrine, mais qui vous en persuaderont l'excellence par la sainteté de leur vie; car ils ne se répandent point en belles paroles ; mais ils font briller leurs œuvres : ils ne frappent point celui qui les frappe, ils n'intentent point de procès à celui qui les dépouille, ils donnent à ceux qui demandent, ils chérissent le prochain comme eux-mêmes.
XII. Et quoi ! Pensez-vous donc que nous aurions tant à cœur l'innocence et la pureté, si nous n'étions persuadés qu'un Dieu est témoin de toutes nos actions ? Non sans doute ; mais parce que nous sommes convaincus que nous rendrons compte de toutes nos œuvres au Dieu qui nous a créés, nous et le monde, nous avons choisi un genre de vie méprisé de la multitude, mais plein d'humanité et de modération. Nous ne craignons rien sur la terre, pas même la mort, persuadés que nous sommes que rien ne peut être comparé aux biens que nous

recevrons dans le ciel, des mains du souverain juge, en récompense d'une vie toute de sagesse, de vertu, et employée à faire le bien. Platon prétend que Minos et Rhadamanthe jugeront et puniront tes méchants ; et nous di- 293 sons : Ce Minos et ce Rhadamanthe, et même leurs pères, s'ils existent, personne en un mot n'échappera au jugement de Dieu. Quoi ! on regardera comme vertueux des hommes dont la maxime ordinaire est celle-ci : « Mangeons et buvons, car nous un mourrons demain; » des hommes qui ne voient rien au-delà du tombeau, qui croient que la mort est sommeil profond, un oubli éternel de tout (car le sommeil et la mort sont jumeaux, a dit un poète). Et nous, qui méprisons cette vie passagère, et qui ne tendons à la félicité éternelle que par la foi en un seul Dieu, en son Verbe, sachant quelle est l'union du Fils avec le Père, quelle est la communication du Père avec le Fils, ce que c'est que le Saint-Esprit, quelle est l'intime union des trois personnes, c'est-à-dire de l'Esprit, du Fils et du Père, et leur distinction dans leur unité ; nous qui savons que la vie que nous attendons est au-dessus de toute expression; que nous ne pouvons y arriver qu'en nous conservant purs et irréprochables, et qui nous ne bornons pas seulement à aimer nos amis; car, dit le Seigneur, « si vous aimez ceux qui vous aiment, et si vous prêtez à ceux qui vous prêtent, quelle récompense aurez-vous? » Nous qui épurons tous les jours notre vertu, et qui vivons de manière à n'avoir rien à redouter du souverain juge, on nous regarde comme des impies ! Des raisons graves et nombreuses que nous pourrions citer, nous en détachons quelques-unes d'un faible poids, pour ne point trop fatiguer votre attention. Ceux qui goûtent du miel ou du lait peuvent juger sur une partie de la bonté du tout.

XIII. Cependant, comme la plupart de ceux qui nous accusent d'athéisme n'ont pas la plus légère connaissance de Dieu, et qu'ils ignorent entièrement toutes les choses naturelles et divines, mesurant la piété sur le nombre des victimes, et nous faisant un crime de ne pas reconnaître les dieux qu'adorent vos cités, examinez ici, grands princes, je vous prie, deux choses importantes : d'abord, pourquoi nous 294 n'immolons pas de victimes. L'ouvrier et le Père de toutes choses n'a besoin ni de sang, ni de fumée, ni de fleurs, ni de parfums. N'est-il pas lui-même l'odeur la plus suave? lui manque-t-il quelque chose au dedans ou au dehors? Le reconnaître pour celui qui a étendu et arrondi les cieux au-dessus de nos têtes, affermi la terre comme centre du monde, rassemblé les eaux dans les mers, séparé la lumière des ténèbres ; qui a parsemé d'astres divers la voûte céleste, et fait sortir de la terre toutes les espèces de plantes, qui a créé les animaux et formé l'homme à son image, n'est-ce pas lui offrir le sacrifice le plus agréable à ses yeux ?

Lors donc que nous reconnaissons Dieu comme le créateur souverain qui gouverne et conserve toutes choses par sa puissance et sa sagesse; lorsque nous élevons vers lui des mains pures, qu'aurait-il besoin d'hécatombe? « Ce ne sont, dit un poète, ni les victimes, ni de touchantes prières, ce ne sont ni les libations, ni la fumée des sacrifices qui peuvent apaiser les dieux, si l'on a transgressé la loi, si l'on a péché. » Pourquoi présenter à Dieu des holocaustes dont il n'a pas besoin? Il demande une victime non sanglante, il demande un culte éclairé et raisonnable.

XIV. Quant au reproche que nous font nos ennemis de ne point fréquenter leurs temples et de ne point adorer leur dieu, il est entièrement dénué de raison, puisque ceux-mêmes qui nous l'adressent ne s'accordent point entr'eux sur leurs divinités. Ainsi Athènes reconnaît pour Dieu Célénus et Métanire ; la Macédoine rend un culte à Ménélas, lui offre des sacrifices et lui consacre des jours de fêtes. Cependant les habitants d'Ilion n'entendent qu'avec horreur le nom de ce dernier, tandis qu'ils célèbrent la mémoire d'Hector. L'île de Scio rend des honneurs divins à Aristée, qu'elle regarde comme Jupiter ou Appollon; Thasso révère Théagène, qui pourtant se souilla d'un meurtre aux jeux olympiques. Samos honore Lysandre, malgré ses meurtres et ses forfaits ; Hé- 295 siode et Alcman déifient Médée ; les Céliciens, Niolée ; les Siciliens, Philippe, fils de Bulacide ; les habitants d'Amathonte, Onésilas; les Carthaginois, Amilcar. Mais que dis-je? un jour entier ne pourrait me suffire pour nommer tous ces dieux.

Puisque nos ennemis ne s'accordent point eux-mêmes sur leurs divinités, pourquoi nous faire un crime de ne point partager leurs croyances religieuses ? Écoutez encore ce qui se pratique en Égypte : n'est-ce pas le comble du ridicule ? Dans leurs temples, où la foule se presse, les Égyptiens se frappent la poitrine parce que leur dieu est mort, et à ce mort ils offrent des sacrifices comme à un Dieu. Mais pourquoi s'en étonner, quand on sait qu'ils élèvent les animaux au rang de la Divinité, et qu'à leur mort ils se rasent la tête ; quand on sait qu'ils les ensevelissent dans des temples, et prescrivent des deuils publics? Si donc nous sommes impies, parce que nous n'adorons pas vos dieux, toutes les cités, toutes les nations sont impies, car il n'en est aucune qui adore les mêmes divinités.

XV. Mais quand tous les peuples adoreraient les mêmes dieux, quoi donc? Parce que la plupart confondent Dieu avec la matière, ne savent point distinguer l'intervalle qui les sépare, adressent des prières à de vains simulacres, nous qui savons discerner et séparer ce qui est increé et ce qui est créé, ce qui est et ce qui n'est point, ce qui se conçoit par l'esprit ou se conçoit par les sens, et donner à chaque chose le nom qui lui convient, irons-nous aussi adorer d'absurdes simulacres? Certes, nous en convenons, si Dieu et la matière ne sont qu'une seule et même chose, désignée sous deux noms différents, il est évident que nous sommes des impies, de ne point adorer la pierre, le bois, l'or et l'argent; mais si, au contraire, il se trouve entre l'un et l'autre une aussi prodigieuse différence que celle qui existe entre l'ouvrier et la matière placée sous sa main, pourquoi nous faire un crime de le reconnaître?

296 Or, qui ne voit que la matière est, à regard de Dieu, ce que l'argile est à l'égard du potier? L'argile est la matière, le potier est l'ouvrier.

L'argile par elle-même ne peut se convertir en vases sans le secours de l'art, de même que la matière capable de recevoir toutes les formes n'aurait reçu, sans Dieu, ni forme, ni figure, ni ornement. Si donc nous ne mettons point le vase de terre au-dessus du potier, ni les vases d'or au-dessus de celui qui les a faits; mais si nous louons l'ouvrier quand il a su donner quelque élégance à ces vases, et si tout le mérite de l'œuvre revient à l'ouvrier, ne devons-nous pas aussi, quand il s'agit de la matière et de Dieu, attribuer non pas à l'ouvrier l'honneur et la gloire des merveilles du monde, mais bien à Dieu, qui créa la matière elle-même? On aurait raison de dire que nous ne connaissons point le vrai Dieu, si nous faisions autant de dieux qu'il y a de formes différentes dans la matière ; car alors nous confondrions l'Être-Suprême, incorruptible et éternel, avec la matière périssable et sujette à la corruption.

XVI. Ce monde, sans doute, est admirable, soit par sa grandeur, puisqu'il embrasse tout, soit par la disposition des astres qui sont dans le zodiaque et de ceux qui roulent au¬tour du pôle, soit enfin par sa forme sphérique; ce n'est point lui cependant, c'est son auteur qu'il faut adorer. En effet, grands princes, les sujets qui vous abordent pour vous demander quelque grâce ne s'arrêtent pas à contempler la magnificence de votre palais : avant de saluer les maîtres dont ils viennent implorer le secours, ils se contentent de jeter un coup-d'œil en passant sur la demeure royale; ils en admirent les riches ornements, tandis qu'ils vous rendent à vous-mêmes toutes sortes d'honneurs ; encore faut-il remarquer cette différence, que vous, princes, vous bâtisse et décorez vos palais pour votre propre usage, tandis que Dieu a créé le monde sans en avoir aucun besoin. Car il est lui- 297 même toutes choses, lumière inaccessible, monde parfait, esprit, puissance et raison. Ainsi donc, que le monde soit, si l'on veut, un instrument harmonieux, dont le mouvement est parfaitement réglé, ce n'est point l'instrument que j'adore, mais bien celui qui en tire et modifie les sons à son gré, et qui produit la variété de ses accords; de même que ceux qui président aux jeux ne laissent point de côté les musiciens pour couronner leurs harpes. Que le monde soit encore, comme l'a dit Platon, le chef-d'œuvre de Dieu, tout en admirant sa beauté, je m'élève vers son auteur : qu'il soit la substance corporelle de Dieu, comme le veulent les péripatéticiens, nous nous garderons bien d'abandonner le culte dû au Dieu qui imprime le mouvement à ce vaste corps, pour nous abaisser à de faibles et misérables éléments ; ce serait égaler à l'Être éternel une matière vile,

périssable, et sujette à la corruption. Enfin, si l'on regarde les parties du monde comme autant de puissances de Dieu, ce n'est point à ces puissances que nous irons offrir nos hommages, mais bien à leur créateur et à leur maître. Je ne demande point à la matière ce qu'elle n'a pas, ni je ne laisse point Dieu pour adorer des éléments, dont le pouvoir ne s'étend pas au-delà des bornes qui leur furent assignées. Quelle que soit en effet la beauté qu'ils tiennent de leur auteur, ils n'en conservent pas moins la nature de la matière. Le témoignage de Platon se joint encore à notre sentiment. « Cette essence appelée le ciel et le monde, dit-il, a reçu, il est vrai, bien des privilèges de son auteur ; cependant elle participe de la matière, et par là même elle n'est point affranchie de la loi du changement. »

Si donc, en admirant la beauté du ciel et des éléments, je ne les adore point comme des dieux, puisque je sais qu'ils sont soumis à la loi de la dissolution, comment adorerai-je de vaines idoles, que je sais être l'œuvre de l'homme? C'est ce que je vous prie d'examiner un moment avec moi.

298 **XVII.** II importe, dans l'intérêt de ma cause, que je prouve bien clairement que les noms de vos dieux sont tout récents encore, et que leurs statues ne datent, pour ainsi dire, que d'hier ou de trois Jours, et vous le savez bien, vous qui connaissez les auteurs anciens, autant et mieux encore que tous les savants. Je dis donc que c'est Orphée, Homère et Hésiode, qui ont donné à ces êtres qu'on appelle dieux leurs noms et leurs généalogies. Hérodote l'avoue lui-même : « Je pense, dit-il, qu'Hésiode et Homère m'ont précédé de quatre cents ans, tout au plus; ce sont eux qui ont appris aux Grecs l'origine de leurs dieux, qui leur ont donné leurs noms, assigné leur rang, désigné les arts auxquels ils président, déterminé leurs formes et leurs figures. » Quant aux statues, elles furent entièrement inconnues, tant que la plastique, la peinture, la sculpture, furent ignorées, jusqu'à ce qu'enfin parurent Saurius de Samos, Craton de Sicyone, et Coré, jeune fille de Corinthe. Car Saurios inventa le dessin, en traçant au soleil l'ombre d'un cheval; Craton, la peinture, en imprimant sur une tablette blanche les diverses teintes de l'homme et de la femme; et Coré, enfin, la coroplastique. Cette dernière, éprise d'amour pour un jeune homme, traça, pendant qu'il dormait, son ombre sur un mur; et son père, charmé de voir une ressemblance si parfaite, découpa le dessin et le remplit d'argile (car il était potier). On conserve encore aujourd'hui à Corinthe cette effigie. Après eux, Dédale et Théodore de Milet inventèrent la plastique et la sculpture. L'époque de la première apparition des images et des simulacres est donc si rapprochée de nous, que nous pourrions indiquer l'auteur de chaque dieu. En effet, on doit à Endyus, disciple de Dédale, la statue d'Artémise d'Ephèse, celle de Minerve, ou Athène, ou mieux encore Athèle (car elle elle est ainsi appelée par ceux qui nous ont transmis, sous le voile du mystère, que 299 sa première statue avait été faite d'un olivier), et celle enfin de Minerve assise. La statue d'Apollon Pythien est l'œuvre de Théodore et de Télècle ; celles d'Apollon de Délos et d'Arthémise sont l'ouvrage d'Idutée et d'Augélion, Junon, adorée à Samos et à Argos, est de la main de Smilide ; Phidias a fait les autres statues de ces deux villes. La Vénus prostituée de Cnide est l'ouvrage de Praxitèle. En un mot, il n'est aucun de ces simulacres qui n'ait été fait de main d'homme. S'ils sont des dieux, pourquoi n'étaient-ils pas dès le commencement? Pourquoi sont-ils postérieurs à leurs auteurs? Pourquoi avaient-ils besoin des hommes et du secours de l'art pour exister? Ils sont pierre et argile, matière habilement travaillée, et voilà tout.

XVIII. Il est des hommes qui disent qu'à la vérité ce sont de simulacres, mais qu'il existe des dieux dont ces simulacres sont les images, et que les prières qu'on adresse aux statues, et les victimes qu'on leur offre, se rapportent uniquement à ces divinités ; que c'est le seul moyen d'arriver jusqu'à elles (car, dit un poète, il est impossible de voir le Dieu sans voiles et à découvert). Puis, pour prouver la vérité de cette assertion, ils mettent en avant les effets merveilleux qu'on raconte de quelques statues. Examinons donc quelle vertu elles peuvent tirer des noms qu'elles portent.

Grands princes, avant de m'engager dans cette discussion, j'ose vous prier d'écouter favorablement un homme qui n'emploie que le langage de la vérité : je ne me suis point proposé de combattre les idoles, je veux seulement rendre raison de notre foi, en repoussant les calomnies de nos détracteurs. Vous offrez vous-mêmes l'image du royaume céleste : de même que tout vous obéit et respecte également le Père et le Fils, à qui le Ciel a remis les rênes de l'empire (car le cœur du roi est dans la main du Seigneur, a dit l'esprit prophétique), ainsi tout est soumis à Dieu et à son Verbe, 300 c'est-à-dire son Fils inséparable; je vous prie donc de bien peser ce qui suit : Dès le commencement, dit-on, les dieux n'étaient pas; mais chacun d'eux est né comme nous naissons nous-mêmes ; tous les poètes sont d'accord sur ce point, Homère l'a dit en ces mots :

« L'Océan est le père des dieux, et Téthys est leur mère. »

Orphée y qui le premier leur a trouvé des noms, et le premier a raconté leurs naissances et leurs exploits, Orphée, qui passe pour être le plus fidèle interprète des choses divines, et qu'Homère a suivi et imité dans plusieurs endroits, surtout dans ce qui concerne les dieux ; Orphée, dis-je, les fait aussi naître de l'eau,

« L'Océan, dit-il, est le père de tous les dieux. »

Selon lui, l'eau est le principe de toutes choses: de l'eau se forma bientôt le limon, et de leur union naquit un dragon, une tête de lion tenait à son corps, et entre les deux têtes de cet animal s'élevait celle d'un dieu appelé Hercule ou Chronus ; cet Hercule engendra un œuf d'une grosseur prodigieuse; trop fortement pressé par son père, lorsqu'il était plein, cet œuf se rompit en deux parts : la partie supérieure prit la forme du ciel, et celle d'en bas prit la forme de la terre. Ainsi la déesse appelée la Terre parut avec un corps; le ciel s'unit à elle et engendra trois filles, Clotho, Lachésis et Atropos; il engendra aussi des hommes qui avaient cent mains, tels que Cottys, Gygès, Briarée, et les cyclopes Bronté, Stérope, et Argus, qu'il précipita ensuite chargés de fers dans le Tartare, lorsqu'il eut appris que ces mêmes enfants voulaient le détrôner. C'est pourquoi, irritée de la cruauté de son époux, la Terre enfanta les Titans : de là ces paroles du poète :

« Alors l'auguste Terre mit au jour des enfants tout divins, qu'on appela Titans, parce qu'ils se vengèrent contre le Ciel resplendissant d'étoiles. »

XIX. Telle fut l'origine de ces prétendus dieux, et celle de toutes les autres créatures. Mais que faut-il en conclure ? 301 C'est que tous ces êtres dont on fait des dieux ont eu un commencement; dès-lors ils ne sont pas des dieux : s'ils sont créés, comme le reconnaissent leurs propres adorateurs, ils ont cessé d'être; car tout ce qui est créé est sujet à la corruption, l'être incréé est le seul éternel. Et ce principe ne m'est point particulier, il est admis aussi par vos philosophes : « Il faut distinguer, disait Platon, entre l'être incréé et éternel, et celui qui étant créé n'a point une existence permanente. » Ce philosophe, parlant en cet endroit des choses qui sont perçues par l'esprit et de celles qui le sont par les sens, enseigne que ce qui est, et ne peut être compris que par l'esprit, n'a pas été créé ; tandis qu'au contraire les choses sensibles, et qui ne sont point par elles-mêmes, ont été créées, puisqu'elles commencent et finissent. C'est par la même raison que les stoïciens prétendent que tout doit cire un jour la proie des flammes, pour exister de nouveau; que le monde doit reprendre un nouvel être. Or, si ces philosophes pensent que le monde, malgré les deux causes qu'ils assignent à son existence, dont l'une est active et souveraine, c'est-à-dire la Providence, l'autre passive et variable, c'est-à-dire la matière; s'ils pensent que malgré cette Providence il ne peut se maintenir constamment dans le même état, parce qu'il est créé, comment donc pourraient subsister toujours ces dieux qui n'existent point par eux-mêmes, mais qui ont été créés? Et en quoi sont-ils au-dessus de la matière, ces dieux qu'on dit sortis de l'eau? Mais que dis-je, il n'est pas même vrai que l'eau soit, comme on le Pense, le principe de toutes choses : que peuvent produire en effet des éléments simples et homogènes? Car il faut à la matière un ouvrier, et à l'ouvrier de la matière. Peut-on exprimer des figures sans matière et sans ouvrier?

Et d'ailleurs, il répugne à la raison de faire la matière plus ancienne que Dieu ; car la cause efficiente doit toujours précéder et diriger l'effet qu'elle produit.
302 **XX.** Si leur absurde théologie se bornait à dire que les dieux ont été créés et sortent de l'eau, après avoir démontré que tout ce qui a reçu l'être est sujet à le perdre, j'arriverais aux accusations qui me restent encore à repousser. Mais voyez jusqu'où ils portent l'extravagance : tantôt ils donnent à leurs dieux des formes et des figures étranges, témoins le dieu Hercule, qu'ils représentent comme un dragon se repliant sur lui-même, et ces géants auxquels ils donnent cent bras; témoin encore la fille que Jupiter eut de Rhéa ou Cérès, et qui avait, outre les yeux naturels, deux autres yeux sur le front, une espèce de bec derrière le cou, et des cornes sur la tête, en sorte que Rhéa, sa mère, épouvantée de ce petit monstre, s'enfuit et ne lui présenta point sa mamelle; c'est pourquoi elle est appelée mystérieusement Athela, c'est-à-dire qui n'a point été allaitée, et communément Proserpine et Coré, distincte cependant de Minerve, appelée aussi Coré, à cause de la prunelle de ses yeux. Tantôt ils décrivent pompeusement ce qu'ils appellent leurs hauts faits : ceux de Saturne, par exemple, qui mutila son père, le renversa de son char, et se souilla de parricide, en dévorant ses enfants mâles ; ceux de Jupiter, qui précipita dans le Tartare son père chargé de fers, comme Uranus avait précipité ses enfants. Ils racontent de quelle manière il combattit pour l'empire contre les Titans, et poursuivit Rhéa, sa mère, qui avait horreur de s'unir à son fils; comment celle-ci, ayant pris la forme de la femelle du dragon, il se changea lui-même en dragon tout aussitôt, et s'unit avec elle an moyen d'un nœud appelé nœud d'Hercule, dont l'image se voit encore dans le caducée de Mercure ; comment ensuite, ayant aussi violé sa fille Proserpine, sous la même forme de dragon, il en eut un fils appelé Denys ou Bacchus. Quand vos poètes soutiennent de telles absurdités, ne suis-je pas en droit de leur adresser ces paroles ? Qu'a donc une pareille histoire d'utile, d'honorable, pour nous faire croire à la di- 303 vinité de Saturne, de Jupiter, de Coré et de vos autres dieux? Seraient-ce les formes qu'elle donne à leurs corps ? Mais, je vous le demande, quel homme de bon sens, ou habitué à réfléchir, pourrait croire qu'un dieu ait engendré une vipère, comme le prétend Orphée?
« Phanes, dit-il, engendra de son flanc sacré un autre monstre, une vipère horrible à voir; sa tête était couverte de cheveux, sa figure d'une rare beauté, le reste du corps, depuis le haut du cou, représentait un dragon terrible. »
Qui se laissera persuader que ce même Phanes soit le premier-né des dieux (car c'est lui qui le premier s'échappa de l'oeuf) ; qu'il ait eu la forme et le corps d'un dragon, et que Jupiter, pour échapper à sa poursuite, l'ait dévoré? Si ces dieux ne diffèrent en rien des bêtes les plus viles, il est bien évident qu'ils ne sont point des dieux, il existe une grande différence entre les choses matérielles et la nature divine. Pourquoi donc aller offrir nos hommages à des dieux qui ne sont pas nés autrement que les bêtes, qui ont une figure, une forme monstrueuse !
XXI. Si on se contentait de dire que ces dieux ont comme nous chair, sang, faculté de se reproduire; qu'ils ont nos passions ou nos maladies, telles que la colère, l'ardeur des désirs, je ne devrais pas leur épargner le ridicule et le sarcasme; car tout cela ne peut convenir à la Divinité; passe encore qu'ils soient faits de chair, mais du moins qu'ils soient supérieurs à la colère, à la fureur; qu'on ne voie pas Minerve:
« Enflammée contre Jupiter son père, car elle était entrée dans une violente colère. »
Que Junon ne nous présente point un pareil spectacle :
« La fille de Saturne ne put contenir dans son cœur son assentiment, mais elle parla. »
Que la douleur ne puisse les atteindre, et qu'on n'entende pas Jupiter s'écrier amèrement :
304 « Ô douleur ! Je vois fuir de mes propres yeux, autour des remparts, un guerrier qui m'est bien cher, et mon cœur en est brisé. »
Je dis même qu'il y a faiblesse, déraison dans l'homme, à se laisser vaincre par la colère et la douleur.

Que penser donc, quand je vois le père des hommes et des dieux pleurer son fils et le regretter en ces termes ;

« Infortuné que je suis ! le cruel destin fait tomber Sarpédon, le plus cher de mes guerriers, sous les coups de Patrocle, fils de Ménétiade? »

Que dirai-je, quand il ne peut, avec toutes ses lamentations, l'arracher à la mort :

« Sarpédon est fils de Jupiter, et son père lui-même ne vient point au secours de son fils?

Qui ne se récriera contre la folie de ces hommes qui viennent, sur la foi de pareilles fables, établir leur respect pour la Divinité, ou plutôt leur athéisme? Encore une fois, que ces dieux aient un corps, si vous le voulez, mais que ce corps soit invulnérable, et que je n'entende pas Vénus, atteinte par le fer de Diomède, s'écrier :

« Le fils de Tydée, le superbe Diomède, m'a blessée. »

Que son cœur ne le soit point par le Dieu Mars :

« Vénus, fille de Jupiter, dit Vulcain, me déshonore toujours, et elle aime le cruel Mars. »

Que Mars, lui-même ne se plaigne point des coups de Diomède:

«Il a, dit-il, déchiré mon beau corps. »

Ce Dieu terrible dans les combats, ce puissant auxiliaire de Jupiter contre les Titans, se trouve plus faible qu'un mortel :

« Mars, brandissant sa lance, était comme un furieux. »

Taisez-vous donc, Homère ! Un Dieu ne connaît point la fureur ; et vous me vantez un dieu souillé de sang et fatal aux hommes.

305 « Mars, Mars, fléau des humains, souillé de meurtres. » Vous me racontez son adultère et les chaînes dont il fut lié:

« Les deux amants gagnèrent leur couche et s'endormirent; mais les chaînes, fabriquées par la prudence de Vulcain, les enveloppèrent bientôt de toutes parts, et ils ne pouvaient se remuer en aucune manière. »

Quand donc les poètes cesseront-ils de se permettre, à regard de leurs dieux, tant de puérilités sacrilèges? Cœlus est mutilé, Saturne est chargé de fers et précipité dans le Tartare, les Titans se révoltent, le Styx meurt dans un combat ; vous le voyez, déjà même ils les font mortels. Ces dieux brûlent entre eux d'un coupable amour, et même à l'égard des hommes.

« Vénus conçut Enée d'Anchise, sur le mont Ida ; quoique déesse, elle s'unit à un mortel. »

Or, je vous le demande, n'est-ce pas là brûler d'amour? N'est-ce pas avoir toutes nos faiblesses? Mais s'ils sont dieux, doivent-ils sentir l'atteinte des passions? Quand même un dieu, par une permission divine, revêtirait notre chair, se¬rait-il pour cela esclave des passions humaines? Ecoutez cependant ce que dit Jupiter :

« Jamais ni femme ni déesse n'a embrasé mon âme d'un tel feu, ni lorsque je fus épris d'amour pour l'épouse d'Ixion, ni lorsque je brûlais pour la belle Danaé, fille d'Acrisius, ni la fille du valeureux Phénix, ni Sémélé, ni Alcmène de Thèbes, ni Cérès, reine à la belle chevelure ; ni l'illustre Latone, ni toi-même, ne m'avez jamais inspiré tant d'ardeurs. »

Celui qui tient ce langage est créé et sujet à la corruption, n'a rien d'un dieu; il en est même parmi ces dieux qui ont été les esclaves des hommes :

«Ô maison royale d'Admète, dit Apollon, où tout dieu que j'étais j'ai partagé la table des moindres esclaves ! »

Il conduisit des troupeaux :

306 « Etant entré dans cette contrée, je fis paître les bœufs de mon hôte, et je gardai sa maison. »

Ainsi donc Admète est au-dessus d'un dieu. Prophète dont on vante la sagesse, ô toi qui annonçais l'avenir ! non-seulement tu n'as pas prédit la mort d'Amasis, mais tu l'as tué de ta propre main :

« Je croyais, dit Eschyle, que la céleste bouche d'Apollon ne connaissait point le mensonge, qu'elle était la source de la science où puisent les augures. »

C'est ainsi qu'Eschyle se moque d'Apollon, comme d'un faux prophète; il ajoute :
« Celui même qui chante, celui qui est présent au festin, celui qui a dit ces choses, celui-là même, ô dieux ! a tué mon fils. »
XXII. Mais, dira-t-on peut-être, ce sont là des fictions qui peuvent s'expliquer d'une manière allégorique, comme nous l'apprend Empédocle :
« Jupiter, dit-il, représente l'agilité du feu ; Junon et Platon, le principe vital, et les larmes de Nestis, l'eau des sources. »
Je veux bien que Jupiter soit le feu, Junon la terre, Pluton l'air, et Nestis l'eau ; tout cela constitue des éléments, mais ne fait pas des dieux : je n'admettrai donc comme Divinité ni Jupiter, ni Junon, ni Pluton; car ils tirent leur être, leur existence, de la matière que Dieu lui-même a divisée:
« Le feu, l'eau, la terre, et l'air si bienfaisant, voilâtes éléments, il est un principe qui les rend amis et les unit »
Cette union leur est si nécessaire, qu'il suffirait d'un moment de désaccord pour les détruire et les confondre. Comment donc oser dire que ce sont là des dieux? L'affinité commande, selon Empédocle, les éléments unis obéissent Or, ce qui commande à l'empire d'attribuer la même vertu et la même puissance à l'être qui commande et à celui qui 307 obéit, c'est égaler, au mépris du bon sens, la matière changeante, périssable et corruptible, à Dieu, être incréé, éternel, et toujours semblable à lui-même.
Les stoïciens prétendent que Jupiter est le feu, Junon l'air, comme l'indique son nom, si on l'ajoute à lui-même, et Neptune l'eau. Il en est d'autres cependant qui interprètent différemment les noms de ces dieux; car les uns regardent Jupiter comme l'air, qui de sa nature est mâle et femelle tout à la fois; d'autres veulent qu'il soit cette saison de l'année qui ramone la sérénité ; ils expliquent par là comment il échappa seul à la voracité de Saturne. Quant aux stoïciens, on peut argumenter ainsi avec eux : si vous reconnaissez un seul Dieu suprême, éternel, incréé ; si vous dites qu'il existe autant de corps différents que la matière peut subir de changements, et que l'esprit de Dieu qui s'insinue dans la matière reçoit divers noms selon les divers changements qu'elle peut subir, il s'ensuit que chaque forme différente qu'elle aura revêtue sera le corps de Dieu. Or, puisque vous croyez que les éléments seront un jour consumés par le feu, il faudra aussi nécessairement que les noms donnés à ces diverses formes de matières périssent avec elles, et que l'esprit de Dieu survive seul. Peut-on regarder comme des dieux de pareils êtres qui sont, ainsi que la matière, sujets au changement et à la corruption? Et contre ceux qui prétendent que Saturne est le temps, et Rhéa, la terre ; que celle-ci enfante et conçoit de Saturne, ce qui la fait regarder comme la mère commune, tandis que son époux engendre et dévore les enfants qu'il a engendrés; que la mutilation de ce dernier ne signifie autre chose que l'union de l'homme avec la femme, par laquelle la semence, comme détachée du corps de l'homme, passe dans le sein de la femme et y produit un homme auquel s'attache l'amour du plaisir, c'est-à-dire Vénus; que la fureur de Saturne contre ses enfants représente la succession du temps qui altère la constitution des êtres, soit 308 animés, soit inanimés ; et que ses fers et le Tartare sont le temps lui-même qui change et s'évanouit avec les saisons ; contre ceux-là, dis-je, nous raisonnons de cette manière : si Saturne est le temps, il est inconstant; s'il n'est qu'une saison, il est aussi variable; s'il est ténèbres, froid rigoureux, ou nature humide, tout cela passe; tandis que Dieu est immortel, immuable, immobile. D'où je conclus que Saturne ni sa statue ne sont point dieu. Il en est de même de Jupiter ; s'il est l'air engendré de Saturne, dont la partie mâle s'appelle Jupiter, et la partie femelle Junon (ce qui la fait regarder comme sa sœur et son épouse), il est nécessairement sujet au changement; s'il est saison, il est variable. Or, Dieu ni ne change ni ne varie.
Mais à quoi bon vous fatiguer de plus longs détails, ne connaissez-vous pas mieux que moi tout ce qu'ont dit ces philosophes pour tout expliquer d'une manière allégorique, quels sont

leurs sentiments sur la nature ou sur Minerve, qu'ils disent un esprit répandu partout; ou sur Isis, qui, selon eux, désigne la nature du temps, de laquelle tout est sorti, et par qui tout existe, ou sur Osiris, qui fut tué par Typhon, son frère, et dont Isis recueillit les membres, auxquels elle éleva un tombeau qu'on appelle encore le tombeau d'Osiris; ce qu'ils pensent enfin d'Orus, son fils ? Car tandis qu'ils s'agitent en tous sens pour trouver des analogies avec la matière, ils s'éloignent du Dieu que l'esprit seul peut connaître, et alors ils sont contraints de déifier les éléments et leurs parties, donnant à chacune d'elles un nom différent ; ainsi ils appellent Osiris l'action de semer le blé (c'est pourquoi dans les mystères de ce dieu, parce que ses membres furent retrouvés, et qu'il apprit l'art de cultiver la terre, on crie, dit-on, à Isis : Nous l'avons trouvé, nous nous félicitons) ; ils appellent le fruit de la vigne, Bacchus; la vigne elle-même, Sémélé; la chaleur du soleil, foudre. Or, je vous le demande, est-ce expliquer la nature divine, que de faire 309 des dieux de tout ce qu'ils ont rêvé, et ne voient-ils pas que ce qu'ils allèguent pour la défense de leurs dieux ne fait que confirmer ce qu'on en dit ? Qu'est-ce qu'Europe et le taureau, le cygne et Léda, ont de commun avec l'air et la terre, pour supposer cette union criminelle de Jupiter avec les créatures, ou bien l'union de ces deux éléments? Ils n'ont donc aucune idée de la grandeur de Dieu. Et comme leur raison seule ne peut les élever jusqu'à lui, ils ne trouvent rien qui les mette en rapport avec le Ciel ; ils se consument en vain sur la matière : uniquement attachés à la terre, ils font des dieux de toutes les formes que prennent les éléments; ils agissent comme celui qui prendrait le navire qui le porte pour le pilote lui-même. Or, comme il est certain qu'un vaisseau, quand même il serait muni de tout ce qui lui est nécessaire, devient cependant inutile, s'il n'a un pilote pour le conduire, ainsi les éléments, quel que soit leur ordre et leur disposition, deviennent inutiles sans la providence de Dieu. Car le vaisseau ne naviguera point de lui-même, et les éléments ne pourront se mouvoir sans une main qui leur imprime le mouvement.

XXIII. Vous me demanderez sans doute, grands princes, car votre intelligence surpasse celle de tous les autres hommes, pourquoi ces simulacres, s'ils ne sont pas dieux, opèrent-ils certains prodiges? car il n'est pas possible que des statues sans mouvement et sans vie puissent rien faire par elles-mêmes, et sans un moteur quelconque?

Oui, il est vrai que certaines personnes racontent que dans tel endroit, dans telle ville, chez telle nation, ces dieux ont opéré je ne sais quels prodiges ; cependant comme les uns en ont reçu du secours, et que d'autres s'en sont mal trouvés, les appellerons-nous dieux, quand ici ils exaucent, et que là ils maltraitent les suppliants? Mais nous avons examiné avec soin d'où vient cette vertu qu'on accorde à ces images, et quels sont les êtres qui agissent en elle, en se 310 couvrant de leurs noms. Avant de vous faire connaître ces derniers, et de vous prouver qu'ils sont loin d'être des dieux, il est nécessaire de vous citer quelques autorités tirées de la philosophie elle-même : Thalès le premier, comme le rapportent ceux qui ont le mieux approfondi sa doctrine, reconnaît un dieu, des démons et des héros; et il pense que Dieu est l'âme du monde, que les démons sont des êtres purement spirituels, et les héros les âmes de chaque homme; ces héros sont bons ou mauvais, selon les qualités de leurs âmes. Platon ne dit rien des héros, mais il admet un Dieu incréé, des astres fixes ou errants, créés par l'éternel pour l'ornement des cieux, et des démons; il ne s'explique pas sur ces derniers, il renvoie à ceux qui en ont déjà parlé. « Parler des démons, dit-il, faire connaître leur origine, c'est une œuvre au-dessus de mes forces. Mais il faut s'en rapporter à ceux qui nous en ont entretenus les premiers, aux descendants des dieux ; comme ils se sont qualifiés eux-mêmes, ils doivent connaître leurs ancêtres. On ne peut sans doute refuser de croire aux enfants des dieux, quand même ils ne donneraient point de preuves satisfaisantes et infaillibles de ce qu'ils avancent, puisqu'ils racontent les choses de famille, et que la loi ordonne de leur soumettre sa foi. Pensons donc comme eux, et parlons de la génération des dieux, comme ils nous l'ont eux-mêmes transmise. De la Terre et du Ciel, ont-ils dit, naquirent l'Océan et Téthys : de ceux-ci,

Phorcys, Saturne et Rhéa; de ces derniers, Jupiter et Junon, et tous les frères qu'on leur donne; et ainsi des autres. »

Or, je vous le demande, pouvez-vous penser que le divin Platon, qui contempla l'esprit éternel et le Dieu que la raison seule peut comprendre, le Dieu qui s'est fait connaître sous ses véritables attributs, c'est-à-dire comme étant l'Être, et l'Être qui ne change pas, l'Être source de tout bien, principe de toute vérité; lui qui avait ainsi parlé de la pre- 311 mière puissance, et qui avait dit comment toutes choses sont autour du roi qui a tout fait, comment tout est à cause de lui, comment il est lui-même la cause de tout, comment enfin il s'accommode à tous les êtres, second avec les seconds, troisième avec les troisièmes, pensez-vous, dis-je, que ce philosophe ait jugé au-dessus de ses forces de découvrir la vérité sur ces dieux nés des êtres qui tombent sous les sens, tels que le ciel et la terre ? Non, sans doute ; mais il comprenait fort bien que les dieux ne peuvent ni engendrer ni être engendrés, puisque les choses engendrées ont nécessairement une fin; il n'ignorait pas non plus combien il est difficile de détruire les préjugés du vulgaire une fois qu'il a adopté sans réflexion des fables absurdes. Voilà pourquoi il a dit qu'il était au-dessus de ses forces d'acquérir quelque chose de positif et de raisonner sur la génération des autres dieux ou démons, puisqu'il ne pouvait ni dire ni penser que les dieux fussent engendrés.

Ces autres paroles de Platon : « Le grand roi du Ciel, Jupiter, poussant un char agile, s'avance Je premier, disposant et gouvernant toutes choses, tandis qu'une armée de dieux et de démons vient après lui, » ne doivent pas s'entendre de Jupiter, fils de Saturne. Jupiter désigne le créateur de toutes choses : c'est ce que Platon lui-même nous apprend; n'ayant pas d'autre nom pour qualifier l'Être souverain, il se servit de nom de Jupiter, qui n'est pas le nom propre de Dieu, mais le plus populaire et le plus intelligible; car il n'est pas toujours facile de se faire comprendre quand on parle de Dieu. Cependant il employa l'épithète de Grand pour distinguer le vrai Jupiter du Jupiter terrestre, celui qui est incréé de celui qui est engendré et qui est postérieur à la terre et au ciel, postérieur aux Crétois eux-mêmes, qui l'arrachèrent à la cruauté de son père.

XXIV. Mais qu'est-il besoin, puisque vous savez tout ce qu'il est possible de savoir, de vous citer les sentiments des 312 poètes et les autres opinions? ne puis-je pas dire en deux mots : Si les philosophes et les poètes ne reconnaissaient point un seul Dieu, ils n'aviliraient pas les autres dieux jusqu'à dire qu'ils sont ou des démons, ou la matière, ou des hommes, et vous auriez un motif de nous persécuter : nous mettons une grande différence entre Dieu et la matière entre la nature de l'un et la nature de l'autre; car nous disons que Dieu, son Fils et le Saint-Esprit, ne sont, à raison de la vertu qui les unit, qu'un seul Dieu père, Fils et Saint Esprit, parce que le Fils est la pensée, le verbe et la sagesse du Père, et que le Saint-Esprit n'est qu'un écoulement de l'un et de l'autre, comme la lumière vient du feu; de même nous savons qu'il existe d'autres puissances qui exercent leur empire autour de la matière et à l'aide de la matière, et qu'une de ces puissances est ennemie de Dieu : ce n'est pas qu'elle soit contraire à Dieu, comme la discorde l'est à l'union, selon Empédocle, ou la nuit au jour, ainsi que nous le voyons de nos yeux (car tout ce qui s'opposerait directement à Dieu serait à l'instant réduit au néant par la vertu et la toute-puissance de Dieu même) ; mais cette force dont nous parlons s'oppose au bien qui est de l'essence de Dieu, et ne fait qu'un avec lui, comme la couleur existe nécessairement avec le corps (non qu'elle soit une partie de lui-même, mais parce qu'elle en est une propriété essentielle et inhérente, comme le rouge est inhérent au feu et l'azur à l'air). C'est en| ce sens qu'il est contraire au bien, cet esprit répandu autour de la matière et sorti des mains de Dieu, comme les autres anges, pour veiller sur la matière et ses différentes espèces; c'est à cette fin que Dieu avait créé les anges, dans le gouvernement du monde : sa Providence embrassait tout l'ensemble, et les anges s'occupaient de chacune des parties qui leur était assignée.

Les hommes jouissent du libre arbitre pour embrasser le vice ou la vertu (car vous ne récompenseriez pas les bons, 313 vous ne puniriez pas les méchants, si le vice et la vertu n'étaient pas en leur pouvoir ; et parmi les hommes que vous employez, les uns sont probes et les autres infidèles). Il en est de même des anges : les uns usèrent bien de leur liberté, ils ne s'écartèrent point des devoirs qui leur avaient été prescrits et pour lesquels ils avaient été créés ; d'autres, au contraire, abusèrent de cette même liberté qui tenait à leur nature, et de l'emploi que Dieu leur avait confié. Tels furent Satan, préposé à tout le monde matériel, et ceux des anges qui devaient l'aider dans cet emploi (vous le savez, nous n'avançons rien sans preuve, et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont publié les prophètes) : ces anges prévaricateurs, vaincus par l'attrait de la chair, conçurent de l'amour pour les femmes, tandis que leur chef se montra négligent et pervers dans l'administration qui lui était confiée. De ces amours des anges pour les femmes naquirent les géants dont les poètes ont aussi parlé ; mais ne vous en étonnez pas, puisque la sagesse divine diffère autant de la sagesse du monde que la vérité diffère de la simple probabilité. Ainsi s'exprime le prince de la matière, parlant de lui-même :
« Nous avons l'art de mentir, et toujours d'une manière très-vraisemblable. »
XXV. Ces anges qui, tombés de Ciel, sont répandus autour de l'air et de la terre, sans pouvoir désormais s'élever jusqu'au Ciel, de concert avec les âmes des géants, démons errants autour du monde, excitent, les uns, c'est-à-dire les démons, des mouvements conformes à leur nature et à leur constitution; les autres, c'est-à-dire les anges, les mêmes passions qu'ils éprouvèrent. Pour le prince du monde matériel, comme l'expérience le prouve, il exerce un empire qui s'oppose à la bonté de Dieu. Aussi Euripide s'est-il écrié :
« Une cruelle incertitude agite mon âme. Est-ce le hasard, est-ce Dieu qui gouverne le monde ? Contre toute espérance, 314 contre tout droit, je vois les uns sans foyers, dépouille de tout, tandis qu'un bonheur constant est le partage des autres. »
Ces succès et ces revers, qui arrivent contre toute attente et toute justice, avaient jeté ce poète dans une telle incertitude, qu'il ne savait plus à qui attribuer le gouvernement des choses de la terre. Et voilà pourquoi un autre poète s'est écrié :
« A cette vue, comment peut-on dire qu'il existe des dieux ? comment obéir aux lois? »
Aussi Aristote, de son côté, ne craignit pas d'avancer que Dieu ne s'occupait point des choses qui se passent sous le Ciel. Cependant la providence éternelle de Dieu s'occupe indistinctement de chacun de nous.
« Qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, la terre est forcée de produire les plantes et de nourrir mon troupeau. »
Oui, cette Providence veille sur chaque homme, elle rend à chacun selon ses œuvres, et ce n'est pas ici une opinion, mais une vérité; chaque chose, selon sa nature, suit les lois de l'éternelle raison. Mais parce que les démons, rivalisant d'efforts pour s'opposer à la sagesse de Dieu, excitent dans le monde ce trouble et ce désordre dont nous avons parlé, agitent les hommes de différentes manières, soit séparément ou tous ensemble, en particulier et en public, au-dedans et au-dehors, selon les rapports qui les unissent avec la matière et avec Dieu, quelques philosophes, dont l'autorité n'est point à dédaigner, ont pensé qu'aucun ordre ne présidait à cet univers, mais qu'il obéissait aux caprices d'un hasard aveugle. En cela, ils n'ont point vu qu'il n'est rien de désordonné ou d'abandonné au hasard dans l'administration du monde, mais qu'au contraire tout est conduit avec sagesse, et que rien ne s'écarte de l'ordre établi.
L'homme lui-même, si nous le considérons par rapport à son auteur, ne peut sortir de l'ordre que Dieu a prescrit pour 327 la reproduction : la loi est une, et la même à l'égard de tous, soit pour la disposition des membres et la conformation du corps, elle ne change jamais; soit pour le terme de la vie; il est commun à tous les hommes, il leur faut tous mourir. Sous le rapport de la raison, il en est autrement : nous avons tous la faculté de raisonner, il est vrai, mais le

prince du monde matériel et des démons, ses suppôts, agissent sur cette faculté en mille manières différentes.

XXVI. Voulez-vous donc connaître ceux qui entraînent les hommes aux pieds des idoles : Ce sont les démons dont nous avons parlé, ils sont altérés du sang de leurs victimes et s'en repaissent; ces dieux eux-mêmes, si agréables à la multitude, et dont les noms ont été imposés aux statues, que furent-ils autre chose que de simples mortels, comme le prouve leur histoire? ou plutôt ne peut-on pas prouver par les œuvres que ce sont réellement des démons qui ont emprunté des noms d'hommes? Les uns commandent la mutilation comme Rhéa; d'autres, frappent et blessent comme Diane; les habitants de la Taurique vont même jusqu'à égorger leurs hôtes.

Je ne parle pas de ceux qui se déchirent eux-mêmes avec des fouets ou des couteaux, et des différentes espèces de démons ; ce n'est point Dieu qui pousse à des actes contre nature.

« Si le démon, a dit un poète, prépare aux mortels quelque chose de funeste, il commence d'abord par altérer la raison. »

Mais Dieu, qui est souverainement bon, est toujours bienfaisant; autres sont les êtres qui agissent par ces statues, autres ceux à qui on élève ces statues; Troie et Paros vous en offrent une preuve incontestable : l'une possède les statues de Neryllynus, qui a vécu de notre temps, et l'autre conserve celles d'Alexandre et de Protée. Le tombeau et l'effigie d'Alexandre sont encore sur la place publique ; quant aux sta- 316 tues de Neryllynus, la plupart ne servent que d'ornement (si c'est là toutefois un ornement pour une ville). Il en est une cependant à laquelle on attribue la vertu de rendre des oracles et de guérir les malades : aussi voit-on les habitants du lieu lui offrir des sacrifices, la couvrir d'or et la couronner de fleurs. Mais voyons ce qui concerne les statues d'Alexandre et de Protée : ce dernier, ainsi que vous le savez, s'élança lui-même dans les flammes près d'Olympie; on dit que sa statue rend encore des oracles ; quant à celle d'Alexandre, dont un poète a dit :

« Malheureux Pâris, d'une beauté si rare et d'une fureur si effrénée pour les femmes! »

on leur consacre, comme à un Dieu favorable, des jours de fêtes, on leur offre des sacrifices dont l'état fait les frais. Or, je vous le demande, est-ce donc Neryllynus, Protée et Alexandre qui agissent dans ces statues, ou bien est-ce la nature de la matière dont elles sont faites? Mais la matière n'est autre chose que de l'airain. Or, que peut par lui-même un vil métal auquel il est si facile de faire prendre une autre forme, comme fit Amasis qui, selon Hérodote, convertit un Dieu en un bassin? et que peuvent faire de mieux pour les malades et Neryllynus, et Protée, et Alexandre? Chose particulière, la statue de Neryllynus opérait de son vivant, et lorsqu'il était malade, les prodiges qu'elle fait aujourd'hui, c'est à dire qu'elle guérissait les malades; que ne le guérissait-elle lui-même?

XXVII. Dès lors que faut-il penser des effets attribués aux statues? L'âme, transportée hors d'elle-même par je ne sais quels mouvements fantastiques, se crée des images qui viennent en partie des objets sensibles et en partie d'elle-même. Elle est surtout la dupe de ces folles imaginations lorsqu'elle s'unit et s'identifie, pour ainsi dire, avec le prince de la matière; elle oublie les choses célestes et leur auteur pour s'arrêter aux choses d'en bas, et devient chair et sang, 317 au lieu de rester ce qu'elle est, un pur esprit. Ces mouvements fantastiques et désordonnés, une fois imprimés a l'âme, enfantent des visions qui ressemblent à toutes ces folies qu'on nous débite sur les statues.

Et lorsqu'une âme tendre et flexible, sans expérience, privée de l'aliment d'une doctrine forte, et dès lors inhabile a contempler la vérité, le Dieu père et créateur de toutes choses, est une fois imbue de fausses opinions, que fait le démon qui règne sur le monde matériel, qui aime l'odeur et le sang des victimes, et séduit les hommes à la faveur de ces mouvements dont l'impression égare l'esprit du vulgaire? il le subjugue au point de lui faire croire que ces visions viennent des statues et des simulacres ; et si l'âme par elle-même, puisqu'elle est

immortelle, fait des actes raisonnables, soit en prédisant l'avenir, soit eu opérant quelques guérisons, le démon revendique cette gloire.

XXVIII. Maintenant disons un mot sur les noms des dieux, comme nous l'avons promis. Hérodote et Alexandre, fils de Philippe, dans une lettre a sa mère (car l'un et l'autre eurent, dit-on, des entretiens avec les prêtres d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes), rapportent qu'ils tenaient de ces prêtres que leurs dieux avaient été des hommes. Voici comment parle Hérodote :

« Ils disaient que ceux dont ils nous montraient les effigies avaient réellement existé avec les mêmes formes humaines sous lesquelles ils étaient représentés, et qu'ils n'étaient rien moins que des dieux ; mais ils ajoutaient qu'avant eux des divinités avaient régné sur l'Égypte, sans avoir rien de commun avec ces hommes; que toujours un d'entre eux avait eu le souverain pouvoir; que le dernier qui régna sur cette contrée, après avoir détrôné Typhon, fut Orus, fils d'Osiris. Or, Orus est appelé Apollon par les Grecs, et le nom d'Osiris, dans leur langue, signifie Bacchus. »

D'où il suit que tous les autres rois d'Égypte et le dernier furent de simples mortels, et que leurs 318 noms ont été transportés de l'Égypte dans la Grèce, selon Hérodote, qui atteste

« qu'Apollon et Diane étaient fils de Denys et d'Isis, et que Latone fut leur nourrice et leur gardienne. »

Ainsi donc les Égyptiens ont fait des dieux de leurs premiers rois et de leurs femmes, soit par ignorance du vrai Dieu, soit par reconnaissance pour la sagesse de leur gouvernement.

« Tous les Égyptiens, continue Hérodote, leur sacrifient des bœufs sans tache et de jeunes taureaux ; mais il est défendu de leur immoler des génisses, parce qu'elles sont consacrées à Isis, dont la statue a la forme d'une femme avec les cornes de bœuf, comme les Grecs représentent lo. »

Or, je vous le demande, pouvez-vous trouver des témoins plus croyables que ceux qui ont reçu de leurs pères, par ordre de succession, non seulement le sacerdoce, mais encore le dépôt de l'histoire ? Est-il vraisemblable que les ministres des temples, qui honoraient avec tant de piété les statues, aient déclaré si formellement que leurs dieux n'avaient été que de simples mortels, si la vérité ne leur avait arraché cet aveu ? Sans doute Hérodote n'inspirerait pas plus de confiance qu'un conteur de fables s'il était le seul à dire que les dieux sont désignés comme des hommes dans l'histoire des Égyptiens, lorsqu'il ajoute à ce que nous venons de dire ces autres paroles :

« Je vous dirai sur les dieux ce que j'ai appris avec déplaisir; je n'ai pu recueillir que de vains noms.»

Mais puisque la même chose est confirmée par Alexandre et par Mercure, surnommé Trimégiste, et allié avec la race éternelle des dieux, ainsi que par une foule d'autres que je ne nomme point, il ne reste plus aucun motif de douter que c'est leur titre de rois qui valut à ces hommes les honneurs divins. Les savants d'Égypte viennent encore à l'appui de cette vérité; car tout en déifiant l'air, la terre, le soleil et la lune, ils pensent que les autres dieux étaient de simples 319 mortels, et que leurs temples ne sont autre chose que leurs tombeaux. C'est aussi ce que nous apprend Apollodore dans son Livre des Dieux. Bien plus, Hérodote lui-même qualifie de mystères les passions de ces prétendues divinités :

« J'ai déjà dit que dans la ville de Busiris on célèbre une fête en l'honneur d'Isis. Après le sacrifice, plusieurs milliers d'assistants, hommes et femmes, par couples séparés, se frappent ; mais il m'est défendu de dire comment. »

Or, je vous le demande, si ce sont là des dieux, ils sont immortels, et par conséquent à l'abri de toutes nos faiblesses. Mais si on se frappe en célébrant leurs mystères, ainsi que je viens de le dire, et si leurs passions font partie de ces mystères, que sont-ils autre chose que de simples mortels, comme l'atteste encore Hérodote?

« Celui dont je n'ose ici rappeler le nom a son tombeau dans la ville de Saïs, dans le temple de Minerve; là, sont deux grands obélisques, contigus aux murs du temple, et tout près se trouve un bassin de pierre parfaitement travaillé, qui me paraît être aussi grand que le lac de Délos, appelle Trochoïde. Là encore on voit quelques effigies représentant les passions de ce dieu, lesquelles sont appelées par les Égyptiens des mystères nocturnes. »
Ainsi, l'on montre non seulement le tombeau d'Osiris, mais aussi la manière dont il est construit.
Écoutez encore le même auteur :
« Quand vous apportez, dit-il, un cadavre aux hommes chargés d'embaumer les corps, ceux-ci vous montrent des portraits en bois représentant ces anciens morts ; parmi ces portraits il s'en trouve un parfaitement dessiné, mais il ne m'est pas permis, je crois, de prononcer ici le nom du personnage qu'il représente. »
XXIX. Que dirai-je? Chez les Grecs eux-mêmes, ne voit-on pas les poètes et les historiens les plus graves porter le même témoignage? C'est ainsi qu'Homère a parlé d'Hercule :
320 « Le malheureux ne respecta ni la colère des dieux, ni la table de son hôte ; il tua Iphitus lui-même. »
Faut-il s'étonner après cela de voir ce même Hercule furieux se brûler au milieu des flammes d'un bûcher. Hésiode parle en ces termes d'Esculape :
« Le père des dieux et des hommes, dit-il, étant entré en fureur, lança la foudre du haut du ciel et tua, dans sa colère, le fils de Latone, qu'il aimait tendrement.
Pindare ajoute sur le même sujet :
« La sagesse elle-même se laisse séduire par l'appât du gain. Ainsi le dieu Esculape, tenté par l'or qu'on lui offrait, voulut rappeler un mort du tombeau. Mais, frappés à l'instant l'un et l'autre par la foudre de Jupiter irrité, ils perdirent aussitôt la respiration et la vie. »
Certes, si ce sont là des dieux, comment la soif de l'or a-t-elle pu les dévorer?
« Or, a dit un poète, présent le plus agréable aux mortels! nul enfant ne fut plus chéri de sa mère, nulle mère ne fut plus aimée de son enfant que ce vil métal. »
Comment la Divinité, qui n'a besoin de rien, serait-elle dominée par la cupidité ? Elle ne peut non plus mourir. Je ne vois ici que des hommes devenus, par faiblesse, méchants et cupides. Qu'ajouterai-je encore? Pourquoi rappeler et Castor, et Pollux, et Amphiaraüs ; ces hommes d'hier, nos d'autres hommes, et maintenant placés au rang des dieux? Ino, elle-même, après sa fureur et les douleurs cruelles qui en furent la suite, n'est-elle pas honorée aujourd'hui comme une déesse?
« Les naufragés l'ont surnommée Leucothoé. » Et son fils est invoqué comme un dieu, sous le nom de Palémon, par les nautoniers.
XXX. Si des hommes détestables et dignes de la haine du ciel ont été regardés comme des dieux ; si la fille de Dercète, Sémiramis, .femme cruelle et impudique, est honorée comme une déesse dans la Syrie, et si les Syriens, a cause de Dercète, adorent Sémiramis et les colombes ; car, s'il faut en croire la ridicule fable de Ctésias, cette femme fut changée en colombe, pourquoi s'étonner que d'autres rois aient été appelés dieux par leurs sujets qui redoutaient leur pouvoir ou leur tyrannie ? C'est ainsi que s'exprime la Sibylle citée par Platon :
« Au dixième âge du monde, où les hommes parlaient diverses langues, après le déluge qui anéantit les premiers hommes, on vit régner Saturne, Titan et Japhet, enfants illustres du Ciel et de la Terre, qu'on appela de ces deux noms parce qu'ils étaient les premiers de ces hommes aux langages divers. »
Pourquoi s'étonner que les uns, à cause de leur force, comme Hercule et Persée ; d'autres, à raison de leur habileté, comme Esculape, aient été appelés dieux, ainsi que les rois a qui leurs sujets décernèrent les honneurs divins? Les uns en furent redevables à la crainte qu'ils inspiraient, les autres a la vénération qu'on avait pour leurs vertus. Ainsi Antinous, un de vos ancêtres, mérita sans doute d'être regardé comme un Dieu, a cause de son humanité pour ses

peuples ; et la postérité a reçu son culte sans examen. Écoutez ce que dit un poète parlant de Jupiter :
« Les Crétois sont toujours menteurs, ils t'élevèrent un tombeau, grand roi, mais tu n'est point mort. »
O Callimaque, tu crois à la naissance de Jupiter! pourquoi ne pas confesser aussi sa mort? Ne vois-tu pas qu'en affectant de la cacher, tu l'apprends à ceux mêmes qui l'ignoraient: Quand tu vois la caverne de l'île de Crète, tu te rappelles aussitôt l'enfantement de Rhéa : pourquoi donc, à la vue du tombeau de Jupiter, vouloir te dissimuler sa mort? Tu ignores sans doute qu'il n'est qu'un seul Dieu éternel, parce que seul il n'a point été engendré. Ou ces fables rapportées par le peuple et par les poètes, touchant les dieux, 322 sont indignes de foi, et dès lors le culte de ces derniers devient inutile (car à quoi bon honorer des êtres imaginaires), ou bien ces amours, ces naissances, ces homicides, ces mutilations, ces foudres, sont des faits réels ; alors depuis longtemps vos dieux ont cessé d'être, puisqu'ils étaient engendrés. D'ailleurs, pourquoi penser comme les poètes sur certains points, et ne pas les croire sur d'autres, puisqu'ils n'ont écrit l'histoire des dieux que pour célébrer leur mémoire? Certes, ceux qui les honorèrent comme des divinités, et qui décrivirent si pompeusement leurs hauts faits, n'auraient point imaginé leurs passions, si elles n'avaient fait partie de leur vie. J'ai prouvé autant qu'il était en moi, mais non aussi bien que le demandait la dignité du sujet, que nous sommes loin d'être des athées, puisque nous croyons en un seul Dieu créateur de toutes choses et en son Verbe.
XXXI. Nos détracteurs nous reprochent encore des repas et des voluptés infâmes, soit pour légitimer leur haine a leurs propres yeux, soit dans l'espérance de nous épouvanter et de nous faire abandonner notre foi, soit enfin pour attirer sur nous les rigueurs des princes et les rendre inexorables, à raison de la gravité des crimes; mais ils veulent en vain tromper des hommes qui savent bien que ces manœuvres ne sont pas nouvelles, et qu'on les emploie depuis longtemps, ainsi le veulent la raison et la loi divine, cette guerre du vice contre la vertu. Pythagore est mort dans les flammes avec trois cents autres philosophes; Démocrite fut chassé de la ville d'Éphèse, tandis que les Abdéritains traitaient Héraclite d'insensé ; les Athéniens condamnèrent Socrate à mourir. Mais, comme la vertu de ces sages ne reçut aucune atteinte des folles opinions de la multitude, de même aussi les calomnies téméraires de quelques hommes ne pourront jeter le moindre nuage sur l'innocence de nos mœurs. Nous sommes bien auprès de Dieu, peu nous importe le reste.
323 Cependant je répondrai à ces accusations : mais je sens que nous sommes déjà justifiés a vos yeux par tout ce que j'ai dit ; car vous ne doutez pas, grands princes, vous qui surpassez tous les autres en intelligence, que des hommes qui se proposent Dieu même pour modèle, des hommes qui ont à cœur de se conserver purs et irréprochables à ses yeux ; vous ne doutez pas qu'ils ne s'interdisent jusqu'à la pensée du mal, bien loin de se souiller des crimes énormes dont on les accuse ! Si nous ne connaissions pas d'autre vie que celle-ci, on pourrait nous soupçonner d'être esclaves de la chair et du sang, et de nous abandonner à l'avarice et a la volupté; mais quand nous sommes persuadés que nuit et jour Dieu est présent a toutes nos actions, qu'il connaît nos pensées et nos paroles, et qu'il voit même ce qu'il y a de pins caché dans nos cœurs; qu'il est tout lumière; quand nous sommes persuadés qu'après cette vie mortelle nous aurons une vie meilleure, une vie toute céleste (puisque nos âmes seront en Dieu et avec Dieu dans le ciel, qu'elles ne seront plus sujettes au changement ni a la souffrance, ni dominées par la chair, bien qu'elles doivent être réunies a leur corps, et qu'elles auront tous les avantages des esprits célestes) ; ou bien que si nous nous laissons entraîner par l'exemple des méchants, cette autre vie sera plus malheureuse que cette vie présente, puisque nous serons précipités dans des flammes éternelles (car Dieu ne nous a pas créés comme des animaux et des bêtes de somme pour paraître un instant et disparaître sans retour), est-il

vraisemblable qu'avec de semblables croyances nous préférions faire le mal et tomber entre les mains redoutables du souverain juge?

XXXII.. Il ne faut pas s'étonner si nos ennemis nous imputent les crimes qu'ils attribuent à leurs dieux, dont ils célèbrent les passions sous le nom de mystères. Mais du moins, puisqu'ils réprouvent si fort en nous les unions incestueuses formées dans l'ombre et au hasard, ils auraient 324 dû montrer d'abord leur aversion pour Jupiter, qui eut de enfants de Rhéa, sa mère, et de sa fille Proserpine, et qui épousa sa propre sœur ; ou condamner Orphée, l'inventeur de ces turpitudes, cet Orphée qui nous a représenté Jupiter plus infâme que Thyeste lui-même. Car ce dernier, en souillant sa propre fille, ne fit qu'obéir à un oracle qui lui assurait que c'était le seul moyen de se venger et de conserver son royaume. Pour nous, nous sommes si éloignés de semblables crimes, qu'il ne nous est pas même permis de regarder une femme avec un mauvais désir :

« Celui qui regarde une femme avec la pensée du mal, dit notre maître, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Comment seraient-ils des impudiques, ceux qui ne se servent de leurs yeux que pour éclairer le corps, selon l'intention du créateur; ceux, dis-je, qui se croient comptables devant Dieu non seulement de leurs actions, mais encore de leurs pensées, et pour qui un regard trop complaisant est un adultère, parce que les yeux ont été faits pour un autre usage? Car il n'en est pas de la loi que nous observons comme des lois humaines auxquelles le méchant peut quelquefois se soustraire : ainsi que je vous le démontrais naguère, grands princes, c'est notre Dieu qui nous l'a donnée, et cette divine loi règle tous nos devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain.

Selon la différence de l'âge, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs, et nous honorons les vieillards comme nos pères et nos mères; aussi avons-nous grand soin de conserver l'innocence de ceux que nous regardons comme nos parents, et a qui nous donnons ces doux noms de famille; l'Écriture, parlant du baiser dont le plaisir serait le motif, ajoute : « Il faut donner avec la plus grande précaution le baiser ou plutôt la salutation, parce qu'elle nous exclut de la vie éternelle, pour peu qu'elle souille la pensée. »

XXXIII. Ainsi, mettant toute notre espérance dans la vie 325 éternelle, nous méprisons toutes les choses de ce monde et jusqu'aux plaisirs de l'esprit; nous n'épousons des femmes selon vos lois que dans la vue d'avoir des enfants; de même que le laboureur, après avoir confié la semence à la terre, attend la moisson sans en répandre une nouvelle; ainsi la procréation des enfants est la mesure de nos plaisirs ; vous trouverez même parmi nous un grand nombre d'hommes et de femmes qui vieillissent dans le célibat, pour rester plus étroitement unis à Dieu.

Si donc nous pensons que la virginité et l'état du célibat nous rapprochent davantage de Dieu, et que la volupté et la pensée même du mal nous en éloignent, à combien plus forte raison ne devons-nous pas détester des actions dont l'idée seule nous fait horreur ; car la vie des Chrétiens ne se renferme pas dans de simples méditations de la parole divine, elle se manifeste par la pratique et l'exemple ; chacun reste tel qu'il est né, c'est-à-dire ne se marie point, ou ne se marie qu'une fois ; à nos yeux les secondes noces ne sont qu'un honnête adultère.

« Quiconque, dit Notre-Seigneur, renvoie sa femme et en épouse une autre, est adultère; » montrant par-là qu'il n'est pas permis de renvoyer celle qui nous a donné sa virginité, pour en épouser une autre. Celui qui abandonne sa première femme et se marie même après la mort de celle-ci, au fond n'est pas exempt du crime d'adultère, soit parce qu'il va contre l'intention de Dieu, qui créa dès le commencement un seul homme et une seule femme, soit parce qu'il rompt l'alliance de la chair avec la chair, alliance devenue indissoluble par le fait d'une première union.

XXXIV. Voilà notre vie et nos principes. Révélerai-je ici ce qu'il faut taire? ne savons-nous pas ce que dit le proverbe : La courtisane accuse la femme pudique. En effet, des hommes qui trafiquent de la pudeur, qui ouvrent à la jeunesse des lieux de débauche, et ne respectent pas même les sexes, puisqu'ils se livrent entre eux à d'horribles infa- 326 mies, souillant par toutes sortes de turpitudes la pureté et la vertu, flétrissant par de monstrueux excès la beauté, qui est un don de Dieu, car la beauté ne vient pas d'elle-même sur la terre, c'est la main de Dieu et sa volonté qui l'y fait naître; ces hommes, qui ne trouvent en nous aucun crime, osent nous reprocher ceux qu'ils commettent eux-mêmes, ceux qu'ils attribuent à leurs dieux, et dont ils se parent comme de hauts faits. Ainsi, ces adultères, ces corrupteurs de l'enfance, s'acharnent contre nous, parce que nous restons dans le célibat et que nous ne contractons qu'un seul mariage : ne ressemblent-ils pas aux reptiles qui vivent dans l'eau (car aussi bien qu'eux ils dévorent le premier qu'ils rencontrent), et le plus fort poursuit le plus faible; et n'est-ce pas attenter sur l'homme, exercer d'horribles violences, au mépris des lois que vous avez données, ainsi que vos ancêtres, pour établir le règne de l'équité? Ces hommes, dont les crimes multipliés sont cause que les juges que vous envoyez dans les provinces succombent sous le poids des plaintes qui leur viennent de toutes parts, ne craignent pas de se déchaîner contre ceux qui ne peuvent frapper l'homme qui les frappe, ni maudire celui qui les maudit; c'est trop peu pour nous, en effet, d'observer cette justice ordinaire, qui consiste à rendre la pareille; la patience et la charité même à l'égard de nos ennemis sont pour nous un devoir.
XXXV. Après cela, quel homme assez insensé, puisque telle est notre conduite, pourrait nous traiter d'homicides? Et dès lors si nous ne sommes point homicides, que devient l'accusation de manger de la chair humaine? On ne peut en manger sans avoir d'abord égorgé un homme. Qu'on demande donc à ceux qui nous accusent de ces horribles festins si jamais ils nous ont vu égorger quelqu'un : personne parmi eux, j'en suis sûr, ne serait assez impudent pour oser l'assurer. Il en est parmi nous qui ont des esclaves, les uns plus, les autres moins ; il ne serait pas possible de se cacher 327 d'eux, et aucun de ces esclaves n'a inventé contre nous de pareilles calomnies. Comment, en effet, pourrait-on accuser sérieusement de tuer et de manger des hommes ceux qui ne se permettent pas même, comme on le sait, d'assister aux exécutions des criminels ? Qui de vos sujets n'est avide des spectacles de gladiateurs et de bêtes féroces, surtout si c'est vous-mêmes qui les donnez? Pour nous, persuadés qu'il y a peu de différence entre regarder avec plaisir un meurtre et le commettre, nous fuyons avec horreur ces spectacles. Comment donc pourrions-nous tremper nos mains dans le sang, nous qui croyons ne devoir pas même assister à un meurtre, de peur que le crime et l'expiation de ce crime ne retombent sur nous? Comment pourrions-nous égorger un homme nous qui traitons d'homicides les femmes qui se font avorter, persuadés comme nous le sommes qu'elles seront sévèrement punies au jugement de Dieu? Certes, le même homme ne peut regarder l'enfant encore dans le sein de sa mère comme un être dont Dieu s'occupe, et le tuer aussitôt après sa naissance; le même homme qui se reprocherait d'être un parricide, s'il exposait son enfant, est incapable de le tuer de sa main quand il l'aura nourri et élevé. Non, non, notre conduite ne se dément point de la sorte; mais, toujours semblables à nous-mêmes, nous agissons conformément à la raison, sans prétendre l'asservir à nos passions.
XXXVI.Je vous le demande encore, quel homme, croyant à la résurrection, consentirait à se faire le tombeau vivant d'un corps qui doit ressusciter? Est-il possible, en effet, qu'avec une semblable conviction il eût le courage de dévorer ce cadavre, comme s'il ne devait point revivre ? Est-il possible qu'il agisse, comme si Dieu ne devait point lui redemander ce corps qu'il aura enseveli dans ses entrailles, puisqu'il sait bien que la terre elle-même doit rendre un jour les morts qu'elle a reçus? N'est-il pas plus vraisemblable que des hommes qui ne croient ni à la résurrection, ni au jugement der- 328 nier, de quelque manière qu'on ait vécu; qui pensent, au contraire, que l'âme meurt avec le corps, n'est-il pas plus vraisemblable qu'affranchis de tout frein, ils se portent à toutes sortes de crimes ? Par une raison contraire,

n'éviteront-ils pas avec tout le soin possible les fautes même les plus légères, ceux qui sont persuadés que rien ne doit échapper au jugement de Dieu, et que le corps partagera le châtiment de l'âme, après avoir été l'instrument de ses désordres et de ses passions. S'il paraît chimérique que des corps réduits en pourriture et en poussière soient rendus un jour à leur premier état, on pourrait peut-être nous accuser de faiblesse d'esprit, mais non de méchanceté; car si nous nous trompons, notre erreur ne nuit à personne.
Je pourrais vous prouver que nous ne sommes point les seuls à reconnaître la résurrection des morts, et que la plupart des philosophes pensent comme nous sur ce point ; mais cette démonstration serait hors de saison. Je ne veux pas qu'on me reproche de mêler à mon sujet des discussions qui lui seraient étrangères ; je dirai seulement que ceux qui ont écrit sur la nature des choses sensibles, matérielles ou immatérielles, ont toujours reconnu que les esprits existent avant les corps, et que tout ce qui tombe sous les sens a été fait après les créatures spirituelles, bien que ce soient les objets sensibles qui nous frappent d'abord. Ces philosophes prétendent que ces objets corporels ont été formés de l'assemblage des premiers, c'est-à-dire que ceux qui tombent sous les sens naissent de ceux qui ne sont conçus que par l'esprit; d'où il suit, comme l'ont pensé Platon et Pythagore, que rien n'empêche que les corps après leur dissolution ne se recomposent avec les éléments subtils qui servirent à leur formation première; mais bornons-nous à ces mots sur la résurrection.
XXXVII. Pour vous, grands princes, si pleins de bonté, de modération et de clémence, qualités que vous devez autant à la nature qu'à la philosophie, et qui vous rendent si 329 dignes de l'empire, puisque j'ai confondu la calomnie et prouvé notre innocence et notre piété envers Dieu, qu'un signe d'approbation de votre part nous rassure. Quels hommes méritent plus d'être exaucés que ceux qui ne cessent de demander à Dieu que votre couronne passe du père au fils, ainsi que la justice l'exige, que votre empire s'affermisse, s'étende de jour en jour, que tout reconnaisse vos lois ! Nous sommes les premiers intéressés à votre bonheur, puisqu'il nous permettra de couler nos jours au sein de la paix et de voler sans obstacle à l'accomplissement de tous vos ordres.

Apollinaire de Hiérapolis
Fragment de son apologie adressée à l'empereur Marc Aurèle



Apollinaire, évêque de Hiérapolis, est l'auteur de divers ouvrages, tous perdus. Outre ses deux livres "Aux Grecs" et ses deux livres adressés "Aux Juifs" et ses traités contre le montanisme, il a écrit une Apologie adressée à Marc Aurèle. dont Eusèbe de Césarée a conservé un bref extrait.

On raconte que Marc-Aurèle César, alors qu'il rangeait ses soldats en bataille contre les Germains et les Sarmates, se vit réduit à l'impuissance par suite de la soif qui étreignait ses soldats. Or les hommes de la légion appelée Mélitène, selon la foi qui les a soutenus depuis ce temps-là jusqu'à présent dans les combats livrés contre les ennemis, mirent le genou en terre, conformément à notre manière familière de prier, et adressèrent à Dieu des supplications. Un tel spectacle parut étonnant aux ennemis ; on raconte qu'un autre encore plus étonnant les surprit aussitôt : un orage violent mit en fuite et perdit les ennemis, tandis que la pluie ranimait l'armée de ceux qui avaient invoqué la divinité et qui, tout entière, avait été sur le point de périr de soif.

Ce récit est rapporté même par les historiens qui sont éloignés de notre doctrine et qui se sont occupés d'écrire sur les empereurs dont il s'agit ; il est aussi connu par les nôtres. Mais chez les historiens du dehors, en tant qu'étrangers à notre croyance, on trouve le fait merveilleux, mais on n'avoue pas qu'il est arrivé à la suite des prières des nôtres. Chez les nôtres, qui sont amis de la vérité, l'événement est raconté d'une manière simple et ingénue. Parmi ces derniers figure Apollinaire : il dit que, *depuis ce temps, la légion qui, par sa prière, a accompli le prodige, a obtenu de l'empereur un nom en rapport avec l'événement; elle s'appelle en langue latine Fulminante.*

Eusèbe, HE V. 5

St Théophile d'Antioche

Les trois Traité à Autolycus

Présentation
par Albocicade

Traduction française
par l'abbé Genoude

Présentation des trois livres à Autolycus

Préambule

De tous les écrits de Théophile, le "Traité à Autolycus", une apologie, est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous, de sorte que son auteur – écrivain varié – a reçu le qualificatif d'apologiste.

Toutefois, même si le prétexte à ce traité est semblable à celui de l'Octavius de Minucius Félix, ou au "Dialogue avec Tryphon" de Justin, l'Apologie de Théophile se distingue nettement de ces deux ouvrages, tant par la manière d'aborder le sujet, que par les "lacunes" de son argumentation.

Un "ami" païen nommé Autolycus lui ayant vanté la gloire des dieux et de leurs statues, et lui reprochant vigoureusement de se dire chrétien, Théophile répond par un trois Traités successifs.

Son objectif est de démontrer que la foi des chrétiens en un Dieu invisible, irreprésentable n'est pas une innovation déraisonnable, mais s'appuie au contraire sur une sagesse de la plus haute antiquité, ayant sa source en Dieu même. Aussi va-t-il s'employer à présenter ce Dieu créateur de l'univers, sage législateur de l'humanité en se fondant sur des écrits qui ne sont ni récents, ni légendaires (III. 1 ; cf III. 16)

L'apologie se compose de 3 "livres" que l'ont peut schématiser comme suit :

Livre 1 : Le Dieu des chrétiens

Livre 2 : Supériorité des auteurs sacrés sur les profanes

Livre 3 : Antériorité des Livres sacrés sur les auteurs profanes

Le contenu du traité

Les Traités à Autolycus ne sont pas des exposés systématiques, et les différents thèmes, présentés ici regroupés, se retrouvent épars tout a long de ces écrits ; aussi les nombreuses références ci-après renvoient-elles aux trois livres à Autolycus.

Théophile écrit à une époque où le langage théologique des chrétiens n'a pas encore pris sa forme définitive : les grandes synthèses de Nicée et Chalcédoine sont encore à venir. Toutefois, on notera que si certaines des expressions qu'il emploie (par exemple "*Dieu, le Verbe et la Sagesse*") ne lui ont guère survécu, d'autres ont eu un destin singulier (comme le Verbe qui est "*Dieu, né de Dieu*", ou le terme "*Trinité*").

Enfin, il s'adresse à un païen pour le moins sceptique, qui ne semble pas manifester la moindre sympathie pour les chrétiens et ce qu'il croit savoir d'eux. Face à un tel interlocuteur, Théophile choisit scrupuleusement les thèmes qu'il développe et ceux qu'il effleure à peine… voire pas du tout. Nul doute que, dans un contexte autre (une catéchèse prébaptismale, par exemple), certains choix eussent été tout différents.

Connaître Dieu

L'objectif avoué de Théophile est de permettre à Autolycus de parvenir à "*connaître Dieu*". Toutefois, pour Théophile, comme pour St Pothin de Lyon (note 1), connaître Dieu n'est pas un droit que n'importe quel humain peut s'arroger sans condition : il faut s'y préparer par une démarche qui ne saurait être uniquement spéculative, mais qui implique la personne entière (I. 2, I. 7).

Cette démarche doit cependant s'appuyer sur des sources fiables, ce qui amène Théophile à énumérer, pour les rejeter un peu pêle-mêle, les innombrables mythes du paganisme, ainsi que de nombreuses spéculations des philosophes antiques (II. 1 à 8), et leur substituer les révélations des prophètes bibliques (II. 9 à 35), en particulier les livres de "notre prophète, le serviteur de Dieu Moïse" (III. 18)

Toutefois, et même s'il impose un tri drastique parmi les auteurs et pratiques de l'Antiquité païenne, Théophile ne recule pas à citer la Sibylle ou d'autres auteurs non "bibliques" lorsqu'ils sont en accord avec les sources bibliques (II. 36 à 38), position que d'aucuns qualifient de contradictoire (note 2), mais qui n'a rien d'extraordinaire à l'époque : Théophile se situe à mi-chemin entre Tatien qui rejette en bloc et avec mépris tous les "grecs", et Justin qui ne ménage pas son admiration pour certains philosophes.

Dieu et ses œuvres
Puisque, à la différence des statues des divinités païennes, le Dieu des chrétiens n'est pas visible, c'est par ses œuvres que ce Dieu peut être discerné.
Usant d'abord d'arguments de raison communément admis dans la société de son époque (I. 5), Théophile présente – en se basant ensuite sur les textes bibliques – le seul Dieu auquel croient les chrétiens (III. 9).
Contrairement à Marcion, auquel il a opposé une réfutation, Théophile considère qu'il y a continuité totale entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Aussi, est-ce en commentant le début de la Genèse qu'il présente Dieu comme antérieur au monde, ayant tout créé à partir de rien (I. 7 ; II. 15).
Mais Dieu n'est pas seulement le créateur du monde matériel inanimé, il l'est aussi des êtres vivants en général, et de l'homme en particulier, auquel il attribue une place à part (II. 18). Et Théophile précise, à ce propos, que l'homme n'a été créé ni mortel ni immortel, mais "capable" de l'un ou de l'autre, selon qu'il sera fidèle ou non au commandement de Dieu (II. 27).
Créateur de l'univers, donateur de vie, Dieu est aussi "le seul législateur" qui "enseigne à pratiquer la justice, à être pieux, à bien agir" (III. 9). Développant abondamment ce thème (avec en contrepoint l'immoralité des légendes sur les dieux païens), il en profite pour rejeter les accusations de cannibalisme et d'inceste que la rumeur publique imputait aux chrétiens (III. 15).
Enfin, parmi les "œuvres" de Dieu, Théophile aborde à plusieurs reprises la question de la résurrection des morts. Une œuvre à venir, et à laquelle il exhorte son interlocuteur à croire de bon gré, plutôt que d'avoir à y croire contraint et forcé quand elle se produira (I. 7-8 ; I. 13 ; II. 12).
Au long de ses développements à partir de l'Ancien Testament, Théophile cite régulièrement (et sans avoir trop l'air d'y toucher) le Nouveau Testament afin de souligner "l'accord qui existe entre la Loi, les paroles des prophètes et celles de l'Evangile" (II. 12).

Dieu lui même
Le point de départ de l'enseignement chrétien est l'affirmation de l'existence d'un Dieu unique, créateur de l'univers. Théophile reprend abondamment cette affirmation (A Autol. I.5 ; I.6 ; I.7; I.11; III.9).
Puis, et quoique "l'aspect de Dieu est ineffable, inexprimable et ne peut être vu avec les yeux charnels. Sa gloire le rend sans limite, sa grandeur sans borne, sa hauteur au dessus de toute idée, sa force incommensurable, sa sagesse sans équivalent, sa bonté inimitable, sa bienfaisance indicible." (I.3), Théophile précise, en usant copieusement des textes bibliques "qui" est ce Dieu.
Car si Dieu a créé toutes choses, c'est par son Verbe (λογος) et sa Sagesse (σοφια) qu'il a accompli sa création (I.7). (note 3)
Aussi, Théophile prend-il bien soin de distinguer le Verbe et la Sagesse d'avec la création : tandis que la création est tirée du néant (II.15) le Verbe est de toute éternité en Dieu (λογος ενδιαθετος – II. 10) avant d'être engendré au dehors (λογος προφορικος – II.20). Avant que rien ne fut, Dieu s'entretien avec le Verbe, qui est son intelligence et sa pensée. En bref, "le

Verbe est Dieu, né de Dieu, et à chaque fois que le veut le Père de toutes choses, ce Père l'envoie" (II. 22).
De même, la Sagesse est engendrée par Dieu avant toutes choses (I. 3, II. 10).
D'ailleurs, Théophile associe de façon récurrente "Dieu, le Verbe et la Sagesse" (I. 7 ; II. 10 ; II. 15 ; II. 18). au point qu'il les nomme ensemble sous le terme de Triade (τριας) (II.15). C'est la première attestation chrétienne de cette désignation de Dieu qui, via le latin "Trinitas" est traduit en français par Trinité. Pourtant, Théophile ne semble pas l'avancer comme une nouveauté, mais comme un concept d'usage commun dans l'Eglise.
Mais il ne se limite pas à ces termes. Ainsi nomme-t-il l'Esprit de Dieu (ou "saint Esprit") qui a parlé dans les prophètes (I. 14 ; II. 9 ; II. 33) et auquel les chrétiens ont part (III. 17). Par ailleurs, il désigne une fois le Verbe comme étant le Fils de Dieu (II. 22).
A vrai dire, – pris entre les nécessités parfois contradictoires de présenter, face aux innombrables divinités du paganisme, un Dieu unique ; celle de rendre compte avec justesse du paradoxe de Dieu tel qu'il est présenté dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et celle de se mettre à la portée de son interlocuteur de manière à lui éviter de funestes contresens – Théophile n'est pas absolument rigoureux dans l'usage des termes et distinctions. Ainsi, en deux longues énumérations (II. 10 et II. 22), il désigne le Verbe comme le "Principe de la création", "l'Esprit de Dieu", la "Puissance du Très Haut" et… la Sagesse.

Le problème de l'Incarnation
Une caractéristique majeure du Traité, c'est qu'il n'aborde jamais la vie de Jésus, ce qui est au moins paradoxal pour quelqu'un qui arbore avec fierté le nom de chrétien, qui plus est de la part d'un évêque.
Cependant, Théophile cherche à persuader Autolycus que la foi des chrétiens est non seulement raisonnable, mais qu'en outre elle n'a rien à voir avec les fables des païens (II. 22). Or, si un "Fils de Dieu" est quelque chose d'inouï dans le Judaïsme, les légendes du paganisme regorgent de demi-dieux, et Autolycus aurait eu tôt fait d'assimiler la naissance de Jésus à un mythe. Aussi Théophile, par une pédagogie progressive se cantonne-t-il (au moins dans un premier temps… mais a-t-il eu la possibilité de passer au "deuxième temps" ?) à développer une doctrine du Logos.
Il n'en demeure pas moins que, pour un lecteur chrétien ou familier du christianisme, certains "escamotages" ont quelque chose de frustrant.
Ainsi, les seules fois où le nom Ιησους (Jésus) apparaît, il s'agit de Josué ! (III. 24 , III. 28) Ou, lorsqu'il explique le nom des "chrétiens" (χριστιανοι), il fait référence au fait qu'ils ont reçu une onction (χριστοι I. 12) ou (par une étymologie plus que douteuse)qu'ils sont "utiles" (χρηστοι I. 1).

Les "sottises" de Théophile
"*Théophile paraît un peu sot quand il remarque que Dieu n'est pas un architecte comme les autres, puisqu'il a commencé l'œuvre de la création par le ciel, c'est à dire la maison par le toit*". Cette citation de Puech (note 4) reprise dans l'édition de Sources Chrétienne (p 94, note 2) est significative du regard porté sur l'œuvre de Théophile : ce n'était pas la première fois que Théophile essuyait des reproches sévères.
D'abord, il fut accusé de confondre ses sources. Il y a déjà longtemps qu'il a été absous de cette première critique. Certes, Théophile n'est pas un érudit, et si l'on trouve effectivement dans le Traité à Autolycus des citations inexactes, des attributions douteuses, la faute doit en être cherchée dans les documents que Théophile utilisait : son dédain pour la littérature profane le démontre assez ; il n'a certainement pas lu la plupart des auteurs qu'il cite, se contentant d'utiliser des florilèges.

La question de ses exégèses, soulevée par Puech, a pris un nouvel aspect à la fin du XXe siècle : il fut mis en évidence que de nombreux éléments se trouvent en correspondance avec l'exégèse juive antique avec laquelle Théophile a été, manifestement, en étroit rapport (note 5). Aussi, loin d'être un naïf faisant une lecture "un peu sotte", Théophile se situe dans un mouvement intellectuel jusque récemment mal connu aux confins du judaïsme et du christianisme qui avait échappé à la sagacité d'érudits modernes.
Enfin, il lui est reproché de n'utiliser le Nouveau Testament que comme un commentaire de l'Ancien. Toutefois, il convient, une fois encore de prendre en considération les contraintes que représentaient la question de l'Incarnation du Verbe d'une part, et celle de l'antiquité des sources d'autre part. Aussi faut-il au contraire noter que chaque fois qu'il le peut, Théophile fait le lien entre son explication de l'Ancien Testament et des textes du Nouveau, afin, par de petites touches, de présenter l'ensemble "Ancien et Nouveau Testament" comme une unité organique… charge à lui de présenter ensuite positivement les contenus du NT qu'il esquive dans un premier temps.

Unité et rupture dans les traités à Autolycus
A lire les "Trois livres à Autolycus", on ne peut qu'être frappé par la sorte de rupture qui s'opère entre les livres II et III.
Si les livres I et II présentent une unité de ton et de méthode, ils évoquent cependant une série inachevée : Théophile n'est pas encore venu à bout de son argumentation pour présenter le Dieu des chrétiens.
Le livre III, par contre témoigne d'une rupture dans le projet : Théophile doit faire face à de nouvelles objections de la part d'Autolycus. Soudainement, ses préoccupations ne sont plus de dire "le Dieu des chrétiens", mais de justifier les chrétiens des accusations d'immoralité et de cannibalisme, ainsi que de montrer que les textes des chrétiens sont anciens, et ne sont pas des fables. Le lien a été fait entre ce changement de présentation, et l'existence du "discours contre les chrétiens" de Celse : Théophile apporterait une réfutation indirecte aux arguments de Celse (note 6)

Notes
1. Accusé d'être chrétien, Pothin se vit demander par le proconsul "Quel est ton Dieu ?" Il répondit "Tu le connaîtras si tu en es digne" (Eusèbe : HE V, I. 31)
2. SC 20, intro page 35
3. Dans le même sens, St Irénée désignera le Fils et l'Esprit – ou le Verbe et la Sagesse – comme étant les deux mains de Dieu. (Adv Haer IV. pref. 4 ; IV. 7. 4)
4. Les apologistes grecs du IIe siècle de notre ère, 1912 p 212
5. Les trois cultures de Théophile d'Antioche, par Nicole Zeegers , in "Les apologistes chrétiens et la culture grecque, 1998, Beauchesne édition"
6. Théophile d'Antioche contre Celse : le Troisième livre à Autolycus par J. M. Vermander, 1971

Saint Théophile d'Antioche
à Autolyque.

Traduction de l'abbé M. de Genoude,
1838
Numérisé par Albocicade
2010

LIVRE PREMIER.

I. Un style brillant, une diction élégante, voilà ce qui charme et ce qui transporte les hommes frivoles et corrompus. L'ami de la vérité laisse là les vaines paroles, il s'attache aux faits et les discute.
Cher Autolyque, vous m'avez assez fatigué de vains discours, d'éloges sans fin en l'honneur de vos dieux de bois et de pierre, de métal et d'argile ; de vos dieux peints et sculptés, qui ne voient ni n'entendent, car ils ne sont que de stupides idoles, oeuvres de la main des hommes : assez longtemps vous m'avez reproché d'être Chrétien et d'en porter le nom. Eh bien, oui, je le suis ! je le confesse hardiment, et je me glorifie d'un nom agréable à Dieu, dans l'espérance de ne lui être point inutile ; tout ce qui rappelle ce Dieu n'a rien qui blesse, comme vous le pensez ; et si vous jugez si mal de lui, c'est sans doute parce que vous n'avez pas encore le bonheur de le connaître et de le servi .

II. Vous direz peut-être : montrez-moi votre Dieu, et moi je vous répondrai : montrez-moi que vous êtes homme, et je vous montrerai mon Dieu ; montrez-moi que vous voyez des yeux de l'esprit et que vous entendez des oreilles du coeur.
En effet, il en est des oreilles du coeur et des yeux de l'esprit pour voir Dieu, comme des yeux du corps pour voir les choses de la terre et distinguer la lumière des ténèbres, le blanc du noir, la beauté de la laideur, ce qui est régulier de ce qui ne l'est pas, un objet bien proportionné d'un objet ridicule, celui qui sort de la mesure de celui qui ne l'a pas ; ou comme des oreilles du corps pour discerner entre eux les sons aigus, graves et harmonieux ; car Dieu n'est visible que pour ceux qui peuvent le voir, c'est-à-dire qui ont les yeux de l'esprit ouverts. Sans doute nous avons tous des yeux ; mais il en est dont la vue est obscurcie par un nuage, et qui ne peuvent voir la lumière du soleil ; les aveugles n'aperçoivent point cette lumière : en brille-t-elle moins dans l'univers ?
C'est ainsi que les péchés, les passions, jettent un nuage sur les yeux de l'esprit. L'âme de l'homme doit être pure comme un miroir sans tache ; et comme celui-ci ne reproduit point les objets une fois qu'il est terni, ainsi l'âme, souillée par le péché, ne peut plus voir Dieu.
Montrez-moi donc si vous n'êtes point adultère, impudique, voleur, spoliateur, corrupteur de l'enfance ; si vous n'êtes point calomniateur, médisant, colère, envieux, superbe ; si vous n'êtes point orgueilleux, meurtrier, avare, sans respect pour vos parents et cupide : jusqu'à faire trafic de vos enfants ; car Dieu ne se montre point à ceux qui sont infectés de ces vices, à moins qu'ils n'aient pris soin de s'en purifier. Toutes ces criminelles actions nous plongent dans les ténèbres, et nos impiétés s'interposent entre notre, âme et la vue de Dieu, comme l'humeur arrêtée sur l'oeil de l'aveugle s'interpose entre lui et la lumière du soleil.

III. Vous me direz : vous qui voyez, tracez-moi donc une image fidèle de Dieu. Écoutez, ô homme : l'image de Dieu ne peut se tracer, ni se décrire ; la Divinité ne tombe point sous les sens, on ne peut se représenter sa gloire, ni mesurer son immensité, sonder ses profondeurs, comparer à rien sa puissance, se former une idée de sa sagesse ; on ne peut imiter sa bonté ni raconter ses bienfaits. En effet, si je l'appelle lumière, je nomme un de ses ouvrages ; Verbe, c'est la parole par laquelle il commande ; Esprit, c'est son souffle créateur ; sagesse, c'est sa production ; force, c'est sa puissance ; vertu, c'est son action ; Providence c'est sa bonté ; roi, Seigneur, c'est sa gloire, sa qualité de maître suprême ; juge, c'est sa justice ; père, c'est sa tendresse pour tous les êtres ; feu, c'est sa colère.
Mais, direz-vous, votre Dieu se met-il en colère ? Oui, sans doute, contre les méchants ; mais il est bon et miséricordieux envers ceux qui l'aiment et qui le craignent ; il est le protecteur de l'homme pieux, il est le père du juste, mais il est le juge et le vengeur des impies.

IV. Il n'a pas de commencement, parce qu'il est incréé ; il est immuable, parce qu'il est éternel ; il est appelé Dieu, d'un mot grec qui signifie "*qui a tout fait et tout arrangé*", ou d'un autre mot grec qui veut dire que "*tout se meut, vit et se conserve par lui*". Il est appelé Seigneur, parce qu'il domine tout ; Père, parce qu'il est avant tout ; Auteur et Créateur, parce qu'il a fait de rien toutes choses ; Très-Haut, parce qu'il est au-dessus de tout ce qui est ; Tout-Puissant, parce qu'il possède et renferme tous les êtres. En effet, les hauteurs des cieux, les profondeurs des abîmes, les extrémités de la terre, sont dans sa main ; il n'est arrêté, limité par aucun lieu ; il remplit tout. Le ciel est son ouvrage, la terre et la mer l'oeuvre de ses mains, et l'homme sa créature et son image ; le soleil, la lune et les étoiles sont créés pour le service de l'homme, comme des régulateurs qui fixent les jours, les années et les saisons. Ainsi Dieu a tout fait, tout tiré du néant, pour se manifester par ses oeuvres et faire éclater sa grandeur.

V. De même que l'âme, renfermée dans le corps humain, échappe à nos regards et se manifeste par le mouvement du corps, ainsi Dieu, quoique invisible, se montre clairement par sa providence et par ses oeuvres. Quand vous voyez sur la mer un vaisseau voguer à pleines voiles et se diriger vers le rivage, vous ne doutez pas qu'il n'ait un pilote pour le gouverner, pourriez-vous douter qu'il existe un Dieu moteur et maître de l'univers, sous prétexte que les yeux du corps ne le voient pas ? L'homme mortel ne peut regarder fixement le soleil, ce faible élément, comment pourrait-il soutenir l'éclat inénarrable de la gloire de Dieu ? Voyez la grenade entourée d'une écorce : l'intérieur se compose d'un grand nombre de petites cellules que séparent des membranes légères, et qui contiennent plusieurs grains. Ainsi, l'esprit de Dieu contient toutes créatures, et cet esprit, avec toutes les créatures, est dans la main de Dieu. Or, les grains, renfermés dans la grenade, ne peuvent voir ce qui est au delà de l'écorce, puisqu'ils sont dans l'intérieur ; ainsi, l'homme renfermé dans la main de Dieu, avec tous les autres êtres, ne peut apercevoir Dieu lui-même. Personne ne doute de l'existence d'un roi de la terre, bien que la plupart de ses sujets ne puissent le voir ; mais il se fait assez connaître par ses lois, ses édits, son pouvoir, ses armées, les images qui reproduisent ses traits ; et la toute-puissance de Dieu, la beauté de ses oeuvres, ne le feraient pas connaître ?

VI. Considérez, ô homme, quelles sont ses oeuvres : les vicissitudes périodiques des saisons, les variations de l'atmosphère, la succession admirable des jours, des nuits, des mois et des années ; la prodigieuse variété des semences, des plantes et des fruits ; les diverses espèces d'animaux, qui marchent ou qui rampent sur la terre, qui volent dans l'air, qui nagent dans les eaux ; l'instinct donné à chacun d'eux pour se multiplier, pour nourrir leurs petits, destinés non à leur propre usage, mais à celui de l'homme ; la Providence qui prépare à tous les êtres vivants une nourriture convenable ; l'obéissance qui leur est

commandée d'avoir pour l'homme ; le cours perpétuel des fontaines et des fleuves, l'abondance des pluies et des rosées répandues sur la terre, à différentes époques ; les divers mouvements des corps célestes ; le lever de l'astre du matin, qui nous annonce le lever d'un astre plus brillant ; la conjonction de la Pléiade et d'Orion ; la route d'Arcture et des autres corps célestes décrite dans les cieux, par cette sagesse infinie qui a donné à tous ces astres leur véritable nom. Celui-là seul est Dieu, qui l'a tiré la lumière des ténèbres et l'a fait éclore de son sein ; qui a fait l'asile où se réfugie l'auster, les limites de la mer, les trésors de la grêle et de la neige ; qui rassemble les eaux dans les profondeurs de l'abîme, et replonge les ténèbres dans leur noir séjour pour ramener cette lumière si douce, si ravissante, si désirée des mortels ; qui appelle les nuages des extrémités de la terre et allume la foudre au sein des nuages ; qui lance le tonnerre pour effrayer le monde, et qui nous prévient d'abord par l'éclair, de peur qu'une secousse soudaine ne nous fasse à l'instant défaillir ; qui tempère encore la violence de la foudre précipitée du ciel, afin qu'elle n'embrase point la terre : car, si l'éclair et le tonnerre étaient abandonnés à eux-mêmes, ils réduiraient tout en cendres, et ne laisseraient après eux que des ruines.

VII. Celui-là seul est mon Dieu, le Seigneur de toutes choses, qui a étendu les cieux et donné à la terre ses limites ; qui trouble les profondeurs de la mer et excite le bruit de ses vagues ; qui domine la puissance de l'océan et calme l'agitation de ses flots ; qui a établi la terre sur les eaux et lui donne le principe de vie ; en un mot, qui vivifie tout par son esprit, car s'il le rappelait à lui, tout rentrerait dans le néant. C'est par cet esprit, ô homme, que vous parlez ; c'est par lui que vous respirez, et vous ne le connaissez pas. Ne cherchez point d'autre cause de cette ignorance que l'aveuglement de votre esprit et la dureté de votre coeur.
Mais si vous le voulez, vous pouvez être guéri : livrez-vous au médecin, et il éclairera les yeux de votre esprit et de votre coeur. Quel est donc ce médecin ? C'est Dieu lui-même qui guérit et vivifie tout par son Verbe et par sa sagesse ? C'est par son Verbe et par sa sagesse qu'il a fait toutes choses : "Les cieux, nous dit l'Écriture, ont été créés par sa parole, et l'armée des cieux par le souffle de sa bouche." Sa sagesse est au-dessus de tout. C'est sa sagesse qui a affermi la terre, élève les cieux, creuse des abîmes, et fait distiller la rosée du sein des nuées.
Si vous savez comprendre ce langage, ô homme, si vous menez une vie pure, sainte, irréprochable, vous pouvez voir Dieu ; mais avant tout, il faut que la foi et la crainte de Dieu règnent dans votre coeur, et alors vous comprendrez ces vérités. Après que vous aurez abandonné votre condition mortelle, vous revêtirez l'immortalité, vous verrez Dieu en récompense de vos mérites. Dieu ressuscitera votre chair, il la rendra immortelle comme votre âme : alors devenu immortel, vous verrez l'éternel, si maintenant vous croyez en lui ; et vous comprenez alors combien vos discours étaient insensés.

VIII. Vous ne croyez point, dites-vous, à la résurrection des morts. Quand elle arrivera, vous y croirez malgré vous ; mais alors votre foi n'excusera point votre incrédulité, si vous ne croyez aujourd'hui. Pourquoi donc ne croyez-vous pas ?
Ignorez-vous que la foi dirige et précède toutes nos actions ? Quel est, en effet, le laboureur qui pourrait moissonner, s'il ne confiait d'abord la semence à la terre ? qui passerait la mer, s'il ne se fiait au vaisseau et au pilote ? quel malade pourrait recouvrer la santé, s'il n'avait foi en son médecin ? et quel art, quelle science apprendrez-vous, si vous ne commencez par croire le maître qui doit vous l'enseigner ? Eh quoi ! le laboureur se confie à la terre, le navigateur au vaisseau, le malade au médecin, et vous ne voulez point vous confier à Dieu, qui vous a donné tant de preuves de sa fidélité ? D'abord, il vous a créé lorsque vous n'existiez pas encore ; car s'il fut un temps où votre père et votre mère n'étaient point, à plus forte raison n'avez-vous pas toujours été vous-même ; il vous a formé d'une matière humide, d'une goutte de sang, qui elle-même n'a pas toujours été, et il vous a mis en ce monde. Vous

pouvez croire en de vains simulacres, ouvrages des hommes, vous croyez les prodiges qu'on leur attribue, et vous ne croyez point que votre créateur puisse vous rappeler à la vie ?

IX. Les noms de ces dieux dont vous vous glorifiez ne sont que des noms d'hommes déjà morts. Et quels hommes encore ! Saturne dévore ses propres enfants. Vous ne pouvez parler de Jupiter, son fils, sans penser aussi à sa conduite et à ses actions. D'abord, il fut nourri par une chèvre, sur le mont Ida ; puis il la tua, comme le rapporte la fable, et lui ayant arraché la peau, il s'en fit un vêtement. Parlerai-je de ses incestes, de ses adultères, de ses infamies avec des enfants ? Homère et les autres poètes les ont mieux décrits que je ne pourrais le faire. Que dire des exploits des dieux qui sont nés de lui ? Pourquoi parler d'Hercule, qui s'est brûlé ; de Bacchus, ivre et furieux ; d'Apollon, que la crainte fait fuir devant Achille, qui aime Daphné et qui ignore la mort d'Hyacinthe ; de Vénus, blessée ; de Mars, fléau des hommes ; et en un mot, du sang qui a coulé des veines de ces prétendus dieux ? Ce n'est pas tout encore, un de vos dieux nommé Osiris est déchiré, mis en lambeaux, et l'on célèbre tous les ans ses mystères, comme s'il venait d'être déchiré et qu'on fût à la recherche de-ses membres ; car on ne sait ni s'il est mort, ni s'il a été découvert. Que dirai-je de l'a mutilation d'Atis ; d'Adonis, errant dans les forêts et blessé à la chasse par un sanglier ; d'Esculape, frappé de la foudre ; de Sérapis, exilé de Sinope à Alexandrie ; d'Artémise de Scythie, aussi exilée, homicide chasseresse, éprise d'amour pour Endymion ? Nous n'inventons pas ces faits, ce sont vos poètes et vos historiens qui les publient.

X. A quoi bon faire ici l'énumération de cette multitude d'animaux adorés par les Égyptiens, de ces boeufs, de ces reptiles, de ces bêtes féroces, de ces oiseaux et de ces monstres marins, objets de leur culte ? Si vous me parlez des Grecs et des autres peuples, ils adorent la pierre, le bois, la matière et les statues d'hommes morts, comme nous l'avons déjà dit. Car Phidias a fait, pour les habitants d'Élis, le fameux Jupiter Olympien, et pour les Athéniens cette Minerve qu'on voit dans la citadelle. Mais dites-moi, je vous le demande, combien compte-t-on de Jupiter ? Il y a d'abord Jupiter Olympien, puis Jupiter Latial, Jupiter Cassien, Jupiter Céraunien, Jupiter Propator, Jupiter Pannychius, Jupiter Polyuchus, Jupiter Capitolinus. L'un d'eux, fils de Saturne et roi de Crète, a son tombeau dans cette contrée ; quant aux autres, ils n'ont pas même été honorés de la sépulture, Si vous m'opposez la mère de ces prétendus dieux, je me garderai bien de rappeler les turpitudes de cette déesse et celles de ses prêtres ; nous ne pourrions, sans crime, en souiller notre bouche ; je ne parlerai pas non plus des tributs et des impôts qu'elle et ses enfants payaient au roi de la contrée. Certes, ce ne sont point des dieux, mais des simulacres, ouvrages des hommes, comme nous l'avons dit ; ce sont des démons impurs. Qu'ils deviennent semblables à leurs idoles, ceux qui les fabriquent et qui mettent en elles leurs espérances.

XI. Pour moi, je n'adore point l'empereur, je me contente de l'honorer et de prier pour lui ; mais j'adore le Dieu véritable, l'être par excellence, parce que je sais que c'est lui qui fait les rois. Pourquoi donc, allez-vous me dire, n'adorez-vous pas l'empereur ? Parce qu'il n'a pas été fait pour être adoré, mais seulement honoré comme il convient. Ce n'est point un Dieu, c'est un homme établi de Dieu pour juger avec équité et non pour recevoir des adorations. Il est en quelque sorte le délégué de Dieu : Lui-même ne souffre pas que ses ministres prennent le nom d'empereur, car c'est son nom, et il n'est permis à personne de le prendre : ainsi Dieu veut être seul adoré. Voilà, ô homme ! comme vous êtes dans l'erreur sur toutes choses. Honorez donc l'empereur, mais honorez-le en l'aimant, en lui obéissant et en priant pour lui ; si vous le faites, vous accomplirez la volonté de Dieu, manifestée dans ces paroles : "Mon fils, honore Dieu et le roi, et ne leur désobéis jamais ; car ils se vengeront aussitôt de leurs ennemis."

XII. Vous vous permettez des railleries sur le nom de Chrétien : vous blasphémez ce que vous ignorez ; tout ce qui a reçu onction est doux, utile, et ne doit pas. être raillé. Un vaisseau pourrait-il voguer en sûreté et servir, s'il n'était frotté d'huile ; une tour, une maison serait-elle élégante et commode, sans le brillant de l'enduit qu'on applique sur ses murs ? L'huile ne coule-t-elle pas sur celui qui vient au monde ou qui entre dans la lice ? Quel ouvrage est beau et plaît à la vue, si l'huile ne lui donne de l'éclat, s'il n'a été bien poli ? L'air et toute la terre qui se trouve au-dessous du ciel ont reçu une sorte d'onction de lumière et d'esprit ; et vous ne voulez point être oint de l'huile du Seigneur ? Car nous ne sommes appelés Chrétiens que parce que cette huile sainte a coulé sur nous.

XIII. Vous prétendez que les morts ne ressuscitent pas, et vous dites : montrez-moi un seul mort ressuscité, et je croirai quand j'aurai vu de mes yeux. Mais quel est donc votre mérite, si vous ne croyez que lorsque vous voyez ? Vous ne doutez point de la résurrection d'Hercule qui se brûla ; de celle d'Esculape qui fut frappé de la foudre, et vous ne voulez pas croire à ce que Dieu lui-même vous assure : peut-être ne me croiriez-vous pas encore quand je vous ferais voir un mort ressuscité ? Combien Dieu vous offre de motifs et de raisons de croire à ce mystère ?
Remarquez comme les saisons, les jours, les nuits finissent, se renouvellent et pour ainsi dire ressuscitent. Eh quoi ! ne se fait-il pas une certaine résurrection des semences et des fruits pour l'usage des hommes ? Car le grain de froment, par exemple, ou toute autre semence, après avoir été confié à la terre, commence par mourir, et se décompose pour renaître ensuite et s'élever en épi. Les arbres ne produisent-ils pas, d'après l'ordre de Dieu, à certaines époques ; des fruits auparavant invisibles et cachés ? Souvent même on voit le passereau, ou tout autre oiseau, après avoir digéré la semence d'un prunier ou d'un figuier, s'élever sur une colline pierreuse et déposer cette semence comme dans un tombeau. Bientôt elle y pousse de nouvelles racines et donne naissance à un arbuste, grâce à la chaleur qu'elle a reçue et qui l'a fécondée. Tout est ici l'effet de la sagesse divine, qui veut nous montrer combien il est facile à Dieu de ressusciter tous les hommes.
Si vous désirez voir encore un spectacle plus étonnant et plus capable de vous démontrer la possibilité de la résurrection, levez les yeux au ciel : la lune ne semble-t-elle pas mourir et renaître pour nous tous les mois ? Sachez même que la résurrection s'est déjà effectuée en vous, à votre insu. Si quelquefois vous avez été malade, vous avez alors perdu une grande partie de vos forces, de votre substance, de votre embonpoint ; mais bientôt la bonté divine, venant à votre secours, vous a rendu tout ce que vous aviez perdu ; et de même que vous ignorez où est allé cet embonpoint que vous n'avez plus, de même vous ne pouvez savoir d'où vous arrive celui qui vous revient. C'est, direz-vous, des aliments et des sucs convertis en sang. Très-bien ; mais cette conversion elle-même est l'ouvrage de Dieu, et ne peut venir d'un autre.

XIV. Ne soyez donc point incrédule, mais plutôt ayez la foi. Moi-même, autrefois, je niais la résurrection future ; mais après avoir réfléchi sérieusement, je n'hésite plus à croire, depuis que j'ai eu le bonheur de lire les livres sacrés, écrits par les prophètes qui ont prédit, par l'inspiration de l'Esprit saint, les événements passés tels qu'ils se sont accomplis, les événements présents comme ils se passent sous nos yeux, et les événements futurs dans le même ordre qu'ils doivent se réaliser un jour. Puisque j'ai pour garantie cet ensemble de faits annoncés et en partie accomplis, je ne suis plus incrédule, je crois, j'obéis à Dieu ; faites de même, de peur que si vous vous obstiniez aujourd'hui à ne pas croire, vous croyiez forcément un jour, quand vous serez livré à la rigueur d'éternels supplices. Ces supplices ont été annoncés par les prophètes ; vos poètes et vos philosophes sont venus après, et ont fait

beaucoup d'emprunter à nos livres saints pour donner du poids à leurs opinions. Mais toujours est-il que ces poètes, que ces philosophes eux-mêmes ont annoncé des supplices futurs pour les incrédules et les impies, afin que tout le monde fût instruit de cette vérité et que personne ne pût dire : nous ne le savions pas ; on ne nous l'avait pas dit.
Vous aussi, lisez avec soin nos Écritures, et guidé par leur lumière, vous éviterez des maux sans fin et vous mériterez les biens éternels. Car celui qui nous a donné une bouche pour parler, des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, pèsera toutes nos oeuvres, les jugera avec équité, et récompensera chacun selon ses mérites. Aux hommes patients qui fuient la corruption et pratiquent la vertu, il donnera la vie éternelle, la joie, la paix, le repos et une multitude de biens que l'oeil de l'homme n'a jamais vus, que son oreille n'a point entendus, et que son coeur n'a jamais goûtés ; mais pour les incrédules, les superbes qui refusent de croire à la vérité et qui croient au mensonge, qui se seront souillés par la débauche et par l'impureté, par l'avarice et l'idolâtrie, ils verront s'appesantir sur eux sa colère et son indignation ; la tribulation, les angoisses, un feu éternel, seront leur partage. Vous m'avez dit, mon cher ami, montrez-moi votre Dieu : le voilà, mon Dieu ; je vous exhorte à le craindre et à croire en lui

LIVRE SECOND.

I. Dans la conférence que nous avons eue ensemble il y a quelques jours, mon cher Autolyque, je vous ai fait l'exposé de ma religion, vous vouliez savoir quel est le Dieu que je sers, j'ai dû vous répondre, et vous avez prêté à mes paroles une oreille attentive. Nous nous sommes retirés plus amis que jamais, quoique vous m'eussiez d'abord traité un peu durement ; car vous devez vous rappeler que vous accusiez notre doctrine de folie. Puisque vous m'en avez vous-même prié, je veux aujourd'hui, malgré mon peu d'habileté, vous démontrer dans ce petit livre, l'inutilité de vos efforts contre la vérité et la folie de vos superstitions. J'exposerai même sous vos regards, pour mieux vous convaincre, les témoignages tirés de vos propres historiens, que vous lisez sans doute, mais que peut-être vous ne comprenez pas encore.

II. N'est-il pas ridicule de voir des statuaires, des potiers, des peintres et des fondeurs, façonner, peindre, sculpter, fondre, en un mot, fabriquer des dieux dont se jouent les ouvriers eux-mêmes, tandis qu'ils les fabriquent ; de voir ceux-ci leur offrir leur encens, lorsqu'ils les ont vendus pour servir à l'usage d'un temple ou de quelque autre lieu ? Non-seulement les acheteurs, mais encore les vendeurs et les ouvriers accourent à ces prétendus 'dieux, leur font des libations, leur offrent des victimes et les adorent, comme sils étaient des dieux, sans s'apercevoir qu'ils ne sont rien autre chose que ce qu'ils étaient sous leur main ; c'est-à-dire de la pierre, de l'airain, du bois, des couleurs ou toute autre matière semblable. Et n'est-ce pas ce que vous voyez vous-même, lorsque vous lisez les histoires et les généalogies de ces ridicules divinités ? Vous les regardez comme des hommes, pendant que vous avez sous les yeux le récit de leur naissance ; puis vous les honorez comme des dieux, sans considérer qu'ils sont réellement engendrés, ainsi que vous l'apprenez des histoires que vous lisez.

III. Puisqu'ils ont été engendrés, sans doute qu'ils engendraient aussi. Mais quels sont ceux que nous voyons naître aujourd'hui ? Car, si alors ils engendraient et ils étaient engendrés, il est clair que leur génération devrait se perpétuer encore ; autrement, il faudrait dire qu'ils sont dégénérés. Ou bien, en effet, ils ont vieilli et ne peuvent plus engendrer, ou ils sont morts, et n'existent plus.
Car, s'ils naissaient autrefois, ils devraient naître encore aujourd'hui, comme nous naissons nous-mêmes ; bien plus, leur nombre devrait surpasser de beaucoup celui des hommes, selon ces paroles de la Sybille : "Si les dieux engendrent et s'ils sont immortels, ils doivent être beaucoup plus nombreux que les hommes, et ne laisser à ces derniers aucun endroit qu'ils puissent habiter." En effet, si les hommes, qui sont mortels, et dont la vie est si courte, n'ont cessé jusqu'à ce jour de naître et de se reproduire, en sorte qu'ils remplissent les villes, les bourgades et les champs, à combien plus forte raison les dieux, qui ne meurent point, selon le langage des poètes, devraient-ils continuer d'engendrer et d'être engendrés, comme vous dites qu'ils l'ont fait autrefois ?
Pourquoi le mont Olympe, jadis habité par les dieux, est-il aujourd'hui désert ? Pourquoi Jupiter, qui, au dire d'Homère et des autres poètes, demeurait sur le mont Ida, l'a-t-il abandonné sans qu'on sache maintenant où il s'est retiré ? Pourquoi n'était-il point partout, mais seulement dans une partie de la terre ? C'est sans doute parce qu'il négligeait les autres contrées, ou qu'il ne pouvait être en tous lieux, ni étendre partout sa providence. Car s'il était, par exemple, en Orient, il n'était point en Occident ; et s'il était en Occident, il ne pouvait se trouver en Orient.
Or, il appartient au Dieu véritable, au Dieu très-haut et tout-puissant, non-seulement d'être partout, mais encore de tout voir, de tout entendre et de n'être circonscrit par aucun lieu ; car

autrement il serait inférieur au lieu qui le contient, puisque le contenant est toujours plus grand que le contenu ; et, par conséquent, Dieu ne peut être renfermé dans aucun lieu particulier, puisqu'il est lui-même le centre de toutes choses.
Mais pourquoi Jupiter a-t-il abandonné le mont Ida ? Serait-ce parce qu'il est mort ou parce que ce séjour a cessé de lui plaire ? Où est-il donc allé ? Est-ce dans le ciel ? Point du tout. Est-ce dans la Crète ? Oui, sans doute, puisqu'on y voit encore son tombeau. Peut-être, est-ce à Pise, où jusqu'alors le génie de Phidias a fait vivre son nom et lui concilie des hommages. Arrivons maintenant aux écrits des philosophes et des poètes.

IV. Quelques philosophes du portique ne reconnaissent aucun Dieu, ou s'ils en reconnaissent un, c'est un être qui ne s'occupe d'autre chose que de lui-même. Tel est le sentiment absurde d'Epicure et de Chrysippe.
D'autres rapportent tout au hasard, prétendant que le monde est incréé et la nature éternelle ; ils ont osé dire qu'il n'y avait aucune Providence, et pas d'autre Dieu que la conscience de chaque homme.
D'autres encore ont regardé comme Dieu cet esprit qui pénètre la matière.
Quant à Platon et à ses sectateurs, ils reconnaissent, il est vrai, un Dieu incréé, père et créateur de toutes choses ; mais ils établissent en même temps deux principes incréés, Dieu et la matière qu'ils disent coéternels. Si ces deux principes sont également incréés, il s'en suit que Dieu n'a pas fait toutes choses et que sa domination n'est point absolue, comme le prétendent les platoniciens. D'ailleurs, si la matière était incréée comme Dieu, elle serait égale à lui et comme lui immuable, puisqu'il n'est lui-même immuable que parce qu'il est incréé ; car ce qui est créé est sujet au changement et aux vicissitudes, l'être incréé est le seul qui ne change pas. Où serait donc la puissance de Dieu, s'il eût créé le monde d'une matière déjà existante ? Donnez, en effet, à un de nos ouvriers la matière qui lui est nécessaire, et il fera tout ce que vous voudrez. La puissance de Dieu consiste à tirer du néant tout ce qu'il veut, et nul autre que lui ne peut donner le mouvement et l'être. L'homme, il est vrai, peut bien faire une statue, mais il ne peut donner à son ouvrage la raison, la respiration et le sentiment ; Dieu seul a cette puissance : et déjà, de ce côté, la puissance de Dieu surpasse celle de l'homme. Elle lui est encore bien supérieure sous un autre rapport, c'est qu'il tire et qu'il a tiré du néant tout ce qu'il a voulu et de la manière qu'il l'a voulu.

V. Les philosophes et les poètes ne s'accordent point entre eux : vous venez de voir ce que disent les philosophes, et voici qu'Homère s'efforce de vous expliquer, d'une autre manière, l'origine du monde et celle des dieux : "L'océan, dit-il, d'où sortent les mers et les fleuves, est le père des dieux, et Thétys est leur mère." Ainsi parle Homère ; mais ces paroles ne peuvent désigner un Dieu. Qui ne sait pas que l'océan n'est qu'une étendue d'eau ? Et s'il n'est que de l'eau, il ne peut être Dieu. Car Dieu est le créateur de toutes choses, et par conséquent, il a aussi créé l'eau et les mers. Hésiode explique aussi non-seulement l'origine des dieux, mais encore celle du monde. Il dit bien que le monde a été créé, mais il ne peut dire quel est son auteur. En outre, il a considéré comme dieux Saturne et ses enfants Jupiter, Neptune et Pluton, que nous savons être postérieurs au monde. II raconte que Saturne fut vaincu par Jupiter, son propre fils ; c'est ainsi qu'il s'exprime : "Après avoir triomphé, par son courage, de Saturne son père ; il régla chaque, chose selon les lois éternelles, et distribua les honneurs." Il parle encore des filles de Jupiter, appelées Muses, et il les supplie de vouloir bien lui apprendre comment toutes choses ont été faites. Voici ses paroles : "Salut, filles de Jupiter, inspirez-moi des chants agréables ! Célébrez la race sacrée des immortels qui sont issus de la terre, du ciel étoilé, de la nuit ténébreuse, et que la mer a nourris. Apprenez-moi comment sont nés les dieux et la terre, les fleuves et l'immense océan ; comment sont nés les astres brillants et le ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes ; comment, de ceux-ci, sont sortis

les dieux qui répandent sur nous leurs bienfaits ; comment ils ont divisé et partagé les honneurs et les richesses ; comment ils ont pu occuper le ciel ; embarrassé au commencement de tant de sphères. Apprenez-moi tout cela, ô Muses, vous qui habitez le séjour céleste depuis le commencement, et dites-moi quelle est la première origine de tous ces êtres." Mais comment les Muses auraient-elle pu le lui apprendre, puisqu'elles sont postérieures au monde ? Et comment auraient-elles pu raconter à Hésiode des choses qui s'étaient passées avant la naissance de leur père ?

VI. Le même poète, parlant de la matière et de la création du monde, s'exprime en ces termes : "Au commencement exista le chaos, puis la terre, dont le large sein est l'asile le plus sûr des immortels qui occupent les sommets de l'Olympe, ou le ténébreux Tartare dans les entrailles de la terre. L'amour existait aussi, lui qui est le plus beau d'entre les immortels, qui charme les soucis et qui triomphe de la sagesse des hommes et des dieux. Du chaos naquirent l'Érèbe et la nuit obscure ; puis de la nuit sortirent l'air et le jour, qu'elle enfanta de son union avec Érèbe. La terre, de son côté ; produisit d'abord la voûte des cieux, parsemée d'étoiles, de manière à en être enveloppée tout entière et à devenir le séjour fortuné des dieux. Elle engendra ensuite les hautes montagnes et les grottes si agréables aux nymphes qui habitent les rochers. Enfin l'eau stérile enfanta, non dans son amour, mais dans sa fureur, le Pont-Euxin ; et puis ensuite s'étant unie avec le ciel, elle engendra l'océan." Ce poète, en nous faisant l'énumération de tous ces êtres créés est encore à nous dire quel était leur auteur.
Car, si le chaos était au commencement, il y avait donc une matière increéée et préexistante. Mais qui l'a disposée, qui lui a donné sa forme et ses proportions ? Est-ce la matière qui s'est donné à elle-même sa forme et sa beauté ? Car Jupiter est bien postérieur, non-seulement à la matière, mais encore au monde et à une foule d'hommes ; et il en est de même de Saturne, son père.
Ou bien a-t-il existé une cause première, je veux dire un Dieu qui l'a créée et qui l'a embellie ? Que dirai-je, il semble se jouer de toute raison et se combattre lui-même ; car après avoir parlé de la terre, du ciel et de la mer, il prétend que les dieux sont issus de ces éléments, et que des dieux eux-mêmes sont sortis ces hommes affreux qui font partie de leur famille ; je veux dire les titans, les cyclopes, les géants, les dieux des Égyptiens ou plutôt des hommes insensés ; c'est de ces monstres que parle Apollonide, surnommé Horapius, dans son livre intitulé Semenouthi et dans les autres histoires qu'il a écrites sur la religion et les rois de l'Égypte.

VII. A quoi bon rappeler ici les diverses fables des Grecs et leurs vains efforts pour les inventer ? Pourquoi parler de Pluton, roi des ténèbres, de Neptune, commandant à la mer, épris d'amour pour Melanippe et père d'un fils anthropophage ? Pourquoi raconter toutes ces histoires tragiques qu'on a composées sur les enfants de Jupiter ? Si l'on a rappelé leur généalogie, c'est qu'ils sont des hommes et non des dieux. Le poète comique, Aristophane, parlant de la création du monde, dans une de ses pièces intitulée l'Oiseau, prétend qu'il est issu d'un oeuf : "La nuit aux ailes noires, dit-il, enfanta un oeuf sans germe." Satyre, parlant des diverses familles d'Alexandrie, cite d'abord Philopator, appelé aussi Ptolémée, et déclare que Bacchus est l'auteur de sa famille, et que par conséquent Ptolémée fut le premier fondateur de cette tribu.
Voici donc ce qu'il dit : "De Bacchus et d'Althée, fille de Thestius, naquit Déjanire ; de celle-ci et d'Hercule, fils de Jupiter, naquit Hyllus ; de ce dernier, naquit Cléodème, qui donna le jour à Aristomaque ; de celui-ci naquit Eménus ; de celui-ci, Ceisus, qui donna le jour à Maron ; de celui-ci, Thestius ; de celui-ci, Achus ; de celui-ci, Aristomide ; de celui-ci, Caranus ; de celui-ci, Coenus ; de celui-ci, Tyrimmas ; de celui-ci, Perdiccas ; de celui-ci, Philippe ; de celui-ci, AEropus ; de celui-ci, Alcète ; de celui-ci, Amyntas ; de celui-ci,

Bocrus ; de celui-ci, Méléagre ; de celui-ci, Arcinoé ; de celle-ci et de Lagus, Ptolémée, appelé aussi Soter ; de celui-ci et de Bérénice, Ptolémée Evergète ; de celui-ci et de Bérénice, qui fut fille de Magis, roi des Cyréniens, naquit enfin Ptolémée Philadelphe." Telle est la généalogie des rois qui ont régné à Alexandrie, et qui sont issus de Bacchus. C'est pourquoi il y a, dans la tribu de Bacchus, plusieurs familles distinctes : celle d'Althes, qui tire son nom d'Althée, femme de Bacchus et fille de Thestius ; celle de Déjanire, qui vient de la fille de Bacchus et d'Althée, laquelle fut l'épouse d'Hercule ; celle d'Ariane, qui vient de la fille de Minos, épouse de Baechus, amoureuse de son père, et qui s'unit à Bacchus, sous une forme étrangère ; celle de Thestis, qui tire son nom de Thestius, père d'Althée ; celle de Thoas, qui vient de Thoas, fils de Bacchus ; celle de Staphilis, qui vient de Staphilus, fils de Bacchus ; celle d'Eunée qui vient d'Eunous, fils de Bacchus ; celle de Maron, qui vient de Maron, fils d'Ariadne et de Bacchus. En effet, ils sont tous fils de Bacchus ; mais il y a eu autrefois, et il y a encore aujourd'hui beaucoup d'autres dénominations : d'Hercule sont sortis les Héraclides ; d'Apollon, les Appolloniens et les Appollonides ; de Possidon ou Neptune, les Possidoniens ; de Jupiter, les dieux et les Diogènes.

VIII. A quoi bon continuer l'énumération sans fin de ces noms et de ces généalogies ? C'est avec cela que vos historiens, vos poètes, vos philosophes et tous ceux qui se sont occupés de cette vaine nomenclature, se moquent de nous. Ce sont des fables, des contes absurdes, qu'ils ont composés sur les dieux. Tout ce que nous y voyons de plus clair, c'est qu'ils ne sont pas des dieux, mais des hommes ; les uns adonnés au vin, les autres débauchés, ceux-ci sanguinaires. Bien plus, ces auteurs ne s'accordent point entre eux sur l'origine du monde ; tout ce qu'ils disent sur ce point est absurde. Les uns, en effet, prétendent que le monde est éternel, comme nous l'avons déjà dit, et les autres, au contraire, veulent qu'il ait été créé. Les uns ont admis une Providence, les autres l'ont niée.
Voici comment parle Aratus : "Commençons par Jupiter, dit-il, et ne cessons jamais de l'invoquer. Toutes les rues et toutes les places sont remplies de Jupiter ; la mer et le port en sont pleins. Nous avons tous besoin de Jupiter et nous sommes tous ses enfants ; il nous tend la main ; il veut que tous les hommes travaillent, afin de pourvoir aux besoins de la vie. Il indique quand la terre féconde doit être labourée par les boeufs et la charrue, quand il faut la défricher et répandre la semence."
A qui donc devons-nous ajouter foi ; d'Aratus ou de Sophocle, qui dit : "Il n'est point "de Providence. Personne ne veille sur nous, vivez au hasard comme vous le pouvez."
Homère ne s'accorde point non plus avec Sophocle : "Jupiter, dit-il, donne aux hommes et leur ôte la vertu.
Il en est de même de Simonide : "Aucun homme, aucune ville, personne, dit ce poète, ne peut avoir la vertu sans les dieux. Dieu est l'auteur de la sagesse, et l'homme n'a que la folie en partage."
Ainsi parle encore Euripide : "Il n'arrive rien aux hommes sans la permission de Dieu."
"Dieu seul, dit Ménandre, fournit à nos besoins."
Euripide dit encore : "Si Dieu veut un jour vous sauver, il vous en donnera les moyens nécessaires."
Thestius a dit pareillement : "C'est Dieu qui conduit le navigateur et qui protége son frêle esquif."
Non-seulement ils se contredisent les uns les autres, mais encore ils sont en contradiction avec eux mêmes. Sophocle, qui détruit ailleurs la Providence, l'établit ici en ces termes : "Le mortel ne peut échapper à la main de Dieu."
Ajoutons qu'ils ont introduit une multitude de dieux contre ceux qui n'en reconnaissaient qu'un seul, et qu'ils ont nié la Providence, uniquement pour faire de l'opposition, quand

d'autres la soutenaient. Aussi, écoutez l'aveu que fait Euripide lui-même : "Nous étudions beaucoup de choses, nous ne cessons de travailler dans un vain espoir, et nous ne connaissons absolument rien." Ils sont donc forcés malgré eux d'avouer qu'ils ignorent la vérité, ou bien que tout ce qu'ils ont dit leur vient des démons. En effet, Homère et Hésiode, inspirés, comme ils le disent, par des Muses, ont écrit les rêves de leur imagination, n'écoutant ici que l'esprit de mensonge et non point l'esprit de vérité. On le voit clairement, quand une personne est possédée des démons ; ces esprits d'erreur, adjurés de sortir au nom du vrai Dieu ont confessé qu'ils étaient les mêmes démons qui inspiraient autrefois ces écrivains profanes. Cependant quelques-uns de ces esprits, s'oubliant en quelque sorte. eux-mêmes, ont parlé plus d'une fois comme les prophètes, afin qu'on pût leur opposer leur propre témoignage, et le faire servir contre les hommes, pour appuyer l'unité de Dieu, la vérité d'un jugement, et les autres dogmes que ces esprits de ténèbres ont eux-mêmes reconnus.

IX. Mais les hommes de Dieu, inspirés par l'Esprit saint, et véritablement prophètes, reçurent d'en haut la science, la sagesse et la justice : c'est Dieu lui-même qui les instruisait ; il leur a fait l'honneur de les choisir pour être ses instruments et les dépositaires de sa sagesse ; c'est à la faveur de cette sagesse divine qu'ils nous ont fait connaître la création du monde et tant d'autres vérités. Ils ont prédit les famines, les guerres, tous les fléaux qui devaient arriver. Ce n'est pas un ou deux, mais plusieurs, qui parurent à diverses époques chez les Hébreux (comme aussi la Sybille, chez les Grecs), et le plus parfait accord a toujours régné entre ces prophètes, soit qu'ils aient raconté les faits qui les avaient précédés, soit qu'ils aient parlé des événements contemporains, soit enfin qu'ils aient annoncé ceux qui se réalisent aujourd'hui sous nos yeux. De là nous apprenons à ne pas douter de l'accomplissement des prédictions qui regardent l'avenir, puisque nous avons sous les yeux celui des premières.

X. Ils ont tous enseigné, d'un commun accord, que Dieu avait tiré toutes choses du néant. Car aucun être n'existait de toute éternité avec Dieu ; mais comme il est à lui-même le lieu qu'il habite, qu'il n'a besoin de rien, qu'il est plus ancien que les siècles, il fit l'homme pour que l'homme le connût ; il lui a préparé le monde pour être son séjour, parce que celui qui est créé a besoin de tout, tandis que l'être incréé n'a besoin de rien. Dieu, qui de toute éternité portait son Verbe dans son sein, l'a engendré avec sa sagesse avant la création. Il s'est servi de ce Verbe comme d'un ministre, pour l'accomplissement de ses oeuvres, et c'est par lui qu'il a créé toutes choses. On l'appelle principe, parce qu'il a l'empire et la souveraineté sur les êtres qu'il a lui-même créés. L'Esprit saint, le principe, la sagesse et la vertu du Très-Haut, descendit dans les prophètes et nous apprit, par leur bouche, la création du monde et les choses passées, qui n'étaient connues que de lui. Quand Dieu créa le monde, les prophètes n'étaient point. Dieu seul était avec sa sagesse qui est en lui et avec son Verbe qui ne le quitte pas. C'est cette sagesse qui s'exprime en ces termes, par le prophète Salomon : "Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais là ; et lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais auprès de lui." Moïse, qui vécut longtemps avant Salomon, ou plutôt le Verbe de Dieu lui-même, parle ainsi par sa bouche : "Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre." Il a nommé d'abord le principe et la création, puis ensuite Dieu lui-même ; car il n'est pas permis de nommer Dieu légèrement et sans une grave raison. La sagesse divine prévoyait que bien des hommes seraient le jouet de l'erreur, et reconnaîtraient une multitude de dieux qui ne sont pas.
Afin de nous montrer le vrai Dieu dans ses oeuvres, et de nous convaincre que c'est lui qui a créé, par son Verbe, le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, les livres saints nous disent : "Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre." Puis après avoir raconté cette création, l'Écriture poursuit en ces termes : "La terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la

face de l'abîme, et l'esprit de Dieu reposait sur les eaux." Voilà ce que nous apprennent d'abord les livres sacrés, afin qu'il soit bien reconnu que Dieu lui-même avait fait cette matière, dont il a créé le monde.

XI. D'abord il fit la lumière parce que c'est par elle que nous voyons les choses créées et l'ordre qui règne en elles. Voici les paroles de l'Écriture : "Dieu dit, que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. Et il appela la lumière jour, et les ténèbres nuit ; et le soir et le matin formèrent un jour. Et Dieu a dit : Qu'un firmament soit entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu étendit le firmament, et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut ainsi. Et Dieu appela le firmament, ciel ; et le soir et le matin furent le second jour. Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse. Et il fut ainsi. Et Dieu appela l'aride, terre ; et les eaux rassemblées, mer. Et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce, renfermant en eux-mêmes leurs semences, pour se reproduire sur la terre. Et il fut ainsi. La terre produisit donc des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, suivant leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un matin ; ce fut le troisième jour. Dieu dit aussi : Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux, qui divisent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années ; qu'ils luisent dans le ciel et qu'ils éclairent la terre. Et il fut ainsi. Et Dieu fit deux grands corps lumineux ; l'un plus grand, pour présider au jour ; l'autre moins grand, pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles ; et il les plaça dans le ciel, pour luire sur la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un matin ; ce fut le quatrième jour. Dieu dit encore : Que les eaux produisent les animaux qui nagent, et que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel. Et Dieu créa les grands poissons, et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon leur espèce ; et il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce. Il vit que cela était bon. Et il les bénit, en disant : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. Il y eut encore un soir et un matin ; ce fut le cinquième jour. Dieu dit aussi : Que la terre produise les animaux vivants, chacun selon son espèce ; les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages, selon leurs différentes espèces. Et il fut ainsi. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre, selon leurs espèces ; les animaux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre, chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon. Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sous le ciel, et sur tous les reptiles. Et Dieu créa l'homme à son image ; et il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et vous l'assujettissez ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. Dieu dit encore : Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de a la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture ; et j'ai donné leur pâture à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se se meut sur la terre. Et il fut ainsi. Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient parfaites. Il y eut un soir et un matin ; ce fut le sixième jour. Ainsi furent achevés les cieux ; la terre et tout ce qu'ils renferment. Dieu accomplit son oeuvre le septième jour ; et il se reposa ce jour-là, après avoir formé tous ses ouvrages. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'il s'était reposé en ce jour, après avoir terminé ses œuvres."

XII. Aucun homme ne pourrait développer, comme elle le mérite, cette description magnifique de l'oeuvre des six jours, quand même il aurait dix mille bouches et dix mille langues. En supposant même qu'il vécût dix mille ans, il lui serait impossible de parler dignement de cette oeuvre, tant est grande, tant est riche et magnifique la sagesse que Dieu y fait éclater. Plusieurs écrivains, après Moïse, se sont efforcés de raconter la création ; mais bien qu'ils aient puisé, dans ses écrits, les secours dont ils avaient besoin pour l'expliquer et faire connaître la nature humaine, ils n'ont pu cependant saisir qu'une légère étincelle de vérité. Les ouvrages de ces écrivains, poètes ou philosophes, n'ont d'autre mérite que celui du style ; mais ce qui en montre la vanité et le ridicule, c'est la multitude de puérilités et d'erreurs et le peu de vérité qui s'y trouve. Tout ce qu'ils ont dit de vrai est mêlé de mensonge. Or, de même que le vin et le miel deviennent plus qu'inutiles, si l'on y verse du poison, ainsi en est-il des plus beaux discours ; ce sont de laborieuses frivolités, elles peuvent donner la mort à ceux qui y ajoutent foi. Ces écrivains ont aussi parlé du septième jour, jour célèbre chez tous les peuples ; mais la plupart ignorent ce que signifie ce septième jour, appelé sabbat, chez les Hébreux, et hebdomas, chez les Grecs ; cette dernière dénomination s'est conservée chez tous les peuples sans qu'ils en sachent la cause. Ce que dit Hésiode, quand il raconte que du chaos sont nés l'Érèbe, la Terre et l'Amour, qui commande aux dieux et aux hommes, n'est qu'un vain langage dénué de fondement. Car on ne peut supposer qu'un dieu soit esclave de la volupté, lorsqu'on voit des hommes qui s'abstiennent de tout plaisir déshonnête, et qui s'interdisent jusqu'au désir, dès lors qu'il est coupable.

XIII. Ce même poète a montré qu'il avait de Dieu une idée toute humaine, basse et misérable, lorsqu'il part des choses terrestres pour commencer son récit de la création. L'homme, en effet, qui est si petit, est obligé de commencer par en bas l'édifice qu'il veut bâtir ; il ne peut élever le faîte ou le toit sans avoir posé d'abord le fondement. Mais la puissance de Dieu consiste à créer de rien ce qu'il veut, et à le créer selon son bon plaisir. "Car ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu." C'est pourquoi le prophète nous apprend qu'il créa d'abord le ciel en forme de voûte, comme le couronnement et le faîte de l'édifice : "Au commencement, dit-il, Dieu créa le ciel." Il crée donc le ciel ainsi que nous l'avons dit ; il donne ensuite le nom de terre à la partie solide qui est comme le fondement, et celui d'abîme à la réunion des eaux. Il parlé encore des ténèbres, parce que le ciel était comme un voile qui couvrait les eaux et la terre. Par cet esprit qui reposait sur les eaux, il entend le principe de vie que Dieu a donné aux créatures, pour la régénération des êtres, comme l'âme dans l'homme est unie au corps ; il rapprochait ainsi deux substances légères comme l'eau et l'esprit, afin que l'esprit pénétrât l'eau, et que l'eau avec l'esprit pénétrant partout, fécondât la créature. Il n'y avait donc entre le ciel et l'eau que ce seul esprit qui occupait la place de la lumière, afin d'empêcher en quelque sorte que les ténèbres ne s'étendissent jusqu'au ciel voisin de Dieu, avant que Dieu eût dit : "Que la lumière soit." Ainsi le ciel embrassait comme une voûte la matière qui était comme le sol. Voici en effet comment le prophète Isaïe parle du ciel : "C'est Dieu qui a fait le ciel comme une voûte, et qui l'a étendu comme une tente que nous devions habiter." Voilà pourquoi la parole de Dieu, c'est-à-dire son Verbe, qui brillait comme dans une prison étroite, a éclairé tout à coup l'espace lorsque la lumière fut créée, indépendamment du monde. Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit ; car l'homme n'aurait jamais pu donner un nom à la lumière, aux ténèbres, ni aux autres objets, s'il ne l'avait reçu du créateur. Au commencement du récit, l'Écriture ne parle point de ce firmament que nous voyons, mais bien d'un autre ciel invisible à nos yeux, d'après lequel celui qui frappe notre vue a été appelé firmament. C'est dans ce lieu qu'est renfermée une partie des eaux pour se répandre en pluie et en rosée, selon les besoins de l'homme ; tandis que le reste est resté sur la terre dans les fleuves, dans les fontaines et dans les mers. Les eaux couvraient encore la terre, et principalement les lieux profonds, lorsque Dieu, par son Verbe, les réunit en un seul endroit,

et il découvrit ainsi la terre, qui n'avait pas encore apparu ; ainsi dégagée, elle était toujours informe ; Dieu lui donna sa forme et lui fit trouver sa parure dans cette multitude de plantes, de semences et de fruits qu'elle produit.

XIV. Voyez dans toutes ces productions quelle variété, quelle richesse, quelle beauté ravissante ; remarquez qu'elles sont soumises à une espèce de résurrection qui peut nous donner une idée de celle qui doit un jour avoir lieu pour tous les hommes. Qui ne serait ravi d'admiration, en voyant naître un figuier d'une petite graine, et s'élever d'énormes troncs des plus petites semences ? Quant à la mer, elle est en quelque sorte pour nous une image du monde. Comme la mer, que l'action du soleil et le sel qu'elle contient aurait desséchée depuis longtemps, si elle n'était continuellement entretenue par l'eau des fleuves et des fontaines, le monde eût péri il y a déjà des siècles, par la malice et les crimes sans nombre du genre humain, s'il n'avait eu pour le sauver la loi de Dieu et les prophètes, d'où jaillissent et découlent la mansuétude, la miséricorde, la justice et les divins préceptes de la parole de vérité. De même qu'au milieu des mers on rencontre des îles habitables où le matelot, battu par la tempête, trouve de l'eau, des fruits et un port assuré, ainsi Dieu a donné au monde, où l'iniquité soulève tant de flots et de tempêtes, des *assemblées*, c'est-à-dire de saintes Eglises, qui sont autant d'îles fortunées, munies d'heureux ports, où se conserve la saine doctrine, et où viennent se réfugier les amis de la vérité, les hommes qui désirent faire leur salut et éviter la colère et le jugement de Dieu. De même encore qu'il est d'autres îles couvertes de rochers et de bêtes féroces, où l'on ne trouve ni eau, ni fruits, ni habitants, contre lesquelles viennent se briser les navires des malheureux navigateurs, et où périssent tous ceux qui veulent y aborder, ainsi en est-il des doctrines de l'erreur ; je veux parler des hérésies qui donnent la mort à tous ceux qui viennent s'y réfugier, car ils n'ont plus la vérité pour guide comme les pirates qui poussent contre les écueils pour faire couler à fond les vaisseaux qu'ils ont dépouillés, l'erreur perd entièrement ceux qui se sont éloignés de la vérité.

XV. Le quatrième jour, Dieu créa les corps lumineux ; sa prescience lui faisait voir d'avance les puérilités des philosophes, qui, pour effacer son souvenir de tous les esprits, devaient dire un jour que la terre tirait des astres sa fécondité. Aussi a-t-il créé les plantes et les semences avant les corps lumineux, afin que rien ne pût obscurcir pour nous la vérité. Car un être postérieur à un autre ne peut produire celui qui le précède. Toutefois ces corps célestes sont le symbole d'un grand mystère : le soleil est l'image de Dieu, et la lune l'image de l'homme. De même, en effet, que le soleil l'emporte de beaucoup sur la lune en force, en magnificence, en beauté, ainsi Dieu est infiniment supérieur à l'homme. De même encore que le soleil reste toujours dans sa plénitude, sans diminuer jamais, ainsi Dieu reste toujours parfait, tout-puissant, plein d'intelligence, de sagesse et d'immortalité. La lune, au contraire, décroît et périt en quelque sorte tous les mois, à l'exemple de l'homme dont elle est l'image ; puis elle croît de nouveau et renaît comme l'homme qui doit ressusciter un jour. Les trois jours qui précédèrent les corps lumineux sont l'image de la Trinité, c'est-à-dire de Dieu, de son Verbe et de son Esprit, et le quatrième est l'image de l'homme, qui a besoin de la lumière, pour que Dieu, le Verbe, l'Esprit, l'homme lui-même lui soient manifestés ; c'est pour cela que les corps lumineux furent créés le quatrième jour. Quant à la disposition des astres, elle nous montre l'ordre et le rang des justes, de ceux qui pratiquent la piété et qui observent les commandements de Dieu. Les plus brillants représentent les prophètes ; aussi sont-ils immobiles et ne passent-ils jamais d'un lieu à un autre. Ceux qui jettent après eux un moindre éclat représentent les justes. Enfin les astres errants, communément appelés planètes, sont l'image de ceux qui s'éloignent de Dieu, et qui abandonnent sa loi et ses préceptes.

XVI. Le cinquième jour parurent les animaux nés des eaux, parmi lesquels se manifeste en mille manières la providence et la sagesse de Dieu. Qui pourrait dire leur nombre et la variété de leurs espèces ? Dieu bénit ces animaux pour nous apprendre que tous ceux qui arrivent à la vérité, et qui sont régénérés et bénis de Dieu, obtiennent la grâce de la pénitence et la rémission de leurs péchés, par l'eau et le baptême de la régénération. Les poissons voraces et les oiseaux de proie expriment les hommes rapaces et méchants. En effet, parmi les oiseaux et les poissons, bien qu'ils soient tous d'une même nature, vous en trouvez qui vivent d'une manière conforme à l'instinct de cette nature, sans nuire aux faibles, et qui observent la loi de Dieu qui leur a assigné les fruits de la terre pour nourriture, tandis que d'autres, au contraire, transgresseurs de cette loi, se nourrissent de chair et font violence aux faibles ; ainsi voit-on les justes soumis à la loi divine n'offenser et ne blesser personne, pratiquer la justice et la vertu, tandis que, semblables aux poissons, aux bêtes féroces et aux oiseaux voraces, les hommes spoliateurs, impies et homicides, dévorent en quelque sorte les plus faibles de leurs semblables. Toutefois, en recevant la bénédiction de Dieu, les animaux aquatiques et les volatiles n'ont reçu aucun avantage particulier.

XVII. Le sixième jour, Dieu créa les quadrupèdes, les bêtes sauvages et les reptiles ; mais il ne leur donna pas sa bénédiction, parce qu'il la réservait à l'homme, qu'il devait créer le même jour. Ces animaux sont l'image de certains hommes qui ne connaissent point Dieu, qui vivent dans l'impiété, qui n'ont du goût que pour les choses terrestres, et qui ne font point pénitence. Mais ceux qui s'éloignent des voies de l'iniquité, et qui vivent dans la justice, prennent leur vol vers le ciel comme les oiseaux ; ils ont à coeur les choses d'en haut, et restent constamment attachés à la volonté de Dieu. Les impies, les hommes privés de la connaissance de Dieu, sont semblables aux oiseaux qui ont des plumes et ne peuvent voler ; car, tout en portant le nom d'hommes, ils n'ont que des inclinations basses, rampantes, ils sont chargés de péchés. Les bêtes sauvages tirent leur nom d'un mot grec qui veut dire naturel féroce. Ce n'est pas qu'elles fussent ainsi dès le commencement ; car Dieu n'a rien créé qui ne fût bon ; mais le péché de l'homme les a fait dévier de leur nature première, et elles l'ont imité lui-même dans ses excès. De même, en effet, que la bonne conduite d'un maître force ses serviteurs à se bien conduire, tandis que ses dérèglements les entraînent dans le désordre, ainsi en est-il arrivé par rapport à l'homme ; il était le maître, il a fait le mal, et tout ce qui lui était soumis a dégénéré avec lui. Mais lorsque les hommes auront recouvré leur premier état, et qu'ils auront mis fin au péché, alors ces bêtes sauvages reprendront aussi leur naturel paisible.

XVIII. Que dirons-nous de la création de l'homme ? Elle est trop sublime pour qu'une bouche humaine puisse en parler dignement, et expliquer ces courtes paroles de l'Écriture : "Faisons l'homme à notre image et ressemblance" ; Dieu, en les prononçant, fait voir quelle est la dignité de l'homme. Jusqu'alors il avait tout fait par sa parole ; l'homme est le seul ouvrage qu'il juge digne d'être fait de ses mains ; comme s'il eût compté pour rien les autres ouvrages en comparaison de ce dernier. Il semble même qu'il a besoin de secours, lorsqu'il dit : "Faisons l'homme à notre image et ressemblance." Toutefois, cette parole, faisons, ne s'adressait qu'à son Verbe et à son Esprit. Lors donc qu'il eut créé l'homme et qu'il lui eut donné sa bénédiction pour qu'il se multipliât et qu'il remplit la terre, il mit tous les êtres sous son pouvoir et sa domination, et lui ordonna de vivre des fruits de la terre, des herbes et des . plantes, prescrivant en même temps aux animaux de vivre avec lui et de se nourrir aussi de tous les fruits que la terre produisait.

XIX. Après avoir ainsi terminé en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, Dieu se reposa le septième jour de tous ses travaux. Puis la sainte Écriture résume en ces

termes ce qu'elle avait dit jusqu'alors : "Telle fut l'origine "des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés ; au jour que le Seigneur Dieu fit la terre et les cieux, avant toutes les plantes des champs et toutes les herbes de la campagne, quand la terre n'en produisait point ; car le Seigneur Dieu n'avait point encore répandu la pluie sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la cultiver." Ces paroles nous apprennent que la terre entière fut alors arrosée par une source toute divine, et que l'homme n'eut pas besoin de la cultiver ; elle produisit tout d'elle-même, selon le commandement de Dieu, de peur que l'homme ne fût chargé d'un travail trop pénible. Cependant, pour bien mettre dans tout son jour la création de l'homme, et prévenir les difficultés que pourraient élever certains esprits qui embrouillent tout et qui ne manqueraient pas de dire : ces paroles, "faisons l'homme", ont bien été prononcées, mais la création de l'homme n'est pas clairement exprimée, l'Écriture ajoute : "Or, il s'élevait de la terre des vapeurs qui en arrosaient la surface. Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre ; il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante." C'est de là que plusieurs tirent une preuve de l'immortalité de l'âme. Après que Dieu eût ainsi formé l'homme, il lui choisit dans les contrées orientales un jardin magnifique, où brillait la lumière la plus vive, où s'exhalait l'air le plus pur, et où croissaient des arbres de toute espèce. C'est là qu'il le plaça.

XX. Voici les paroles mêmes de l'Écriture : "Le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin de délices ; il y avait placé l'homme qu'il avait formé. Et le Seigneur fit sortir de la terre une multitude d'arbres beaux à voir et dont les fruits étaient doux à manger ; au milieu du jardin était l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. Dans ce lieu de délices coulait un fleuve qui arrosait le jardin et se divisait en quatre canaux. Le premier s'appelle Phison ; c'est celui qui coule autour du pays de Hévilath, où l'on trouve de l'or, et l'or le plus pur ; c'est là aussi que se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Géhon ; c'est celui qui coule autour du pays de Chus. Le nom du troisième fleuve est le Tigre, il se répand du côté de l'Assyrie. Le quatrième fleuve est l'Euphrate. Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder ; et le Seigneur fit à l'homme un commandement, et lui dit : Tu peux manger de tous les fruits du jardin ; mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour, que tu en mangeras tu mourras de mort. Et le Seigneur Dieu dit : II n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui. Le Seigneur Dieu, après avoir formé de la terre tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, les fit venir devant Adam, afin qu'il vît, comme il les nommerait, et que chacun d'eux portât le nom qu'Adam lui avait donné. Et Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel, et aux bêtes sauvages ; mais il n'avait point trouvé d'aide qui fût semblable à lui. Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil, et pendant qu'il dormait, Dieu prit de la chair d'un de ses côtés, et ferma ensuite la plaie. Le Seigneur Dieu forma ainsi une femme d'une côte d'Adam, et l'amena devant Adam ; et Adam dit : voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair : celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils seront deux dans une même chair. Adam et sa femme étaient tous deux nus et n'en rougissaient point.

XXI. "Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait placés sur la terre, et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin ? La femme lui répondit : Nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin ; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous mourrions. Le serpent répondit à la femme : Assurément vous ne mourrez point de mort ; car Dieu sait que, le jour

où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme s'aperçut donc que ce fruit était bon à manger et beau à voir, et d'un aspect désirable ; et elle en prit et en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea comme elle. Et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts ; et ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant entrelacé ensemble des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu, qui s'avançait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent parmi les arbres, pour éviter la présence de Dieu. Mais le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où es-tu ? Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le jardin ; et comme j'étais nu, j'ai été saisi de crainte et je me suis caché. Alors Dieu lui dit : Qui t'a appris que tu étais nu, à moins que tu n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Et le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit. Le Seigneur Dieu dit alors au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie. Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne : elle te brisera la tête, et tu la blesseras au talon. Il dit à la femme : Je multiplierai tes calamités et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous ta puissance de ton mari, et il te dominera. Il dit aussi à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, la terre est maudite, et à cause de toi tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur. Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière."

XXII. Vous me direz peut-être : comment pouvez-vous maintenant nous présenter Dieu se promenant dans le paradis, vous qui disiez tout à l'heure qu'il ne pouvait être renfermé dans aucun lieu ? Écoutez ma réponse : sans doute, le Dieu suprême, le Père de toutes choses, n'est et ne peut être renfermé dans aucun lieu ; car il n'en est aucun qui le circonscrive. Mais son Verbe, par lequel il a tout fait, et qui est à la fois sa vertu et sa sagesse ; son Verbe, dis-je, représentant le Père et maître de toutes choses, venait dans le paradis, comme personne divine, et conversait avec Adam. L'Ecriture elle-même nous apprend, en effet, qu'Adam entendit une voix. Or, que pouvait être cette voix, si ce n'est le Verbe de Dieu, qui est aussi son Fils ; non point qu'il ait été engendré d'une manière charnelle, ainsi que les poètes nous représentent les enfants de leurs dieux, mais il a toujours été dans le sein de son Père, ainsi que la vérité nous le raconte ; il est de toute éternité son conseil, bien avant toutes choses, puisqu'il est sa pensée et sa sagesse. Lorsqu'ensuite Dieu voulut créer, ainsi qu'il l'avait résolu, il engendra son Verbe, émané de lui et antérieur à toute créature. Cependant il ne se priva point lui-même de son Verbe, mais il l'engendra de telle sorte qu'il fût toujours avec lui. Voilà ce que nous enseignent les saintes Écritures, et tous ceux qui ont été inspirés du Saint-Esprit, parmi lesquels saint Jean s'exprime ainsi : "Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu." Il nous montre, par ces paroles, que Dieu existait seul au commencement, et que son Verbe était avec lui. Puis il ajoute : "Et le Verbe était Dieu ; toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui." Ainsi donc le Verbe étant Dieu et engendré de Dieu, peut être envoyé par le Père de toutes choses dans un lieu quelconque, selon son bon plaisir ; et lorsqu'il y est, on le voit, on l'entend, et il est véritablement présent dans ce lieu.

XXIII. Dieu créa l'homme le sixième jour, mais il ne manifesta sa création qu'après le septième, lorsqu'il eut préparé le paradis, afin de lui donner le meilleur et le plus beau des

séjours. La vérité de tout ce récit se manifeste clairement d'elle-même. Ne voyons-nous pas, en effet, que si la femme éprouve de si grandes douleurs au moment de l'enfantement, et si elle les oublie aussitôt après, c'est tout à la fois pour accomplir la parole de Dieu et contribuer à l'accroissement du genre humain ? Ne voyons-nous pas encore que si le serpent est ainsi en horreur, s'il rampe sur sa poitrine et s'il se nourrit de terre, c'est afin de confirmer la vérité de tout ce que nous avons dit !

XXIV. Dieu fit donc sortir de la terre toute sorte d'arbres beaux à la vue et dont le fruit était doux à manger ; car il n'y avait d'abord que les plantes, les semences et les herbes qui avaient été produites le troisième jour. Sans doute, les plantes qui se trouvaient dans le paradis étaient bien supérieures aux autres en beauté et en saveur, puisque Dieu dit que c'est un jardin planté par lui-même ; cependant le reste du monde possédait aussi les mêmes plantes, si l'on en excepte les deux arbres de la vie et de la science, qui ne se trouvaient nulle autre part ailleurs. Ce paradis était un jardin, une terre, Dieu lui-même l'avait planté, comme nous l'apprend l'Écriture, lorsqu'elle dit : "Le Seigneur avait planté, vers l'Orient, un paradis de délices ; il y avait placé l'homme. Et Dieu fit sortir encore de la terre une multitude d'arbres beaux à voir et dont les fruits étaient doux à manger." Ces mots : *de terre et d'Orient*, nous montrent clairement que le paradis était sous ce même ciel où se trouvent la terre et l'Orient. Le mot Eden est hébreu et signifie délices. Les saints livres nous apprennent aussi que de l'Eden sortait un fleuve, qui arrosait le paradis, et qui se divisait ensuite en quatre canaux ; les deux premiers, appelés Phison et Géhon, baignent les contrées orientales, le Géhon surtout enveloppe de ses eaux toute l'Ethiopie ; c'est encore lui, dit-on, qui coule en Égypte, sous le nom de Nil. Les deux autres, je veux dire le Tigre et l'Euphrate, nous sont bien connus ; car ils ne sont pas éloignés de nos contrées. Lors donc que Dieu eut placé l'homme dans le paradis, comme nous l'avons dit plus haut, afin de le cultiver et de le garder, il lui ordonna de manger de tous les fruits qui s'y trouvaient ; il lui défendit seulement de toucher à l'arbre de la science. Formé de terre, le voilà transporté dans un paradis ; Dieu voulait, par là, l'exciter à se rendre de plus en plus parfait, à se montrer Dieu en quelque sorte, et à s'élever, par degrés, jusqu'au ciel, pour s'assurer l'immortalité. L'homme avait été créé dans un état intermédiaire, n'étant ni tout à fait mortel, ni entièrement exempt de la mort, mais il pouvait être l'un ou l'autre. Il en était de même du paradis qu'il habitait ; il tenait, par sa beauté, le milieu entre le ciel et la terre. Ces mots, pour travailler, veulent dire pour garder les commandements de Dieu, afin qu'il ne se perdît point par la désobéissance, ainsi que le malheur arriva.

XXV. L'arbre de la science était, sans doute, bon en lui-même aussi bien que son fruit ; et ce n'était point l'arbre, comme le pensent quelques-uns, qui était mortel, mais bien la transgression du précepte. Car cet arbre ne renfermait autre chose que la science ; et la science est toujours bonne, lorsqu'on en fait un bon usage. Or, Adam nouvellement né était en quelque sorte un enfant, et ne pouvait encore recueillir le fruit de la science. En effet, les enfants ne peuvent manger du pain aussitôt après leur naissance ; mais on leur donne d'abord du lait, puis ils reçoivent une nourriture plus solide, à mesure qu'ils avancent en âge. Et voilà ce qui serait arrivé à Adam : Dieu lui défendit donc de toucher à l'arbre de la science, non point par jalousie, comme le pensent quelques uns, mais parce qu'il voulait mettre son obéissance à l'épreuve. Il voulait encore que l'homme persévérât longtemps dans cette candeur, cette simplicité de l'enfance. Et n'est-ce pas un devoir sacré aux yeux de Dieu et des hommes, qu'on se soumette à ses parents avec candeur et simplicité ? et si les enfants doivent être soumis à leurs parents, à plus forte raison doivent-ils l'être à Dieu, qui est le père de tous. D'ailleurs, il ne convient pas aux enfants d'être plus sages que leur âge ne le comporte ; car la sagesse a ses degrés, aussi bien que le développement des forces corporelles. Que dirai-je

encore ? lorsque nous désobéissons à une loi qui nous fait une défense, il est bien clair que ce n'est point la loi qui est cause du châtiment, mais la désobéissance elle-même, et la transgression de la loi. Blâmerez-vous un père de faire des défenses à son fils, et de le punir s'il les méprise ; toutefois la punition ne vient point de la chose elle-même, mais de la désobéissance. Ce qui fit sortir Adam du paradis, c'est donc la transgression du précepte divin : encore une fois, l'arbre de la science ne renfermait rien de mauvais ; c'est du péché, comme d'une source funeste, que sont sorties les souffrances, les douleurs, les peines et la mort même.

XXVI. Mais Dieu, dans sa miséricorde, ne voulut pas laisser à jamais l'homme esclave du péché ; il le condamna à l'exil, il le chasse hors du paradis, pour le châtier, lui faire expier sa faute pendant un temps déterminé et le rétablir ensuite dans l'état d'où il était déchu. Aussi ce n'est pas sans mystère qu'après avoir raconté la création de l'homme, la Genèse fait entendre qu'il serait deux fois établi dans le paradis : la première, immédiatement après avoir été créé ; la seconde, après la résurrection et le jugement. De même que le potier brise le vase qu'il vient de faire, s'il y remarque quelque défaut, pour le refondre ensuite et le refaire tout entier, ainsi l'homme est brisé en quelque sorte par la mort, pour ressusciter ensuite plein de vigueur et de santé ; c'est-à-dire revêtu de pureté, de justice et d'immortalité. Si Dieu appelle Adam, et lui demande : "Adam, où es-tu ?" ce n'est pas qu'il l'ignore ; mais comme il est très-patient, il veut laisser au coupable le temps du repentir et de l'aveu.

XXVII. On me demandera peut-être : Adam fut-il créé mortel ? Non ; fut-il créé immortel ? Point du tout. Il n'était donc rien ? Ce n'est pas ce que je veux dire ; sans doute, il ne fut créé ni mortel, ni immortel ; car, si Dieu l'avait créé immortel dès le commencement, il l'aurait fait Dieu, et s'il l'avait fait mortel, il semble qu'il serait la cause de sa mort. Il ne le créa donc ni mortel, ni immortel, mais, comme nous l'avons déjà dit, capable d'être l'un ou l'autre. En suivant la voie qui conduit à l'immortalité, c'est-à-dire en restant fidèle observateur de la loi du Seigneur, il devait recevoir de lui l'immortalité en récompense, et devenir semblable à Dieu ; mais en prenant le chemin de la mort, par la désobéissance, il se donnait la mort lui-même ; car Dieu l'avait créé libre, et ne gênait en rien sa liberté. Et aujourd'hui, par un effet admirable de sa bonté et de sa miséricorde, il rend à l'homme devenu fidèle tout ce qu'il avait perdu par sa négligence et son infidélité. C'est en désobéissant à Dieu qu'il s'était donné la mort ; c'est aussi en se soumettant à sa volonté qu'il peut recouvrer la vie éternelle. Car Dieu nous a donné une loi et de saints préceptes, qui sont le gage du salut pour leurs fidèles observateurs, et leur assurent, après la résurrection, un héritage incorruptible.

XXVIII. Après qu'Adam eut été chassé du paradis, il connut son épouse, que Dieu avait formée d'une de ses côtes. Ce n'est pas qu'il n'ait pu la former autrement ; mais il prévoyait déjà que les hommes introduiraient une multitude de dieux ; il voyait d'avance ce que préparait le serpent, je veux dire ce culte insensé d'une multitude de dieux qui ne sont pas. Un seul existait, et bientôt l'erreur du polythéisme allait se répandre et faire croire aux hommes qu'ils étaient des dieux. C'est pourquoi, afin qu'on ne crût pas que l'homme était l'ouvrage d'un Dieu, et la femme l'ouvrage d'un autre, il les fit l'un l'autre, et non isolément ; c'était comme un symbole mystérieux, qui manifestait l'unité de Dieu, puisque c'est lui qui fit aussi la femme ; d'un autre côté, il voulait que leur union fût plus tendre et plus intime : aussi Adam dit à Ève : "Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair." Puis il ajoute ces paroles prophétiques : "C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils seront deux dans une même chair" : paroles qui se vérifient

tous les jours parmi nous. Qui, en effet ; après un mariage légitime, ne quitte pas son père, sa mère, ses parents et ses proches, pour s'attacher à son épouse, et ne l'aime point de l'amour le plus tendre ? Combien d'hommes s'exposent à tous les dangers pour leur épouse ? Ève fut trompée autrefois par le serpent, et devint la cause du péché ; voilà pourquoi le démon, auteur de tous tes maux, Satan, qui s'entretint avec la femme, par l'intermédiaire du serpent, se sert encore d'elle toutes les fois qu'il veut corrompre les hommes. Il est appelé lui-même démon et dragon, parce qu'il s'est séparé de Dieu en véritable transfuge ; car il était ange auparavant. Comme nous avons parlé de lui fort au long dans un autre endroit, il est inutile de nous y arrêter davantage.

XXIX. Adam connut Ève, son épouse, qui conçut et enfanta un fils appelé Caïn ; et elle dit alors : "J'ai possédé un homme par la grâce de Dieu." Puis elle enfanta un second fils, nommé Abel : "Or, Abel fut pasteur de brebis, et Caïn laboureur." L'histoire de ces deux frères est fort étendue ; c'est pourquoi nous renvoyons à la Genèse ceux qui désirent la connaître plus au long. Satan, étonné non-seulement de ce qu'Adam et Ève jouissaient de la vie, mais encore de ce qu'ils avaient des enfants ; jaloux d'ailleurs de n'avoir pu leur donner la mort, et de voir, qu'Abel était agréable à Dieu, engagea son frère Caïn à le tuer. C'est ainsi que la mort entra dans le monde et qu'elle envahit tout le genre humain. Mais Dieu, toujours plein de miséricorde, voulant laisser à Caïn aussi bien qu'à Adam le temps du repentir et de la pénitence, lui parla en ces termes : "Où est ton frère Abel ?" Caïn lui répondit avec fierté et arrogance : "Je ne sais ; suis-je le "gardien de mon frère ?" Alors le Seigneur irrité lui dit : "Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit sur cette terre qui s'est ouverte pour recevoir le sang de ton frère ; versé par ta main. Tu seras gémissant et tremblant sur la terre." Depuis ce temps la terre, comme saisie d'effroi, refuse de s'abreuver du sang d'aucun homme ni d'aucun animal. Ce qui prouve que ce n'est point en elle que réside la faute, mais bien dans l'homme, qui a violé le précepte.

XXX. Cain eut aussi un fis, appelé Enoch ; il donna le nom de ce fils à la ville qu'il bâtit. Ainsi commencèrent les villes, longtemps avant le déluge, et non point, comme le dit faussement Homère, quand les hommes eurent diverses langues. Enoch engendra un fils, appelé Gaidad, qui engendra, lui-même Meel : de Meel naquit Mathusalem, et de Mathusalem, Lamech. Ce dernier eut deux épouses, appelées Ada et Séla. Alors commença la polygamie ; la musique date aussi de cette époque. Lamech eut trois enfants, appelés Obel, Jubal et Thobel. Obel nourrit paisiblement ses troupeaux sous ses tentes, Jubal inventa la harpe et la guitarre, Thobel forgea le fer et l'airain. Là s'arrête la généalogie des enfants de Caïn ; le reste de sa race fut enseveli dans l'oubli, en punition du meurtre de son frère. Cependant, à la place d'Abel, Dieu donna à Ève un autre fils appelé Seth, par lequel le reste des hommes s'est propagé jusqu'à ce jour. Ceux qui seraient curieux de connaître les diverses générations n'ont qu'à lire les Écritures. Nous avons fait en partie ce travail, ainsi que nous l'avons dit ; c'est une dissertation, ou plutôt une suite de généalogie, qui se trouve dans le premier livre de nos Histoires. Nous tenons toutes ces choses de l'Esprit saint lui-même, qui a parlé par la bouche de Moïse et des autres prophètes ; nos saints livres sont donc plus anciens et plus vrais que toutes les fables et les récits des historiens et des poètes. II en est qui ont regardé Apollon comme l'inventeur de la musique ; d'autres ont prétendu qu'Orphée en avait conçu l'idée en écoutant le doux chant des oiseaux ; mais il est facile de se convaincre de la vanité et du ridicule de ces prétentions, quand on sait que ces personnages ont vécu plusieurs années après le déluge. Quant à l'événement, arrivé du temps de Noé, ce patriarche, que quelques auteurs appellent Deucalion, nous l'avons discuté dans ce livre dont nous venons de parler ; vous pourrez le consulter, si vous le voulez.

XXXI. Après le déluge, les rois et les villes recommencèrent de nouveau dans l'ordre qui suit : La première cité fut Babylone, puis Orach, Archat et Chalane, dans la terre de Sénaar. Le roi de ces villes fut Nébroth. D'elles sortit Assur, qui donna son nom aux Assyriens. Nébroth bâtit les villes de Ninive, de Roboam, de Calac et de Dasen, située entre Ninive et Calac. Mais la ville de Ninive se distingua entre toutes les autres par sa vaste étendue. Un autre fils de Sem, enfant de Noé, appelé Mesraïm, engendra Landonim, Enemigin, Labiim, Nephtaliim et Patrosoniim, qui donna le jour à Philistiim. Nous avons parlé des trois fils de Noé, de leur mort et de leur généalogie, dans ce premier livre de nos Histoires déjà cité. Il nous reste maintenant à rappeler les autres villes, les autres rois et les autres événements qui remontent à l'époque où les hommes n'avaient qu'une seule langue. Les villes dont nous avons déjà parlé appartiennent à ce temps-là.
Le moment arrivait où les hommes devaient se disperser dans les différentes parties du monde, Pour rendre leurs noms immortels, ils prirent la résolution, de leur mouvement propre et sans consulter la volonté de Dieu, de bâtir une ville et une tour, dont le faîte s'élèverait jusqu'aux cieux. Mais parce qu'ils avaient osé entreprendre un si grand ouvrage sans consulter le Seigneur, il renversa leur ville et leur tour ; il confondit en même temps leur langage, et chacun eut sa langue particulière.
C'est aussi ce que nous apprend la Sibylle, lorsque annonçant au monde la colère future de Dieu, elle s'exprime en ces termes : "Alors, dit-elle, s'accomplirent les menaces que le Dieu suprême avaient faites aux mortels, quand ils élevèrent une tour sur la terre d'Assyrie. Ils parlaient tous la même langue, et ils voulurent escalader le ciel étoilé. Mais aussitôt l'éternel ordonna aux vents de se déchaîner ; ils renversèrent cette tour superbe, et jetèrent la discorde parmi les hommes. Lorsque la tour se fut ainsi écroulée et que les langues des hommes se furent divisées en plusieurs dialectes, la terre alors se remplit d'habitants, commandés par différents rois." Tel est le récit de la Sibylle.
Ces événements se passèrent dans la terre des Chaldéens ; il y avait alors dans la terre de Chanaan une ville nommée Charra. A cette époque parut Pharaon, le premier roi d'Égypte ; il fut appelé aussi Nachaoth, par les Égyptiens ; d'autres rois lui succédèrent. Dans la terre de Sénaar, occupée par les Chaldéens, le premier roi fut Arioch : après lui vint Ellasar, puis Chodollagomor, puis Thargal, roi des peuples qui furent nommés Assyriens. Il y eut aussi cinq villes dans la partie occupée par Cham, fils de Noé ; c'étaient Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, qui eurent pour rois Ballas, Barsas, Sénaar, Hymor et Balac. Ces cinq rois obéirent pendant douze ans à Chodollegomor, roi des Assyriens. Mais ils rompirent avec lui à la treizième année, et ils eurent une longue lutte à soutenir contre quatre rois d'Assyrie. Telle fut l'origine des guerres sur la terre : ces rois domptèrent les géants de Caranaïn, et avec eux, au sein même de leur ville, des nations guerrières et les Chorréens, qui habitaient les montagnes nommées Séir, jusqu'à la ville de Térébinthe, appelée aussi Pharan, parce qu'elle est située dans un désert. Il y avait alors un saint roi, nommé Melchisédech, qui régnait dans la ville de Salem, appelée aujourd'hui Jérusalem. Il fut le premier pontife du Dieu très-haut, et donna à la ville qu'il habitait le nom qu'elle porte encore. A dater de son règne, il y eut des prêtres dans tout l'univers. Après lui, Abimélech régna à Gerare, puis un autre Abimélech, puis Ephron, surnommé Chettevs. Voilà les noms des premiers rois. Ceux des autres rois d'Assyrie, qui régnèrent plusieurs années après, sont passés sous le silence par tous les historiens qui ont rapporté des événements plus rapprochés de nous. On en cite quelques-uns : Taglaphasar, Salmanasar, puis encore Sennachérib. Vint ensuite l'Éthiopien Adramélech, qui fut aussi roi d'Égypte. Mais tout cela est bien récent, en comparaison de l'antiquité de nos saints livres.

XXXII. Ainsi donc les hommes érudits, qui veulent fouiller dans les temps anciens, peuvent juger par là combien vos histoires sont incomplètes et récentes, lorsqu'elles ne se rattachent pas aux récits des saints prophètes. Dans ces premiers temps, les hommes étaient rares dans l'Arabie et la Chaldée ; mais lorsqu'ils furent divisés de langage, ils commencèrent à croître et à se multiplier peu à peu dans tout l'univers. Les uns allèrent habiter l'Orient ; les autres, les parties du grand continent et le septentrion, en sorte qu'ils s'étendirent jusque chez les Bretons, vers les régions du pôle arctique. Quelques uns occupèrent le pays des Chananéens, qui fut ensuite appelé Judée et Phénicie, puis les contrées de l'Ethiopie, de l'Égypte et de la Lybie, puis encore la région appelée Torride, et les terres qui appartiennent à l'Occident. Le reste enfin se répandit dans diverses contrées, dans l'Asie, la Grèce, la Macédoine, l'Italie, les Gaules, les Espagnes et la Germanie, en sorte qu'aujourd'hui l'univers entier se trouve peuplé. Le monde avait été divisé d'abord en trois parties, l'Orient, le Midi et l'Occident ; quand les hommes débordèrent ainsi de tous côtés, les autres parties du monde furent aussi habitées. Cependant des écrivains, à qui ces faits sont inconnus, ne craignent point d'affirmer que le monde est sphérique, et (d'autres) semblable à un cube. Et comment pourraient-ils se flatter d'être ici dans la vérité, puisqu'ils ignorent la création du monde et la manière dont il s'est peuplé ? Les hommes s'étant multipliés peu à peu sur la terre, comme nous l'avons déjà dit, bientôt les îles elles-mêmes et les contrées désertes se couvrirent d'habitants.

XXXIII. Quel sage, quel poète, quel historien a pu dire la vérité sur ces premiers événements ? tous leurs dieux eux-mêmes n'ont-ils pas été engendrés longtemps après la fondation des villes ? ne sont-ils pas bien postérieurs aux rois, aux peuples et aux guerres de ces premiers temps ? Ces historiens ne devaient-ils pas aussi faire mention de tout ce qui s'est passé, même avant le déluge ? Si les prophètes d'Égypte et les autres auteurs chaldéens parlaient par l'Esprit saint et annonçaient la vérité, ne devaient-ils pas tout faire connaître, parler avec exactitude de l'origine du monde, de la création de l'homme et des autres événements qui suivirent ! Non-seulement ils devaient parler du passé et du présent, mais ils devaient même prévoir l'avenir et nous apprendre quel était le sort réservé au mondé. Il est évident qu'ils étaient tous dans l'erreur, que les Chrétiens seuls possèdent la vérité ; car ils sont instruits par l'Esprit saint, qui a parlé par les prophètes et leur a annoncé toutes choses.

XXXIV. Aussi, je vous exhorte à étudier, avec le plus grand soin, la parole divine, c'est-à-dire les écrits des prophètes ; vous pourrez comparer notre doctrine avec celle de tous les autres écrivains, et cette comparaison vous fera trouver la vérité. Leurs histoires elles-mêmes nous apprennent que ceux dont ils font des divinités ont été simplement des hommes qui vécurent jadis parmi eux, comme nous l'avons déjà démontré. Jusqu'à ce jour encore on ne cesse de leur élever des statues, qui ne sont que de purs simulacres et "l'oeuvre de simples mortels." Une multitude d'hommes insensés leur rend un culte divin, tandis que dans leur folle croyance, et abusés par l'erreur et les préjugés qu'ils ont reçus de leurs pères, ils insultent au dieu créateur, à celui qui a fait toutes choses et qui nourrit tout être vivant. Cependant le Dieu, Père et créateur de l'univers, n'a pas abandonné le genre humain ; mais il lui a donné sa loi, et lui a envoyé ses saints prophètes pour la lui annoncer, afin que tous, sortant de leur sommeil, confessent qu'il n'existe qu'un seul Dieu. Ces mêmes prophètes nous ont appris à nous abstenir du culte sacrilège des idoles, de l'adultère, du meurtre, de la débauche, du larcin, de l'avarice, du parjure, de la colère et de toute impureté ; ils nous ont appris aussi à ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, nous assurant que celui qui observe la justice évitera les supplices de l'enfer et obtiendra de Dieu la vie éternelle.

XXXV. La loi divine nous défend donc d'adorer non-seulement les simulacres, mais encore les éléments, le soleil, la lune et les étoiles ; elle nous défend d'offrir aucun culte au ciel, à la terre, à la mer, aux fontaines et aux fleuves, mais d'adorer, avec un coeur pur et un esprit sincère, celui-là seul qui est véritablement Dieu et qui a créé toutes choses.
Voici ce qu'elle enseigne : "Tu ne seras point adultère ; tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne porteras point de faux témoignage ; tu ne désireras point la femme de ton prochain."
Les prophètes tiennent aussi le même langage. Salomon nous apprend à ne pas même pécher par les yeux, lorsqu'il dit : "Que tes yeux voient la justice, et que tes paupières ne consentent qu'au bien."
Moïse, qui est aussi rangé parmi les prophètes, parle en ces termes du pouvoir du Dieu unique : "C'est là votre Dieu qui a créé la terre et affermi le ciel ; c'est lui dont les mains ont fait briller cette multitude d'astres, cette "innombrable milice du ciel ; mais il ne les a pas créés, pour que vous les adoriez."
Isaïe lui-même a dit aussi : "C'est ici la parole du Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieux ; qui affermit la terre et la couvre de fruits ; qui donne le souffle aux animaux, et la vie aux hommes." Et dans un autre endroit : "Moi j'ai fait la terre et j'ai créé l'homme qui l'habite ; j'ai étendu les cieux de ma main." Plus loin encore : "C'est là votre Dieu ; il a fixé les bornes de la terre, il ne connaît pas la faim, il ne se fatigue point ; sa sagesse est impénétrable."
Jérémie a dit pareillement : "Celui qui a fait la terre par sa puissance, et qui a préparé l'univers dans sa sagesse, a étendu les cieux par son intelligence. A sa voix les eaux se rassemblent dans le ciel, et il élève les nuées des extrémités de la terre ; il fait briller les éclairs au milieu de la pluie, il tire les vents de ses trésors."
Vous voyez que tous les prophètes sont unanimes pour célébrer le pouvoir d'un Dieu unique, l'origine du monde et la création de l'homme. Ils ont déploré du fond de leur coeur l'impiété des hommes, et flétri les prétendus sages qui suivaient la voie de l'erreur et s'endurcissaient dans le mal.
Voici comment parle Jérémie : "Tout homme est infecté de sa science, l'ouvrier est couvert de honte à cause de son oeuvre ; en vain celui qui travaille l'argent fabrique une idole d'argent, la vie n'y réside pas. Au jour de la visite du Seigneur, ils périront."
Ainsi parle David : "Ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables : dans leurs voies, il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul ; tous sont égarés, ils sont devenus incapables du bien."
Habacuch a dit pareillement : "A quoi sert l'idole sculptée par l'ouvrier, l'idole jetée en fonte ? Il a formé une vaine image ; malheur à celui qui dit au bois, réveillez-vous ; et à la pierre, levez-vous pour me répondre !"
Tous les prophètes de la vérité ont tenu le même langage. Mais pourquoi les citer tous, ils sont en grand nombre et tous d'accord sur les vérités qu'ils enseignent ? Que ceux qui veulent s'en instruire plus en détail consultent leurs écrits et ne se laissent plus égarer par tant de vains systèmes, qui ne sont que laborieuses puérilités. Les prophètes hébreux, dont nous parlons, étaient des hommes sans lettres, sans science, la plupart de simples bergers.

XXXVI. Voici maintenant les paroles de la Sibylle, qui fut la prophétesse des Grecs et des autres nations. Voyez comment elle s'élève contre le genre humain, au commencement de sa prophétie : "Hommes charnels et sujets à la mort, vous qui n'êtes rien, pourquoi vous enorgueillir, sans regarder la fin de la vie ? Comment ne tremblez-vous pas, comment n'êtesvous pas saisis de terreur, en pensant au Dieu très-haut qui voit tout, qui examine tout, qui connaît tout, qui nourrit tout, et qui nous a donné à tous une âme pour nous conduire ? Il n'est qu'un seul Dieu, maître absolu, tout-puissant, invisible, qui voit toutes choses, sans

être vu par aucun oeil mortel ? Quel oeil humain, en effet, pourrait voir le Dieu céleste, immortel et véritable, qui habite les cieux ? l'homme peut-il seulement fixer le soleil, l'homme qui a reçu le jour et qui n'est qu'un composé de chair et de sang ? Adorez donc ce Dieu unique, qui gouverne le monde, qui seul a existé pendant les siècles et avant les siècles, qui est engendré de lui-même, incréé, maître de toutes choses, et qui doit juger tous les hommes. Si, au lieu d'adorer le Dieu véritable et éternel, et de lui offrir des sacrifices, vous allez immoler aux démons qui habitent les enfers, attendez-vous à une juste punition. Vous marchez pleins d'orgueil et de fureur ; vous abandonnez le droit chemin, pour aller à travers les épines et les précipices ? Pourquoi errer ainsi ; ô mortels ! cessez de poursuivre les ténèbres et la nuit obscure, saisissez la lumière. Voici un astre qui brille à tous les yeux et qui ne conduit point à l'erreur : Venez, abandonnez les ténèbres, et suivez la douce lumière du soleil. Connaissez la sagesse, et gravez-la pour jamais dans votre coeur. II n'est qu'un seul Dieu qui envoie la pluie, les vents et les tremblements de terre ; qui envoie la foudre, la famine, la peste, les divers fléaux, la neige et la glace. Pour tout dire, en un mot, il gouverne le ciel, il tient la terre dans sa main, il possède la vie."
Écoutez encore ce qu'elle dit des dieux qui ont été engendrés : "S'il est vrai que tout ce qui est engendré est, par là même, sujet à la corruption, Dieu ne peut être formé de l'homme. Il n'est donc qu'un seul Dieu, qui a créé le ciel et le soleil, la lune et les étoiles, la terre et les mers, les montagnes et les sources d'eau vive. Il a créé aussi une multitude prodigieuse d'animaux aquatiques et de reptiles qui se meuvent sur la terre et dans les eaux. Il nourrit mille oiseaux divers, qui étalent les richesses de leur plumage, qui font entendre d'harmonieux accords, et qui agitent doucement l'air avec leurs ailes. Il a placé dans les forêts et dans le creux des montagnes la race sauvage des bêtes féroces, tandis qu'il nous a donné, pour nos besoins, une multitude innombrable d'animaux domestiques, et qu'il nous a établis rois et maîtres sur tout. Car il a soumis à l'homme les animaux dont les races sont si nombreuses et les espèces si variées. Quel mortel pourrait connaître toutes les œuvres du Créateur ? Lui seul les connaît, lui qui a tout fait, qui est incorruptible, éternel, et qui habite les cieux, lui qui comble de biens les hommes vertueux, tandis qu'il fait tomber, sur les méchants, sa colère et sa fureur, la guerre, la peste et les douleurs, causes de tant de larmes. O hommes ! pourquoi vous élever ainsi pour périr à jamais ? Rougissez d'honorer comme des dieux les chats, les insectes ! N'est-ce pas folie, fureur, stupidité ; car ces dieux s'introduisent dans les vases, dans les marmites pour y voler et piller ; lorsqu'ils devraient habiter le ciel, si magnifique et si riche, ils s'occupent de morceaux rongés de vers et couvert de toiles d'araignées. Insensés ! vous adorez des serpents, des chiens, des chats, des oiseaux, des reptiles, des statues et des monceaux de pierres qu'on trouve dans les rues. Que dis-je ? Je n'oserais nommer toutes les choses hideuses qui sont encore l'objet de vos hommages. Ce sont des dieux qui trompent des hommes insensés, et répandent, de leurs bouches, un poison mortel. Vous ne devez fléchir le genou que devant l'être incréé, éternel et incorruptible, qui seul répand la joie plus douce que le plus doux miel, et prendre votre route vers les siècles éternels. Mais vous avez tout oublié : la coupe de justice, si pure, si pleine, surabondante, quel abus vous en avez fait, dans votre imprudence et votre délire ! Vous ne voulez point sortir de votre léthargie, revenir à la sagesse et reconnaître pour roi le Dieu qui voit tout. C'est pourquoi un feu dévorant est venu sur vous ; vous serez à jamais brûlés par les flammes, et couvets de confusion, à cause de vos vaines idoles. Mais ceux qui adorent le Dieu éternel et véritable auront pour héritage la vie qui n'a pas de fin ; ils habiteront le jardin délicieux du paradis, et mangeront le doux pain des anges."
Telles sont les paroles de la Sibylle : qui ne comprend combien elles sont utiles, vraies, justes, amies de l'homme ?

XXXVII. A l'égard des châtiments réservés aux méchants, plusieurs poètes eux-mêmes les ont reconnus et annoncés : c'est en cela qu'ils portaient témoignage contre eux-mêmes et contre tous les impies.
Eschyle a dit : "On doit souffrir selon le mal qu'on a fait."
Et Pindare : "Il est juste qu'on éprouve un sort proportionné à sa conduite."
Euripide dit aussi : "Souffrez, sans vous plaindre, ce que vous avez encouru de gaieté de coeur, la loi est de sévir contre l'ennemi qu'on a pris." Et dans un autre endroit : "Il est, je pense, d'un homme courageux de poursuivre son ennemi."
Archiloque a dit : "Il est une chose qui importe, c'est d'expier le mal qu'on a fait."
Au sujet de la patience de Dieu, qui voit tout, qui sait tout, et néanmoins attend le jugement, parce qu'il est patient, Denys s'exprime en ces termes : "Quoique l'oeil de la justice semble s'ouvrir doucement, il n'en voit pas moins toutes choses."
Voici comment Eschyle parle du jugement de Dieu et des maux qui doivent fondre tout à coup sur les méchants : "Les maux ne tarderont pas à tomber sur les coupables, et de terribles châtiments menacent ceux qui abandonnent la justice. Vous la voyez maintenant persécutée et sans voix ; cependant elle ne cesse de vous suivre de loin et de près, soit que vous dormiez, ou que vous soyez en marche ou bien en repos. La nuit la plus obscure ne peut cacher votre iniquité ; et sachez que lorsque vous faites le mal, vous avez toujours un témoin qui vous regarde."
Simonide ne s'écrie-t-il pas : "Il n'arrive aucun mal à l'homme auquel il ne doive s'attendre, car Dieu renverse tout en un moment."
Écoutez encore Euripide : "Ne vous fiez point, dit-il, à la prospérité des méchants, et ne comptez point sur la durée de leur orgueilleuse opulence. Leurs enfants même ne sont point sûrs de l'avenir ; car le temps ne connaît point de parents, et dévoile les crimes des hommes à la postérité." Et dans un autre endroit : "La science ne manque pas à Dieu, et il lui est facile de connaître les méchants et leurs parjures."
Sophocle dit enfin : "Si vous avez fait le mal, il faut que vous souffriez aussi le mal."
Ainsi donc les poètes s'accordent à peu près tous avec les prophètes sur les châtiments que Dieu réserve aux parjures et aux autres crimes. Que dis-je ? De bon gré ou de force, ils sont amenés à tenir le même langage sur le feu qui doit dévorer le monde ; postérieurs à nos écrivains sacrés, ils ont pu dérober toutes ces connaissances aux livres de la loi et des prophètes.

XXXVIII. Mais qu'importe qu'ils soient venus avant ou après les prophètes ? Toujours est-il qu'ils s'accordent parfaitement avec les derniers.
Car voici ce que dit le prophète Malachie sur le feu qui doit consumer le monde : "Le jour du Seigneur vient comme un incendie qui dévorera tous les impies."
Isaïe "dit : "La colère de Dieu viendra comme la grêle qui se précipite et comme le torrent qui entraîne tout dans un gouffre."
Non-seulement la Sibylle, les poètes et les philosophes ont parlé de la justice de Dieu, du jugement et des peines à venir, mais, forcés encore par la vérité, ils ont confessé la providence de Dieu ; ils ont dit qu'il s'occupait des vivants et des morts.
Voici comment Salomon parle de ces derniers : "Le parfum se répandra sur leurs chairs, et l'huile coulera sur leurs os."
David dit aussi : "Mes os brisés tressailliront."
C'est précisément la pensée du poète Timocle : "Dieu, dit-il, regarde avec bonté ceux qui reposent dans l'urne."
Voyez la contradiction où tombent tous ces auteurs. Ils adorent une multitude de dieux, et reconnaissent l'empire d'un seul ; ils nient le jugement et le confessent ; ils combattent et admettent l'immortalité de l'âme.

Homère dit quelque part : "Son âme s'évanouit comme un songe." Puis dans un autre endroit : "Son âme, en quittant son corps, descendit aux enfers." Et ailleurs encore : "Ensevelis-moi, afin que j'entre au plus tôt dans le royaume de Pluton." Vous avez lu les autres poètes, vous savez comment ils raisonnent ; je serai facilement compris de tout homme qui cherche la sagesse de Dieu et qui lui plaît par sa foi, sa justice et ses bonnes oeuvres ; car voici ce qu'a dit le prophète Osée : "Où est le sage ? Et il comprendra ce que je a dis, l'homme prudent ? Et il pénétrera mes paroles : car les voies de Dieu sont droites ; les justes y marchent d'un pied ferme, les méchants y chancellent à chaque pas."
Il faut que celui qui désire apprendre s'y porte avec plaisir. Venez donc souvent me voir, nous converserons ensemble, et dans ces entretiens de vive voix vous apprendrez à connaître la vérité.

LIVRE TROISIÈME

I. Théophile à Autolyque, salut.
La vaine gloire pousse d'ordinaire les auteurs à composer de nombreux ouvrages : les uns sur les dieux, sur les guerres, sur les temps ; les autres sur de vaines fables et de laborieuses bagatelles qui vous retiennent encore, bien que livré à l'étude sérieuse qui nous occupe ; malgré les entretiens que nous avons eus jusqu'alors, vous traitez toujours avec mépris la doctrine de vérité, vous regardez nos saintes Écritures comme des livres tout à fait nouveaux ; en reprenant les choses dès l'origine, il me sera facile de vous convaincre de la haute antiquité de ces divins livres ; c'est ce que je vais faire en peu de mots, avec l'aide de Dieu, afin que la longueur du traité ne vous empêche pas de le lire entièrement et qu'il vous soit plus facile de découvrir les inepties des autres écrivains.

II. Il aurait fallu qu'ils eussent été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent, ou du moins qu'ils les eussent appris exactement de ceux qui les avaient vus de leurs yeux ; car c'est frapper l'air que de transmettre des choses incertaines. Qu'a servi à Homère d'avoir écrit la guerre de Troie, et d'avoir induit tant d'hommes en erreur ? A Hésiode, d'avoir recueilli péniblement la généalogie de ceux qu'on regarde comme des dieux ? A Orphée, d'avoir compté trois cents soixante-cinq dieux, qu'il a détruits lui-même, à la fin de sa vie, lorsqu'il a déclaré, dans son livre des Préceptes, qu'il n'y avait qu'un seul Dieu ? Qu'est-ce qu'Aratus, et tous ceux qui firent la description du globe, ont retiré de leur travail ? Une gloire humaine peu méritée. Qu'est-ce qu'ils nous ont dit de vrai ? Qu'ont servi à Euripide, à Sophocle et aux autres tragiques, leurs tragédies ? à Ménandre, à Aristophane et aux autres comiques, leurs comédies ? à Hérodote et à Thucydide, leurs histoires ? Qu'a retiré Pythagore d'Adyte et des colonnes d'Hercule, ou Diogène de sa philosophie cynique ? Qu'est-il revenu à Epicure de nier la Providence, à Empédocle de professer l'athéisme, à Socrate de jurer par le chien, l'oie et le platane, par Esculape, frappé de la foudre, et par les démons qu'il invoquait ? Pourquoi s'est-il présenté à la mort avec joie ? Quelle récompense espérait-il recevoir après cette vie ? Qu'a servi à Platon la philosophie dont il est l'auteur, et à la multitude innombrable des philosophes leurs diverses opinions ? Ce que nous disons ici a pour but de montrer la vanité et l'impiété de leur doctrine.

,

III. Tous ces hommes, en effet, avides d'une folle gloire, n'ont pas découvert la vérité, ni excité les autres à la chercher ; ils se trouvent réfutés par leurs propres paroles, puisque leurs livres sont remplis de contradictions. Non-seulement ils se détruisent les uns les autres, mais il en est même qui annulent leurs propres arrêts ; de sorte que leur gloire s'est changée en opprobre et en folie, car tout homme sage les condamne. Ils ont parlé des dieux et ont enseigné ensuite qu'il n'en existait aucun ; ils ont traité de l'origine du monde et ont dit après que tout était increé ; ils ont disputé sur la Providence, et ont décidé ensuite que le monde était le jouet du hasard. Mais, que dirai-je ? n'ont-ils pas écrit aussi sur l'honnêteté des moeurs, tandis qu'ils enseignaient la licence, la débauche, l'adultère, et qu'ils introduisaient des crimes affreux ? Ils célèbrent des dieux dont le titre de gloire est d'avoir été les premiers à se plonger dans d'infâmes turpitudes, et à se rassasier de mets exécrables. Quel est celui d'entre eux qui n'ait chanté Saturne dévorant ses enfants ; Jupiter mangeant son fils Métis, et invitant les dieux à d'horribles festins où servait, dit-on, Vulcain, forgeron et boiteux ; Junon enfin, sa propre sœur, qu'il épousa, et qui fit servir sa bouche impure à des choses infâmes ? Vous n'ignorez point, sans doute, les autres forfaits de Jupiter, tels qu'ils sont racontés par les poètes. Pourquoi parler encore des crimes de Neptune,

d'Apollon, de Bacchus, d'Hercule, de Minerve et de Vénus la prostituée, puisque j'en ai traité au long dans un autre livre ?

IV. Je ne me serais pas arrêté à une semblable réfutation, si je ne vous avais encore vu flottant et incertain sur la doctrine de la vérité. Quelle que soit, en effet, votre sagesse, vous accueillez volontiers les paroles des hommes les plus insensés ; autrement vous n'auriez point été ébranlé par leurs vains discours, vous n'auriez point cru à de vieilles calomnies semées par l'impiété, qui invente toutes sortes de crimes contre nous, parce que nous sommes Chrétiens et que nous adorons le vrai Dieu. Ils répètent partout que dans nos assemblées toutes les femmes sont en commun, qu'on s'unit au hasard avec ses propres soeurs, et, ce qui est le comble de l'impiété et de la barbarie, que toute espèce de chair nous est bonne, même la chair humaine. Ils ajoutent aussi que notre doctrine est toute nouvelle, que nous manquons de preuves, pour en établir la vérité, que nos institutions sont des folies. Je ne puis trop m'étonner de vous voir prêter à nos discours une oreille si peu attentive, vous, si studieux, si appliqué dans tout le reste ; car vous passeriez vos nuits dans les bibliothèques, si vous le pouviez.

V. Mais puisque vous avez beaucoup lu, que vous semble-t-il des préceptes de Zénon, de Diogène et de Cléanthe, qui veulent qu'on mange de la chair humaine, que les enfants eux-mêmes égorgent et dévorent leurs parents, et que celui qui refuserait un semblable aliment soit lui-même dévoré ? Cette impiété n'est-elle pas encore surpassée par le conseil de Diogène, qui apprend aux enfants à immoler leurs parents en place de victime, et à se repaître de leur chair ? Que dis-je ? L'historien Hérodote ne raconte-t-il pas que Cambyse, après avoir tué les enfants d'Harpagus, les fit servir ensuite sur la table de leur père ? Le même historien rapporte aussi que dans les Indes les parents sont dévorés par leurs propres enfants. Exécrable doctrine ! véritable athéisme ! démence ! fureur de ces hommes qui se disent philosophes ! N'est-ce pas à leur doctrine que nous devons ce règne d'impiété qui remplit le monde ?

VI. En effet, presque tous ceux qui se sont égarés dans la philosophie s'entendent pour enseigner quelques crimes affreux. Platon le premier, lui dont la doctrine paraît supérieure à toutes les autres, décide, avec l'autorité d'un législateur, dans son premier livre de la république, que toutes les femmes seront communes ; il s'appuie de ce que fit un fils de Jupiter qui donna des lois aux Crétois, et n'apporte pas d'autre raison que le frivole prétexte de favoriser la fécondité, et de procurer en même temps une espèce de soulagement à ceux qui sont accablés de travaux, bien que sa loi fût en opposition directe avec toutes les lois existantes. Car Solon voulait que les enfants naquissent d'un mariage légitime, et non point d'un adultère ; l'intention de sa loi était d'empêcher les enfants de regarder comme père un étranger, ou d'outrager l'auteur de leurs jours faute de le connaître. Épicure soutient encore, outre son athéisme, qu'on peut s'unir sans crime à une mère, à une soeur, et il conseille tous les crimes défendus par les lois de Rome et de la Grèce. Épicure et les stoïciens n'enseignent-ils pas l'inceste avec des soeurs ou les unions contre nature ? Ils ont rempli les bibliothèques de leur doctrine afin de corrompre. jusqu'à l'enfance elle-même. Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à ces philosophes ? N'ont-ils pas tous professé la même doctrine à l'égard de ceux qu'ils regardent comme des divinités ?

VII. En effet, après avoir reconnu l'existence des dieux, ils les réduisent tous au néant. Les uns disent qu'ils sont formés des atomes ; d'autres qu'ils se changent en atomes, et qu'ils n'ont pas plus de pouvoir que les hommes. Platon, tout en reconnaissant les dieux, ne fait point difficulté de dire qu'ils sont nés de la matière. Pythagore, qui fit tant de recherches sur la divinité, qui parcourut le monde en tous sens, décide que tout a été fait par les forces de la

nature, par un concours fortuit, et que les dieux ne s'occupent nullement des hommes. Je passe sous silence tous les systèmes imaginés par l'académicien Clitomaque, pour prouver qu'il n'y avait point de dieux. Que n'a pas dit encore Critias ? Que n'a pas dit Protagoras, dont on cite ces paroles : "Je ne puis assurer si les dieux existent, ni démontrer quels ils sont ; bien des raisons m'en empêchent." Le sentiment d'Euhémère, cet homme d'une si profonde impiété, ne me semble pas mériter d'être rapporté. Car après avoir osé disputer longtemps sur les dieux, il finit par les nier tous, et dire que c'est le hasard qui gouverne le monde. Platon lui-même, qui traita fort au long de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme humaine, ne semble-t-il pas se contredire ensuite, lorsqu'en parlant des âmes, il dit que les unes passent dans d'autres hommes ; que les autres vont animer des animaux sans raison ? Est-il une opinion plus capable de révolter le bon sens ? quoi ! un homme se trouve métamorphosé tout à coup en un chien, en un loup, en un âne ou en tout autre animal semblable ! Pythagore a soutenu la même doctrine, et de plus il a nié la Providence. A qui croirons-nous donc ? Sera-ce au poète comique Philémon, qui dit : "Les adorateurs de la Divinité ont une belle espérance de salut ?" Ou bien à ceux que nous avons nommés : à Euhémère, Épicure, Pythagore et les autres, qui ne reconnaissent ni Dieu ni Providence ?

Voici comment Aristo parle de l'un et de l'autre : "Confiez-vous, dit-il, aux gens vertueux, car si Dieu prête son secours à tout le monde, il assiste cependant d'une manière particulière ces derniers. S'il n'y avait pas de récompense, à quoi servirait-il d'être pieux, comme la justice le demande ? Cependant j'ai vu souvent dans le monde les gens de bien gémir dans l'adversité, tandis que des égoïstes, uniquement occupés de leur intérêt étaient environnés de gloire et d'éclat. Mais attendons la fin ; car le monde n'est point abandonné à l'impulsion aveugle du hasard, comme le prétendent certains philosophes dont l'opinion est aussi affreuse qu'elle est funeste ; ils veulent en faire le rempart de leur dépravation. Mais au contraire le juste sera un jour récompensé de sa vertu, comme le méchant sera puni de ses crimes, ainsi qu'il convient."

Vous voyez donc combien tous ces philosophes sont peu d'accord entre eux sur Dieu et la Providence ; ceux-ci ont reconnu, ceux-là ont nié l'un et l'autre. Aussi tout lecteur prudent doit peser les paroles de chacun d'eux, selon le conseil de Simylus : "Qu'ils soient ineptes, dit-il, ou pleins de sens, les poètes ont d'ordinaire le droit de dire tout ce qu'ils veulent ; mais c'est à nous de juger."

C'est aussi le conseil de Philémon : "Rien, dit-il, n'est plus fâcheux qu'un auditeur inepte qui ne sait pas juger par lui-même." Vous devez donc examiner avec soin tout ce qu'ont dit les poètes et les philosophes, et ce que nous disons nous-mêmes, avant de prononcer un jugement.

VIII. Ceux qui rejetaient vos dieux les ont ensuite admis, et leur ont attribué les plus grands crimes. Les débauches de Jupiter surtout ont été pompeusement célébrées par les poètes ; et Chrysippe va jusqu'à dire que Junon prêta sa bouche impure pour un usage infâme. Pourquoi rappeler les débauches de celle qu'on regarde comme la mère des dieux, de Jupiter Latiare qui avait soif de sang humain, et d'Atis qui fut cruellement mutilé ? Pourquoi parler de Jupiter, surnommé le tragique, qui baigna de sang, dit-on, sa propre main, et qui est honoré aujourd'hui comme un Dieu chez les Romains ? Je passe encore sous le silence les temples d'Antinoüs et des autres qu'on honore du nom de dieux ; car les gens sensés ne pourraient entendre mes paroles sans rire. Ainsi donc les philosophes qui ont professé une pareille philosophie sont accusés, par leurs propres écrits, ou d'impiété, ou d'une infâme turpitude. On trouve même dans leurs livres le conseil de dévorer les hommes, et ils donnent les dieux qu'ils adorent comme des modèles de tous les crimes que l'on peut commettre.

IX. Pour nous, nous reconnaissons un Dieu, mais un seul Dieu ; nous savons aussi que la Providence gouverne toutes choses, mais lui seul est cette Providence ; nous avons reçu une loi sainte, mais nous avons pour législateur le vrai Dieu, qui nous apprend à pratiquer la piété, la justice, et à faire le bien.
Voici ses préceptes sur la piété : "Tu n'auras point d'autres dieux que moi. Tu ne te feras point d'idole taillée, ni aucune image de ce qui est au-dessus de toi dans les cieux, en bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne les adoreras point et ne les serviras pas : car je suis le Seigneur ton Dieu."
Sur les bonnes oeuvres, il s'exprime ainsi : "Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre que le Seigneur ton Dieu t'a donnée."
Voici enfin ce qu'il dit de la justice : "Tu ne seras point adultère. Tu ne tueras point. Tu ne déroberas point. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain. Tu ne désireras point la femme de ton prochain, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui. Tu ne seras point inique dans le jugement du pauvre. Tu t'éloigneras de toute parole injuste. Tu ne tueras point le juste et l'innocent. Tu ne justifieras point l'impie et tu ne recevras pas de présents ; car les présents aveuglent les yeux de ceux qui voient et pervertissent les justes."
Le ministre de cette sainte loi fut Moïse, serviteur de Dieu, qui la reçut pour le monde entier et principalement pour les Hébreux, connus aujourd'hui sous le nom de Juifs ; ce peuple fut autrefois réduit en servitude par le roi d'Égypte, quoiqu'il fut de la race des saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Mais Dieu se souvint de lui ; il lui suscita Moïse, qui étonna l'Égypte de ses prodiges et délivra les Hébreux de leur dure captivité ; puis après les avoir fait errer dans le désert, il les rétablit dans la terre de Chanaan, appelée plus tard Judée ; ensuite il leur donna sa loi et ses préceptes. Tels sont les dix points principaux de cette loi admirable qui embrasse toute justice.

X. Comme les Hébreux, originaires de la Chaldée, étaient allés en Égypte acheter du blé à cause de la famine qui régnait dans leur pays, et qu'ils étaient restés dans cette terre étrangère quatre cent trente ans, selon la prédiction que le Seigneur leur avait faite, après lesquels Moïse devait les conduire dans le désert, Dieu leur fit cette recommandation particulière dans la loi : "Vous n'affligerez point l'étranger ; car vous connaissez le sort de l'étranger, vous l'avez été vous-mêmes dans la terre d'Égypte."

XI. Ce peuple ayant ensuite violé la loi qu'il avait reçue, Dieu, plein de miséricorde, ne voulut cependant pas le perdre, mais il lui suscita des prophètes parmi ses propres enfants, afin de l'instruire, de lui rappeler ses préceptes et de l'exhorter à la pénitence ; il leur prédit en même temps que s'ils persévéraient dans leur mauvaise voie, ils seraient captifs dans tous les royaumes de la terre ; événement qui s'est accompli, ainsi qu'il est facile de le voir.
Voici comme le prophète Isaïe les exhorte tous en général à la pénitence, et le peuple en particulier : "Cherchez, dit-il, le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver ; invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie abandonne sa voie ; et l'homme inique ses pensées ; qu'ils retournent au Seigneur, il aura pitié d'eux ; qu'ils reviennent, le Seigneur est riche en miséricordes, il vous remettra tous vos péchés."
Le prophète Ézéchiel dit aussi : "Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, s'il garde tous mes préceptes, et sil accomplit le jugement et la justice, il vivra et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes ses anciennes iniquités, et il vivra des oeuvres de justice qu'il aura faites, parce que je ne veux point la mort de l'impie, dit le Seigneur, mais qu'il se convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise voie et qu'il vive."
Isaïe ajoute : "Convertissez-vous au Seigneur, si vous voulez parvenir au salut, vous qui méditez d'iniques projets au fond de vos coeurs."

"Tournez-vous vers le Seigneur votre Dieu, dit Jérémie, comme le vendangeur vers la vigne, et vous obtiendrez miséricorde"
Nos livres saints parlent de la pénitence dans une infinité d'endroits, car le Seigneur a toujours voulu la conversion de l'homme.

XII. Les prophètes et les évangélistes s'accordent parfaitement entre eux sur la justice ordonnée par la loi ; car ils ont tous été inspirés par le même esprit, l'esprit divin. Voici ce que dit Isaïe : "Faites disparaître l'impiété de vos âmes, apprenez à faire le bien, cherchez la justice, délivrez l'opprimé, jugez l'orphelin et justifiez la veuve." Puis dans un autre endroit : "Rompez, dit-il, les liens de l'iniquité, portez les fardeaux de ceux qui sont accablés, donnez des consolations aux affligés, brisez les fers des captifs, partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui n'ont point d'asile ; lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés : alors votre lumière brillera comme l'aurore, et je vous rendrai la santé, et votre justice marchera devant vous."
Jérémie dit pareillement : "Allez sur les chemins, considérez et interrogez les anciens sentiers pour connaître la bonne voie, et marchez-y ; et vous trouverez le rafraîchissement de vos âmes. Rendez la justice avec équité, car c'est là la volonté du Seigneur votre Dieu."
Moïse dit aussi : "Gardez la justice, et approchez-vous du Seigneur votre Dieu, qui a affermi, le ciel et posé les fondements de la terre."
Écoutez encore le prophète Joël : "Réunissez le peuple, dit-il, purifiez-le ; assemblez les vieillards, les enfants, ceux même qui sont à la mamelle ; que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial. Priez avec ferveur le Seigneur votre Dieu, afin qu'il ait pitié de vous et qu'il efface vos péchés."
Le prophète Zacharie s'écrie de son côté : "Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées : Jugez selon la justice, usez de clémence et de miséricorde les uns envers les autres. Ne calomniez ni la veuve, ni l'orphelin, ni l'étranger, ni le pauvre ; que l'homme ne médite pas dans son coeur le mal contre son frère."

XIII. A l'égard de là chasteté, l'Ecriture nous apprend non seulement à ne point pécher par action, mais à éviter même toute mauvaise pensée, de sorte que notre coeur reste toujours pur, et que nos yeux ne s'arrêtent point sur la femme d'autrui.
Voici comment s'exprime Salomon, tout à là fois roi et prophète : "Que tes yeux, dit-il, voient le bien, et que tes paupières ne consentent pas au mal ; prépare un sentier droit à tes pas."
Puis se fait entendre la voix évangélique qui recommande si expressément cette vertu : "Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son coeur. Quiconque renverra sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, la rendra adultère ; et celui qui épousera la femme renvoyée commet un adultère."
Salomon dit encore : "Qui cachera du feu dans son sein sans voir ses vêtements brûlés ? Qui marchera sur des charbons ardents sans consumer ses pieds ? Il en est ainsi de celui qui s'approche de la femme de son prochain ; celui qui la touchera ne restera pas impuni."

XIV. Non-seulement les saints livres nous apprennent à aimer nos parents et nos amis, mais aussi nos ennemis, selon ces paroles d'Isaïe : "Dites à ceux qui vous haïssent et vous détestent : Vous êtes nos frères ; afin que le nom du Seigneur soit glorifié, et que la joie soit dans leur coeur."

L'Évangile dit encore : "Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous calomnient ; car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ?"
Ceux même qui font le bien ne doivent point s'en glorifier, ni chercher à plaire aux hommes : "Que votre main gauche, dit le Sauveur, ne sache pas ce que fait votre main droite." La sainte Écriture nous ordonne aussi d'être soumis aux magistrats et aux princes, et de prier pour eux, afin que nous menions une vie paisible et tranquille."
Enfin elle nous apprend à rendre à chacun ce qui lui appartient : "Rendez, dit saint Paul, l'honneur à qui vous devez l'honneur, la crainte à qui vous devez la crainte. Ne demeurez redevable de rien à personne, si ce n'est de l'amour qu'on se doit les uns aux autres."

XV. Voyez donc maintenant si des hommes instruits à cette école peuvent vivre au hasard, se plonger dans de honteuses débauches, et ce qui est le comble de l'impiété, se nourrir de chair humaine, surtout quand il leur est défendu d'assister aux jeux des gladiateurs, pour ne pas se rendre complices des meurtres qui s'y commettent ? Nous ne devons pas non plus nous trouver aux autres spectacles, dans la crainte de souiller nos yeux et nos oreilles, par tout ce qu'on y voit et tout ce qu'on y entend. Si vous parlez de repas abominables, là, en effet, les enfants de Thyeste et de Térée sont dévorés ; si vous parlez d'adultère, c'est là qu'on représente, sur la scène, non-seulement des hommes, mais même des dieux souillés de ce crime ; et leurs débauches sont célébrées par des voix mélodieuses et mercenaires. Loin de nous, loin de l'esprit des Chrétiens de semblables horreurs ! La tempérance habite parmi eux, ils honorent la continence, ils respectent le mariage, ils gardent la chasteté ; l'injustice est proscrite, le péché détruit, la justice pratiquée, la loi accomplie ; on rend à Dieu le culte qui lui est dû et on célèbre ses louanges ; la vérité domine, la grâce conserve, la paix met en sûreté ; la parole sainte conduit, la sagesse enseigne, la véritable vie est connue, et Dieu règne. Je pourrais m'étendre encore davantage sur nos moeurs, sur les attributs du Dieu que nous adorons. Mais ce que j'en ai dit suffira pour vous inspirer la curiosité de connaître et d'étudier à fond notre doctrine. Et vous le pouvez facilement ; soyez désireux d'apprendre, comme vous l'avez toujours été jusqu'ici.

XVI. Mais venons maintenant à la question des temps : je veux, Dieu m'aidant, l'examiner attentivement avec vous, afin que vous compreniez que notre doctrine n'est ni nouvelle, ni mensongère, mais qu'elle est bien plus ancienne et plus vraie que tout ce que nous ont transmis vos poètes et vos historiens. Rien de plus incertain que tout ce qu'ils ont dit. Les uns, en effet, ont prétendu que le monde était incréé et qu'il avait existé de tout temps ; d'autres conviennent qu'il a été créé, mais ils lui donnent une existence de cent cinquante-trois mille soixante-quinze années. Voilà ce que nous dit l'Égyptien Apollonius : Platon lui-même, qui paraît avoir été le plus sage des Grecs, dans combien de puérilités ne s'est-il pas égaré ? Voici ce que nous lisons dans son livre intitulé les Cités : "Comment, si le monde a toujours existé, ainsi qu'il est aujourd'hui, comment aurait-on découvert ensuite des choses nouvelles, puisqu'elles furent inconnues pendant dix mille fois dix mille ans aux hommes, qui vivaient alors, et qu'elles n'ont été découvertes que depuis mille ou deux mille ans, par Dédale, Orphée et Palamède ?" Ainsi Platon reconnaît bien que le monde a été créé, mais il compte dix mille fois dix mille ans depuis le déluge jusqu'à Dédale. Plus loin encore, après avoir traité fort au long des différentes cités, des habitations et des peuples qui couvrent la terre, il confesse ingénument qu'il n'a avancé que des conjectures : "Si j'avais un Dieu pour hôte, dit-il, et qu'il me promît ses lumières ; et si nous examinions de nouveau de quelle manière il convient de porter la loi, je ne sais pas si, changeant de langage, etc." Ainsi donc, il n'a donné que des conjectures ; mais des conjectures ne sont pas des vérités.

XVII. Il vaut mieux être disciple de la sagesse divine, comme ce philosophe l'avoue lui-même, puisqu'il dit que Dieu seul peut nous apprendre la vérité. Mais quoi ! les poètes Homère, Hésiode et Orphée, n'ont-ils pas dit qu'ils avaient eu cet avantage ? Il y a plus, les historiens racontent qu'ils furent contemporains des prophètes, des hommes inspirés, et qu'ils ont transmis fidèlement tout ce qu'ils en avaient appris. A combien plus forte raison sommes-nous donc sûrs de connaître la vérité, nous qui la tenons des saints, prophètes, remplis de l'esprit de Dieu ? Aussi règne-t-il entre eux l'accord le plus parfait ; ils ont annoncé d'avance tous les événements qui devaient arriver au monde entier. L'accomplissement de leurs premières prédictions peut convaincre tout homme avide de s'instruire et de connaître la vérité qu'elle se trouve dans tout ce qu'ils ont dit des temps antérieurs au déluge, et sur la suite des temps, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours : et dès lors il est évident que les récits des autres écrivains ne sont que d'ineptes impostures ; et un tissu de faussetés.

XVIII. Platon ; en effet, comme nous l'avons déjà dit, reconnaît un déluge, mais un déluge partiel, qui ne couvrit que la plaine en sorte que ceux qui se réfugièrent sur les hautes montagnes ne périrent point. D'autres prétendent que Deucalion et Pyrrha existaient alors, et qu'ils furent sauvés dans une arche ; que Deucalion, étant ensuite sorti de l'arche, jeta derrière lui des pierres qui se convertirent aussitôt en hommes. C'est pourquoi, disent-ils, les hommes réunis ou les peuples ont été appelés, "laoï". D'autres encore veulent que Clymène ait existé lors du second déluge. Vous voyez assez par tout ce que je viens de dire, combien sont misérables, impies, insensés tous ces philosophes, qui se sont consumés dans des veilles pour écrire de semblables rêveries. Mais notre prophète Moïse, ce serviteur de Dieu, qui raconte l'origine du monde, nous a fait connaître la manière dont le déluge avait eu lieu sur la terre, et toutes les circonstances qui accompagnèrent ce grand événement. Il n'imagine point d'y introduire Pyrrha ; Deucalion ou Clymène, et il ne dit point non plus que les plaines furent seules inondées et que les habitants des montagnes échappèrent à la mort.

XIX. Non seulement il dit qu'il n'y a eu qu'un déluge, mais il déclare qu'il n'y en aura plus jamais ; comme, en effet, il n'y en a pas eu depuis, de même il n'y en aura point dans la suite. Il nous apprend encore que huit personnes seulement furent sauvées dans l'arche construite d'après l'ordre de Dieu, non point par Deucalion, mais par Noé, dont le nom eu hébreu signifie repos. Nous avons démontré, dans un autre livre, que Noé annonça le déluge aux hommes de son temps, et qu'il les invita à se repentir, lorsqu'il leur dit : "Venez, Dieu vous appelle à la pénitence" ; de là lui est venu le nom de Deucalion. Noé avait trois fils, comme nous l'avons déjà dit dans le second livre, Sem, Cham et Japhet, qui avaient chacun leur femme, ce qui fait six ; en comprenant le père et là mère, nous avons les huit personnes qui entrèrent dans l'arche, et qui échappèrent à la mort. Moïse dit ensuite que le déluge dura quarante jours et quarante nuits, que les cataractes du ciel s'ouvrirent et que les sources de l'abîme se débordèrent, en sorte que l'eau s'élevait de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Ainsi périt le genre humain, si l'on en excepte les huit personnes qui furent sauvées dans l'arche, dont on montre encore les restes sur les montagnes d'Arabie. Voilà en abrégé l'histoire du déluge.

XX. Moïse fut le chef des Juifs que le roi Pharaon, appelé aussi Amasis, laissa sortir d'Égypte. Il régna vingt-cinq ans et quatre mois, après l'expulsion des Hébreux, selon les supputations de Manéthos ; à celui-ci succéda Chebron, qui régna treize ans ; à celui-ci, Aménophis, qui régna vingt ans et sept mois ; à celui-ci, sa soeur, nommée Amessa, qui régna vingt-un ans et un mois ; après elle, Mephres, pendant douze ans et neuf mois ; après celui-ci, Methrammuthosis, pendant vingt ans et dix mois ; après lui, Tythmoses, pendant

neuf ans et huit mois ; à celui-ci succéda Damphenophis, qui régna trente ans et dix mois ; à celui-ci succéda Orus, qui régna trente-cinq ans et cinq mois ; à celui-ci succéda sa fille, qui régna dix ans et trois mois ; après elle vint Mercheres, pendant douze ans et trois mois ; à celui-ci succéda son fils, nommé Armais, qui régna quatre ans et un mois ; à celui-ci, Messes, fils de Miamme, qui régna six ans et deux mois ; à celui-ci, Rhamesses, qui régna un an et quatre mois ; à celui-ci succéda Aménophis, qui régna dix-neuf ans et six mois. Après lui régnèrent, pendant dix ans, Thassus et Rhamesses, qui eurent, dit-on, de grandes armées de terre et de mer. Ainsi les Hébreux, se trouvant alors étrangers en Égypte, furent réduits en servitude par le roi Tethmos, comme nous l'avons déjà dit, et ils lui élevèrent les villes fortes de Peitho, de Rhamesen et d'On, qui est aujourd'hui Héliopolis ; en sorte que ces villes célèbres sont postérieures aux Hébreux, nos ancêtres, de qui nous avons reçu les livres saints plus anciens que toutes les histoires. Le royaume d'Égypte tira son nom du roi Sethos, qui signifie, dit-on, la même chose que le mot Égypte. Sethos eut un frère, nommé Armoen, et plus tard Danaüs, qui vint à Argos, après avoir quitté l'Égypte ; c'est un des plus anciens dont parlent les écrivains profanes.

XXI. Manéthos, si favorable aux Égyptiens, et si ennemi de Moïse et des Hébreux, objets de ses blasphèmes, comme s'ils avaient été chassés d'Égypte à cause de la lèpre, n'a pu préciser exactement les époques. Forcé néanmoins par la vérité, il est convenu, malgré lui, qu'ils étaient pasteurs ; en effet, ceux de nos ancêtres qui séjournèrent en Égypte menèrent la vie pastorale ; mais ils n'étaient point lépreux. Lorsqu'ils furent arrivés dans la terre nommée Jérusalem, et qui devint ensuite leur séjour, on sait que leurs prêtres, qui passaient leur vie dans le temple, par l'ordre de Dieu, traitaient tous les genres d'infirmités et guérissaient la lèpre et les autres maladies. Ce fut Salomon, roi de Judée, qui bâtit le temple. Il n'est pas douteux que Manéthos se soit trompé sur les époques ; il suffit de lire ses écrits, pour s'en convaincre. Il s'est même trompé à l'égard du roi Pharaon, qui chassa les Hébreux ; il ne régna plus en Égypte, et fut enseveli dans la mer Rouge, avec son armée, en poursuivant les Israélites. Il se trompe encore, lorsqu'il dit que ces pasteurs hébreux firent la guerre aux Égyptiens. Car, après être sortis d'Égypte, ils habitèrent le pays que nous appelons encore aujourd'hui Judée, trois cent quatre-vingt-treize ans avant l'arrivée de Danaüs à Argos. Or, nous savons que Danaüs est regardé, par la plupart des auteurs, comme le plus ancien des Grecs. Ainsi Manéthos a consigné malgré lui dans ses ouvrages deux vérités : la première, c'est que les Hébreux étaient pasteurs ; et la seconde, c'est qu'ils sont sortis d'Égypte ; en sorte que, même en adoptant la chronologie de ces temps-là, Moïse et ceux qui le suivait se trouvent être évidemment antérieurs à la guerre de Troie, de neuf cents ou même de mille ans.

XXII. A l'égard du temple bâti dans la Judée par le roi Salomon, cinq cent soixante ans après la sortie d'Égypte, les archives des Tyriens renferment des commentaires qui parlent de sa fondation, et qui la font remonter à cent quarante trois ans et huit mois avant celle de Carthage par les Tyriens. Ce fait a été consigné sous le règne d'Hierome, roi des Tyriens, qui était ami de Salomon, soit à cause de l'éminente sagesse de ce grand roi, soit à cause de l'intimité où il avait été avec son père. Ces deux princes ne cessaient de s'adresser l'un à l'autre des questions à résoudre, comme l'attestent les copies de leurs lettres conservées, dit-on, chez les Tyriens, et les lettres même qu'ils s'écrivaient. C'est encore ce qu'atteste l'Éphésien Ménandre, dans l'histoire des rois de Tyr ; voici ses paroles :
"Après la mort d'Abeimal, roi des Tyriens, Hierome, son fils, prit les rênes de l'état, et vécut cinquante-trois ans ; il eut pour successeur Bazore, qui vécut quarante-trois ans, et en régna dix-sept ; après lui vint Méthuastarte, qui vécut cinquante-quatre ans et en régna douze ; à celui-ci succéda son frère Atharyme, qui vécut cinquante-huit

ans et en régna neuf ; il fut tué par son frère Helles, qui vécut cinquante ans et régna huit mois. Ce dernier fut tué par Juthobal, prêtre d'Astarté, qui vécut quarante ans et en régna douze ; à celui-ci succéda son fils Bazor, qui vécut quarante-cinq ans et en régna sept ; à celui-ci succéda son fils Métis, qui vécut trente-deux ans et en régna vingt-neuf ; à celui-ci succéda Pygmalion, fils de Pygmalius, qui vécut cinquante-six ans et en régna sept. Mais à la septième année de son règne sa soeur, fuyant dans la Libye, fonda la ville de Carthage, qui conserve encore aujourd'hui son nom."
Ainsi, le temps qui s'est écoulé depuis le règne d'Hierome renferme en tout cent cinquante cinq ans et huit mois. Or, ce fut vers la douzième année du règne d'Hierome que fut construit le temple de Jérusalem. Par conséquent, le temps qui s'est écoulé depuis la construction du temple jusqu'à la fondation de Carthage renferme en tout cent quarante-trois ans et huit mois.

XXIII. Nous nous contenterons, pour établir l'antiquité de nos livres saints, des témoignages que nous venons de rapporter.de l'Égyptien Manéthos, de l'Éphésien Ménandre, et même de Josèphe, qui a écrit la guerre des Juifs contre les Romains. II est clair, d'après ces anciens auteurs, que tous les autres, qui sont venus après eux, sont infiniment postérieurs à Moïse et aux prophètes eux-mêmes ; car le dernier des prophètes fut Zacharie, qui vécut sous le règne de Darius. Or, tous les législateurs ont donné leurs lois après lui. En effet, lui opposera-t-on l'Athénien Solon ? Mais il vivait du temps de Cyrus et de Darius ; il fut le contemporain de Zacharie, et postérieur encore à ce prophète de plusieurs années. Lui opposera-t-on Lycurgue, Dracon, ou Minos ? Mais ils sont évidemment moins anciens que nos saints livres, comme nous le rapporte Josèphe, puisque les écrits de Moïse ont précédé la guerre de Troie, et Jupiter roi de Crète. Cependant, afin de démontrer clairement l'ordre des temps et des années, je ne me contenterai pas d'avoir énuméré les faits postérieurs au déluge, je veux encore remonter à ceux qui l'ont précédé depuis la création du monde décrite par Moïse sous l'inspiration divine. La seule grâce que je demande à Dieu, c'est de bien exposer la vérité, afin que vous, et tous ceux qui liront ce livre, vous ayez pour guide la vérité même et la grâce divine. Je commencerai donc par exposer les généalogies, en remontant au premier homme.

XXIV. Adam engendra Seth à l'âge de deux cent trente ans, Seth engendra Enos à l'âge de deux cent cinq ans, Enos vécut cent quatre-vingt-dix ans, et engendra Çaïnan ; Caïnan engendra Malaleel à l'âge de cent soixante-dix ans, Malaleel engendra son fils Jared à l'âge de cent soixante-cinq ans, Jared engendra Enoch à l'âge de cent soixante-deux ans, Enoch engendra Mathusala à l'âge de cent soixante-cinq ans, Mathusala engendra Lamech à l'âge de cent soixante-sept ans, Lamech engendra Noé à l'âge de cent quatre-vingt-huit ans, Noé engendra Sem à l'âge de cinq cents ans ; sous Noé, alors âgé de six cents ans, arriva le déluge.
Ainsi il s'est écoulé, depuis la création de l'homme jusqu'au déluge, deux mille deux cent quarante-deux ans.
Aussitôt après le déluge, Sem, âgé de cent ans, engendra Arphaxat ; Arphaxat engendra Sala à l'âge de cent trente cinq ans, Sâla, âgé de cent trente ans, engendra Héber, qui a donné le nom d'hébreux à toute la race ; Héber engendra Phaleg à l'âge de cent trente-quatre ans, Phaleg engendra Rhagen à l'âge de cent trente ans, Rhagen engendra Seruch à l'âge de cent trente-deux ans, Séruch engendra Nachor à l'âge de cent trente ans, Nachor engendra Tharra à l'âge de soixante-quinze ans, Tharra engendra Abraham à l'âge de soixante-dix ans, le patriarche Abraham engendra Isaac à l'âge de cent ans.

Ainsi, depuis la création de l'homme jusqu'à Abraham, on compte trois mille deux cent soixante-dix-huit ans.
Isaac engendra Jacob à l'âge de soixante ans, Jacob était âgé de cent trente ans lorsqu'il vint en Égypte. Les Hébreux y restèrent quatre cent trente ans ; après leur sortie de ce royaume, ils s'arrêtèrent quarante ans dans le désert.
Ainsi nous avons en tout trois mille neuf cent trente-huit ans.
A cette époque Moïse étant mort, Jésus, fils de Navé, prit l'administration du peuple de Dieu, et le gouverna pendant vingt-sept ans ; à la mort de ce dernier, les Hébreux abandonnèrent la loi de Dieu, et servirent pendant huit ans Chusarathon, roi de Mésopotamie ; ils firent pénitence, et eurent ensuite des juges pour les conduire ; Gothonoel les jugea pendant quarante ans ; Eglon, pendant dix-huit ; Aoth, pendant huit ; puis ayant encore abandonné la loi de Dieu, ils furent asservis aux étrangers pendant vingt ans ; après cela, Debbora les gouverna quarante ans ; ils servirent encore les Madianites sept ans ; puis Gédéon les gouverna quarante ans ; Abimelech, trois ans ; Thola, vingt-deux ; et Jair, vingt-deux aussi ; ils servirent encore les Philistins et les Ammonites pendant dix-huit ans ; lorsqu'ils eurent recouvré leur liberté, Jephté administra le pays six ans ; Esbon, sept ans ; Ailon, dix ; Abdon, huit ; ils servirent encore les étrangers pendant quarante ans ; puis Samson les gouverna pendant vingt ans, sa judicature fut suivie d'une paix de quarante ans pour les Hébreux. Après cela, Samira les gouverna un an ; Élie, vingt ans ; et Samuel, douze ans.

XXV. Aux juges succédèrent les rois, dont le premier fut Saül, qui régna vingt ans ; David, notre père, régna quarante ans. Ainsi, depuis Isaac jusqu'au règne de David, il s'est écoulé quatre cent quatre-vingt-quinze ans. David, comme nous l'avons dit, régna quarante ans ; Salomon, fondateur du temple, quarante ans ; Roboham, dix-sept ans ; Abias sept ans ; Asa, quaranteun ; Josaphat, vingt-cinq ; Joram, huit ; Ochozias, onze ; Gotholia, six ; Josias, quarante ; Amalias, trente-neuf ; Ozias, cinquante-deux ; Joatham, seize ; Achaze, dix-sept ; Ezechias, vingt-neuf ; Manassé, cinquante-cinq ; Amos, deux ; Josias, trente ;et un ; et Ochas, trois mois ; après lui, Joachim régna onze ans ; un autre Joachim régna trois mois et douze jours, Sédécias enfin régna onze ans. A cette époque, comme le peuple Juif persévérait toujours dans l'iniquité, et qu'il ne faisait point pénitence, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'avança contre la Judée, selon la prédiction du prophète Jérémie ; il transporta le peuple à Babylone et réduisit en cendres le temple de Salomon. Les Juifs restèrent à Babylone soixante-dix ans.
Ainsi le temps qui s'est écoulé depuis la création de l'homme jusqu'à la captivité de Babylone renferme en tout quatre mille neuf cent cinquante-quatre ans six mois et douze jours. Comme Dieu avait annoncé à son peuple la captivité de Babylone par la bouche de Jérémie, il lui avait aussi annoncé le retour de sa captivité après soixante-dix années ; après ces soixante-dix ans, Cyrus monte sur le trône des Perses, et rend un édit signé l'année précédente, par lequel tous les Juifs qui étaient dans son royaume pouvaient regagner leur patrie, et rétablir le temple de Dieu qui avait été détruit par son prédécesseur ; ce prince, obéissant encore aux ordres de Dieu, commanda à ses gardes Sabessare et Mithridate de rapporter dans le temple les vases qui avaient été enlevés par Nabuchodonosor. C'est donc la seconde année du règne de Cyrus que furent accomplies les soixante-dix années prédites par Jérémie.

XXVI. On peut voir par là que nos livres saints sont bien plus vrais et plus anciens que toutes les histoires des Égyptiens, des Grecs et des autres peuples ; car Hérodote, Thucydide, Xénophon et la plupart des historiens, ne remontent pas plus haut que les règnes de Cyrus et de Darius, tant ils étaient incertains sur les premiers temps. D'ailleurs qu'ont-ils

dit de remarquable sur Darius et Cyrus, qui régnèrent chez les barbares ; sur Zopyre et Hippias, qui commandèrent aux Grecs ; sur les guerres des Athéniens et des Lacédémoniens, sur les exploits de Xerxès et de Pausanias, qui mourut presque de faim dans un temple de Minerve ; enfin, sur Thémistocle, sur la guerre du Péloponnèse, sur Alcibiade et Thrasybule ? Mais je ne me suis point proposé de faire une histoire complète, je veux seulement faire voir le nombre d'années qui se sont écoulées depuis la création du monde, et convaincre ainsi d'imposture les récits insensés des écrivains ; car le monde n'a pas vingt mille myriades d'années, comme l'a dit Platon ; qui prétend que tout ce temps s'était écoulé à l'époque où il vivait ; il n'a pas non plus quinze myriades trois cent soixante et quinze années, comme fa déclaré l'Égyptien Apollonius ; il n'est point incréé, ni le jouet du hasard, comme le veulent Pythagore et d'autres philosophes, mais il a été créé et il est gouverné par la providence de Dieu, qui a fait toutes choses. Il est même facile de démontrer le nombre d'années de son existence à ceux qui cherchent la vérité ; et pour qu'on ne m'accuse pas de n'avoir pu suivre ma démonstration jusqu'au bout, et arriver au delà de Cyrus, je vais essayer, avec le secours de Dieu, de bien établir l'ordre des temps et des années qui se sont écoulées après ce prince.

XXVII. Après un règne de vingt-neuf ans, Cyrus fut tué par Tomyris, chez les Messagètes, vers la soixante-deuxième olympiade : alors croissait sous la protection divine la puissance romaine ; Rome avait été fondée par Romulus, fils de Mars et d'Ilia, vers la septième olympiade, le onzième jour des calendes de mai, au temps où l'année n'avait que dix mois. Cyrus donc étant mort, comme nous l'avons dit, au temps de la soixante-deuxième olympiade, et deux cent vingt ans après la fondation de Rome, on vit régner dans cette ville Tarquin le superbe, qui le premier chassa plusieurs citoyens, corrompit les jeunes gens, fit des habitants des spadassins, et maria de jeunes filles qu'il avait déshonorées ; c'est pourquoi il fut surnommé superbe, nom qui a la même signification que le mot grec "uperephanos", arrogant ; il fut le premier qui ordonna aux citoyens de se saluer réciproquement. Ce prince régna vingt-cinq ans. Après lui commencèrent les consuls annuels, les tribuns et les édiles, pendant quatre cent cinquante-trois ans. Il serait trop long et inutile même de rappeler leurs noms ; celui qui désire les connaître, les trouvera dans les commentaires de Chryséros, affranchi de M. Aurelius Verus, qui a transmis si clairement tous les noms et les temps, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de l'empereur Verus, son maître. Ainsi donc les magistrats annuels gouvernèrent les Romains pendant quatre cent cinquante-trois ans ; puis vinrent les empereurs, dont le premier fut C. Julius, qui gouverna trois ans quatre mois et six jours ; après lui, Auguste régna cinquante-six ans quatre mois et un jour ; Tibère régna vingt-deux ans, Caius Caligula régna trois ans huit mois et sept jours, Claudius régna vingt-trois ans huit mois vingt-quatre jours ; Néron, treize ans six mois et vingt-huit jours ; Galba, deux ans sept mois et six jours ; Othon, trois mois et cinq jours ; Vitellius, six mois et vingt-deux jours ; Vespasien, neuf ans onze mois et vingt-deux jours ; Tite, deux ans et vingt-deux jours ; Domitien, quinze ans cinq mois et six jours ; Nerva, un an quatre mois et dix jours ; Trajan, dix-neuf ans six mois et seize jours ; Adrien, vingt ans dix mois et vingt-huit jours ; Antonin, vingt-deux ans sept mois et six jours ; Verus, dix-neuf ans et dix jours. Ainsi le temps du règne des Césars jusqu'à la mort de l'empereur Verus, renferme deux cent trente-sept ans et cinq jours ; et l'on compte, depuis la mort de Cyrus et le règne de Tarquin le superbe, jusqu'à la mort de Verus, sept cent quarante-quatre ans.

XXVIII. Voici maintenant en résumé toute la série des années :
- depuis la création du monde jusqu'au déluge, il s'est écoulé deux mille deux cent quarante-deux ans ;
- depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Isaac fils d'Abraham, mille trente-six ans ;

- depuis Isaac jusqu'au séjour des Hébreux dans le désert, sous la conduite de Moïse, six cent soixante ans ;
- depuis la mort de Moïse et le commandement de Josué, fils de Navé, jusqu'à la mort du patriarche David, quatre cent quatre-vingtdix-huit ans ;
- depuis la mort de David et le règne de Salomon jusqu'à la captivité de Babylone, cinq cent dix-huit ans six mois et dix jours ;
- depuis le règne de Cyrus jusqu'à la mort de l'empereur Aurelius Verus, sept cent quarante-quatre ans.
Ainsi il s'est écoulé jusque-là, depuis la création au monde, cinq mille six cent quatre-vingt dix-huit ans quelques mais et quelques jours.

XXIX. L'ensemble de toutes ces époques et de tous ces faits prouve, d'une manière incontestable, l'antiquité de nos saints livres et la divinité de notre doctrine. Cette doctrine, ainsi que nos institutions, bien loin d'être nouvelles ou mensongères, comme le pensent quelques-uns, sont les plus anciennes et les plus vraies. Thallus parle de Belus, roi des Assyriens et du titan Cronus ; il rapporte que Belus et les titans firent la guerre à Jupiter et aux autres dieux ligués ensemble. Alors, dit-on, Gygès fut vaincu par Tartesse, qui régna dans le pays appelé aujourd'hui Attique, et autrefois Acté. Je ne chercherai point à vous expliquer l'étymologie des autres contrées et des autres villes, car vous êtes fort versés dans toutes les connaissances historiques. II est donc clair que Moïse et la plupart des prophètes sont antérieurs à tous les écrivains, et qu'ils ont précédé Cronus, Belus et la guerre de Troie. Car, selon Thallus, Belus ne précéda la guerre de Troie que de trois cent vingt-deux ans ; tandis que Moïse est antérieur à cette guerre de neuf cents ou même de mille ans, comme nous l'avons déjà démontré. On ne distingue guère ordinairement Cronus et Belus l'un de l'autre, parce qu'ils furent contemporains. Quelques-uns honorent Cronus, sous le nom de Bel ou de Bal, ce sont surtout les Orientaux ; ainsi ils ne savent pas encore faire cette distinction. Les Romains adorent Saturne, ne sachant pas eux-mêmes quel est le plus ancien de Cronus ou de Belus. A l'égard des olympiades, quelle que soit leur origine, elles commencèrent à être célébrées depuis Iphitus, ou, comme le veulent d'autres historiens, depuis Linus, surnommé Ilius. Nous avons démontré plus haut l'ordre des années et des olympiades. Ainsi donc se trouve établie l'antiquité de nos saints livres, en même temps que la série des années, depuis la création du monde. Sans doute, nous ne pouvons dire exactement le nombre des années, parce que l'Écriture ne tient pas compte des jours et des mois ; mais quand nous nous serions trompés de cinquante, de cent, ou même de deux cents ans, l'erreur ne serait pas de mille ans, et de dix mille ans, comme le supposent Platon, Apollonius et les autres. Nous sommes d'accord pour les temps avec Bérose, philosophe chaldéen, qui transmit aux Grecs les lettres chaldaïques. Non-seulement il a parlé du déluge et de plusieurs autres événements conformément au récit de Moïse, mais il s'accorde encore en partie avec les prophètes Jérémie et Daniel. II fait mention de ce qui arriva aux Juifs, sous le roi de Babylone, qu'il appelle Abobassare, et les Hébreux Nabuchodonosor ; il parle même de la destruction du temple de Jérusalem par ce prince, et raconte que les fondements de ce temple furent jetés de nouveau la seconde année du règne de Cyrus, mais qu'il ne fut achevé que la seconde année du règne de Darius.

XXX. Quant aux Grecs, leurs histoires ne renferment rien de véritable ; d'abord parce qu'ils ne connurent les lettres que fort tard ; ils en conviennent eux-mêmes, lorsqu'ils disent qu'elles furent découvertes, les uns par les Chaldéens, les autres par les Égyptiens, et les autres par les Phéniciens ; d'ailleurs, au lieu de parler de Dieu, ils ne se sont occupés que de choses vaines et frivoles. Ainsi, par exemple, ils font mention d'Homère, d'Hésiode et des autres poètes ; mais ils laissent en oubli la gloire du Dieu unique et incorruptible : que dis-je, ils

blasphèment contre lui. Ils ont persécuté et ils persécutent aujourd'hui les hommes qui le confessent et l'adorent ; tandis qu'ils comblent d'honneurs et de récompenses ceux qui font servir leur talent et leur voix à outrager la Divinité ; ils font une guerre cruelle aux hommes qui ne s'occupent qu'à faire des progrès dans la vertu et la sainteté. Ils lapident les uns, massacrent les autres et leur font subir tous les genres de supplices. Sans doute, des hommes aussi injustes ont perdu la sagesse de Dieu, et n'ont pu trouver la vérité. Pour vous, mon cher Autolyque, pesez mûrement ce que je vous ai écrit, et vous y trouverez le symbole et le gage de la vérité.

Notes sur la traduction :

Titre : Bareille nomme le correspondant de Théophile "Autolyque". L'usage actuel est de le nommer Autolycus.

Livre II, 14 : Bareile avait traduit le mot "συναγωγάς" par "synagogues". Toutefois "synagogue" a pris un sens exclusivement juif. Aussi nous le rendons par "assemblées". Sender (SC 20) donne "communautés"..

Livre II, 32 : Bareille avait : "Cependant des écrivains, à qui ces faits sont inconnus, ne craignent point d'affirmer que le monde est sphérique, et semblable à un cube." Par soucis de compréhension, nous avons ajouté "d'autres", ce qui donne " Cependant des écrivains, à qui ces faits sont inconnus, ne craignent point d'affirmer que le monde est sphérique, et (d'autres) semblable à un cube." Sender (SC 20) traduit : "Il ignorent cela, les auteurs qui veulent que la terre soit dite sphérique, ou soit comparée à un cube !"

Livre III, 25 : l'édition de Bareille ne marquait pas le passage au chapitre 25. Nous avons suppléé à cette ommission

Tertullien

"Apologétique"
ou
Défense des chrétiens contre les païens.



Traduit par E.-A. DE GENOUDE
Source Tertullian Project / Roger Pearse

La vie de Tertullien se partage en deux périodes. Personnage hors du commun, un temps considéré comme un maître dans l'Eglise, notamment par St Cyprien de Carthage, avant de s'égarer en compagnie des montanistes, Tertullien est le seul auteur de langue latine à qui nous devions une apologie officielle.

Cette Apologie, une œuvre de jeunesse, suit de peu sa conversion au christianisme, longtemps avant que son caractère ne l'entraîne vers les enthousiasmes montaniste. Apostrophant le proconsul de Carthage et les gouverneurs des provinces d'Afrique, Tertullien conteste la légalité des persécutions et dénonce l'iniquité des procès contre les Chrétiens

I. S'il ne vous est pas libre, souverains magistrats de l'empire romain, qui dispensez publiquement la justice dans le lieu le plus éminent de cette ville, sous les yeux de la multitude, d'instruire et d'examiner notre cause; si, pour cette seule affaire, votre autorité craint ou rougit de rechercher publiquement la justice; si enfin la haine du nom chrétien, trop portée, comme nous l'avons déjà vu, aux délations domestiques, s'oppose à notre défense devant les tribunaux, qu'il soit permis au moins à la vérité de parvenir à vos oreilles par la voie secrète de nos modestes réclamations. Elle ne demande point de grâce, parce que la persécution ne l'étonne pas. Etrangère ici-bas, elle n'ignore pas que parmi des étrangers il se rencontre facilement des ennemis. Elle a une autre origine, une autre demeure, d'autres espérances, d'autres faveurs, une autre dignité. Tout ce qu'elle demande, c'est de ne pas être condamnée sans qu'on l'ait entendue. Qu'avez-vous à redouter pour les lois de cet empire si elle est écoutée? Leur pouvoir ne sera-t-il pas plus respecté quand elles ne |252 condamneront la vérité qu'après l'avoir entendue? Que si vous la condamnez sans l'avoir écoutée, outre la haine qui s'attache à une pareille iniquité, vous donnez lieu de croire que vous avez menti à votre conscience, parce que vous ne pourriez plus la condamner si vous l'aviez entendue.
Tel est donc notre premier grief, l'injustice de votre haine pour le nom chrétien. Votre ignorance même, qui semblerait au premier coup d'œil excuser cette injustice, la prouve et l'aggrave. Quoi de plus injuste que de haïr ce que l'on ne connaît pas? Quand même l'objet serait digne de haine, elle n'est encourue qu'autant qu'elle est reconnue méritée; et comment la justifier, tant que l'objet demeure inconnu? C'est par les qualités et non par les impressions que la haine se justifie. Puisque vous haïssez par la raison que vous ne connaissez pas, pourquoi ne vous arriverait-il pas de haïr ce que vous ne devriez pas haïr? De là double conclusion: vous ne nous connaissez pas tant que vous nous persécutez; vous nous persécutez injustement tant que vous ne nous connaissez pas.

La preuve que l'on ne nous connaît pas (et cette ignorance dont on se prévaut est une injustice coupable), c'est que quiconque nous haïssait autrefois, faute de savoir qui nous sommes, cesse de nous haïr en apprenant à nous mieux connaître. Voilà ce qui les rend Chrétiens. Avec la lumière arrive la conviction: ils commencent à détester ce qu'ils étaient, à reconnaître ce qu'ils détestaient. Leur nombre est aujourd'hui incalculable. On crie à l'envahissement de la ville: dans les campagnes, dans les îles, dans les châteaux, partout des Chrétiens! On se plaint douloureusement, comme d'une perte pour l'empire, que le sexe, l'âge, la condition, la dignité courent en foule à leurs autels. Et vous n'en concluez pas que cette doctrine renferme en elle-même quelque bien qui vous échappe; vous ne voulez pas renoncer à d'injustes soupçons, vous ne voulez pas examiner de plus près! Dans cette occasion |253 seule la curiosité publique s'est endormie. Cette vérité, que d'autres sont ravis de connaître, on l'ignore par choix, et on prétend la juger! Oh! que ces hommes méritent bien mieux la censure d'Anacharsis que ceux qui jugeaient des musiciens sans l'être eux-mêmes! Ils aiment mieux ne pas savoir, parce que déjà ils haïssent; tellement ils pressentent que ce qu'ils ignorent ils ne pourraient le haïr s'ils le connaissaient. Cependant, en approfondissant la vérité, vous trouverez que cette haine n'a point de motifs; en ce cas, sans doute, il faut renoncer à une haine injuste: ou vous en découvrirez de raisonnables; alors, loin d'éteindre votre haine, elle n'en sera que plus durable par la sanction de la justice.
---- Mais enfin, dira-t-on, le Christianisme est-il bon par cela qu'il attire à lui la multitude? Combien d'hommes se tournent vers le mal! Que de transfuges de la vertu! ----Qui le conteste? Mais cependant parmi ceux mêmes que le vice précipite, il n'en est pas un qui ose le donner pour la vertu. La nature a répandu sur toute espèce de mal la crainte ou la honte. Le méchant cherche les ténèbres; découvert, il tremble; accusé, il nie; sous les instruments qui le torturent, il n'avoue ni facilement, ni toujours; condamné, il s'attriste, il se tourne contre lui-même; les emportements et les égarements des passions, il les impute à la fatalité, à son étoile, parce qu'il ne veut point accepter comme venant de lui le mal qu'il reconnaît. A-t-on jamais rien vu de semblable parmi les Chrétiens? Pas un qui rougisse, pas un qui se repente, sinon de n'avoir pas toujours été Chrétien. Dénoncé, il s'en fait gloire; accusé, il ne se défend pas; interrogé, il confesse hautement; condamné, il rend grâces. Etrange espèce de mal qui n'a aucun des caractères du mal, ni crainte, ni honte, ni détours, ni regret, ni repentir; singulier crime, dont le prétendu coupable se réjouit, dont l'accusation est l'objet de ses vœux, le châtiment son bonheur. Vous ne sauriez appeler démence ce que vous êtes convaincus d'ignorer. |254
II. Enfin, si vous avez la certitude que nous sommes de grands criminels, pourquoi nous traiter autrement que nos semblables, c'est-à-dire comme les autres criminels? Aux mêmes crimes, sans doute, les mêmes châtiments. Les autres accusés peuvent se défendre, et par leur bouche, et par une protection vénale; ils ont tous la liberté de contester et de répliquer, parce que la loi défend de condamner personne sans l'avoir entendu. Les Chrétiens sont les seuls auxquels la parole soit interdite pour prouver leur innocence, pour défendre la vérité, pour épargner aux juges une sentence inique. Pour les condamner, on n'attend qu'une chose, une chose nécessaire à la haine publique, c'est qu'ils avouent leur nom; quant à l'information du crime, on n'y songe pas. Qu'il s'agisse au contraire de tout autre criminel, il ne suffit pas qu'il se déclare homicide, sacrilège, incestueux, ennemi de l'Etat, ce sont là les beaux titres dont on nous honore, avant de prononcer, vous interrogez rigoureusement sur les circonstances, la qualité du fait, le lieu, le temps, la manière, les témoins, les complices. Rien de tout cela dans la cause des Chrétiens. Cependant ne faudrait-il pas également leur arracher l'aveu des crimes qu'on leur impute, de combien d'enfants égorgés ils se seraient nourris, combien d'incestes ils auraient commis au milieu des ténèbres, quels cuisiniers, quels chiens auraient été leurs complices? Gloire incomparable, en effet, pour un magistrat, que de déterrer un Chrétien qui aurait déjà mangé de cent enfants!

Mais que dis-je? nous avons entre les mains la preuve que l'on a même défendu d'informer contre nous. Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, après avoir condamné à mort plusieurs Chrétiens, en avoir dépouillé d'autres de leurs emplois, effrayé cependant de leur multitude, sollicita de l'empereur Trajan des instructions pour l'avenir. Il expose dans sa lettre que tout ce qu'il a découvert sur les mystères des Chrétiens, outre leur entêtement à ne pas |255 sacrifier, se borne à ceci: ils s'assemblent avant le jour pour chanter des hymnes en l'honneur du Christ leur Dieu, et entretenir parmi eux une exacte discipline. Ils défendent l'homicide, la fraude, l'adultère, la trahison, et généralement tous les crimes. Trajan répondit qu'il ne fallait pas les rechercher, mais les punir quand ils seraient dénoncés. Etrange jurisprudence! monstrueuse contradiction! Trajan défend de rechercher les Chrétiens parce qu'ils sont innocents, il ordonne de les punir comme coupables; il épargne et il sévit, il dissimule et il condamne! Pourquoi vous contredire si grossièrement? Si vous condamnez les Chrétiens, pourquoi ne pas les rechercher? et si vous ne les recherchez point, pourquoi ne pas les absoudre? Dans toutes les provinces il y a des postes militaires afin de poursuivre les voleurs. Contre les criminels de lèse-majesté, contre les ennemis publics, tout homme est soldat. La recherche doit s'étendre à tous les complices, à tous les confidents. Le Chrétien est le seul contre lequel la perquisition est interdite, en même temps la dénonciation permise, comme si la recherche pouvait amener autre chose que la dénonciation. Vous condamnez un Chrétien dénoncé, et vous défendez de le rechercher! Il est donc punissable, non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il a été découvert. Vous violez toutes les formes dans le jugement des Chrétiens; vous mettez les autres à la question pour les faire avouer, et les Chrétiens pour les contraindre à nier. Assurément, si le nom de Chrétien était un crime, nous le nierions, et vous emploieriez les tourments pour nous forcer à l'avouer; mais ne dites pas qu'il serait inutile d'arracher aux Chrétiens l'aveu de leurs forfaits, parce que le nom de Chrétien emporte et prouve tous les crimes. Qu'un homicide avoue son crime, vous le forcez encore à en déclarer les circonstances, quoique vous n'ignoriez pas ce que c'est qu'un homicide. Votre injustice redouble dès qu'avec une pareille opinion des Chrétiens vous les obligez par la violence à nier qu'ils soient |256 Chrétiens, pour leur faire nier, avec leur nom, tous les crimes que ce seul nom vous paraît renfermer.

Serait-ce, par hasard, que vous répugneriez à frapper des hommes que vous regardez comme des scélérats? Vous dites à ce Chrétien homicide: Niez. Persiste-t-il à se déclarer Chrétien, vos verges déchirent le sacrilège; mais si vous n'agissez pas ainsi envers les coupables, vous nous jugez donc innocents, et puisque nous sommes innocents, pourquoi ne nous permettez-vous pas de persister dans une déclaration que la nécessité seule condamne à défaut de la justice? Un homme élève la voix: *Je suis Chrétien!* ce qu'il est, il le proclame; vous, vous voulez entendre ce qu'il n'est pas. Assis sur vos tribunaux pour obtenir l'aveu de la vérité, nous sommes les seuls auxquels vous imposiez le mensonge. Vous demandez si je suis Chrétien; je réponds que je le suis, et vous m'appliquez à la torture! votre torture veut donc me corrompre? J'avoue, et vous ordonnez la question! que feriez-vous donc si je niais! Vous ne croyez pas facilement les autres lorsqu'ils nient; pour nous, à peine avons-nous dit *non,* vous voilà convaincus.'

Un tel renversement de l'ordre doit vous inspirer la crainte qu'il n'y ait quelque force secrète qui vous porte à agir contre toutes les formes, contre la nature même des jugements, contre les lois: car, si je ne me trompe, les lois ordonnent de découvrir les coupables, non de les cacher; de les condamner quand ils ont avoué, non de les absoudre: c'est ce que veulent les décrets du sénat et les édits des empereurs.

Le pouvoir, dont vous êtes les dépositaires, n'a rien de tyrannique, il est réglé par les lois. Aux tyrans seuls d'employer les tortures comme peines! chez vous, la loi ne les ordonne que pour découvrir la vérité: servez-vous-en, à la bonne heure, mais jusqu'à l'aveu seulement. Prévenues par la confession, elles deviennent inutiles; il ne reste qu'à prononcer, à infliger au

coupable la peine qu'il a méritée, et non point à l'y soustraire. Et quel est le |257 juge qui s'empresse d'absoudre un coupable? Il sait qu'il ne lui est pas permis de le vouloir: aussi n'entreprend-il jamais de le contraindre à nier pour le trouver innocent. Et un Chrétien, coupable, selon vous, de tous les crimes, l'ennemi des dieux et des empereurs, des lois et des mœurs, l'ennemi, en un mot, de toute la nature, vous le forcez à nier afin de pouvoir l'absoudre. Manifeste prévarication! vous voulez qu'il nie ce qui constitue son crime, pour le déclarer innocent malgré lui, et le décharger du passé. Quel étrange aveuglement de ne pas reconnaître qu'il faut en croire plutôt à des déclarations spontanées qu'à des désaveux arrachés par la violence! Quelle foi méritent des désaveux auxquels manqua la liberté? Et ne craignez-vous pas que ce Chrétien, renvoyé absous pour avoir menti à sa conscience, ne se moque de vous, et ne redevienne de nouveau Chrétien?

Puisque vous établissez ces différences entre nous et les autres coupables, puisque vous n'exigez de nous qu'une seule chose, la répudiation du nom chrétien, nous y renonçons (quand nous nous permettons ce qui est défendu aux Chrétiens), il résulte clairement que nous n'avons à nous justifier d'aucun crime, qu'on n'a rien à nous imputer que notre nom qu'une rivalité de religion poursuit avec acharnement. Elle commence par vous empêcher d'approfondir ce que vous êtes certains d'ignorer: aussi l'on croit sur notre compte ce qui n'a jamais été prouvé. On s'abstient de recherches, de peur de trouver des preuves du contraire; on nourrit complaisamment de jaloux préjugés, afin de pouvoir, sans autre argument, sur notre simple confession, condamner un nom odieux. Nous confessons, on nous torture! nous persévérons, on nous livre au supplice! commençons-nous à nier, on nous absout! On ne fait la guerre qu'à un nom.

Enfin pourquoi, dans vos arrêts de mort, ne nous condamnez-vous que comme Chrétiens, et non comme homicides, comme incestueux, comme coupables, en un mot, |258 de tous les crimes que vous nous imputez? Nous sommes les seuls dont vous dédaigniez ou dont vous rougissiez de nommer les crimes en nous condamnant. Mais si le nom de Chrétien ne rappelle aucun crime, il est bien insensé que ce nom seul constitue un crime.

III. Que dis-je? la haine du nom chrétien est si aveugle pour la plupart, que, même en louant un Chrétien, elle glisse jusque dans la louange de son nom. Je suis étonné, dit-on, qu'un homme aussi sage se soit tout à coup fait Chrétien. Personne ne remarque que Caïus n'est vertueux ni Lucius sage que parce qu'ils sont Chrétiens, ou qu'ils ne sont Chrétiens que parce qu'ils sont sages et vertueux. Nos ennemis louent ce qu'ils connaissent, blâment ce qu'ils ignorent, et, ce qu'ils savent, ils le corrompent par ce qu'ils ignorent; quand il serait plus juste de juger de ce qui est caché par ce qui est connu, que de condamner ce qui est connu par ce qui est caché.

D'autres louent, en croyant les blâmer, ceux qu'ils connaissaient avant leur conversion, en disant qu'ils étaient alors des hommes perdus, méprisables, pervers; tant la haine les aveugle! Quoi! c'est cette femme si libre, si galante! Quoi! c'est ce jeune homme si ardent, si débauché! Les voilà devenus Chrétiens! On fait honneur au nom chrétien de leur changement. Quelques-uns sacrifient leurs propres intérêts à cette haine, contents du tort qu'ils éprouvent, pourvu qu'ils n'aient point sous les yeux ce qu'ils haïssent. Un mari, qui n'a plus de raisons pour être jaloux, rejette une femme devenue chaste; un père, qui souffrait antérieurement les désordres de son fils, a déshérité ce fils désormais soumis; un maître, autrefois plein de douceur pour son esclave, Ta banni de sa présence depuis qu'il est fidèle. Tout homme que le nom chrétien a rendu meilleur devient odieux, tant la haine des Chrétiens l'emporte en eux sur toute espèce de bien! Mais si la haine s'attache au nom, quel crime y a-t-il dans un nom? quelle accusation trouvera-t-on à former contre les mots? |259 à moins qu'un nom n'offre à l'oreille un son barbare, ou à l'esprit des idées sinistres ou des images impures. Or, *christianus* est tiré d'un mot grec qui signifie onction; il signifie douceur lorsqu'on le prononce peu correctement par un *e* comme vous le faites. (Car notre nom même ne vous est pas bien connu.) Il est donc vrai

qu'on hait un nom innocent dans des hommes irréprochables. C'est la secte, dit-on, que l'on hait dans le nom de son auteur. Mais est-il inoui que les disciples prennent le nom de leur maître? D'où vient le nom des platoniciens, des épicuriens, des pythagoriciens? Les stoïciens et les académiciens ont emprunté le leur du lieu de leurs assemblées; les médecins, d'Erasistrate; les grammairiens, d'Aristarque; les cuisiniers, d'Apicius. A-t-on jamais trouvé mauvais qu'un nom fût transmis par le fondateur avec sa doctrine? Sans doute, si on prouve évidemment qu'une secte est pernicieuse, que l'auteur est dangereux, on prouvera aussi que le nom est mauvais et odieux, mais à cause de la secte et de l'auteur. De même, avant de prendre en aversion le nom de Chrétien, il fallait s'attacher à connaître la secte par l'auteur, ou l'auteur par la secte. Mais ici, sans nulle information, sans éclaircissement préalable, on accuse, on persécute un nom; on condamne le Christianisme et son auteur à l'aveugle, sur un simple mot, mais non parce qu'ils sont convaincus.
IV. Après avoir établi, dans cette espèce d'avant-propos, combien est injuste la prévention qui pèse sur nous, je vais maintenant prouver notre innocence. Non-seulement je justifierai les Chrétiens des crimes qu'on leur impute; mais, devenu à mon tour accusateur, je ferai voir que les vrais coupables, ce n'est pas nous; je montrerai à nos calomniateurs que nous sommes incapables des horreurs que nous sommes en droit de leur reprocher, et cela, pour les forcer à rougir de leurs préventions contre des hommes à qui ils devraient, je ne dis pas rendre l'hommage que le crime doit à la vertu, mais à qui du moins, pour parler |260 leur langage, ils devraient pardonner de leur ressembler. Je répondrai sur chacune des choses qu'ils nous accusent de faire en secret, tandis qu'ils se les permettent en public, et pour lesquelles on nous traite comme des scélérats, des insensés qu'il faut dévouer aux supplices et au mépris de tous. Mais, comme à la vérité dont nous sommes l'organe, et qui répond à chacune des objections, on oppose l'autorité des lois, après lesquelles, dites-vous, l'examen est interdit, et dont les dispositions suprêmes dominent toutes les considérations, commençons par discuter ce qui regarde les lois, puisque vous êtes les défenseurs de ces lois. D'abord, lorsque vous avez prononcé avec dureté cet arrêt: *Il ne vous est pas permis d'être Chrétiens*, et que vous le prescrivez sans aucune modification qui l'adoucisse, vous faites profession publique de violence et de tyrannie, puisque c'est dire que notre religion est interdite, non parce qu'elle doit l'être, mais parce que vous voulez qu'elle le soit. Si vous la prohibez par la raison qu'elle ne doit pas être permise, c'est apparemment parce que le mal doit être sévèrement prohibé, comme ce qui est bien doit être permis. Si donc je réussis à prouver que la doctrine proscrite par votre loi est un bien, j'aurai prouvé que votre loi n'a pu la frapper d'interdit, comme elle en aurait le droit, si c'était un mal.
Si votre loi a failli, c'est qu'elle est l'œuvre de l'homme et qu'elle ne descend pas du ciel. Qu'y a-t-il de surprenant, ou qu'un législateur se soit trompé, ou qu'il ait réformé l'ouvrage sorti de ses mains? Lycurgue fut si affligé des changements que les Lacédémoniens introduisirent dans ses lois, qu'il se condamna à mourir de faim dans un exil volontaire. Vous-mêmes, aidés du flambeau de l'expérience qui a dissipé les ténèbres de l'antiquité, n'éclaircissez-vous pas tous les jours par des rescrits et par des édits l'antique et confuse forêt de vos lois? Hier encore l'empereur Sévère, tout ennemi qu'il est des innovations, n'abrogeait-il par une loi peu réfléchie, quoique |261 vénérable par son antiquité, la loi Papia, qui ordonnait la paternité avant le temps fixé par la loi Julia pour le mariage? Et cette loi barbare qui permettait au créancier de couper par morceaux un débiteur insolvable, n'a-t-elle pas été abolie par les suffrages unanimes du peuple romain? La peine de mort a été commuée en une peine infamante. Au lieu de répandre le sang, on a voulu que l'opprobre fît rougir le front du banqueroutier, que la loi punit par la confiscation de ses biens.
Que de réformes restent à opérer encore dans vos bis, s'il est vrai que ce n'est ni leur ancienneté, ni la dignité de leurs auteurs, mais l'équité seule qui les rend respectables. Injustes donc, on a droit de les condamner, ces mêmes lois qui nous condamnent. J'ai dit injustes. Que

sera-ce, si à l'injustice elles joignent l'extravagance, comme celles qui vont jusqu'à sévir contre un nom? Si c'est l'action qu'elles châtient, pourquoi donc nous châtier sur le seul aveu de notre nom, tandis que tous les autres, elles ne les frappent que sur la preuve du crime? Je suis incestueux, pourquoi n'informe-t-on pas contre moi? infanticide, que ne m'applique-t-on à la torture? J'ai outragé les dieux, j'ai insulté aux empereurs: pourquoi ne pas entendre ma justification? Il n'y a point de loi qui défende d'examiner les preuves du crime qu'elle condamne; point de juge en droit de punir, s'il ne sait pas que le crime a été commis; point de citoyen qui puisse observer la loi, s'il ignore ce qu'elle punit. Il ne suffit pas que la loi se rende à elle-même le témoignage intérieur de son équité; il faut qu'elle la fasse connaître à ceux dont elle exige l'obéissance. Elle devient suspecte quand elle repousse l'examen: elle est tyrannique, quand elle commande une soumission aveugle.
V. Pour remonter à l'origine des lois qui nous concernent, il y avait un ancien décret qui défendait aux empereurs de consacrer aucun dieu nouveau sans l'approbation du sénat. M. Emilius sait ce qui arriva à son dieu |262 Alburnus. Il n'est pas indifférent pour notre cause de remarquer que c'est le caprice de l'homme qui décide de la divinité. Si le dieu ne plaît point à l'homme, il ne sera point dieu: c'est au dieu de rechercher la faveur de l'homme. Tibère, sous le règne duquel le nom chrétien fit son apparition dans le monde, rendit compte au sénat des preuves de la divinité de Jésus-Christ, qu'il avait reçues de la Palestine, et les appuya de son suffrage. Le sénat rejeta la proposition, parce qu'elle n'avait pas été soumise à son examen. Mais l'empereur persista dans son sentiment, et menaça du supplice quiconque accuserait les Chrétiens. Consultez vos annales, vous verrez que Néron le premier tira le glaive des Césars contre la secte des Chrétiens qui s'élevait particulièrement à Rome. Nous nous faisons gloire de le nommer pour l'auteur de notre condamnation. Quand on connaît Néron, plus de doute que ce qu'il a condamné ne soit un grand bien. Domitien, ce demi-Néron pour la cruauté, avait commencé aussi à persécuter les Chrétiens; mais comme il conservait quelque chose de l'homme, il s'arrêta sur cette pente, et rappela même ceux qu'il avait exilés. Voilà quels ont été nos persécuteurs, des hommes injustes, impies, infâmes; vous-mêmes vous les condamnez et vous rétablissez ceux qu'ils ont condamnés. De tous les princes qui ont connu et respecté le droit divin et le droit humain, nommez-en un seul qui ait poursuivi les Chrétiens. Nous pouvons en nommer un qui s'est déclaré leur protecteur, le sage Marc-Aurèle. Qu'on lise la lettre où il atteste que la soif cruelle qui dévorait son armée en Germanie fut apaisée par la pluie que le ciel accorda aux prières des soldats chrétiens. S'il ne révoqua pas expressément les édits contre les Chrétiens, du moins les rendit-il sans effet, en portant des lois plus rigoureuses encore contre nos accusateurs. Quelles sont donc ces lois qui ne sont exécutées contre nous que par des princes impies, injustes, infâmes, cruels, extravagants; que Trajan a éludées en partie, en défendant de rechercher les |263 Chrétiens; que n'ont jamais autorisées ni un Adrien, si curieux en tous genres, ni un Vespasien, le destructeur des Juifs, ni un Antonin, ni un Vérus? Cependant c'était à des princes vertueux et non à d'autres scélérats, qu'il appartenait d'exterminer une secte de scélérats.
VI. Que ces grands zélateurs des lois et des usages paternels me disent maintenant s'ils les ont respectés tous; s'ils les ont toujours observés scrupuleusement; s'ils n'ont pas entièrement aboli les règlements les plus sages et les plus nécessaires pour la pureté des mœurs. Que sont devenues ces lois somptuaires, ces lois si sévères contre le faste et l'ambition, qui fixaient à une somme modique la dépense d'un repas, qui défendaient d'y servir plus d'une volaille, encore n'était-il pas permis de l'engraisser; qui chassaient du sénat un patricien possesseur de dix livres d'argent, comme coupable d'une ambition démesurée; qui renversaient des théâtres à peine élevés, comme n'étant propres qu'à corrompre les mœurs; qui ne souffraient pas qu'on usurpât impunément les marques des dignités et de la naissance? Aujourd'hui je vois donner des repas nommés centenaires, parce qu'ils coûtent cent mille sesterces ([1]). Je vois l'argent des mines converti en vaisselle, je ne dis pas pour l'usage des sénateurs, mais des affranchis, mais

des esclaves qui n'ont rompu leurs chaînes que d'hier. Je vois qu'on multiplie les théâtres, qu'on les abrite contre les injures de l'air. Et sans doute, c'est pour garantir du froid ces délicats et voluptueux spectateurs, que les Lacédémoniens inventèrent leurs manteaux.
Je vois les dames romaines parées comme les courtisanes et confondues avec elles. Ces antiques coutumes qui protégeaient la modestie et la tempérance sont abolies. Autrefois les femmes ne portaient point d'or, à l'exception de l'anneau nuptial que l'époux leur avait mis au doigt et donné pour gage. L'usage du vin leur était si |264 rigoureusement interdit, que des parents condamnèrent à mourir de faim une femme, pour avoir rompu les sceaux d'un cellier. Sous Romulus, Mécénius tua impunément sa femme, qui n'avait fait que goûter du vin. Voilà pourquoi elles étaient obligées d'embrasser leurs proches, afin qu'on pût juger par leur souffle si elles en avaient bu. Qu'est devenue cette antique félicité du mariage, si bien fondée sur la pureté des mœurs que, pendant près de six cents ans, aucune maison n'offrit l'exemple du divorce? Aujourd'hui, chez les femmes, l'or surcharge tout le corps, le vin éloigne d'elles tout embrassement. Le divorce est comme le fruit et le vœu du mariage. Vous qui vous vantez de tant de respect pour la divinité, vous avez aboli les sages règlements de vos pères sur le culte des dieux. Les consuls, conformément au décret du sénat, avaient chassé Bacchus et ses mystères, non-seulement de Rome, mais de toute l'Italie. Sérapis et Isis, Harpocrate avec son dieu à tête de chien, ne se sont-ils pas vus repoussés du Capitole, c'est-à-dire chassés du palais des dieux, par les consuls Pison et Sabi-nus? Ceux-ci ne les ont-ils pas bannis de l'empire, après avoir renversé leurs autels, voulant ainsi arrêter les vaines et infâmes superstitions? et cependant ces consuls n'étaient pas chrétiens! Pour vous, vous avez rétabli ces divinités, vous les avez environnées du plus grand éclat. Où est la religion? Où est le respect dû aux ancêtres? Par l'habillement, le genre de vie, l'éducation, le sentiment, le langage même, vous désavouez vos ancêtres. Vous nous vantez sans cesse les mœurs antiques, et rien n'est plus nouveau que votre manière de vivre. Il est facile de le voir, en vous éloignant des sages institutions de vos pères, vous retenez et vous gardez ce qu'il faudrait rejeter, et vous rejetez ce qu'il faudrait conserver. Tout en paraissant protéger avec la plus grande fidélité les traditions anciennes, je veux dire le respect pour les dieux, pour ces dieux, grande erreur des premiers temps; tout en relevant les autels de Sérapis devenu romain, tout en consacrant vos |265 fureurs à Bacchus, désormais divinité de l'Italie, vous êtes coupables de toutes les transgressions dont vous faites un crime aux Chrétiens; vous négligez, vous outragez, vous détruisez le culte de vos propres divinités, et cela au mépris de l'autorité des ancêtres. Je vous le prouverai quand il sera temps; mais, en attendant, je vais répondre à cette calomnie qui nous impute des crimes secrets, et je me préparerai la voie à des justifications plus éclatantes.
VII. On dit que dans nos mystères nous égorgeons un enfant, que nous le mangeons, et qu'après cet horrible repas, nous nous livrons à des plaisirs incestueux, lorsque des chiens dressés à ces infamies ont renversé les flambeaux, et en nous délivrant de la lumière, nous ont affranchis de la honte. On le répète tous les jours. Mais, depuis si long-temps qu'on le répète, vous n'avez pris aucun soin d'éclaircir le fait. Eclaircissez-le donc si vous le croyez; ou cessez de le croire, si vous ne voulez pas l'éclaircir. Votre négligence hypocrite prouve que ce que vous n'osez éclaircir n'est pas. Vous confiez contre les Chrétiens un singulier ministère au bourreau, qui les oblige non pas à avouer leur conduite, mais à taire leur nom.
La religion des Chrétiens, nous l'avons dit, a commencé sous Tibère. La vérité a commencé en se faisant haïr, et elle a apparu comme une ennemie. Autant d'étrangers, autant d'adversaires: les Juifs par jalousie, les soldats par l'avidité du pillage, nos serviteurs par leur condition même. Tous les jours on nous assiège; tous les jours on nous trahit; la plupart du temps on nous fait violence jusque dans nos assemblées. Qui de vous a jamais entendu les cris de cet enfant que, nous immolons? Nommez-moi le dénonciateur qui ait montré au juge nos lèvres encore sanglantes, comme celles des cyclopes et des syrènes? Avez-vous surpris dans les femmes chrétiennes quelques traces de ces infamies? Celui qui aurait pu voir de pareilles

abominations aurait-il été vendre son silence à des hommes qu'il traînait devant les tribunaux? |266
Si, comme vous le dites, nous nous cachons toujours, comment ce que nous faisons a-t-il été découvert? Qui nous a livrés? Les coupables eux-mêmes? cela ne peut être: le secret est ordonné dans tous les mystères. Il est inviolable dans ceux d'Eleusis et de Samothrace: il le sera à plus forte raison dans les nôtres, qui ne peuvent être révélés sans attirer aussitôt la vengeance des hommes, tandis que celle du ciel est suspendue. Si les Chrétiens ne se sont pas trahis eux-mêmes, ils ont donc été trahis par des étrangers. Mais d'où est venue aux étrangers la connaissance de nos mystères, puisque toutes les initiations même des hommes pieux écartent les profanes? Les impies seuls auraient-ils moins à craindre?
La nature de la renommée est connue de tout le monde; votre poète l'appelle *le plus rapide de tous les maux.* Pourquoi l'appelle-t-il un mal? Parce qu'elle est rapide? parce qu'elle sème les rumeurs? ou plutôt n'est-ce point parce qu'elle est toujours menteuse? Elle l'est, même quand elle annonce la vérité, parce qu'elle la dénature, l'affaiblit, l'exagère. Que dis-je? La renommée ne vit que de mensonges; elle n'existe que lorsqu'elle ne prouve rien: dès qu'elle a prouvé, elle cesse d'être, sa fonction est remplie. Elle nous a transmis le fait qu'elle annonçait: dès-lors on le sait avec certitude et on l'énonce simplement. On ne dit plus: Le bruit court qu'une telle chose est arrivée à Rome, qu'un tel a tiré au sort le gouvernement de cette province; mais: Il a tiré au sort cette province; cela est arrivé à Rome. Qui dit renommée, dit incertitude: où commence la certitude, elle disparaît. Qui donc pourra en croire la renommée? Ce ne sera pas le sage qui ne croit jamais ce qui est incertain. Quel que soit l'appareil avec lequel la renommée se présente, quel que soit le nombre de circonstances qu'elle accumule, il faut bien qu'on sache que souvent un seul homme lui a donné naissance, et que de là elle se glisse par la bouche et les oreilles de la multitude comme par autant de canaux. Mais l'obscurité et le |267 vice de son origine sont tellement couverts par l'éclat qui l'environne, que personne ne s'avise de penser que la première bouche a pu être menteuse; ce qui arrive tantôt par jalousie, tantôt par des soupçons téméraires, tantôt par cette pente naturelle d'une partie des hommes pour le mensonge. Heureusement il n'est rien que le temps ne découvre enfin: témoins vos proverbes et vos sentences. La nature a voulu que rien ne pût rester long-temps dans l'ombre. Ce n'est donc pas sans raison que depuis tant d'années la renommée seule a le secret de nos crimes. Oui, voilà l'unique accusateur que vous produisez contre nous, et qui jusqu'ici n'a pu rien prouver des rumeurs qu'il publie partout et avec tant d'assurance.
VIII. J'en appelle à la nature contre ceux qui jugent de tels bruits dignes de foi. Eh bien! je vous l'accorde, nous proposons la vie éternelle comme la récompense de ces crimes. Croyez-le pour quelques moments. Mais, je vous le demande, quand même vous seriez parvenus à le croire, voudriez-vous acheter si cher la récompense? Oui, venez plonger le poignard dans le sein d'un enfant qui n'est ennemi de personne, qui n'est coupable d'aucun crime, qui est l'enfant de tous, ou si un autre est chargé d'un semblable ministère, venez voir mourir un homme avant qu'il ait vécu; épiez le moment où cette ame encore jeune va s'échapper; recevez ce sang qui commence à couler; trempez-y votre pain; rassasiez-vous-en! A table, remarquez avec soin où est votre mère, où est votre sœur; ne vous trompez point, quand les ténèbres produites par les chiens tomberont sur l'assemblée; car ce serait un crime que de manquer un inceste. Initié de la sorte aux mystères, vous voilà sûr de l'immortalité. Répondez-moi, voudriez-vous de l'immortalité à ce prix? Non, sans doute; aussi ne sau-riez-vous croire qu'elle soit à ce prix. Mais quand vous le croiriez, vous n'en voudriez point, et quand vous le voudriez, je l'affirme, vous ne le pourriez point. Comment d'autres le pourraient-ils si vous ne le pouvez pas? Et si |268 d'autres le peuvent, comment ne le pourriez-vous pas? Sommes-nous d'une autre nature que vous? Nous prenez-vous pour des monstres? La nature nous aurait-elle donné d'autres dents pour les repas de chair humaine, un autre corps pour les voluptés incestueuses? Si vous croyez ces horreurs d'un homme, vous êtes capables de les commettre.

Vous êtes hommes comme les Chrétiens. Si vous ne pouvez les commettre, vous ne devez pas les croire: les Chrétiens sont hommes comme vous.
Mais, nous dira-t-on, on trompe, on surprend des ignorants! Comme s'ils pouvaient ignorer les bruits qui courent à ce sujet, comme s'ils n'avaient pas le plus grand intérêt à les approfondir et à s'assurer de la vérité! D'ailleurs, l'usage est que tous ceux qui demandent à être initiés abordent celui qui préside aux sacrifices, pour savoir de lui les préparatifs prescrits. Il leur dira donc: « Il vous faut un enfant qui ne sache pas ce que c'est que la mort, qui rie sous le couteau; il vous faut du pain pour recueillir le sang qui jaillit, des candélabres, quelques torches, des chiens et des lambeaux de chair que vous jetterez à ces animaux, afin qu'en s'élançant sur la proie ils éteignent les flambeaux. Avant tout, amenez votre mère et votre sœur. » Mais si elles ne veulent point venir, ou si vous n'avez ni mère ni sœur, si vous êtes seul dans votre famille, vous ne serez donc pas reçu Chrétien?
Quand même tous ces préparatifs auraient été faits à l'insu des initiés, du moins ils les auraient connus dans la suite, et ils les souffrent et ils ne se plaignent pas! Craindraient-ils le châtiment? Ils sont, sûrs, en nous accusant, de trouver des protecteurs. Après tout, ils aimeraient mieux mourir que de vivre sous le poids d'une telle conscience. Je veux que la crainte leur ferme la bouche. Pourquoi leur obstination à demeurer dans la secte? Des engagements que l'on n'eût pas pris si on les eût connus, on les rompt aussitôt qu'on les connaît.
IX. Pour ajouter une nouvelle force à notre justification, |269 je prouverai que vous vous permettez, et en secret et en public, ce dont vous nous accusez sur un peut-être. En Afrique, on immolait publiquement des enfants à Saturne, jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fît attacher les prêtres de ce dieu aux arbres même du temple dont l'ombre couvrait ces affreux sacrifices, comme à autant de croix votives. J'en prends à témoin les soldats de mon pays qui assistèrent le proconsul dans cette exécution. Cependant ces détestables sacrifices se continuent encore dans le secret. Ainsi les Chrétiens ne sont pas les seuls qui vous bravent. Aucun crime n'est entièrement déraciné; et puis, un dieu change-t-il de mœurs? Saturne, qui n'a pas épargné ses propres enfants, aurait-il épargné des enfants étrangers que leurs pères et leurs mères venaient d'eux-mêmes lui offrir, et qu'ils caressaient au moment qu'on les immolait., afin que le sacrifice ne fût point troublé par des larmes? Et cependant qu'il y a loin encore de l'homicide au parricide!
Quant aux Gaulois, c'étaient des hommes qu'ils sacrifiaient à Mercure. Je renvoie à vos théâtres les cruautés de la Tauride. Mais encore aujourd'hui, dans la ville la plus religieuse de l'univers, chez les descendants du pieux Enée, n'adore-t-on pas un Jupiter, que dans ses jeux mêmes on arrose de sang humain? C'est du sang des criminels, dites-vous: en sont-ils moins des hommes? N'est-il pas encore plus honteux que ce soit le sang des méchants? Toujours du moins sont-ce là autant d'homicides. Oh! quel Jupiter chrétien! oh! qu'il est bien le fils unique de son père pour la cruauté!
Mais, puisqu'il importe peu que l'on immole ses enfants par religion ou par caprice, quoique le parricide soit un crime de plus, je m'adresse maintenant au peuple. Combien parmi ceux qui m'entendent, d'hommes altérés du sang chrétien! Combien de magistrats si intègres pour vous, si rigoureux contre nous! Combien, à la conscience desquels j'en appellerai, tuent leurs enfants aussitôt qu'ils |270 sont nés! Le genre de supplice, voilà toute la différence. Par un raffinement de cruauté, vous les étouffez dans l'eau, vous les exposez à la faim, au froid, aux animaux immondes. Un âge plus avancé choisirait la mort du glaive. Pour nous, à qui l'homicide a été interdit, il ne nous est pas permis de faire périr le fruit au sein de la mère, lorsque le sang n'est pas encore devenu un homme. C'est un homicide prématuré que d'empêcher la naissance. Et dans le fond, arracher l'ame déjà née, ou troubler sa naissance, n'est-ce pas la même chose? C'était un homme qui allait naître: tout le fruit était dans le germe.

Pour en venir à ces repas de sang et de chair humaine, qui font frémir, vous pouvez lire dans Hérodote, si je ne me trompe, que certaines peuplades, après s'être tiré du sang au bras, se le présentent mutuellement à boire, comme pour sceller leur alliance par cet échange. Il se passa quelque chose de semblable dans la conjuration de Catilina. Les Scythes, dit-on, mangent leurs parents après leur mort. Mais pourquoi chercher des exemples si loin? Ici même, pour être admis aux mystères de Bellone, il faut avoir bu du sang qu'on tire de sa cuisse entr'ouverte, et qu'on recueille dans la main. Et ceux qui, pour guérir l'épilepsie qui les travaille, sucent avec une soif avide le sang encore bouillant des criminels qui viennent d'expirer dans l'arène, où sont-ils? Où sont-ils ceux qui mangent des animaux tués dans l'amphithéâtre? Ne se nourrissent-ils pas de la chair de leurs semblables? car ce sanglier s'est abreuvé du sang de la victime qu'il a déchirée; ce cerf est tombé dans le sang du gladiateur; et dans le ventre des ours, on voit encore palpiter les membres des hommes qu'ils ont dévorés. Vous vous engraissez d'une chair engraissée de la chair de l'homme! En quoi donc vos repas diffèrent-ils des prétendus repas des Chrétiens? Et ceux qui, avec des fantaisies dépravées, se précipitent dans des plaisirs infâmes qui révoltent la nature et qui feraient rougir le crime, sont-ils moins criminels, moins |271 homicides?..... Rougissez d'imputer aux Chrétiens des crimes dont ils sont si éloignés, qu'ils ont même interdit sur leurs tables le sang des animaux, et que par cette raison ils s'abstiennent des bêtes étouffées et mortes d'elle-mêmes, pour ne se souiller d'aucun sang, même de celui que recèleraient leurs entrailles. Vous ne l'ignorez pas, puisque parmi vos moyens de corruption, vous présentez à la foi chrétienne des mets pleins de sang. Or, je vous le demande, pouvez-vous croire que ces hommes accoutumés à ne voir qu'avec horreur le sang des animaux, soient si fort altérés du sang de leurs semblables, à moins peut-être que vous n'ayez trouvé celui-ci plus délicat? Que ne joignez-vous donc le sang humain au feu et. à l'encens pour éprouver les Chrétiens! Vous les reconnaîtrez et les enverrez au supplice, s'ils goûtent du sang, comme vous le faites, quand ils refusent de sacrifier. Et certainement vos tribunaux et vos arrêts ne vous laisseront jamais manquer de sang humain.
On nous accuse d'inceste. Mais qui doit être plus incestueux que ceux qui ont reçu des leçons de Jupiter même? Ctésias écrit que les Perses abusent de leurs propres mères. Les Macédoniens ne sont pas exempts de soupçon, témoin cette indécente équivoque: Subjuguez votre mère, lorsqu'ils entendirent pour la première fois OEdipe déplorant sur le théâtre sa malheureuse destinée. Et parmi vous, jouets éternels d'une passion désordonnée, voyez combien les méprises sont propres à multiplier les incestes. Vous exposez vos enfants, vous les abandonnez à la compassion du premier étranger qui passe, ou vous les émancipez pour les faire adopter à de meilleurs pères. Insensiblement le souvenir d'une famille à laquelle on ne tient plus s'efface, et avec l'erreur l'inceste se répand et se perpétue. Comme cette honteuse passion vous tyrannise et vous suit partout, à la ville, dans les voyages, au-delà des mers, il doit arriver que les fruits déplorables de votre incontinence, semés en tous lieux, inconnus à |272 vous-mêmes, s'allient ensemble ou avec leurs auteurs, sans le soupçonner.
Pour nous, la chasteté la plus sévère et la plus religieuse nous prémunit contre ces malheurs; le mariage nous garantit de toute impureté, de tout excès, et nous met à l'abri de l'inceste. Je pourrais vous en citer qui éloignent jusqu'à l'ombre du péril, en portant au tombeau une continence virginale, vieillards quoique encore enfants par l'innocence. Si vous aviez pris garde que c'est chez vous que se commettent ces désordres, vous auriez remarqué aussi que les Chrétiens en sont innocents. Le même regard vous aurait montré l'un et l'autre. Mais, par un double aveuglement qui n'est que trop commun, vous ne voyez pas ce qui est, vous croyez voir ce qui n'est point. C'est ce que je vous ferai observer pour tout le reste. Venons à ce qui est public.
X. Vous n'adorez pas nos dieux, dites-vous, et vous n'offrez pas de sacrifices pour les empereurs. Sans doute, nous n'offrons de sacrifices pour personne, puisque nous n'en offrons

pas pour nous-mêmes, depuis que nous n'adorons plus vos dieux. Voilà pourquoi nous sommes poursuivis comme des sacrilèges et des coupables. Voilà le point capital de notre cause, ou plutôt voilà notre cause tout entière. Elle mérite bien que vous l'approfondissiez. Nous demandons de n'être point jugés par la prévention ou par l'injustice: l'une désespère d'arriver à la vérité, l'autre la repousse.
Nous avons cessé d'adorer vos dieux depuis que nous avons reconnu leur néant. Vous êtes donc en droit d'exiger de nous la démonstration qu'ils ne sont pas des dieux, et que par là même ils ne méritent aucun culte, puisqu'il faudrait les adorer s'ils étaient réellement dieux. Et les Chrétiens seraient justement punissables, si ceux qu'ils refusent d'adorer, persuadés de leur néant, étaient des dieux en effet.
Mais, dites-vous, ce sont nos dieux à nous. Nous |273 appelons de vous-mêmes à votre conscience. Qu'elle nous juge, qu'elle nous condamne, si elle peut nier que tous vos dieux ont été des hommes. Qu'elle ose le contester, elle sera confondue par les monuments antiques qui vous en ont transmis la connaissance et qui subsistent encore parmi nous, par les villes où ils sont nés, par les pays où ils ont vécu, où ils ont laissé des traces de leur passage, où l'on montre même leurs tombeaux. Je ne passerai pas en revue l'un après l'autre tant et de si puissants dieux, anciens, nouveaux, barbares, grecs, romains, étrangers, captifs, adoptifs, particuliers, communs, mâles, femelles, de la ville, de la campagne, marins, guerriers. Il serait inutile d'examiner leurs litres. Je n'en dirai qu'un mot, moins pour vous les faire connaître que pour vous rappeler ce que vous me paraissez en effet avoir oublié.
Vous n'avez point de dieu avant Saturne. De Saturne viennent vos dieux principaux et les plus connus. Ainsi, ce qui est certain du premier, il faudra l'avouer de toute sa postérité. Interrogeons-nous les historiens? Ni Diodore de Sicile, ni Cassius Sévérus, ni Thallus, ni Cornélius Népos, ni aucun autre écrivain de l'antiquité, ne parlent de Saturne que comme d'un homme. Si nous consultons les monuments publics, on ne peut en trouver de plus authentiques qu'en Italie, où Saturne, après plusieurs expéditions et à son retour de l'Attique, s'arrêta et fut reçu par Janus, ou Janès, comme le veulent les Saliens. Il donna son nom à la montagne où il s'était retiré, à la ville qu'il fonda; (elle le conserve encore aujourd'hui;) à toute l'Italie enfin, qui perdit dès-lors le nom d'OEnotrie. Il fut le premier qui apporta l'écriture à cette contrée, et marqua la monnaie à l'effigie du prince: de là vient qu'il préside au trésor public. Saturne est donc un homme. S'il est homme, il est fils d'un homme, et non pas du ciel et de la terre. Mais comme son origine était inconnue, il fut aisé de lui attribuer pour parents ceux dont nous pouvons tous nous dire les enfants. Qui, en effet, par honneur et par |274 respect pour le ciel et la terre, ne les appellerait pas volontiers du nom de père et de mère? D'ailleurs, les étrangers qui surviennent tout à coup, n'avons-nous pas coutume de dire qu'ils sont tombés du ciel? De là pour ce Saturne manifesté publiquement le privilège d'une origine céleste. Le vulgaire appelle aussi enfants de la terre ceux dont il ignore l'origine.
Je ne vous dirai pas qu'autrefois les hommes étaient si grossiers, que l'aspect d'un personnage inconnu les frappait ainsi que l'eût fait la présence de quelque divinité, et qu'aujourd'hui, tout instruits qu'ils sont, ils mettent au rang des dieux ceux dont la mort était, peu de jours auparavant, annoncée par un deuil public. Ce peu de mots sur Saturne suffira. Nous vous montrerons aussi que Jupiter était homme, issu d'un autre homme, et que tout cet essaim de dieux était mortel aussi bien que toute leur race.
XI. Comme vous n'avez point osé nier qu'ils fussent hommes, vous avez adopté pour système qu'ils ont été faits dieux après leur mort. Examinons pour quelles raisons. Il faut d'abord que vous admettiez l'existence d'un dieu supérieur, source unique de la divinité, qui de certains hommes ait fait des dieux; car ceux-ci n'auraient, pu se donner une divinité qu'ils n'avaient pas, et celui-là l'accorder à ceux qui ne l'avaient point, à moins d'en être en possession lui-même comme d'une propriété. S'il n'existait personne pour les faire dieux, vainement vous supposeriez qu'ils aient pu le devenir, quand vous supprimez le principe de leur divinisation.

Assurément, s'ils avaient pu par eux-mêmes se faire dieux, ils n'auraient jamais été hommes, puisqu'ils avaient la faculté d'une condition meilleure. Eh bien! s'il est un être qui fasse des dieux, je reviens à l'examen des raisons de cette transformation d'hommes en dieux. Je n'en vois pas d'autre que celle-ci: Ce grand dieu, dans l'exercice de ses fonctions divines, avait besoin de secours et de service. Mais d'abord n'est-il pas indigne d'un Dieu d'avoir besoin du secours d'un |275 autre, et surtout d'un mort? Si pareil besoin devait se faire sentir, pourquoi dès le principe ne pas créer un dieu qui pût servir plus tard d'auxiliaire? Et je ne vois pas encore à quoi bon. Que ce monde n'ait pas été fait; qu'il n'ait pas eu de commencement, comme le veut Pythagore, ou qu'il ait été fait et qu'il soit né, comme l'enseigne Platon, ce monde, dans l'un et l'autre système, s'est trouvé arrangé, disposé, ordonné par la plus haute sagesse. Le principe qui conduit tout à la perfection ne pouvait être imparfait. Dès-lors qu'avait-il besoin de Saturne et de sa race. Que de légèreté dans les hommes qui ne croient pas que dès le commencement de toutes choses, la pluie soit tombée du ciel, que les astres aient resplendi, la lumière brillé, le tonnerre mugi; que Jupiter lui-même ait redouté les foudres dont vous armez ses mains; que toutes sortes de fruits soient sortis du sein de la terre avant Bacchus, et Cérès et Minerve, et même avant ce premier homme père des autres! car rien de ce qui était nécessaire à l'homme pour le nourrir et le conserver n'a pu être fait après lui. On dit des choses nécessaires à la vie, qu'elles ont été découvertes par l'homme, mais non créées. Or ce qui est découvert existait, ce qui existait s'attribue non à celui qui a découvert, mais à celui qui a créé. Une chose existe avant sa découverte. Mais si Bacchus est un dieu pour avoir fait connaître la vigne, on est injuste envers Lucullus, qui le premier a transporté dans l'Italie les cerisiers du Pont. On ne l'a pas consacré Dieu comme auteur d'un fruit, pour l'avoir découvert et montré. Si, dès le principe, chaque chose s'est trouvée munie et pourvue de tout ce qui était nécessaire aux fonctions qu'elle avait à remplir, à quoi bon changer l'homme en dieu? Les postes et les emplois que vous distribuez étaient dès l'origine tout ce qu'ils auraient été quand vous n'auriez pas créé des dieux.

Mais vous vous tournez d'un autre côté. Vous nous répondez qu'en conférant la divinité, on voulait récompenser |276 le mérite; vous nous accordez sans doute que ce dieu qui fait des dieux se distingue surtout par la justice, et qu'il ne dispense un si grand privilège ni au hasard, ni sans titre et outre mesure.

Je veux bien passer en revue les mérites, et examiner s'ils sont de nature à élever au ciel ou à précipiter dans le Tartare, que vous appelez quand cela vous plaît la prison des enfers, un lieu de supplice. Là sont précipités les impies qui se sont armés contre les auteurs de leurs jours; ceux qui se sont rendus coupables d'inceste à l'égard d'une sœur, ou d'adultère envers une épouse; ceux qui ont ravi de jeunes vierges, corrompu de jeunes enfants; les hommes de sang, les meurtriers, les voleurs, les fourbes, en un mot, tous ceux qui ressemblent à quelques-uns de vos dieux; car il n'en est pas un que vous puissiez montrer exempt de reproche ou de vice, à moins de nier qu'il ait été homme. Mais outre que vous ne pourrez pas nier que ces dieux aient été des hommes, ils sont marqués à certains caractères qui prouvent qu'ils n'ont pu devenir dieux avec le temps. Si c'est pour punir ceux qui leur ressemblent que vous siégez sur le''s tribunaux; si tous tant que vous êtes d'hommes vertueux, vous fuyez commerce, entretien, relation avec les pervers et les infâmes; si le grand dieu s'est associé de pareils hommes pour leur communiquer sa divinité, pourquoi condamnez-vous ceux dont vous adorez les collègues? Votre justice est une dérision du ciel. Faites donc l'apothéose des plus grands scélérats pour flatter vos dieux: c'est les honorer que de diviniser leurs semblables.

Mais, silence sur ces infamies! Vos dieux ont été des hommes vertueux, bienfaisants et irréprochables, je vous l'accorde. Cependant combien n'avez-vous pas laissé dans les enfers de personnages qui valaient mieux encore: un Socrate par sa sagesse, un Aristide par sa justice, un Thé-mistocle par sa valeur, un Alexandre par sa fortune et sa grandeur d'ame, un Polycrate par son bonheur, un Crésus par ses richesses, un Démosthène par son éloquence? |277

Nommez-moi un de vos dieux plus sage et plus grave que Caton, plus juste et plus brave que Scipion, plus grand que Pompée, plus heureux que Sylla, plus opulent que Crassus, plus éloquent que Cicéron! Il était bien plus digne de ce dieu suprême qui connaissait d'avance les plus vertueux, d'attendre de pareils dieux pour se les associer. Ses choix ont été prématurés, à mon avis, il a trop tôt fermé le ciel, et il rougit maintenant des murmures que ces ames héroïques élèvent au fond des enfers.

XII. Je ne m'étends pas davantage sur cet article. Vous montrer d'après l'évidence même ce que sont vos dieux, c'est vous prouver ce qu'ils ne sont pas. Au sujet de vos dieux, je ne retrouve que des noms d'anciens morts, je n'entends que des fables; je ne reconnais que ces fables au fond des mystères; et dans leurs simulacres, je ne vois qu'une matière sœur de notre vaisselle et de nos meubles les plus communs. C'est même de ces meubles que vous les forgez (telle est la puissance de la consécration) après que l'art en a changé la destinée et la forme, non sans l'outrage le plus sanglant et le plus odieux: sacrilège dans le travail même de la métamorphose. Pour nous, nous nous consolons de nos tortures, en voyant vos dieux souffrir, pour devenir dieux, tout ce qu'on nous fait éprouver à cause d'eux. Vous attachez les Chrétiens à des croix, à des poteaux. N'y attachez-vous pas vos dieux lorsque vous formez leur ébauche d'argile? N'est-ce pas sur un gibet que le corps de votre dieu reçoit ses premiers traits? Vous déchirez les flancs des Chrétiens avec des ongles de fer; mais les scies, mais les rabots, mais les limes s'exercent plus violemment encore sur tous les membres de vos dieux? On tranche la tête aux Chrétiens! Vos dieux, sans le secours des agrafes, du plomb et des clous, seraient sans tête î On nous jette aux animaux féroces: vous y exposez Cybèle, Bacchus, Cérès. On nous livre au feu: vous jetez aussi vos dieux dans les flammes dès le premier essai qui leur donne une forme! On nous condamne aux |278 mines: c'est de là que l'on arrache vos dieux. On nous relègue dans les îles: et c'est là que ces dieux naissent ou meurent. Si tels sont les éléments de la divinité, vous déifiez donc ceux que vous punissez: les supplices sont des apothéoses. Ce qu'il y a de certain, c'est que vos dieux ne sentent pas plus les insultes et les outrages quand on les fabrique, que les honneurs après qu'ils sont fabriqués. O impiété! ô sacrilège! vous écriez-vous! ---- Frémissez, écumez de colère tant qu'il vous plaira. N'est-ce pas vous cependant qui battiez des mains aux paroles de Sénèque, lorsqu'il s'élevait avec encore plus de véhémence et d'amertume contre vos superstitions? Si nous refusons d'adorer des statues, des images froides et inanimées, qui ressemblent aux morts qu'elles représentent, ce que comprennent si bien les milans, les rats, les araignées, est-ce que notre courage à repousser une erreur si manifeste ne mérite pas plutôt des louanges que des châtiments? Et pouvons-nous passer pour outrager vos dieux, quand nous sommes certains qu'ils n'existent pas? Ce qui n'est pas ne souffre de la part de personne, puisqu'il n'est pas.

XIII. ----Quoi qu'il en soit, dites-vous, nous les tenons pour dieux. ---- Mais si vous les tenez pour dieux, pourquoi cette impiété, pourquoi ce sacrilège, pourquoi cette irrévérence dans lesquels on vous surprend tous les jours? Vous êtes persuadés que ce sont des dieux, et vous les négligez! Vous les redoutez, et vous les mettez en pièces! Vous vous constituez leur vengeur, et vous les insultez! Dites, suis-je un imposteur?

Premièrement, comme chacun parmi vous porte ses hommages où il lui plaît, ceux que vous n'adorez point, vous les offensez. La préférence pour les uns est un affront pour les autres: on ne choisit qu'en excluant; vous rejetez donc ceux que vous n'adoptez pas; vous méprisez ceux que vous répudiez, et vous ne craignez pas leur ressentiment! Ainsi que nous l'avons énoncé plus haut, c'est le décret du sénat qui a fixé le sort de chacun de ces dieux. |279 Celui dont l'homme n'a point voulu, que l'homme a réprouvé par son suffrage, n'a pu être dieu. Ces dieux domestiques que vous appelez lares, vous lès traitez en effet comme des domestiques, vous les vendez, vous les engagez, vous le changez; hier corbeille pour Saturne, aujourd'hui vase pour Minerve, ils prennent d'autres formes à mesure qu'ils vieillissent, et qu'ils s'usent par les hommages mêmes qu'ils reçoivent; à mesure qu'ils éprouvent l'impression d'un dieu plus

puissant qu'eux, la nécessité. Pour les dieux publics, vous les insultez avec l'autorité du droit public; ils sont soumis aux impôts, mis à l'enchère; ils sont au Capitole ou au marché: pour eux, même voix du crieur public, même mode de vente, même registre. Des terres chargées d'impôts perdent de leur prix; les hommes soumis à la capitation sont avilis, là se trouvent des marques de servitude. Pour vos dieux, plus ils paient d'impôts, plus ils sont honorés; disons mieux: plus ils sont honorés, plus ils paient d'impôts. On trafique de la divinité. La religion va mendiant par les cabarets: tant pour le droit d'entrer dans les temples, tant pour la place qu'on y occupe; sans argent, point de connaissance de la divinité; on ne l'aborde qu'à prix d'or.
Quels honneurs rendez-vous à vos dieux que vous ne rendiez aussi aux morts? N'élevez-vous pas des autels et des temples aux uns comme aux autres? mêmes statues, mêmes insignes. Le dieu n'est-il pas ce qu'était ce mort, ne conserve-t-il pas le même âge, le même état, la même profession? En quoi les repas des morts diffèrent-ils des repas en l'honneur de Jupiter? le vase des sacrifices, de l'urne funéraire? l'embaumeur des cadavres, de l'arus-pice? Un aruspice préside aussi aux cérémonies funèbres. C'est avec raison que vous rendez à vos empereurs morts les honneurs divins qu'ils recevaient de vous pendant leur vie. Vos dieux vous sauront gré, que dis-je? ils se féliciteront d'avoir leurs maîtres pour collègues. Mais quand vous placez entre les Junon, les Cérès, les Diane, une |280 prostituée telle que Larentia; (encore si c'était Laïs ou Phryné!) quand vous érigez une statue à Simon le Magicien, avec cette inscription: Au dieu saint! quand vous placez parmi les dieux je ne sais quel infâme favori, quoique, à vrai dire, vos anciennes divinités ne valent pas mieux, cependant elles regardent comme un outrage de votre part que vous accordiez à d'autres un droit dont elles seules étaient en possession depuis tant de siècles.
XIV. Venons à vos rites religieux. Je ne parle pas de vos sacrifices où vous n'offrez que des victimes mortes, infectes, rongées par les ulcères. S'en rencontre-t-il de meilleures, d'intactes? vous avez grand soin de n'en donner que les extrémités, tout ce qui n'est bon à rien, et qu'à la maison vous auriez jeté à vos esclaves ou à vos chiens. De la dîme que vous devez à Hercule, il n'en paraît pas le tiers sur ses autels. Sage économie! je dois la louer; elle sauve du moins une partie de ce qui sans elle serait entièrement perdu.
Mais si je détourne les yeux sur les ouvrages où vous puisez des leçons de sagesse et de morale, que je trouve de fables ridicules! Vos dieux, partagés entre les Grecs et les Troyens, combattent les uns contre les autres, comme des couples de gladiateurs. Vénus est blessée d'une flèche lancée par une main mortelle; Mars est dévoré d'ennui pendant treize mois dans les fers; Jupiter, enchaîné par la troupe des dieux, ne doit sa liberté qu'à un monstre; tantôt il pleure la mort de son fils Sarpédon; tantôt brûlé d'un amour incestueux pour sa sœur, il lui nomme toutes ses maîtresses, qui lui sont bien moins chères, s'il faut l'en croire.
D'après l'exemple de leur prince, quels poètes craignent de déshonorer les dieux? L'un envoie Apollon garder les troupeaux d'Admète; l'autre fait de Neptune un maçon, et loue ses services à Laomédon de Troie. Un fameux lyrique, Pindare, chante qu'Esculape fut frappé de la foudre pour avoir exercé la médecine avec une avarice criminelle. |281 Quelle indignité de la part de Jupiter, si la foudre est partie de sa main! Le voilà convaincu d'inhumanité envers son petit-fils, de jalousie envers le talent. Convient-il à des hommes religieux de le dire, si cela est vrai; ou de l'inventer, si cela est faux? Les poètes comiques et tragiques ne ménagent pas plus vos dieux; ils se plaisent à choisir pour sujets leurs malheurs et leurs égarements.
Je ne dis rien des philosophes: je me contente de citer Socrate, qui, pour se moquer des dieux, jurait par un chêne, par un bouc, par un chien. Aussi, répondez-vous, Socrate fut-il condamné comme athée. La vérité fut toujours en butte à la haine. Mais le repentir des Athéniens qui punirent les accusateurs de Socrate, qui lui dressèrent une statue d'or dans un temple après avoir cassé leur premier jugement, l'a, je pense, suffisamment justifié. Dio-gène ne s'est-il pas permis je ne sais quelles railleries envers Hercule? Et le cynique romain, Varron, n'a-t-il pas imaginé trois cents Jupiter sans têtes?

XV. Les auteurs de vos farces ne vous divertissent qu'en couvrant d'opprobres vos dieux. Voyez les bouffonneries des Lentulus et des Hostilius. Dans ces mimes, dans ces plaisanteries, croyez-vous rire des histrions ou des dieux, quand vous mettez sur la scène un *Anubis adultère, la Lune homme, Diane battue de verges, le Testament de feu Jupiter, les trois Hercules faméliques?* Ne représente-t-on pas au naturel toute la turpitude de vos divinités? Le Soleil pleure son fils précipité du ciel; vous riez de ses larmes! Cybèle soupire pour un berger dédaigneux; vous n'en rougissez pas! On chante les histoires scandaleuses de Jupiter; Paris juge Minerve, Junon et Vénus, et vous le souffrez! Que dirai-je? c'est le plus infâme des hommes qui revêt le personnage de votre Dieu; c'est un impudique dressé à ce rôle par une longue corruption, qui représentera un Hercule, une Minerve! N'est-ce pas là insulter, avilir la majesté des dieux jusqu'au milieu de vos applaudissements? |282
Etes-vous plus religieux dans l'amphithéâtre, où vos dieux viennent danser sur du sang humain, sur les traces dégoûtantes d'horribles supplices, et fournir aux criminels le sujet des scènes qu'ils donnent au public? Souvent même ces malheureux subissent le sort des dieux. Nous avons vu le misérable qui jouait Atys, ce Dieu de Pessinunte, mutilé sur le théâtre; l'acteur qui représentait Hercule expirer dans les flammes. Nous avons vu, non sans hilarité, dans les jeux barbares des peuples du Midi, Mercure touchant les morts de sa baguette brûlante, et le frère de Jupiter précipiter dans le Tartare, à coups de marteau, les corps des gladiateurs. Si tout cela, et tout ce qu'on pourrait ajouter, déshonore vos dieux et. abaisse leur majesté, de pareilles licences décèlent par conséquent un souverain mépris pour leurs personnes, et dans les acteurs qui jouent, et dans les spectateurs qui applaudissent.
Mais, dites-vous, ce ne sont là que des jeux. Si j'ajoute donc, ce que la conscience publique avouera, que c'est dans vos temples, que c'est au pied des autels que se négocient les adultères et les plus infâmes commerces; que c'est d'ordinaire chez les prêtres et les ministres des dieux, sous les bandelettes, sous la pourpre et les ornements sacrés, tandis que l'encens fume encore, que la passion s'assouvit, je ne sais si vos dieux n'auront pas plus à se plaindre de vous que des Chrétiens. Du moins, tous les sacrilèges sont parmi vous; les Chrétiens n'entrent pas même de jour dans vos temples. Mais peut-être que s'ils adoraient de pareilles divinités, il les dépouilleraient comme vous.
Qu'adorent-ils donc, ceux qui ne les adorent pas? Il est à présumer qu'ils sont des adorateurs du vrai Dieu, puisqu'ils n'adorent pas des dieux mensongers; qu'ils ne donnent plus dans l'erreur, puisqu'après l'avoir reconnue ils l'ont abjurée. Admettez d'abord ce point: je vous expliquerai bientôt l'ensemble de nos mystères; mais il faut auparavant effacer les fausses impressions que vous en avez prises. |283
XVI. Quelques-uns de vous ont rêvé que notre Dieu était une tête d'âne. Tacite est l'auteur de cette ridicule invention. Dans le cinquième livre de son histoire, où il parle de la guerre des Juifs, il remonte à l'origine de ce peuple. Après avoir dit sur leur origine, sur leur nom et leur religion tout ce qu'il lui plaît d'imaginer, il raconte que les Juifs, libres du joug de l'Egypte, ou, comme il le pense, chassés de ce pays, et traversant les vastes et arides déserts de l'Arabie, étaient près de mourir de soif lorsqu'ils aperçurent des ânes sauvages qui allaient boire, et qui leur découvrirent une source. Il ajoute que, par reconnaissance, ils consacrèrent une statue représentant un âne. De là on a conclu, j'imagine, que les Chrétiens, rapprochés par leur religion du culte judaïque, adoraient la même idole. Cependant ce même historien, si fertile en mensonges, rapporte dans la même histoire que Pompée, après s'être rendu maître de Jérusalem, entra dans le temple pour y surprendre ce qu'il y avait de plus secret dans la religion des Juifs, et qu'il n'y trouva aucun simulacre. Assurément, si celui-ci eût été un objet d'adoration pour les Juifs, il l'eussent placé dans le sanctuaire plutôt que partout ailleurs, puisqu'ils n'auraient point eu à redouter les regards des étrangers dans ce culte, vain et superstitieux. Il n'était permis qu'aux prêtres d'entrer dans le sanctuaire; le voile qui le séparait du reste du temple en dérobait la vue aux spectateurs. Pour vous, vous ne le nierez pas, vous

adorez les chevaux et les bêtes de charge, avec leur déesse Epone. Voilà peut-être ce que vous trouvez à reprocher aux Chrétiens, c'est que parmi ces adorateurs de toutes sortes d'animaux, ils se bornent à adorer l'âne.

Quant à ceux qui prétendent que nous adorons une croix, nous ne faisons que les imiter, s'il est vrai que nous invoquions du bois. Qu'importe ici la forme, si la matière est la même, et si cette matière est censée le corps d'un Dieu? Y a-t-il grande différence d'une croix à la Pallas athénienne, à la Cérès du Phare, qui s'élève comme une |284 pièce de bois grossière, informe, sans figure? Tout poteau dressé en l'air est la moitié d'une croix; ainsi nous adorerions, nous, le Dieu tout entier. Nous avons dit plus haut que les ouvriers font prendre à vos dieux leur forme sur une croix; d'ailleurs, en adorant les Victoires, vous adorez les croix qui sont au milieu des trophées. Vos armées révèrent leurs enseignes, jurent par elles, les préfèrent même à tous les dieux. Ces images superbes sont la parure des croix, ces voiles, ces étoffes précieuses de vos drapeaux et de vos étendards servent à les enrichir. J'approuve votre délicatesse, vous n'avez pas voulu les adorer nues et sans ornement!

D'autres, avec plus de vraisemblance et de raison, s'imaginent que le soleil est notre Dieu. Ainsi, nous voilà rangés parmi les Perses, quoique nous n'adorions pas comme eux l'image du soleil peinte sur une toile ou représentée sur nos boucliers. Ce qui a fait naître ce soupçon, c'est sans doute parce que nous nous tournons vers l'orient pour prier. Mais ne voit-on pas la plupart d'entre vous tournés vers le soleil levant, affecter d'adorer le ciel et de remuer les lèvres? Si nous donnons à la joie le jour du soleil, c'est pour une raison tout autre que l'adoration du soleil. Nous célébrons le jour qui suit immédiatement celui de Saturne, que vous passez dans l'oisiveté et les festins, bien différemment des Juifs, dont vous ignorez les usages.

Mais depuis peu on a représenté notre Dieu dans cette cité sous une forme nouvelle. Un de ces hommes qui louent leur sang pour combattre contre les bêtes, a exposé un tableau avec cette inscription: Le dieu des Chrétiens, Onochœtès (race d'âne). Il y était représenté avec des oreilles d'âne, un pied de corne, un livre à la main, et vêtu de la toge. Nous avons ri du nom et du travestissement; mais dans le vrai, ce monstre à double forme était le dieu qui convenait merveilleusement à ceux qui adorent des divinités avec des têtes de lion et de chien, des cornes de chèvre et de bélier, boucs depuis les reins, serpents depuis les cuisses, portant des ailes au dos ou bien aux |285 pieds. Ces détails étaient superflus; je n'ai pas voulu qu'on me reprochât d'avoir omis à dessein rien de ce que nous impute la rumeur publique. L'exposé de notre croyance achèvera de répondre à toutes ces imputations.

XVII. Le Dieu que nous adorons est un Dieu unique, dont la parole qui commande, dont la sagesse qui dispose, dont la force qui produit, a tiré du néant le monde et les éléments, les corps et les esprits, pour être l'ornement de sa grandeur. C'est pour cela que les Grecs ont donné au monde un nom qui signifie ornement. Dieu est invisible, quoiqu'il se manifeste partout; insaisissable, quoique sa grâce nous le représente; incompréhensible, quoique l'intelligence humaine s'élève jusqu'à lui. Par là même se prouvent sa vérité et sa grandeur; car ce qu'on peut voir à la manière ordinaire, ce qu'on peut comprendre et saisir, est inférieur à l'œil qui voit, à la main qui touche, à la raison qui comprend; mais ce qui est immense ne peut être parfaitement connu que de soi-même. Rien ne donne une idée plus magnifique de Dieu que l'impuissance où nous sommes de le concevoir. Son essence, qui ne connaît point de bornes, le découvre et le cache tout à la fois aux regards des hommes; aussi leur plus grand crime, c'est de ne pas vouloir reconnaître celui qu'il est impossible d'ignorer.

Voulez-vous qu'on vous prouve l'existence de Dieu par tant et de si merveilleux ouvrages sortis de ses mains, par ceux qui nous environnent, par ceux qui nous conservent, par ceux qui nous réjouissent, par ceux mêmes qui nous épouvantent? Voulez-vous écouter le témoignage de votre âme? interrogez-la. Malgré la prison d'un corps qui la captive, malgré les préjugés de l'éducation qui arrêtent son essor, malgré les passions qui l'énervent, et les idoles qui la

tiennent en esclavage, lorsqu'elle sort comme de l'ivresse ou d'un profond sommeil, ou d'une maladie, et qu'elle recouvre pour ainsi dire la santé, la voilà qui invoque Dieu sous le nom seul qui lui convienne. *Grand Dieu! bon Dieu!* |286 *ce qui flaira à Dieu!* tel est le cri universel. Elle le reconnaît aussi pour juge par ces paroles: *Dieu le voit! Je me repose sur Dieu! Dieu me le rendra!* O témoignage de l'âme naturellement chrétienne! Et quand elle tient ce langage, elle regarde, non le Capitole, mais le ciel; elle sait bien que c'est la demeure du Dieu vivant, que c'est de lui, que c'est de là qu'elle descend.

XVIII. Pour nous donner une connaissance plus complète, plus vive et de ses secrets et de ses volontés, à nos premières lumières il a joint celle des Ecritures, qui nous apprennent à le chercher, à le trouver, à croire en lui quand on l'a découvert, à le servir selon notre foi. Dès le commencement il a envoyé sur la terre des hommes dignes par leur justice et par leur innocence de le connaître et de le faire connaître; il les a inondés de son Esprit pour annoncer qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé, qui a formé l'homme du limon de la terre (c'est là le vrai Prométhée), qui a réglé l'année par le retour invariable des saisons, qui a placé dans les tempêtes, dans les feux de sa foudre les signes de sa majesté et de la terreur de ses jugements, qui a tracé des préceptes par lesquels on peut lui plaire, préceptes que vous ignorez ou que vous transgressez, mais auxquels sont attachées de magnifiques récompenses; car à la fin des temps il jugera ces fidèles adorateurs pour leur donner un bonheur sans fin, et les profanes, pour les livrer à des flammes également éternelles. Tous seront rappelés à la vie, recréés, examinés pour qu'il soit fait justice selon les œuvres. Comme vous, nous avons ri de ces dogmes: nous avons été des vôtres. Les hommes ne naissent pas Chrétiens, ils le deviennent. Les prédicateurs dont nous avons parlé, on les appelait prophètes, parce qu'ils prédisaient l'avenir; leurs prophéties et les miracles qu'ils opéraient pour attester la divinité de leur mission, sont consignés dans le trésor de nos livres sacrés: ces livres, maintenant, sont connus de tout le monde. Le plus savant des Ptolémées, surnommé |287 Philadelphe, fort habile dans toutes les sciences, ayant conçu le projet de former une nombreuse bibliothèque, à l'exemple peut-être de Pisistrate, donna tous ses soins pour rassembler les livres les plus anciens et les plus renommés. Sur l'avis du célèbre Démétrius de Phalère, son bibliothécaire, il fit demander aux Juifs leurs livres écrits dans leur idiome, et qui ne se trouvaient que chez eux. Les prophètes, tous Juifs d'origine, n'avaient prophétisé que pour les Juifs, peuple adoptif de Dieu, en vertu de la grâce faite à leurs pères. Les Juifs sont originairement Hébreux; aussi est-ce dans cette langue qu'ils parlent et qu'ils ont écrit. Pour donner l'intelligence de leurs livres à Ptolémée, ils lui envoyèrent soixante-douze interprètes. Le philosophe Ménédême, frappé de l'uniformité de leurs versions, a reconnu dans cet accord l'œuvre de la Providence. Aristée nous l'atteste: il nous a laissé en grec, comme témoignage, un monument non suspect. On voit encore aujourd'hui ces livres dans la bibliothèque de Ptolémée, près du temple de Sérapis, avec l'original hébreu. Les Juifs ont la liberté de les lire publiquement, moyennant un tribut. On va en écouter la lecture le jour du sabbat. Qu'on les consulte, on apprendra à y connaître Dieu, et qui les approfondira sera forcé de croire.

XIX. La haute antiquité de ces livres leur concilie une autorité supérieure à celle de tous les autres. Chez vous, l'antiquité va de pair avec la religion. Or, les livres d'un seul de nos prophètes, qui sont comme un trésor où sont déposés les mystères de la religion juive, et par conséquent de la nôtre, devancent de plusieurs siècles ce que vous avez de plus reculé, vos édifices, vos monuments, vos origines, vos institutions, votre histoire, vos idiomes les plus surannés, la plupart de vos peuples, les cités les plus fameuses, jusqu'aux caractères de l'écriture, ces témoins et ces gardiens de toutes les choses humaines. Je n'en dis point assez: ils sont antérieurs de plusieurs siècles à vos dieux, à vos temples, à vos oracles, à vos sacrifices. Si vous avez |288 entendu parler de Moïse, Moïse est le contemporain d'Inachus, roi d'Argos; il précéda de cent soixante-dix ans Danaüs, un de vos plus anciens rois, d'environ huit cents ans la fondation de Rome, d'environ mille ans le désastre de Priam. Je pourrais aussi le placer

plus de cinq cents ans avant Homère; les autorités ne me manqueraient point. Tous les autres prophètes sont postérieurs à Moïse, et cependant les moins anciens devancent encore les plus anciens de vos sages, de vos législateurs et de vos historiens.

La preuve des faits que je viens d'avancer n'est pas difficile, mais elle est immense; elle n'est point pénible, mais longue; elle demande bien des calculs et des investigations. Il faut ouvrir les archives des peuples les plus anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens; il faut consulter leurs historiens, qui peuvent faire jaillir la lumière, Manéthon d'Egypte, Bérose de Chaldée, Iromus de Phénicie, roi de Tyr, et ceux qui ont écrit d'après eux, Ptolémée de Mendès, Ménandre d'Ephèse, Démétrius de Phalère, le roi Juba, Appion, Thallus, et le juif Josèphe, qui tantôt les suit, tantôt les combat dans son ouvrage sur les antiquités de sa nation. Il faudrait aussi conférer les annales des Grecs, s'attacher à fixer les dates de chaque événement pour enchaîner les temps dans une chronologie lumineuse; il faudrait pour ainsi dire, voyager à travers les histoires et les littératures du genre humain: c'est déjà avoir fourni la moitié de la preuve que d'indiquer les sources d'où on peut la tirer. Nous nous bornons là aujourd'hui, de peur ou de la tronquer en nous hâtant, ou de nous écarter du but par un trop long développement.

XX. En dédommagement de ce délai, nous vous offrons quelque chose de mieux que l'antiquité de nos Ecritures, c'est leur sublime majesté; si l'on doute qu'elles soient les plus anciennes, nous prouvons qu'elles sont divines; il ne faut pas en tirer la preuve de très-loin; et d'ailleurs, ce que nous avons sous les yeux nous instruira, je veux dire le monde, le temps présent, les événements. Ce qui arrive, ce |289 que nous voyons tous les jours, a été prédit. Il a été prédit que la terre engloutirait des cités, que les mers recouvriraient des îles, que des guerres intestines et étrangères déchireraient les nations, que les royaumes heurteraient les royaumes, que la famine, la peste, des calamités publiques désoleraient certaines contrées, que les bêtes féroces feraient de grands ravages, que les petits seraient élevés et les grands humiliés, que la justice deviendrait plus rare, que l'iniquité se propagerait, que l'amour de toutes les vertus s'affaiblirait, que l'harmonie des saisons et des éléments serait bouleversée, enfin que des monstres et des prodiges troubleraient le cours de la nature. Tout cela a été écrit d'une manière très-providentielle. Tandis que nous souffrons ces épreuves, nous les lisons, et tandis que nous les lisons, nous les voyons se réaliser. Voilà, si je ne me trompe, pour nos prophéties une grande preuve de divinité: les oracles accomplis nous font croire ceux qui restent à s'accomplir, puisqu'ils sont mêlés à ceux qui s'accomplissent sous nos yeux. Les mêmes bouches les ont prononcés, les mêmes mains les ont écrits, le même esprit les a dictés. Il n'y a qu'un temps pour les prophètes, car la prophétie qui pénètre l'avenir se perd dans le présent, tandis que l'homme distingue le temps à mesure que s'écoule le présent: le futur devient le présent, et le présent le passé. Je vous le demande, avons-nous tort de croire pour l'avenir ceux que nous avons déjà trouvés si fidèles pour le présent et pour le passé?

XXI. Comme nous avons avancé que la religion des Chrétiens s'appuie sur les livres des Juifs, les plus anciens qui existent, et que cependant elle est toute nouvelle, puisqu'elle ne remonte pas au-delà du règne de Tibère, ainsi que tous le savent, et que nous le disons nous-mêmes, peut-être, à cet égard, voudra-t-on l'attaquer, comme si, à l'ombre d'une religion bien connue et permise, la nôtre cachait des opinions nouvelles et particulières, ou bien parce que, outre la date, nous n'avons rien de commun |290 avec les Juifs, ni l'abstinence de certaines viandes, ni les fêtes, ni la circoncision, ni le nom, toutes choses indispensables, selon vous, si nous reconnaissions le même Dieu. Le peuple lui-même connaît le Christ, mais comme un homme ordinaire, tel que les Juifs l'ont jugé. De là on se croit fondé à nous accuser d'adorer un homme.

Assurément, loin de rougir de Jésus-Christ, nous nous glorifions d'être poursuivis et condamnés pour son nom. Cependant nous n'avons point d'autre Dieu que le Dieu des Juifs. Il est nécessaire de nous expliquer sommairement sur le Christ, comme Dieu.

Les Juifs avaient mérité, par la foi et la justice de leurs pères, de devenir la nation chérie de Dieu: de là, la grandeur de leur nation, et leur empire florissant. Tel fut leur bonheur, que, par une prérogative singulière, Dieu leur parlait lui-même, les instruisait de ses commandements, et les avertissait de lui rester fidèles: mais, follement enflés des vertus de leurs ancêtres, ils abandonnèrent sa loi pour vivre dans les désordres du monde païen. Quand ils n'en conviendraient pas, leur déplorable catastrophe accuserait leurs prévarications. Dispersés, vagabonds, bannis du ciel et du sol de leur patrie, ils errent dans toutes les contrées sans avoir ni Dieu ni homme pour roi, sans qu'il leur soit permis de saluer la terre paternelle, et d'y mettre le pied, même à titre d'étrangers. Les saints oracles, qui les menaçaient de ces malheurs, leur annonçaient aussi que, vers la fin des temps, Dieu se choisirait parmi toutes les nations, et dans toutes les parties de l'univers, des adorateurs plus fidèles qu'il investirait, à leur préjudice, de grâces plus abondantes, à cause de la dignité du nouveau législateur. Or, le dispensateur et l'arbitre do cette grâce, le législateur du nouveau culte, le bienfaiteur du genre humain, dont il allait devenir le réformateur et la lumière, était annoncé comme le Fils de Dieu, mais non pas de manière à rougir du nom de fils et des désordres de son père, ou de l'inceste d'une sœur, du déshonneur d'une |291 fille, de l'infidélité d'une épouse étrangère, condamné à avoir pour père un dieu que l'amour métamorphose en serpent, en taureau, en oiseau et en pluie d'or. Vous reconnaissez là votre Jupiter. Mais le Fils de Dieu n'a point de mère qui l'ait mis au jour d'une manière impure: la mère qu'il parut avoir ne connaissait aucun homme. Je vais vous expliquer sa nature, pour vous faire entendre le mystère de sa naissance. J'ai dit que Dieu avait créé le monde par sa parole, sa raison et sa puissance; vos philosophes même conviennent que Logos, c'est-à-dire le Verbe, la sagesse, est l'architecte de ce monde. Zenon le désigne comme le sublime ouvrier qui a tout arrangé, disposé; il l'appelle Destin, Dieu, l'ame de Jupiter, la nécessité de toutes choses. Selon Cléanthe, ce sont là les attributs de l'Esprit répandu dans toutes les parties de l'univers. Nous disons aussi, nous, que la propre substance du Verbe, de la raison et de la puissance, avec laquelle Dieu a tout fait, est un Esprit, Verbe quand il ordonne, raison quand il dispose, puissance quand il exécute. Nous avons appris que cette parole, ce Verbe, Dieu l'a proféré, et en le proférant l'a engendré, et que par là il est Fils de Dieu lui-même par l'unité de substance; car Dieu est Esprit. Le rayon parti du soleil est une portion d'un tout; mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est le rayon du soleil: il n'y a pas séparation, mais seulement extension de substance. Il en est ainsi du Verbe, Esprit engendré d'un Esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière émane de la lumière. La source de la lumière ne perd rien ni de sa substance ni de son éclat lorsqu'elle se répand et se communique. De même, ce qui procède de Dieu est Dieu, fils de Dieu, et les deux ne font qu'un, Esprit de l'Esprit, Dieu de Dieu, autre en propriété, non en nombre, en ordre, non en nature", sorti de son principe sans le quitter.
Ce rayon de Dieu, ainsi qu'il était prédit dès l'origine des temps, est descendu dans une Vierge, et, devenu |292 chair dans son sein, il naît homme uni à Dieu. La chair, animée par l'Esprit, se nourrit, croît, parle, enseigne, opère; et voilà le Christ. Recevez toujours cette doctrine, ne fût-ce qu'une fable comme les vôtres, en attendant que je vous montre comment on prouve que le Christ est Dieu. Ceux qui parmi vous ont imaginé des fables pour détruire cette vérité, qu'elles s'efforçaient de contrefaire, savaient que le Christ devait venir. Les Juifs le savaient: c'était à eux que s'adressaient les prophètes. Aujourd'hui ils attendent encore son avènement; et le grand débat entre eux et nous, c'est qu'ils soutiennent qu'il n'a point encore paru. Deux avènements du Christ sont marqués dans les prophètes, le premier dans la bassesse de la condition humaine; il a eu lieu; le second dans la splendeur de la Divinité qui se manifeste; il est réservé pour la consommation des temps. Les Juifs, ne comprenant pas le premier, espèrent le second qui a été prédit avec plus de clarté, et se persuadent qu'il est l'unique. Leurs infidélités les ont empêchés de reconnaître le premier, qu'ils auraient cru s'ils l'eussent compris, et qui les aurait sauvés s'ils l'eussent cru. Ils lisent eux-mêmes dans leurs

livres la déclaration que Dieu, pour les châtier, leur a dérobé la sagesse et l'intelligence, l'usage des yeux et des oreilles. Comme les abaissements de Jésus-Christ ne leur laissaient voir dans sa personne qu'un homme ordinaire, sa puissance devait le leur faire regarder comme un magicien. D'un mot, chassant les démons qui obsédaient l'homme, rendant la lumière à des yeux éteints, la santé aux lépreux, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, soumettant les éléments, apaisant les tempêtes et marchant sur les eaux, il manifestait partout dans sa personne le Logos, c'est-à-dire le Verbe éternel de Dieu, son premier né, toujours rempli de sa vertu et de sa raison, toujours soutenu par son esprit. Mais les docteurs et les chefs de la nation, révoltés contre une doctrine qui les confondait, jaloux d'ailleurs de voir le peuple en foule courir sur ses |293 pas, contraignirent Pilate, gouverneur d'une partie de la Syrie pour les Romains, de l'abandonner à leur haine pour l'immoler sur une croix. Lui-même l'avait prédit. Ce n'est point assez: les prophètes l'avaient annoncé bien des siècles auparavant. Attaché à la croix, il rendit l'âme en poussant un grand cri, et prévint le ministère du bourreau. A l'instant le jour s'éteignit, quoique le soleil ne fût encore que dans son midi. Ceux qui ignoraient que ce phénomène avait été prédit pour la mort du Christ, le prirent pour une éclipse. On l'a nié ensuite, faute d'en connaître la cause. Mais, ouvrez vos archives! le prodige s'y trouve consigné.
Après que son corps eut été détaché de la croix et déposé dans le tombeau, les Juifs l'environnèrent avec grand soin de nombreuses sentinelles, de peur que ses disciples ne l'enlevassent furtivement, et ne persuadassent à des hommes déjà prévenus, qu'il était ressuscité le troisième jour, ainsi qu'il l'avait prédit. Le troisième jour arrive; voilà que tout à coup la terre tremble; l'énorme pierre qui fermait le sépulcre est renversée; les gardes fuient saisis d'épouvanté, sans qu'il eût paru aucun de ses disciples, et, dans le tombeau vide, on ne trouve plus que les dépouilles d'un tombeau. Cependant, les principaux de la nation, intéressés à supposer un crime, et. à tenir éloigné de la foi un peuple tributaire et placé sous leur dépendance, firent courir le bruit que le corps du Christ avait été dérobé par ses disciples.
Le Christ ne se montra point à la multitude: l'impiété devait être punie par l'aveuglement: n'était-il pas juste aussi que la foi, destinée à de magnifiques récompenses, fût achetée par quelques épreuves? Mais il demeura pendant quarante jours avec ses disciples dans la Galilée, qui fait partie de la Judée, leur enseignant ce qu'ils devaient enseigner eux-mêmes; après quoi, leur ayant donné mission de proclamer son Evangile, il s'éleva dans le ciel, environné d'une nuée qui le déroba à leurs regards: |294 prodige beaucoup plus certain que l'apothéose de Romulus, dont vous n'avez que des Proculus pour garants. Pilate, chrétien dans le cœur, rendit compte de ces événements à l'empereur Tibère. Les Césars auraient cru au Christ s'ils n'avaient pas été nécessaires au monde, ou s'ils avaient pu être Césars et Chrétiens tout ensemble. Les apôtres, fidèles à leur mission, se partagèrent l'univers, et après avoir beaucoup souffert des Juifs soulevés contre la religion du Christ, avec ce courage et cette confiance que donne la vérité, ils répandirent le sang chrétien à Rome durant la persécution de Néron.
Nous vous produirons des témoins irréprochables de la divinité du Christ, ceux même que vous adorez: et c'est un argument bien fort, je pense, que d'employer, pour vous faire croire les Chrétiens, ceux même qui vous empêchent de les croire.
En attendant, voilà un ensemble de ce que nous sommes. Nous avons produit l'origine de notre religion, et de notre nom, en faisant connaître son auteur. Que personne ne cherche plus dès-lors à nous décrier, et ne pense autre chose de nous que ce qui est: il n'est pas permis de mentir sur le fait de sa religion. En disant que l'on adore ce que l'on n'adore pas en effet, on renie le véritable objet de son culte; on abjure sa religion, en transportant à un autre les honneurs divins. Oui, nous le confessons, nous le proclamons à la face du monde, jusqu'au milieu de vos tortures, mis en lambeaux, couverts de notre sang, nous confessons hautement que nous adorons Dieu par le Christ. Croyez-le un homme, si vous voulez! c'est par lui, c'est en lui que Dieu veut être connu et adoré.

Je répondrai aux Juifs que c'est par le ministère d'un homme, de Moïse, qu'ils ont appris eux-mêmes à connaître Dieu. Je répondrai aux Grecs, qu'Orphée dans la Thrace, Musée à Athènes, Mélampe à Argos, Trophonius dans la Béotie, avaient leurs initiations et leurs mystères. Faut-il arriver jusqu'à vous, ô maîtres du monde? Numa, qui |295 n'était qu'un homme, plia les Romains au joug des plus gênantes superstitions. Ne sera-t-il pas permis au Christ de révéler le secret de la divine essence qui lui est propre? Ne lui sera-t-il pas permis, je ne dis pas de chercher avec Numa à dompter, à humaniser un peuple grossier et farouche, en frappant ses sens par le spectacle d'une multitude de divinités qu'il fallait apaiser, mais de donner à des nations civilisées sans doute, que dis-je? trompées par leur urbanité même, des yeux pour entrevoir la vérité? Examinez donc si le Christ est vraiment Dieu, et si sa religion conduit à la réforme des mœurs et à la pratique du bien quiconque l'embrasse. Il s'ensuit que toute autre religion qui lui est opposée est fausse, particulièrement celle qui, se cachant sous des noms et des simulacres de morts, n'offre pour garantie de sa divinité que de vains symboles, que de prétendus prodiges et de ridicules oracles.

XXII. Nous reconnaissons des substances spirituelles, et leur nom lui-même n'est pas nouveau. Les philosophes savent qu'il y a des démons: Socrate n'attendait-il pas la réponse de son démon familier? Et pourquoi pas? Ne s'était-il pas attaché à lui dès son enfance? et certes, ce n'était pas pour le porter au bien. Les poètes savent également qu'il y a des démons. La multitude la plus ignorante mêle ce nom dans ses jurements et ses imprécations; c'est comme avec le sentiment d'une conviction intime qu'elle prononce par mode d'exécration le nom de Satan, chef d'une race perverse. Platon reconnaît aussi des anges. Ecoutons les magiciens! Ils nous apprennent qu'il existe des démons et des anges. Mais comment de quelques anges qui se sont volontairement pervertis, est venue la race plus perverse encore des démons réprouvée par Dieu avec leurs auteurs et leur prince, c'est ce qu'il faut voir en détail dans les livres saints. Il suffira de parler de leurs opérations, dont le but unique est la ruine de l'homme. Dès le berceau du monde, |296 leur malice s'est signalée par sa perte. Ils causent au corps des maladies et de funestes accidents, et à l'ame des émotions subites, désordonnées, par la violence de leur surprise. La subtilité de ces esprits, qui échappe à nos sens, îes rend propres à agir ainsi sur notre double substance. Des forces purement spirituelles restent invisibles, impalpables; quand elles agissent, on ne les reconnaît qu'à leurs effets, soit, par exemple, que le poison secret d'un souffle meurtrier fasse tomber le fruit dans sa fleur, l'étouffe dans son germe, ou le blesse dans sa naissance; soit que l'air vicié dans ses principes exhale des miasmes pestilentiels. C'est par des ressorts aussi cachés que l'influence maligne des anges et des démons remue, corrompt les âmes, les jette dans des accès de fureur et de démence, leur souffle d'infâmes passions, les offusque par mille erreurs, dont la plus grave est celle qui fait prendre à l'homme, ainsi trompé et circonvenu, ces démons pour des dieux, au point d'offrir comme aliments à leurs simulacres et à leurs images, l'odeur des sacrifices et des parfums. Mais est-il pour eux un plus grand bonheur que d'éloigner l'homme du vrai Dieu par leurs prestiges et leurs oracles mensongers? Comment s'y prennent-ils? Je vais vous le dire. Tout esprit a la vitesse d'un oiseau; tels sont les anges et les démons; ils se transportent donc partout en un moment; toute la terre n'est pour eux qu'un seul et même lieu. Il leur est aussi facile de savoir ce qui arrive quelque part que de le publier. Leur vélocité, parce que leur nature est inconnue, les fait passer pour des dieux: ils veulent paraître les auteurs de ce qu'ils annoncent; ils le sont quelquefois du mal; du bien, jamais. Ils ont même appris les desseins de Dieu, autrefois par la voix des prophètes, aujourd'hui par leurs écrits qui retentissent encore. C'est ainsi qu'en dérobant à la divinité quelques-uns des ses secrets, ils sont parvenus à la contrefaire. Quant à leurs oracles, sous combien d'ambiguïtés ils les enveloppent ! avec quelle adresse |297 ils les plient à l'événement, quel qu'il soit! Crésus et Pyrrhus peuvent vous en parler savamment. Si la prêtresse sut à Delphes que Crésus faisait cuire une tortue avec de la chair d'agneau, c'est qu'en un clin d'œil le dieu s'était transporté en Lydie. Répandus dans l'air,

portés sur les nues, voisins des astres, il leur est facile de prédire les changements de temps, la pluie, par exemple, que déjà ils sentent. Vantez leur secours dans la guérison des maladies, je vous le conseille. Ils commencent par vous les donner; ils prescrivent ensuite des remèdes inouïs ou contraires. On croit qu'ils ont guéri le mal, ils ont simplement cessé d'en faire. A quoi bon citer après cela les impostures et les prestiges de ces esprits trompeurs, ces fantômes sous la figure de Castor et de Pollux, l'eau qu'une Vestale porte dans un crible, le vaisseau qu'une autre tire avec sa ceinture, cette barbe qui devient rousse sous la main qui la touche? Et pourquoi tous ces prodiges? afin qu'on adore des pierres et qu'on ne s'occupe plus du vrai Dieu.
XXIII. Or, si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants; si, habiles charlatans, ils imitent les miracles, s'ils savent même envoyer des songes à la faveur des anges et des démons qu'ils ont invoqués et qui leur confient leurs pouvoirs, et par lesquels des chèvres, des tables devinent l'avenir, à plus forte raison ces puissances séductrices feront-elles par elles-mêmes et pour elles ce qu'elles opèrent pour des intérêts étrangers. Mais si vos dieux ne faisaient rien de plus que les anges et les démons, que deviendrait la prééminence, la supériorité qui caractérise essentiellement la nature divine? Quand ils font des prodiges pour établir la croyance des dieux, n'est-il pas plus probable qu'ils aiment mieux se faire dieux que de se donner simplement pour anges ou démons? Ou bien, toute la différence viendrait-elle des lieux? Ceux que vous proclamez dieux dans vos temples, cesseraient-ils de l'être |298 partout ailleurs? Dites alors que ceux qui courent sur les tours des temples ne sont pas fous comme ceux qui courent sur les toits de leurs voisins; ceux qui se mutilent, comme ceux qui se coupent la gorge. Des extravagances qui se ressemblent partent du même principe. Mais jusqu'ici ce ne sont que des paroles. Voici la démonstration par le fait, que les dieux et les démons sont absolument les mêmes.
Que l'on appelle devant vos tribunaux un homme connu pour être possédé du démon, un Chrétien, quel qu'il soit, n'importe, commandera à l'esprit impur de parler: aussitôt il confessera qu'il est véritablement démon, et qu'ailleurs il se dit faussement dieu. Amenez également quelqu'un de ceux qu'on croit agités par un dieu, qui, la bouche béante sur l'autel, hument la divinité avec la vapeur, parlent avec de violents efforts, et n'envoient de leur poitrine haletante que des mots entrecoupés. Si cette vierge Célestis, déesse de la pluie, si Esculape, inventeur de la Médecine, qui a rendu la vie à Socordius, Thanatius et Asclépiodote, destinés à la perdre une seconde fois; si Célestis et Esculape, n'osant mentir à un Chrétien, ne confessent pas qu'ils sont des démons, répandez sur le lieu même le sang de ce téméraire Chrétien. Quoi de plus clair qu'un pareil témoignage et de plus sûr qu'une pareille preuve? Voilà la vérité elle-même avec sa simplicité, avec son énergie. Que pourriez-vous soupçonner? de la magie, ou de l'imposture? Vos yeux et vos oreilles vous confondraient. Qu'avez-vous donc à opposer à l'évidence toute nue et sans art?
Si vos dieux le sont véritablement, pourquoi s'accusent-ils faussement de n'être que des démons? Est-ce par déférence pour nous! Vos dieux sont donc soumis aux Chrétiens. Et quelle divinité qu'une divinité asservie à l'homme, et ce qu'il y a de plus humiliant encore, à son antagoniste! D'une autre part, s'ils sont anges ou démons, pourquoi répondent-ils ailleurs qu'ils possèdent les attributs divins? En effet, de même que ceux qui passent pour dieux, s'ils |299 l'étaient réellement, ne se diraient pas des démons, de peur de se dégrader par cet aveu, ainsi ceux que vous connaissez à coup sûr pour des démons, n'oseraient pas se dire dieux, s'il existait vraiment des dieux dont ils viendraient prendre le nom. Se hasarderaient-ils à profaner la redoutable majesté de leurs maîtres? Tant il est vrai que la divinité que vous adorez n'existe point. Si elle existait, elle ne serait ni usurpée par les démons, ni désavouée par les dieux. Les uns et les autres s'accordant à vous prouver qu'ils ne sont pas dieux, reconnaissez donc qu'ils sont tous des démons. Cherchez ailleurs la divinité! Les Chrétiens, après vous avoir convaincus de la fausseté de vos dieux par vos dieux mêmes, vous découvrent par la même

voie quel est le vrai dieu, s'il est unique, s'il est celui que proclament les Chrétiens, s'il faut croire en lui et l'adorer, comme notre foi et nos rites le prescrivent.
Que vos dieux vous disent maintenant quel est ce Christ avec sa fabuleuse histoire; s'il n'est qu'un homme ordinaire; si ses disciples ont enlevé son corps furtivement du tombeau; s'il est encore parmi les morts; s'il n'est pas plutôt dans le ciel; s'il ne doit pas en descendre sur les ruines du monde, au milieu des frémissements et des lamentations de toutes les créatures, les Chrétiens seuls exceptés; s'il ne doit pas en descendre avec la majesté de celui qui est la puissance et l'esprit de Dieu, son Verbe, sa sagesse, sa raison, son Fils. Qu'ils insultent avec vous à nos mystères! qu'ils nient que Jésus-Christ après la résurrection générale jugera tous les hommes! qu'ils viennent encore avec Platon et les poètes nous placer sur son tribunal un Minos, un Rha-damante! que du moins ils essaient d'effacer l'ignominie de leur condamnation! qu'ils nous démontrent clairement qu'ils ne sont pas des esprits immondes, quand tout les en accuse, et le sang dont ils se repaissent, et les sacrifices dégoûtants qu'on leur offre, et toutes les infamies de leurs prêtres! qu'ils s'inscrivent en faux contre la sentence déjà prononcée contre leur perversité, et qui au jour |300 suprême s'étendra à leurs adorateurs et à leurs ministres.
L'empire que nous exerçons sur les démons nous vient du nom de Jésus-Christ et de la pensée des châtiments qu'ils savent que Dieu doit leur infliger par le Christ. Craignant le Christ en Dieu et Dieu dans le Christ, ils sont soumis aux serviteurs de Dieu et du Christ. Aussi, au moindre contact de nos mains, au moindre souffle de notre bouche, effrayés par la pensée et par l'image du feu éternel, vous les voyez pleins de terreur sortir à regret des corps, lorsque nous le commandons, et rougir d'une humiliation subie en votre présence. Vous les croyez quand ils mentent; croyez-les donc aussi quand ils disent la vérité contre eux-mêmes. On ment bien par vanité, mais pour se déshonorer, jamais. Aussi inclinons-nous bien plus à croire ceux qui font des aveux à leur préjudice, que ceux qui nient pour leur propre intérêt. Les témoignages de vos divinités font beaucoup de Chrétiens, parce qu'on ne peut les croire sans croire au Christ. Oui, ils enflamment la foi à nos saints livres, ils s'élèvent et affermissent notre espérance. Vous leur offrez en sacrifice le sang des Chrétiens: voudraient-ils perdre de si zélés, de si utiles adorateurs? S'il leur était permis de mentir quand l'un de nous les interroge en votre présence, pour leur arracher la vérité, s'exposeraient-ils, en vous rendant Chrétiens, à se voir chassés un jour par vous-mêmes?
XXIV. Quand vos dieux vous confessent qu'ils ne le sont pas, qu'il n'y a d'autre dieu que le Dieu des Chrétiens, en faut-il davantage pour nous justifier de l'accusation d'avoir outragé la religion romaine? Car, s'il est certain qu'ils ne sont pas dieux, il est par là même prouvé que ce n'est pas une religion; et si votre religion et vos dieux sont des chimères, comment pouvons-nous être coupables envers la religion? Votre accusation retombe suivons seuls qui, en adorant le mensonge, en méprisant, que dis-je? en combattant la vraie religion du vrai Dieu, chargez votre tête du crime trop réel d'irréligion. |301
Et quand il serait avéré que ce sont des dieux, ne convenez-vous pas, d'après l'opinion générale, qu'il existe un être plus élevé, plus parfait, et comme le maître de l'univers, dans lequel réside la plénitude de la puissance et de la majesté? Tel est le système adopté par le plus grand nombre d'entre vous au sujet de la divinité. L'autorité souveraine est dans les mains d'un seul; mais il partage avec plusieurs les fonctions de la divinité. Voilà pourquoi Platon nous représente le grand Jupiter dans le ciel à la tête d'une armée de dieux et de démons. Il faut, selon vous, vénérer à l'égal de lui-même tous ces employés subalternes, ses lieutenants. Mais, répondez-moi, quel crime commet-on contre César, quand, pour mieux mériter ses faveurs, on concentre sur la personne de César ses hommages et ses espérances? Est-on coupable pour ne vouloir point donner à un autre la qualité de Dieu, de même que celle de César à un autre prince? Ne serait-ce pas plutôt un crime capital d'appeler ou de souffrir qu'on appelle César qui que ce soit, hors César lui-même? Permettez à l'un d'adorer le vrai Dieu, à

l'autre Jupiter; à l'un de lever des mains suppliantes vers le ciel, à l'autre vers l'autel de la foi, à celui-là de compter les nuages en priant, comme vous le dites, à celui-ci les panneaux d'un lambris; à l'un d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice, à l'autre celle d'un bouc. Prenez garde que ce ne soit autoriser l'irréligion que d'ôter la liberté de la religion et le choix de la divinité, de ne pas me permettre d'adorer qui je veux, pour me contraindre d'adorer qui je ne veux pas. Où est le dieu qui aime les hommages forcés? Un homme lui-même en voudrait-il?
Les Egyptiens se livrent sans scrupule et en toute liberté à l'extravagance de leurs superstitions, inscrivent au rang des dieux les oiseaux et les bêtes, et punissent de mort quiconque a tué un de ces dieux. Chaque province, chaque ville a son dieu particulier: dans la Syrie Astarté, dans l'Arabie Dysarès, dans la Norique Bélénus, dans |302 l'Afrique Célestis, dans la Mauritanie ses rois. Je crois n'avoir nommé que des provinces romaines, et cependant leurs dieux ne sont pas les dieux des Romains. Ils sont tout aussi étrangers à Rome que ces dieux inconnus consacrés par les villes municipales, Delventinus à Cassin, Visidianus à Narni, Ancaria à Ascoli, Nursia à Vulsin, Valentia à Ocriculum, Nortia à Sutrin, Curis à Falèse, Curis, qui a donné son nom à sa fille Junon. Tous les peuples ont leurs cultes divers: à nous, à nous seuls on refuse la liberté de conscience! Nous outrageons les Romains, nous cessons d'être Romains, parce que notre Dieu n'est pas adoré des Romains. Toutefois, que vous le vouliez ou non, notre Dieu est le Dieu de tous les hommes: l'univers lui appartient. Mais chez vous, il est libre d'adorer tout, hors le vrai Dieu, comme s'il n'était pas juste que le Dieu de qui nous dépendons tous, fût adoré de tous.
XXV. La démonstration de la fausseté de vos dieux et de la vérité du nôtre me paraît complète. L'autorité de vos dieux est venue elle-même apposer le sceau à l'évidence et à la force du raisonnement. Mais, puisque j'ai nommé les Romains, je ne refuserai point d'entrer en lice avec les téméraires qui affirment que c'est en récompense de leur zèle inviolable pour leur religion, que les Romains sont élevés à ce haut point de gloire et dominent sur le monde; que, par conséquent, une preuve sensible que leurs dieux sont véritables, c'est que leurs plus scrupuleux adorateurs sont aussi les peuples les plus florissants.
Voilà donc le prix magnifique dont la reconnaissance de vos dieux a gratifié la cité qui les honore. C'est donc un Sterculus, c'est un Mulunus, c'est une Larentina ([2]), vos |303 dieux originaires, qui ont élevé l'empire à ce faîte de prospérité? Car, pour les dieux étrangers, je n'imagine pas qu'ils aient protégé les Romains aux dépens de leurs compatriotes, ni qu'ils aient abandonné à des ennemis la terre où ils ont reçu le jour, où ils ont passé leur vie, où ils se sont signalés et où reposent leurs cendres.
Mais Cybèle chérit peut-être dans Rome le sang troyen, les descendants de ses compatriotes qu'elle défendit autrefois contre les Grecs. Elle a voulu passer chez leurs vengeurs, qu'elle prévoyait devoir mettre un jour sous le joug les superbes conquérants de la Phrygie. Aussi a-t-elle donné sous nos yeux une preuve éclatante de sa divinité, lorsque l'empereur Marc-Aurèle ayant été enlevé à la république près de Syrmium, le seize des calendes d'avril, le vénérable chef des Galles mutilait ses bras le neuf des calendes du même mois, faisait avec son propre sang d'impures libations, et ordonnait les prières accoutumées pour la santé de cet empereur, alors au rang des morts. O paresseux, courriers! ô tardives dépêches, qui ont empêché Cybèle d'être plus tôt instruite de la mort de l'empereur! En vérité, les Chrétiens riraient bien à leur tour d'une pareille divinité.
Jupiter a-t-il pu voir d'un œil indifférent son île de Crète ébranlée jusque dans ses fondements par les faisceaux romains? A-t-il ainsi oublié l'antre du mont Ida, l'airain des Corybantes, et les doux parfums de sa nourrice? Son tombeau ne lui est-il pas plus cher que le Capitole? Et n'est-ce pas à la terre qui couvrait ses cendres qu'il devait accorder l'empire du monde?
Junon aurait-elle souffert que Carthage fût renversée par la race d'Enée; Carthage dont la déesse, pour parler avec le poète,

Au séjour de Samos préféra la beauté:
C'est là qu'étaient son glaive et son char redouté.
Si dans ses longs efforts le Destin la seconde,
Ces orgueilleux remparts régneront sur le monde. |304

Epouse et sœur infortunée de Jupiter, elle ne pouvait rien contre les destins:
Car Jupiter lui-même à leur joug est soumis.

Les destins ont donc livré Carthage aux Romains, en dépit des vœux et des efforts de Junon; et cependant jamais les Romains ne leur ont rendu autant d'honneurs qu'à Larentina, la plus infâme des prostituées.

Il est constant que plusieurs de vos dieux ont régné. Or, si ce sont eux qui aujourd'hui distribuent les royaumes, de qui tenaient-ils les leurs? Quelles divinités Jupiter et Saturne adoraient-ils? quelque Sterculus, apparemment? Mais Sterculus et ses compatriotes n'eurent des autels à Rome que long-temps après. Quant à ceux de vos dieux qui n'ont pas régné, il est certain que de leur temps il y avait des rois qui ne leur rendaient point de culte, puisque ces divinités n'existaient pas encore. Il y avait des princes long-temps avant vos dieux: il faut donc chercher ailleurs les dispensateurs des couronnes.

Mais que c'est avec peu de fondement que l'on attribue aux dieux la grandeur de Rome comme prix des hommages qu'ils en ont reçus, puisque sa grandeur a précédé ces hommages! Et quoique Numa ait enfanté toutes vos superstitions, néanmoins vous n'aviez de son temps ni statues ni temples; la religion était frugale, les cérémonies étaient pauvres: alors, pas de Capitole rival de l'Olympe; quelques autels de gazon dressés à la hâte, des vases d'argile, une fumée légère, de dieu nulle part: le ciseau des Grecs et le génie toscan n'avaient pas encore inondé Rome de statues. En un mot, les Romains n'étaient pas religieux avant d'être grands; ils ne sont donc pas grands parce qu'ils ont été religieux. Eh! comment ces magnifiques prospérités les auraient-ils dues à leur religion, puisqu'elles sont l'ouvrage du sacrilège?

En effet, tout royaume, tout empire, si je ne me trompe, |305 s'établit par la guerre, s'agrandit par la victoire. Mais la guerre et la victoire traînent nécessairement après elles le sac et la ruine des cités. Les cités ne croulent pas sans que les dieux en souffrent; les remparts et les temples s'abîment dans les mêmes décombres; le sang du prêtre coule avec le sang du citoyen; les mêmes mains enlèvent l'or sacré et l'or profane. Ainsi, autant de trophées pour les Romains, autant de sacrilèges; autant de victoires remportées sur les peuples, autant de triomphes sur les dieux; autant de dépouilles arrachées à l'ennemi, autant de divinités captives dans vos temples. Et ces dieux vaincus consentent à recevoir les hommages de leurs vainqueurs! et ils donnent un empire sans bornes ([3]) à ceux dont ils ont à payer les outrages plutôt que les adorations! C'est qu'on outrage impunément comme on adore sans fruit des dieux muets et insensibles. Et comment pourrait-on faire honneur à la religion de la grandeur des Romains, qui l'ont offensée à mesure qu'ils se sont agrandis, ou même qui ne se sont agrandis qu'en l'offensant? D'ailleurs tous ces peuples subjugués dont les royaumes ont grossi le colosse romain, n'avaient-ils pas aussi leurs religions?

XXVI. Voyez donc si le dispensateur des couronnes ne serait pas plutôt cet être souverain qui tient dans sa puissance et la terre et ceux qui gouvernent la terre; si celui qui a précédé les temps, qui a ordonné les siècles et l'enchaînement de leurs révolutions, n'a pas réglé dans ses conseils la durée et les vicissitudes des empires; si les cités ne s'élèvent et ne s'abaissent point, au gré de celui qui dominait le genre humain avant qu'il y eût des cités.

A quoi bon toutes ces impostures? Rome sauvage est plus ancienne que quelques-uns de vos dieux. Elle régnait avant la pompe et la magnificence du Capitole. Les |306 Babyloniens régnaient avant vos pontifes, les Mèdes avant vos quindécemvirs, les Egyptiens avant vos saliens, les Assyriens avant vos luperques, les Amazones avant vos vestales. Et si c'étaient véritablement vos dieux qui disposassent des royaumes, les Juifs, contempteurs de toutes ces divinités mensongères, n'auraient jamais eu d'empire. Vous avez vous-même offert des

victimes à leur dieu, à son temple des présents. Un jour, vous avez honoré de votre alliance leur nation. Jamais vous ne l'auriez subjuguée, si elle n'eût commis un dernier attentat contre le Christ.
XXVII. Nous nous sommes suffisamment justifiés du crime d'avoir outragé vos dieux, en prouvant qu'ils ne sont rien moins que des dieux. Aussi quand on nous convoque à d'impies sacrifices, nous opposons le témoignage de notre conscience, qui nous apprend à qui se rapportent les hommages prostitués à de vains simulacres et à des hommes déifiés.
Quelle démence, s'écrient quelques-uns d'entre vous, d'aimer mieux perdre la vie par opiniâtreté, au lieu de la sauver en sacrifiant, sans répudier pour cela vos croyances! C'est-à-dire que vous nous donnez le conseil de vous tromper! Nous reconnaissons sans peine celui qui vous l'a suggéré, qui soulève le monde contre nous, et afin d'abattre notre constance, emploie aujourd'hui l'artifice qui séduit, demain la violence qui terrasse. L'artisan de ces manœuvres, c'est cet esprit, ange et démon à la fois, qui, devenu notre ennemi par sa réprobation et envieux des grâces divines, s'introduit dans vos ames, d'où il nous fait la guerre, et vous pousse, par de secrètes instigations, à ces jugements iniques, à ces cruautés barbares que j'ai attaquées au commencement de cette apologie.
Et quoique les démons nous soient soumis, pareils à de méchants esclaves, mêlant parfois l'insolence à la peur, ils sont ravis de nuire à ceux qu'ils redoutent. La haine est fille de la peur. Condamnés sans espérance, leur |307 consolation est le mal qu'ils opèrent en attendant que leur supplice, déjà commencé, se consomme. Ce qui n'empêche pas toutefois que, tramés en notre présence, ils ne ploient sous le joug et ne rentrent dans leurs chaînes. De loin ils nous bravent: de près ils rampent. Ainsi lorsque, semblables à des esclaves qui, brisant leurs fers, s'échappent de leurs cachots ou des mines qui les retiennent, ils s'élancent contre leurs maîtres avec d'autant plus de fureur qu'ils sentent l'inégalité de leurs forces, obligés alors de combattre ces vils ennemis, nous leur résistons avec une constance égale à leur acharnement, et nous n'en triomphons jamais plus glorieusement que lorsque nous mourons avec intrépidité pour la foi.
XXVIII. Mais puisque, forcer des hommes libres à sacrifier, est une injustice criante, une violence inouïe, attendu que la religion est un acte spontané ([4]), quoi de plus extravagant que de vouloir contraindre un autre homme de rendre à la divinité des hommages que de lui-même il est assez intéressé à lui rendre! N'a-t-il pas droit de vous répondre au nom de sa liberté: « Je ne veux pas, moi, des bonnes grâces de Jupiter. De quoi vous mêlez-vous? Que Janus s'irrite! qu'il me montre tel visage qu'il voudra, que vous importe? » C'est pour cela que ces esprits pervers vous ont suggéré le conseil de nous imposer des sacrifices pour le salut des empereurs. Vous vous croyez obligés de nous y contraindre par la force; et nous, la foi nous ordonne de vous offrir nos têtes.
Nous voilà donc arrivés au crime de lèse-majesté humaine: mais cette majesté est pour vous plus auguste que la majesté divine. Dans vos craintes respectueuses ou vos rusés ménagements, vous vénérez plus César sur son trône que Jupiter dans l'Olympe. En vérité, vous avez |308 raison, s'il y a là intelligence. Le dernier des vivants ne vaut-il pas mieux qu'un mort quel qu'il soit? Mais tel n'est pas le motif qui vous guide. Vous cédez à la terreur d'une majesté qui éblouit vos sens, coupables envers la divinité de lui préférer une puissance humaine. Aussi vous parjurerez-vous plutôt en jurant par tous vos dieux, que par le génie seul de César.
XXIX. Assurez-vous d'abord que ces dieux auxquels vous sacrifiez pour le salut des empereurs, ou de qui que ce soit, peuvent en effet les protéger ou les guérir. Si cela est, traitez-nous en criminels. Mais si ces esprits méchants, anges ou démons, sont capables d'opérer quelque bien, si, après s'être perdus eux-mêmes, ils ont la vertu de sauver, si des condamnés peuvent absoudre, si enfin des morts (vous savez ce qui en est) garantissent les vivants, qu'ils commencent donc par défendre leurs statues, leurs images, leurs temples qui ne

sauraient se passer des gardes que leur donnent les Césars? Et ces statues, ces temples, la matière n'en est-elle pas tirée des mines et des carrières de l'empereur? Leurs édifices sont-ils debout autrement que par la volonté de l'empereur? Plusieurs dieux ont éprouvé sa colère, d'autres se sont ressentis de sa munificence et de ses libéralités. Je le demande, ceux qui sont au pouvoir de l'empereur, qui n'existent que par lui, comment seront-ils les arbitres de sa destinée? comment leur devra-t-il sa conservation, tandis qu'eux-mêmes ils lui sont redevables de la leur.

Voilà donc pourquoi nous sommes criminels de lèse-majesté, parce que nous n'abaissons pas les empereurs au-dessous de la pierre ou du métal qui leur appartient, parce que nous ne nous jouons pas du salut des empereurs en le plaçant dans des mains de plomb. Vous, au contraire, vous vous montrez religieux à leur égard en le cherchant où il n'est pas, en le demandant à des êtres impuissants à l'accorder, plutôt qu'au seul être qui le tient en sa puissance, en faisant une guerre barbare aux Chrétiens qui |309 seuls savent comment il faut le demander, qui seuls, par conséquent, peuvent l'obtenir.

XXX. Nous, Chrétiens, nous invoquons pour le salut des empereurs un Dieu éternel, un Dieu véritable, un Dieu vivant, un Dieu dont les empereurs eux-mêmes doivent redouter la colère plus que celle de tous les dieux réunis. Peuvent-ils ignorer de qui ils tiennent l'empire, comment ils sont entrés dans le monde, qui leur a donné la vie? Ils sentent bien qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui, qu'ils dépendent de lui seul, placés au second rang, les premiers après lui, avant et par-dessus tous les dieux. En effet, supérieurs à tous les hommes vivants, comment ne seraient-ils pas au-dessus de tous les morts? Ils connaissent les bornes de leur pouvoir; ils comprennent qu'ils ne peuvent rien contre celui par lequel ils peuvent tout. Qu'il déclare la guerre au ciel cet empereur en démence, qu'il le traîne captif à son char de triomphe, qu'il mette garnison dans le ciel, qu'il rende le ciel tributaire! Rêverie extravagante! Il n'est grand qu'autant qu'il reconnaît son maître dans le Dieu du ciel. Il appartient, lui aussi, au Dieu de qui relèvent le ciel et toutes les créatures. C'est par lui qu'il est empereur; par lui, qu'avant d'être empereur, il est homme. Il tient sa couronne du Dieu dont il tient la vie. Les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures, la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien, sans ministre qui nous enseigne des formules de prières, parce que chez nous c'est le cœur qui prie, nous demandons pour les empereurs, quels qu'ils soient, une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les armées, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde: enfin tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut ambitionner.

Vœux magnifiques!... Je ne puis les adresser qu'à celui qui a le pouvoir de m'exaucer, parce qu'il est l'unique dispensateur des grâces, parce que je suis le seul qui aie le |310 droit de les obtenir, comme son serviteur, comme son adorateur, prêt à être immolé pour sa loi. Je lui offre la plus précieuse victime qu'il m'a demandée lui-même, la prière partie d'une ame innocente, d'une chair pudique, inspirée par l'Esprit saint. Loin de ses autels quelques grains d'un vil encens, les parfums de l'Arabie, quelques gouttes de vin, le sang d'un bœuf languissant qui appelle la mort: mais, mille fois plus que toutes ces souillures, loin de ses autels une conscience infecte î Une merveille qui m'étonne toujours, c'est que parmi vous les prêtres les plus corrompus choisissent les victimes les plus pures, et que l'on examine plutôt les entrailles des animaux que le cœur des sacrificateurs. Tandis que nous épanchons ainsi notre ame devant Dieu, déchirez-nous, si vous le trouvez bon, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, que vos flammes nous caressent de leurs langues dévorantes, que vos poignards se plongent dans notre gorge, que vos bêtes féroces bondissent sur nous, la seule attitude du Chrétien en prière vous témoigne qu'il est prêt à tout souffrir! Courage donc, zélés magistrats! arrachez à cet homme une ame qui invoque son Dieu pour le salut de l'empereur!... La vérité, le dévouement à Dieu, voilà donc nos crimes!

XXXI. ---- Mais peut-être qu'adroits flatteurs, nous nous retranchons derrière des vœux hypocrites, pour échapper au supplice par l'imposture. ---- En vérité, c'est là un artifice qui nous réussit à merveille. Sans doute, vous croyez et vous nous laissez prouver tout ce que nous voulons! Si cependant vous vous persuadiez que peu nous importe la vie des empereurs, ouvrez nos livres! ils sont la parole de Dieu; nous ne les cachons à personne; différentes circonstances les ont fait passer dans des mains étrangères. Vous y apprendrez qu'il nous est enjoint, par un excès de charité, de prier pour nos ennemis, de souhaiter du bien à nos persécuteurs. Or, quels sont les plus grands ennemis, les plus acharnes persécuteurs des Chrétiens, sinon |311 ceux-là mêmes dont on les accuse d'offenser la majesté? Il y a plus, vous y trouverez cette loi formelle, explicite: « Priez pour les rois, pour les princes, pour les puissances de la terre, afin que vous jouissiez d'une paix parfaite ([5]). » En effet, que l'empire s'ébranle, tous ses membres s'ébranlent avec lui; et nous-mêmes, bien que la multitude nous regarde comme des étrangers, nous nous trouvons nécessairement enveloppés dans ses désastres.

XXXII. D'ailleurs, une raison non moins décisive nous fait une loi de prier pour le salut des empereurs et pour les prospérités de Rome. Ignorons-nous que la dernière catastrophe qui menace l'univers, la clôture suprême du temps avec toutes les calamités qu'elle amènera, n'est suspendue que par le cours de l'empire romain? Demander à Dieu d'ajourner ce lamentable événement, c'est lui demander la prolongation de l'empire. Si nous ne jurons point par le génie des Césars, nous jurons par leur vie, plus auguste que tous les génies qui ne sont que des démons. Nous respectons dans les empereurs les conseils de la Providence qui les a établis chefs des nations. Ils n'ont de pouvoir, nous le savons, que celui que Dieu leur a transmis. Nous lui demandons la conservation d'un être qu'il a lui-même voulu: et c'est là pour nous un grand serment. Quant aux génies, nous les conjurons pour lés chasser des corps qu'ils obsèdent. Mais nous préserve le ciel de jurer par eux, et de leur déférer ainsi un honneur qui n'appartient qu'au Dieu véritable!

XXXIII. Mais pourquoi parler davantage du religieux, sentiment et de la piété chrétienne qui nous lie à l'empereur? Pourrions-nous y manquer envers l'élu de notre Dieu? A ce titre, je le dirai hardiment: César est à nous plus qu'à personne, puisque c'est notre Dieu qui l'a établi ce qu'il est. Je suis donc à même plus qu'un autre de contribuer à sa conservation, non-seulement parce que je la |312 demande à celui qui peut l'accorder, et que je suis dans les conditions nécessaires pour l'obtenir, mais encore parce qu'en abaissant la majesté impériale au-dessous de Dieu, mais de Dieu seul, j'intéresse bien plus sûrement en sa faveur le Dieu auquel je soumets César. Je le fais sujet de Dieu; mais son égal, non. Je ne l'appellerai point. Dieu, et parce que je ne sais pas mentir, et parce qu'il ne me vient point à l'esprit de l'insulter, et parce que lui-même ne voudrait pas s'entendre appeler dieu. Homme, il ne peut que gagner à s'abaisser devant Dieu. C'est bien assez pour lui de porter le titre d'empereur, titre auguste qui lui vient d'en haut. L'appeler dieu, c'est lui dénier sa qualité de César: il ne peut être empereur sans être un homme. Lors même qu'il s'avance environné de gloire sur le char triomphal, on a soin de l'avertir qu'il est mortel. Derrière lui est placé un héraut qui lui crie: Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme. Rien de si flatteur, de si propre à lui donner une haute idée de sa pompe éblouissante, que l'indispensable précaution de lui rappeler la fragilité de son être. Appelez-le dieu, il descend, parce qu'il a la conscience du mensonge: mais qu'il est mille fois plus grand quand on l'avertit de ne pas se croire un dieu!

XXXIV. Auguste, le fondateur de votre empire, ne permettait pas même qu'on le nommât seigneur: c'est le privilège de la divinité. Je consentirais cependant à lui déférer ce titre, pourvu que ce ne soit pas dans le même sens que je le donne à Dieu. Je ne suis point l'esclave de César. Mon unique seigneur, c'est le Dieu tout-puissant, le Dieu éternel, le maître de César, comme le mien. D'ailleurs, il est le père de la patrie; comment en serait-il le seigneur? Un nom qui respire la bonté et l'amour n'est-il pas préférable à un nom qui ne rappelle que des

idées de puissance? Voyez les chefs de famille! ils en sont appelés les pères plutôt que les seigneurs. Le nom de dieu convient bien moins encore à l'empereur. Ce n'est qu'à la plus |313 honteuse comme à la plus funeste flatterie qu'il appartient de le lui décerner. Tandis que vous avez un empereur, irez-vous saluer de ce titre quelqu'un de ses sujets? Par ce sanglant et impardonnable outrage, n'attireriez-vous pas la vengeance de l'empereur sur votre tête, peut-être même sur la tête de celui que vous auriez honoré de ce nom? Commencez par respecter la divinité, si vous voulez ménager à l'empereur sa protection! Cessez d'appeler dieu celui qui ne peut se passer de Dieu! Si cette basse et sacrilège adulation ne rougit pas de son imposture, qu'elle redoute les sinistres présages: c'est conspirer contre la vie de César que de le consacrer dieu avant son apothéose.

XXXV. Les Chrétiens sont donc les ennemis de l'Etat, parce qu'ils ne rendent point à l'empereur des honneurs illusoires, mensongers, sacrilèges; parce que, disciples de la religion véritable, ils célèbrent les jours de fêtes de l'empereur par une joie tout intérieure, et non par la débauche. Grande preuve de zèle, en effet, que d'allumer des feux et de dresser des tables dans les rues, d'étaler des festins par les places publiques, de transformer Rome en vaste taverne, de faire couler des ruisseaux de vin, de courir çà et là en bandes tumultueuses, l'insulte à la bouche, l'impudence sur le front, la luxure dans le regard! La joie publique ne se manifeste-t-elle que par la honte publique? Ce qui viole les bienséances tout autre jour, deviendra-t-il légitime aux fêtes de l'empereur? Ces mêmes lois, qu'en d'autres temps on observe par respect pour César, faudra-t-il les fouler aux pieds pour l'honorer aujourd'hui! La licence et le dérèglement s'appelleront-ils piété? De scandaleuses orgies passeront-elles pour une fête religieuse? Oh! que nous méritons bien la mort, d'acquitter les vœux pour les empereurs, et de participer à l'allégresse générale sans nous départir de la sobriété, de la chasteté, de la modestie! Quel crime, dans un jour consacré au plaisir, de ne pas ombrager nos portes de lauriers, de ne pas allumer des flambeaux en plein midi! La joie |314 populaire a sanctifié le désordre: rien de plus honnête alors que de décorer sa maison de toutes les apparences d'un lieu de prostitution nouvellement ouvert.

Il est à propos maintenant de mettre à nu la sincérité de vos démonstrations pour la seconde majesté, qui fournissent prétexte contre nous à une seconde calomnie. Vous accusez les chrétiens de sacrilège lorsqu'ils refusent, par respect pour la bienséance, pour la modestie et la pudeur, de célébrer avec vous les fêtes des Césars? Examinons de quel côté se trouvent la franchise et la vérité. Il se pourrait que ceux qui nous refusent le nom de Romains et nous déclarent ennemis des empereurs, fussent plus criminels que nous. J'interroge donc les Romains eux-mêmes; je demande à cette immense multitude qui s'agite sur les sept collines, si jamais sa langue, toute romaine qu'elle est, épargna aucun de ses empereurs. Tibre, réponds-moi! parlez, écoles de gladiateurs! Si la nature n'avait recouvert les cœurs que d'une matière transparente, pas un seul dans lequel on ne surprît, comme dans un miroir, à côté des vœux secrets qu'ils nourrissent, les images toujours nouvelles de nouveaux Césars, pour en obtenir les largesses et les distributions accoutumées. Oui, voilà ce qui occupe les Romains, à l'heure même où ils crient:

O ciel! prends sur nos jours pour ajouter aux siens!

Un Chrétien ne connaît pas plus ce langage qu'il ne sait souhaiter un nouvel empereur.

Le peuple, dites-vous, est toujours peuple. ---- Soit. Mais cependant ce sont là des Romains: nous n'avons pas d'ennemis plus acharnés. Mais peut-être que les autres ordres de l'Etat, selon le rang qu'ils y occupent, ont montré une plus religieuse fidélité. Rien d'hostile dans le sénat, ni parmi les chevaliers: dans les camps, à la cour, pas l'ombre d'une conspiration. D'où venaient donc un Cassius, un Niger, un Albinus? d'où venaient ceux qui assassinent |315 César, cachés entre deux bosquets de laurier? ceux qui s'exercent dans les gymnases pour étrangler habilement leurs maîtres; ceux qui forcent le palais à main armée, plus audacieux que les Sigerius et les Parthenius? D'où ils venaient! Ils étaient Romains, si je ne me trompe;

c'est-à-dire que ce n'étaient pas des Chrétiens. Tous, lorsque déjà couvait leur rébellion prête à éclater, sacrifiaient pour le salut de l'empereur, juraient par son génie, simulaient plus ou moins la fidélité, et surtout ne manquaient pas d'appeler les Chrétiens des ennemis publics. Les complices ou les partisans des dernières factions qu'on découvre tous les jours, misérables restes échappés après la moisson de leurs parricides chefs, n'ornaient-ils pas leurs portes de guirlandes? Y en avait-il d'assez fraîches, d'assez touffues pour eux? Quels vestibules brillaient avec plus de pompe sous le feu des illuminations? Ne couvraient-ils pas la place publique de la magnificence de leurs tables? Etait-ce pour prendre leur part de la joie générale? Loin d'eux ce projet! Ils murmuraient des vœux coupables à l'ombre d'une solennité étrangère; et, substituant un nouveau prince à un prince dont ils tramaient la chute, ils consacraient au fond de leur cœur l'image de leur espérance.
Ils ne sont pas moins prodigues de démonstrations ceux qui consultent les astrologues, les aruspices, les augures, les magiciens, sur le salut des empereurs. Quant aux Chrétiens, jamais ils n'ont recours, pas même pour leur propre compte, à des sciences inventées par les anges rebelles et maudits de Dieu. Et d'où peut venir cette curiosité qui interroge et suppute la vie de César, si on ne machine rien contre elle, si on ne souhaite pas qu'elle ait un terme, si du moins on n'attend rien de sa mort? Au fond de l'horoscope du maître et de la personne que l'on aime, il y a une pensée différente: autre est la curiosité du sang, autre la curiosité de l'esclavage.
XXXVI. S'il est donc avéré que ces conspirateurs, qui |316 gardaient le nom de Romains, sont des ennemis publics, ne pourrait-il pas se faire aussi que nous qui passons pour ennemis, et auxquels on refuse le nom de Romains, soyons aussi Romains et rien moins qu'ennemis? Non! la fidélité et le dévouement dus aux empereurs ne consistent pas en témoignages extérieurs, sous le masque desquels la trahison est si habile à se cacher; ils consistent dans les sentiments pacifiques que nous sommes obligés d'entretenir pour tous les hommes comme pour les empereurs. Car ce n'est pas aux empereurs seuls que nous devons vouloir du bien: nous faisons le bien sans acception de personnes, parce que c'est pour nous-mêmes que nous le faisons, sans attendre ni louange, ni récompense d'aucun homme. Notre rémunérateur est Dieu, qui nous a prescrit cette charité universelle qui s'étend à tous indistinctement. Nous sommes pour les empereurs les mêmes que pour nos proches et nos voisins. Vouloir du mal à qui que ce soit, en faire, en dire, en penser même, nous est également interdit. Ce qui n'est point licite contre l'empereur, ne l'est contre personne: ce qui ne l'est contre personne, l'est peut-être encore moins contre celui que Dieu a élevé si haut.
XXXVII. Si, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr? S'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent, pour ne pas leur ressembler, qui nous sera-t-il permis d'offenser? Vous-mêmes, je vous établis juges: combien de fois vous êtes-vous déchaînés contre les Chrétiens, autant pour assouvir vos haines personnelles que pour obéir à vos lois? Combien de fois n'a-t-on pas vu le peuple, sans attendre vos ordres, de son propre mouvement, se ruer précipitamment sur nous, des torches dans les mains, ou armé d'une grêle de pierres? Dans la fureur des bacchanales, on n'épargne pas même les Chrétiens qui ne sont plus. Oui, l'asile de la mort est violé! Du fond des sépulcres où ils dorment, on arrache nos cadavres, quoique déjà méconnaissables, quoique déjà en pourriture, pour mutiler |317 encore et disperser ces lambeaux. Etrange acharnement qui nous poursuit jusque dans le sommeil de la mort! Avez-vous remarqué cependant que nous ayons jamais cherché les représailles? Une seule nuit, et quelques flambeaux, en faudrait-il davantage pour nous assurer une large satisfaction, s'il nous était permis de repousser le mal par le mal? Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine recoure, pour se venger, à des feux allumés par la main des hommes, ni qu'elle s'afflige des épreuves qui la mettent en lumière! Que si, au lieu de conspirer dans l'ombre, nous levions publiquement l'étendard, nous ne manquerions ni de forces, ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes mêmes, quelque nation que ce soit, renfermée, après tout, dans ses limites, est-elle

plus nombreuse qu'une nation qui n'a d'autres limites que l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons l'empire, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos bourgades, vos conseils, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, la place publique; nous ne vous laissons que vos temples. Quelle guerre ne serions-nous pas capables d'entreprendre, même à forces inégales, nous qui nous laissons égorger si volontiers, si, dans notre doctrine, il ne valait pas mieux souffrir la mort que la donner? Sans même prendre les armes, sans nous révolter ouvertement, nous pourrions vous combattre simplement en nous séparant de vous. Que cette immense multitude vînt à vous quitter brusquement pour se retirer dans quelque contrée lointaine, la perte de si nombreux citoyens de toute condition eût décrié votre gouvernement, et vous eût assez punis. Nul doute qu'épouvantés de votre solitude, à l'aspect de ce silence universel, devant cette immobilité d'un monde frappé de mort, vous auriez cherché à qui commander: il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. Maintenant, la multitude des Chrétiens fait que vos ennemis paraissent en petit nombre.
Mais, sans nous, qui vous délivrerait de ces adversaires |318 cachés qui portent le trouble dans vos ames aussi bien que dans vos santés, je parle de ces démons que nous chassons sans intérêt, sans récompense? Il suffirait, pour notre vengeance, de vous laisser librement à la merci de ces esprits immondes. Et vous, sans nous tenir compte de cet important service, sans réfléchir que, loin de vous être nuisibles, nous vous sommes nécessaires, vous nous traitez en ennemis! Nous, les ennemis du genre humain! Si nous sommes ennemis, nous ne le sommes que de l'erreur.
XXXVIII. Il fallait donc inscrire du moins parmi les factions innocentes et permises une religion à laquelle on ne peut rien reprocher de ce qui rend les autres factions si redoutables. Qu'on les proscrive celles-là, dans l'intérêt des mœurs publiques, pour prévenir les déchirements des partis, pour empêcher que les comices, que le sénat, que vos spectacles ne soient troublés par le choc des rivalités et des cabales, surtout à une époque où l'on vend jusqu'à ses violences, à la bonne heure! Mais nous, si indifférents pour la gloire du monde, si désintéressés dans ses grandeurs, nous ne savons ce que c'est que former des ligues: nous demeurons toujours étrangers aux affaires publiques. Le monde, voilà notre république à nous. Nous renonçons sans peine à vos spectacles, aussi bien qu'au principe qui les a produits: nous avons en horreur la superstition, qui en est la mère: bien plus, nous nous éloignons avec mépris de tout ce qui s'y passe. Nous n'avons rien de commun avec les extravagances du cirque, avec les obscénités du théâtre, avec les jeux barbares de l'arène, avec la frivolité des gymnases. N'a-t-il pas été permis aux disciples d'Epicure d'imaginer ce qu'il leur a plu? En quoi vous offensons-nous quand nous adoptons d'autres joies que les vôtres? Et si nous voulions vous sevrer de tout divertissement, à nous le dommage, il me semble; vous n'y entrez pour rien. Nous condamnons vos plaisirs, soit; mais vous goûtez aussi peu les nôtres.
XXXIX. A quoi donc s'occupe la faction chrétienne? |319 Je vais l'exposer. Après l'avoir défendue contre la calomnie, au mal qu'on lui impute opposons le bien qui s'y trouve. Unis ensemble par le nœud d'une même foi, d'une même espérance, d'une même morale, nous ne faisons qu'un corps. Saintement ligués contre Dieu, nous l'assiégeons de nos prières, afin de lui arracher par une violence toujours agréable ce que nous lui demandons. Nous l'invoquons pour les empereurs, pour leurs ministres, pour toutes les puissances, pour l'état présent du siècle, pour la paix, pour l'ajournement de la catastrophe dernière. Nous nous assemblons pour lire les Ecritures, où nous puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissements dont nous avons besoin. Cette sainte parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre confiance, resserre de plus en plus la discipline en inculquant le précepte. C'est là que se font les exhortations et les corrections, là que se prononcent les censures au nom de Dieu. Assurés que nous sommes toujours en sa présence, nous jugeons avec maturité, et c'est un terrible préjugé pour le jugement futur, que d'avoir mérité d'être banni de la communion des prières, de nos assemblées et de tout ce saint commerce. Des vieillards recommandables

président; ils parviennent à cette distinction, non par argent, mais par le témoignage d'un mérite éprouvé. Rien de ce qui concerne les choses de Dieu ne s'achète; si l'on trouve chez nous une sorte de trésor, nous n'avons pas à rougir d'avoir vendu la religion pour l'amasser. Chacun apporte tous les mois son modique tribut, lorsqu'il le veut, s'il le peut, et dans la mesure de ses moyens; personne n'y est obligé: rien de plus libre, de plus volontaire que cette contribution. C'est là comme un dépôt de piété qui ne se consume point en débauches, en festins, ni en stériles prodigalités; il n'est employé qu'à la nourriture des indigents, aux frais de leur sépulture, à l'entretien des orphelins délaissés, des domestiques cassés de vieillesse, des malheureux naufragés. S'il y a des Chrétiens |320 condamnés aux mines, relégués dans les îles ou détenus dans les prisons, uniquement pour la cause de Dieu, la religion qu'ils ont confessée les nourrit de ses aumônes.
Il est vrai que l'exercice de cette charité a fourni contre nous de nouvelles armes à la calomnie. «Voyez, s'écrie-t-on, comme ils s'aiment! » car, pour nos censeurs, ils se. haïssent mutuellement. « Voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres! » Pour eux, s'ils sont disposés à quelque chose, c'est plutôt à s'entre-égorger. Quant au nom de frère que nous nous donnons, ils le décrient, parce que chez eux les noms de parenté ne sont que des expressions trompeuses d'attachement. Cependant nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, la mère commune du genre humain. Il est vrai que vous êtes de mauvais frères; à peine êtes-vous des hommes. De véritables frères, ceux qui méritent ce titre, sont ceux qui reconnaissent pour père le même Dieu, qui ont reçu les effusions du même esprit de sainteté, qui, sortis du même sein de l'ignorance, se sont inclinés avec transport devant le soleil de la vérité.
Mais peut-être que l'on nous conteste notre légitimité, ou parce que notre union fraternelle ne retentit jamais sur vos théâtres, ou parce que nous vivons en commun et en frères des mômes biens qui chez vous arment le frère contre le frère. Fondus les uns dans les autres par un saint mélange, nous ne faisons aucune difficulté de partager nos biens; tout est commun dans notre société, hormis les femmes. Nous sommes divisés d'avec les autres hommes par le seul point qui les unit; non-seulement ils usurpent la couche conjugale de leurs amis, ils leur ouvrent complaisamment la leur, à l'imitation sans doute de leurs sages les plus vantés, d'un Socrate chez les Grecs, d'un Caton chez les Romains, qui abandonnèrent à leurs amis des femmes qu'ils avaient épousées, afin qu'elles leur donnassent des enfants dont ils ne seraient pas les pères. Etait-ce malgré elles? j'en doute fort. Indignement prostituées par leurs |321 propres maris, pouvaient-elles se montrer bien jalouses de la chasteté conjugale? O sagesse attique! ô gravité romaine! un philosophe, un censeur donner leçon d'impudicité!
Quelle merveille que les Chrétiens, avec la tendre charité qui les anime, aient des banquets communs? Car vous accusez aussi nos modestes repas non-seulement d'infamie, mais encore de luxe. C'est apparemment pour nous que Diogène disait: « Les Mégariens mangent comme s'ils devaient mourir le lendemain; ils bâtissent comme s'ils ne devaient jamais mourir. » Mais on voit bien mieux une paille dans l'œil d'autrui qu'une poutre dans le sien. Quoi! l'air est infecté des repas de tant de tribus, de curies, de décuries! A chaque festin des Saliens, nouvel emprunt! Il faut de longs et pénibles calculs pour supputer les frais des festins en l'honneur d'Hercule. On choisit les plus habiles cuisiniers pour les Apaturies, les Dionysies et les mystères de l'Attique. La fumée des soupers de Sérapis éveille les gardes préposés à l'incendie, et l'on ne parle que de la magnificence de nos banquets!
Le nom qu'ils portent en indique le caractère: on les appelle *agapes*, d'un mot grec qui signifie *charité.* Si coûteux qu'on les suppose, une dépense faite au nom de la piété se convertit en gain; par là, en effet, nous soulageons les pauvres. Nous ne rassemblons point comme vous une tourbe de parasites qui trouvent glorieux de vendre leur liberté, et viennent s'engraisser à vos tables au prix de mille avanies. Nous traitons les indigents comme des hommes sur qui la divinité attache ses regards avec plus de complaisance.

Si le motif de nos repas n'a rien que d'honnête, jugez de tout ce qu'on y fait par l'esprit de religion qui y préside. On n'y souffre rien de bas, rien d'immodeste; on ne touche aux aliments qu'après avoir nourri son ame par la prière. On mange autant que la faim l'exige; on boit comme il convient à des hommes sobres et chastes; on se rassasie |322 comme devant se relever pour prier Dieu pendant la nuit; on converse comme sachant que Dieu écoute. Après qu'on s'est lavé les mains et que les flambeaux sont allumés, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu, qu'il tire des saintes Ecritures, ou qu'il compose lui-même: c'est l'épreuve de sa tempérance. Le repas se termine comme il a commencé, par la prière. On sort de là, non pour courir les rues en bandes tumultueuses, non pour se provoquer au désordre, à l'insolence, au meurtre, mais avec modestie, avec pudeur; on sort d'une école de vertu plutôt que d'un souper.

Condamnez, proscrivez nos assemblées si elles ont quelque ressemblance avec les assemblées dangereuses et criminelles, si on peut leur adresser les mêmes reproches qu'aux factions ordinaires. Mais quand y avons-nous concerté quelque perfide complot? Réunis ou séparés, dans le secret de nos maisons ou bien tous ensemble, nous sommes toujours les mêmes, n'offensant personne, ne contristant personne.

XL. Une assemblée d'hommes de bien, d'hommes chastes, probes et vertueux, n'est point une faction, c'est un sénat. Le nom de faction convient à ceux qui soufflent la haine contre ces hommes religieux, qui demandent à grands cris le sang de l'innocence, qui couvrent leur animosité du misérable prétexte que les Chrétiens sont la cause de toutes les calamités publiques. Que le Tibre monte sur les remparts, que le Nil oublie de monter sur les campagnes, qu'un ciel d'airain se ferme, que la terre tremble, qu'il survienne une famine, une mortalité, aussitôt: *Les Chrétiens au lion!* Quoi! pour un seul lion un peuple de Chrétiens! Mais répondez-moi, je vous prie. Avant Tibère, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ, les villes et le monde entier n'avaient-ils pas essuyé les plus grands désastres? Ouvrez l'histoire: les îles d'Hiérannape, de Délos, de Rhodes et de Cos, englouties avec des milliers |323 d'habitants; la plus grande partie de l'Asie ou de l'Afrique envahie, au rapport de Platon, par les irruptions de la mer Atlantique; la mer de Corinthe mise à sec par un tremblement de terre; la Lucarne détachée de l'Italie par la violence des flots, et formant l'île de Sicile: de tels changements dans la face du globe ont-ils pu survenir sans entraîner une foule de victimes? Où étaient alors, je ne dirai pas les Chrétiens, ces contempteurs de vos dieux, où étaient vos dieux eux-mêmes lorsque le déluge a submergé toute la terre, ou du moins les plaines, comme l'a prétendu Platon? Les villes où ils sont nés, où ils sont morts, celles même qu'ils ont bâties, prouvent assez qu'ils sont postérieurs au déluge: autrement elles ne subsisteraient point aujourd'hui.

L'essaim des Juifs, d'où les Chrétiens tirent leur origine, n'était pas encore sorti de l'Egypte pour aller s'abattre et se fixer dans la Palestine, lorsqu'une pluie de feu consuma, sur les frontières de cette contrée, Sodome et Gomorrhe. Cette terre ravagée exhale encore l'odeur de l'incendie. Si quelques fruits croissent péniblement sur ses arbres, végétation trompeuse à l'œil, ils tombent en cendres sous la main qui les touche.

La Tuscie et la Campanie ne se plaignaient pas des Chrétiens lorsque Vulsinie disparut sous les flammes du ciel, et Pompéia sous la lave de sa montagne. Personne n'adorait à Rome le vrai Dieu lorsqu'Annibal, après la sanglante journée de Cannes, mesurait par boisseaux les anneaux romains. Tous vos dieux sans exception étaient adorés de vous tous, lorsque les Gaulois campèrent sur le Capitole. Pour abréger, les villes n'ont jamais essuyé de désastres que les temples ne les aient partagés: d'où je conclus que vos dieux n'ont pas déchaîné des tempêtes qui les ont emportés eux-mêmes.

De tout temps la race humaine n'a cessé de provoquer la vengeance du Très-Haut, soit en négligeant son culte, soit en fermant les yeux au soleil de justice qui avait laissé |324 échapper quelques-uns de ses rayons, soit en se forgeant des dieux pour les adorer; et faute de chercher

l'auteur de l'innocence, le juge et le vengeur du crime, elle s'est roulée dans la fange du vice et du désordre. En le cherchant, elle l'eût connu; en le connaissant, elle l'eût adoré; en l'adorant, elle eût éprouvé sa clémence au lieu d'irriter sa colère. Le même Dieu dont les hommes ont ressenti la vengeance avant qu'il y eût des Chrétiens, les châtie encore aujourd'hui. C'était lui qui leur prodiguait ses dons avant qu'ils se créassent des dieux chimériques. Pourquoi les calamités présentes ne partiraient-elles pas de la main bienfaitrice dont ils ont méconnu les bienfaits? Ingratitude justiciable de Dieu, puisqu'elle s'attaque à Dieu.
Si cependant nous comparons les catastrophes antiques avec celles de nos jours, nous reconnaîtrons que les hommes sont traités avec moins de rigueur depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde. A dater de cette époque, l'innocence a balancé le crime, la terre a eu des intercesseurs auprès de Dieu. Que les pluies d'hiver et d'été, taries dans les deux, amènent la sécheresse, que l'année s'offre menaçante et pleine de terreurs, vous remplissez les bains et les cabarets, les mauvais lieux regorgent, vous sacrifiez à Jupiter, vous ordonnez au peuple de demander de l'eau, pieds nus; vous cherchez le ciel au Capitole, vous attendez que la pluie s'épanche des voûtes du temple. Mais la demander à Dieu, mais tourner vos regards vers le ciel, vous n'y songez pas! Pour nous, exténués par le jeûne et les austérités, purifiés par la continence, sevrés de tous les plaisirs, prosternés sous le sac et la cendre, nous désarmons la colère du ciel; et lorsqu'enfin nous avons arraché la miséricorde, à Jupiter les actions de graces!
XLI. C'est donc vous qui êtes à charge au monde; c'est vous qui, méprisant le vrai Dieu pour adorer de vains simulacres, attirez sur l'empire les malheurs qui l'accablent. Là où il y a vengeance, l'attribuerai-je à celui |325 qu'offense le mépris, ou bien à ceux qui reçoivent les hommages? En vérité, il y aurait de leur part comble d'injustice, si, pour se venger des Chrétiens qui les outragent, ils enveloppaient dans les mêmes désastres leurs propres adorateurs, confondant ainsi des hommes qui se ressemblent si peu.
« ---- Eh bien! vous écriez-vous, nous rétorquons la difficulté contre vous-mêmes: votre Dieu souffre que ses fidèles serviteurs soient punis de nos sacrilèges! »
Entrez mieux dans la sagesse et l'économie de la divine Providence, et alors vos objections finiront. Dieu, qui a renvoyé après la fin du monde le jugement éternel de tous les hommes, ne précipite point avant ce terme la séparation qui sera la suite du jugement. Jusqu'à cette époque décisive, indulgence paternelle, ou sévère censure, il paraît traiter les hommes de la même façon. Il permet que les infidèles partagent les biens de ses serviteurs, que ses serviteurs soient associés aux maux des infidèles, vaste communauté où rien de ce qui arrive n'est étranger à ses membres. Instruits par lui-même de ses décrets, nous aimons sa bonté, nous redoutons sa rigueur. Pour vous, vous méprisez l'une et l'autre; d'où il suit que tous les maux, qui sont pour vous de véritables punitions, ne sont pour nous que des avertissements. Nous ne nous plaignons point, parce que notre intérêt unique dans ce monde, c'est d'en sortir nu plus tôt. D'ailleurs, l'ignorons-nous? ce sont vos crimes qui attirent sur la terre les fléaux du ciel, et quoiqu'ils nous atteignent en partie, membres que nous sommes de la société commune, nous voyons avec joie l'accomplissement des oracles divins qui affermissent notre foi et notre espérance. Si, au contraire, il était vrai que ces dieux, objets de votre culte, vous envoyassent à cause de nous ce déluge de calamités, comment pourriez-vous adorer encore des dieux si ingrats, si injustes, qui devraient vous garantir de tout mal, et vous combler de faveurs, en haine des Chrétiens? |326
XLII. On nous fait encore un autre reproche. On prétend que nous sommes des membres inutiles à l'Etat. ----Comment cela, de grace? Nous vivons au milieu de vous, nous avons la même nourriture, les mêmes vêtements, les mêmes meubles, les mêmes besoins. Nous ne sommes point des brachmanes, des gymnosophistes de l'Inde qui nous enfoncions dans les forêts et nous bannissions de la vie. Nous ne manquons jamais de payer à Dieu le tribut de reconnaissance qui lui est dû comme au maître et au Créateur de l'univers. Pas une œuvre de

ses mains que nous rejetions. Seulement, nous sommes en garde contre l'excès et contre l'abus. Jetés avec vous dans toutes les nécessités de la vie, comme vous, nous fréquentons le Forum, les marchés, les bains, les foires, les boutiques, les hôtelleries. Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons, nous exerçons par conséquent les mêmes arts, nous louons nos bras pour votre usage. Que l'on m'explique donc à quel titre nous sommes inutiles à l'Etat, quand nous ne vivons qu'avec vous et pour vous? Si je n'assiste point à vos cérémonies, en suis-je moins homme ces jours-là? Je ne me baigne point durant les nuits des Saturnales, pour ne pas perdre et le jour et la nuit; mais je ne m'en baigne pas moins à une heure convenable, qui ne puisse me glacer le sang, et sans risque pour ma santé. Il sera bien assez temps après ma mort d'être pâle et raide au sortir de l'eau. Je ne mange point en public aux fêtes de Bacchus, pareil à ces gladiateurs condamnés aux bêtes, qui font leur dernier repas: mais, quelque part que je mange, on me sert les mêmes aliments qu'à vous. Je n'achète point de couronnes de fleurs, mais j'achète des fleurs. Que vous importe pour quel usage? Je les aime mieux libres et flottantes, que captives dans un bouquet, ou courbées en couronnes. Les couronnes même, je les approche du nez. J'en demande pardon à ceux qui ont leur odorat dans les cheveux. Nous n'allons point à |327 vos spectacles; mais quand j'ai envie de ce qui s'y vend, je l'achète plus volontiers sur la place publique. Nous n'achetons pas d'encens, il est vrai: si les Arabes s'en plaignent, les Sabéens répondent, en revanche, qu'ils nous vendent leurs aromates à un plus haut prix et en plus grande quantité pour ensevelir nos morts, que vous n'en perdez à enfumer vos dieux.
---- Du moins, ajoutez-vous, on ne saurait nier que les revenus de nos temples ne baissent tous les jours. Qui est-ce qui met encore dans les troncs?
C'est que nous ne pouvons suffire à l'entretien de tant d'hommes et de dieux à la mendicité, et que nous ne croyons devoir donner qu'à ceux qui demandent. Que Jupiter tende la main, nous lui donnerons. On sait que notre charité fait plus d'aumônes dans les rues, que votre religion d'offrandes dans ses temples. Quant aux contributions publiques, elles rendent graces de ce qu'il y a des Chrétiens au monde, parce que les Chrétiens les acquittent sans fraude, avec cette probité consciencieuse, qui s'abstient du bien d'autrui; tandis que vous, si l'on examinait tout ce que vous dérobez au fisc par l'infidélité et la supercherie de vos déclarations, on reconnaîtrait que le seul article sur lequel vos accusations aient quelque fondement, est plus que compensé par tous les autres.
XLIII. Avouons-le cependant! Quelques hommes ne sont que trop fondés à se plaindre qu'il n'y ait rien à gagner avec les Chrétiens. Et qui sont-ils? A leur tête, les fauteurs de la débauche publique, les complices de cette infâme profession, les ravisseurs, les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les astrologues. Gain immense que de refuser toute occasion de gain à ces gens-là! Mais s'il était vrai que notre secte vous causât quelque préjudice, convenez que par ses secours, elle vous en dédommage amplement. Comptez-vous pour rien d'avoir parmi vous des hommes, je ne dis plus qui chassent les démons, qui, le front dans la poussière, invoquent |328 pour vous le vrai Dieu, mais du moins de qui vous n'avez rien à redouter?
XLIV. Une perte immense, une perte irréparable pour l'Etat, à laquelle cependant pas un regard ne s'arrête, c'est la disparition de tant d'hommes vertueux et irréprochables, qu'on persécute, qu'on immole tous les jours. Nous prenons à témoin vos registres, vous qui jugez tous les jours les prisonniers, et imprimez la flétrissure par vos sentences. Parmi cette foule d'assassins, de voleurs, de sacrilèges, de suborneurs traînés devant vos tribunaux, se trouve-t-il un seul Chrétien? Ou, parmi ceux qui vous sont déférés comme Chrétiens, s'en rencontre-t-il un seul coupable d'aucun de ces crimes? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons; des vôtres que s'engraissent les bêtes féroces, des vôtres que retentissent les mines; des vôtres que sortent ces troupeaux de criminels destinés à repaître la curiosité publique. Là, pas un Chrétien, ou bien il n'est que Chrétien: est-il autre chose, il a cessé d'être Chrétien.

XLV. A nous seuls donc, oui, à nous seuls l'innocence! Qu'y a-t-il là qui doive vous surprendre? L'innocence est pour nous une nécessité, une impérieuse nécessité. Nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même qui en est un maître parfait: nous la gardons fidèlement, ordonnée qu'elle est par un juge qu'on ne saurait mépriser. Vous, ce sont des hommes qui vous l'ont enseignée; ce sont des hommes qui vous l'ont ordonnée. De là vient que vous ne pouvez ni la connaître comme nous, ni appréhender comme nous de la perdre. Eh! peut-on compter sur les lumières de l'homme pour connaître la vertu véritable, sur son autorité pour la faire pratiquer? Lumières qui égarent! autorité que l'on méprise! D'ailleurs quel est le code le plus sage, de celui qui dit: Vous ne tuerez point; ou de celui qui étouffe la colère? Lequel est le plus parfait, ou de condamner l'adultère, ou de ne pas permettre la simple concupiscence des |329 yeux? Lequel creuse avec plus de sagacité et plus profondément dans le cœur humain, de celui qui interdit l'action mauvaise, ou de celui qui interdit la parole malveillante; de celui qui défend le mal, ou de celui qui défend les représailles? Et remarquez-le bien, ce que vos lois renferment de bon, elles l'ont emprunté à une loi plus ancienne, à la loi divine! Je vous ai parlé plus haut de l'antiquité de Moïse. Mais, encore une fois, ô impuissance des lois humaines! presque toujours le coupable leur échappe, soit que le crime s'enveloppe d'impénétrables ténèbres, soit que la passion ou la nécessité les brave. Si elles atteignent, comment punissent-elles? par un supplice nécessairement court, puisqu'il meurt avec la vie. Telle est la raison par laquelle Epicure se riait de la torture et de la douleur. Légères, disait-il, elles sont aisées à supporter; violentes, elles ne durent pas. Il n'en va pas ainsi des Chrétiens. Vivant sous l'œil scrutateur auquel rien n'échappe, avant toujours à la pensée les flammes éternelles qu'il faut éviter, nous avons raison de dire que nous seuls allons au-devant de la vertu; et parce que nous la connaissons parfaitement, et parce qu'il n'y a ni ombre, ni ténèbres pour notre juge, et parce qu'un avenir, non pas limité à quelques années, mais un avenir éternel, nous environne de ses terreurs. Nous craignons l'Etre souverain que doit craindre celui qui juge des hommes tremblant devant lui; nous craignons Dieu, et non le proconsul.

XLVI. ----Je crois avoir justifié les Chrétiens de tous les crimes que leur imputent des accusateurs altérés de leur sang. J'ai tracé sans le moindre déguisement, le tableau de notre religion. L'autorité et l'ancienneté de nos Ecritures, la confession des puissances invisibles elles-mêmes, voilà mes preuves. Si quelqu'un entreprend de me réfuter, qu'il laisse là les artifices du langage: qu'il réponde avec la franchise et la simplicité dont je lui ai donné l'exemple. |330

Mais l'incrédulité, convaincue par ses rapports journaliers avec nous, de l'excellence du Christianisme, se retranche à dire qu'il n'a rien de divin, que c'est là une secte de philosophie comme les autres. Les philosophes, nous dit-on, enseignent comme vous, professent comme vous l'innocence, la justice, la patience, la sobriété et la chasteté.

Pourquoi donc, si notre doctrine est semblable à la leur, ne nous est-il pas permis de la profecser impunément comme eux? S'ils appartiennent à une secte semblable à la nôtre, pourquoi ne les condamnez-vous pas aux mêmes choses qui, repoussées par nous, nous envoient à l'échafaud? Montrez-moi le philosophe que l'on ait jamais contraint de sacrifier aux idoles, de jurer par les dieux, ou d'allumer follement des flambeaux en plein midi? Tout est permis aux philosophes. Ils détruisent ouvertement le culte public; ils déclament contre vos superstitions, et vous le souffrez! Vous leur décernez des récompenses, vous leur élevez des statues avec la même facilité qui nous condamne aux bêtes. Sagesse que j'approuve! Ils prennent le nom de philosophes, et non pas de Chrétiens! Or, le nom de philosophe ne met pas en fuite les démons. Que dis-je? Les philosophes placent les démons au second rang après les dieux. On connaît le mot favori de Socrate: « Si mon génie le permet. » Ce même sage, qui du moins entrevoyait la vérité, puisqu'il niait tous ces dieux chimériques, ordonna bien cependant, à la veille de mourir, qu'on sacrifiât un coq à Esculape, sans doute par

reconnaissance pour son père Apollon, dont l'oracle l'avait déclaré le plus sage de tous les hommes. Quelle étourderie dans Apollon! Il proclamait la sagesse d'un homme qui ne reconnaissait pas les dieux!

Plus la vérité soulève de haines, plus celui qui la professe sans déguisement révolte les esprits. Mais un secret infaillible pour plaire à ceux qui la persécutent, c'est de l'altérer et de l'affaiblir. Ainsi font les philosophes, qui |331 affectent d'aimer la vérité, et qui la corrompent, parce qu'ils ne poursuivent qu'un fantôme de gloire. Les Chrétiens, au contraire, uniquement occupés de leur salut, recherchent nécessairement la vérité, et la professent franchement: tant il est vrai qu'il ne faut pas songer à comparer les philosophes aux Chrétiens, soit pour la doctrine, soit pour les mœurs.

Lorsque Crésus interrogea Thales, ce prince des physiciens, que put-il lui répondre de positif sur la divinité, après avoir frustré son espérance par de longs délais? Chez les Chrétiens, l'artisan le plus obscur connaît Dieu, le fait connaître aux autres, satisfait à toutes les questions sur l'auteur de l'univers: tandis que Platon nous affirme qu'il est difficile de découvrir le maître de la nature, plus dangereux encore de le divulguer à la multitude.

Les philosophes prétendraient-ils nous le disputer pour la chasteté? Je lis dans l'arrêt de mort de Socrate: Condamné comme corrupteur de la jeunesse. Jamais on ne reprochera à un Chrétien des attentats contre la nature. Diogène ne rougissait pas de ses rapports avec la courtisane Phryné; Speusippe, disciple de Platon, fut surpris et tué dans un adultère. Un Chrétien ne connaît de femme que la sienne. Démocrite, se crevant les yeux de sa propre main parce qu'il ne pouvait maîtriser le tumulte de ses sens à l'aspect d'une femme, ni contenir sa douleur si ses impudiques désirs avaient été trompés, publie assez son incontinence par la punition qu'il s'impose. Un Chrétien garde ses yeux et ne les fixe jamais sur aucune femme: son cœur est aveugle pour la volupté. Parlerai-je de la modestie? Je vois Diogène fouler de ses pieds couverts de boue l'orgueil de Platon, par un orgueil plus insolent encore. Un Chrétien est humble, même avec le pauvre. S'agit-il de modération? Pythagore veut régner sur les Thuriens, Zenon sur les Priéniens. Un Chrétien ne brigue pas même l'édilité. Faut-il en venir à l'égalité d'ame? Lycurgue se laisse mourir de faim |332 parce que les Lacédémoniens avaient changé quelque chose à ses lois. Un Chrétien rend grâces aux bourreaux qui l'ont condamné. Si je compare la bonne foi, Anaxagore nie le dépôt qui lui a été confié par ses hôtes: la bonne foi des Chrétiens est vantée par les païens eux-mêmes. Si je considère la bonté, Aristote chasse son ami Hermias du poste qu'il occupait. Un Chrétien n'humiliera point son ennemi. Le même Aristote flatte bassement Alexandre pour le gouverner; Platon se vend à Denys le Tyran, pour être admis aux délices de sa table; Aristippe, sous la pourpre et sous le masque de la gravité, s'abandonne à la débauche; Hippias est tué dans ses tentatives pour opprimer sa patrie: jamais un Chrétien ne s'est rien permis contre l'Etat, pas même pour venger les Chrétiens, quelques persécutions qu'ils aient subies.

On nous objectera peut-être qu'il en est aussi parmi nous qui s'affranchissent des règles de notre discipline. On oublie d'ajouter que, ceux-là, nous ne les regardons plus comme des Chrétiens; mais les philosophes, après tant de crimes et de bassesses, conservent parmi vous le nom et les honneurs de sages. Quel rapport existe-t-il donc entre un philosophe et un Chrétien? entre un disciple de la Grèce et un disciple du ciel? entre un homme qui poursuit une vaine gloire, et un homme exclusivement occupé de son salut? entre un homme qui parle en sage, et un homme qui vit en sage? entre un homme habile à détruire, et un homme qui ne sait qu'édifier? Comment pouvez-vous comparer le partisan de l'erreur avec son antagoniste? le corrupteur de la vérité avec son vengeur? celui qui la dérobe, et celui qui en est le possesseur et le gardien le plus antique? Encore une fois, entre ces deux hommes, où sont les points de contact?

XLVII. L'antiquité' de nos livres saints, établie précédemment, vous inclinera à les regarder comme le trésor où vos sages sont venus puiser leurs richesses. Si je ne craignais de grossir

démesurément cet ouvrage, la |333 démonstration ne serait pas difficile. Quel est le poète, quel est le sophiste qui ne se soit abreuvé de cette vérité aux sources des prophètes? C'est à ces fontaines sacrées que les philosophes ont désaltéré leur soif. Comme ils se sont couverts de quelques-unes de nos dépouilles, on les compare aux Chrétiens. Voilà pourquoi, j'imagine, la philosophie a été chassée par quelques Etats, tels que Thèbes, Lacédémone, Argos. Ces hommes, passionnés uniquement pour la gloire et l'éloquence, s'efforcèrent d'atteindre à l'élévation de nos Ecritures. Venaient-ils à y rencontrer quelques-unes des maximes favorables à leurs vues, et capables d'éveiller la curiosité, ils se les appropriaient et les accommodaient à leur fantaisie. N'y reconnaissant pas le caractère divin dont elles sont empreintes, ils ne se faisaient pas scrupule de les altérer en les dérobant; d'ailleurs leur intelligence était fermée à la plupart de ces passages mystérieux, voilés pour les Juifs eux-mêmes, à qui ces livres appartenaient. L'orgueil humain, en révolte contre la vérité simple et sans ornement qu'il ne pouvait ni goûter, ni croire, corrompit cette majestueuse simplicité par le mélange de ses conjectures et l'extravagance de ses inventions. Ainsi, au lieu d'enseigner le dogme de l'unité de Dieu tel qu'il l'avait trouvé, il disputa sur la nature, sur les attributs, sur la demeure de l'Etre souverain. Les platoniciens croient que Dieu n'a point de corps; les stoïciens soutiennent qu'il a un corps. Epicure le compose d'atomes, et Pythagore de nombres; Heraclite trouve son principe dans la matière ignée. Ecoutez les disciples de Platon! La providence gouverne les choses du monde. Que dit Epicure? Dieu végète immobile, engourdi, dans un éternel repos, absent de la terre. Les stoïciens le supposent hors du monde, qu'il meut comme le potier tourne sa roue; les platoniciens le placent dans le même monde qu'il régit, comme le pilote conduit son vaisseau. S'accorderont-ils davantage sur le monde? A-t-il commencé? est-il éternel? doit-il finir? subsistera-t-il toujours? Ils ne savent que résoudre. Même incertitude sur la |334 nature de l'ame. Elle est divine et éternelle, selon les uns, mortelle et corruptible, selon les autres. Chacun ajoute ou retranche à sa fantaisie.

Mais pourquoi nous étonner que les philosophes, avec leurs imaginations, aient défiguré les croyances primitives, puisque de nos jours des hommes, sortis de cette semence, ont corrompu sous un mélange adultère les nouveaux livres des Chrétiens, en y interpolant avec des dogmes arbitraires, des opinions philosophiques, et ont ouvert sur cette route large et droite mille sentiers tortueux, labyrinthe inextricable? Ceci, je ne l'insinue qu'en passant, de peur que le grand nombre de sectes qui divisent le Christianisme ne fournisse un nouveau prétexte de nous comparer aux philosophes, et que les divergences de leurs doctrines ne se confondent avec la vérité de notre religion.

A tous ces corrupteurs de l'Evangile, nous opposons l'argument invincible de la prescription; que la seule religion véritable est celle qui, enseignée par Jésus-Christ, nous a été transmise par ses disciples. Tous les novateurs ne sont venus qu'après. C'est dans la vérité même, qu'à la suggestion des esprits trompeurs, ils ont cherché des matériaux pour bâtir l'échafaudage de leurs erreurs sur les ruines de la vérité. Eux seuls ont infecté notre salutaire doctrine par un alliage impur; eux seuls ont mêlé à nos saintes croyances des fables qui en infirment l'autorité par un faux air de ressemblance avec elles, et s'infiltrent dans les esprits crédules. Qu'arrive-t-il alors? On ne sait s'il faut croire les Chrétiens, par la raison qu'il ne faut croire ni les poètes, ni les philosophes; ou bien s'il faut ajouter foi aux poètes et aux philosophes, sous le prétexte que les Chrétiens ne méritent pas d'être crus. Aussi, que nous proclamions le jugement à venir de Dieu, on se moque de nos prédications, parce que les poètes et les philosophes ont imaginé un tribunal dans les enfers! Menaçons-nous de feux souterrains, trésor de colère destiné au châtiment du |335 crime? Quels longs éclats de rire! La fable aussi fait couler un fleuve de feu dans le séjour des morts. Parlons-nous du paradis, ce lieu de voluptés divines, préparé pour recevoir les ames des saints, et séparé de notre globe par une portion de la zone de feu? Les Champs-Elysées se sont emparés de tous les esprits. Je le demande, qui a pu inspirer aux poètes et aux philosophes des fictions si semblables à nos mystères, sinon nos mystères eux-

mêmes, d'ailleurs beaucoup plus anciens? A nos mystères donc la foi et la certitude, puisque l'on croit même ce qui n'en est que l'ombre et l'image! Dira-t-on que les poètes et. les philosophes ont l'honneur de l'invention? Voilà nos mystères devenus l'image de ce qui leur est postérieur, ce qui va contre l'essence des choses. Jamais l'ombre ne marche avant le corps, ni la copie avant l'original.

XLVIII. Poursuivons! Qu'un philosophe soutienne, comme Labérius le dit d'après les principes de Pythagore, qu'après la mort le mulet est converti en homme, la femme en couleuvre; qu'il mette en œuvre tout l'art du raisonnement pour accréditer ce dogme, ne réussira-t-il point à vous séduire? N'ira-t-il point jusqu'à vous persuader de vous abstenir de la chair des animaux, parce qu'en mangeant de quelque bœuf, vous pourriez bien manger un de vos ancêtres? Mais qu'un Chrétien vous affirme que l'homme ressuscitera de l'homme, que Caius renaîtra Caius, la populace aussitôt de le charger de coups; les coups ne suffiront point; elle s'armera de pierres pour le lapider. Si cependant il y a quelque fondement à l'opinion que les ames humaines retournent dans les corps, pourquoi ne reviendraient-elles pas animer les mêmes corps, puisque ressusciter, c'est redevenir ce que l'on était? Séparées du corps, elles ne sont plus ce qu'elles avaient été, car elles n'ont pu devenir ce qu'elles n'étaient pas, qu'en cessant d'être ce qu'elles avaient été.

Je perdrais trop de précieux moments, et j'apprêterais à rire, si je voulais examiner ici en quelle sorte de bête |336 chacun devrait être transformé. Il vaut bien mieux poursuivre cette apologie, et faire remarquer qu'il est bien plus conforme à la raison de croire que chaque homme redeviendra ce qu'il avait été, individu pour individu, et que la même ame animera de nouveau le même corps, quoique peut-être la ressemblance extérieure ne soit pas absolument la même. La résurrection ayant sa cause dans le jugement dernier, il s'ensuit que l'homme doit y comparaître avec son identité primitive, pour recevoir de Dieu la récompense ou la punition qu'il a méritée. Voilà pourquoi les corps seront rétablis dans leur forme, et parce que les ames sont incapables de sentir si elles ne sont unies à une matière sensible, qui est la chair, et parce que le jugement éternel qu'elles vont subir, elles ne l'ont mérité que concurremment avec cette chair dans laquelle et par laquelle s'exerçaient leurs facultés.

Merveille incompréhensible! dites-vous. Comment cette matière réduite en poussière pourra-t-elle reformer un corps? Homme, jette les yeux sur toi-même, et tes doutes s'évanouiront. Avant d'être homme, qu'étais-tu? Rien, sans doute. Si tu avais été quelque chose, tu t'en souviendrais. Rien avant d'être, rien après que tu auras cessé d'être, pourquoi celui qui t'appela une première fois du néant à l'existence, ne pourrait-il pas t'y ramener quand il le voudra? Qu'y aura-t-il de nouveau? Tu n'étais pas, et voilà que tu es; tu ne seras plus, et tu recommenceras d'être. Explique-moi, si tu peux, comment tu es entré dans la vie, je t'expliquerai à mon tour comment tu pourras y revenir. Ne semble-t-il pas même qu'il te sera plus facile de redevenir ce que tu étais déjà, après que Dieu t'a créé sans difficulté ce que tu n'étais pas encore?

Révoquerez-vous en doute la puissance de Dieu, qui en créant de rien ce vaste univers, commanda jadis aux abîmes du néant, comme un jour il commandera au silence de la mort, et souffla sur ce magnifique ensemble |337 l'esprit vivifiant qui l'anime? Mais, pour aider votre foi, il vous a environnés des images de la résurrection. Tous les jours la lumière expire et renaît sous vos yeux; les ténèbres lui succèdent pour lui faire place; les astres s'éteignent et se rallument; les révolutions du temps recommencent ou elles finissent; les fruits passent et reviennent, la semence ne se corrompt dans la terre que pour se féconder; tout se conserve par sa destruction même, se reproduit par sa propre mort. Homme, créature si excellente, quand tu n'aurais appris à connaître ta sublimité que par l'oracle d'Apollon, qui te proclame *le seigneur de tout ce qui meurt et de tout ce qui renaît*, toi seul, en mourant, tu périrais pour toujours! Quelque part que repose ta dépouille inanimée, quel que soit l'élément qui ait détruit ton

corps, qu'il l'ait englouti, consumé, et, ce semble, anéanti, il le rendra tout entier. Le néant n'est-il pas à Dieu, aussi bien que l'universalité des êtres?
---- Quoi donc, toujours mourir, toujours ressusciter! vous écriez-vous. Si le maître de la nature l'avait ainsi ordonné, il vous faudrait, bon gré, mal gré, subir sa loi; mais il n'a rien réglé là-dessus que ce qu'il nous a lui-même appris. La même sagesse qui a composé l'univers, ce tout si bien assorti des éléments les plus opposés, qui fait concourir à sa perfection le vide et le plein, les êtres animés et la matière inintelligente, ce qui tombe sous nos sens et ce qui leur échappe, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, la même sagesse a placé à la suite l'une de l'autre deux périodes de siècles bien différentes: la première, qui a commencé avec le monde et qui finira avec lui; la seconde, que nous attendons et qui se confondra avec l'éternité.
Lors donc qu'apparaîtra cette borne posée entre deux. abîmes ouverts, lorsque la figure du monde s'évanouira, et que le temps, rideau d'un jour jeté devant l'éternité, tombera, alors le genre humain tout entier se lèvera du tombeau pour comparaître devant son juge, pour y |338 recevoir la récompense ou le châtiment que chacun de nous aura mérité; éternellement heureux, éternellement malheureux. Alors plus de mort, plus de résurrection nouvelle! Rendus à la chair que nous habitons aujourd'hui, nous ne changerons plus. Les fidèles adorateurs de Dieu, revêtus de la substance de l'immortalité, jouiront éternellement de Dieu; les profanes, tous ceux qui ne seront pas irréprochables devant lui, seront condamnés à des flammes également immortelles, auxquelles il communique sa divine substance et qui ont la vertu de rendre incorruptible. Vos philosophes même ont reconnu la différence entre le feu que nous voyons et celui que nous ne voyons pas, entre le feu qui sert à l'usage de l'homme, et celui que Dieu allume pour ses vengeances, soit que le dernier éclate dans la foudre, soit qu'il gronde dans la terre et s'élance par les ouvertures des montagnes. Ce feu miraculeux ne consume pas ce qu'il dévore; il répare à mesure qu'il détruit. Ainsi les montagnes brûlent toujours sans jamais se consumer; ainsi celui qui est frappé de la foudre parmi vous ne tombera plus en cendres sous le feu humain. Image sensible, témoignage toujours subsistant de ce feu indestructible qui alimente le châtiment! Puisque les montagnes brûlent toujours et ne se consument jamais, pourquoi les pécheurs et les ennemis de Dieu ne pourraient-ils pas toujours souffrir et toujours vivre, brûler sans cesse et vivre sans fin?
XLIX. ---- Ces dogmes, vous ne les traitez de préjugés que parmi nous. Chez les philosophes et les poètes, ce sont des connaissances sublimes. Ils sont tous des génies du premier ordre, des sages par excellence. Pour nous, nous ne sommes que des idiots. A eux l'estime et les honneurs! à nous le mépris, l'insulte, et qui plus est, le châtiment!
Préjugés, tant qu'il vous plaira! Absurdités, si vous le trouvez bon! Mais ils n'en sont ni moins nécessaires, ni moins utiles, puisque, par la crainte de supplices éternels, ou par l'espoir d'une récompense sans fin, ils obligent à devenir meilleur quiconque les croit. Ne venez donc plus |339 traiter de chimères ou d'inepties des dogmes dont la croyance est si avantageuse: on ne peut condamner à aucun titre ce qui est véritablement utile. S'il y a préjugé quelque part, il est dans vous qui repoussez avec blâme des doctrines aussi profitables, et qui par là même sont justifiées du reproche d'absurdité. Admettons pour un moment que ce soient des chimères et des extravagances, au moins ne portent-elles préjudice à personne: il faut les inscrire alors parmi ces mille opinions vaines et fabuleuses que personne ne vous défère, contre lesquelles vous n'avez pas de sentence, et que vous laissez circuler librement comme innocentes. Etes-vous décidés à les punir? punissez-les par le ridicule; mais par le glaive, par le feu, par les croix, par les bêtes, jamais!
Ce n'est pas seulement une aveugle multitude qui triomphe de ces barbares exécutions, et insulte aux victimes: il en est parmi vous qui mendient la faveur populaire par ces iniquités, et s'en applaudissent fièrement, comme si le pouvoir que vous avez sur nous ne venait pas de nous-mêmes. Assurément, je suis chrétien, parce que je veux l'être: vous ne me condamnerez

donc que parce que je voudrai bien être condamné. Puisque vous n'avez de pouvoir sur moi qu'autant que je vous en donne, ce n'est donc pas de vous, mais de moi seul que vous le tenez: et la multitude triomphe bien vainement à l'aspect de nos tortures. A nous le triomphe qu'elle usurpe, puisque nous aimons mieux être condamnés que de nous déshériter de Dieu! Loin de battre des mains, nos ennemis devraient s'affliger, puisque nous avons obtenu ce que nous avions choisi!
L. ---- Eh bien! nous prenons acte de vos paroles, dites-vous. Pourquoi donc vous plaindre de la persécution, puisque vous voulez être persécutés? Vous devez aimer ceux de qui vous souffrez ce que vous voulez souffrir!
---- Sans doute, nous aimons la souffrance, mais comme on aime la guerre, où personne ne s'engage volontiers à |340 cause de ses alarmes et de ses périls. On n'en combat pas moins de toutes ses forces: après avoir accusé la guerre, on se réjouit de la victoire, parce qu'on en sort chargé de gloire et de butin. Notre champ de bataille à nous, ce sont vos tribunaux où l'on nous traîne, et en face desquels nous combattons pour la vérité, au péril de notre tête. Notre victoire, c'est le suffrage de Dieu; notre butin, l'éternité. Nous perdons la vie, il est vrai; mais nous emportons le trophée en mourant. En mourant, nous triomphons, nous échappons à nos ennemis. Insultez à nos douleurs tant qu'il vous plaira! Appelez-nous hommes de poteaux et de sarments, parce que vous nous immolez au pied des poteaux, sous la flamme du sarment. Voilà nos palmes à nous, voilà notre pourpre, voilà notre char de triomphe. Les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer; aussi nous regardent-ils comme des furieux et des désespérés. Mais que cette fureur et ce désespoir soient allumés chez vous par une vaine passion de gloire et de réputation, ils se convertissent en étendard d'héroïsme. Scevola brûle volontairement sa main sur un autel: quelle constance! Empédocle se précipite dans le gouffre embrasé de l'Etna: quelle énergie! La fondatrice de Carthage, je ne sais quelle Didon, livre au bûcher son second hymen: ô prodige de chasteté! Régulus, plutôt que de vivre, échangé contre plusieurs ennemis, endure dans son corps mille et mille aiguillons: ô magnanimité romaine, libre et triomphante jusque dans les fers! Anaxarque, pendant qu'on le broie dans un mortier, s'écrie: « Broyez, broyez l'enveloppe d'Anaxarque! car, pour Anaxarque, il ne sent rien: » admirable force d'ame, énergique philosophie qui plaisante jusque dans les angoisses d'une pareille mort! Laissons de côté ceux qui ont cherché la louange publique dans leur propre poignard, ou dans quelque genre de mort plus doux: vous-mêmes, vous couronnez la constance dans les supplices. Une courtisane d'Athènes, après |341 avoir lassé le bourreau, se coupa la langue avec ses dents, et la cracha au visage du tyran qui la torturait, pour qu'il lui fût impossible de révéler les conjurés, quand même, vaincue par la douleur, elle en aurait la volonté. Zenon d'Elée, interrogé par Denys à quoi pouvait servir la philosophie: « *A braver la mort*, » répondit-il. Déchiré par les fouets du despote, le philosophe scella sa réponse de tout son sang. La flagellation des jeunes Lacédémoniens, irritée encore par la présence et les exhortations de leurs parents, les couvre de gloire à proportion du sang qu'ils répandent. Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine! Il n'y a là ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices. Eh quoi! il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu! Vous érigez des statues à ces héros profanes; vous gravez leurs éloges sur le marbre; vous éternisez leur nom sur l'airain; autant qu'il est en vous, vous leur créez après leur mort une existence indestructible! Et le héros chrétien qui attend de Dieu la résurrection véritable, qui souffre pour lui dans cette espérance, le héros chrétien n'est à vos yeux qu'un homme saisi de démence!
Courage, dignes magistrats! Assurés que vous êtes des applaudissements populaires tant que vous immolerez des Chrétiens à la multitude, condamnez-nous, déchirez nos corps, appliquez-les à la torture, broyez-les sous vos pieds î Vos barbaries prouvent notre innocence: c'est pourquoi Dieu nous envoie la tribulation. Dernièrement, en condamnant une Chrétienne à être

exposée dans un lieu infâme plutôt qu'au lion de l'amphithéâtre, vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices, et plus terrible que la mort elle-même.

Mais où aboutissent les raffinements de votre cruauté? Ils sont l'amorce du Christianisme. Plus vous nous moissonnez, plus notre nombre grandit: notre sang est une |342 semence de Chrétiens. La plupart de vos sages ont recommandé le courage dans la douleur et la confiance dans la mort. Cicéron l'a fait dans ses Tusculanes; Sénèque, Pyrrhon, Diogène, Callinicus l'ont fait dans divers traités. Mais l'exemple des Chrétiens est mille fois plus éloquent que les prédications de vos philosophes. Cette invincible fermeté elle-même que vous nous reprochez, qu'est-elle autre chose que la leçon la plus puissante? Qui peut assister à ce spectacle sans éprouver le désir de scruter le mystère qu'il renferme? Le mystère une fois pénétré, ne vient-on pas se joindre à nous? Une fois dans nos rangs, n'aspire-t-on pas à souffrir, pour obtenir en échange la plénitude des grâces divines, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses iniquités? car il n'en est point que le martyre n'efface. Aussi, grâces vous soient rendues pour vos sentences de mort! Mais que les jugements de Dieu sont bien loin des jugements des hommes! Tandis que la terre nous condamne, le ciel nous absout.

---

1. (1) Environ 20,000 francs,

2. (1) Sterculus, dieu du fumier. Mutunus était chez les Romains ce que Priape était chez les Grecs. Larentine, ou Laurentia, femme du berger Faustule, surnommée *Lupa,* à cause de ses mœurs; d'où *lupanar.*

M. l'abbé GUILLON.

3. (1) Allusion à ce vers:

Imperium sine fine dedi.

Enéide, i.

4. (1) Ce membre de phrase a un second sens également plausible. Le voici: « Quand d'ailleurs on les voit remplir avec zèle d'autres devoirs religieux. »

5. (1) Rom. xiii. ---- I Timoth. 11.

Hermias
Dérision des philosophes païens

traduction par M. STIÉVENART.
publiée dans Les Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1857

Présentation
La puissance de la raillerie était grande sur l'esprit des Grecs. L'un d'eux, dont on ignore la ville natale, philosophe et chrétien zélé du second siècle, Hermias, lançait avec dextérité ces flèches légères, tandis qu'entre les mains des autres Pères orientaux le glaive de la parole sainte, toujours arme défensive, frappait des coups plus salutaires encore. L'opuscule d'Hermias, peu connu, et, en maint endroit, fort obscur, a pour titre les Philosophes païens raillés. Dans un cadre ingénieux et sous une forme vive et piquante, l'auteur, doué d'un vaste savoir, passe en revue tous les rêveurs célèbres du paganisme. Une épithète, un trait, lui suffisent pour caractériser, avec une justesse enjouée, l'homme et le système. Chacun vient exposer rapidement son opinion sur la Divinité, sur l'âme humaine, sur les principes des choses. C'est un petit drame, un peu bouffon vers la fin, qui rappelle, moins le cynisme, la causticité de Lucien vendant, vers la même époque, les philosophes à l'encan, et crayonnant ce Ménippe qui, rebuté de leurs interminables disputes, prend le parti d'imiter Icare, et d'aller voir par lui-même ce qui se passe aux cieux. Mais la plaisanterie du sophiste de Samosate n'aboutit qu'au scepticisme universel, tandis que celle d'Hermias conduit à la foi. Ici les acteurs se succèdent sur la scène, de manière que le second détruit toujours ce qu'avance le premier. Joignez à cela une heureuse flexibilité, qui prévient la monotonie, écueil du sujet, et sait trouver autant de tours nouveaux que l'auteur évoque de personnages. Faiblesse de notre raison abandonnée à elle-même, besoin qu'elle a de la lumière d'en haut, grandeur du bienfait de la révélation : telles sont les conclusions implicites et graves de ce pieux pamphlet, que l'auteur du Voyage d'Anacharsis avait lu sans doute, lorsqu'il fait parler le grand-prêtre de Cérès sur les causes premières (1). Et même, pour se convaincre de l'exactitude des assertions d'Hermias sur la doctrine sommaire de chaque philosophe ancien, on ne consulterait pas sans fruit les sources diverses où Barthélémy a puisé.
Nous traduisons le Διασυρμὸς, en déclarant bien haut qu'aujourd'hui on en sait plus long, on s'exprime plus clairement, on s'accorde infiniment mieux qu'autrefois.

I. Paul, le bienheureux apôtre, mes bien-aimés, écrivait aux Corinthiens, voisins de la Laconie : *La sagesse de ce monde est folie devant Dieu.* Et ce n'était point parler à l'aventure. Cette sagesse, en effet, m'a bien l'air de remonter à la rébellion des anges (2): de là, le perpétuel antagonisme des philosophes dans l'exposition de leurs systèmes.
Qu'est-ce que l'âme? Démocrite répondra : C'est un feu ; le Stoïcien, une substance aérienne ; d'autres, une intelligence; Héraclite, le mouvement. — C'est une vapeur; — une émanation des astres. — Pythagore la définira un nombre moteur, une monade; Hippon, une eau génératrice; Dinarque, une harmonie ; Critias, du sang ! — Ceux-ci l'appellent un souffle ; ceux-là, une quintessence des éléments.
Voilà donc la guerre entre tous ces anciens. Et, par suite, quelle logomachie sur ce seul point ! Quelle fureur d'argumentation entre sophistes plus ardents à se quereller qu'a chercher la vérité !
II. Passe encore qu'ils ne s'accordent point sur la nature de l'âme : mais, sur le reste, leurs oracles seront-ils unanimes? Voyons.

L'un place le bonheur de cette âme dans le bien; l'autre, dans le mal ; un troisième, entre les deux. — Elle est immortelle. — Elle paie tribut à la mort. — Elle dure peu. — Tel la fait passer dans le corps de la brute ; tel la résout en atomes. — On lui assigne ici trois transmigrations diverses; là, une période de trois mille ans (3). — Trois mille ans, philosophe ! toi qui les garantis, es-tu sûr de vivre un siècle?
Comment caractériser toutes ces opinions? Est-ce jonglerie, démence, absurdité, ou rage de contredire? Ne serait-ce pas plutôt tout cela à la fois? S'ils ont trouvé la vérité, qu'ils aient tous même langage ; que l'un, du moins, approuve ce qu'un autre avance : alors, ô sages! je serai volontiers de votre avis. Mais, quand vous déchirez ainsi cette pauvre âme et la mettez en pièces, quand celui-ci change sa nature, celui-là son essence, quand vous la faites voyager d'une matière en une autre, mon esprit se révolte contre ces transformations sans fin. Tantôt je suis immortel : quel bonheur ! tantôt destiné à mourir : quel sujet d'affliction ! L'instant d'après, me voilà dissous en invisible poussière. Je deviens eau, air, flamme. Hais attendez, je ne suis plus rien de tout cela : on me fait bête fauve, on me fait poisson (4). Grâce à cette nouvelle métamorphose, je dis aux dauphins : Vous êtes mes frères ! Que je vienne à m'examiner, je me fais peur : quel nom me donner? suis-je homme ou chien, loup ou taureau, oiseau ou serpent, dragon ou chimère? Car ces magiciens me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, amphibies, sauvages, apprivoisés, muets, parleurs, stupides, intelligents. Je fends l'onde, je vole, je m'élance dans les airs, je rampe, je cours, je reste immobile. — Empédocle paraît, et me voici arbrisseau !
III. Ainsi, sur l'âme humaine, divergence complète dans les investigations de nos penseurs. Peut-être que, sur les dieux, sur le monde, ils pourront proclamer la vérité? Hélas ! moins encore. Les dirai-je esprits forts, ou atteints de délire ? Quoi ! ils ignorent leur âme, et ils voudraient scruter l'essence divine! Leur propre corps est pour eux une énigme, et ils se fatiguent à sonder le mystère de la nature ! Si du moins ils s'accordaient sur les causes premières !
Voici l'école d'Anaxagore rentrons. « L'Intelligence, nous dit-il, principe, cause, règle suprême, a substitué l'ordre au désordre, le mouvement à l’immobilité, dissipé le chaos, semé la beauté sur les déserts. »—Ce magnifique langage me rend l'ami du maître, son disciple fervent.
Mais vis-à-vis sont assis Mélissos et Parménide : celui-ci chante en vers harmonieux l'unité de l'être, son éternité, son infini, son perpétuel repos, son homogénéité. — Me voilà, je ne sais comment, tourné vers cette doctrine : Parménide a détrôné Anaxagore.
Lorsque je crois mes idées bien arrêtées, Anaximène se présente et crie : « Moi, je t'affirme que le grand Tout, c'est l'air. Condensé, l'air devient eau ; raréfié, substance éthérée et feu; rendu à son premier état, air pur. Recommence-t-il à s'épaissir ? il parcourt de nouveau le cercle de ses changements. » — Comment ne pas admettre cette théorie? Vive Anaximène !
IV. Cependant, Empédocle menace, frémit : « Haine et amour, rugit-il du fond de l'Etna, voilà les principes de toutes choses. L'une divise, l'autre unit. Leur combinaison produit tout; et je définis l'univers une agglomération d'êtres semblables et différents, illimités et bornés, éternels et créés. » —Bravo, Empédocle ! je me plonge, pour te suivre, dans tes cratères brûlants.
« Arrête ! crie Protagoras en me barrant le passage. Le terme, la règle des choses, c'est l'homme. Or, j'appelle *choses* ce qui tombe sous les sens. Ce qui ne les affecte pas n'existe en aucune façon dans la nature. »— Ces paroles chatouillent mon orgueil : quel plaisir d'apprendre que tout se rapporte à moi (5) !
D'un autre point surgit Thalès : d'un air mystérieux, il me fait signe qu'il m'apporte la vérité. « C'est l'eau qui est le principe de tout. L'humide compose, l'humide est le résidu de la décomposition ; la terre elle-même flotte sur les eaux. » — Et je n'en croirais pas Thalès, Thalès, l'ancien de l’Ionie !

Par malheur, son compatriote Anaximandre me révèle un principe antérieur à l'humide : c'est le mouvement éternel, par qui tout naît ou finit. — Allons ! inclinons-nous devant Anaximandre.
V. Mais comment t'échapper, illustre Archélaüs ? Ne démontres-tu pas clairement que l'univers provient du chaud et du froid?
Toutefois un nouveau contradicteur s'élève : c'est Platon. Il proclame avec pompe, comme causes premières, Dieu, la matière, et le mode. — Oui, Platon, tu dis vrai ! Le moyen de refuser son adhésion au philosophe qui a fabriqué le char de Jupiter (6) ?
Jaloux de ce beau talent du maître, Aristote est là, derrière lui. « Non, dit-il d'une voix aigre : j'établis deux autres principes, l'actif et le passif. L'actif, rien ne le modifie : c'est l'éther. Le passif admet quatre qualités, le sec, l'humide, le chaud, le froid ; et la transition de l'une à l'autre fait tout périr comme tout éclore. » — Je n'en puis plus, ainsi ballotté par ce flux et reflux d'opinions. C'en est fait, je m'en tiens à celle du Péripatéticien : qu'aucune autre désormais ne me vienne rompre la tête !
VI. Que faire pourtant ? des philosophes qui ont sur Aristote le droit d'aînesse, accourent d'un autre côté, pour m'abêtir. Ainsi, Phérécyde me débite que les causes primordiales sont Zeus, Chthonia et Kronos ; que Zeus est l'air, Chthonia la terre, Kronos le temps ; que l'air engendre, la terre conçoit, (7) et le temps fait naître.
Encore, si je ne retrouvais pas la mésintelligence dans cette classe de vieux sages ! Mais, traitant tout cela de balivernes : « Je pose, dit Leucippe, .comme fondement de tout, les infinis, les mobiles, et les parcelles corpusculaires. Les molécules les plus subtiles forment, en s'élevant, l'air et le feu; les plus denses, restant dans les régions inférieures, deviennent eau et terre. »
Combien de temps encore serai-je écartelé entre de pareils enseignements? Ne rencontrerai-je la vérité nulle part ? Voici Démocrite : Il va peut-être me mettre sur la voie. Ecoutons : « L'être et le non-être sont les seuls principes universels. L'être, c'est le plein ; le non-être, c'est le vide. Or, c'est dans le vide que le plein produit toutes choses avec évolution ou rythme. »
J'en croirais peut-être le gentil Démocrite, et volontiers je rirais avec lui, n'était Héraclite, qui me fait encore une fois virer de bord. « Ce pauvre homme se trompe, me dit-il la larme à l'œil : il n'y a d'autre principe du monde que le feu. Le feu passe par deux états : volatil ou lourd, il donne ou reçoit, assemble ou sépare. »
Pour le coup, c'est assez; ce déluge de causes primordiales me donne le vertige. Vainement, de son coin, Epicure me demande grâce pour sa sublime doctrine des atomes et du vide. « Ignores-tu que, par des myriades de combinaisons et sous des formes infinies, mes atomes donnent à tout la vie et la mort? »
VII. Je ne te contredirai point, débonnaire Epicure; mais vois Cléanthe qui met la tête hors de son puits (8), pour berner tes atomes. Permets que faille près de lui puiser à la véritable source : c'est Dieu, c'est la matière. Que de belles choses j'apprends alors ! La terre se change en eau, l'eau en air; l'air s'élève; le feu circule dans le périgée (9); l'âme du monde pénètre tout; chacun de nous est une portion de cette âme universelle (10).
Bon Dieu ! quelle ténébreuse poussière soulève cette armée de philosophes! Je regarde du coté de l'Afrique, et j'en aperçois une autre, qui s'élance comme un torrent.
Carnéade, Clitomaque, à la tête d'innombrables sectateurs, renversant devant eux les arrêts de tous leurs devancière, ont pour mot d'ordre : « Tout est impénétrable ; pas une vérité près de laquelle ne repose l'illusion et l'erreur. »
Que devenir, après des recherches si longues, si fatigantes ? Comment vider mon cerveau, «à débordent tant de systèmes opposés? Quoi! rien ne serait accessible à noire intelligence ! O vérité ! où donc t'es-tu reléguée? Et toi, philosophie si vantée, loin de transmettre des notions certaines, tu t'escrimes donc pour des chimères !

VIII. Bientôt défile encore, d'un pas majestueux et en silence, une antique tribu : Pythagore la conduit. Elle daigne s'arrêter devant moi, pour proclamer d'autres dogmes, plus entortillés que les mystères de Cérès; et j'ai encore le courage d'entendre ses arcanes, scellés du grand mot, *le maître l'a dit :*
« Le générateur universel, c'est la monade ; les formes et les nombres de la monade constituent les éléments; et les éléments s'expliquent de la manière, suivante. Assemblage de vingt-quatre triangles rectangles, le feu se renferme entre quatre côtés égaux. Chacun de ces cotés consiste en six triangles ; et de là, la forme pyramidale de la flamme. Quarante-huit triangles rectangles, bornés par huit côtés égaux, voilà l'air: son image est un octaèdre déterminé par huit triangles équilatéraux, dont chacun se divise en six triangles rectangles : en tout, quarante-huit. Pour l'eau, elle se compose de cent vingt triangles : figurez-vous un icosaèdre formé de six fois vingt triangles à angles et à côtés égaux. Il entre enfin quarante-huit triangles dans la composition de la terre; six carrés la dessinent : c'est un cube. Divisez en huit triangles chaque surface quadrangulaire d'un corps cubique, vous obtiendrez encore quarante-huit pour total (11). »
IX. J'écoutais d'un air ébahi toute cette théorie géométrique de l'univers. Soudain, possédé de ce dieu, j'abandonne patrie, maison, femme, enfants. Plus de liens qui me retiennent dans cette fange ! Empruntant au docte sage sa toise magique, je m'élance dans l'empyrée, et me voilà mesurant le feu. Jupiter est incapable de cette besogne : si un être supérieur, un prodigieux esprit, une intelligence sublime, si moi enfin, je n'escaladais l'éther pour en évaluer la masse, malheur à Jupiter et à son trône !
Lorsque j'ai fait, et que le roi des dieux a su de moi combien il y a d'angles dans la matière ignée, je redescends de là-haut. A peine restauré avec quelques figues (12), je m'enfonce dans les mers ; et, sans me tromper d'une coudée, que dis-je? d'un demi-doigt, j'arpente la plaine liquide, je sonde l'abîme, et vais disserter savamment, à la barbe de Neptune, sur l'étendue de son empire.
Quant à la terre, en une journée le tour en est fait. Son poids, sa mesure, sa forme, sont soumis à mes calculs ; et je m'assure que, sur cette masse immense, il n'y a pas erreur de la largeur de la main. C'est peu encore (ô puissance de mon génie !), je sais le nombre des étoiles, des poissons, des animaux de tout genre, de toute espèce, de toute famille. Enfin, je jette ce monde dans ma balance, et je vois d'un clin d'œil combien il pèse. Grâce à ces travaux de Titan, mon âme aspire à dominer la nature.
X. Mais le fils de Néoclès m'avisant : « Eh ! l'ami, tu n'as encore mesuré qu'un seul monde : bagatelle! il y en a des myriades, et de bien plus étendus. » — Me voilà donc obligé d'aller étudier une multitude de cieux, et de nouvelles plaines éthérées. Hâte-toi, me dis-je, prends des provisions pour plusieurs jours ; et en avant à travers les sphères d'Epicure !
D'un élan je m'envole par delà les limites de Téthys et de l'Océan. Arrivé dans un monde nouveau comme dans une capitale étrangère, j'ai tout mesuré en peu d'heures. De là je passe dans un troisième monde, dans un dixième, dans un millième... Mais, ô profondeur infinie ! où donc m'arrêter?
Je le vois enfin, tout n'est que ténèbres, nuit trompeuse, perpétuelle illusion, abîme d'ignorance ! Encore, pour ne rien négliger en fouillant ainsi les mondes, faudrait-il compter jusqu'aux atomes qui leur ont donné naissance : labeur éminemment indispensable, sur lequel repose le bonheur des familles et des empires !
Philosophes, c'est à vous que je présente cette esquisse de vos contradictions. Voyez comme l'objet de votre ardente poursuite fuit devant vous d'une fuite éternelle (13); combien la fin que vous vous proposez est inexplicable et vaine, n'ayant pour point d'appui ni l'évidence, ni le raisonnement!

1. Voyage d’Anacharsis, chap. XXX.
2. Première Épître aux Corinthiens, chap. I, v. 30.
3. Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethaeum ad fluvium deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti. (Enéide, l. VI, v. 748.)
Les trois transmigrations et la période de trois mille ans sont réservées par Platon, dans le Phèdre, à l'âme du philosophe qui a cherché la vérité arec un cœur simple.
4. Platon, à la fin du Timée, ne transforme-t-il pas en bêtes sauvages les hommes qui ne se sont point occupés de philosophie, et en poissons, même en huîtres, les plus dépourvus d'intelligence et de savoir?
5. Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter a lui! » Emile, livre IV.
6. A quel passage de Platon ce Διὸς ἅρμα fait-il allusion? Le mot ἁρματοποιῖας, qui vient un peu plus bas, se rapporterait-il aux détails on entre Socrate (Théétète, vers la fin) sur les cent pièces dont se composait un char ?
7. Théorie que Virgile, après Lucrèce, a revêtue d'une admirable poésie :
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Aether
Conjugis in gremium laetae descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtas corpore, fetus.
(Géorg. l. II, v. 325.)
8. « Cleanthes aquam traxit, et rigando hortulo locavit manus. » (Sénèque, Lettre 44.)
9. Le mot périgée n'a pas ici son sens astronomique; il désigne, d'une manière générale, le voisinage de la terre.
10. Virgile, d'après Cléanthe et Lucrèce :
Principio cœlum ac terras, eamposque liquentes
Lucentemque globum lunae, Titaniaque astra
Spiritas intus alit ; totamqne infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, etc.
(Enéide, l. VI, v. 724.)
11. Le texte présente une lacune et des altérations; et l'idée d'angle semble au moment confondue avec celles de triangle et de côté. Mais ici la raillerie de l'auteur a-t-elle un fond sérieux ? Son intention est-elle de présenter avec une exactitude scrupuleuse, sous ce voile de moquerie, la cosmogonie de Pythagore ? On doit en douter : de là, l'impossibilité de suppléer et de corriger, j'ai cependant adopté, pour la fin, le changement de nombre proposé par Worth. Le philosophe-mathématicien n'avait pu oublier que 24 est seulement la moitié de 48 ; et Hermias n'a sans doute pas poussé la plaisanterie jusqu'à lui supposer une pareille distraction.
12. Allusion au régime pythagoricien.
13. Il m'a semblé que, par cette belle expression, que j'ose lui emprunter, Pascal avait traduit d'avance.

Marcus Minucius Félix
L'Octavius

Traduction M.A.P.
publiée dans "Chefs d'œuvres des Pères de l'Eglise", tome 1, 1837

Préface
Marcus Minucius Félix naquit, suivant l'opinion la plus commune, dans la province d'Afrique, vers le milieu du second siècle. Elevé dans le sein du paganisme, comme il le dit lui-même, il embrassa de bonne heure la religion de Jésus-Christ. Saint Jérôme et Lactance nous apprennent qu'il se distingua, à Rome, dans la profession d'avocat, et probablement il l'exerçait en 202, quand Septime Sévère, effrayé pour les dieux de l'empire des progrès du christianisme, lança le fameux édit qui amena la cinquième persécution. Minucius, au milieu des passions que cet édit avait suscitées, publia son "Octavius", une des apologies les plus élégantes que l'antiquité ecclésiastique nous ait laissées. C'est un dialogue entre trois amis, Octavius, Minucius et Cécilius Natalis, ce dernier défenseur zélé de la religion de ses pères, les deux autres éclairés des lumières de la foi. A-t-il réellement existé un Cécilius, qu'une dispute arracha aux superstitions idolâtrique? L'apologiste a-t-il seulement voulu donner à son livre la forme de deux plaidoyers contradictoires, depuis longtemps employée dans les écoles d'éloquence ? Il est difficile de décider cette question. La dernière supposition semblerait plus probable, si plusieurs auteurs ne s'accordaient à reconnaître dans Cécilius Natalis celui qui convertit saint Cyprien au christianisme.
Le dialogue de l'Octavius paraît avoir été imité du livre de Cicéron "De la nature des dieux". Peut-être n'y trouve-t-on pas la pureté de langage qui distingue les beaux temps de la littérature romaine; néanmoins, l'on peut, sans être accusé de se livrer à l'enthousiasme de traducteur, regarder l'Octavius comme un monument rare d'élégance, de dialectique et de goût, pour le temps où il a été écrit. Le lieu et le temps de la mort de Minucius ont également échappé à toutes les recherches de la critique. L'Octavius est le seul livre de cet apologiste qui soit parvenu jusqu'à nous. Le traité "du Destin", que lui attribue saint Jérôme, était, si l'on en croit ce père, d'un style bien inférieur à celui de l'Octavius. Une phrase du chapitre 40 de ce dernier ouvrage semble annoncer un nouveau dialogue, où devaient être traitées certaines questions que la longueur du premier n'avait pas permis de résoudre. Il me reste, dit un de ses interlocuteurs, quelques difficultés particulières, qui ne m'empêchent pas d'ouvrir les yeux à la vérité, mais qu'il m'importe d'éclaircir, pour que je sois parfaitement instruit. Je vous les proposerai demain; car le soleil est sur le point de disparaître. Ce second livre a été perdu, s'il a existé, comme celui du Destin. Le savant jurisconsulte Baudoin fit le premier imprimer séparément l'Octavius à Heidelberg, en 1560, avec une dissertation qui en prouvait l'authenticité. Nous avons adopté, pour le traité de Minucius, la traduction la plus récente et la plus justement estimée, celle de M.A.P. de l'Académie royale de Lyon.

L'OCTAVIUS

1. Lorsque, livré à mes réflexions, je me retrace les moments écoulés avec mon cher et fidèle Octavius, j'éprouve un tel ravissement que je me figure, en quelque sorte, être revenu à ces temps fortunés, et non me les rappeler par le souvenir. Son image, en se dérobant à mes yeux, ne s'est que plus profondément gravée dans mon coeur et dans tous mes sens. Pourrais-je ne pas avoir un éternel regret de la perte d'un homme si parfait et si religieux? Son amitié pour moi était si vive, que dans les bagatelles, comme dans les affaires sérieuses, sa volonté était toujours d'accord avec la mienne. Vous auriez cru qu'un même esprit nous animait tous deux;

lui seul fut le confident de mes faiblesses et le complice de mes égarements; mais quand je passai de la nuit profonde de l'erreur au grand jour de la sagesse et de la vérité, il ne dédaigna pas de m'accompagner, et, ce qui est bien plus glorieux, il marcha devant moi. En me rappelant ainsi les différentes époques d'une vie que nous consacrions l'un et l'autre à l'amitié, ma mémoire s'est arrêtée principalement sur l'admirable discours qu'il tint à Cécilius, pour le désabuser des vaines superstitions dont il était imbu, et lui faire embrasser la vraie religion.
2. Octavius était venu à Rome, non seulement pour affaire, mais encore dans le dessein de me voir; il n'avait pas craint d'abandonner sa maison, sa femme et ses enfants, qui étaient alors dans cet âge innocent où ils sont le plus aimables, et où leur langue, encore mal exercée, commence à articuler des demi-mots si doux à notre oreille. Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai à l'arrivée inopinée d'un ami si cher: elle fut d'autant plus grande, que je ne l'attendais pas. Après avoir donné deux jours aux épanchements du coeur, et nous être fait le récit de ce qui nous était survenu durant notre séparation, nous résolûmes d'aller à Ostie, ville charmante, parce que j'espérais que les bains de mer seraient pour moi un remède non moins agréable que salutaire. Une douce température avait alors succédé aux chaleurs de l'été, et les vacances d'automne me permettaient de m'éloigner du barreau. Nous partîmes donc à la pointe du jour pour nous rendre à la mer, en suivant le bord du Tibre: l'air qu'on y respire donnait de la vigueur à nos corps, et nous éprouvions une volupté inexprimable à laisser sur le sable une légère empreinte de nos pas. Tout à coup Cécilius, qui nous avait accompagnés, apercevant une statue de Sérapis, porte sa main à la bouche et la baise, selon l'usage du vulgaire superstitieux.
3. Alors Octavius s'adressant à moi : Pourquoi souffrez-vous, me dit-il, qu'un homme qui est toujours avec vous partage l'aveuglement d'une multitude ignorante, et que, dans un si beau jour, il aille se prosterner devant des pierres taillées en idoles, arrosées de libations et couronnées de fleurs? La honte d'un pareil égarement, vous ne l'ignorez pas, rejaillit autant sur vous que sur Cécilius. Pendant qu'Octavius me parlait ainsi, nous avions déjà traversé la ville, et nous étions sur le rivage. Les ondes y venaient battre doucement, et avaient étendu le sable de manière à en faire un lieu de promenade. Comme la mer n'est jamais absolument tranquille, même lorsque les vents sont apaisés, elle nous offrait alors, non des vagues tumultueuses et écumantes, mais des flots faiblement agités, que nous aimions à voir s'approcher de nous, se jouer à nos pieds, se plier ensuite, et se confondre dans l'humide élément. Nous avancions peu à peu, et nous suivions tranquillement les légères sinuosités du rivage. Octavius nous racontait diverses histoires, qui avaient trait à la navigation et nous faisaient oublier la longueur du chemin: dès que nous nous aperçûmes que le plaisir de l'entendre nous avait entraînés trop loin, nous revînmes sur nos pas. Arrivés à l'endroit où les vaisseaux sont à sec, nous vîmes des enfants qui s'amusaient à faire des ricochets. Ce jeu consiste à choisir des cailloux aplatis par les vagues: on se courbe, et on les lance horizontalement: jetés doucement, ils glissent et nagent sur le dos de la mer; ou bien, poussés avec plus de force, ils coupent légèrement la surface de l'eau, s'élèvent et bondissent sur les flots. L'enfant dont le caillou parvient le plus loin et fait le plus de sauts, remporte la victoire.
4. Octavius et moi nous prenions le plus grand plaisir à ce spectacle; mais Cécilius, loin de sourire à l'ardeur de ces enfants, n'y faisait pas la moindre attention: inquiet, silencieux, solitaire, et, pour ainsi dire, séparé de nous, son visage annonçait en lui je ne sais quelle douleur secrète. Qu'avez-vous? lui dis-je; qu'est devenue cette gaîté qui ne vous abandonnait pas même dans les affaires les plus graves? Ce que vous a dit Octavius, me répondit-il, m'a piqué au vif. Il ne vous a taxé d'insouciance à mon égard qu'afin de me faire indirectement le reproche d'être un homme ignorant; mais je n'en resterai point là, j'aurai satisfaction entière; et s'il veut entrer en lice avec moi qui suis de la secte qu'il attaque, il verra bientôt qu'il est plus aisé de disputer entre amis que de se livrer à une discussion sérieuse, où l'on suive la méthode des philosophes. Allons nous asseoir sur ce parapet qui défend les bains et s'avance dans la

mer : nous pourrons, en nous délassant des fatigues du chemin, argumenter plus à notre aise. Nous acceptâmes sa proposition, et ils me firent mettre au milieu d'eux, non par respect ou par cérémonie, car toujours l'amitié nous trouve ou nous rend égaux, mais comme arbitre; afin que, séparant les deux antagonistes, je fusse plus à portée de les entendre. Alors Cécilius commença en ces termes :

5. Quoique vous soyez bien décidé, mon cher Minucius, sur ce qui fait le sujet de notre dispute, puisque vous nous avez abandonnés pour passer dans le camp ennemi, il faut cependant que vous teniez aujourd'hui la balance d'un juge équitable, et que, mettant toute prévention à part, le jugement que vous allez porter soit plutôt le résultat de nos débats que de vos opinions particulières. Si donc vous voulez être à mon égard un homme, pour ainsi dire, nouveau, étranger à l'un et à l'autre parti, il ne me sera pas difficile de vous démontrer que tout, dans les choses humaines, est douteux et incertain, et que partout il y a plus de vraisemblance que de réalité. On ne doit donc pas s'étonner de trouver des gens qui, rebutés par les recherches qu'exige la découverte de la vérité, au lieu de se livrer à un examen approfondi, embrassent témérairement la première opinion qui se présente. Peut-on ne pas s'indigner et même ne pas s'affliger de voir des hommes sans étude, sans connaissance littéraire, plongés dans l'ignorance des arts les plus abjects, décider hardiment de la nature et de l'ordre de l'univers, tandis que toutes les écoles des philosophes ont disputé depuis tant de siècles sans pouvoir s'accorder? En effet, l'esprit de l'homme est tellement borné, qu'il ne lui est ni donné de connaître, ni permis de rechercher; qu'il serait même impie de vouloir scruter ce qui est dans le ciel au-dessus de nos têtes, ce qui est sous nos pieds dans les entrailles de la terre que nous passerions à juste titre pour heureux et prudents, si, pratiquant l'ancien oracle du sage, nous n'avions d'autre ambition que celle de nous connaître nous-mêmes. Mais si, entraînés par une curiosité insensée, nous voulons franchir les limites de notre bassesse; si, jetés sur la terre, nous avons l'audace et la folie de prétendre nous élever au-dessus des astres, ne mêlons pas du moins nos erreurs à de vaines et effrayantes opinions. Que dès le commencement, les éléments de tous les êtres se soient réunis d'eux-mêmes par un effort de la nature, que les parties de cet univers aient été formées, disposées et jointes ensemble par un concours fortuit, faut-il qu'un dieu en soit le créateur ou l'architecte? Que le feu ait allumé les astres; que le ciel soit suspendu par sa propre matière; que la terre se soit affermie par son propre poids; que la mer se soit formée par la pente naturelle des eaux, d'où ferons-nous venir cette religion et cette terreur qui n'est après tout qu'une superstition? L'homme, la brute, tout ce qui naît et respire, n'est qu'un mélange volontaire des éléments, qui ensuite se décomposent et se dispersent pour retourner à leur première origine, sans qu'il soit besoin d'ouvrier, d'arbitre, ni de créateur. Ainsi, par le concours des semences ignées, le soleil luit toujours; ainsi, les vapeurs exhalées de la terre alimentent les nuages qu'on voit s'élever par flocons dans les airs: retombant ensuite, elles causent la pluie, les vents, la grêle: ou bien elles se heurtent, et le tonnerre mugit, les éclairs brillent, la foudre éclate, tombe sur les montagnes, renverse les arbres, frappe indistinctement les lieux sacrés et profanes, le juste et le coupable. Que dirai-je de ces tempêtes diverses et inattendues qui bouleversent tout indifféremment? de ces naufrages qui confondent la destinée des bons et des méchants, sans égard pour leurs mérites? de la peste, qui fait périr tout un peuple sans distinction? de la guerre, où souvent les braves succombent les premiers? Dans la paix même, non seulement le crime va de pair avec la vertu, mais encore il est en honneur, de sorte que vous ne savez le plus souvent si vous devez détester le méchant ou envier sa félicité. Si le monde était gouverné par une providence divine et par l'autorité d'un Dieu, eût-on jamais vu Phalaris et Denys sur le trône, Rutilius et Camille en exil, Socrate contraint à boire la ciguë? Ces arbres chargés de fruits, ces blés qui attendent la moisson, ces vignes dont les raisins sont mûrs, peuvent être corrompus par la pluie ou ravagés par la grêle. Certes, ou la vérité nous est cachée, ou, ce qui doit être plus croyable, c'est le hasard qui, affranchi de toutes lois, exerce un empire absolu dans le monde.

6. Or, puisque rien n'est certain dans la nature, et que tout est soumis aux caprices du hasard, ne serait-il pas mieux de conserver la croyance de nos ancêtres comme le plus sûr garant de la vérité? de suivre une religion transmise par la tradition? d'adorer les dieux que nos parents nous ont appris à craindre avant de les connaître? et, sans juger nous-mêmes de nos divinités, de nous en rapporter à nos pères, qui, dans un siècle grossier et à la naissance du monde, ont mérité d'avoir des dieux pour bienfaiteurs ou pour rois? De là vient que chaque empire, chaque province, chaque ville a un culte particulier et des dieux municipaux. Eleusis adore Cérès; la Phrygie, Cybèle; Epidaure, Esculape; la Chaldée, Bélus; la Syrie, Astarté; la Tauride, Diane; les Gaules, Mercure; Rome, tous les dieux. C'est en montrant dans la guerre une valeur religieuse; c'est en défendant leur ville avec le secours de leurs vestales et de leurs pontifes; c'est en suppliant les dieux irrités, que d'autres auraient blasphémés, lorsque, assiégés et n'ayant plus d'autre retraite que le Capitole, ils passaient, sans autre arme que le bouclier de la religion, à travers les Gaulois admirant leur sainte audace; c'est en se prosternant aux pieds des dieux vaincus, dans la chaleur même de la victoire, après avoir forcé les remparts ennemis; c'est en cherchant partout des dieux étrangers pour en faire les leurs; c'est enfin en élevant des autels aux dieux Mânes et aux dieux inconnus, que les Romains ont donné des lois à la terre et étendu leur empire au-delà des limites de l'Océan et des lieux où le soleil finit son cours. Ainsi, en adoptant les rites sacrés de toutes les nations; ils ont mérité de devenir leurs maîtres. Depuis, cette constante piété s'est toujours maintenue; le temps, au lieu d'y porter atteinte, l'a sans cesse augmentée: car l'antiquité donne aux temples et aux cérémonies un caractère d'autant plus vénérable, qu'elle nous en présente une origine plus reculée.
7. Toutefois, je ne craindrai pas de l'avouer, et, si je me trompe, je préfère une erreur qui vaut mieux que la vôtre, ce n'est pas sans raison que nos ancêtres se sont appliqués à l'observation des augures, à l'inspection des entrailles des victimes, qu'ils ont institué des sacrifices et consacré des temples. Si vous consultez nos annales, vous verrez qu'ils ont introduit parmi eux les rites de toutes les religions, tantôt pour rendre grâce aux dieux de leurs bienfaits, tantôt pour détourner leurs menaces ou apaiser leur courroux. J'en atteste les jeux que l'on représenta lorsqu'à son arrivée en Italie la mère des dieux réhabilita la réputation jusque alors équivoque d'une dame romaine, et délivra la ville des terreurs de la guerre; j'en atteste les statues érigées à ces deux frères que l'on vit, au bord du lac Juturne, montés sur des coursiers haletants et couverts d'écume, annoncer la défaite de Persée dans la Macédoine, le jour même qu'il y fut vaincu; j'en atteste ces jeux que l'on renouvela sur l'avis d'un homme du peuple, auquel Jupiter irrité était apparu en songe; j'en atteste le dévouement salutaire des Décius; j'en atteste enfin ce Curtius qui, se précipitant à cheval dans un gouffre profond, le combla de son corps et de sa gloire. Les auspices négligés ont prouvé, plus souvent que nous n'aurions voulu, l'existence des dieux: aussi la journée de l'Allia fut-elle pour nous si fatale; aussi cette bataille que Claudius et Junius livrèrent aux Carthaginois fut-elle moins un combat qu'un funeste naufrage. Flaminius, pour avoir dédaigné les augures, vit le lac de Trasimène rougir et s'enfler du sang des Romains; et Crassus, attirant sur lui la malédiction des Euménides dont il s'était raillé, nous contraignit à redemander nos enseignes aux Parthes. Je ne retracerai pas les nombreux prodiges d'un temps plus éloigné; je ne parlerai pas des chants des poètes sur la naissance des dieux, sur leurs présents et leurs bienfaits; je passerai sous silence les grands événements prédits par les oracles, de peur que l'antiquité ne vous paraisse trop fabuleuse. Considérez ces temples et tous ces lieux destinés aux sacrifices, qui contribuent autant à l'ornement de Rome qu'à sa défense: ils sont plus augustes par la seule présence des dieux municipaux ou étrangers qui les habitent qu'ils ne sont majestueux par les enseignes et les offrandes dont ils sont décorés. C'est là que nos pontifes, pleins du dieu qui les inspire, prédisent l'avenir, donnent des précautions contre les périls, des remèdes aux malades, des espérances aux affligés, des secours aux malheureux, des consolations aux infortunés, des

adoucissements à nos travaux. Pendant le sommeil même, nous voyons, nous entendons, nous reconnaissons ces dieux que notre bouche impie ose nier et blasphémer durant le jour.
8. Or, puisque, du consentement unanime des nations, il existe des dieux, quoique leur origine et leur nature soient douteuses et incertaines, pourquoi voulez-vous que nous souffrions l'audace sacrilège de ces hommes sans foi, qui s'efforcent de renverser ou d'affaiblir une religion aussi ancienne, aussi utile, aussi salutaire que la nôtre? Qu'un Théodore de Cyrène, ou qu'un Diagoras, son digne prédécesseur, qui mérita d'être surnommé l'Athée, cherchent, en affirmant qu'il n'est point de dieux, à briser les seuls freins de la société, le respect et la crainte, jamais ils n'auront assez d'autorité pour faire prévaloir leur dangereuse doctrine et leur fausse philosophie. Les Athéniens chassèrent de leur territoire l'Abdéritain Protagoras, qui disputait sur la divinité en homme qui doutait plutôt qu'en incrédule, et brûlèrent publiquement ses ouvrages; et il ne nous sera pas permis de nous récrier quand nous voyons des hommes (souffrez que je m'exprime avec toute la liberté qu'exige la cause que je défends), des hommes d'une faction infâme, proscrite, désespérée, se soulever contre les dieux? des hommes qui choisissent leurs prosélytes dans la lie du peuple, et parmi des femmes que la faiblesse de leur sexe rend si faciles à séduire, pour les entraîner dans leur conjuration impie, conjuration qu'ils cimentent dans leurs assemblées nocturnes, non par des sacrifices, mais par des sacrilèges et des jeûnes solennels que suivent d'horribles festins? Race ennemie de la lumière, se plaisant dans l'obscurité, muette en public, bavarde en secret, méprisant les temples comme des sépulcres, se riant des choses sacrées, blasphémant les dieux, nous regardant avec une pitié dont eux seuls sont dignes, et, à moitié nus, ne faisant aucun cas des honneurs et de la pourpre de nos pontifes. Par une extravagance bizarre et une incroyable témérité, ils bravent les tourments présents dans l'appréhension de tourments à venir et incertains; et, craignant de mourir lors qu'ils ne seront plus, ils ne redoutent point la mort, tant ils se laissent rassurer par le fol espoir de revenir à la vie.
9. Cependant, semblables aux plantes dangereuses qui sont les plus fécondes, les oratoires ténébreux de cette sacrilège coalition, qui s'accroît avec la perversité de nos moeurs, se multiplient par tout l'univers. Il faut anéantir cette exécrable secte dont les partisans se reconnaissent à des signes secrets, et s'aiment mutuellement presque avant de se connaître. Ils couvrent leurs débauches du nom de religion et s'appellent entre eux frères et soeurs, afin que, par l'interposition de ce nom sacré, ils fassent un inceste d'un crime ordinaire: tant un fanatisme vain et insensé les porte à se glorifier de leurs crimes! Si tout ce qu'on leur attribue n'était pas vrai, la renommée, qui a tant de pénétration, publierait-elle sur eux des choses si abominables, qu'on ne peut en parler qu'avec retenue? J'entends dire qu'ils adorent, par je ne sais quelle persuasion ridicule, la tête consacrée d'un âne, le plus ignoble des animaux: religion bien digne des moeurs auxquelles elle doit sa naissance! D'autres prétendent qu'ils honorent, en la personne du prélat ou du prêtre, ce que l'homme a de plus honteux et adorent en lui ce qu'ils révèrent en leurs pères. J'ignore si tout cela est faux; mais leurs cérémonies secrètes et nocturnes sont bien propres à faire naître des soupçons. Rapporter qu'ils représentent sur leurs autels l'image d'un homme justement puni du dernier supplice, et qu'ils adorent le bois funèbre d'une croix, c'est leur attribuer des autels dignes d'eux et leur faire adorer ce qu'ils méritent. Le récit que l'on fait de leurs initiations est aussi horrible que véridique. On présente un enfant couvert de pâte à celui qui doit être initié (1), afin de lui cacher le meurtre qu'il va commettre, et le novice, trompé par cette imposture, frappe l'enfant de plusieurs coups de couteau: le sang coule, les assistants le sucent avec avidité, et se partagent ensuite les membres palpitants de la victime. C'est ainsi qu'ils cimentent leur alliance; c'est ainsi que par la complicité du même forfait ils s'engagent mutuellement au silence. Tels sont ces sacrifices plus exécrables que tous les sacrilèges. Ne savons-nous pas encore ce qui se passe à leurs festins? Tous nos auteurs en font mention, et la harangue de l'orateur de Cirta (2) l'atteste également. Dans un jour solennel tous se rendent au banquet

avec leurs enfants, leurs femmes et leurs soeurs; là, après un long repas, lorsque les vins dont ils se sont enivrés commencent à exciter en eux les feux de la débauche, ils attachent un chien au candélabre, et le provoquent à courir sur un morceau de viande qu'on lui jette à une certaine distance. Les flambeaux renversés s'éteignent; alors, débarrassés d'une lumière importune, ils s'unissent au hasard, au milieu des ténèbres, par d'horribles embrassements, et deviennent tous incestueux, au moins de volonté s'ils ne le sont d'effet, puisque tout ce qui peut arriver dans l'action de chacun entre dans les désirs de tous.
10. Je passe à dessein beaucoup de choses sous silence: je vous en ai assez rapportées que l'obscurité de leur religion dépravée rend indubitables, au moins pour la plupart. En effet, pour quelle raison celer avec tant de soin ce qui est l'objet de leur adoration? on ne se cache point pour faire le bien, mais pour faire le mal. Pourquoi les chrétiens n'ont-ils ni temples, ni autels, pas même des simulacres qui nous soient connus? pourquoi ne parlent-ils et ne se rassemblent-ils qu'en secret? Il faut donc que ce qu'ils adorent soit bien criminel ou bien honteux? D'où vient, quel est, où est enfin ce Dieu unique, solitaire, abandonné, qui n'est connu d'aucun peuple libre, d'aucun état, pas même de Rome, où l'on rend un culte à tous les dieux de la terre? La misérable nation juive est la seule qui reconnaisse un seul Dieu; mais elle a des temples, des autels, des cérémonies et des sacrifices publics: toutefois la puissance de ce Dieu est si nulle, que maintenant il se trouve, ainsi que ses adorateurs, prisonnier des Romains. Que d'absurdités les chrétiens n'ont-ils pas imaginées? Ne nous affirment-ils pas que leur Dieu, qu'ils ne peuvent ni voir ni définir, voit tout, entend tout, sait tout, pénètre les plus secrètes pensées; qu'il est partout et qu'il préside à tout? Ils veulent qu'il soit curieux, inquiet, incommode; car il assiste à toutes les actions, se trouve en tous lieux: et cependant, je le demande, comment ce Dieu, qui est en tous lieux, peut-il s'occuper de chacun, et comment, occupé de chacun, peut-il être en tous lieux? Ce n'est pas tout: les chrétiens méditent la ruine du monde en le menaçant, ainsi que ses astres, d'un embrasement universel: comme si l'ordre éternel, établi par les lois de la nature, pouvait être troublé; comme si, par la rupture de l'alliance de tous les éléments, et la division de l'enchaînement des corps célestes, la masse qui les contient et les environne pouvait être anéantie.
11. Non contents de professer des opinions aussi extravagantes, ils débitent des contes de bonnes femmes; ils disent qu'après leur mort ils renaîtront de leurs cendres, et, par je ne sais quel aveuglement, ils ajoutent foi à ce qu'ils ont inventé. Vous penseriez, à les entendre, qu'ils sont déjà ressuscités: double mal et double folie! ils veulent que le ciel et la terre, que nous laissons, toujours comme nous les avons trouvés, puissent périr, et ils promettent l'éternité à des cadavres qui ont un commencement et une fin. De là vient qu'ils ont nos bûchers en horreur, et qu'ils condamnent l'usage de brûler les morts: comme si les corps, pour être dérobés à la flamme, ne laissent pas avec le temps de tomber en poussière! Et qu'importe, en effet, que notre corps soit la proie des bêtes féroces ou des monstres de la mer; qu'il soit couvert de terre ou consumé par le feu? Si les cadavres ont quelque sentiment, toute sépulture doit leur être un supplice; s'ils n'en ont point, la plus expéditive est la meilleure. Cependant les chrétiens, abusés par cette erreur, se promettent à eux seuls, après la mort, comme s'ils étaient des gens de bien, une vie heureuse et sans fin, et nous menacent, comme si nous étions des méchants, de tourments éternels. Je pourrais en dire bien davantage, si mon discours n'était déjà trop long; je pourrais dire qu'ils sont ennemis de toute équité: je l'ai déjà démontré; mais, quand même j'accorderais qu'ils sont justes, l'opinion la plus commune est que la destinée fait l'homme vertueux ou criminel. Vous en convenez vous-mêmes; car vous attribuez à Dieu toutes nos actions, comme d'autres les attribuent au destin. Ainsi ce n'est pas volontairement que vos prosélytes embrassent vôtre secte, mais parce que Dieu les avait choisis. Par là vous faites de Dieu un juge inique, qui punit dans les hommes le destin et non la volonté. Mais, dites-moi, je vous prie, si c'est avec ou sans corps que vous ressusciterez? Sera-ce sans corps? mais, si je ne me trompe, sans corps il ne peut y avoir ni âme, ni sentiment, ni vie. Sera-ce

avec votre corps? mais il y aura alors longtemps qu'il aura été détruit. Sera-ce avec un autre corps? il naîtra donc alors un nouvel homme qui sera différent du premier. Mais, depuis cette immensité de siècles qui se sont écoulés, est-il revenu des enfers un seul homme, du moins comme Protesilas, avec un congé de quelques heures, pour nous donner un exemple convaincant d'une si étrange merveille? ce sont des rêves d'un cerveau blessé, de chimériques espérances dans lesquelles se joue l'imagination des poètes pour embellir leurs chants, et dont vous ne rougissez pas, sottement crédules, de faire honneur à votre Dieu.

12. Reconnaissez du moins, par l'expérience du présent, combien de telles promesses sont trompeuses, et combien vos espérances sont frivoles. Jugez, misérables, de ce qui doit vous arriver après la mort par ce qui vous arrive pendant la vie. Le plus grand nombre des partisans de votre secte, comme vous l'avouez, sont en proie à mille maux, plongés dans l'indigence, dévorés par la faim, dénués de tout: et votre Dieu le souffre et vous néglige à ce point! de deux choses l'une, ou il ne veut pas venir au secours de ses enfants, ou il ne le peut pas. Il est donc impuissant ou injuste. Toi qui rêves une immortalité posthume, ne sens-tu pas ta condition? ne reconnais-tu pas ta fragilité? Insensé! lorsque tu éprouves les accès d'une fièvre brûlante, lorsque tu es déchiré par la douleur, tu es convaincu, malgré toi, de ton infirmité, et tu ne veux pas l'avouer! Mais passons sur ces maux communs à l'humanité tout entière: entendez-vous ces menaces, voyez-vous préparer ces châtiments, ces tortures, ces feux qui sont l'objet de vos prédictions et de vos craintes? Voici des croix faites pour être non l'objet de vos adorations, mais l'instrument de votre supplice. Eh bien! où est ce Dieu qui peut venir au secours des morts, et qui ne peut secourir les vivants? Les Romains, sans l'assistance de votre Dieu, ne sont-ils pas les maîtres de l'univers et de vous-mêmes? Vous êtes toujours dans les sollicitudes, et vous vous abstenez de toutes récréations honnêtes; vous n'allez point aux spectacles, vous n'assistez point à nos solennités, à nos repas publics, à nos combats sacrés; vous avez en horreur les mets que nos prêtres ont touchés, et les vins qui ont servi à faire des libations sur nos autels. Ainsi des dieux que vous ne croyez pas vous inspirent des craintes! vous ne portez jamais de couronnes; vous n'en couvrez pas même vos tombeaux, et vous n'employez les parfums que dans les funérailles: toujours pâles et alarmés, vous êtes vraiment dignes de la commisération de nos dieux. Qui ne vous plaindrait? vous ne ressuscitez point, vous ne vivez pas même à présent. Si vous n'avez pas encore perdu toute raison et toute pudeur, renoncez à vouloir pénétrer dans le ciel, pour y chercher les secrètes destinées du monde; contentez-vous de voir ce qui passe à vos pieds: cela doit suffire à des êtres grossiers, ignorants et sauvages, qui, n'ayant nulle connaissance des affaires de la vie civile, sont, à plus forte raison, incapables de discourir sur les sciences divines.

13. Si la manie de philosopher vous possède, quel est celui de vous qui sera assez raisonnable pour imiter Socrate, le prince de la sagesse? chacun sait sa réponse quand on l'interrogeait sur les choses célestes: Ce qui est au-dessus de nous, disait-il, ne nous regarde pas. Aussi l'oracle rendit un juste hommage à une si rare prudence, et fit pressentir à Socrate que, s'il était supérieur aux autres hommes, ce n'était pas parce qu'il était parvenu à savoir tout, mais parce qu'il avait appris qu'il ne savait rien. La suprême sagesse est donc de confesser son ignorance. C'est en pensant ainsi qu'Arcésilas, Carnéade et la plupart des philosophes académiciens ont prudemment douté, toutes les fois qu'il s'est agi de décider des questions élevées: manière de philosopher glorieuse pour le savant et sans danger pour l'ignorant. Non seulement nous devons admirer le poète lyrique Simonide, mais encore le prendre pour modèle: pressé par le tyran Hiéron de lui dire ce qu'il pensait des dieux, d'abord il demanda un jour pour y réfléchir, puis deux, puis quatre; et, comme il différait de jour en jour, le tyran étonné voulut en savoir la cause: alors Simonide répondit que plus il faisait de recherches, plus il trouvait la question difficile à résoudre. Quant à moi, je pense aussi qu'il faut laisser les choses douteuses dans l'état où elles sont, et, lorsque les plus grands génies sont encore à délibérer, ne pas se décider

avec trop de confiance ou de témérité pour l'un ou l'autre parti. En agir autrement, ce serait introduire les superstitions les plus ridicules et renverser toute espèce de religion.
14. Tel fut le discours de Cécilius; et comme, après avoir parlé avec tant de véhémence, il avait fini par se calmer, il ajouta avec un sourire: Maintenant, que va nous répondre Octavius, cet homme de la race de Plaute, sans contredit le premier des meuniers, s'il n'est pas le dernier des philosophes. Cessez, lui dis-je, de vous applaudir aux dépends d'Octavius. Il n'est pas encore temps de triompher; il faut auparavant que les deux parties aient été entendues: d'ailleurs ce n'est pas pour une gloire frivole, c'est pour la vérité que vous combattez ici. Votre ingénieuse harangue m'a fait le plus grand plaisir: cependant je dois m'élever à de plus hautes considérations, non sur la dispute présente, mais sur les disputes en général. Trop souvent la subtilité et l'éloquence parviennent à obscurcir les vérités les plus lumineuses. Les auditeurs, se laissant entraîner par le charme des paroles, perdent de vue le fond des choses et confondent le faux avec le vrai, ignorant que le faux est quelquefois vraisemblable, et que le vrai ne l'est pas toujours. Mais ceux qui ne savent pas se défendre d'une trop grande crédulité et se livrent au premier venu rencontrent souvent des gens plus habiles qui leur font changer d'opinion à leur gré: ballottés de la sorte, ils finissent par désespérer de trouver la vérité, et, au lieu de jeter la faute sur leur jugement, ils aiment mieux embrasser un doute universel que de s'exposer à de nouvelles méprises en adoptant un parti quelconque. Gardons-nous à un pareil excès; ne prenons point en haine le raisonnement parce qu'on en abuse, et, si nous avons donné notre confiance à des hommes qui l'ont trompée, n'allons pas jusqu'à nous défier des hommes les plus vertueux et les plus vrais. Car c'est là l'écueil où tombent les personnes qui croient trop légèrement: elles se laissent d'abord circonvenir par ceux qu'elles regardaient comme d'honnêtes gens; puis bientôt, par une erreur entièrement semblable, tout leur devient suspect, et elles craignent comme des méchants ceux en qui elles auraient dû voir des gens de bien. Cela posé, puisque dans la dispute souvent la vérité se trouve d'un côté, quoique obscurément; tandis que de l'autre la subtilité et l'éloquence s'efforcent de remplacer la solidité des preuves, nous devons tout peser avec soin, afin qu'en donnant au talent les éloges qu'il mérite, nous puissions discerner la vérité, l'approuver et l'admettre.
15. Vous manquez, reprit Cécilius, aux devoirs d'un juge impartial en cherchant à affaiblir par des considérations la force de mon discours. Toute réflexion doit vous être interdite, et mes moyens doivent rester intacts jusqu'à ce qu'Octavius m'ait réfuté, s'il est en état de le faire. Vos reproches, répondis-je, ne sont pas fondés: ce que j'ai dit, si je ne me trompe, est à votre avantage comme au sien. J'ai prétendu que je ne devais porter mon jugement qu'après l'examen le plus scrupuleux de la solidité de vos raisonnements respectifs, sans avoir égard au vain éclat de l'éloquence; mais, puisque cette digression vous déplaît, ne perdons plus de temps, et écoutons Octavius, qui paraît impatient de se faire entendre.
16. Je parlerai aussi bien qu'il me sera possible, dit alors Octavius; mais vous devez vous joindre à moi pour effacer par la force de la vérité les taches qu'on a voulu nous imprimer. Et d'abord, je ne dissimulerai point que notre Cécilius a été si irrésolu, si incertain, si chancelant, que je ne sais si la fluctuation de ses opinions vient d'une érudition embrouillée ou est le fruit de l'erreur; car il m'a semblé tantôt croire à l'existence des dieux, tantôt la révoquer en doute, de manière que la mobilité de ses assertions ne me permît pas de leur opposer des réponses certaines. Je n'ai garde de taxer Cécilius d'artifice, sa candeur le met à l'abri d'un tel soupçon; mais, comme celui qui ne connaît pas le droit chemin, lorsqu'il en rencontre plusieurs, est dans l'embarras, sans pouvoir se déterminer pour l'un d'eux, ni cependant les suivre tous? de même celui qui ne connaît pas sûrement la vérité sent redoubler son indécision et ses perplexités, lorsque plusieurs opinions se présentent à son esprit. Rien n'est donc moins étonnant que de voir Cécilius ainsi flottant, sans cesse en contradiction avec lui-même. J'espère, à la faveur de la vérité seule que je vais lui présenter, détruire tout ce qu'il a avancé, le fixer à jamais et mettre fin à ses agitations, à ses doutes, à ses erreurs puisqu'il a témoigné

voir avec peine et indignation des gens pauvres ignorants et grossiers discourir sur les choses du ciel, je lui ferai remarquer que tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe et de rang, sont nés avec un esprit capable de discerner le bien d'avec le mal, et qu'ils ne doivent pas leur sagesse à la fortune, mais à la nature; que les philosophes et les inventeurs des arts, avant d'avoir acquis par leur génie des droits à l'immortalité, ont passé pour des êtres vulgaires, pauvres et ignorants: qu'il sache que les riches idolâtres de leurs biens, considèrent plus l'or que le ciel; que ce sont des pauvres comme nous qui ont découvert la sagesse et l'ont montrée aux autres; d'où il résulte que la raison ne vient ni des richesses ni de l'étude, mais de l'auteur de notre âme. Qu'on ne s'indigne donc pas de nous voir discuter et ouvrir notre avis sur les sciences divines; car ce n'est point à l'autorité de celui qui parle, mais à la force de ses raisons qu'il faut avoir égard. Plus le discours est dépourvu d'ornements, plus la vérité est évidente, parce que, n'étant pas colorée par la pompe du style et les grâces de l'éloquence, elle se montre alors ce qu'elle est, l'unique règle de l'équité.
17. Je ne nie point ce que Cécilius s'est principalement efforcé d'établir: l'homme doit chercher à se connaître, examiner ce qu'il est, d'où il vient, pourquoi il existe; s'il est un composé d'éléments ou d'atomes, ou plutôt s'il n'a pas été créé, formé et animé par un Dieu. Mais il nous est impossible d'acquérir cette connaissance sans une étude sérieuse de l'universalité des choses, puisqu'elles ont entre elles tant de cohérence, d'harmonie et de connexité, qu'à moins de nous être bien pénétrés de la nature divine, nous ne pouvons nous rendre compte de la nature humaine; de même que nous sommes incapables de bien diriger les affaires d'un état, avant d'avoir une parfaite connaissance des lois qui régissent la grande société de tous les êtres. Que si nous différons des bêtes en ce qu'elles sont courbées vers la terre, et ne semblent nées que pour chercher leur pâture, nous dont le front est droit et se dirige toujours vers le ciel, nous qui avons reçu la parole et la raison qui nous forcent à concevoir un Dieu, à le connaître et à l'imiter, nous serait-il permis, nous serait-il possible de fermer les yeux à une lumière si éclatante? N'y aurait-il pas même une espèce de sacrilège à chercher ici-bas ce que nous ne devons trouver qu'en haut? Quel homme sensé peut croire que l'ordre admirable qui règne dans la nature ait été produit par des atomes voltigeant au hasard, et non par une intelligence divine? Quand vous levez les yeux vers le ciel, et que vous contemplez la beauté de ce vaste univers, pouvez-vous avoir quelque doute sur l'existence d'un Dieu qui, par sa providence, donne la vie à toute la nature, la met en mouvement, l'alimente et la gouverne? Comme ce ciel s'étend au loin! avec quelle rapidité il opère sa révolution, soit pendant le jour, lorsqu'il est éclairé par le soleil, soit pendant la nuit, lorsqu'il est parsemé d'étoiles! Cet équilibre si parfait et si étonnant ne vous démontre-t-il pas un suprême modérateur? Voyez cet astre dont la course fait les années, et cette planète inconstante qui fait les mois par son croissant et son décours. Que dirai-je de cette succession jamais interrompue de la lumière et des ténèbres, qui marque à l'homme les heures du travail et celles du repos? Mais c'est aux astronomes qu'il appartient de nous parler plus amplement des astres, soit qu'ils règlent le cours de la navigation, soit qu'ils indiquent l'époque favorable du labourage ou de la moisson. Toutes ces merveilles peuvent-elles n'être pas l'ouvrage de l'intelligence et de la raison, puisqu'il en faut tant pour les étudier et les comprendre? Que dirai-je de cette vicissitude perpétuelle et inaltérable des saisons si nécessaire pour toutes les productions de la terre? Le printemps avec ses fleurs, l'été avec ses moissons, l'automne avec ses fruits, l'hiver avec ses olives, ne nous annoncent-ils pas un père et un auteur? Un pareil ordre serait d'abord dérangé, s'il n'avait pas été établi par une sagesse suprême. Avec quelle prévoyance tout a été disposé! La douce température du printemps succède aux frimas de l'hiver, et les fraîcheurs de l'automne aux chaleurs de l'été, de manière que nous passons insensiblement d'une saison à l'autre, et que nous sommes préservés du danger qui résulterait pour nos corps du passage subit d'un froid rigoureux à une chaleur excessive. Jetez les yeux sur la mer: la loi qui la resserre dans son lit est écrite sur son rivage; voyez les arbres: ils

trouvent leur nourriture dans les entrailles de la terre; considérez l'Océan: il est assujetti à un flux et à un reflux toujours régulier; les fontaines: elles coulent sans que leurs veines puissent tarir; les fleuves: leur cours n'est jamais interrompu. Que dirai-je de la terre si bien disposée en plaines, en vallons, en montagnes? Parlerai-je de tant d'animaux qui ont tous des moyens de défense différents? quand on les attaque, les uns ont recours à leurs cornes, les autres à leurs dents; ceux-ci à leurs serres, ceux-là à leur dards. Ne peuvent-ils se défendre: la célérité des pieds dans les uns, ou la promptitude des ailes dans les autres, facilitent leur fuite. Mais plus que tout le reste, la perfection du corps humain proclame un Dieu pour auteur: cette statue droite, ce visage tourné vers le ciel, tous les sens disposés comme dans une forteresse, et les yeux placés dans la partie la plus élevée comme des sentinelles.
18. Il serait trop long d'entrer dans un plus grand détail: il n'est aucune partie de l'homme qui n'ait été formée pour son utilité ou pour son ornement. Et ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que nous avons tous la même figure, et que chacun de nous a des traits particuliers; ainsi, vus en général, nous nous ressemblons tous, et pris à part, on nous trouve différents. Parlerai-je de la génération? le désir de nous reproduire ne nous a-t-il pas été donné par Dieu lui-même? quoi de plus merveilleux que ces mamelles qui se remplissent de lait pour servir de nourriture à l'enfant! La Providence n'embrasse pas seulement le genre humain dans son universalité, elle veille encore sur toutes ses parties. Les îles Britanniques, couvertes d'un épais brouillard que ne peut dissiper le soleil, sont échauffées par les vapeurs tièdes de la mer qui les environne. Le Nil, par ses débordements, tempère la sécheresse de l'Egypte; l'Euphrate fertilise la Mésopotamie; l'Indus arrose les plaines de l'Orient, et l'on dit même qu'il les ensemence. Lorsque vous entrez dans une maison, et que vous en voyez toutes les pièces parfaitement disposées et magnifiquement décorées, ne pensez-vous pas qu'un maître, supérieur à toutes ces choses, préside à leur ordonnance? Ainsi, et à plus forte raison, quand vous considérez le ciel et la terre, et que vous êtes frappé de cet ordre admirable qui règne dans la nature entière, n'est-ce pas une nécessité de convenir qu'il existe un esprit supérieur qui en est le créateur et le maître? Mais, sans avoir aucun doute sur la Providence, peut-être pensez-vous qu'il faille s'enquérir si le royaume du ciel est gouverné par un seul être ou par plusieurs? Il ne sera pas difficile de résoudre cette question, si l'on considère que tous les empires de la terre ont leur modèle dans le ciel. Jamais le partage d'un trône a-t-il commencé de bonne foi, ou fini sans quelque scène sanglante? Je ne vous parlerai ni des Perses, à qui le hennissement d'un cheval a donné un roi, ni de l'histoire fabuleuse des deux frères thébains; mais je vous rappellerai la querelle si connue de deux jumeaux, qui se disputaient à qui régnerait sur une troupe de bergers et sur des cabanes, les guerres d'un gendre et d'un beau-père qui ont troublé l'univers entier; car la fortune d'un si vaste empire ne put suffire à deux hommes. Voyez les animaux: les abeilles n'ont qu'un seul roi, les troupeaux n'obéissent qu'à un seul conducteur: et vous voulez que dans le ciel la souveraineté puisse être divisée, et que la puissance absolue de ce divin et véritable empire puisse être partagée? N'est-il pas hors de doute que Dieu, l'auteur de toutes choses, n'a ni commencement ni fin; que celui qui a donné l'être à tout ce qui existe s'est donné l'éternité; qu'avant d'avoir créé le monde, il était un monde à lui-même; que tout a été fait par sa parole, disposé par sa sagesse, consommé par sa puissance? On ne peut le voir, parce qu'il est plus éclatant que la lumière; le toucher, parce qu'il est plus subtil que le tact; le comprendre, parce qu'il est au-dessus des sens. Il est immense, infini, connu seulement de lui-même: notre esprit est trop borné pour le concevoir. C'est pourquoi nous avons une idée digne de lui, lorsque nous disons qu'il est au-dessus de toutes nos idées. Exprimerai-je ce que je pense? s'imaginer connaître sa grandeur, c'est la diminuer; se persuader qu'on ne la diminue point, c'est ne pas la connaître. Ne cherchez point de nom à Dieu, son nom est Dieu. On a besoin de noms pour distinguer chaque particulier dans une multitude: le nom de Dieu suffit à celui qui est seul Dieu. Si je l'appelais père, vous penseriez qu'il est terrestre; roi, vous le soupçonneriez charnel; maître, vous le concevriez

mortel. Supprimons tout ce que nous avons ajouté à l'idée simple de Dieu, il restera tel qu'il est. Mais quoi! n'avons-nous pas pour nous le consentement de tous les hommes? Lorsque le peuple lève les mains au ciel, c'est Dieu seul qu'il invoque; il s'écrie: Grand Dieu! vrai Dieu! plaise à Dieu! Ce langage naturel au vulgaire n'est-il pas la confession du chrétien? ceux mêmes qui veulent que Jupiter soit maître souverain ne se trompent que pour le nom, car ils reconnaissent l'unité de sa puissance.
19. Ecoutons aussi les poètes: ils ne célèbrent qu'un seul père des dieux et des hommes, et disent que les pensées des hommes sont telles qu'il lui plaît chaque jour. Virgile ne s'exprime-t-il pas encore d'une manière plus claire et plus vraie quand il dit :
C'est cet esprit divin, cette âme universelle,
Qui d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts;
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui croît dans l'air, sur la terre et dans l'ombre.
Et ailleurs il donne le nom de Dieu à cette âme universelle:
Dieu, dit-il, remplit tout, le ciel, la terre et l'onde:
Il circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger.

Dieu, suivant nous, est-il autre chose qu'une âme, un esprit, une intelligence? Passons en revue, si vous le voulez, la doctrine des philosophes, et vous verrez qu'ils sont tous du même avis, malgré la diversité de leur langage. Je laisse les plus anciens, quoiqu'ils aient mérité le nom de sages par leurs belles sentences. Je commencerai par Thalès de Milet, non seulement le premier des philosophes, mais encore le premier qui ait disputé sur les matières célestes: il dit que l'eau est le principe de toutes choses, et que Dieu est cette intelligence qui a tout formé de l'eau, mais qu'il n'est pas donné à l'homme de concevoir de quelle manière l'eau et l'esprit ont pu agir ensemble quoique la connaissance de cette action lui vienne de Dieu. Vous remarquerez que l'opinion du premier des philosophes ne diffère pas de la nôtre. Anaximène ensuite, et, après lui, Diogène d'Apollonie, prétendent que l'air est Dieu, qu'il est immense et infini: l'un et l'autre ont la même idée que nous de la divinité. Anaxagore pense que Dieu est un esprit infini auquel on doit le système et l'arrangement de l'univers. Pythagore croit que Dieu est une âme répandue et agissante dans tous les corps, et que les animaux en sont émanés. Xénophane veut que Dieu soit un tout infini, et il y ajoute une intelligence. Antisthène dit qu'il y a plusieurs dieux révérés parmi les nations, mais qu'un seul est naturel. Speusippe soutient que Dieu est une certaine force vitale qui gouverne tout. Démocrite lui-même, quoiqu'il soit l'inventeur des atomes, n'appelle-t-il pas Dieu la nature qui fournit, qui envoie les images des objets qui nous frappent et les idées dont elles nous remplissent l'esprit? Suivant Strabon, il n'y a point d'autre Dieu que la nature. Epicure, qui fait les dieux oisifs ou plutôt les anéantit, met cependant la nature au-dessus de tout. Aristote n'a jamais eu d'opinion bien fixe: il admet, à la vérité, une puissance unique; mais il veut, tantôt que toute la divinité réside dans l'intelligence, tantôt que le monde soit Dieu; tantôt il reconnaît un être, qui est au-dessus du monde. Héraclide de Pont, quoiqu'il varie dans ses expressions, donne pourtant à Dieu une intelligence divine. Théophraste, Zénon, Chrysippe et Cléanthe ne se sont pas toujours expliqués d'une manière uniforme, mais ils s'accordent tous pour reconnaître l'unité d'une Providence. Et en effet Cléanthe fait Dieu tantôt l'esprit, tantôt l'intelligence, quelquefois l'air qui nous environne, et le plus souvent la raison elle-même. Zénon, son maître, fait de la loi naturelle et divine le principe de tous les êtres: ailleurs, il trouve ce principe dans l'éther ou bien dans une raison universelle; et quand il enseigne que Junon est l'air, Jupiter le ciel, Neptune la mer, Vulcain le feu, et ainsi des autres dieux du vulgaire, qu'il prétend être des éléments, il sape toutes les notions établies touchant les dieux. Chrysippe est

presque du même avis: il croit que la divinité consiste dans la raison, dans l'âme et l'intelligence de toute la nature; que Dieu c'est le monde lui-même, ou bien l'inévitable destin, et il imite Zénon dans l'interprétation des fables d'Hésiode, d'Homère et d'Orphée. Diogène de Babylone adopte le même système quand il explique l'enfantement de Jupiter et la naissance de Minerve, et quand il ajoute que ces actions sont plutôt le nom qu'il faut donner aux effets ordinaires de la nature qu'aux dieux mêmes. Xénophon, disciple de Socrate, dit qu'on ne saurait concevoir la nature du vrai Dieu, et que par conséquent l'on ne doit point la chercher. Ariston de Chios soutient aussi qu'elle est tout à fait inintelligible. Ils ont tous deux senti la majesté de Dieu en désespérant de la concevoir. Platon parle plus clairement de Dieu, de son essence et de ses attributs: ses discours nous paraîtraient divins, s'il n'y avait pas mêlé quelques opinions populaires. Il dit, dans son Timée, que Dieu est par son nom même le père du monde, le créateur de l'âme, l'auteur du ciel et de la terre; il dit encore qu'il est difficile de le connaître à cause de l'immensité de sa puissance, et que, lors même qu'on l'aurait connu, il serait impossible de le révéler aux hommes. Nous disons presque la même chose; car nous ne connaissons qu'un seul Dieu, que nous appelons le créateur de tout ce qui existe, et nous n'en parlons pas en public, à moins que nous n'y soyons forcés.

20. J'ai exposé les opinions de presque tous les philosophes, dont la plus grande gloire est d'avoir reconnu un seul Dieu, quoique sous des noms divers; en sorte que l'on croirait que les chrétiens sont autant de philosophes, ou que les philosophes ont été autant de chrétiens. Si j'ai prouvé que le monde est gouverné par une Providence, et que tout obéit à un seul Dieu, nous ne devons donc pas nous laisser entraîner par ces fables qui ont charmé et captivé nos pères, fables enfantées par l'erreur, réfutées par les sages de tous les siècles, condamnées par la raison, et qui n'ont d'autre fondement que leur ancienneté. Nos aïeux ont été si faibles, qu'ils ont cru les choses les plus absurdes, telles qu'une Scylla qui avait plusieurs corps, une Chimère qui réunissait en elle différentes formes, une Hydre qui renaissait de ses blessures, des Centaures, hommes et chevaux tout ensemble: leur crédulité adoptait également toutes les fictions de la renommée. Que vous dirai-je de ces contes de bonnes femmes, de ces métamorphoses d'hommes en oiseaux, de bêtes en hommes, d'hommes en arbres et en fleurs? métamorphoses qui se feraient encore si elles avaient jamais été faites, et qui ne l'ont point été, puisqu'elles ne sont pas possibles. Nos ancêtres, imprudents et crédules, ont adopté des dieux avec une grossière simplicité; car, en rendant un hommage religieux à leurs rois, en désirant les contempler dans des images après leur mort, et conserver leur mémoire dans des statues, ils ont fini par convertir en culte ce qui n'avait été pour eux qu'un sujet de consolation. Avant que le monde fût ouvert au commerce, et que les peuples eussent mélangé leurs rites et leurs moeurs, chaque nation vénérait comme un citoyen dont le souvenir lui était cher, son fondateur, un guerrier illustre, la reine que sa chasteté et sa valeur avaient élevée au-dessus de son sexe, l'inventeur d'un art, ou l'auteur de quelque bienfait. C'est ainsi qu'en récompensant les morts on laissait un exemple à la postérité.

21. Lisez les historiens et surtout les philosophes, et vous reconnaîtrez avec moi cette vérité. Suivant Evhémère, c'est à leurs vertus et à leur bienfaisance que les dieux sont redevables de leur divinité. Cet auteur indique leurs jours de naissance, leur patrie, leurs tombeaux, les emplois qu'ils exercèrent. Il dit que Jupiter naquit en Crète, Apollon à Delphes, Isis à Pharos, Cérès à Eleusis. Ceux que l'on mit au rang des dieux furent, selon Prodicus, des hommes qui, en parcourant le monde, se rendirent utiles à la société par quelques découvertes relatives à l'agriculture. Perseus est du même avis, et ajoute que l'on appela du même nom les fruits et ceux auxquels on en était redevable, comme a fait Térence quand il dit : Vénus languit sans Bacchus et Cérès.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, dans une lettre remarquable qu'il écrivit à Olympias, sa mère, lui manda qu'un prêtre égyptien, redoutant sa puissance, lui avait dévoilé le mystère des hommes-dieux. Il nous y apprend que Vulcain fut le premier homme déifié, et que la

famille de Jupiter n'obtint qu'ensuite cet honneur. Voyez le sistre d'Isis changé en hirondelle; jetez les yeux sur le tombeau vide de votre Sérapis ou Osiris, dont les membres furent dispersés çà et là; considérez enfin vos sacrifices et vos mystères, vous y apprendrez les disgrâces, la fin tragique, les funérailles, les plaintes et les gémissements de ces dieux infortunés. Isis a perdu son fils, elle le pleure, et le cherche accompagnée de son Cynocéphale et de ses prêtres chauves qui, dans leur tristesse, se frappent la poitrine, et imitent la douleur d'une mère inconsolable. Bientôt Isis se réjouit, parce que son fils est retrouvé; les prêtres s'en réjouissent aussi, et le Cynocéphale qui l'a trouvé en est tout glorieux. Ainsi, ils ne cessent tous les ans de perdre ce qu'ils trouvent, et de trouver ce qu'ils perdent. N'est-il pas ridicule de pleurer ce qu'on adore, ou d'adorer ce qu'on pleure? Ce qui se pratiquait autrefois en Egypte se pratique maintenant à Rome: Cérès, inquiète et désolée, un flambeau à la main, et entourée de serpents, cherche sa fille qu'on lui a ravie, et qui a été déshonorée: voilà les mystères d'Eleusis. Ceux de Jupiter ne sont pas moins ridicules: une chèvre est sa nourrice, on le soustrait à son père qui veut le dévorer, et les cymbales des Corybantes retentissent pour que le père n'entende pas les vagissements de son enfant. J'ai honte de parler des mystères de Cybèle, qui, ne pouvant se faire aimer d'Athys, parce qu'elle était vieille et difforme, et en effet elle était déjà la mère de plusieurs dieux, le mutila, afin d'en faire un dieu eunuque. C'est à cause de cette fable que les prêtres de cette déesse l'adorent en se mutilant. Ce ne sont point là des sacrifices, mais des supplices. Que dirai-je de la forme et de la figure de vos dieux? N'offrent-elles pas l'assemblage du ridicule et de l'ignominie? Vulcain est boiteux; Apollon, après tant de siècles, est imberbe; Esculape a une longue barbe, quoique fils d'Apollon qui n'en a point; Neptune a des yeux d'azur, Minerve les a bleus; Junon en a qui ressemblent à ceux d'un boeuf; Mercure a des ailes aux talons; Pan, des pieds de bouc; Saturne, des fers aux pieds; Janus a deux visages, comme s'il voulait marcher à reculons; Diane la chasseresse a une robe retroussée; Diane d'Ephèse a une infinité de mamelles; Diane Trivia, trois têtes et plusieurs mains qui la rendent monstrueuse. Que dirai-je de votre Jupiter lui-même? tantôt il est sans barbe, tantôt il est barbu: s'appelle-t-il Hammon? il a des cornes; Capitolin ? il tient des foudres; Latiaris? il est couvert de sang; Feretrius? on ne l'aborde pas sans dépouilles opimes: enfin, pour ne pas énumérer toutes ces sortes de Jupiter, contentons-nous de dire que les bizarreries et les monstruosités qu'on lui attribue, sont aussi diversifiées que les noms qu'on lui donne. Erigone se pend pour être une vierge étincelante parmi les astres; Castor et Pollux, afin de vivre, meurent tour à tour; Esculape est renversé par la foudre et se relève dieu; Hercule, pour cesser d'être homme, est consumé dans les flammes du mont Oeta.
22. Nous apprenons de nos pères ignorants ces fables et ces erreurs; et, ce qui est plus déplorable encore, nous employons notre esprit et nos soins à les étudier, et surtout à graver dans notre mémoire les vers des poètes, qui ont nui à la vérité plus qu'on ne saurait dire, par l'autorité qu'ils se sont acquise. C'est pourquoi Platon avait raison, à mon avis, lorsqu'il voulait que l'on bannit Homère de sa république imaginaire, toutefois après l'avoir loué et couronné. Homère est, en effet, le premier qui, dans sa guerre de Troie, ait associé vos dieux aux actions des hommes. Il les divise en deux partis, et les fait combattre comme des gladiateurs. Il blesse Vénus à la main, charge Mars de fers, le perce de traits et le met en fuite. Il raconte que Jupiter, sur le point d'être garrotté par les autres dieux, fut délivré par Briarée, et qu'il pleura en pluie de sang Sarpédon, son fils, parce qu'il put l'arracher à la mort; il raconte encore que ce dieu, séduit par la ceinture de Vénus, eut avec Junon, son épouse, plus de plaisir qu'il n'en avait jamais éprouvé avec aucune de ses amantes. Chez un autre poète, Hercule nettoie des étables, Apollon fait paître les troupeaux d'Admète, Neptune bâtit des murailles pour Laomédon, et ce malheureux maçon est frustré du salaire de son travail. Ailleurs on forge sur la même enclume les foudres de Jupiter et les armes d'Enée, comme si le ciel, la foudre et les éclairs n'existaient pas longtemps avant que Jupiter eût pris naissance dans la Crète, et comme s'il eût été possible à un cyclope de les imiter et à Jupiter de ne pas les craindre. Que dirai-je

de Mars et de Vénus surpris en adultère, de Jupiter et de Ganymède, dont les amours sont consacrées dans le ciel? Toutes ces fables ont sans doute été inventées pour autoriser les vices des hommes. C'est par ces fictions et ces agréables mensonges que l'on corrompt l'esprit des enfants. Tout ce qui s'y imprime à cet âge laisse des traces que le temps ne peut effacer; ils croissent avec l'erreur, sans pouvoir découvrir la vérité que rencontrent aisément ceux qui la cherchent. Selon tous les anciens écrivains de la Grèce et de Rome, Saturne, père de cet essaim de dieux, fut un homme: ainsi l'attestent Népos et Cassius, ainsi en parlent Thallus et Diodore. Ce Saturne donc, pour se dérober à la poursuite de son fils furieux, s'exila de la Crète et vint se réfugier en Italie, où Janus lui donna l'hospitalité; et comme il avait rapporté de Crète quelques légères connaissances, il enseigna aux peuples de ces contrées à former des lettres, à battre la monnaie et à fabriquer divers instruments. Il voulut que le pays où il s'était caché, et qui avait été pour lui un asile assuré, portât le nom de Latium. La ville qu'il fit bâtir fut appelée Saturnia, et la montagne où Janus habitait, Janicule: c'est ainsi que leur mémoire a passé à la postérité. Saturne est donc un homme qui fuit, un homme qui se cache; c'est le père d'un homme, c'est le fils d'un homme. Si les habitants de l'Italie l'appellent le fils du ciel et de la terre, c'est parce que ses parents leur étaient inconnus; et aujourd'hui même ne disons-nous pas de ceux qui se montrent inopinément à nous, qu'ils sont tombés du ciel, et de ceux dont l'origine est ignoble, qu'ils sont sortis de la terre? Quant à Jupiter, il régna en Crète après l'exil de son père; il y eut des enfants, il y mourut: on voit encore l'antre de Jupiter, on montre son tombeau, et son propre culte témoigne qu'il fut homme.
23. Il serait superflu de faire le dénombrement et la généalogie de tous les dieux; il me suffit d'avoir établi que leurs premiers parents étaient hommes, pour que je sois dispensé de prouver que leurs descendants l'étaient aussi. À moins peut-être que vous ne vouliez en faire des dieux après leur mort: Romulus, en ce cas, doit sa divinité au faux serment de Proculus, Juba n'est dieu que parce que les Maures l'ont voulu, et ainsi de tous les autres rois déifiés, dont l'apothéose est moins un témoignage de divinité qu'un dernier honneur rendu à leur autorité passée. C'est bien sûrement contre leur gré qu'on les place au ciel: ils aimeraient mieux toujours rester hommes; ils redoutent de devenir dieux, et ne le veulent pas même à l'âge le plus caduc. On ne peut donc faire un dieu d'un être mort, parce qu'un dieu ne meurt point; et on ne peut faire un dieu d'un être qui a pris naissance, parce que tout ce qui naît est sujet à la mort: or ce qui est dieu n'a ni commencement ni fin. Je le demande, si jadis il est né des dieux, pourquoi n'en naît-il plus aujourd'hui? Jupiter serait-il trop vieux, et Junon serait-elle devenue stérile? Minerve a-t-elle pris des cheveux blancs sans devenir mère, ou plutôt les uns et les autres n'ont-ils cessé de procréer des enfants que depuis qu'on n'ajoute plus aucune foi à des fables de cette nature? Certes, si les dieux pouvaient se reproduire, ils feraient sans cesse des immortels, et nous aurions déjà plus de dieux qu'il n'y a eu d'hommes, tellement que le ciel, l'air et la terre ne pourraient les contenir. Il est donc évident que tous ces dieux, dont nous connaissons la naissance et la mort, n'ont été que des hommes. Peut-on douter que le vulgaire ne les invoque et ne les adore que parce qu'il est séduit par la beauté des simulacres qui leur sont consacrés, et sottement ébloui par l'éclat de l'or, de l'argent et de l'ivoire dont ils sont décorés? Quiconque voudra examiner de quelle manière se font ces simulacres, aura bientôt honte de craindre une matière dont la main de l'ouvrier a fait un dieu en se jouant. Et en effet ce dieu de bois, qui est peut-être le reste d'un bûcher ou d'un gibet, est dressé, taillé, scié et raboté; ce dieu de métal, fait peut-être de quelque vase immonde, comme le pratiqua jadis un roi d'Egypte, est forgé, frappé à coups de marteau, et reçoit sa figure sur des enclumes. Est-il de pierre? il est taillé, sculpté et poli quelquefois par un homme souillé de vices. Le dieu cependant n'est sensible ni à l'injure qu'il reçoit en naissant, ni aux témoignages de vénération que vous lui donnez dans la suite; mais peut-être n'était-il pas encore dieu tandis que son simulacre n'était qu'un bloc de marbre, une pièce de bois ou un lingot d'argent; quand devient-il donc dieu? on le fond, on le taille, on le sculpte, ce n'est pas encore un dieu; on le soude, on

le dresse, on le met sur un piédestal, ce n'est pas encore un dieu; enfin on l'orne, on le consacre, on le prie: pour le coup le voilà dieu, puisque l'homme l'a voulu et l'a dédié.

24. Les animaux muets ne jugent-ils pas mieux que vous de vos dieux? Les rats, les hirondelles et les milans savent qu'ils sont privés de sentiment; car ils les rongent, les foulent aux pieds, se perchent sur leurs têtes; et si vous ne les chassiez, ils feraient leurs nids jusque dans la bouche de votre dieu: les araignées font leur toile sur son visage, et suspendent leurs fils à sa tête. Vous essuyez, vous nettoyez et frottez ces dieux, et vous les protégez et les redoutez, quoique vous les ayez faits: et tout cela, parce qu'aucun de vous ne pense que l'on doit connaître Dieu avant de l'adorer; parce que, suivant en aveugles l'exemple de vos pères, vous aimez mieux adopter l'erreur commune, que vous en rapporter à votre propre conscience; enfin, parce que vous n'avez pas la moindre notion de ce qui fait l'objet de votre crainte. Ainsi, en consacrant des dieux d'or et d'argent, on a consacré l'avarice; ainsi on a sacrifié à de vaines figures; ainsi est née la superstition romaine. Si vous passez vos rites en revue, qu'ils vous offrent de choses ridicules et souvent dignes de pitié quelques uns de vos prêtres marchent tout nus au plus fort de l'hiver; d'autres, la tête couverte d'un bonnet, portent de vieux boucliers et se font des incisions; d'autres promènent de quartiers en quartiers des dieux qui demandent l'aumône. Vous avez des temples où l'on ne peut entrer qu'une fois par an; d'autres où ce serait un crime de pénétrer; il y en a dont l'entrée est interdite aux hommes; d'autres qui sont fermés aux femmes. Vous avez des cérémonies où un esclave ne peut assister sans une profanation qu'il faut expier: certaines idoles ne peuvent être couronnées que par la femme qui n'a eu qu'un mari; d'autres ne peuvent l'être que par celle qui en a eu plusieurs; et l'on recherche avec une grande dévotion celle qui peut compter le plus d'adultères. Que dirai-je de ceux qui font des libations de leur propre sang, et qui supplient les dieux en se couvrant de stigmates? Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils fussent sans religion que d'en avoir une semblable? Ceux qui se privent des parties de la génération n'offensent-ils pas leurs dieux en croyant les honorer? car si Dieu eût voulu être servi par des eunuques, il pourrait en créer pour nous dispenser d'en faire. Peut-on ne pas voir que ce sont des esprits malades qui se livrent à ces extravagances, et que la foule de ceux qui en sont atteints se prête un mutuel appui? Le grand nombre de ces insensés est la seule excuse dont ils puissent se servir pour couvrir leur folie.

25. Et c'est à de telles superstitions que l'empire romain est redevable de sa grandeur! et les Romains, dites-vous, se sont acquis plus de gloire par leur piété et leur religion que par leur valeur! Oui, sans doute, les Romains nous ont donné de grandes preuves de leur équité à la naissance de leur empire! Qu'était Rome dans son berceau? une poignée de brigands que leurs forfaits avaient réunis, et qui, forts de la terreur qu'inspirait leur férocité, s'accroissaient chaque jour. Une première populace une fois rassemblée dans ce repaire, on y vit accourir des voleurs, des traîtres, des assassins, des scélérats de toute espèce; et afin que Romulus, qui était leur chef, l'emportât sur eux en cruauté, il massacra son frère: voilà sous quels auspices a commencé cette ville religieuse. Bientôt, chose inouïe! ils enlèvent et déshonorent les filles de leurs voisins déjà fiancées ou promises, et dont même quelques-unes étaient épouses et mères: bientôt la guerre s'allume entre eux et les pères de ces filles, dont ils ont fait leurs femmes, et le sang des deux peuples inonde le champ de bataille. Quoi de plus atroce et de plus impie? où trouver une plus grande assurance dans le crime? s'emparer du pays de ses voisins, détruire leurs villes, leurs temples, leurs autels, remplir Rome de captifs, s'agrandir par la ruine des étrangers, par le brigandage: telle fut la politique de Romulus et de ses successeurs. Ainsi, tout ce que possèdent les Romains, tout ce qu'ils adorent, est le fruit de l'injustice et de l'audace: leurs temples n'ont été bâtis que du butin fait sur leurs ennemis, c'est-à-dire, du sac des villes, de la dépouille des dieux, du sang des prêtres. N'est-ce pas joindre le mépris à l'insulte que d'adopter les coutumes religieuses de ceux qu'on a vaincus, et d'adorer après la victoire les dieux qu'on a faits prisonniers? adorer ce qu'on a pris à main armée, c'est consacrer le sacrilège, c'est outrager la divinité. Les Romains comptent autant d'impiétés que

de triomphes, autant de profanations que de trophées. S'ils sont devenus si puissants, ce n'est pas parce qu'ils ont eu des sentiments religieux, mais parce qu'ils ont été sacrilèges impunément. Et, en effet, comment des dieux contre lesquels ils prenaient les armes, et qu'ils n'adoraient qu'après en avoir triomphé, auraient-ils pu leur être propices? Au reste, de quel secours pouvaient être aux Romains ces dieux qui n'avaient rien pu contre vos armes pour la défense de leurs propres adorateurs. Quant aux dieux qui prirent naissance à Rome, nous les connaissons aussi: ce sont Romulus, Picus, Tibérinus, Consus, Pilumnus et Picumnus; Cloacine, que Tatius inventa, et à laquelle il éleva un temple; la Pâleur et la Crainte, auxquelles Hostilius érigea des autels. Bientôt après, la Fièvre fut déifiée par je ne sais qui, et Rome se trouva sous la protection d'une maladie. On peut sans doute placer encore entre vos dieux et vos maladies deux infâmes prostituées, Acca Larentia et Flora: sont-ce de pareils dieux qui vous ont aidés à vaincre ceux des autres nations? car on ne peut pas présumer que vous ayez été favorisés par le Mars de la Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, de Samos ou de Carthage, la Diane de Tauride, la Cybèle de l'Ida, enfin par les divinités, ou plutôt par les monstres de l'Egypte, à moins que tous ces dieux n'aient espéré trouver plus de chasteté parmi vos vierges, plus de sainteté parmi vos prêtres. Mais ne sait-on pas que plusieurs de vos vestales ont été punies pour avoir, à l'insu de Vesta, sans doute, violé le voeu de virginité, et que si toutes ne l'ont pas été, c'est qu'elles furent plus heureuses dans leur libertinage? Dans quels lieux se livre-t-on le plus à la débauche, si ce n'est dans vos temples, au pied de vos autels, où les prêtres font des marchés honteux et trafiquent de l'inceste et de l'adultère? Il se commet plus d'infamies dans leurs cellules que dans les lieux destinés à la prostitution. Mais voyez si, avant vous, Dieu le voulant ainsi, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs mêmes et les Egyptiens, n'ont pas régné longtemps, sans avoir des pontifes, des arvales, des saliens, des vestales, des augures et des poulets qui, renfermés dans une cage, décident, par leur appétit ou par leur dégoût, du sort de la république.
26. J'arrive maintenant à ces auspices et à ces augures dont vous avez fait un si grand étalage, et que vous vous êtes efforcé de montrer si funestes à ceux qui les négligèrent, et si favorables à ceux qui les observèrent. Clodius, Junius et Flaminius furent cause, dites-vous, de la perte totale des armées, parce qu'ils ne pensèrent pas qu'avant de livrer bataille il fallût attendre que des poulets eussent laissé tomber de leur bec quelques grains parmi ceux qu'on leur présentait Eh quoi! Régulus n'avait-il pas observé les augures, et ne fut-il pas fait prisonnier? Mancinus, non moins religieux, ne passa-t-il point sous le joug? Paul Emile trouva les poulets de bon appétit avant la bataille de Cannes, et n'en périt pas moins avec la plus grande partie de son armée. César, au contraire, quoiqu'il eût méprisé les auspices et les augures, qui s'opposaient à ce qu'il s'embarquât pour l'Afrique avant l'hiver, n'eut-il pas une navigation favorable suivie de la victoire? Que de choses n'aurais-je pas à vous dire des oracles? Amphiaraüs prédit ce qui devait lui arriver après sa mort; mais il ne sut pas prévoir que sa femme le trahirait pour un collier. L'aveugle Tirésias, qui voit l'avenir, ne voit pas le présent. Ennius suppose des réponses faites à Pyrrhus par Apollon Pythien, quoique du temps de Pyrrhus Apollon eût déjà cessé de faire des vers: ce dieu a même renoncé à donner de ces réponses prudemment ambiguës, depuis que les hommes sont devenus plus instruits et moins crédules. Démosthène se plaignait de ce que la Pythie philippisait, parce qu'il savait fort bien que ses réponses lui étaient dictées. Mais les auspices et les oracles ont rencontré quelquefois la vérité: sans recourir au hasard, qui a pu faire que parmi tant de prédictions mensongères quelques unes se soient accomplies, je vais vous montrer la source de l'erreur et vous découvrir l'abîme d'où sont sorties tant de ténèbres. Il existe des esprits pervers et vagabonds, qui ont dégradé leur origine céleste par les passions et les désordres qui souillent la terre: ces esprits, après avoir perdu les avantages de leur nature et s'être plongés dans le vice, tâchent, pour alléger leur infortune, d'y précipiter les autres: comme ils sont corrompus, ils ne cherchent qu'à corrompre, et séparés de Dieu, ils en séparent les autres en introduisant dans la religion des

doctrines erronées. Les poètes et les philosophes donnent à ces esprits le nom de démons, et Socrate lui-même disait qu'il avait un démon familier, qui le dirigeait dans toutes ses actions. Les magiciens non seulement connaissent les démons, mais encore ils font par leur entremise tout ce qu'ils opèrent de merveilleux: c'est avec leur secours qu'ils produisent des enchantements, vous font voir ce qui n'est point, et dérobent à votre vue ce qui est. Hostanès, le premier des magiciens en oeuvres et en paroles (11), rend au vrai Dieu l'hommage qui lui est dû, et reconnaît qu'il y a des anges, c'est-à-dire des ministres et envoyés du vrai Dieu, qui se tiennent auprès de lui pour l'adorer, et qui, saisis de crainte à son aspect, tremblent au moindre signe de leur maître. Ce même magicien reconnaît encore que les démons sont des esprits terrestres, vagabonds, ennemis de l'espèce humaine. Que dirai-je de Platon, lui qui croit que Dieu est si difficile à définir, et qui définit sans peine les anges et les démons? Ne fait-il pas tous ses efforts dans son dialogue du Banquet pour déterminer leur nature? Il veut que les démons soient d'une substance moyenne entre celle des dieux et des hommes, c'est-à-dire entre le corps et l'esprit; que cette substance ait été formée par un mélange de matières terrestres et de corpuscules aériens; et il ajoute que les démons excitent en nous les désirs de l'amour, pénètrent dans toutes nos pensées, se glissent dans notre coeur, agitent nos sens, font naître nos affections, allument en nous le feu dévorant des passions.
27. Ces esprits impurs, ou plutôt ces démons, comme l'ont démontré les magiciens, les philosophes et Platon lui-même, se tapissent, dès qu'ils sont consacrés, sous les statues et les images; ils acquièrent, par leur inspiration, une autorité presque semblable à celle d'une divinité qui serait présentée; car ils s'emparent des devins, séjournent dans les temples, font palpiter les entrailles des victimes, dirigent le vol des oiseaux, président au sort, et rendent des oracles embrouillés de faussetés. Et en effet ils trompent et se trompent eux-mêmes; semblables à ceux qui, ne sachant pas bien la vérité, se gardent de dire clairement qu'ils la savent, de peur d'être confondus. Ainsi ils nous tirent du ciel en terre, et de la considération du vrai Dieu à celle de la matière; ils troublent notre vie, ils inquiètent notre sommeil; et, s'insinuant en secret dans nos corps, ces esprits subtils et déliés causent nos maladies, répandent la terreur dans notre âme, et torturent nos membres pour nous forcer à les adorer afin qu'après s'être engraissés de fumigations, de sang répandu et de la graisse des victimes, ceux auxquels ils cessent de nuire leur attribuent leur délivrance. Ce sont ces esprits qui agitent les maniaques que vous voyez courir les rues, et ces devins qui, dans vos temples, se roulent par terre et hurlent comme des bacchantes. Le démon agit dans les uns et dans les autres; seulement le sujet de leur fureur est différent. C'est encore à eux qu'il faut rapporter ce que vous avez dit de Jupiter envoyant un songe à un homme du peuple pour redemander des jeux; ce que vous avez dit de Castor et de Pollux que l'on vit à cheval, et de ce vaisseau qu'une matrone tira avec sa ceinture. Le plus grand nombre d'entre vous sait que les démons se rendent justice à eux-mêmes, toutes les fois que nous les chassons des corps par la force de nos paroles et la ferveur de nos prières. Saturne, Sérapis, Jupiter, et tout ce que vous adorez de démons, vaincus par la douleur avouent ce qu'ils sont, et n'osent pas, même en votre présence, recourir au mensonge pour cacher leur turpitude. Croyez donc qu'ils disent la vérité lorsqu'ils assurent qu'ils sont des démons, puisque c'est contre eux-mêmes qu'ils rendent témoignage, car ils ne peuvent plus rester dans les corps quand on les conjure par le seul et vrai Dieu; ils en sortent aussitôt, ou s'en retirent peu à peu, selon la foi du patient ou la volonté de celui de qui dépend la guérison. Aussi les voit-on fuir l'approche des chrétiens, qu'ils insultaient par votre ministère dans les assemblées publiques, et semer en secret, par la terreur, la haine de notre religion dans les âmes faibles dont ils se sont emparés; car il est naturel de haïr ceux que l'on craint et de chercher à leur nuire: ils s'agitent donc en cent manières, pour que tous les hommes nous aient en horreur avant de nous connaître, de peur que nous ayant connus, ils ne puissent nous condamner et ne cherchent à nous imiter.

28. Combien vous êtes injustes en jugeant de ce qui vous est étranger ou inconnu! Croyez à notre repentir, car autrefois nous avons partagé votre ignorance et votre aveuglement; nous avons eu les mêmes opinions que vous; nous avons cru que les chrétiens adoraient des monstres, dévoraient des enfants, se livraient à l'inceste dans leurs banquets. Nous ne considérions pas qu'on n'avait jamais vérifié de pareilles accusations, et qu'on n'en rapportait aucune preuves qu'il ne s'était encore trouvé personne qui eût fait la moindre révélation, malgré l'impunité promise aux coupables et les récompenses assurées aux délateurs; qu'au contraire il y avait si peu de mal, qu'un chrétien accusé n'avait ni honte ni crainte de s'avouer chrétien, et ne se repentait que de ne pas l'avoir été plus tôt. Et nous qui prenions la défense des incestueux, des sacrilèges, des parricides, nous ne voulions pas même les entendre. Quelquefois, touchés d'une pitié cruelle, nous leur faisions subir la question pour les forcer à se sauver en abjurant leur croyance; et, pervertissant l'usage de la torture, nous nous en servions, non pour leur arracher la vérité, mais pour les contraindre à mentir. S'il s'en trouvait quelqu'un qui fût plus faible, et qui, vaincu par la douleur, niât qu'il fût chrétien, nous le favorisions de tout notre pouvoir, comme si, par cette abjuration, il se fût justifié de tous ses crimes. Vous devez donc être convaincus que nous avons eu les mêmes sentiments que vous, et que nous avons fait tout ce que vous faites aujourd'hui. Cependant, si nous eussions été dirigés par l'impulsion de la raison et non par celle du démon, il eût fallu contraindre les chrétiens, non à confesser qu'ils ne l'étaient pas, mais à avouer leurs incestes, leurs viols, leurs sacrilèges, leurs infanticides. C'est en semant ces bruits calomnieux parmi les ignorants que les démons nous ont rendus l'objet de l'exécration publique. Vains efforts! tous ces fantômes imposteurs que produit une renommée qui se nourrit de mensonges disparaissent en présence de la vérité. Toute l'occupation des démons est donc de répandre de faux bruits et de les entretenir: de là vient cette fable que la tête d'un âne est pour nous une chose sacrée. Qui serait assez insensé pour avoir une pareille divinité, et assez simple pour s'imaginer qu'on pût l'adorer, à moins que ce ne fût vous, qui avez consacré dans les étables tous les ânes avec votre déesse Epone, et qui les dévorez dévotement avec Isis; vous, qui adorez des têtes de boeufs et des têtes de moutons, et qui immolez ces mêmes animaux; vous qui avez des dieux moitié hommes et moitié boucs, et d'autres à visage de chien ou de lion? Ne menez-vous pas paître et n'adorez-vous pas avec les Egyptiens le dieu Apis? N'approuvez-vous pas le culte qu'ils rendent aux serpents, aux crocodiles, aux oiseaux, aux poissons et à tant d'autres brutes? La peine capitale n'atteint-elle pas quiconque aura tué un des animaux divinisés? Ces mêmes Egyptiens, ainsi que la plupart d'entre vous, redoutent autant l'aigreur des oignons que leur Isis, et les flatuosités qui sortent du corps humain ne les font pas moins trembler que leur Sérapis. Celui qui, dans ses récits mensongers, nous accuse d'adorer en la personne de nos prêtres une chose dont la pensée seule nous fait rougir, nous impute des infamies qui lui sont propres. Un culte aussi obscène se pratique sans doute parmi ceux qui, prostituant toutes les parties de leur corps, donnent au libertinage le nom de galanterie, et portent envie à la licence des courtisanes; hommes dont la langue n'est pas pure, lors même qu'elle se tait, et qui éprouvent le dégoût de l'impudicité avant d'en sentir la honte. Les monstres, ô comble de l'horreur! se rendent coupables d'un crime que ne peut souffrir l'enfant de l'âge le plus tendre, et auquel la tyrannie la plus dure ne parviendrait pas à contraindre le dernier des esclaves.
29. Pour nous, il ne nous est pas même permis d'écouter de pareilles turpitudes, et je croirais violer la pudeur si j'employais plus de paroles pour notre défense. Et, certes, nous ne pourrions nous imaginer que les abominations que vous imputez à des gens aussi chastes, aussi retenus que nous, fussent possibles, si nous n'en trouvions des exemples parmi vous. Que vous êtes loin de la vérité lorsque vous nous accusez d'adorer un criminel et sa croix! Pouvez-vous penser qu'un criminel ait mérité d'être cru Dieu, ou qu'un homme terrestre ait pu le devenir? Malheureux est celui qui met son espérance dans un mortel! il perd tout en le perdant. Ce sont les Egyptiens qui rendent un culte à un homme de leur choix, qui le supplient

de leur être favorable, qui le consultent dans tout ce qu'ils entreprennent, qui lui immolent des victimes. Et cet homme, qui est un dieu pour les autres, est bon gré malgré, un homme pour lui-même; il ne peut pas tromper sa propre conscience s'il trompe celle d'autrui. On ne se contente pas de donner aux princes et aux rois le nom d'illustres, de grands, comme cela est permis; mais, par une vaine et basse adulation, on les qualifie de dieux: comme si l'honneur ne devait pas suffire à l'homme célèbre, et comme si notre amour ne devait pas être la plus douce récompense de l'homme de bien! Ainsi on invoque leur divinité, on sacrifie à leurs images, on implore leur génie ou plutôt leur démon; et il est moins dangereux pour vous de faire un faux serment par le génie de Jupiter que par celui de l'empereur (15). Nous n'adorons pas la croix, et nous ne désirons pas d'être crucifiés; mais vous, qui consacrez des dieux de bois, peut-être adorez-vous aussi des croix de bois comme faisant partie de vos dieux. Vos étendards, vos drapeaux et les enseignes de vos camps ne sont autre chose que des croix dorées et accompagnées d'ornements. Vos trophées, monuments de vos victoires, imitent non seulement la forme d'une simple croix, mais celle d'un homme crucifié. Sans doute le signe de la croix existe naturellement dans un vaisseau qu'emportent ses voiles enflées par le vent ou qu'entraînent ses rames étendues; ce signe se voit encore lorsqu'on dresse un joug, et lorsque, priant avec ferveur, l'homme lève les mains au ciel. Concluons donc que ce signe est naturel ou bien qu'il entre dans votre religion.
30. J'arrive maintenant au reproche qu'on nous fait d'immoler un enfant dans nos initiations. Pensez-vous que nous soyons assez cruels pour verser et pour boire le sang d'un être aussi faible et qui ne vient que de naître? une telle atrocité ne peut trouver de créance qu'auprès de ceux qui sont capables de la commettre. C'est vous qui exposez vos enfants nouveau-nés aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie; c'est vous qui, devenant parricides avant d'être pères, les étouffez dans le sein de leur mère par des breuvages empoisonnés. Et c'est de vos dieux mêmes que vient cet usage barbare; car Saturne dévorait ses enfants. Aussi c'est pour cette raison que, dans quelques parties de l'Afrique, on lui sacrifiait des enfants qu'on empêchait de crier en les couvrant de baisers et de caresses, afin de ne pas offrir à ce dieu une victime lamentable. On immolait dans la Tauride, et même dans le Pont, les étrangers qui venaient y demander l'hospitalité: Busiris avait introduit cette coutume en Egypte, et les Gaulois, non moins cruels, offraient à Mercure des victimes humaines, ou plutôt inhumaines. Les Romains dans des sacrifices ont enterré vivant un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. Aujourd'hui même encore, c'est par des homicides que vous adorez Jupiter Latiaris, et, ce qui est digne du fils de Saturne, on le repaît du sang des criminels. C'est sans doute ce dieu qui porta Catilina et ses complices à sceller leur ligue par le sang; c'est sans doute encore à l'exemple de ce dieu que l'on fait des effusions de sang humain en l'honneur de Bellone, et que, dans la médecine, on l'emploie pour guérir de l'épilepsie, remède pire que le mal. Ils ne sont pas moins coupables ceux qui se nourrissent de bêtes sauvages tuées dans l'arène, encore teintées de sang et engraissées de chair humaine. Pour nous, il ne nous est pas permis d'être les spectateurs du meurtre des hommes; le récit même nous en est interdit: nous sommes si éloignés de verser le sang humain, que nous nous abstenons même du sang des animaux dont la chair nous sert d'aliment.
31. Quant au banquet incestueux, ce sont les démons qui ont forgé cette fable grossière, pour ternir, par l'horreur d'une telle infamie, la gloire de notre chasteté, et détourner par là les hommes d'embrasser notre religion. Ainsi ce qu'a dit votre Fronton est plutôt une injure gratuite à la manière des orateurs qu'un témoignage digne de foi: c'est parmi vous, c'est chez les nations idolâtres qu'on se livre à l'inceste. Les Perses ne se font point un crime d'abuser de leurs mères; les Egyptiens et les Athéniens peuvent épouser leurs soeurs: vos histoires et vos tragédies, que vous lisez et que vous entendez avec tant de plaisir, sont remplies d'incestes dont les héros se glorifient; et, puisque vous adorez des dieux incestueux, des dieux qui sont unis à leurs mères, à leurs filles, à leurs soeurs, ne soyons donc pas étonnés s'il se commet

autant d'incestes parmi vous. Malheureux que vous êtes! vous pouvez vous rendre coupables, même sans le vouloir: connaissant plusieurs femmes, devenant pères en différents pays, exposant vos enfants et les abandonnant à la pitié publique, n'est-il pas possible qu'il se forme entre vous et vos enfants, et entre vos enfants eux-mêmes, des unions illégitimes? C'est sans la moindre preuve que vous nous accusez d'inceste. Sachez que nous nous attachons plutôt à être chastes qu'à le paraître: nous ne nous engageons qu'une seule fois dans les liens du mariage, et nous nous contentons d'une seule femme pour avoir des enfants; autrement nous n'en connaissons aucune. Non seulement la chasteté, mais la sobriété, président à nos repas: nous ne faisons point d'excès, et une grave modestie tempère notre gaîté. Non moins chastes dans leurs paroles que dans leurs actions, il en est beaucoup parmi nous qui gardent leur virginité toute la vie sans en tirer vanité; enfin nous sommes si éloignés de tout ce qui ressent l'inceste, que plusieurs même rougissent des plaisirs légitimes. Si nous refusons vos honneurs et votre pourpre, on ne doit pas pour cela nous placer aux derniers rangs de la société. Nous ne sommes pas non plus des factieux, puisque c'est l'amour du bien qui nous rassemble, et que, rassemblés, nous sommes aussi paisibles que séparés; et vous ne pouvez blâmer le secret de nos entretiens, si vous avez honte, ou si vous craignez de nous entendre en public. Lorsque notre nombre s'accroît tous les jours, ne dites pas que c'est l'effet de la pente naturelle de l'homme vers l'erreur; ne l'attribuez qu'à la force de la vérité c'est le privilège de la vertu de se conserver ses partisans et de faire chaque jour de nouvelles conquêtes. Ce n'est pas, comme vous le pensez, à des signes extérieurs que nous nous connaissons, mais à des signes plus certains, à l'innocence et à la modestie. Si nous sommes animés d'un mutuel amour, cessez de vous en plaindre, nous ne savons pas haïr; si nous nous appelons frères, n'en soyez point jaloux, n'avons-nous pas le même Dieu pour père? n'avons-nous pas tous la même foi, et ne sommes-nous pas tous héritiers de la même espérance? Pour vous, vous ne pouvez vous reconnaître à aucun signe; vous êtes constamment dévorés de haines mutuelles, et ce n'est que dans le parricide que se manifeste votre fraternité.

32. Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, parce que nous n'avons ni autels ni temples ? Quelle image pourrions-nous faire de Dieu, puisqu'aux yeux de la raison l'homme est l'image de Dieu même? quel temple lui élèverai-je, lorsque le monde qu'il a construit ne peut le contenir? comment enfermerai-je la majesté de Dieu dans une maison, quand moi, qui ne suis qu'un homme, je m'y trouverais trop serré? ne vaut-il pas mieux lui dédier un temple dans notre esprit et le consacrer dans le fond de notre coeur? Offrirai-je au Seigneur des victimes qu'il a faites pour mon usage? ne serait-ce pas une ingratitude que de lui rendre ses présents? Une âme droite, une conscience pure, une foi sincère, voilà les seules offrandes qu'il exige de nous. Vivre dans l'innocence, c'est le prier; pratiquer la justice, c'est lui faire des libations; s'abstenir de la fraude, c'est se le rendre propice; sauver un homme dans le danger, c'est lui immoler la plus belle des victimes. Tels sont nos sacrifices, tels sont nos mystères. Ainsi, parmi nous, celui-là est le plus religieux qui est le plus juste. Mais nous ne pouvons, dites-vous, ni voir, ni montrer le Dieu que nous adorons? c'est pour cela même que nous le croyons Dieu, parce que, sans le voir, nous sentons partout sa présence. Sa vertu ne nous est pas invisible; elle se manifeste sans cesse dans ses oeuvres, dans tous les mouvements de la nature, quand le tonnerre gronde, lorsque les éclairs brillent, lorsque le temps est serein. Si vous ne voyez pas Dieu, n'en soyez point étonnés; les vents meuvent et agitent tout, cependant ils nous sont invisibles. Le soleil même, qui éclaire toutes choses, peut-il être envisagé? l'éclat de ses rayons éblouit, et, si l'on s'obstinait à le regarder fixement, on courrait le risque de perdre la vue. Quoi donc! vous pourriez soutenir la splendeur de celui qui a créé le soleil, de celui qui est la source de la lumière, vous que ses éclairs mettent en fuite, et qui vous cachez devant son tonnerre? Vous voulez contempler Dieu avec les yeux du corps, tandis que vous ne pouvez ni voir ni toucher cette âme qui vous fait agir et parler? Mais, dites-vous, Dieu ignore les actions des hommes, et du haut du ciel il ne peut tout voir et tout entendre. Ô homme!

quelle est votre erreur! comment Dieu serait-il loin de nous, puisqu'il remplit, par son immensité, le ciel, la terre et toutes les parties de ce vaste univers? non seulement il est près de nous, mais encore il est dans nous. Le soleil, quoique attaché au ciel, est répandu par toute la terre; tout se ressent de sa présence, et sa clarté n'est jamais altérée. À plus forte raison, Dieu, l'auteur de toutes choses, qui voit tout, et pour qui rien ne peut être un secret, pénètre-t-il dans les ténèbres et jusque dans les pensées de l'homme, qui sont elles-mêmes de profondes ténèbres. Nous n'agissons donc pas seulement sous ses yeux, mais, si j'ose le dire, nous vivons en lui.
33. Ne nous prévalons pas de notre grand nombre: il nous semble que nous sommes beaucoup, mais que notre nombre est petit devant Dieu! nous distinguons les pays et les nations: le monde entier n'est devant Dieu qu'une seule famille. Les rois ne voient ce qui se passe dans leurs états que par les yeux de leurs ministres: Dieu n'a pas besoin d'un tel secours; nous vivons non seulement sous ses yeux, mais dans son sein. Mais, ajoutez- vous, de quoi a-t-il servi aux Juifs de n'adorer qu'un seul Dieu et de lui rendre un culte religieux? Vous péchez par ignorance si, oubliant en ne sachant pas l'histoire des premiers temps de ce peuple, vous ne vous arrêtez qu'à ce qui s'est passé dans ces derniers siècles. Les Juifs adoraient notre Dieu, qui est celui de tous les hommes. Tant qu'ils lui sont restés fidèles et qu'ils ont obéi à ses commandements tout leur a prospéré: leur petit nombre se multiplia à l'infini; de pauvres qu'ils étaient, ils devinrent opulents; d'esclaves, souverains: Dieu était à leur tête; les éléments combattaient pour eux; une poignée de Juifs taillait en pièces des légions innombrables; sans arme, ils faisaient reculer leurs ennemis armés; même en fuyant, ils remportaient la victoire. Parcourez leurs historiens, ou ceux des Romains, s'ils ont pour vous plus d'attraits, et, laissant les anciens, lisez ce qu'ont écrit Flavius Josèphe et Antonius Julianus: vous y verrez que la perversité des Juifs a été causé de leur perte, et que tout ce qui leur est arrivé leur avait été prédit longtemps auparavant s'ils persévéraient dans leur désobéissance. Ainsi, quand vous serez convaincu qu'ils ont abandonné Dieu avant que Dieu les eût abandonnés, vous ne direz plus dans vos discours impies qu'ils sont avec leur Dieu les captifs des Romains; mais vous serez forcé de convenir que ce Dieu les a livrés, comme des transfuges de sa loi, à la merci de leurs ennemis.
34. Quant à l'embrasement général qui doit tout à coup consumer le monde, il n'y a que le vulgaire qui puisse le trouver étrange et refuser d'y croire. Quel est le philosophe qui ignore que tout ce qui a eu un commencement doit avoir une fin, que tout ce qui a pris naissance est sujet à la mort, et que le ciel même, avec tous les astres dont il est semé, doit périr un jour? L'opinion constante des stoïciens n'est-elle pas que, la terre ayant, par la suite des temps, perdu toute son humidité, l'univers entier sera dévoré par le feu? Les épicuriens, par les mêmes motifs, croient à la conflagration des éléments et à la fin du monde. Platon soutient que les différentes parties de ce globe éprouvent des révolutions, tantôt par des inondations, tantôt par des embrasements; et, après avoir avancé que le monde est éternel et indissoluble, il ajoute cependant qu'il peut avoir une fin, si son auteur, si Dieu en a la volonté. Et, en effet, il n'est point étonnant que cet univers puisse être détruit par celui qui l'a créé. Vous voyez que vos philosophes disent les mêmes choses que nous, non que nous ayons suivi leurs traces, mais parce qu'ils ont emprunté, dans les livres divins de nos prophètes, des vérités qu'ils ont dénaturées et dont ils ne vous présentent que l'ombre. C'est ainsi que les plus célèbres de vos philosophes, Pythagore le premier, et ensuite Platon, vous ont transmis, en le défigurant, le dogme de la résurrection; car ils prétendent qu'après notre mort nos âmes seules subsistent éternellement, et qu'elles rentrent très souvent dans de nouveaux corps: ils ajoutent encore, pour obscurcir davantage la vérité, que les âmes des hommes passent aussi dans le corps des bêtes: doctrine qui serait mieux placée dans la bouche d'un bouffon que dans celle d'un philosophe. Mais c'est assez pour nous que vos sages soient au fond en quelque sorte d'accord avec nous. Disputer à Dieu, qui a fait l'homme, le pouvoir de lui rendre sa première forme,

soutenir qu'après sa mort l'homme rentre dans le néant d'où il était sorti, et vouloir qu'ayant pu naître de rien, il ne puisse de nouveau être créé de rien, ne serait-ce pas le comble de l'extravagance et de la stupidité? n'est-il pas plus difficile de donner l'être à ce qui n'est point que de reproduire ce qui a déjà existé? Croyez-vous que ce qui se dérobe à la faiblesse de notre vue se trouve anéanti pour la divinité? tout corps, soit qu'il se réduise en cendres ou en poussière, soit qu'il s'exhale en vapeurs ou en fumée, est soustrait à nos sens, mais il existe pour Dieu, qui en conserve les éléments. Nous ne redoutons rien, quoi que l'on puisse dire, de la sépulture par le feu; mais nous suivons la meilleure et la plus ancienne coutume, celle d'inhumer les corps. Voyez la nature, qui semble, pour corroborer notre foi, nous offrir partout l'image de la résurrection: le soleil se cache et se lève; les astres disparaissent et reviennent; les fleurs meurent et renaissent; les arbres semblent rajeunir en se couvrant de nouvelles feuilles; les semences se corrompent pour se reproduire: ainsi les corps, pendant le repos qui suit la vie, comme les arbres pendant l'hiver, recèlent, sous les apparences de l'aridité, le principe de leur seconde existence. Puisque vous ne pouvez espérer de voir reverdir les arbres en hiver, il faut aussi attendre le printemps qui rendra à nos corps une nouvelle vie. Je n'ignore pas que la plupart des hommes, sentant bien ce qu'ils méritent, souhaitent plutôt qu'ils ne le croient d'être anéantis après leur mort: ils préfèrent mourir tout entier que de ressusciter pour souffrir: l'impunité durant cette vie et la patience infinie de Dieu, dont les jugements sont d'autant plus justes qu'ils sont plus tardifs, contribuent à les entretenir dans une illusion qui les flatte.
35. Cependant vos savants et vos poètes vous avertissent des supplices éternels qui sont destinés aux méchants, quand ils vous menacent de ce fleuve de feu et de ce marais brûlant du Styx, qui entoure plusieurs fois le Tartare, choses qu'ils ont apprises par les oracles des prophètes ou par la révélation des démons. Voilà pourquoi les poètes font jurer Jupiter par les rires du Styx et par les gouffres ténébreux du Ténare; car, suivant eux, Jupiter redoute lui-même des peines dont les immortels ne sont pas plus exempts que leurs adorateurs. Les supplices de l'enfer n'ont ni mesure ni fin. Le feu, comme s'il était doué d'intelligence, brûle les membres sans les consumer; il les dévore et les alimente en même temps, semblable à la foudre qui atteint les corps et ne les détruit pas, ou aux volcans du Vésuve et de l'Etna, qui, toujours enflammés, ne s'éteignent jamais. Cette flamme vengeresse ne s'entretient pas en détruisant ceux qu'elle brûle; elle se nourrit en quelque sorte des douleurs aiguës qu'elle leur fait éprouver. Il n'y a que des profanes qui puissent douter que Dieu ne punisse justement, comme impies et rebelles, ceux qui refusent de le reconnaître, puisque ce n'est pas un moindre crime d'ignorer que d'offenser le père de tous les hommes et le maître de toutes choses. Quoique l'ignorance de Dieu suffise pour notre peine, de même que sa connaissance sert à notre pardon, cependant, si nous comparons les chrétiens avec vous, bien qu'il y en ait parmi eux quelques-uns qui s'écartent de notre sévère discipline, vous verrez combien nous sommes meilleurs que vous. Vos lois défendent les adultères, mais vous les commettez; pour nous, nous ne naissons hommes que pour nos épouses: vous ne punissez que les actions criminelles; parmi nous la pensée même est un crime: vous redoutez les témoins de vos fautes, et nous notre conscience, qui toujours est avec nous: enfin c'est des vôtres que les prisons regorgent, tandis qu'on n'y voit jamais des chrétiens, à moins que ce ne soit un défenseur de nos vérités ou un apostat.
36. Que personne ne compte sur le destin; que personne non plus ne rejette ses fautes sur le destin. Quels que puissent être les événements, l'esprit reste libre; et c'est l'action de l'homme qui est jugée et non pas sa condition: le destin n'est rien, c'est la volonté de Dieu qui décide de tout, parce que Dieu voit l'avenir comme le présent, et règle les destinées de chacun de nous selon les mérites qu'il a prévus. Ce n'est jamais la naissance qui est punie, c'est la perversité de l'esprit. Mais en voilà assez, quant à présent, sur le destin: nous pourrons en discourir plus amplement une autre fois. Au reste, si nous passons pour être presque tous pauvres, loin d'en

rougir, nous en faisons gloire: le luxe énerve le courage, tandis que la frugalité l'affermit. Mais est-il pauvre, celui qui n'a besoin de rien, qui ne convoite pas le bien d'autrui, qui est riche devant Dieu? un homme vraiment pauvre est celui qui, ayant beaucoup, désire encore davantage. Enfin, dirai-je ce qu'il m'en semble? nul n'est redevenu aussi pauvre qu'il l'était lorsqu'il est né. Les oiseaux vivent sans avoir rien en propre, et les troupeaux paissent du jour au jour; toutefois ils ne sont nés que pour nous. C'est posséder véritablement toutes choses que de ne pas les désirer. Comme le voyageur marche plus à son aise lorsqu'il est moins chargé, aussi, dans le voyage de la vie, le pauvre, libre de soins et d'embarras, est plus heureux que le riche accablé du poids de son opulence. Cependant, si nous étions persuadés que les dons de la fortune nous fussent utiles, nous les demanderions à Dieu, qui pourrait nous en accorder ce qu'il lui plairait, puisque tout lui appartient. Mais nous aimons mieux les mépriser que les posséder; nous ambitionnons plutôt la justice; nous demandons plutôt la patience; nous aimons mieux être bons que prodigues. Si nous sommes en proie aux infirmités, aux afflictions auxquelles l'humanité est sujette, ce n'est point une peine pour nous, c'est un combat. Le courage s'augmente dans les souffrances; le malheur est souvent l'école de la vertu: les forces du corps et de l'esprit s'engourdissent dans l'inaction. Si tous ces grands hommes que vous nous donnez pour modèles ont acquis quelque gloire, c'est à l'adversité qu'ils en sont redevables. Gardez-vous bien de penser que Dieu ne puisse ou ne daigne nous secourir, puisqu'il est le maître de l'univers et qu'il aime tendrement les siens; mais il nous épie dans le danger et dans la douleur; il sonde la volonté de l'homme jusqu'au dernier soupir; rien ne peut lui échapper: il nous éprouve par les afflictions et les calamités, comme on éprouve l'or par le feu.
37. Quel plus beau spectacle pour la divinité que de voir un chrétien aux prises avec la douleur, braver les menaces, les supplices et les tourments, l'appareil de la mort et la cruauté des bourreaux, défendre sa liberté contre les princes et les empereurs, céder à Dieu seul, et triompher, en expirant, du juge qui l'a condamné! car c'est être vainqueur que d'obtenir ce qu'on désire. Quel est le soldat qui affronte le danger avec plus d'audace devant son général? nul n'a droit à la couronne avant d'avoir combattu, et cependant le général ne peut donner que ce qui dépend de lui: il ne saurait prolonger la vie, mais il peut honorer le courage. Il n'en est pas ainsi du soldat de Dieu; il n'est point abandonné dans le danger, il triomphe de la mort même: ainsi, le chrétien peut paraître misérable, il ne peut l'être en effet. Vous élevez jusqu'au ciel les victimes du malheur, telles qu'un Mucius Scevola qui, pour avoir voulu tuer un roi, eût été mis à mort s'il n'eût lui-même livré sa main au feu. Combien n'en a-t-on pas vu parmi nous qui, sans pousser un seul cri, ont présenté aux flammes, non seulement leur main, mais leur corps tout entier, lorsque d'un seul mot ils pouvaient se sauver! Mais j'ai tort de comparer des hommes avec un Scevola, un Aquilius, un Régulus; nos enfants, nos femmes mêmes ne bravent-ils pas, avec une constance qui ne peut venir que du ciel, les croix et les tortures, les bêtes féroces et tout ce que les supplices ont de plus effrayant? Insensés! vous ne comprenez donc pas qu'il n'est personne qui veuille souffrir sans raison, ou qui puisse supporter ces tourments sans le secours de la divinité. Mais peut-être ce qui vous entretient dans l'illusion, c'est de voir ceux qui méconnaissent Dieu nager dans l'opulence, vivre comblés d'honneurs et de dignités. Malheureux! ils ne se sont élevés si haut que pour tomber avec plus de force: ce sont des victimes qu'on engraisse et qu'on couronne pour le sacrifice. Mais, loin de penser à cette affreuse catastrophe, ils semblent n'être parvenus au faîte des grandeurs que pour abuser de la licence qu'elles donnent, et assouvir leurs passions. Toutefois, sans la connaissance de Dieu, peut-il exister un solide bonheur? La mort vient, et, semblable à un songe, cette vaine ombre de félicité terrestre s'évanouit avant qu'on ait pu la saisir. Vous êtes roi? n'importe; vous n'aurez pas moins de crainte que vous en inspirez, et, quelque nombreuse que soit votre suite, vous vous trouverez seul dans le danger. Vous êtes riche? Méfiez-vous de la fortune, et souvenez-vous que de si grands préparatifs pour le court trajet de la vie sont moins un secours

qu'un embarras. Vous êtes fier de votre pompe et de vos faisceaux? orgueil insensé! tous ces ornements brillent d'un vain éclat, si votre âme est souillée. Vous êtes glorieux de votre noblesse? vous vantez vos ancêtres? cependant nous naissons tous égaux; c'est par la vertu seule que nous différons. C'est donc avec raison que les chrétiens, qui ne tirent vanité que de leur vie, que de leurs moeurs, s'abstiennent de vos plaisirs, de vos pompes et de vos spectacles, dont ils connaissent l'origine superstitieuse, et dont ils condamnent les attraits corrupteurs. Peut-on voir sans indignation, dans vos jeux du cirque, toutes les rixes occasionnées par l'affluence extraordinaire d'une populace en démence? Vos combats de gladiateurs ne sont-ils pas l'école de l'homicide? Une licence non moins effrénée et une obscénité encore plus révoltante ne règnent-elles pas sur vos théâtres? Tantôt un mime y représente ou peint des adultères, tantôt un histrion efféminé, en exprimant l'amour, l'insinue dans votre coeur. On y déshonore vos dieux en leur prêtant les passions des hommes; on vous arrache des larmes par de vains gestes et de feintes douleurs. Ainsi vous provoquez dans l'arène des homicides réels, et vous en pleurez de supposés au théâtre.
38. A l'égard de notre mépris pour les restes de vos sacrifices et le vin dont vous avez fait des libations, ce mépris n'est pas, comme vous le pensez, une preuve de notre crainte, mais un témoignage de notre liberté. En effet, quoique tout ce que la nature a fait naître soit un présent de la divinité, et ne puisse être souillé par aucun usage, nous nous abstenons de ces oblations profanes, afin qu'on ne s'imagine pas que nous n'osons résister aux démons auxquels vous les aviez consacrées, ou que nous avons honte de notre religion. Peut-on nous accuser de mépriser les fleurs que nous prodigue le printemps, nous qui cueillons les roses, les lis et toutes les autres fleurs, qui nous flattent autant par leurs couleurs que par leurs parfums? Tantôt nous les semons au hasard sous nos pas, tantôt nous en formons des guirlandes pour mettre autour de notre cou; mais, si nous n'en couronnons pas notre tête, excusez-nous: notre odorat n'est point dans nos cheveux. Nous ne mettons point de couronnes sur les morts, et nous avons lieu de nous étonner du reproche que vous nous en faites: à quoi leur serviraient les fleurs s'ils n'ont point de sentiment, et s'ils en ont, pourquoi les livrez-vous aux flammes? Et, d'ailleurs, qu'ils soient heureux ou malheureux, les fleurs leur sont également inutiles. Nos funérailles se font avec la même simplicité qui nous a distingués durant la vie. Nous ne couronnons pas les morts de fleurs qui sont bientôt fanées, mais nous attendons de Dieu même une couronne incorruptible. Modestes, sans inquiétude, et pleins de confiance dans la miséricorde divine, nous sommes animés par l'espérance de la félicité future que Dieu nous a promise; nous avons la certitude que nous ressusciterons heureux, et nous vivons dans la contemplation de l'avenir. Que Socrate, ce bouffon d'Athènes, glorieux du témoignage d'un oracle menteur, confesse qu'il ne sait rien; qu'Arcésilas, Carnéade, Pyrrhon et toute la secte académique délibèrent encore; que Simonide demande sans cesse de nouveaux délais pour répondre: quant à nous, nous méprisons le vain orgueil de ces philosophes que nous connaissons pour des tyrans, des corrupteurs, des adultères toujours fort éloquents contre leurs propres vices. Notre sagesse ne se reconnaît pas à nos habits, elle est dans notre coeur; nous ne disons pas, mais nous faisons de grandes choses; nous nous glorifions sans doute d'avoir trouvé ce que vos philosophes ont cherché avec de si grands efforts, sans pouvoir jamais le rencontrer. Pourquoi serions-nous des ingrats? que pourrions-nous désirer de plus, si le vrai Dieu s'est mieux fait connaître à nous? Jouissons de ce bienfait: que la raison soit notre guide, que la superstition soit réprimée, l'impiété confondue, et que la véritable religion triomphe toute seule !
39. Lorsque Octavius eut cessé de parler, Cécilius et moi nous demeurâmes tellement étonnés, que nous nous regardions sans pouvoir proférer une parole. Pour moi, je ne cessais d'admirer qu'il eût prouvé par la raison, l'autorité et les exemples, ce qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer; qu'il eut vaincu les méchants avec leurs propres armes, c'est-à-dire avec celles des

philosophes; enfin qu'il eût montré qu'il était aussi avantageux que facile de découvrir la vérité.
40. Tandis que ces pensées m'occupaient tout entier, Cécilus s'écria: Je félicite de tout mon coeur mon cher Octavius, mais je me félicite surtout moi-même. Je n'attendrai pas la décision du juge; nous avons vaincu l'un et l'autre: car j'ose aussi m'attribuer l'honneur de la victoire. En effet, si Octavius est mon vainqueur, moi, je le suis de l'erreur. Je reste entièrement d'accord de tout ce qui regarde le fond de la question; je reconnais une Providence, je crois à un seul Dieu, et je suis persuadé de la vérité de votre religion, qui, dès à présent, est la mienne. Il me reste toutefois quelques difficultés particulières, qui ne m'empêchent pas d'ouvrir les yeux à la vérité, mais qu'il importe d'éclaircir, pour que je sois parfaitement instruit: je vous les proposerai demain, car le soleil est sur le point de disparaître.
41. Quant à moi, dis-je alors, je me félicite aussi pour chacun de nous du triomphe d'Octavius : il me dispense de prononcer entre vous deux, et je m'abstiens de le louer, car il est trop au-dessus des éloges d'un homme. C'est Dieu qui lui a inspiré le discours que nous venons d'entendre, et qui, en lui donnant la victoire, lui a accordé la plus belle récompense. Nous nous retirâmes tous pleins de joie, Cécilius d'avoir cru, Octavius d'avoir vaincu, et moi de la conversion de l'un et de la victoire de l'autre.

NOTES SUR L'OCTAVIUS

(1) On présente un enfant couvert de pâte à celui qui doit être initié. Plusieurs pères de l'église rapportent que cette sanglante et inhumaine cérémonie fut usitée parmi quelques hérétiques, et surtout parmi les gnostiques; on croit que Simon le magicien en fut l'inventeur, pour avoir pris à la lettre ces paroles de l'Evangile: Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. S. Jean, VI, 54. Fleury, Moeurs des chrétiens. *

(2) L'orateur de Cirta, ibid. Minucius désigne ici M. Cornélius Fronto, orateur latin, né à Cirta en Numidie, qu'il nomme plus bas, chap. 31, et qui, d'après ces deux passages, paraît avoir composé un discours contre les chrétiens. Ce Fronto, qu'il ne faut pas confondre avec ceux que mentionnent Juvénal, Sat., I, 12, Pline le jeune Epist. XI, 2, et Martial, Epig. I, 56, mais qui est le même dont parle plusieurs fois Aulu-Gelle dans ses Nuits attiques, fut le précepteur de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Suivant Jean de Saribéry, Policratic. VIII, 19, il descendait de Plutarque du côté maternel. *

(3) L'oracle rendit hommage à une si rare prudence. Voici comment était conçue la réponse de l'oracle: Sophocle est sage, Euripide est plus sage, mais Socrate est le plus sage de tous les hommes. *

(4) Alors Simonide répondit. ibid. Tertullin, Apolog. 46, attribue à Thalès ce que Municius, et avant lui Cicéron, Nat. dcor. I, 22, attribuent à Simonide. *

(5) Maintenant, que va nous répondre Octavius, cet homme de la race de Plaute, sans contredit le premier des meuniers, s'il n'est pas le dernier des philosophes? Ecquid ad hoeca audet Ocatvius, homo Plautinoe, ut pistorum proecipuus, ita postremus philosophorum? L'abbé de Gourey a fait sur ce passage la note suivante: Cécilius, par cette froide raillerie, que le devoir de traducteur nous a obligé de conserver, reproche aux chrétiens la bassesse de leur condition, et la misère d'un grand nombre d'entre-eux, en faisant allusion aux contes qu'on a débités de Plaute, qui fut, dit-on, réduit pour vivre à travailler chez un boulanger. Nous observons qu'on ne voit pas pourquoi ce trait de la vie de Plaute, rapporté par Varron, écrivain contemporain, et par Aulu-Gelle, Noct. Attic. III, 3, est ici traité de conte. Le travail de Plaute consistait à tourner une meule, car de son temps on ne connaissait pas les moulins à bras; les moulins à eau furent inventés postérieurement, sous le règne d'Auguste. Varron ajoute que, dans les moments de loisir que lui laissait une si triste condition, Plaute composa

trois de ses comédies, le Satyrion, l'Addictus et la Nervolaria, lesquelles ne sont pas parvenues jusqu'à nous. *

(6) Evhémère. Ce passage nous apprend, ce qui est confirmé par d'autres auteurs (voyez surtout Lactance, Instit. Divini. I, 11), qu'Evhémère avait écrit une Histoire sacrée, où il prouvait que les dieux avaient tous été hommes. Il était Messénien, suivant Lactance, loc. cit., Agrigentin, suivant Arnobe, IV, Tégéate, suivant Plutarque, de l'île de Cos, suivant Athénée. Eunnius traduisit en latin son Histoire sacrée, version que le temps nous a enviées, aussi bien que l'original. On trouve sur la vie et les ouvrages de ce philosophe des recherches très-curieuses par l'abbé Sevin, dans le tome VIII des Mém. de l'acad. des inscript. *

(7) Alexandre le Grand, dans une lettre qu'il écrivit à sa mère, lui manda qu'un prêtre égyptien, etc. ibid. Ce prêtre égyptien se nommait Léon, suivant saint Augustin, De consensu evangelist. I, 23. *

(8) Cynocéphale. Anubis, fils d'Osiris, qu'on représentait avec une tête de chien, ainsi que l'indique le nom de Cynocéphale. *

(9) Feretrius? On ne l'aborde pas sans dépouilles opimes. On ne pouvait sacrifier à Jupiter Férétrius que lorsqu'on déposait à ses pieds des dépouilles opimes (c'est à dire les armes du chef ennemi tué en combat singulier par le commandant romain), ce qui arrivait fort rarement. *

(10) Népos et Cassius, Thallus et Diodore. Voyez Tertullien, Apolog. 10. Cornélius Népos, outre ce que nous avons de lui, avait composé un ouvrage intitulé Chronica, qui n'est pas venu jusqu'à nous. Nous ne possédons pas non plus les quatre livres des Annales de L. Cassius Hémina, écrivain latin qui florissait vers l'an 608 de Rome, ni l'Histoire de Syrie de Thallus, dont le nom seul nous est connu par Tertullien, loc. cit., Lactance, I, XIII, 8, etc. quant à Diodore de Sicile, voyez son Hist. univers. V, 40. *

(11) Hostanès. Ce mage célèbre, le premier auteur qui ait écrit sur la magie, Plin., Hist. nat. XXX, 1, accompagna Xercès dans son expédition contre l'Asie, et infecta le monde de ses idées et de ses pratiques superstitieuses, dont les Grecs surtout se montrèrent très avides. V. Fabricuis, Bibl. Garoec. I, XIV, 1. *

(12) Et qui les dévorez avec Isis. Cum Iside devoratis. Les Egyptiens, dans certains sacrifices, faisaient des gâteaux sur lesquels était représenté un âne enchaîné, symbole de Typhon. Plutarque, Traité d'Isis et d'Osiris. *

(13) Et les flatuosités qui sortent du corps humain, ibid. Minucius fait ici allusion à une divinité des anciens Egyptiens, nommée depuis par les Romains Crepitus. *

(14) Le dernier des esclaves, ibid. Un maître qui avait attenté à la pudeur de son esclave perdait tous ses droits sur lui. L. II. ff. De his qui sui vel alieni juris sunt. L. XIV. Cod. de episcopali audientia. *

(15) Que par le génie de l'empereur. On jurait ordinairement par le génie, par la fortune ou par la vie de l'empereur. La violation de ce serment passait pour un crime énorme, et était punie plus sévèrement que le parjure envers les dieux, car on laissait aux dieux le soin de se venger, l, II. Cod. de rebus creditis; mais on faisait subir la bastonnade à celui qui avait trahi le serment envers l'empereur, quelquefois même on lui coupait la langue. L. XIII, §. ult. ff. de jurejurando, Tertullien, Apolog. 32. *

(16) Ce n'est que dans le parricide que se manifeste votre fraternité. Les commentateurs varient sur l'interprétation de cette phrase. Heumann y voit une allusion à Rémus et Romulus, à Etéocle et Polynice. Dalrympe, qui cherche à prouver dans la préface de sa traduction, que l'Octavius a été composé sous Caracalla, après avoir avoué qu'il ne comprend pas le texte en cet endroit, conjecture que Minucius désignait peut-être cet empereur, qui fit massacrer son frère Géta, l'an 211. *

(17) Ni autel, ni temple, ibid. Voltaire, et, avant lui, Duplessis, dans son Traité contre la messe, ont voulu conclure des paroles d'Octavius, que les premiers chrétiens n'avaient ni

temple, ni autel; mais, comme l'observe l'abbé de Gourcy, tout ce que dit Minucius sur le culte intérieur et spirituel est très solide et très vrai, puisqu'il n'est point exclusif, et que l'on n'en peut rien conclure contre le culte extérieur. Presque tous les premiers apologistes de la religion chrétienne, par des raisons de prudence et de discrétion, évitaient de s'expliquer là-dessus; ils ne voulaient exposer ni les mystères à la dérision des profanes, ni les fidèles à la persécution, en indiquant les lieux de leurs assemblées. *

Clément d'Alexandrie
Discours aux Gentils

Traduction française : M. DE GENOUDE.
Publiée dans "Défense du christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Eglise", 1843
Source Remacle

(**1**) On dit d'Amphion de Thèbes et d'Arion de Metymne qu'ils étaient si habiles dans la musique que, par la seul puissance de leurs accords, celui-ci attirait les poissons; l'autre élevait les murs de Thèbes. Ces fables sont encore dan la bouche des Grecs et répétées en chœur dans leurs fête On raconte du chantre de la Thrace qu'aux accents de sa voix les bêtes farouches déposaient leur férocité, et les arbres des forêts marchaient à sa suite. Je pourrais vous entretenir d'autres fables et vous parler d'autres musiciens, je veux dire d'Eunode de Locres et de la cigale de Pitho. Toute la Grèce était rassemblée pour célébrer à Pitho la défaite du fameux serpent chantée par Eunone : avait-il composé une ode ou une élégie sur ce sujet? je n'en sais rien. Le combat venait de commencer. C'était dans la saison de l'été, quand les cigales, excitées par la chaleur du soleil, chantent sous les feuilles dans les bois et sur les montagnes; leurs chants affranchis de mesure célébraient, non le serpent terrassé, mais le Dieu son vainqueur, et surpassaient les accords d'Eunone. Une de ses cordes vint à se rompre:à l'instant une cigale saute sur sa lyre, s'y pose comme sur une branche d'arbre, et continue de chanter. Le musicien se met en harmonie avec elle, et répare ainsi la corde qu'il a perdue.
Ainsi donc, d'après la fable, des sons mélodieux charmèrent une cigale. Une statue d'airain représentait Eunone avec une lyre et la cigale son émule; on la voit accourir, on croit l'entendre. Et les Grecs n'ont pas fait difficulté de la croire capable de cette imitation musicale.
(**2**) Vous avez ajouté foi à ces fables; l'on a pu vous persuader que des bêtes se laissaient à ce point charmer par la musique ; c'est la vérité seule, malgré sa vive clarté, qui passe pour mensonge et qui rencontre chez vous des incrédules.
Et l'Hélicon, et le Cithéron, et les montagnes de l'Otryse, et les initiations des Thraces, tous ces mystères de réception ont reçu un culte divin, ont eu des hymnes en leur honneur. Je vous l'avoue, les malheurs que chantent nos poètes tragiques remuent toute la sensibilité de mon âme, bien qu'ils ne soient que des fables; ils mettent en scène tous les maux de l'humanité. Mais voulez-vous m'en croire ? et ces fables, et ces poètes ceints du lierre de Bacchus, sans frein dans leur ivresse et dans leur délire, au milieu des orgies, et la troupe des satyres, et la multitude des bacchantes furibondes ; enfin tous ce ramas de dieux surannés, enfermons-les dans l'Hélicon, dans le Parnasse, vieillis eux-mêmes et aujourd'hui sans honneur.
A leur place faisons descendre du ciel sur la montagne du vrai Dieu, au milieu du chœur sacré des prophètes, la vérité ou la raison aux clartés si vives.
Qu'elle inonde les hommes de sa lumière, et dissipe les ténèbres où ils sont ensevelis. Qu'elle leur tende une main amie, c'est-à-dire qu'elle leur rende l'intelligence pour les tirer de l'erreur et les remettre dans la voie du salut. Qu'ils lèvent les yeux vers le ciel, qu'ils se dégagent des ombres de la mort, qu'ils désertent l'Hélicon et le Parnasse, et n'habitent plus désormais que les hauteurs de Sion. C'est de Sion que viendra la loi, c'est de Jérusalem que sortira la parole du Seigneur. La parole de Dieu c'est le Verbe descendu du ciel, et couronné comme un athlète sur la scène du monde.

Mon Eunone à moi ne fait entendre ni les accents de Terpandre ou de Capiton, ni les accords de la Phrygie ou de la Lydie, ou de la Doride; mais un chant d'une suavité nouvelle, une mélodie toute céleste, une harmonie immortelle et divine; c'est le cantique nouveau de la tribu de Lévi. « Il dissipe la tristesse, désarme la colère, fait oublier tous le maux. » Je ne sais quoi de doux, de persuasif, se mêle à ce saint cantique, et pénètre au fond des cœurs ; c'est un baume qui vient eu guérir toutes les plaies.
(**3**) A mes yeux votre Orphée de Thrace, votre Amphion de Thèbes, votre Arion de Métymne, n'étaient pas des hommes, ils n'en méritaient pas le nom; mais des imposteurs qui se servirent des charmes puissants de la musique pour dégrader la nature humaine et de la séduction des prestiges dus aux démons pour corrompre les mœurs. Ils ont, les premiers, amené l'homme aux pieds des statues; ils ont érigé en divinités les crimes et les maux, et leur ont dressé des autels.
C'est sur la pierre et sur le bois, dont vous faites des idoles, qu'ils ont élevé le triste édifice de la corruption générale et, cette noble indépendance de l'homme qui se promenait librement sous la voûte des cieux, ils l'ont enchaînée par la perfide mélodie de leurs accords, et placée sous le joug di la plus honteuse servitude.
Qu'il est différent le chantre merveilleux dont je parle ! Il est venu, et à l'instant il a brisé nos chaînes, détruit la cruelle tyrannie du démon ; il nous a fait passer sous un autre joug, le plus doux, le plus facile à porter, celui de la piété. Il a relevé vers le ciel le front des hommes tristement courbé vers la terre; (**4**) lui seul a pu attendrir la barbarie apprivoiser l'homme, de tous les animaux le plus féroce. Le oiseaux sont légers, les serpents trompeurs, les lions furieux les pourceaux impurs, les loups rapaces ; le bois et la pierre sont insensibles : l'homme plongé dans l'ignorance est plus stupide encore. J'en atteste cette parole prophétique d'accord avec la vérité, déplorant le malheur de l'homme, usé par la rouille de l'ignorance et de l'insensibilité : Dieu peut des pierres mêmes susciter des enfants à Abraham.
La vérité ne parlait plus au cœur des hommes ; ils lui opposaient toute la dureté du marbre depuis qu'ils portaient à la pierre le tribut de leur foi et de leurs hommages. C'est alors que ce Dieu, touché d'une misère si profonde, fit sortir de la pierre, c'est-à-dire du cœur des Gentils, un germe de piété, le sentiment de la vertu.
Les imposteurs, les hypocrites, habiles à se déguiser, toujours en embuscade pour surprendre la justice, il les appelle race de vipères. Mais que le repentir touche leur cœur, qu'ils suivent le Verbe, de serpents qu'ils étaient, ils seront des hommes divins. Il en appelle d'autres loups couverts de peaux de brebis, désignant par là les hommes rapaces et avides. Eh bien ! toutes ces natures si féroces, toutes ces pierres si dures se sont amollies, sont devenues les hommes les plus doux. Et voilà l'œuvre de notre chantre céleste et de ses divins accords.
Et nous aussi, pour me servir du langage de l'Écriture, nous étions autrefois insensés, incrédules, égarés, asservis à nos passions et à nos plaisirs, pleins de malice et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les autres. Mais, depuis que la clémence du Dieu Sauveur a paru sur la terre, nous avons été sauvés, non par nos œuvres de justice, fais par sa miséricorde.
Admirez donc la puissance de ces nouveaux accords, ils transforment en homme la brute sauvage, la pierre insensible. Ceux qui étaient comme morts, ils n'avaient plus part à la véritable vie, n'eurent pas plutôt entendu ce chant céleste, qu'ils se sentirent renaître, et sortirent de leur tombeau.
(**5**) N'est-ce pas le Verbe, ce chantre des cieux, qui a mis ce bel ordre, ce bel ensemble dans l'univers, qui a enseigné aux éléments en désaccord à former un concert admirable, de sorte que ce monde est tout harmonie ? Il a déchaîné les flots de l'océan et leur a défendu d'envahir la terre. Celle-ci flottait au hasard comme un navire, il l'a fixée au milieu des eaux, jetées autour d'elle comme un rempart. Ainsi que le musicien qui sait adoucir les modes doriens par ceux de la Lydie, il a tempéré la violence du feu par le contact de l'air, et l'âpre rigueur du froid par l'étroite alliance du feu ; il a lié, il a tempéré les unes par les autres toutes les parties

du monde, comme en musique, les derniers tons se fondent avec les premiers, par une gradation merveilleuse. Vous retrouvez dans l'univers le parfait ensemble de ce chant immortel qu'a fait entendre le Verbe, de ce concert divin où tout se tient, s'harmonise, se répond, la fin avec le milieu, le milieu avec le commencement. Ce ne sont plu les accords du chantre de Thrace, semblables à ceux dont Tubal fut l'inventeur, mais les accents qu'imitait David, et qu'inspirait le Dieu qui fit le monde. Le Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fût avant lui, a rejeté la harpe, la lyre tous les instruments inanimés. Mais accordant avec l'Esprit saint et le monde, et l'homme qui est à lui seul un monde mettant en harmonie son corps et son âme avec ce même esprit, il a fait une lyre vivante, un instrument à plusieurs voix pour célébrer le Dieu créateur ; il chante, et l'homme principale voix du concert, lui répond. Car c'est de lui qu'est dit : « Vous êtes tout à la fois ma lyre, ma flûte, mon temple ; » lyre, par l'harmonie des accords ; flûte, par souffle de l'Esprit saint ; temple, par la présence du Verbe. Celle-ci résonne, celle-là soupire, dans l'autre habite le Seigneur. Aussi David, dont les mains royales touchaient la lyre, exhortait l'homme à la vérité, et le détournait du culte des démons. Il ne les chantait pas dans ces sublimes cantiques, lui qui les chassait par les sons d'une lyre qui ne savait pas tromper, lui qui n'avait besoin que de faire retentir ses cordes harmonieuses pour délivrer Saül de l'esprit malin qui le torturait, et rendre la paix à son cœur.
L'homme, fait à l'image de Dieu, n'est pas le seul instrument animé, merveilleux : il en est un autre plus saint, plus complet, sans la moindre discordance; c'est la sagesse souveraine, c'est le Verbe de Dieu descendu du ciel.
(**6**) Que veut cette lyre, le Verbe divin, notre souverain maître? Quel est le but de ces accords nouveaux? Rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, redresser les boiteux, ramener dans les voies de la justice ceux qui s'égarent, révéler Dieu à ceux qui l'ignorent, détruire la corruption, dompter la mort, réconcilier avec leur père des enfants rebelles. Cette lyre divine est tout amour pour l'homme : le Verbe a pitié de lui, il l'exhorte, il le presse, il l'aiguillonne; il l'avertit de ses écarts, il le protège contre ses ennemis, il le couvre de sa miséricorde; elle déborde sur lui comme d'un vase; c'est peu de l'instruire, elle lui montre le ciel comme récompense ; la sienne à lui c'est le bonheur de nous sauver, l'esprit de mensonge se nourrit de nos larmes, se repaît de notre mort ; mais la vérité comme l'innocente abeille, qui jamais ne flétrit la fleur sur laquelle elle repose, se réjouit de notre salut. Vous voyez l'étendue de ses promesses, vous connaissez la tendresse de son amour; venez donc à ce Dieu, prenez part à ses faveurs, emparez-vous de la grâce.
Mais ce cantique, ce concert dont je vous parle, ne les croyez pas nouveaux a la manière d'un vase qu'on façonne, d'un édifice qu'on élève. Car ils étaient avant l'astre du jour. Au commencement était le Verbe, il était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est l'erreur qui est ancienne, dites-vous, la vérité est nouvelle. Que des chèvres prophétiques fassent des Phrygiens un peuple très ancien ; que les poètes donnent aux Arcadiens une existence antérieure à la lune ; que les Égyptiens, à leur tour, nous racontent leurs rêves et prétendent que leur terre a vu naître les hommes et les dieux : toutefois aucun de ces peuples ne peut se vanter d'être avant ce monde. Eh bien ! nous étions avant qu'il fût fait, notre future existence était déjà déterminée; nous vivions dans la pensée de Dieu.
Nous sommes les êtres raisonnables sortis du Verbe divin, l'éternelle raison ; nous tirons de lui notre origine. Par lui, nous sommes donc les premiers de tous; car le Verbe était au commencement.
Il existait avant que les bases du monde fussent posées, dès lors il a toujours été ce qu'il est, le principe fécond, la pensée divine de toutes choses. Mais, comme il a voulu paraître sur la terre dans ces derniers temps, sous le nom de Christ, ce nom si saint, si auguste qu'il avait reçu dès les premiers jours, voilà pourquoi nous l'appelons le cantique nouveau, la doctrine nouvelle.
(**7**) Ainsi donc le Verbe, c'est-à-dire le Christ, ne nous a pas seulement donné la vie, car il était en Dieu; mais il nous l'a donnée heureuse. Il a paru sur la terre, ce Verbe, seul tout à la

fois, Dieu et homme, pour nous apporter tous les biens. A son école, les mœurs s'épurent, l'homme se sanctifie et passe à une vie éternelle, selon ces divines paroles d'un de ses apôtres : « La grâce du Sauveur s'est révélée à tous pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre dans le siècle avec tempérance, avec justice, avec piété, attendant toujours l'heureux objet de notre espérance, et l'avènement glorieux du grand Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ. » Le voilà donc ce cantique nouveau chanté par le Verbe, qui n'était pas seulement au commencement, mais avant le commencement de toutes choses ; sa lumière a brillé sur nous : il vient d'apparaître, ce Dieu sauveur qui existait dès longtemps ; il s'est manifesté, celui qui est l'être renfermé dans l'être. Le Verbe qui était dans Dieu, le Verbe par qui tout a été fait, a paru sur la terre, il est devenu le précepteur des hommes. Comme créateur, il nous a donné la vie ; comme docteur, il nous apprend à bien vivre; comme Dieu, il nous ouvre l'éternité.

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'il s'est attendri sur nos maux, il les a pris en pitié dès les premiers jours du monde. S'il a paru dans les derniers temps, c'est que nous nous enfoncions dans la mort, nous allions périr. Car, jusqu'à ce jour, le perfide serpent n'a cessé, par ses funestes enchantements, de séduire les hommes et de les retenir dans la plus honteuse et la plus déplorable servitude. Sa cruauté ressemble à celle de ces rois barbares qui enchaînaient leurs captifs à des cadavres, les laissant pourrir ensemble dans cet affreux embrassement de la vie et de la mort. S'emparer de l'homme dès son berceau, comme fait le démon, ce cruel tyran, le prosterner au pied de vaines statues, de ridicules idoles, l'attacher par le lien honteux de la superstition à la pierre ou au bois, n'est-ce pas accoupler les vivants avec les morts et les jeter dans un commun tombeau pour s'y corrompre et pourrir ensemble ?
Le séducteur n'a pas changé : vous le trouvez le même à toutes les époques ; comme il a entraîné autrefois Ève dans la mort, il y précipite encore aujourd'hui ses enfants ; mais le Verbe est toujours notre appui et notre vengeur. Le salut qu'il nous annonçait dès le commencement, d'une manière symbolique, mais aujourd'hui sans figure, et dans les termes les plus clairs, il nous presse de nous en emparer.
(**8**) Fuyons, nous dit-il par un apôtre, fuyons le prince des puissances de l'air, fuyons l'esprit qui agit maintenant sur les enfants d'incrédulité; mais fuyons entre les bras du Dieu sauveur qui nous appelle au salut par tant de prodiges opérés dans la terre d'Égypte et dans le désert, tel que le buisson ardent, telle que la nuée lumineuse, esclave obéissante, qu'une grâce toute divine attachait aux pas des Hébreux.
Les rebelles au cœur dur, il les presse par la crainte. Ceux qui savent écouter, il les amène par la raison à la raison même qui est le Verbe : il leur parle tantôt par Moïse, ce maître plein de sagesse, tantôt par Isaïe, cet ami de la vérité, enfin, par le chœur harmonieux de tous les prophètes. Là il emploie le reproche, ici la menace; il donne des larmes à ceux-ci, il charme ceux-là par ses chants. Médecin habile, il guérit les malades, les uns par une boisson amère, les autres par un doux breuvage. Il soulage la douleur, tantôt pu un baume qui l'adoucit, tantôt par le fer qui ouvre la veine. Ailleurs il taille la plaie, ici il la brûle. Que ne fait-il pas pour guérir le membre qui souffre. Ce Dieu sauveur emploi! tous les langages, essaye de tous les moyens pour amener l'homme au salut. Il avertit par ses menaces, il réveille par ses reproches ; il attire par ses chants, il s'attendrit et pleure lui-même. Il fait entendre sa voix du milieu d'un buisson, quand il faut le langage des prodiges ; il épouvante par le son de la colonne suspendue dans les airs ; il en fait jaillir la flamme, signe tout à la fois de colère et de clémence; flambeau qui éclaire l'homme docile, foudre qui écrase le rebelle.
Mais, comme la bouche humaine est un interprète du ciel plus noble qu'un buisson ou une colonne, il a fait entendre la voix des prophètes, ou plutôt il parlait lui-même par Isaïe, par Élie, par d'autres hommes qu'il inspirait, et qui lui prêtaient leur voix. Si vous refusez d'ajouter foi aux prophètes, si vous placez et les hommes et le feu de la colonne ou du buisson

au rang des fables, il parlera lui-même, ce Verbe qui, possédant la nature divine, n'a pas cru que c'était usurpation de sa part de s'égaler à Dieu, et qui s'est anéanti, Dieu de miséricorde, pour sauver l'homme.
Homme, le Verbe lui-même te parle à haute voix, pour te faire rougir de ton incrédulité. Dieu fait homme, il t'apprend comment l'homme peut devenir Dieu.
(**9**) Quelle conduite plus étrange que la nôtre ! Un Dieu nous exhorte sans cesse à la vertu, et nous repoussons le salut qu'il nous offre ; nous foulons aux pieds ses bienfaits. Jean ne nous presse-t-il pas d'accourir à ce Dieu ? A-t-il été autre chose qu'une voix qui ne savait que presser, exhorter les hommes? Demandez-lui, en effet, ce qu'il est ? d'où il vient? Il dit qu'il n'est pas Élie. Il déclare qu'il n'est pas le Christ, mais une voix qui crie dans le désert. Qu'est-ce donc que Jean? Nous pouvons le dire maintenant, c'est une voix, la voix du Verbe, qui exhorte sans cesse et crie dans le désert. Que proclamez-vous, ô voix! Parlez-nous aussi. Rendez droits les sentiers du Seigneur, nous dit-elle. Jean est donc le précurseur; c'est la voix qui précède le Verbe, c'est la voix d'exhortation qui ouvre le chemin du salut, c'est la voix qui appelle a l'héritage céleste. Par elle, la créature stérile et abandonnée est devenue féconde. Fécondité prédite par la voix de l'ange, qui fut un autre précurseur, annonçant la bonne nouvelle à la femme stérile, comme Jean l'annonçait au désert. Grâce à cette voix de salut, la femme stérile devient mère, et la terre qui ne donnait que des ronces produit des fruits. Ces deux voix qui précèdent le Seigneur, l'une de l'ange et l'autre de Jean, ne désignent-elles pas le salut tenu en réserve, et la vie éternelle, ce fruit de notre fécondité qui nous reste à cueillir, depuis que le Verbe a paru sur la terre ?L'Écriture réunit ces deux voix et nous explique tout le mystère par ces paroles :
« Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas ; Pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants; l'épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui était mariée. » L'ange nous annonce un époux ; Jean nous montre tout à la fois un cultivateur et un époux ; car c'est le même qui épouse la femme stérile et qui cultive la terre abandonnée, fécondant et le désert et la stérilité par une vertu toute divine.
La femme libre, je veux dire l'épouse, se glorifiait de ses nombreux enfants, mais son infidélité lui a ravi sa florissante postérité. Une antre épouse restait stérile, une terre restait sans culture, celle-ci reçut un cultivateur, celle-là un époux. L'une donne du fruit, l'autre des fidèles ; toutes deux fécondées par la vertu du Verbe. La stérilité et le désert sont encore le partage de ceux qui restent dans leur incrédulité.
(**10**) C'est pourquoi Jean, le héraut du Verbe, nous annonce son avènement et vent que nous soyons prêts. Voilà ce que signifiait le silence de Zacharie, il attendait ce fruit précurseur du Christ. Le Verbe, cette lumière de vérité, devait, par l'Évangile, rompre le silence des obscurités prophétiques.

Désirez-vous le voir, ce Dieu de vérité? Purifiez-vous comme il le demande. Il ne faut ici ni couronne de laurier, ni bandelettes de pourpre ou de laine. Que la justice, uni. à la tempérance, soit votre parure ; que votre âme resplendisse de l'éclat de la vertu, et vous trouverez Jésus-Christ. Je suis la porte, dit-il, voilà ce qu'il faut apprendre à ceux qui veulent parvenir à la vérité, et par elle, voir s'ouvrir devant eux toutes les avenues du ciel. Les portes du Verbe ou de la raison sont intelligentes, et la clé qui les ouvre, c'est la foi. Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura bien voulu le révéler. Nul doute que celui qui nous a ouvert la porte auparavant fermée ne fasse briller à nos yeux les merveilles cachées au fond du sanctuaire; ceux que le Christ y conduit peuvent seuls les connaître. Lui seul nous découvre les mystères de Dieu.
II.
(**11**) Ne vous occupez plus dès lors de ces repaires impies, de ces profondes cavernes habitées par le mensonge, ni de la chaudière de Thesprostis, ni du trépied de Cirra, ni de l'airain

retentissant de Dodone. Laissez dans ces déserts de sable ce fameux chêne autrefois si vénéré, son oracle consulté de toutes parts et aujourd'hui dans l'oubli, avec l'arbre imposteur et tous ces coûtes d'une vieillesse en délire. Elle ne parle plus maintenant, votre fontaine de Castalie, elle se tait aussi, celle de Colophon ; toutes ces ondes prophétique:sont muettes, elles ont été, mais trop tard, publiquement dépouillées de leur faste orgueilleux, elles se sont écoulées, et arec elles toutes leurs fables.
Vantez-nous encore, je vous le permets, vos autres oracles divins, ou plutôt délirants, tels que ceux de Python, de Didyme, d'Amphiaraüs, d'Apollon, d'Amphiloque; faites, si vous voulez, des êtres sacrés de tous ces imposteurs qui expliquent les prodiges, qui consultent le vol des oiseaux, qui interprètent les songes; amenez-moi devant votre Apollon ceux qui devinent les événements à l'inspection de l'orge et de la farine, vos ventriloques encore aujourd'hui si révérés; mais non, que les sanctuaires de l'Égypte, que les magiciens de l'Étrurie, qui évoquent les mânes, restent à jamais ensevelis dans leurs ténèbres. Quelle folie, quelle duperie, chez vous autres infidèles ! On fait servir à ce commerce d'imposture et de mensonge jusqu'aux chèvres, jusqu'aux corbeaux. On dresse les unes à deviner, les antres à répondre.
(**12**) Et que sera-ce, si je mets aussi vos mystères au grand jour? Je ne les profanerai pas, je l'espère, comme on en fit autrefois le reproche au jeune Alcibiade. Je veux, par le Verbe de la vérité, dévoiler tout ce qui s'y cache d'imposture. Ceux qu'on appelle vos dieux et que vous honorez par ces mystères, je vais les mettre en scène et les livrer aux regards do spectateur qui verra la vérité.
Voici d'abord des furieux qui, dans un pieux délire, au milieu des orgies de Bacchus, célèbrent un Dionysus Ménole, et dévorent en son honneur les chairs crues des victimes qu'ils viennent d'immoler et dont ils se partagent les lambeaux ; couronnés de serpents, ils hurlent d'une manière horrible le nom d'Ève. Serait-ce cette Ève par qui le mensonge est entré dans le monde ? Comme l'emblème des orgies bachiques est un serpent mystérieusement consacré, si vous faites bien attention au sens du terme hébreu, vous verrez que le mot Ève, fortement accentué, signifie serpent femelle.
Cérés et Proserpine sont représentées dans une espèce de drame religieux. La ville d'Éleusis éclaire, la nuit durant, par des flambeaux leurs courses vagabondes, leur enlèvement, leur désespoir.
(**13**) Je crois nécessaire de donner ici l'étymologie des mots orgies et mystères : orgie vient d'*orgé,* mot grec qui signifie colère et rappelle la fureur de Cérès contre Jupiter; mystère vient d'un autre mot grec qui veut dire exécration et rappelle la haine vouée à Bacchus : si vous aimez mieux qu'il dérive du nom d'un Athénien appelé Myon et tué à la chasse, selon le témoignage d'Apollodore, je ne vous envie plus des mystères dont l'origine et la gloire viennent d'un tombeau; libre à vous de faire venir le mot mystère de *mutéria,* qui signifie récit de chasse; il suffit de changer deux lettres. Aussi bien, ces récits et d'autres semblables sont des filets où viennent se prendre comme à la chasse ceux qui se distinguent, en Thrace par leur férocité, en Phrygie par leur démence, en Grèce par leur superstition. Qu'il périsse à jamais l'auteur de ce délire si funeste au genre humain; n'importe que ce soit ou Dardanus qui enseigna les mystères de la mère des dieux, ou Ection qui introduisit en Thrace les orgies avec leurs rites mystérieux, ou Midas de Phrygie qui répandit dans tous ses états les fables mensongères qu'il tenait d'un certain Odryse.
Il ne me séduira pas, ce Cyniras de Chypre, qui, voulant à toute force faire une déesse de la plus fameuse courtisane de la contrée, n'eut pas honte de tirer des ténèbres et de produire au grand jour les voluptueuses orgies de Vénus.
Quelques auteurs prétendent que c'est un certain Mélampe, fils d'Amythaon, qui apporta de l'Égypte dans la Grèce le culte de Cérès, dont le deuil est célébré par des hymnes et des élégies.

Je regarde avec raison comme les fléaux du monde les inventeurs de toutes ces fables impies, de toutes ces funestes superstitions, ils ont jeté, par là, dans la vie humaine, les germes du crime et de la mort.
(**14**) Mais le temps est venu de démasquer le mensonge et l'imposture. Si vous étiez du nombre des initiés, vous ririez, vous vous moqueriez plus que personne de tant d'absurdités si vénérées par le vulgaire. Oui, je mettrai au grand jour, sous les yeux de tous, ces mystères d'iniquité qui se cachent et s'enveloppent de ténèbres. Peut-on rougir de révéler ce que vous ne rougissez pas d'adorer? Cette fille de l'écume de la mer, née près de Chypre et les délices de Cyniras, je veux dire votre Vénus, surnommée Philomédée, parce qu'elle est née du phallus arraché à Uranus, et qui demeura tellement désordonné, tout séparé qu'il était du corps de ce dieu, qu'il fit violence à l'onde de la mer, ne redevient-elle pas, dans la célébration de ses mystères, la digne production de l'organe de la honteuse volupté ? Aussi présente-t-on, à ceux que l'on initie dans l'art de se prostituer, un peu de sel et un phallus comme symbole des voluptés de la mer et de sa noble progéniture ; les initiés, de leur côté, donnent à Vénus une pièce de monnaie, comme on donne à une courtisane le prix du crime.
(**15**) Et les mystères de Cérès, que présentent-ils autre chose que l'incestueux commerce de Jupiter avec Cérès, dirai-je maintenant sa mère ou sa femme ? De là, dit-on, lui est venu le surnom de Brimo, qui veut dire furieuse. Que voyez-vous encore dans ces mystères? un Jupiter qui supplie, du fiel qu'on avale, un cœur qu'on arrache, et des turpitudes qu'on ne peut exprimer.
Les Phrygiens célèbrent de semblables mystères en l'honneur d'Atys, de Cybèle et des Corybantes. On raconte que Jupiter arracha les testicules d'un bélier et les jeta dans le sein de Cérès, lui laissant croire qu'il s'était mutilé volontairement, pour expier sur lui-même l'outrage et la violence dont il s'était rendu coupable à son égard. Les glorieux symboles de cette initiation, qu'on étale si volontiers, nous feraient rire, malgré notre envie de pleurer, à la vue de vos mystères dévoilés. « J'ai mangé du tambour, répète-t-on, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté la coupe, je suis entré secrètement dans le lit nuptial. » Les nobles symboles! les augustes mystères I
(**16**) Et le reste, vous le dirai-je ? Cérès conçoit de Jupiter et met au monde une fille qu'on appela Coré ou Proserpine; et voilà que ce Jupiter, après avoir corrompu la mère, corrompt la fille ; c'est ainsi qu'il répare son premier crime. Il est tout à la fois le père et le corrupteur de Coré; pour arriver à ses fins, il s'était caché sous la forme d'un serpent, de manière cependant qu'on put encore le reconnaître. Quel est, en effet, le symbole offert aux initiés dans les mystères bachiques ? Un dieu qui se glisse furtivement dans leur sein, et ce Dieu, c'est un reptile qu'on retire du sein des adeptes. Preuve incontestable de la lubricité de Jupiter; Proserpine accouche et met au monde un taureau, comme le chante un poète, fervent adorateur des idoles : « Le taureau est père du dragon et le dragon père du taureau : le pâtre cache son aiguillon dans la montagne. » Que veut-il faire entendre par cet aiguillon ? N'est-ce pas l'élégante férule que les prêtres du dieu entourent de feuillage ?

(**17**) Vous rappellerai-je Proserpine cueillant des fleurs, sa corbeille, son enlèvement par Pluton, sa disparition dans un trou, les truies du pauvre Eubulus englouties sous la terre avec les deux déesses? Voilà pourquoi, dans les Thesmophores, on chasse des porcs à la manière des Mégariens. Les femmes, dans toutes les villes, célèbrent cette fable par différentes fêtes connues sous les noms de Thesmophores, de Scirrophores. Elles chantent l'enlèvement de Proserpine sur des tons divers et d'une manière tragique.
Les mystères de Bacchus sont atroces; on raconte que les Corètes, dansant armés autour du jeune Bacchus, des Titans, qui s'étaient glissés dans l'assemblée, attirèrent l'enfant par l'appât de quelques petits présents, le saisirent et le mirent en pièces, comme nous l'apprenons du

poète Orphée. Ils lui donnèrent, nous dit-il, un sabot, un disque, d'autres objets d'amusement qui exercent le corps, des pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérldes.
(**18**) Mettre sous les yeux les futiles symboles de ces mystères, n'est-ce pas les frapper du ridicule qu'ils méritent 1 Eh bien ! boules, disque, sabot, pommes, miroir, toison, voilà ce que j'ai à vous offrir. Minerve, qui détacha furtivement le cœur de Bacchus et l'enleva, fut surnommée Pallas, du mot grec *Paliein*, qui veut dire remuer, agiter, parce que le cœur vibre et palpite. Les Titans, qui avaient mis en pièces le jeune dieu, jetèrent ses membres dans une chaudière placée sur un trépied, les firent bouillir, les passèrent à une broche, et les soumirent à l'action de Vulcain. Jupiter survint tout à coup, car, en sa qualité de dieu, il avait senti cette fumée de chairs rôties que vos dieux hument avec bonheur et dont ils s'honorent, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes.
Dans sa colère, Jupiter foudroya les Titans, et chargea Apollon d'ensevelir son père. Apollon obéit sur-le-champ. Il transporta les membres déchirés sur le mont Parnasse, où il leur donna la sépulture.
(**19**) Voulez-vous vous arrêter un moment aux orgies des Corybantes ?
Ils tuèrent leur troisième frère, enveloppèrent sa tête d'un lambeau de pourpre, et le portèrent ainsi couronné, sur un bouclier d'airain, au pied du mont Olympe, où ils l'ensevelirent.
Voilà donc vos mystères, des meurtres, des funérailles! Les prêtres, appelés Anactolètes ou rois des sacrifices, par les hommes intéressés à leur donner ce nom, ajoutent des prodiges qui augmentent encore l'effroi. Ils défendent, par exemple, de servir sur la table du persil avec sa racine entière, parce que cette plante est sortie, disent-ils, du Corybante assassiné. Même superstition de la part des femmes qui célèbrent les Thesmophores; elles évitent, avec un soin extrême, de manger les pépins d'une grenade; elles croient que la grenade est née du sang de Bacchus. On appelle aussi les Corybantes, Cobires, du nom de ce frère qu'ils ont égorgé. Les deux fratricides, fuyant leur patrie, emportèrent avec eux la boite qui renfermait le phallus de Bacchus et s'établirent en Étrurie, colporteurs de cette précieuse marchandise; là, ils donnèrent de hautes leçons de vertu en exposant à la vénération publique la boite et ce qu'elle contenait. Quelques-uns croient, et leur opinion n'est pas dénuée de fondement, que Bacchus fut appelé Atys pour avoir été ainsi mutilé.
(**20**) Faut-il s'étonner que les Étrusques, ces peuples barbares, se soient fait initier à ces honteux mystères, quand nous voyons Athènes et toute la Grèce, je rougis de le dire, adopter l'indigne et dégoûtante fable de Cérès. Elle avait longtemps erré, cherchant sa fille Proserpine; excédée de fatigue, abattue par la douleur, elle se reposa sur le bord d'un puits, près d'Éleusis, bourg de l'Attique. Tout ce que fit Gérés dans sa douleur est interdit aux initiés; on ne veut pas qu'ils se lamentent avec elle pendant les sacrifices. Éleusis était alors habitée par des indigènes dont voici les noms : Baubon, Dysaules, Triptolème, Eumolpus et Eubuleus. Triptolème était pâtre; Eumolpus, berger; Eubuleus, gardeur de pourceaux. D'EumoIpus sont descendus les Eumolpides et cette noble race d'interprètes sacrés qui florissaient à Athènes. Baubon (puisque j'ai commencé il faut continuer), Baubon reçut chez elle Cérès et lui présenta à boire un breuvage qu'elle venait de préparer. Cérès, dans sa douleur, refusa le breuvage et la coupe; Baubon ne peut supporter ce refus, elle se croit méprisée, et, soulevant sa robe, elle se montre avec impudeur aux yeux de la déesse : celle-ci s'épanouit à cette vue, et, dans sa joie, elle prend la coupe et la vide.
(**21**) Voilà les mystères secrets de nos illustres Athéniens. C'est Orphée lui-même qui les décrit. Je citerai ses paroles, afin que les initiés connaissent l'Infamie de ces mystères par l'initiateur lui-même :
« Elle dit, puis, écartant sa robe, elle découvre à Cérès ce qui ne se montre jamais ; le jeune Inachus était là; Cérès, mise en belle humeur, le jette entre les bras de Baubon ; lui souriant alors, et oubliant ses chagrins, elle accepte la coupe et boit le breuvage préparé. »

Voici l'espèce de mot d'ordre des mystères d'Éleusis : j'ai jeûné, j'ai bu le breuvage, j'ai pris du panier, j'ai remis la coupe dans la corbeille et de la corbeille dans le panier.
(**22**) Magnifique spectacle, digne d'une déesse, digne assurément de la nuit et du feu, bien digne de la race des Erechthides, si magnanime ou plutôt si vaniteuse, et je puis ajouter digne des autres Grecs, qui trouveront après le trépas un sort auquel ils sont loin de s'attendre ; du reste, Héraclite d'Éphèse annonce à ces coureurs de nuit, à ces magiciens, à ces bacchantes, à ces fanatiques, tout ce qui leur doit arriver; et, ce qu'il leur annonce, c'est le feu pour supplice. Les initiations à ces mystères sont des impiétés; rien de plus ridicule que les lois et l'opinion qui les consacrent; ces mystères du serpent ne sont qu'une erreur superstitieuse qui se déguise sous un vain masque de religion et couvre des rites affreux d'un extérieur de piété trompeur et adultère.
Que recèlent ces corbeilles mystérieuses? Il est temps de dévoiler leurs sublimes secrets; vous y trouvez du sésame, des pyramides, des pelotes de laine, des gâteaux portant l'empreinte de plusieurs sortes de boucliers, des grumeaux de sel, ce n'est pas tout : vous y voyez encore le serpent, symbole de Bacchus bassarien, des grenades, de la moelle d'arbre, des férules avec du lierre, de la farine, enfin des pavots. Voilà ce que vous appelez de saints mystères.
Ceux de Thémis ne sont pas moins vénérables dans leurs symboles : c'est de l'origan, c'est une lampe, c'est une épée, c'est un peigne, emblème honnête et mystérieux de ce qu'on ne saurait nommer. O honte ! ô impudeur qui ne sait pas rougir ! Autrefois la nuit prêtait ses voiles à la volupté; c'est elle maintenant qui révèle aux initiés les secrets de la débauche, le feu de mille flambeaux accuse toutes ces infamies. Éteins ces feux que tu portes à la main, misérable sycophante ! respecte ces flambeaux, cette lumière que tu portes à la main, elle trahit ton Inachus ; souffre qu'une nuit épaisse couvre sa turpitude, honore les orgies du voile des ténèbres; le feu ne sait pas feindre : il accuse, il punit, il exécute l'ordre qu'il a reçu.

(**23**) Voilà les mystères des athées. C'est à bon droit que j'appelle de ce nom des hommes qui vivent dans l'ignorance du vrai Dieu, et vont porter leurs adorations, le dirai-je ? à un enfant rois en lambeau, à une femme qui se lamente, aux parties du corps pour lesquelles là pudeur n'a pas de nom. Ils sont coupables d'une double impiété; d'abord ils ne connaissent pas Dieu, puisqu'ils ignorent quel est le véritable, et, par une suite de cette erreur, ils supposent l'existence à ce qui ne l'a pas. Ils se font des dieux de je ne sais quels êtres chimériques, qui ne sont qu'un vain nom; aussi l'apôtre nous disait, pour humilier notre orgueil : « Vous étiez étrangers à l'alliance divine, sans espérance, sans dieu dans ce monde. »
(**24**) Gloire et honneur au roi des Scythes ; il s'appelait, je crois, Anacharsis, mais n'importe le nom; ce roi perça de ses flèches un de ses sujets qui, pour introduire dans la Scythie les mystères de la bonne déesse en honneur à Cyzique, battait du tambour, et faisait retentir la sonnette pendue à son cou, imitant le prêtre qui fait la quête du mois. Corrompu par les arts de la Grèce, il voulait communiquer à ses compatriotes les mœurs efféminées qui l'avaient amolli.
Il faut que je dise ici toute ma pensée ; je ne puis voir sans étonnement qu'on nous donne pour des athées certains philosophes, tels qu'Evemère d'Agrigente, Nicanor de Chypre, Mélius d'Hippone, Diagoras, Théodore de Cyrène, plus rapproché de notre époque, et beaucoup d'autres d'une vie sage et réglée, dont l'œil pénétrant démêlait mieux que le reste des hommes tout le faux de l'idolâtrie; s'ils n'ont point découvert la vérité, du moins ils ont signalé l'erreur. Germe précieux, ou plutôt aurore naissante de la grande lumière qui devait se lever sur ces intelligences ! Un de ces philosophes disait aux Égyptiens : « Si de votre Apis vous faites un dieu, ne le pleurez pas; si vous le pleurez, n'en faites pas un dieu. » Un autre, qui faisait cuire quelque légume à son foyer, prit un Hercule de bois et lui dit : « Allons, Hercule, un peu de complaisance, soutiens pour moi un treizième combat, tu en as bien soutenu douze pour

Eurysthée ; sers à préparer le dîner de Diagoras, » et aussitôt il le jette au feu comme un bois inutile.
(**25**) Les deux extrêmes de l'ignorance sont l'impiété et la superstition, c'est à les éviter que doivent tendre nos efforts; aussi Moïse, cet interprète sacré de la vérité, veut qu'on tienne à distance de l'assemblée du peuple de Dieu l'eunuque de naissance, l'homme mutilé et le fils de la courtisane ; par les deux premiers il entend l'athée, l'homme sans Dieu et dès lors sans principe de vie; par le dernier, il désigne l'idolâtre qui se crée une multitude de dieux à la place du seul vrai Dieu, à peu près comme le bâtard adopte plusieurs pères faute de connaître son véritable père.
Il existait autrefois entre le ciel et l'homme une société toute naturelle qui fut longtemps comme violée et interrompue par l'ignorance, mais qui tout à coup s'est dégagée des ténèbres et a brillé d'un nouvel éclat. Cette alliance du ciel et de la terre est ainsi exprimée par un poète : « Le voyez-vous ce ciel immense, qui de ses bras humides embrasse la terre? » Parlant du Dieu du ciel, il s'écrie: « O vous qui avez la terre pour char, et votre trône au-dessus de la terre, qui que vous soyez, l'homme ne peut vous voir. » Mais pourquoi d'autres maximes aussi fausses que pernicieuses sont-elles venues détourner d'une vie céleste l'homme, enfant des cieux, en égarant, vers des objets terrestres, son cœur et sa pensée?
(**26**) Les uns, ne prenant conseil que de leurs yeux, et trompés par l'aspect du ciel et le mouvement des astres, les déifièrent dans les premiers transports de leur admiration. Croyant qu'ils marchaient, ils les appelèrent des dieux; de là les honneurs divins que l'Inde rendit au soleil, et la Phrygie à la lune. D'autres, plus charmés des productions de la terre qui nous servent de nourriture, ont adoré le blé, sous le nom de Cérès, la vigne, sous le nom de Bacchus, l'une eut des autels dans Athènes, l'autre dans Thèbes. Ceux-là, frappés des maux qui marchent à la suite du crime, ont déifié le malheur et le châtiment. Les poètes tragiques imaginèrent des Furies, des Euménides, des Mânes, des dieux infernaux et vengeurs du crime. Plusieurs philosophes ont imité les poètes, en faisant des divinités de certaines affections de l'âme, telles que l'amour, la crainte, la joie, l'espérance; comme Épimenide l'ancien, qui dressa dans Athènes des autels à l'outrage et à l'impudeur. L'imagination, selon les circonstances, a personnifié d'autres êtres moraux et en a fait des dieux, comme les Furies, Clotho, Lachésis, Atropos, Auxo, Thallo, ces divinités d'Athènes. Une sixième cause introduisit de nouveaux dieux; on en compte douze qui lui doivent leur origine, sans comprendre ta divinités qui appartiennent à la théogonie d'Hésiode et celles qui composent la théologie d'Homère. Reste une septième et dernière source, je veux parler de la reconnaissance pour des bienfaits signalés, rendus à l'humanité. Les hommes, dans leur ignoraaee du Dieu dispensateur de tons biens, admirent des dioscorides sauveurs, un Hercule, fléau des monstres, un Esculape, médecin.
(**27**) Voilà par quelles voles glissantes et périlleuses l'homme, s'écartant de la vérité, tomba du ciel dans un abîme.

Je veux maintenant vous placer en face de vos dieux pour que vous les connaissiez à fond et que, sortant des voies de l'erreur, vous repreniez le chemin du ciel : « Nous aussi nous étions des enfants de colère, dit l'apôtre; mais Dieu, riche en miséricordes, dans l'excès de son amour pour nous, nous a vivifiés par le Christ lorsque nous étions morts par le péché. » Car le Verbe vivant et enseveli avec le Christ est aujourd'hui élevé en gloire avec Dieu. Ceux qui restent incrédules sont appelés enfants de colère, parce que la colère du ciel est leur partage, dès lors qu'ils repoussent le bienfait de la grâce; nous ne sommes plus enfants de colère parée que brisant les liens de l'erreur nous nous sommes jetés avec transport entre les bras de la vérité, autrefois enfants d'iniquité, aujourd'hui vrais fils de Dieu, grâce à la clémence du Verbe. « Prenez donc pour vous seuls les paroles du poète d'Agrigente, lorsqu'il s'écrie :

« Infortunés que tourmente sans cesse l'aiguillon des remords, où trouverez-vous un baume salutaire à d'amères douleurs? »
Presque tout ce qu'on rapporte de vos dieux est fiction et mensonge, ce qui passe pour vrai appartient à des hommes dégradés qui vécurent dans le crime.
« Néants superbes, en quittant le chemin de la vérité vous n'avez plus de route certaine, vous fuyez à travers des ronces et des épines. Pourquoi donc errer à l'aventure? renoncez à toute étude vaine, laissez la nuit, saisissez la lumière. »
Voilà ce que vous dit la Sibylle poète et prêtresse tout à la fois. Voilà ce que vous répète la vérité elle-même qui vient aujourd'hui faire tomber ces masques horribles et effrayants, sous lesquels se cachent vos dieux sans nombre, et qui réfute tant d'erreurs que des ressemblances de noms avaient introduites.
(**28**) Vous avez des auteurs qui parlent de trois Jupiters, l'un né de l'air, en Arcadie; les deux autres de Saturne : l'un de ceux-ci naquit en Arcadie comme le premier, l'autre en Crète. Quelques-uns comptent jusqu'à cinq Minerves ; la première était d'Athènes et fille de Vulcain ; la deuxième, d'Égypte et fille de Nilus; la troisième, fille de Saturne, passe pour avoir Inventé l'art de la guerre ; la quatrième naquit de Jupiter, les Messéniens la nomment Coryphasie, du nom de sa mère; la dernière reçut le jour de Pallas et de Titanis, fille de l'Océan : celle-ci, monstre d'impiété, égorgea son père et se fit de sa peau, comme d'une toison, une horrible parure. Aristote reconnaît un premier Apollon, fils de Vulcain et de Minerve, ainsi Minerve n'est plus vierge; un deuxième, né en Crète et fils de Corybas; un troisième, fils de Jupiter ; un quatrième, Arcadien et fils de Silène, les Arcadiens l'appellent Nomius; il parle après ceux-ci d'un Apollon Libyen, fils d'Ammon. Le grammairien Didyme en ajoute un sixième, fils de Magnès; et combien d'autres Apollons ne compterons-nous pas aujourd'hui ! Elle est innombrable la multitude de ces mortels bienfaiteurs de leurs semblables et appelés du même nom que ceux qui précèdent.
(**29**) Faut-il énumérer tous les Esculapes, tous les Mercures, tous les Vulcains dont parlent vos fables? Ce serait me rendre fastidieux et fatiguer vainement vos oreilles d'une foule de noms. Suivez de près vos dieux : patrie, profession, vie, tombeau, tout vous convaincra que c'étaient des hommes. Ce Mars, si célèbre chez vos poètes, ce dieu -sanguinaire, destructeur des villes, fléau de l'humanité, transfuge de tous les partis, ennemi juré de la paix, était de Sparte; selon le témoignage d'Épicharme, Sophocle veut qu'il soit né en Thrace, d'autres en Arcadie; si on en croit Homère, il fut enchaîné pendant treize mois. « Mars, dit-il, essuya cet affront. Oetus et le brave Ephiastes, fils d'Aloës, le lièrent avec une forte chaîne : il resta treize mois garrotté dans une prison d'airain. »
Honneur aux habitants de la Carie, qui lui sacrifient des chiens ! Pour vous Scythes, continuez d'immoler des ânes à ce dieu. Apollodore et Callimaque nous apprennent que Phœbus voit à son lever les contrées hyperboréennes offrir des ânes au dieu Mars. Phœbus, disent-ils ailleurs, se réjouit de ces gras et succulents sacrifices. Vulcain, que Jupiter précipita de l'Olympe, tomba du séjour de la lumière dans l'île de Lemnos, où il se fit forgeron, ne pouvant plus marcher ; ses jambes brisées fléchissaient sous lui, dit un poète,
(**30**) vous n'avez pas seulement un forgeron parmi vos dieux, vous avez aussi un médecin, mais un médecin qui aime l'argent. Il s'appelle Esculape; j'emprunte ici les paroles du poète de la Béotie, je veux dire Pindare. Ce dieu se laissa séduire par l'éclat de l'or qu'on fit briller à ses yeux et qui loi fat promis s'il voulait rappeler un mort à la vie; mais à l'instant même le fils de Saturne foudroya le dieu avare et le mort ressuscité : la foudre embrasée les étouffa tous deux. Écoutez les plaintes d'un personnage d'Euripide : « Oui, Jupiter a fait mourir son fils Esculape, il l'a écrasé de son tonnerre, le corps sillonné de la foudre est enterré dans les plaines de Cynosyris. » On lit dans Psilochore que Neptune est révéré à Ténédos, comme médecin, que Saturne fut transporté en Sicile, où il reçut les honneurs de la sépulture. Patrocle de Thurium et Sophocle-le-jeune, racontent dans trois tragédies l'histoire des Dioscorides.

C'étaient des hommes mortels comme nous, s'il en faut croire Homère ; la terre de Lacédémone, nous dit-il, les enferme dans son sein; cette patrie leur fut toujours chère. Selon l'auteur d'un poème sur nie de Chypre, Castor était mortel, le destin l'avait dévoué à la mort comme le reste des hommes ; mais Pollux, en qualité de fils de Mars, reçut le privilège de l'immortalité.
Je ne vois ici qu'une fiction poétique ; ce que dit Homère des dieux fils de Léda me parait plus digne de foi. Ce même poète fait d'Hercule une simple idole:« Hercule, dit-il, ce héros fameux par tant d'exploits. » D'après ces paroles, nul doute qu'aux yeux d'Homère, Hercule ne fût qu'un homme. Le philosophe Jérôme, qui a tracé son portrait, remarque qu'il était d'une petite taille et d'une grande forée, et qu'il avait les cheveux crépus. Selon Dicœarque, il était svelte, nerveux, noir; il avait le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux épais; il vécut cinquante-deux ans, et finit sa vie par les honneurs du bûcher sur le mont Oeta où se firent ses funérailles.
(**31**) Voulez-vous savoir ce qu'étaient les Muses, ces filles de Jupiter et de Mnémosyne, selon Alexandre, révérées comme déesses par les poètes et les autres écrivains, Invoquées par toutes les villes qui leur élevèrent des temples? C'étaient des esclaves qui furent achetées par Mégaclo, fille de Macar, roi des Lesbiens, toujours en querelle avec sa femme. Mégado était malheureuse du sort cruel de sa mère ; que ne devait-elle pas souffrir en effet? Il lui vint a la pensée d'acheter ces esclaves au nombre de neuf. Elle les appelle Muses, d'os mot grec emprunté an dialecte éolien, et leur apprit à chanter les exploits des anciens héros et à s'accompagner de la guitare ; la douceur de leurs voix et la mélodie de leurs accords charmaient Macar et calmaient sa colère. Mégaclo, reconnaissante pour sa mère, qui n'avait plus à souffrir de son mari, leur éleva des statues de bronze et leur fit rendre des honneurs divins dans tous les temples. Voilà ce qu'étaient les Muses. C'est Myrsille de Lesbos qui nous apprend leur histoire.
(**32**) Connaissez maintenant les amours de vos dieux, leur incroyable intempérance selon la fable; sachez leurs blessures, leurs chaînes, leurs joies, leurs combats, que dirai-je encore? servitude, festins, embrassements, larmes, passions, grossières voluptés; sachez tout Appelez ici Neptune et tout le chœur des Néréides qu'il a déshonorées, Amphitrite, Amymôme, Alope, Mélanippe, Alcyon, Hyppothoé, Chione et tant d'autres dont la multitude innombrable ne suffisait pas à sa lubricité. Appelez Apollon, je veux parler de Phœbus, ce chantre si pur, ce conseiller si sage ; mais ce n'est pas ce que vous diront Stérope, Aréthuse, Arsinoé, Zeuxippe, Prothoé, Marpisse, Hypsipyle, car Daphné seule put échapper au devin et à l'outrage. Qu'il vienne après tous les autres ce grand Jupiter, que votre suffrage honore du titre de père des dieux et des hommes ; il était si voluptueux qu'il se jetait sur toutes les femmes et assouvissait sur toutes sa lubricité ; il n'était rien moins pour elles que le bouc à l'égard des chèvres du pays des Thmuites.
(**33**) Divin Homère, vos poèmes me transportent. Selon vous, « le fils de Saturne, aux yeux d'azur, fait un signe de tête, il agite sa chevelure d'ambroisie sur son front Immortel, et l'Olympe tremble dans sa vaste étendue. »
Homère, vous faites Jupiter bien grand, vous lui supposez un mouvement de tête d'une majesté imposante. Mais, mon cher Homère présentez-lui la moindre occasion, et le voilà aussitôt qui se dément, et voilà sa belle chevelure couverte d'ignominie ! A quels excès ne se porta point ce Jupiter, qui passa tant de nuits voluptueuses avec Alcmène? et qu'était-ce que neuf nuits pour son incontinence ! il eût trouvé trop courte une vie tout entière passée dans les voluptés qui nous ont donné le dieu destructeur des monstres. Or, ce fils, ce vrai fils de Jupiter, conçu dans cette longue nuit, cet Hercule qui n'acheva ses douze travaux qu'après un long temps, n'eut besoin que d'une seule nuit pour déshonorer les cinquante filles de Testius. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois le corrupteur et le mari de tant de jeunes vierges : aussi les poètes l'appellent avec raison un infâme, un misérable.

Je ne rappellerai ni ses adultères, ni ses turpitudes avec de jeunes enfants : l'énumération nous mènerait trop loin. Vous saurez que la lubricité de vos dieux n'a pas même épargné l'enfance : l'un aima Hylas, l'autre Hyacinthe, celui-ci Pélops, celui-là Chrysippe, cet autre Ganymède. Femmes, adorez ces dieux, demandez des maris aussi chastes dans leurs mœurs; jeunes enfants croissez dans la piété envers ces mêmes dieux, devenez hommes à leur sainte école, qui place sous vos yeux l'image de tous les crimes. Oui, je l'accorde, me dira-t-on, les dieux mâles donnent dans tous les excès de l'incontinence; mais Homère nous assure que les déesses retirées dans leurs palais sont des modèles de pudeur, qu'elles rougissent jusqu'au fond de l'âme du scandale donné par Vénus surprise en adultère. Eh bien ! ces déesses mènent une vie plus dissolue ; elles vivent elles-mêmes en adultère, l'Aurore avec Tithon, La Lune avec Endymion, Néris avec Aeacus, Thétis avec Pelée, Cérès avec Jason, Proserpine avec Adonis. Vénus, après le déshonneur imprimé sur son front par sa conduite avec Mars, ne garde plus de mesure : elle passe entre les bras de Cinyras, elle épouse Anchise, elle attire Phaëton dans ses pièges; elle aime Adonis. Elle fut aussi la rivale de Junon. Ces deux déesses, pour avoir la pomme d'or, ne rougissent pas de se livrer toutes nues aux regards du berger qui devait juger quelle était la plus belle.

(**34**) Disons un mot de vos combats, de vos réunions solennel-les près des tombeaux. Je veux parler des jeux isthméens, néméens, pythiens olympiques. A Pytho on adore le serpent pythien; il a donné son nom au concours qu'il attire. Près de l'isthme, la mer avait rejeté un cadavre informe et défiguré ; c'était celui de Mélicerte. Aussi pleure-t-on Mélicerte dans les jeux isthméens. A Némé, on avait rendu les derniers devoirs au jeune Arquémore, et on appela néméens les combats livrés près de sa tombe. Et votre fameuse ville de Pise ! ô Grecs! est-elle autre chose que le tombeau d'un cocher de la Phrygie? N'est-ce pas le Jupiter de Phidias qui donne aux jeux olympiques toute leur importance, grâce encore à on tombeau, à celui de Pélops?
On peut croire que vos mystères, aussi bien que vos oracles, étaient des combats institués pour honorer les morts. Ils eurent ensuite, les uns et les autres, une grande duplicité. Les mystères qui se célèbrent à Sagra et dans Alimonte, bourg de l'Attique, n'ont point d'influence hors d'Athènes. Mais les jeux et les phallus consacrés à Bacchus ont corrompu le mœurs publiques et sont l'opprobre du monde entier. Bacchus désirait descendre aux enfers; mais comment y descendre? il n'en sait pas le chemin. Un certain Prosymnus s'offrit de l'indiquer, moyennant une récompense, honteuse en elle-même, mais belle aux yeux de Bacchus. C'est une turpitude infâme qu'il lui demandait. Le dieu ne rejette pas la proposition : il s'engage par serment à accomplir les conditions voulues, s'il échappe aux dangers du voyage. Instruit du chemin, il part et revient ; mais il ne retrouve plus Prosymnus, il était mort Bacchus, pour s'acquitter envers lui, se rend à son tombeau, taille un rameau de figuier en forme de phallus, et remplit sa promesse par une obscénité qu'on n'ose nommer.
Les phallus, érigés en l'honneur de Bacchus dans toutes les villes, sont un monument mystérieux de cette infamie. « Ceux qui ne fêtent point ce dieu et ne chantent point d'hymnes en son honneur, dit Héraclite, sont outragés dans leurs parties secrètes avec la dernière indécence. » Voilà ce Ptaton, voilà ce Bacchus qu'on honore par des transports de fureur et de délire, moins, je crois, pour le plaisir de l'ivresse que pour se conformer à l'usage de ces honteuses cérémonies, qui dans le principe furent établies en mémoire de certains mystères de débauche.
(**35**) Ainsi donc, vous vous faites des dieux d'hommes esclaves de leurs passions; mais plusieurs furent, à la lettre, de vrais esclaves, comme les Ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce qu'Apollon ne fut pas esclave d'Admète à Phères; Hercule d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un Laomédon de Phrygie, aussi bien qu'Apollon, qui fut traité

en esclave inepte et ne put obtenir d'un premier maître d'être mis en liberté? Par ces dieux esclaves furent relevés les murs de Troie.
Homère n'a pas craint de dire que Minerve, un flambeau d'or à la main, marchait devant Ulysse pour l'éclairer. Nous lisons que Vénus remplissait près d'Hélène le rôle d'une servante déhontée; qu'elle approcha d'elle un siège en face de son amant adultère pour l'inviter au crime. Panyasis parle de plusieurs autres dieux qui furent, comme ceux-ci, les très humbles valets des hommes. Voici ses paroles : « Cérés essuya cet affront aussi bien que le célèbre Vulcain, aussi bien que Neptune, et Apollon à l'arc d'argent. Ils furent contraints de servir pendant un an de faibles mortels. Le fier Mars lui-même ne put s'affranchir de cette loi imposée par son père. »
(**36**) Il raconte d'autres faits qui suivent ceux-ci. Il faut aussi vous faire voir ces mêmes dieux, languissant d'amour, en proie à de violentes passions et à tous les maux qu'éprouvent les hommes, ils avaient un corps mortel : c'est Homère qui nous l'apprend, et il le prouve quand il introduit sur la scène Vénus blessée et poussant d'horribles cris ; quand il nous montre Mars lui-même percé au ventre par Diomède.
Ornyte, selon Polémon, ensanglanta Minerve. Pluton lui même fut atteint d'une flèche lancée par Hercule, ainsi qu< nous rapprenons encore d'Homère. Panyasis raconte un semblable exploit d'Augéas d'Élée. Il dit aussi que le même Hercule fit couler dans les sables d'Ilos le sang de Junon, qu préside aux mariages ; mais il était juste que cet Hercule eût son tour : aussi Sosibius nous le montre blessé à la maison par les enfants d'Hippocoon. S'il y a des blessures, il y a du sang. Et quel sang ! c'est le lus noir de tous; ce sang que les poètes appellent ichor est un sang corrompu. D'après cela il faut des soins, des aliments, mille autre choses indispensables : aussi je vois qu'il est question de festins, qu'on parle d'ivresse, de joie, de voluptés. Et pourquoi de ces voluptés d'hommes, pourquoi des enfants, pourquoi du sommeil, s'ils ne connaissent ni mort, ni besoin, ni vieillesse?
Jupiter, en Éthiopie, partagea la table d'un mortel, table barbare, impie : il avait été reçu par l'Arcadien Lycaon, et là il se rassasia de chair humaine. Il faut tout dire, c'était contre son gré : ce dieu ne savait pas que cet hôte lui avait servi son propre fils, qu'il venait d'égorger : Nyctime était son nom.
(**37**) L'admirable personnage, que ce Jupiter, savant dans l'avenir, hospitalier, favorable aux suppliants, plein de clémence, adoré des mortels, vengeur des crimes ! Disons plutôt injuste, sans frein, sans pitié, sans loi, violent, atroce, impudique, corrupteur, adultère. Et pouvait-il être autre chose, puisqu'il était homme ?
Il me semble que toutes vos fables ont bien vieilli : Jupiter n'est plus ni dragon, ni cygne, ni aigle. Ce n'est plus un homme livré à l'amour, ni un dieu qui vole sous la forme d'on oiseau. Il ne cherche plus de jeunes enfants, il n'est plus prodigue de tendresse, il n'use plus de violence, bien qu'il existe grand nombre de femmes plus gracieuses que Léda, plus belles que Sémélé; une multitude de jeunes adolescents mieux faits et mieux élevés que le pâtre de Phrygie. Où est maintenant l'aigle, où est le cygne, où est Jupiter lui-même? Il a vieilli avec ses ailes d'emprunt. Ce n'est pas qu'il se repente de ses amours, ni qu'il ait appris la tempérance ; mais toute l'imposture vous est aujourd'hui dévoilée. Léda est morte, l'aigle est mort, le cygne est mort.
Cherchez votre Jupiter, mais pour cela ne montez pas au ciel : fouillez la terre. Callimaque de Crète vous dira, dans ses hymnes, où il est enterré. «Grand roi, s'écrie-t-il, les Crétois vous ont élevé un. tombeau. » Car il est mort comme Léda, comme le cygne, comme l'aigle, comme le serpent; il est mort comme meurt l'homme, et l'homme voluptueux.
(**38**) Si je ne me trompe, les esprits nourris de tant d'absurdités sont amenés aujourd'hui, en dépit de leurs passions, à reconnaître combien grandes étaient leur erreurs sur leurs dieux, témoin ce vers d'Homère: « Vous n'êtes sorti ni d'un chêne antique, ni d'un rocher, mais de la race des hommes. » Cependant vous les verrez dans l'exacte vérité, chêne et pierre. Staphyle

dit qu'on adore à Sparte un certain Agamemnon sous le nom de Jupiter. Phanocle, dans son livre intitulé Des Amours ou des Beautés, rapporte qu'Agamemnon, roi des Grecs, fit élever le temple de Jupiter Argyne en l'honneur d'un jeune homme de ce nom qu'il aimait éperdument. « Les Arcadiens, dit Callimaque dans son Livre des Causes, adorent une Diane qu'on surnomme l'étouffée. Une autre Diane est honorée à Methymne sous le nom de Condylite. » Sossibius nous apprend qu'un temple est élevé, dans la Laconie, à Diane la goutteuse. Polémon parle d'un Apollon béant, d'un Apollon buveur, dont la statue se voit en Élide. Les Éléens sacrifient aussi à un Jupiter chasse-mouche. Les Romains donnaient ce surnom à Hercule, et lui sacrifiaient, ainsi qu'à la Peur et à la Fièvre, qu'ils mettaient au nombre de ses compagnons. Je ne parle pas des Argiens, adorateurs, comme les habitants de la Laconie, d'une Vénus qui pille les tombeaux; ni des Spartiates, qui se prosternent devant une Diane appelée la tousseuse.

(**39**) D'où pensez-vous que nous tirons ces faits ? nous les empruntons aux ouvrages que vous lisez tous les jours. Refuserez-vous de reconnaître vos écrivains parce qu'ils s'élèvent ici comme des témoins qui déposent contre votre incrédulité? Infortunés qui livrez à ces futilités impies votre vie tout entière, dès lors elle n'est plus la vie! N'a-t-on pas adoré dans Argos un Jupiter chauve, et dans Chypre un Jupiter vengeur? Les Argiens ne sacrifient-ils pas à Vénus la rôdeuse ; les Athéniens, à Vénus la courtisane; les Syracusains, à Vénus Calllpyge? Le poète Nicandre se sert d'un mot qu'on ne peut répéter. Je passe sous aliénée un Bacchus choiropsale : Sycone l'adore comme le président des parties secrètes de la femme, comme l'inspecteur des turpitudes, comme le protecteur de toutes les saletés de la débauche. Voilà, d'un côté, vos dieux; voilà, de l'autre les hommes qui se jouent de la Divinité, ou plutôt qui s'abusent eux-mêmes et se couvrent d'infamies.

J'aime mieux l'Égypte avec ses grossiers animaux qu'elle adore dans les villes et dans les campagnes, que la Grèce avec les dieux que je viens de vous montrer. Ceux de l'Égypte ne sont que des bêtes brutes, et non des adultères, des monstres d'impureté. Aucun des dieux égyptiens ne confiait ces honteuses voluptés qui font rougir la nature. Je n'ajoute plus rien à ce que j'ai dit des dieux de la Grèce; vous les connaissez suffisamment. Je parle maintenant des dieux de l'Égypte. On compte dans cette contrée une multitude de coites et de religions. Sienne adore le poisson Pogra; Eléphantine, le poisson Méote; Oxyrine, le poisson dont elle a pris le nom; Héracléopolis, l'ichneumon; Sais, un mouton; Lycopolis, un loup ; Cynopolis, un chien ; Memphis le bœuf Apis; Mendès, un bouc. Vous autres Grecs, bien supérieurs aux Égyptiens (pour moi, je n'ose pourtant pas dire que je vous mets fort au-dessous d'eux), vous qui les plaisantez tous les jours, qu'êtes-vous donc? ne rendez-vous aucun culte aux animaux ? Mais la Thessalie adore les cigognes : c'est un culte reçu des ancêtres. Mais les Thébains adorent les belettes; ils croient qu'une belette aida Hercule à venir au monde. Que dirai-je ! est-ce que les Thessaliens n'adorent pas aussi les fourmis? La fable leur a fait croire que Jupiter avait pris te forme de cet insecte pour s'approcher d'Euryméduse, cette fille de Clitor dont il eut Myrmidon. Poléraon raconte que les habitants de la Troade révèrent les souris de leurs contrées appelées smynthes; et la raison de ce culte, c'est que les souris rongèrent les cordes des arcs de leurs ennemis : de là le surnom de Smynthe donné à l'Apollon troyen. Héraclide, dans son livre sur la construction du temple de l'Arcanie, où se trouve le promontoire d'Actium et le temple d'Apollon Actius, rapporte qu'on immolait un bœuf aux mouches, et que ce sacrifice précédait tous les autres. Je ne tairai pas les Sauriens, qui, selon Euphorion, adorent une brebis; ni les habitants de la Phœnosyrie, dont les uns adorent des colombes et les autres des poissons. Ces derniers déploient dans leur cuite autant de pompe que les Éléens dans celui de Jupiter.

(**40**) Je vous ai assez fait voir que ce ne sont point des dieux que vous adorez. Mais il importe d'examiner si ce ne seraient pas des démons que vous regardez comme dieux secondaires. Si

les démons sont des esprits impurs, d'insatiables gloutons, dans chaque ville vous avez de ces démons indigènes qui se font rendre des honneurs divins : ainsi Edemus chez les Cythiens, Cailistagoras à Ténos, Anius en Élide, Strablacos en Laconie. A Phalères, on adore un héros représenté sur la poupe d'un navire. A l'époque où l'on se battait avec tant d'acharnement contre les Mèdes, la Pythie ordonna aux P!atéens de sacrifier à Androcrate, à Démocrate, à Cycles, à Leucon. Si vous voulez y faire attention, vous trouverez bien d'autres démons semblables. «La terre, dit Hésiode, compte jusqu'à trois fois dix mille esprits immortels qui veillent à la garde de l'homme. » Ces gardiens que sont-ils ? Veuilles nous l'apprendre, grand poète de la Béotie ! Il est clair que ce sont les démons dont je viens de vous parler. Apollon, Diane, Latone, Cérès, Proserpine, Pluton, Hercule, Jupiter, qui reçoivent de plus grands honneurs, sont des démons d'un ordre plus relevé. O vieillard d'Ascra ! Ils nous gardent, et pourquoi? Est-ce de peur que nous ne nous sauvions,ou plutôt, exempts de crimes, ne veulent-ils pas nous conserver purs? Alors on pourrait dire comme le proverbe : le père incorrigible vent corriger son fils.
(**41**) Ah ! s'ils nous protègent, assurément ce n'est point parce qu'ils nous aiment ; ce sont de vrais flatteurs qui veulent notre perte et s'attachent à nous, attirés par l'odeur des sacrifices. Sachez leur gourmandise, ils ne s'en cachent point : la vapeur des libations et des victimes, s'écrient-ils, est un tribut d'honneur qui nous appartient. Et si les dieux de l'Égypte (je veux dire les chats et les belettes) pouvaient parler, ne tiendraient-ils pas le langage d'Homère, ce langage si poétique, tout parfumé de l'odeur des viandes et plein d'amour pour l'art qui les apprête ? Voilà vos génies, vos dieux, ceux que vous nommez demi-dieux, comme on appelle mulets les demi-ânes; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces alliances impies.
III.
(**42**) Ajoutons que vos dieux sont des génies cruels, ennemis des hommes : non contents de les aveugler et de les corrompre, ils se font du carnage et du meurtre une sorte de volupté. Les combats sanglants du cirque, les innombrables batailles où des nations s'entretuent pour le fantôme de la gloire, font les délices de ces dieux, qui se repaissent à loisir de sang et de carnage. Lorsqu'ils tombent sur des peuples ou sur des villes comme des fléaux dévastateurs, ils en exigent des libations de sang humain. Le Messénien Aristomène immole à Jupiter Ithomète trois cents hommes, et se croit fort agréable au ciel par cette hécatombe, qui comptait une noble et illustre victime, Théopompe, roi de Lacédémone. Les habitants de la Chersonèse tanrique sacrifient à l'Artémise de la contrée tous les étrangers qu'ils peuvent saisir quand la mer les jette sur leurs parages. Euripide, votre poète tragique, a mis en scène l'inhumanité de ces sacrifices. Monime, dans son livre des Merveilles, rapporte qu'à Pella, ville de la Thessalie, on immole an Achéen à Pelée et à Chiron. Nous savons d'Anticlide, dans son livre intitulé des Retours, que les Lyciens, peuple de la Crète, sacrifient des hommes à Jupiter. Dosidas nous apprend qu'on offrait à Bacchus de semblables victimes. N'oublions pas les Phocéens. Pythocle, dans son troisième livre *de la Concorde*, nous dit qu'ils brûlaient un homme sur l'autel de la Diane taurique. Rappellerai-je l'Athénien Érechthée et le Romain Marius, qui sacrifièrent leurs filles, l'un à Proserpine, comme le rapporte Démocrate dans son troisième livre des *Aventures tragique*s, et l'autre aux dieux averronces, selon Dorothée, dans son quatrième livre de l'*Histoire d'Italie*? Connaissez à ces traits l'amour que vous portent les démons. Comment leurs adorateurs ne seraient-ils pas des hommes saints et purs? Les uns bénissent ces démons comme des libérateurs, les autres leur demandent le salut, ils ne voient pas que leurs hommages s'adressent à ceux qui les perdent Ils ne voient pas qu'ils commettent un meurtre quand ils leur offrent des sacrifices. Le lieu ne change pas la nature de l'action. Que vous sacrifiiez un homme à Diane, à Jupiter, dans un lieu saint, ou que vous l'immoliez à la vengeance, à l'avarice, aux démons, sur un autel ou sur un grand chemin, n'appelez pas l'homme assassiné une victime sacrée ? Votre action n'est pas un sacrifice, c'est un meurtre, un homicide.

(**43**) O hommes les plus sages des hommes, vous fuiriez à l'aspect d'une bête féroce, à la rencontre d'un ours ou d'un lion; comme le voyageur qui, « pressant du pied, dit le poète latin, un serpent qu'il n'a pas vu d'abord sous les ronces, recule tout à coup saisi d'effroi. » Et quand vous voyez, quand vous comprenez ce que sont les démons, des génies funestes, perfides, les plus cruels ennemis de l'homme, vous ne reculez point, vous ne fuyez pas ! Quel bien peuvent vous faire des êtres malfaisants? Mais je puis vous montrer des hommes meilleurs que vos dieux, c'est-à-dire vos démons. Est-ce que Solon, Cyrus, ne valent pas mieux que le divin Apollon ? Votre Phœbus aimait les offrandes et non les hommes; il trahit Crésus son ami, il en oublia les présents ; et, jugez s'il tenait beaucoup à la gloire, il mena lui-même Crésus au bûcher par le fleuve Alys. C'est ainsi que les démons conduisent au feu leurs amis, leurs adorateurs. O hommes plus vrais, plus amis des hommes que le divin Apollon, ayez compassion de cet infortuné prince attaché sur le bûcher. Solon, dites hardiment la vérité.

Pour vous, Cyrus, faites éteindre le feu; mais vous, Crésus, devenez sage à l'école du malheur. Quel être ingrat vous adorez ! il prend votre or et s'en va. Oui, Solon, en toutes choses, voyons la fin; prince, ce n'est pas un démon, mais un homme qui vous donne ce conseil. Les oracles de Selon ne sont pas obscurs; il vous sera facile maintenant de le comprendre ; instruit sur un bûcher par les leçons de l'expérience, vous aurez reconnu que lui seul vous portait la vérité.
(**44**) Je me demande avec étonnement dans quelle intention les auteurs de ces extravagances ont répandu ces funestes superstitions et autorisé par des lois le culte de ces mauvais génies. Que ce soit Phoronée, ou Mérops, ou tout autre qui leur ait élevé des temples, des autels, et offert les premiers des sacrifices, il est certain que, depuis leur époque, les hommes se sont fait des dieux pour les adorer. On place l'amour parmi les plus anciens ; toutefois personne n'avait songé à lui rendre des honneurs divins avant Charmus, qui dressa un autel dans l'académie au jeune adolescent qu'il aimait et qu'il souilla après s'en être rendu possesseur. C'est ainsi que la plus honteuse passion fut appelée amour et placée au rang des dieux. Les Athéniens ignoraient ce qu'était Pan avant de l'avoir appris de Philippide. Est-il étonnant que la superstition, une fois établie, soit devenue un foyer de corruption > que, négligée dans le principe, elle ait pris tous les jours de nouveaux accroissements ; elle a grossi comme un torrent qui a tout emporté, elle a enfanté une foule de démons, elle a immolé des hécatombes, elle a réuni des multitudes d'hommes, élevé des statues, bâti des temples. Mais je ne tairai pas ce qu'étaient ces édifices parés du beau nom de temples; c'était des tombeaux; oui, des tombeaux ont été appelés temples. Foulez donc aux pieds ces superstitions : quoi ! vous ne rougiriez pas d'adorer des tombeaux.
(**45**) Le tombeau d'Acrisins est à Larisse, dans le temple de Minerve, au sommet de la citadelle; celui de Cécrops est dans la citadelle d'Athènes, comme nous l'apprend Antiochus, au neuvième livre de son histoire. Ericthone n'a-t-il pas reçu la sépulture dans le temple de Pallas; Immer, fils d'Eumolpe et de Daïra, sous la citadelle d'Éleusis, dans l'enceinte du temple de Gérés, aussi bien que les filles de Gelée ? Parlerai-je des femmes hyperboréennes? Deux d'entre elles, appelées l'une Hyperroque et l'autre Laodice, sont ensevelies dans une chapelle de Diane, qui fait partie du temple d'Apollon, à Délos. Cléarque, selon Léandre, a un tombeau dans un temple d'Apollon Didyme, qui se voit encore à Milet. Passerai-je sous silence le sépulcre de Leucephryné qui, selon le témoignage de Zénon Myndien, est enterrée à Magnésie, dans le temple de Diane? Oublierai-je l'autel d'Apollon qu'on voit à Thelmesse, et qui s'élève sur le tombeau du divin Thelmissis? Ptolémée, fils d'Agésarque, raconte, dans le premier livre de YHistoire de Ptolémée Philopator, que Cyniras et ses descendants ont leur tombeau à Paphos, dans le temple de Vénus. L'énumération de tous les tombeaux révérés comme des temples serait infinie. Si le délire d'un pareil culte ne vous fait pas rougir, vous êtes de vrais morts, dès lors que vous adorez des morts, et partout vous portez vos funérailles.

Ô infortunés ! peut-on vous dire avec un de vos poètes, quel est votre aveuglement? Vous marchez la tête enveloppée des ombres du tombeau.
IV.
(**46**) Si vous considérez les statues en elles-mêmes, vous comprendrez s'il est rien de plus extravagant que la coutume qui vous prosterne devant ces êtres insensibles, vains ouvrages de l'homme. Autrefois les Scythes adoraient une épée ; les Arabes, une pierre, les Perses, un fleuve. Antérieurement à ces peuples, dans d'autres contrées, on élevait des pièces de bois d'une grande hauteur et des colonnes de pierres appelées Zoana, qui veut dire polies avec soin. L'image de la Diane d'Icare ne présentait qu'un morceau de bois brut ; à Thespis, celle de Junon Cythéronienne n'était qu'un tronc informe ; une autre de Junon, à Samos, ne fut dans le principe, selon Aëthlius, qu'une solive dont on a fait depuis une statue sous le préteur Proclée. Quand les statues commencèrent à prendre une forme humaine, on les appela Brété, du mot brotos, qui veut dire homme. Nous apprenons de Varron qu'à Borne la première statue de Mars fut nue lance ; c'était bien avant que la sculpture eut atteint la perfection merveilleuse mais funeste qu'elle eut depuis. Il est à remarquer qu'à mesure que cet art s'est développé, l'erreur a fait des progrès
(**47**) : avec le bois, la pierre et toute autre matière, on a fait des statues à figure humaine, on s'est prosterné devant elles ; le mensonge a voilé la vérité. Vous ne pouvez en douter après tout ce que nous avons dit; s'il fallait de nouvelles preuves, ne les refusons pas.
On sait que le Jupiter Olympien et la Minerve d'Athènes, ouvrage de Phidias, sont faits d'or et d'ivoire. Olympique rapporte, dans son livre des antiquités de Samos, que la statue de Junon est sortie du ciseau d'Euclide. Nul doute que Scopas n'ait fait d'une pierre, appelée Lucneus, deux des statues que les Athéniens appellent vénérables, et que Calos ne soit l'auteur de la statue du milieu. Nous l'apprenons de Polémon dans son quatrième livre à Timée; le môme écrivain a prouvé que les statues de Jupiter et d'Apollon qu'on voit à Patare, en Lycie, sont de Phidias, aussi bien que les lions qui les entourent. Voulez-vous que ce soit plutôt de Bryxis, je vous l'accorde, n'en parlons plus. Il était aussi sculpteur, dites-vous ; eh bien ! mettez au bas le nom de celui des deux que vous voudrez. Selon le témoignage de Philocore, les statues de Neptune et d'Amphitrite, hautes de neuf pieds et adorées dans l'île de Ténos, sont les ouvrages de l'athénien Télésius. Démétrius, dans le second livre de son histoire de Delphes, dit que la statue de Junon, qu'on trouve à Tirynthe, a été faite avec le bois d'un poirier, par un sculpteur nommé Argus.
On va s'étonner d'apprendre que le Palladium ou effigie de Pallas que l'on appelle Diopète, qui veut dire descendue du ciel et qui passe pour avoir été enlevée de Troie par Diomède et par Ulysse, et cachée chez Démophon, ait été faite des os de Pélops, comme le Jupiter Olympien des os d'un animal de l'Inde. Je citerai mon auteur, c'est Denys ; voyez ce qu'il raconte dans la cinquième partie de son ouvrage intitulé le Cycle. A pelles, dans son histoire de Delphes, dit qu'il existait deux images de Pallas, faites de main d'homme. J'ajouterai, pour qu'on ne croie pas que l'omission vient de l'ignorance, que la statue de Bacchus le morique ou l'insensé fut tirée d'une pierre appelée Philète, par le ciseau de Simon, surnommé Eupalame, comme nous l'apprenons d'une lettre de Polémon. On parle encore de deux autres sculpteurs originaires de Crète, si toutefois ma mémoire me sert bien. L'un se nommait Scyle et l'autre Dipéne : ils ont fait les statues des Dioscorides qui sont à Argos, la statue d'Hercule que possède Tirynthe, et celle de Diane la munichiène, que révère Sicyone.
(**48**) Mais pourquoi m'arrêter à ces petits détails, quand je puis vous dire ce qu'était le grand dieu de l'Égypte, ou plutôt le principal des démons, supérieur à tous, et pour cette raison l'objet d'un culte universel, ainsi que nous le savons? Je veux parler ici du dieu Sérapis; on a osé dire qu'au moins celui-ci n'était pas de main d'homme. Des auteurs assurent que c'était une statue de Pluton, dont les habitants de Sinope avaient fait présent à Ptolémée Philadelphe, en reconnaissance du* blé qu'il leur avait envoyé dans un temps de famine ; que Ptolémée

l'accepta et la fit placer sur le promontoire appelé maintenant Racotis, où est le temple de Sérapis. Tout près de là est un champ. La fameuse courtisane Blitichis étant morte à Canope, Ptolémée fit transporter et ensevelir son corps dans le temple dont je viens de parler. D'autres croient que ce Sérapis est une statue qui fut transportée du royaume du Pont à Alexandrie, avec une pompe extraordinaire. Isidore est le seul qui raconte qu'elle fut envoyée à Ptolémée par les habitants de Séleucie, voisine d'Antioche, parce qu'il les avait aussi nourris dans un temps de disette. Il arriva, je ne sais comment, qu'Athénodore, fils de Sandon, qui voulait donner à cette statue la plus haute antiquité, fut amené à reconnaître qu'après tout elle était, comme les autres, l'ouvrage de l'homme. Il rapporte que Sésostris, après avoir subjugué grand nombre de villes grecques, rentra dans ses états, amenant avec lui une multitude d'habiles ouvriers ; qu'il leur fit faire une statue magnifique d'Osiris, son aïeul, que l'ouvrage fut particulièrement recommandé aux soins d'un certain Briaxis, différent de l'Athénien de ce nom ; que son art sut mettre en œuvre les matières les plus variées et les plus diverses. On lui avait fourni de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain ; on avait également mis à sa disposition toutes les pierres précieuses que produit l'Égypte, telles que le saphir, l'aimalite, l'émeraude, la topaze. Il broya, mêla, fondit ensemble toutes les matières et les peignit en bleu ; voilà pourquoi la statue parait un peu noire; il joignit à ce mélange ce qui restait des parfums employés à la sépulture d'Osiris et d'Apis; il en fit le dieu Sérapis, dont le nom annonce assez cette communauté de tombeau. L'ouvrage, ainsi composé d'Osiris et d'Apis, prit ce nom d'Osirapis.

(**49**) L'Égypte et la Grèce s'enrichirent d'une nouvelle divinité, grâce aux soins d'un empereur romain qui agrégea à leur foule déjà si nombreuse l'objet de ses amours et ses plus chères délices, son Antinoüs qui devait figurer parmi les plus beau d'entre les dieux, et qu'il consacra avec la même piété que Jupiter avait consacré Ganymède. Comment réprimer use passion qu'aucune crainte, aucun frein n'arrête? Elles reçoivent aujourd'hui dans Rome les honneurs d'un cuite tout divin, ces nuits sacrées d'Antinoüs, dont l'infamie était bien connue du prince qui les avait passées sans dormir près du jeune enfant. Pourquoi placer au rang des dieux celui qui n'a d'autre titre à cet honneur que la prostitution qu'il a subie? Pourquoi cet ordre de le pleurer comme s'il était son fils? Que signifient ces éloges donnés à sa beauté. Rien n'est plus vil qu'une beauté flétrie par le crime. Ô homme ! garde-toi d'exercer sur ce don du ciel un odieux empire; épargne la jeunesse dans sa fleur; si tu la veux toujours belle, conserve-la toujours pure. Sois le roi de la beauté plutôt que son tyran. Qu'elle demeure libre, et je reconnais la beauté en toi-même dans ton respect inviolable pour son image sacrée, et j'adore la beauté souveraine dont toutes les autres ne sont qu'un reflet. Le tombeau de celui que tu aimais est devenu un temple et une ville. On dit maintenant la ville et le temple d'Antinoüs. Chez vous, les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides, mausolées, labyrinthes, qu'est-ce autre chose que les temples des morts, que les tombeaux des dieux?

(**50**) Je veux faire parler ici l'autorité prophétique de la Sibylle. Les oracles ne viennent pas d'Apollon, que les nations abusées ont faussement appelé dieu ou prophète, mais da grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter avec la pierre ni par aucune image.

La Sibylle avait annoncé la ruine des temples, car elle dit en propres ternies que celui de Diane, à Éphèse, sera renversé par un tremblement de terre: « Éphèse éplorée fera retentir ses rivages de ses gémissements, elle pleurera son temple et ses yeux le chercheront en vain. - Elle dit de celui d'Isis et de Sérapis qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, qu'ils seront dévorés par le feu : « Isis, déesse infortunée, je te vois sur les bords de ton fleuve solitaire, silencieuse, éperdue sur les sables de l'Achéron. » Ensuite elle ajoute: « Et toi Sérapis, assis sur la pierre, quelle sera ta douleur? Il ne restera de toi que de vastes ruines au sein de la malheureuse Égypte. »

Si vous attachez peu d'importance aux oracles de la Sibylle, écoutez au moins un de vos philosophes, Héraclite d'Éphèse, reprochant aux statues leur insensibilité : « Quand vous les

priez, dit-il, c'est comme si vous vous adressiez à les murailles. » N"est-ce pas, en effet, une absurdité monstrueuse d'adorer des pierres, de les placer à la porte des maisons, comme si elles étaient douées de la vie et de quelque pouvoir? On révère Mercure comme un dieu, on lui donne l'intendance des chemins, on en fait un portier ; si vous leur faites cette injure parce qu'elles sont insensibles, pourquoi les adorer comme des dieux? Si tous les croyez insensibles, pourquoi les mettre devant les portes pour leur faire garder vos maisons?
(**51**) Les Romains, qui attribuent à la fortune le succès de leurs plus grandes entreprises, et qui la vénèrent comme la plus puissante déesse, l'ont placée au milieu des immondices; ils lui ont consacré un cloaque, sans doute, comme le temple le plus digne d'une semblable divinité. La pierre, le bois, l'or, se soucient peu de l'odeur des victimes ou de leur fumée, on ne fait que les salir quand on les enfume ainsi par honneur. Au fond, Il n'y a là ni honneur, ni ouvrage. Les statues insensibles sont au-dessous des plus vils animaux. Comme elles sont privées de sentiment, je n'ai jamais pu comprendre comment est venu dans l'esprit de quelqu'un de les adorer, et j'ai plaint la folie de ceux qui étaient tombés les premiers dans cette inconcevable erreur; je les ai jugés les plus malheureux des hommes. On sait que certains animaux n'ont pas l'usage de tous leurs sens, comme les vers et les chenilles ; il en est dont l'organisation est fort incomplète, comme la taupe et l'araignée, qui naît sourde et muette, selon Oricande. Toutefois ils l'emportent de beaucoup sur vos idoles et vos statues, qui sont entièrement stupides ; car ces animaux sont au moins doués d'un sens, tel que l'ouïe, ou le tact, ou le goût, ou l'odorat; mais vos statues ne sont douées d'aucun sens. Plusieurs animaux sont privés de la vue, de l'ouïe, et de la voix, comme les huîtres ; mais ils vivent, mais ils croissent, ils éprouvent même les influences de la lune. Vos idoles ne peuvent ni agir, ni se remuer, ni sentir. On les lie, on les cloue, on les perce, on les fond, on les lime, on les coupe, on les taille, on les polit. Les statuaires font violence à la terre, quand leur art l'oblige de sortir de sa nature et lui concilie des honneurs divins. Ceux qui font des dieux n'adorent, à mon avis, ni les dieux, ni les démons ; leur culte s'adresse à la terre dont se fait la statue, et à l'habileté qui la façonne. Une statue, qu'est-ce autre chose qu'une terre inanimée qui reçoit sa forme des mains d'un ouvrier? Chez nous, on n'adore pas d'image corporelle faite d'une matière vile et grossière, mais Dieu qui n'est vu que par l'Esprit; et voilà le seul vrai Dieu.

(**52**) Les insensés ! ils adorent des pierres, et quand ils ont reconnu par l'expérience, dans l'infortune et le malheur, combien cette matière brute est indigne des honneurs divins, ils n'en vont pas moins à leur perte, poussés par la nécessité ou par une crainte superstitieuse. Tandis qu'ils méprisent ces idoles sans vouloir paraître les mépriser, ils sont convaincus de leur impuissance par les dieux mêmes auxquels on les dédie et qui ne les défendent pas.
Voyez Denys-le-jeune, ce tyran de la Sicile. Il enleva à Jupiter son manteau d'or et lui en fit donner un de laine, disant d'un air moqueur que le dieu s'en trouverait mieux, parce que ce manteau serait plus léger pour l'été et plus chaud pour l'hiver. Antigone de Cyzique, manquant d'argent, fit fondre une statue de Jupiter d'or massif, et haute de cinq coudées, qu'il remplaça par une autre d'une matière moins précieuse et seulement dorée. Les hirondelles et les autres oiseaux viennent en foule se percher sur vos idoles et les salissent de leurs ordures, sans respect, ni pour Jupiter Olympien, ni pour Esculape d*Épidaure, ni pour la Minerve d'Athènes, ni pour le grand Sérapis d'Égypte. Quoi I vous n'avez pas encore appris des oiseaux jusqu'à quel point vos idoles sont insensibles !
Les voleurs, les ennemis font des irruptions, et poussés par l'amour de l'or, ils brûlent les temples, pillent les offrandes, fondent les dieux. Si un Cambyse ou un Darius, ou quelque autre fou se porte à ces attentats et tue l'Apis de l'Égypte, je ris qu'on ai tué le dieu du pays, mais je m'indigne, si on l'a fait par le vil motif de l'intérêt.
(**53**) Oublierai-je le crime ou commanderai-je l'avarice de l'homme, sans parler de l'impuissance du dieu? Le feu, les tremblements de terre, ne craignent et ne respectent pas

plus les démons et leurs statues que les cailloux dont les flots se jouent sur le rivage. Le feu est ici un bon argument, il guérit à merveille de la superstition. Voulez-vous sortir de l'état de démence, le feu vous ramènera à la raison ; il a brûlé le temple d'Argos avec la prêtresse Chrysis, et celui de Diane à Éphèse, qui déjà l'avait été par les Amazones. Souvent il a dévoré le fameux Capitole de Rome; dans Alexandrie, il n'a pas plus respecté le temple de Sérapis; dans Athènes, il n'a rien laissé de celui de Bacchus; à Delphes, une tempête dévasta le temple d'Apollon, et plus tard un feu intelligent le consuma. Que devez-vous voir dans ces événements? un présage de ce que le feu vous promet.
Est-ce que les ouvriers qui fabriquent les statues ne vous apprennent pas assez, pour peu que vous ayez de bon sens, à mépriser une matière inerte et stupide? Phidias d'Athènes grava ces mots sur le doigt de Jupiter Olympien : Le beau secourable à tous. Et l'éloge s'adressait, non à Jupiter, mais au jeune enfant objet de sa passion. Praxitèle, si on en croit Possidius, auteur d'un ouvrage sur la ville de Cnide, fit la Vénus qu'on voit dans cette ville, sur le modèle d'une certaine Créatine qu'il aimait, pour que les malheureux habitants adorassent la maîtresse de Praxitèle. Quand Phryné, cette fameuse courtisane de Thespie, était dans la fleur de sa beauté, tous les peintres donnaient les traits de son visage aux statues de Vénus, comme les statuaires d'Athènes empruntaient ceux d'Alcibiade pour représenter Mercure. Voyez maintenant si vous voulez adorer des courtisanes.
(**54**) Si je ne me trompe, c'est pour ces raisons que d'anciens rois, méprisant toutes ces fables, profitèrent du moment où ils n'avaient rien à craindre de leurs sujets pour se proclamer dieux. Ils faisaient comprendre par là que leur gloire leur avait acquis l'immortalité. C'est ainsi que Céyx fut nommé Jupiter par Alcyone sa femme, et qu'à son tour, Alcyone fut nommée Junon par Céyx, son mari ; on donnait à Ptolémée IV et à Mithridate roi de Pont le nom de Bacchus. Alexandre voulait passer pour le fils d'Ammon et exigeait qu'on le représentât avec des cornes, ne craignant pas de déshonorer par ce signe honteux la majesté de la figure humaine. Non seulement des rois, mais de simples particuliers ont pris le titre de dieux; témoin le médecin Chénécrate, qui se fit surnommer Jupiter. Qu est-il besoin de parler d'Alexarque, ce professeur de grammaire, au rapport d'Arite de Salamine, qui se fit peindre sous les traits du soleil? Vous parierai-je de Nicagoras; il était né à Zélée, et vivait du temps d'Alexandre. Nicagoras était appelé Mercure, il portait les insignes de ce dieu, il s'en glorifie lui-même. Des villes, des nations entières ont fait livrer au ridicule tout ce qui se dit des dieux, lorsque de basses flatteries divinisèrent certains hommes, et que ceux-ci, dans leur orgueil, se firent rendre des honneurs divins. Il fut décrété à Cynosargis que le Macédonien de la ville de Pella, Philippe, fils d'Amyntas, ferait adoré, bien qu'il eût le cou rompu, une cuisse cassée et un œil crevé. Démétrius fut proclamé dieu, et à rendrait où il descendit de cheval, en entrant dans Athènes, on lui bâtit un temple sous le nom de Démétrius Catabate, c'est-à-dire qui descend. Il eut partout des autels, ou se disposait même à le marier avec Minerve, mais il refusa la main d'une statue, et méprisant la déesse, il monta à la citadelle avec la courtisane Lamia, et, dans le lit de Minerve, a insulta à la vierge surannée, et lui montra la Jeune courtisane dans toutes ou impudeur.
(**55**) Il ne finit point en vouloir à Hippon s'il eut la prétention d'immortaliser sa mort; il avait ordonné de graver sur son tombeau ce vers élégiaque :
« Ci-gît Hippon, que les Parques, en le faisant mourir, ont rendu l'égal des dieux immortels. »
Hippon, vous nous montrez très bien l'erreur des hommes. S'ils n'ont pas voulu vous croire quand vous leur parliez, maintenant que vous n'êtes plus, qu'ils deviennent vos disciples. Vous avez entendu l'oracle prononcé par Hippon, il en faut peser tous les mots. Comme ceux que vous adores tarent des hommes, ils ont subi les lois de la mort, le temps et la fable les ont comblés d'honneurs. On se blase, je ne sais comment, sur les biens qu'on possède ; la jouissance en amène le dégoût. Ceux qu'on laisse derrière soi reprennent faveur, grâce à l'imagination; parce que, dans l'obscurité où on les voit, à la distance où ils se trouvent, on

aperçoit moins leurs défauts. Alors on est désenchanté des uns et dans l'admiration des autres; ainsi donc les anciens morts, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants. Vos mystères, vos grandes assemblées, et les chaînes, et les blessures, et les pleurs de vos dieux sont des preuves de ce que j'avance.
Infortuné que je suis ! s'écrie Jupiter, il ne m'est donc pas donné d'arrêter l'ordre du destin, ni d'empêcher que celui des hommes qui m'est le plus cher ne soit vaincu parce Patrocle, fils de Ménœtius.
Vous le voyez, la volonté de Jupiter est sans force, vaincu, il pleure à cause de Sarpédon. C'est avec raison que vous appelez vos dieux des idoles et des démons. N'est-ce pas le nom que leur donne votre Homère, qui accorda tant d'injustes honneurs à Minerve et à vos autres divinités? Elle remonta, dit-il, dans l'Olympe vers Jupiter et les autres démons.
Comment pouvez-vous encore les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres terrestres, fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière, et sans cesse errants autour des tombeaux? Là, ils apparaissent comme des spectres dans les ténèbres, de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes; voilà vos dieux.
(**56**) Parlerai-je des idoles au pied boiteux, au visage ridé, au regard louche et de travers, qu'on prendrait plus volontiers pour les filles de Thersite que pour celles de Jupiter. Aussi je trouve fort piquant ce mot de Bion : « Pourquoi, dit-il, demander à Jupiter de beaux enfants, puisqu'il ne peut s'en donner à lui-même? »
Monstrueuse impiété ! l'essence incorruptible, vous l'avilissez autant qu'il est en vous! la sainteté par excellence, vous lui réservez l'infection du tombeau I vous dépouillez Dieu même de sa propre nature ! Pourquoi ces honneurs divins à des êtres qui ne sont rien moins que des dieux ? Pourquoi ce mépris du ciel et cette vénération pour la terre? Qu'est-ce autre chose que l'or, l'argent, le diamant, le fer, le cuivre, l'ivoire, les pierreries? Tout cela n'est-il pas de la terre, ou né de la terre ? Est-ce que tous ces objets qu'embrassent vos regards ne sont pas sortis du même sein, n'ont pas une mère commune, qui est la terre? Pourquoi donc, ô insensés ! car j'ai besoin de le redire sans cesse, pourquoi adresser l'outrage au ciel, et attacher le respect et la piété à la terre? Pourquoi vous faire des dieux terrestres, leur donner place dans vos hommages bien avant le Dieu incréé, et vous plonger dans de si profondes ténèbres? Le marbre de Paros est beau, mais ce marbre n'est pas Neptune. L'ivoire a de l'éclat, mais ce n'est pas encore Jupiter. La matière réclame le secours de l'art ; est-ce que Dieu en a besoin? L'art vient et donne la forme : la matière a, par elle-même, un certain prix, une certaine valeur ; la forme seule lui concilie la vénération. Ainsi la statue que vous adorez est de l'or, du bois ou de la pierre, et si vous remontez jusqu'à son origine, elle est de la terre qui a reçu sa figure des mains d'un ouvrier. Pour moi, j'ai appris à fouler aux pieds la terre et non pas à l'adorer. Car il ne m'est pas permis d'attacher l'espérance de mon âme à ce qui n'a point d'âme.

(**57**) Approchez-vous d'une idole ; il vous suffira d'un regard pour sortir de l'erreur qui vous abuse. On reconnaît vos dieux à l'opprobre de leur figure. Ainsi, on reconnaît Bacchus à sa peau de tigre, Vulcain à son marteau, Cérés à sa tristesse, Ino à sa vigne, Neptune à son trident, Jupiter à son oiseau, Hercule à son bûcher. Voyez-vous une statue dans une honteuse nudité ? vous êtes sûr que c'est une Vénus. Pygmalion de Chypre se prit d'amour pour une statue d'ivoire; elle représentait Vénus et elle était nue, sa beauté l'enflamma; il eut commerce avec elle. Nous l'apprenons de Philostephane. Il y avait à Chypre une autre Vénus ; celle-ci était de pierre; elle était aussi fort belle; elle eut un amant qui l'épousa. Notre auteur est ici Possidius. Le premier a écrit sur l'île de Chypre, le second sur la ville de Cnide. Vous trouverez dans leurs ouvrages les faits que nous venons de rapporter; ils nous montrent quelle est la puissance de l'art pour séduire, pour enflammer d'amour et entraîner dans l'abîme ceux qu'il a séduits. Oui, l'art a un pouvoir magique, mais si grand qu'il soit, il ne trompera pas

ceux qui ont du bon sens et qui prennent la raison pour guide. L'art a si bien par fois reproduit la nature, qu'on a vu des pigeons voler vers d'autres pigeons dont une toile fidèle représentait l'image; des chevaux hennir à l'aspect d'autres chevaux qui n'étaient qu'en peinture. On dit qu'une fille se passionna pour un portrait, qu'un jeune homme se prit aussi d'amour pour une statue de la ville de Cnide. L'art avait donc trompé l'oeil des spectateurs. Jamais une personne de bon sens n'aurait eu commerce avec une statue ; jamais elle ne se serait ensevelie dans un tombeau avec un cadavre ; jamais elle n'aurait aimé un démon ou une pierre. Mais l'art vous trompe par d'autres prestiges, il vous porte non pas à aimer des images, des statues, mais à les adorer; il en est des portraits comme des statues. Qu'on admire l'art qui les a produits, rien de mieux; mais qu'il ne trompe pas l'homme au point de s'offrir comme la vérité. Un cheval s'est arrêté sans broncher, une colombe a suspendu son vol, elle est restée sans mouvement. La vache de Dédale, faite de bois, enflamme un taureau sauvage, et l'art qui avait trompé cet animal le jette après sur une femme pour en assouvir la passion.

(**58**) C'est à ces excès de fureur que le mauvais usage de l'art a porté des fous, des insensés. Ceux qui nourrissent des singes et qui les instruisent s'étonnent qu'on ne puisse les tromper avec des statues de terre ou de cire, revêtues d'ornements de jeunes filles. Vous avez donc moins d'esprit que les singes, vous qui vous laissez tromper par des figures de pierre, de bois, d'or et d'ivoire.

Les ouvriers qui fabriquent ces jouets si dangereux, je veux dire les sculpteurs, les statuaires, les peintres, les orfèvres, les poètes, en produisent des quantités incroyables; ils remplissent les champs de statues, les forêts de nymphes, Oréades, et Hamadryades, les fontaines et les fleuves de Naïades, la mer de Néréides. Les magiciens se vantent d'avoir les démons aux ordres de leur impiété, au point d'en faire des valets, et de savoir, par la vertu de certaines paroles, les contraindre à obéir. Les noces de vos divinités, leurs accouchements, leurs adultères, chantés par vos poètes; leurs festins, racontés par vos auteurs comiques, leurs ris immodérés dans la joie du vin, me forcent à m'écrier, quand je voudrais me taire : O impiété ! vous avez fait du ciel une scène de théâtre. Dieu est devenu par vous un drame, vos personnages ont été les démons; dans cette comédie, vous avez joué ce qu'il y a de plus saint. L'impudeur de vos superstitions a livré aux sarcasmes les plus mordants le culte de la Divinité.

(**59**) Le premier de vos poètes, prenant sa lyre, ouvre merveilleusement bien la scène. Homère, chante-nous, tu sais, l'hymne admirable dont je veux parler, les amours furtifs de Mars et de Vénus, lorsqu'ils s'unirent dans le palais de Vulcain, et qu'ils souillèrent la couche de ce dieu par tant de secrètes voluptés. Ou plutôt, Homère, cesse de pareils chants, ils ne sont pas honnêtes, ils enseignent l'adultère. Pour nous autres, nous ne voulons pas même que ce nom souille nos oreilles. Connaissez les Chrétiens ; nous portons partout dans nos cœurs, comme dans un temple vivant et animé, l'image de Dieu qui nous parle, qui nous conseille, qui nous accompagne, qui se mêle à toute notre vie, qui partage toutes nos douleurs, qui console toutes nos misères. " Nous avons été offerts et consacrés à Dieu par Jésus-Christ ; nous sommes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition ; car nous n'étions pas autrefois le peuple de Dieu. » Nous le sommes aujourd'hui, et, comme le dit saint Jean, notre origine est céleste. Nous avons tout appris de celui qui est venu d'en haut. Nous connaissons l'économie des desseins de Dieu sur l'homme, le grand mystère du Dieu qui a revêtu notre nature, et nous nous exerçons à marcher dans une vie nouvelle.

(**60**) Mais chez vous, avec vos dieux, quelles mœurs ! Vous foulez aux pieds toute pudeur ; les lubricités des esprits infernaux respirent sur tous les murs; vous vous livrez à la volupté avec tant de fureur, que ses plus honteuses images décorent vos appartements, et que vous faites de l'impudicité même un acte religieux. Mollement étendus sur une couche voluptueuse, vous vous plaisez à repaître vos regards de la nudité de Vénus, surprise au milieu de ses embrassements adultères. Vous gravez sur des anneaux l'oiseau lascif qui voltigeait autour de

Léda. Vous imprimes l'impudicité avec les sceaux dont vous faites usage; ils reproduisent les turpitudes de Jupiter. Les tableaux n'ont de prix à vos yeux que par les obscénités qu'ils retracent Voilà une légère esquisse de votre vie moite et corrompue.
(**61**) Voilà votre théologie toute d'impureté; voilà la doctrine d'infamie et de débauche que vous enseignent les dieux, et qu'ils mettent en pratique avec vous. On croit facilement ce qu'on aime, a dit un orateur athénien. Ne parlons point de ces autres images multipliées autour de vous, de ces petits dieux Pans, de ces jeunes filles sans voile, de ces satyres ivres et chancelants, de ces objets dont l'impudeur même rougirait Ces honteuses peintures se retrouvent partout, et partout vous y attachez sans honte vos impudiques regards ; une sorte de respect religieux les conserve avec un soin extrême suspendues aux murailles. Ne dirait-on pas, qu'au sein de la famille vous avez consacré les images des dieux comme des trophées d'impureté ? Vous y faites peindre les postures obscènes d'une Philénis avec le même soin que les combats d'Hercule. Renoncez à ces mœurs. Faites mieux : oubliez ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Vos oreilles se sont prostituées; vos yeux ont fait le crime: chose inouïe, le regard avant le corps est souillé d'adultère.
Vous faites violence à la nature de l'homme; vous livrez à l'opprobre ce qu'il a de divin ; vous restez incrédules pour vous abandonner sans frein aux voluptés; vous croyez aux idoles par amour de leurs dissolutions ; vous résistez à notre Dieu parce que votre corruption s'effraie de l'innocence qu'il exige. Ce qui élève l'âme, vous l'avez en haine; ce qui la dégrade obtient vos respects. Vous êtes d'oisifs contemplateurs de la vertu et d'intrépides athlètes du vice.
(**62**) Ainsi donc, pour me servir des paroles de la Sibylle, les seuls heureux au jugement de tous, ce sont les hommes qui savent aussitôt détourner leurs regards de ces temples, de ses autels, vains monuments de pierres brutes; de ces dieux de marbre, ouvrages des hommes, souillés du sang de toutes sortes d'animaux égorgés en leur honneur.
Pour nous, il nous est clairement défendu d'exercer un art qui pourrait tromper les hommes. Vous ne ferez, dit un prophète, aucune image, soit des choses qui sont au ciel, soit des choses qui sont sur la terre. C'est qu'en effet nous pourrions nous exposer à prendre pour dieux la Cérès de Praxitèle, et Proserpine, et le mystérieux Inachos, ou plutôt à déifier l'art de Locippe et le talent d'Apelles, qui revêtirent la matière de si belles formes et lui concilièrent des honneurs divins. Vous vous appliquez avec un soin extrême à donner à la statue toute la perfection possible, et vous ne faites rien pour éviter d'êtres stupides à la manière de l'idole. Le prophète confond cette inconcevable insouciance par ces mots aussi clairs que précis, lorsqu'il dit que tous les dieux des nations sont les images des démons; mais c'est Dieu qui a fait les deux et tout ce qui est au ciel.
(**63**) Après des paroles aussi formelles, concevez-vous que les hommes aient pu se tromper au point d'adorer l'œuvre du Créateur au lieu du Créateur lui-même, et de prendre pour des dieux, au mépris de toute raison, de simples créatures qui ne servent qu'à marquer le cours des temps et des saisons. L'art humain élève des édifices, construit des navires, bâtit des maisons, anime la toile sous ses pinceaux. Mais comment raconter les œuvres de Dieu? Voyez le monde entier : la voûte céleste, le soleil, c'est Dieu qui les a faits. Les anges et les hommes sont les ouvrages de ses mains. Quelle est sa puissance ! il a voulu, et le monde a été fait. Lui seul l'a créé parce qu'il est le seul vrai Dieu, et pour le créer il lui suffit de vouloir, parce qu'en lui la volonté est toujours suivie de l'effet, et par là sont confondus tous les philosophes, qui ont parfaitement compris que l'homme était fait pour contempler le ciel, mais qui se sont égarés au point d'adorer les astres du ciel qui frappèrent leur vue. S'ils ne sont pas les ouvrages de l'homme, ils sont faits pour l'homme. Au lieu d'adorer le soleil, cherchez l'auteur du soleil; au lieu de faire un Dieu de l'univers et de lui rendre des honneurs divins, élevez-vous jusqu'au Dieu qui a fait le monde. Pour arriver au salut, il ne reste plus à l'homme d'autre refuge que la sagesse divine; une fois qu'il est parvenu là, il est comme dans un sanctuaire où il n'a plus rien à craindre de la fureur des démons. Qu'il fasse donc tous ses efforts pour y parvenir.

V.

(**64**) Parcourons, si vous le voulez, les opinions que les philosophes débitent sur le compte des dieux. Voyons s'il ne nous arrivera pas de reconnaître que la philosophie elle-même, par une vaine confiance en ses forces, a déifié la matière ; et si nous ne pourrons pas établir, en passant, que lorsqu'elle a rendu des honneurs divins aux démons, elle avait entrevu la vérité comme on peut voir les objets dans un songe. Ces philosophes nous ont laissé leurs systèmes sur les principes générateurs des choses ; l'un admet l'eau, c'est Thalès de Milet; l'autre admet l'air, c'est Anaximène de la même ville. Il fut suivi par Diogène d'Apollonie. Parménide d'Élée inscrivit le feu et la terre parmi les dieux. Hyppase de Métaponte et Héraclite d'Éphèse exclurent la terre et ne reconnurent que le feu. Empédocle d'Agrigente introduisit une multitude de dieux, et outre les quatre éléments il compta la Haine et l'Amitié. Tous ces philosophes sont des athées dont la folle sagesse portait ses adorations à I» matière. Ils n'ont peut-être pas révéré la pierre et le bois, mais ils n'ont peut-être pas fait d'image de Neptune, mais ils ont adoré l'eau ; et qu'est-ce que Neptune, sinon une substance liquide que l'on boit ? C'est de là que vient le nom de Neptune, comme celui de Mars dérive d'un mot grec qui signifie l'action de s'élever contre un ennemi et de le tuer. Peut-être est-ce de là qu'est venue la coutume qu'ont certains peuples de représenter Mars sous l'emblème d'une épée qu'ils enfoncent dans la terre, et à laquelle ils offrent des sacrifices. On trouve cette coutume établie chez les Scythes, selon le témoignage d'Eudoxe, dans le second livre du *Tour de la terre* ; des Scythes elle passa chez les Sarmates, qui adorèrent une épée, comme Icésius le rapporte dans son livre des *Mystères*. Héraclite et ses sectateurs adorèrent le feu comme le principe générateur de toutes choses. Quelques-uns l'appelèrent Vulcain ;

(**65**) les Mages des Perses et plusieurs autres habitants de l'Asie en firent l'objet de leur culte. Les Macédoniens l'adorèrent aussi, comme Diogène l'assure dans le premier livre de l'*Histoire des Perses*.

A quoi bon parler des Sarmates qui, au rapport de Symphodore, dans le livre des *Mœurs étrangères*, rendent au feu des honneurs divins? Est-il nécessaire de rappeler les Perses, les Mèdes, les Mages? Dinon assure qu'ils sacrifient dans un lieu découvert, parce qu'ils ne reconnaissent point d'autres figures ni d'autres images des dieux que le feu et l'eau. Je ne tairai point leur ignorance qui, en pensant éviter une erreur, tombe dans une autre. Ils ne croient point, comme les Grecs, à la divinité de la pierre ou du bois ; ils ne croient pas non plus, comme les Égyptiens, à celle des rats et des Ibis ; mais ils pensent avec les philosophes que l'eau et le feu sont les images de la Divinité. Bérose fait voir néanmoins très clairement dans le second livre de l'*Histoire des Chaldéens*, qu'après une longue suite d'années ils finirent par adorer des simulacres humains, et que ce fut Artaxerxés, fils de Darius et petit-fils d'Ochus, qui introduisit cet usage; après avoir élevé dans Babylone une image de Vénus Tanaïde, il l'exposa aux adorations des habitants de Suse, d'Ecbatane, de Damase, de Sardes, de la Perse et de la Bactriane. Que les philosophes avouent doue qu'ils sont les disciples des Perses, des Sarmates, des Mages ; que c'est à leur école qu'ils ont puisé leur impiété avec le culte de leurs principes générateurs. Ignorant le véritable auteur de toutes choses et de ces principes eux-mêmes, ils ont, dans leur ignorance, porté leurs hommages à ces éléments faibles et indignes, comme les appelle l'apôtre, et créés uniquement pour servir à l'usage des hommes.

(**66**) Parmi les philosophes qui ont négligé ces éléments pour s'élever à de plus hautes contemplations, il en est qui ont admis l'infini comme principe. De ce nombre était Anaximène de Milet, Anaxagore de Clazomènes, et Archelaüs d'Athènes. Mais ils ont cru qu'il y avait une intelligence au-dessus de l'infini. Leucippe de Milet et Métrodore de Chio semblent avoir reconnu deux principes, le plein et le vide. Démocrite l'Abdéritain adopte ces deux principes et en ajoute un troisième, les images des choses. Alcméon de Crotone a cru que les astres étaient animés et qu'ils étaient des dieux. Je dévoilerai leur extravagance, et

particulièrement celle de Xénocrate de Chalcédoine, qui fit entendre que les sept planètes étaient des dieux, et que le monde, composé de tout cela, était un huitième dieu. Passerai-je sous silence les Stoïciens, qui ont déshonoré leur philosophie en prétendant que la Divinité se mêle à toute la matière, si abjecte qu'elle puisse être? Puisque nous avons abordé la question, il sera peut-être utile de dire un mot des Péripatéticiens. Le père de cette école, ignorant quel est le Père de toutes choses, appelle âme de l'univers celui que l'on nomme le Dieu suprême. Il ne s'aperçoit pas qu'en attribuant à l'univers la Divinité, il s'établit en contradiction flagrante avec ses principes. En effet, borner d'une part les soins de la Providence au globe lunaire, et de l'autre ériger le monde en Dieu, par conséquent regarder comme dieux des éléments où la Divinité n'est pas, quel témoignage plus manifeste d'erreur et de mensonge! Un disciple d'Aristote, Théophraste d'Erésus nomme Dieu tantôt le ciel, tantôt l'Esprit. Je laisse avec plaisir Épicure de côté, puisque ce philosophe, ne reconnaissant qu'un Dieu sans intervention dans les choses humaines, se montre impie sur tous les points. Pourquoi rappeler ici Héraclide le Pontique? Il est emporté constamment dans les images de Démocrite.
VI.
(**67**) Ici se présente à mes yeux une multitude incommensurable de faux sages qui introduisent sur la scène des milliers de démons, comme autant d'épouvantails, vaines fictions imaginées par les auteurs des fables, ridicules inepties faites pour amuser la crédulité des vieilles femmes. Loin de nous la pensée de livrer de pareils discours à l'oreille des hommes, nous qui ne permettons pas même que l'on berce avec des fables l'enfant qui vagit, ainsi que s'exprime le langage ordinaire, de peur de développer en même temps que lui l'impiété professée par des hommes qui, plus inhabiles et plus novices que l'enfant au berceau, ne laissent pas néanmoins d'applaudir à leur propre sagesse. En effet, je te le demande au nom de la vérité, ceux qui ont cru en toi pourquoi les soumets-tu à la corruption et à une mort non moins funeste que déshonorante pour eux? Pourquoi peuples-tu la vie humaine de simulacres idolâtriques en attribuant une divinité menteuse aux vents, à l'air, an feu, à la terre, à la pierre, au bois, au fer, et jusqu'à ce monde lui-même? Pourquoi, élevant tes yeux au ciel avec le secours non de l'astronomie, mais de cette astrologie dont le vulgaire fait tant de bruit, courbes-tu les hommes que tu égares devant les corps célestes que tu leur donnes faussement pour des dieux ? Pour moi, il me faut un Dieu qui règne en souverain sur les intelligences, qui gouverne la famine, qui ait créé le monde, et qui ait allumé le flambeau du soleil. Que dirai-je enfin? je cherche l'ouvrier et non pas ses œuvres.
(**68**) Qui de vous prendrai-je pour auxiliaire dans cette discussion ? Eh bien ! soit, j'accepte Platon. Dis-nous donc, ô Platon, par quelle méthode il faut aller à Dieu. « Découvrir le Père et le créateur de l'univers, est chose difficile; et après qu'on l'a trouvé, il est impossible à la parole humaine de proférer son nom. » Pourquoi cela, ô Platon, je te le demande à toi-même? « C'est qu'on ne peut le définir. » Très bien, ô grand homme ! tu as mis le doigt sur la vérité; mais ne te rebute pas, je t'en conjure, et marche avec moi à la découverte du bien. Le genre humain, et principalement ceux qui se sont exercés à l'étude des lettres, entendent une voix d'en haut qui les contraint de confesser, même contre leur volonté, qu'il existe un Dieu unique, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura point de fin; qui réside au-dessus de nous, dans quelque région de la plaine céleste, comme dans un centre d'observation d'où il règle l'univers.
« Parle ! quelle idée dois-je me former du Dieu, qui voit tout l'univers, mais inaccessible lui-même à l'œil d'aucun mortel? »
a dit Euripide. Par conséquent Ménandre est tombé dans une grave erreur lorsqu'il s'est écrié :
« Soleil, il convient de t'honorer comme le premier des dieux, puisque c'est par toi que nous voyons tous les autres dieux.
Ce n'est pas le soleil qui m'apprendra le vrai Dieu; c'est le Verbe de la vie, c'est le soleil de l'âme, à qui seul il est donné d'éclairer mon intelligence et de dissiper les ténèbres de mon entendement. Aussi Démocrite a-t-il eu raison de dire: « Parmi les hommes dont l'esprit est

cultivé, il s'en trouve peu qui lèvent encore aujourd'hui leurs mains vers celui que nous autres Grecs nous appelons l'Air. La nature tout entière proclame l'existence de Jupiter. C'est Jupiter qui connaît tout, qui donne et enlève tout; c'est lui qui est le monarque universel. » Platon est du même avis. Il s'exprime ainsi quelque part sur la Divinité : « Tout est soumis à la puissance du roi universel, il est le principe de tous les biens. »

(**69**) Quel est donc le roi universel ? Dieu, qui est la mesure de la vérité pour tous les êtres. De même que la mesure comprend les objets qui se mesurent sur elle, ainsi l'homme qui a conçu Dieu dans son cœur mesure et comprend la vérité elle-même. Voilà pourquoi Moïse, cet homme d'une sainteté si éminente, a dit: « Vous n'aurez point en réserve plusieurs poids, l'un plus grand et l'autre moindre. Vous aurez un poids juste, véritable. » Il savait que Dieu est la balance, la mesure et le nombre de toutes choses. En effet, les simulacres de l'injustice et de l'iniquité sont cachés dans un lieu secret de la maison, et pour ainsi dire, dans les immondices de l'âme. Mais le Dieu unique, le Dieu véritable que le législateur hébreu désigne par cette juste et unique mesure, toujours égal à lui-même dans son impassible immutabilité, mesure et pèse toutes choses au poids de sa justice, en maintenant dans l'équilibre les différentes parties de la nature. « Dieu, suivant une ancienne tradition (**1**) est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres; il marche toujours en ligne droite, conformément à sa nature, en même temps qu'il embrasse le monde. La justice le suit constamment, vengeresse des infractions faites à la loi divine (**2**). ?

(**70**) Où donc, ô Platon, as-tu appris cette importante vérité? A quelle source as-tu puisé les magnifiques paroles dont tu te sers pour exposer quel est le culte que nous devons A Dieu? Je t'entends. » Les nations barbares en savent plus que les Grecs sur la religion. » Tu as beau cacher le nom de tes maîtres, nous savons quels furent tes instituteurs. Tu as appris la géométrie de la bouche de l'Égypte, tu as demandé à Babylone les secrets de l'astronomie ; la Thrace t'a livré ses magiques évocations; l'Assyrie t'a enseigné beaucoup d'autres connaissances. Mais ta science des lois, dans ce qu'elle a de conforme à la raison, tes sentiments sur la Divinité, tu les dois au peuple hébreu.

On ne l'a jamais vu, séduit par de vaines illusions, adorer avec le reste des hommes, troupe frivole et inconstante, des simulacres d'or, d'airain, d'argent, d'ivoire, de bois, ou de pierre, ni courber le genou devant des hommes transformés en dieux. Loin de lui cette prostitution ! Les Hébreux lèvent vers le ciel des mains pures aussitôt qu'ils ont quitté la couche de leur repos, et qu'ils ont lavé leur corps dans une eau virginale. Un Dieu immortel et qui gouverne l'univers, voilà celui qu'ils adorent.

(**71**) Mais, sans te borner aux témoignages de Platon, convoque au milieu de nous, ô Philosophie, la multitude des autres philosophes qui ne proclament comme Dieu que le Dieu unique et véritable, réellement inspirés par son esprit quand ils se sont élevés jusqu'à la vérité. Le dogme qui suit appartient-il à Antisthène le Cynique? Non, il sort de la bouche de l'Antisthène élevé à l'école de Socrate. « Dieu ne ressemble à qui que ce soit, dit-il : impossible par conséquent qu'une image le fasse connaître à personne. » Mais voilà que l'Athénien Xénophon proclame, en termes assez intelligibles, une partie de la vérité, tout prêt à lui rendre le même témoignage que Socrate, si la ciguë de Socrate n'était là pour l'arrêter. Il ne laisse pas néanmoins d'écrire ces mots : « La grandeur et la puissance appartiennent incontestablement à l'être qui ébranle la nature ou la pacifie à son gré. Quelle est sa forme? elle échappe à nos regards. Le soleil épanche ça et là ses rayons; cependant il ne se laisse pas contempler impunément. Le mortel qui fixe sur lui un œil présomptueux est ébloui par ses splendeurs. » Où le fils de Gryllus a-t-il puisé tant de sagesse ? Les accents de la prophétesse des Hébreux sont-ils parvenus jusqu'à son oreille?

« Quel œil de chair pourra contempler le Dieu immortel et véritable, qui réside dans les hauteurs des cieux? Demandez à l'homme, frêle créature, s'il peut regarder en face la lumière du soleil et en soutenir la majesté? »
(**72**) Écoutons Cléanthe de Pisade, philosophe stoïcien, qui en nous exposant non pas une théogonie poétique, mais une théologie véritable, ne nous a point dissimulé ses sentiments sur la Divinité :
Quel est le bien suprême, dis-tu ? Apprends-le de ma bouche. C'est ce qui est réglé, juste, saint, pieux, maître de soi, utile, beau, convenable, austère, rigide, toujours avantageux, supérieur à la crainte, exempt de douleurs, étranger à la souffrance, salutaire, agréable, d'accord avec soi- même, illustre, vigilant, doux, permanent, inimitable, irrépréhensible, éternel. Esclave grossier, tout homme qui s'attache à l'opinion et qui espère en tirer quelque profit ! »
Ces paroles montrent bien, si je ne me trompe, quel est Dieu. Elles ne manifestent pas moins que le torrent de la coutume et de l'opinion conduit à une honteuse servitude les infortunés qui aiment mieux s'abandonner au cours des idées vulgaires que de suivre Dieu.
Mais gardons-nous de passer sous silence les témoignages de Pythagore. « Il n'y a qu'un Dieu. Il ne réside pas, comme quelques-uns le soutiennent, en dehors du mouvement de la nature ; il est tout entier dans l'économie générale du monde, tout entier dans tout l'univers, surveillant de tout ce qui naît, union de tous les êtres, éternellement subsistant, créateur de ses œuvres et de toutes les puissances qui relèvent de lui, flambeau du ciel, père de toutes choses, esprit et vie de tout ce qui est, mouvement universel. » Ces témoignages que les philosophes ont écrits sous l'inspiration de Dieu, et que nous avons choisis à dessein, suffiront pour élèvera la connaissance de Dieu quiconque n'a pas entièrement fermé les yeux à la vérité.
VII.
(**73**) Mais c'est trop peu que les dispositions favorables de la philosophie. Appelons à notre aide la poésie elle-même, qui, livrée aux frivolités et aux mensonges, ne rendra que difficilement témoignage à la vérité, disons mieux, confessera aux pieds de la Divinité ses aventureux écarts dans le domaine de la fable. Prenons le premier venu d'entre les poètes. C'est Aratus, qui déclare que la puissance de Dieu pénètre partout :
« A lui s'adressent nos premiers et nos derniers hommages pour le maintien de l'harmonie universelle. Salut à toi, père des humains, être merveilleux dans ta grandeur et source de tous les biens ! »
Le vieillard d'Ascra désigne ainsi Dieu :
« Il est le chef et le monarque universel : nul autre immortel ne possède ce glorieux privilège.
(**74**) Mais la scène tragique elle-même nous dévoile la vérité:
« Si vos regards s'élèvent vers l'éther et vers le ciel, croyez que vous avez vu Dieu, » dit Euripide.
Le fils de Sophille, Sophocle, parle ainsi :
« Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu, oui, il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux. Mais, dans l'égarement de notre cœur, vains mortels que nous sommes, nous avons dressé aux dieux des statues, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation à nos maux. Nous leur offrons des sacrifices ; nous leur consacrons des fêtes pompeuses ; et après cela, nous nous applaudissons de notre piété. »
C'est ainsi que Sophocle proclamait la vérité sur la scène, en face des spectateurs, dont il pouvait redouter la colère. Le fils d'OEagre, Orphée-le-Thrace, tout à la fois poète et interprète des dieux, après avoir exposé le mystère des fêtes de Bacchus, et tout le culte idolâtrique, change brusquement de langage au profit de la vérité, et entonne, quoique tardivement, l'hymne sacré :

« Je déchirerai les voiles pour ceux qui ont la permission de voir : profanes, qui que vous soyez, fermez les portes du sanctuaire ! O toi, Musée, fils de la brillante Sélène, prête une oreille attentive à mes accents ; je vais te révéler des secrets sublimes. Que les préjugés vains et les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Fixe tes regards sur le Verbe divin, ouvre ton âme à l'intelligence, et marchant dans la voie droite, contemple le roi du monde unique, immortel. »
Puis, le poète poursuit en termes plus manifestes encore:
« Il est un ; il est de lui-même ; de lui seul tous les êtres sont nés; il est en eux et au-dessus d'eux : invisible à tous les mortels, il a les yeux ouverts sur tous les mortels. »
Ainsi chante Orphée : il reconnaît enfin l'égarement de ses pensées:
« Mais toi, ô homme, si fécond en expédients, ne tarde pas davantage. Reviens sur tes pas, et désarme la colère de la Divinité. »
En effet, si les Grecs sur lesquels est tombée quelque étincelle du Verbe divin, ont promulgué une faible partie de la vérité, ils attestent par là même qu'elle renferme une puissance qu'il est impossible de comprimer ; mais ils accusent en même temps leur propre faiblesse, puisqu'ils ont manqué le but.
(**75**) Qui ne voit par conséquent que vouloir agir et parler sans l'intervention du Verbe, c'est ressembler au malade qui essaie de marcher avec des jambes percluses?
Ah ! du moins, puisse le ridicule dont vos poètes, entraînés par la force de la vérité, couvrent vos dieux jusque sur la scène comique, vous déterminer à embrasser le salut ! Le poète Ménandre nous dit, dans la pièce intitulée le Cocher :
« Fi d'un Dieu qui court les rues dans la compagnie d'une vieille femme; fi de cet homme qui se glisse dans les maisons, ses tablettes de mendiant à la main ! »
L'allusion tombe ici sur les prêtres qui allaient quêter de porte en porte pour Cybèle. De là, l'ingénieuse réponse d'Antisthène : « Je ne me pique pas de nourrir la mère des dieux quand les dieux refusent de la nourrir (**3**). » Le même poète comique s'indigne contre une coutume de son temps, et poursuit dans le Prêtre, avec non moins de finesse que de vérité, l'aveuglement de ses contemporains :
« Si l'homme peut, avec le bruit de ses cymbales et de ses tambours, conduire le Dieu partout où bon lui semble, quiconque est armé de ce pouvoir est supérieur au Dieu lui- même. Rêves d'une folle confiance ! Pures imaginations de l'homme !
(**76**) Mais que dis-je? Ménandre n'est pas le seul qui tienne ce langage. Homère, Euripide, beaucoup d'autres poètes, convainquent de néant tous vos dieux, et ne leur épargnent jamais l'ironie, dès que l'occasion s'en présente. Écoutez-les! Ici Minerve a le regard effronté d'un chien; là, Vulcain boite des deux jambes. Ailleurs, Hélène poursuit Vénus de cette imprécation :
« Puisses-tu ne jamais remettre les pieds dans l'Olympe!
Homère insulte ainsi ouvertement au dieu des vendanges:
« Pendant que Bacchus est en proie à ses fureurs, l'étranger souleva contre le fils de Jupiter ses nourrices égarées. Toutes jetèrent le thyrse, à l'instigation du cruel Lycurgue.
Euripide ne se montre-t-il pas le digne élève de Socrate, lorsque, les yeux uniquement fixés sur la vérité, il brave ainsi l'opinion des spectateurs? Tantôt il s'attaque « à cet Apollon qui, placé au point central de la terre, rend aux hommes des oracles infaillibles. »
« Poussé par ses conseils, s'écrie-t-il, j'ai immolé ma mère. C'est un infâme ; traînez-le au supplice, et qu'il soit mis à mort. Le crime appartient à loi seul. Pour moi, je suis innocent ; j'ignorais où étaient la justice et la vertu.
Tantôt il nous montre sur la scène un Hercule furieux ; ailleurs il en fait un débauché, plein de vin, et que nul aliment ne peut rassasier. Faut-il s'en étonner, quand on le mit, déjà gorgé de viandes, « manger des figues vertes, et pousser des cris extravagants qui excitaient la pitié même d'un Barbare I » Dans Ion, il livre à la publicité du théâtre l'infamie des dieux.

« N'est-ce pas une révoltante injustice, que les législateurs de la terre vivent eux-mêmes sans aucune loi ? SI, par impossible, qu'importe cependant? je dirai la vérité, si, par impossible, les hommes vous châtiaient de vos adultères, toi, Neptune et toi, roi suprême de l'Olympe, il y a longtemps que les temples seraient vides sur la terre. »

VIII.

(**77**) Maintenant que nous avons parcouru successivement les matières qui précèdent, il est temps d'arriver aux écrits des prophètes. C'est qu'en effet la vérité a pour fondement leurs oracles, où se manifeste le culte que nous devons rendre à Dieu. Les divines Écritures et les sages institutions conduisent au salut par des routes abrégées. Simples et sans fard, dégagées de tout ornement ambitieux, ignorant l'art des vaines flatteries, elles rappellent de son tombeau l'homme étouffé par les vices, en lui apprenant à mépriser les vicissitudes et les tribulations de la vie, en guérissant d'une seule et même parole ses maladies diverses, en le tenant en garde contre les pièges ennemis, et en le poussant, comme par la main, au salut qui est placé sous nos yeux au terme de la carrière. Que la Sibylle, à la tête de tous, vienne donc chanter en ce moment le cantique du salut.

Il s'est levé sur l'univers immobile dans les hauteurs des cieux. Accourez, ô mortels I cessez de poursuivre l'ombre et les ténèbres. Voici la douce lumière du jour ; voici le tombeau qui brille sans nuage. Debout donc ! que la sagesse illumine vos intelligences. Il n'y a qu'un Dieu. De sa puissante main partent les ondées, les vents, les tremblement: de terre, la foudre, les pestes, les famines, les maux de toute nature, les neiges et les frimais. Mais à quoi bon tout ces détails? Monarque du ciel, Seigneur de la terre, il es véritablement celui qui est. »

Vous le voyez, le mal a été assimilé aux ténèbres, et la connaissance de Dieu à la lumière du soleil. Comparaison inspirée par Dieu, et qui nous apprend lequel des deux nous devons choisir ! Le mensonge, en effet, ne s'évanouit point devant la simple apparition de la vérité qu'on lui oppose il n'est repoussé et mis en fuite que par l'exercice de la vérité.

(**78**) Au reste, la haute sagesse du prophète Jérémie, disons mieux, l'Esprit saint qui parlait par sa bouche, nous fait connaître Dieu en ces termes : « Penses-tu que je sois Dieu de près, et que je ne sois plus Dieu de loin ? Si un homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas? Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur ? » Écoutons maintenant Isaïe : - Qui a mesuré le ciel dans le creux : sa main ? qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre ? Considère, ô homme, la grandeur de Dieu, et sois frappé d'admiration ! Adorons celui auquel le prophète a dit: « A ton aspect, les montagnes s'écrouleront ; elles seront consumées comme tout ce que le feu dévore. » « Voilà, poursuit le prophète, le Dieu qui a le ciel pour trône, la terre pour marche pied. Qu'il ouvre la profondeur des cieux, l'épouvante te saisira. » Voulez-vous entendre quel sort un autre prophète prédit aux idoles ? « En ce temps, leurs simulacres seront traînée à la face du soleil; ils seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre; les objets qu'ils ont aimés et servis seront putréfiés par le soleil et la lune, leur ville sera livrée à l'incendie. » « Le monde, ajoute-t-il, et tous les éléments seront enveloppés dans la même ruine. ! La terre vieillira, le ciel passera ; mais la parole de Dieu demeure éternellement. »

(**79**) Dieu veut-il se manifester par la voix de Moïse ? « Voyez, voyez que je suis seul et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui tue, et moi qui fais vivre; moi qui frappe et moi qui guéris, nul ne peut s'arracher de ma main. » Vous plait-il d'entendre un autre organe de la Divinité? tout le chœur des prophètes se lève pour chanter sur le même ton que Moïse. Je ne crains pas de vous citer les paroles que l'Esprit saint place sur les lèvres d'Osée (**4**) : « Voici celui qui forme les montagnes et qui déchaîne les tempêtes; ses mains ont créé la milice du ciel. » Ailleurs, Isaïe fait entendre ces accents ; car je ne veux pas oublier ce témoignage : « Je suis le Seigneur de justice et d'équité. Rassemblez-vous; venez et approchez, vous les élus d'entre les nations. Soyez témoins de l'ignorance de ces hommes, qui élèvent un bois taillé de leurs mains, et qui adorent un Dieu impuissant à les sauver. » Puis, un peu plus bas : «N'est-ce

pas moi le Seigneur ! Hors de moi, il n'y a pas de Dieu. est-il un autre juste, un autre sauveur que moi? Tournez vos cœurs vers moi, et vous serez sauvés, vous qui habitez les extrémités de la terre. Je suis le Dieu fort; il n'y en a point d'autre. J'ai juré par moi-même. » Mais voilà qu'il s'irrite contre les adorateurs des idoles: « A qui comparez-vous votre Dieu, s'écrie-t-il. Quels traits formeront son image ? Le fondeur ne fait-il pas vos dieux ? L'orfèvre ne les couvre-t-il pas d'or, ou ne les orne-t-il pas de ciselures, etc. ? » Cessez donc de vous prosterner devant de muets simulacres, et prévenez dès ce moment l'effet de ces menaces : « Les idoles et tous les dieux forgés par la main des hommes pousseront des cris de détresse, » ou, pour mieux dire, les insensés qui ont placé leur confiance dans la matière, puisque la matière est incapable de sentiment. Le Seigneur fera plus. « Il ébranlera les villes qui sont habitées, et il rassemblera dans sa main toutes les contrées de la terre comme un faible nid d'oiseaux. »
(**80**) Voulez-vous que je vous révèle les mystères et les oracles énoncés par le plus sage d'entre les Hébreux : « Le Seigneur m'a possédée (la sagesse) au commencement de ses voies. — Le Seigneur donne la sagesse ; de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir. — Paresseux, jusques à quand seras-tu couché? Quand te réveilleras-tu de ton sommeil ? — Si tu es actif et laborieux, la moisson coulera pour toi comme une source. » Le Verbe paternel est le flambeau du bien, le Seigneur qui distribue à tous la lumière, la foi et le salut. « Car celui qui a fait la terre par sa puissance, dit Jérémie, a relevé par sa sagesse l'univers qui était tombé. » La sagesse, en effet, ou le Verbe de Bien nous trouvant prosternés devant les idoles, nous replaça debout pour nous appeler à la connaissance de la vérité. C'est par là qu'elle a commencé à nous relever après notre chute. De là vient que Moïse, afin de nous détourner de la servitude idolâtrique, nous crie avec sagesse : Écoute, Israël, Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » Comprenez donc enfin, ô hommes, et cédez aux avertissements que le bienheureux David vous donne dans ses Psaumes : « Embrasse la loi sainte, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie, quand sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui ont mis leur confiance dans Seigneur ! »
(**81**) Mais, qu'ai-je entendu ? Le Seigneur, dont la miséricorde pour nous est immense, fait retentir à nos oreilles les accents du salut. On dirait le chant martial qui réveille le courage de l'armée avant le combat. Enfants des hommes, jusques à quand resterez-vous plongés dans la torpeur? Pourquoi poursuivez-vous les vanités et embrassez-vous le mensonge ? Quelles sont ces vanités ? quel est ce mensonge ? Le saint apôtre du Seigneur va nous répondre dans ce passage, où il condamne les Gentils : « Ils sont inexcusables, dit-il, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne loi ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements. Ils ont transporté à l'image d'un homme corruptible l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu immortel, et ils ont adoré la créature au lieu du Créateur. » Par conséquent, puisque ce Dieu est le même qui a créé dès le commencement le ciel et la terre, vous qui, ne connaissant pas Dieu, rendez au ciel les honneurs divins, ne méritez-vous pas le titre d'impies ? Prêtez encore l'oreille aux oracles prophétiques: « Le soleil s'éteindra; les cieux s'obscurciront; mais l'Éternel brillera dans toute l'étendue des siècles. Les vertus des cieux seront ébranlées ; les cieux eux-mêmes seront roulés comme une tente que l'on déploie et que l'on replie (ainsi s'exprime la bouche inspirée), et la terre fuira d'épouvante devant la face du Seigneur. »
IX.
(**82**) Il me serait facile de produire ici des passages presque innombrables empruntés aux Écritures, dont pas un seul point ne passera sans avoir son accomplissement, puisqu'elles émanent de l'Esprit saint, qui est comme la bouche du Seigneur. « Mon fils, ne négligez pas plus longtemps la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend. » Ô bonté ineffable de Dieu envers les hommes ! il nous parle non comme un maître

à ses disciples, non comme un Seigneur à des esclaves, non comme un Dieu à des hommes, mais comme un père tendre à ses enfants. Eh quoi ! Moïse lui-même avoue qu'il fut épouvanté et demeura tout tremblant « quand il entendit parler du Verbe ! Et vous qui entendez le Verbe en personne, vous ne tremblez pas ? vous n'êtes aucunement ébranlé? Ne vous déterminerez-vous pas enfin à l'adorer et à recueillir les enseignements de sa bonté; qu'est-ce à dire? ne vous hâterez-vous pas de marcher à la conquête du salut, en redoutant sa colère, en affection devant sa grâce, en suivant les espérances qu'il place devant vous, afin que vous évitiez le jugement? Approchez, approchez, mes fils; car « à moins de devenir comme de petits enfants et d'être renouvelés, » ainsi que parle l'Écriture, vous ne pourrez ni retrouver votre père véritable, « ni entrer dans le royaume des dieux. »
A quel titre, en effet, l'étranger pourrait-il être admis? Mais qu'il soit inscrit sur les rôles de la cité, qu'il reçoive le droit de bourgeoisie, qu'il retrouve son père, aussitôt, si je ne me trompe, il demeure dans la maison paternelle, il est institué héritier, et l'enfant de l'adoption partage le royaume de son père avec le fils légitime et bien-aimé. La voilà, « cette assemblée des premiers-nés » qui se compose de nombreux enfants soumis. Les voilà, « ces premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel, et qui célèbrent avec des myriades d'anges les solennités du Très-Haut. » Oui, nous sommes ses premiers-nés, et ses amis véritables, nous Chrétiens qui avons été ses premiers disciples, nous qui les premiers avons connu le Seigneur, qui les premiers avons brisé le joug du péché et rompu le pacte par lequel nous étions enchaînés au démon.
(**83**) Mais, hélas! il en est un grand nombre qui affichent d'autant plus d'impiété que Dieu se montre plus compatissant et plus généreux. Eh quoi ! d'esclaves que nous étions, Dieu nous a faits ses enfants, et les ingrats dédaignent d'entrer dans sa famille! Ô incroyable démence! Rougissez-vous donc du Seigneur? Il vous offre l'émancipation, et vous vous précipitez dans l'esclavage. Il vous présente le salut, et vous, vous courez tête baissée à la mort. Tenez, s'écrie-t-il, la vie éternelle est à vous, et vous : Nous aimons mieux attendre des supplices éternels, répondez-vous; et vous embrassez pour dernière espérance le feu que « le Seigneur a préparé pour Satan et ses anges. » Aussi le bienheureux apôtre nous presse-t-il en ces termes : « Je vous en conjure par Notre Seigneur, ne vivez plus comme les Gentils qui marchent dans la vanité de leurs pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu à cause de l'ignorance où ils sont et de l'aveuglement de leur cœur. N'ayant aucune espérance, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés et d'avarice. »
(**84**) Je le demande, quand un témoin si vénérable a convaincu par l'invocation du nom sacré l'extravagance des hommes, quelle autre espérance peut-il rester aux incrédules, sinon le jugement et la condamnation ? Toutefois le Seigneur ne les abandonne point à leur malice. Exhortations, prières, menaces, encouragements, admonitions, il n'épargne rien pour les arracher à leurs ténèbres et à leur sommeil. Sa voix leur crie : « Éveillez-vous; sortez de votre assoupissement ; levez-vous du milieu de ces morts où vous dormez, et le Christ vous éclairera de sa lumière ; » le Christ, soleil de la résurrection, « qui a été engendré avant l'étoile du matin, » et nous a départi la vie réelle par la splendeur de son flambeau. Gardez-vous donc de mépriser le Verbe, de peur que, l'avoir méprisé, ce ne soit vous être méprisés vous-mêmes sans le savoir. Car l'Écriture dit quelque part : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme à Mériba, au jour de la tentation dans le désert, alors que vos pères m'ont tenté et ont mis ma puissance à l'épreuve. » Sa puissance à l'épreuve, dit-il, comment cela? L'Esprit va l'expliquer: « Pendant quarante ans ils ont vu mes œuvres ; c'est pourquoi j'ai supporté avec dégoût cette génération et j'ai dit : C'est un peuple dont le cœur est égaré ; ils ne connaissent pas mes voies. C'en est fait, je l'ai juré dans ma colère; jamais ils n'entreront dans mon repos! » Eh bien! les voilà, les menaces! les voilà, les exhortations ! les voila, les châtiments !

Pourquoi convertissons-nous de la miséricorde en colère ? Pourquoi n'ouvrons-nous pas les oreilles aux enseignements du Verbe? Pourquoi ne cherchons-nous pas à recevoir Dieu dans le sanctuaire d'une âme sans tache? Sa promesse deviendra pour vous un immense bienfait, si aujourd'hui vous entendez sa voix. Au reste, cet aujourd'hui s'étend à chaque jour que le Seigneur nous fait, aussi longtemps qu'il est possible de nommer aujourd'hui. Le jour actuel et le temps d'apprendre subsistent jusqu'à la dernière consommation de toutes choses. Par conséquent, le véritable aujourd'hui, c'est-à-dire le jour indéfectible de Dieu, se prolonge jusque dans la longueur de l'éternité. Obéissons donc constamment à la voix du Verbe divin, puisque aujourd'hui signifie l'éternité. Qui dit jour dit lumière ; or, la lumière des hommes, c'est le Verbe aux rayons duquel nous voyons Dieu.

(**85**) C'est à bon droit que la grâce sera répandue avec abondance sur ceux qui ont eu la foi et qui ont bien réglé leurs mœurs. Mais les incrédules « qui s'égarent dans la rébellion de leur cœur, et qui n'ont pas connu les voies » que le divin précurseur les avertit de rendre droites, Dieu s'irrite contre leur résistance et n'a pour eux que des menaces. Quel en sera l'accomplissement? Les Hébreux errants dans le désert sont le symbole du sort qui les attend. L'Écriture nous dit «qu'ils n'entrèrent pas dans leur repos à cause de leur incrédulité, » avant que, dociles au successeur de Moise, ils n'eussent appris à la fin, par une tardive expérience, qu'ils ne pouvaient être sauvés qu'en croyant à Jésus.

Mais le Seigneur, dont la tendresse pour le genre humain est immense, envoie le *Paraclet* pour exhorter *tous les hommes à la connaissance de la vérité.* Cette connaissance, quelle est-elle? La *piété* envers Dieu, « Mais la piété, nous dit Paul, est utile à tous ; c'est elle qui a la promesse de la vie présente et de la vie future. » Si la vie éternelle était mise en vente, ô hommes, à quel prix l'achèteriez-vous ? Sachez-le cependant! quand même vous donneriez le Pactole tout entier qui rouie des flots d'or, d'après vos traditions fabuleuses, vous n'auriez pas payé le salut à sa juste valeur.

(**86**) Toutefois, que le découragement ne vous abatte point. Vous pouvez, si bon vous semble, acheter ce trésor inestimable par des richesses qui vous soient personnelles, je veux dire l'ardeur de la charité et de la foi, dignes de contrebalancer les dons du Seigneur. Oui, Dieu reçoit avec plaisir cet échange. « Car nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles. » Mais la foule des mortels, attachée au rocher du monde comme l'algue des mers à recueil qui domine les flots, dédaigne l'immortalité. Je crois voir ce vieillard d'Ithaque qui, au lieu de soupirer après la patrie céleste et véritable, après les rayons de la lumière réelle, poursuivait de ses vœux une *vaine fumée.*

La piété, pour assimiler l'homme à Dieu, du moins dans la mesure de sa faiblesse, lui assigne pour maître convenable Dieu, qui seul peut dignement élever l'homme jusqu'à lui.

(**87**) Il connaissait bien la divinité de cette doctrine, l'apôtre qui écrivait ainsi à Timothée : « Pour vous, vous avez été instruit dès votre enfance dans les lettres saintes, qui peuvent vous éclairer pour le salut par la foi qui est en Jésus-Christ. » Comment serait-il possible, en effet, que ces *lettres* ne fussent pas saintes, quand elles font des saints et presque des dieux? De là vient que l'apôtre déclare divinement inspirées ces Écritures, ou ces volumes formés par la réunion des *lettres* et des *syllabes* sacrées. Laissons-le parler lui-même : « Toute Écriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la piété et à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les œuvres. » Assurément, quelles que soient les exhortations des autres saints, jamais elles ne produiront sur nous la même impression que le Seigneur lui-même, qui a tant aimé le genre humain. Il ne se propose d'autre but que le salut des hommes. Il les presse, il les pousse dans ces voies. « Le royaume des deux est proche, » leur crie-t-il incessamment. I! réveille par ces mots l'attention des hommes qui n'ont pas fermé leur cœur à la crainte. L'apôtre du Seigneur, voulant exhorter les Macédoniens dans une circonstance semblable, interprète ainsi ce passage : « Le Seigneur s'avance, prenez garde d'être surpris les mains vides. »

Et vous, êtes-vous donc tellement étrangers à la crainte, je me trompe, tellement enracinés dans l'incrédulité, que, refusant toute foi au Seigneur, et encore plus à Paul, même quand il conjure au nom de Jésus- Christ,

(**88**) vous ne vouliez ni voir, ni goûter que le Christ est Dieu ? La foi vous servira d'introducteur, l'expérience de guide, l'Écriture de maître. « Venez, mes enfants, vous dira-t-elle, écoutez-moi; je vous apprendrai la crainte du Seigneur. » Puis, elle ajoute brièvement, pour ceux qui sont déjà imprégnés de la foi : « Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de bonheur? » — Seigneur, nous répondons à votre appel, nous écrierons-nous ! nous adorons le bien; nous voulons imiter ceux qui l'honorent. Écoutez donc, vous qui êtes éloignés ; écoutez, vous qui êtes proches. Le Verbe n'a jamais été caché pour qui que ce soit. Flambeau universel, il luit indistinctement « pour tous les hommes, » et devant ses rayons indéfectibles, il n'y a pas de Cimmérien (5). Hâtons-nous de conquérir le salut par la régénération I Prenant pour modèle l'unité de l'essence divine, hâtons nous de nous confondre, nombreux fidèles, dans l'unité d'un seul et même amour, et, désireux de contempler l'essence souverainement bonne à la bonté de laquelle nous participons, marchons également dans l'unité. En effet, le concours de voix nombreuses formant, après la dissonance et la variété, une harmonie divine, monte au ciel comme un concert unique à la suite du Verbe, maître et chef du chœur, et se repose dans la même vérité, en disant : « Mon Père ! mon Père ! » Tel est le premier cri légitime qui, poussé par les enfants de Dieu, est accueilli là-haut par la faveur de Dieu.

X.

(**89**) Mais je vous entends. Il vous en coûte de renverser les coutumes qui vous ont été transmises par vos ancêtres; c'est un sacrifice qui répugne à la raison. Eh bien ! à ce prix, pourquoi votre jeunesse ne s'alimente-t-elle plus du lait qu'une nourrice offrit aux lèvres de votre enfance? Pourquoi augmenter ou diminuer l'héritage de vos pères, au lieu de le garder scrupuleusement tel qu'ils ont pu vous le léguer? Pourquoi ne vous vois-je plus jouer sur le sein paternel, ou vous livrer à ces jeux puérils qui appelaient sur vous le rire des spectateurs quand vous étiez dans les bras de vos mères ? Pourquoi enfin dépouiller de vous-mêmes, et sans le secours d'aucun maître, les langes ainsi que les habitudes du premier âge ? Si les transports des passions, toujours dangereux, souvent mortels, nous font éprouver quelque plaisir cependant, pourquoi, quand il s'agit de la vie, ne renoncez vous pas à ces mœurs désordonnées,impies, pleines d'angoisses, pour entrer dans les voies de la vérité, dussent vos pères en frémir de douleur? Pourquoi enfin, répudiant la coutume comme on chasse hors de sa poitrine un poison homicide, ne cherchez-vous pas votre père véritable? La mission la plus belle à nos yeux, c'est de vous prouver que cette extravagante et misérable coutume est la plus cruelle ennemie de la piété. En effet, que n'a-t-il pas fallu pour vous amener à prendre en horreur et à repousser la plus excellente des grâces que le Seigneur ait pu apporter à l'humanité tout entière ? Emportés par le tourbillon de la coutume, et mettant une garde à vos oreilles, chevaux indociles à la rêne et mordant le frein, vous avez refusé d'écouter la voix de la raison, impatients de renverser du haut du char les Chrétiens vos maîtres et vos guides. Ce n'est pas tout. Poussés par votre extravagance jusqu'aux abîmes de la mort, vous avez crié : Malédiction au Verbe sacré de Dieu ! Aussi, qu'est-il arrivé? Vous avez reçu le juste salaire du choix que vous avez fait.

(**90**) Sophocle vous apprend quelle en est la nature :

« Un esprit sans consistance, des oreilles inutiles, de vaines pensées. »

Vous ignorez une vérité supérieure à toutes les autres. La voici. Les hommes de bien et fidèles à honorer le Seigneur, recevront, en échange du culte qu'ils ont rendu à la bonté souveraine, des récompenses pleines de douceur. Les méchants, au contraire, ne peuvent attendre que des châtiments en retour de leur méchanceté. Il y a mieux. Des supplices terribles sont réservés au

prince du mal, suivant la menace de Zacharie : « Il te réprimera, le Jéhovah qui a choisi Jérusalem. Tu n'es qu'un tison arraché du feu. » Quelle étrange maladie pousse donc ainsi les hommes à une mort volontaire? Pourquoi se précipiter tumultueusement autour de ce tison fatal, avec lequel ils seront infailliblement brûlés, quand ils avaient la faculté de vivre suivant les préceptes divins, au lieu de suivre le torrent de l'opinion publique? Car, avec Dieu, l'on trouve la vie ; mais que leur reviendra-t-il de s'être égarés avec la démence de la coutume ? Un tardif repentir au milieu d'inexprimables supplices par-delà le tombeau. Au reste, que la superstition engendre la mort et que la piété conduise au salut, l'insensé lui-même ne l'ignore pas.
(**91**) Regardez les idolâtres. Quelques-uns paraissent en public avec une chevelure négligée ; leurs vêtements en lambeaux sont couverts d'une immonde poussière. Ils renoncent ù l'usage des bains; ils laissent croître démesurément leurs ongles, et affectent des manières sauvages. Plusieurs vont même jusqu'à mutiler leur chair : ridicules personnages dont les actions manifestent à elles seules que les temples des idoles ont été primitivement des prisons ou des tombeaux. A les voir se livrer ainsi bien moins à des œuvres de piété qu'à des tortures dignes de compassion, ne semble-t-il pas qu'ils portent le deuil de leurs dieux plutôt qu'ils ne leur rendent hommage I Pour vous, l'aspect de ces misères ne vous ouvrira-t-il pas les yeux ? Ne lèverez-vous pas enfin vos regards vers celui qui est le Seigneur et le maître universel ? N'êtes-vous pas résolus à vous échapper de ces tombeaux, pour vous réfugier dans les bras de la miséricorde qui est descendue des hauteurs du ciel ? Dieu, en effet, pareil à l'oiseau qui accourt avec empressement autour de sa jeune couvée quand elle tombe du nid, soutient par sa miséricordieuse bonté le vol de sa créature. Qu'un serpent funeste vienne à dévorer les petits de l'oiseau, la mère voltige çà et là, pleurant les gages de sa tendresse. Dieu fait plus. Il va chercher le remède; il l'applique sur les blessures du malade ; il chasse la bête féroce, et recouvrant le fils de sa tendresse, il l'aide doucement à rentrer dans son nid.
(**92**) Voyez encore les chiens. Quand ils s'aperçoivent qu'ils sont égarés, ils interrogent, avec la sagacité de leurs narines, les traces de leur maître. Les chevaux eux-mêmes qui ont renversé leur cavalier obéissent et reviennent au premier appel de sa voix. « Le taureau connaît son maître ; l'âne, son étable ; Israël m'a méconnu : mon peuple est sans intelligence. » Mais le Seigneur?... Le Seigneur ! il oublie la grandeur de l'outrage; il vous offre encore sa miséricorde; il ne demande que votre repentir.

Mais, répondez : vous êtes l'ouvrage de Dieu; c'est à lui que vous devez votre âme ; rien chez vous qui n'appartienne au Très-Haut. Connaissez-vous après cela une absurdité plus révoltante que de porter vos hommages à un autre maître, que d'honorer un tyran à la place d'un monarque, le mal à la place du bien? Au nom de la vérité, qui jamais a pu, sans avoir perdu le sens, abandonner le bien pour s'attacher au mal? Qui fuira la compagnie de Dieu pour vivre dans celle des démons ? Quel est celui qui, pouvant s'inscrire parmi les enfants de Dieu, préfère la honte de l'esclavage ? Qui enfin marche tète baissée vers les abîmes de la perdition, lorsqu'il peut être citoyen du ciel, habiter le paradis, parcourir librement les régions célestes, et participer à la fontaine intarissable d'où jaillit la vie éternelle, emporté parmi les airs sur une nuée brillante, et contemplant, comme autrefois Élie, la pluie du salut ? Mais la foule des hommes, se roulant à la manière des reptiles dans la fange et les marais, s'y repaît d'extravagantes et honteuses voluptés. Vils mortels, qui méritent moins le nom d'hommes que celui de pourceaux ! L'animal immonde, dit-on, préfère le bourbier à l'eau la plus limpide, et, dans la démence de ses appétits, il convoite, selon l'expression de Démocrite, les hideux mélanges. Gardons-nous donc de nous précipiter dans les chaînes de la servitude, ou de nous abaisser jusqu'à l'ignominie du pourceau. Loin de là! légitimes enfants de la lumière, levons les yeux vers la lumière; regardons-la face à face, de peur que le Seigneur, ainsi que le soleil accuse la dégénération de l'aigle, ne surprenne en nous les traces de la bâtardise.

(**93**) Pleurons donc nos fautes ; passons des ténèbres de l'ignorance au grand jour de la connaissance, de l'égarement à la raison, de l'intempérance à la tempérance, de l'injustice à la justice, de l'impiété à l'adoration du vrai Dieu. .C'est une belle expérience à tenter que de passer au service du vrai Dieu. Sans doute, des biens nombreux sont proposés comme récompense à ceux qui pratiquent la justice et poursuivent de leurs efforts la vie éternelle; mais les biens les plus éminents sont ceux que le Seigneur a désignés lui-même par la bouche du prophète Isaïe : « L'héritage des enfants est le partage de ceux qui s'attachent au Seigneur. » Aimable et magnifique héritage ! Il n'est ni l'or, ni l'argent, ni la pourpre que le ver dévore, ni aucune des richesses terrestres que le voleur dérobe dans son admiration insensée pour une vile matière. Quel est donc cet héritage? C'est le trésor du salut, vers la conquête duquel il nous faut marcher, une fois devenus les amis du Verbe. De là descendent jusqu'à nous les bonnes actions, pour s'envoler avec nous sur les ailes de la vérité.
(**94**) Cet héritage, qui n'est pas autre que le don de la vie éternelle, l'éternelle alliance de Dieu nous le met entre les mains.
Ce Dieu, qui est notre véritable père, car il nous chérit de l'amour le plus tendre, ne cesse pas un seul moment de nous exhorter, de nous avertir, de nous reprendre, de nous aimer. Qui s'en étonnerait? Il veille incessamment à notre conservation ; il nous fait entendre les plus salutaires conseils. « Donnez vos cœurs à la justice, dit le Seigneur. Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux ; vous tous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous; achetez et nourrissez-vous; venez, vous recevrez sans échange le lait et le vin. » Purification, saint, illumination de l'âme, il réveille nos langueurs sur chacun de ces points. Je crois l'entendre nous crier : « O mon fils, je te donne la terre, la mer et le ciel ; tous les animaux qu'elle renferme sont à toi. Toi seulement, ô mon fils, aie soif de ton père. Dieu se révélera gratuitement à tes yeux ; car la vérité ne s'achète point à prix d'argent. » Vous l'entendez ! les oiseaux qui peuplent l'air, les poissons qui nagent dans les eaux, les animaux qui habitent la terre, Dieu vous les donne. Ils ont été créés par le Père céleste, pour que vous en usiez avec actions de grâces et reconnaissance. Que l'enfant illégitime, que le fils de perdition, dont le cœur est résolu d'adorer Mammon, achète ces biens à prix d'argent, à la bonne heure! mais vous, vous êtes l'enfant légitime ; ils vous sont remis comme un héritage qui est à vous. N'aimez-vous pas le Père dont la grâce opère encore? N'est-ce pas à vous qu'a été faite cette promesse : « La terre demeurera à perpétuité, » parce qu'elle n'est pas exposée à la corruption ? « Toute la terre est à moi ; » mais elle vous appartiendra, si vous recevez votre Dieu. Aussi l'Écriture annonce-t-elle cette heureuse nouvelle à ceux qui croient : « Les saints du Seigneur hériteront de la gloire de Dieu et de sa puissance. » Élève la voix, ô bienheureux Paul, et dis-nous quelle est cette gloire? « Une gloire que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue; telle, enfin, qu'il n'en est jamais monté de semblable dans le cœur de l'homme. Ils tressailliront d'allégresse dans le royaume du Seigneur pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il. »
(**95**) Maintenant, ô hommes, vous avez entendu, d'une part, quelle est la grandeur des promesses divines; de l'autre, quelle est la grandeur des supplices. Grâces et supplices, tels sont les moyens par lesquels le Seigneur forme l'homme et le conduit au salut. Que tardons-nous encore? Pourquoi ne nous mettons-nous pas à l'abri du châtiment? Pourquoi n'ouvrons-nous pas la main au don sacré? Pourquoi ne choisissons-nous pas ce qui vaut mieux, c'est-à-dire le Seigneur, préférablement au mal, et la sagesse préférablement à l'idolâtrie? Pourquoi n'échangeons-nous pas la vie contre la mort? « Voilà que j'ai placé sous vos yeux la mort et la vie. » Le Seigneur vous met a l'épreuve afin que vous choisissiez la vie. Père tendre, il nous presse d'obéir à Dieu. « Ô Sion! si tu veux, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre. » Telle est la récompense qu'il attache à la soumission. « Mais si, indocile et rebelle, tu irrites ma colère, le glaive te dévorera. » Telle est la; sentence qu'il prononce contre l'opiniâtreté qui refuse d'obéir. Ainsi a parlé la bouche du Seigneur, c'est-à-dire la loi de la vérité, le Verbe de Dieu.

Voulez-vous que je vous donne un sage et utile conseil? Accordez-moi votre attention. Je m'expliquerai avec toute la clarté dont je suis capable. Vous auriez dû, ô hommes, quand vous réfléchissiez sur le bien, Invoquer les dispositions d'un témoin incorruptible et inné, de la foi, qui choisit par une spontanéité rapide et naturelle ce qui vaut le mieux, et non pas chercher avec tant de labeur s'il faut suivre ses inspirations. Qui de vous, par exemple, met en doute s'il faut s'enivrer? cependant vous vous plongez instinctivement dans l'ivresse avant que la réflexion vous vienne. Doit-on faire tort à autrui ? que vous importe ? vous commettez la violence et l'outrage le plus promptement qu'il vous est possible. Mais fout-il honorer Dieu ? faut-il obéir à ce Dieu sage et au Christ? Il n'y a donc que ces questions sur lesquelles vous hésitiez. Voilà où vous croyez que la délibération est à propos, sans penser aucunement à ce qui convient à Dieu ni à la vérité.
(**96**) Ah! pour devenir sobres, croyez du moins à nos paroles comme vous croyez à l'ivresse; pour acquérir la vie, croyez à nos paroles comme vous croyez à la colère et à l'injustice. Que si, dociles à la foi qui parle au fond de toutes les vertus, vous vous déterminez enfin à obéir, je produirai devant vous une foule surabondante de témoignages, fournis par le Verbe, pour solliciter votre acquiescement. Vous donc, car telle est la préoccupation de vos mœurs nationales, qu'elles vous ont éloignés complètement jusqu'ici de l'étude de la vérité, prêtez une oreille attentive à ce qui va suivre.

La foi, à ce mot, ne vous laissez pas surprendre par une mauvaise honte, qui ne peut qu'être funeste à l'homme et le détourner du salut. Dépouillons donc nos vêtements sans rougir, et combattons avec des armes légitimes dans l'arène de la vérité, ayant pour juge le Verbe saint et pour ordonnateur des jeux l'éternel modérateur de l'univers. L'immortalité, en effet, quelle récompense plus auguste brille placée au bout de la carrière ! On parlera de nous avec mépris, me répondrez-vous peut-être ! Et que vous importent les clameurs de quelques misérables, tirés de la lie du peuple, qui conduisent les chœurs impies de la superstition et dans leur extravagance courent tête baissée vers l'abîme, insensés fabricateurs d'idoles, stupides adorateurs de la pierre? Voilà les hommes qui osèrent transformer les mortels en dieux! Ce sont eux qui inscrivent comme treizième divinité ce conquérant macédonien dont Babylone montre encore le tombeau.
(**97**)Aussi ne puis-je refuser mon admiration au sophiste divin qui portait le nom de Théocrite. Paraissant sur la place publique après la mort d'Alexandre, il dit à ses concitoyens, pour les faire rougir des vaines opinions qu'ils se formaient sur le compte des dieux : « Rassurez-vous, ô hommes, aussi longtemps que vous verrez les dieux mourir avant vous. » Il n'en faut point douter; ceux qui se forgent des divinités corporelles et palpables, en mêlant à leurs adorations la matière et tout ce qui est créé, sont beaucoup plus malheureux que les démons ; car Dieu n'est pas injuste comme ces derniers. Il est la justice infinie; et l'être qui lui ressemble le plus, c'est le mortel le plus juste. « Accourez donc, mercenaires de toute espèce, qui, dans votre aveugle admiration pour la fille de Jupiter, déesse au visage terrible et protectrice du travail, l'adorez en déposant à ses pieds des cribles ; » insensés qui rendez les honneurs divins à des pierres taillées par votre ciseau.
(**98**) Approchez, vous aussi, Phidias, Polyclète, Praxitèle, Appelle, vous tous qui exercez des arts mécaniques, terrestres artisans de la terre ; car une prophétie l'annonce : « Les choses iront mal ici-bas, lorsque les peuples mettront leur foi dans les statues ; » approchez donc, je ne cesserai de vous renouveler cette invitation; approchez, vils artisans. En est-il un seul parmi vous qui ait jamais façonné une image vivante et animée, ou qui, avec l'argile, ait assoupli une chair délicate et flexible? Qui de vous a liquéfié la moelle des os? qui de vous en a consolidé la charpente? qui de vous a étendu les nerfs? qui de vous a enflé les veines? qui de vous les a remplies de sang? qui de vous a recouvert de peau le corps tout entier ? qui de vous a jamais place le regard dans ces yeux formés par vos mains? qui de vous a soufflé une âme

dans la muette effigie ? qui de vous l'a imprégnée des sentiments de la justice ? qui de vous enfin lui a dit : ta seras immortelle ? C'est le noble artisan de l'univers; c'est le Père, auteur de toutes choses, qui seul a créé l'homme, statue vivante et animée. Mais pour votre dieu olympien, image de cette image et bien différent de la vérité, il n'est que le stupide ouvrage des mains uniques. En effet, l'image de Dieu, c'est son Verbe, fils véritable de la suprême intelligence, Verbe divin, lumière archétype de la lumière. L'homme, à son tour, est l'image du Verbe. Pourquoi cela? Parce qu'il y a dans l'homme une intelligence véritable, ce qui a fait dire qu'il est formé à l'image et à la ressemblance de Dieu, puisqu'il est réellement assimilé au Verbe par son cœur et son intelligence, et conséquemment doué de raison.
Il est donc manifeste que les images de l'homme visible et terrestre, c'est-à-dire les statues qui essaient de reproduire la figure humaine, ne sont que de vaines et fragiles représentations auxquelles manquent la vie et la vérité.
(**99**) Aussi je ne puis trop déplorer l'extravagance de la vie humaine quand je la vois se ruer avec une ardeur si aveugle sur la matière. Oui, la coutume qui vous courbe sous le joug de la servitude et vous enchaîne à des soins aussi stériles que dépourvus de raison, trouve son aliment dans la crédulité publique. O ignorance cachée au fond de ces rites impies et de ces imitations mensongères, c'est toi qui poussas le genre humain à se forger des idoles, toi qui attiras sur lui de terribles fléaux en peuplant la terre de mille formes fantastiques et de démons si divers, toi qui attachas au front de leurs adorateurs le signe de la mort éternelle !
Recevez donc l'eau sainte du Verbe; venez vous purifier, vous qui êtes couverts de souillures; lavez-vous des taches de la coutume dans la rosée véritable ; car tous ceux qui montent au ciel doivent être purs. Hommes, cherchez par la plus commune des investigations celui qui vous a faits. Enfants, reconnaissez votre père I Quoi de plus légitime! Mais vous, dont le cœur se fond dans de honteux plaisirs, persistez-vous dans vos péchés ? A qui le Seigneur dira-t-il : « Le royaume des deux est à vous? » Il est à vous, si vous le voulez, dès que vous aurez pris la résolution d'obéir à Dieu. Oui, il est à vous, pourvu que vous consentiez à croire, et à suivre la voie abrégée de la prédication. Les habitants de Ninive ouvrirent autrefois leur cœur à la sainte parole. Les pleurs de leur repentir firent succéder à la raine qu'ils attendaient les merveilles de leur salut.
(**100**) — Mais par quel moyen, me dites-vous, le ciel s'ouvrira-t-il devant moi? — Le Seigneur est la voie; voie étroite, il est vrai, mais qui part du ciel; voie étroite, il est vrai, mais qui remonte au ciel ; voie étroite, que la terre méprise et dédaigne, mais qui ne laisse pas d'être large et adorée dans les deux. Sans doute, à qui n'a jamais entendu nommer le Verbe, il sera pardonné en faveur de son ignorance. Mais celui qui en connaît les oracles et qui s'opiniâtre dans une incrédulité volontaire, plus son intelligence est riche de lumières, plus ses connaissances lui seront fatales, puisqu'il sera condamné au tribunal de sa propre science pour avoir refusé de choisir ce qu'il y avait de meilleur.
La nature de l'homme d'ailleurs l'enchaîne à Dieu par des relations particulières. Nous ne contraignons point le taureau à chasser, ni le chien à labourer. Nous disposons de ces animaux dans la mesure de l'instinct que Dieu leur a départi. Ainsi, recueillant dans l'homme, qui est fait pour contempler le ciel, dans l'homme, plante née là-haut dans les régions de l'éternité, les privilèges inhérents à sa nature et par lesquels il règne sur le reste des animaux, nous l'exhortons à servir Dieu et à faire ici-bas des provisions qui l'accompagnent dans toute l'éternité. Laboure la terre, lui disons-nous, si telle est ta profession; mais pendant que tu remues la terre, travaille à connaître celui qui l'a créée. Nautonier, va fendre les flots delà mer; mais avant de prendre en main le gouvernail, invoque le pilote de la terre et des deux. Faut-il marcher sous l'aigle des Césars? écoute avant tout le monarque dont la voix ne commande rien que de juste.
(**101**) Revenez donc enfin à vous-mêmes, comme l'on revient de l'engourdissement de l'ivresse et du sommeil. Si peu que vous ouvriez les yeux, reconnaissez quel fruit il vous

revient de ces pierres devant lesquelles vous vous courbes, et des dépenses que vous consacrez stérilement au culte de la matière. Vous jetez à pleines mains vos richesses dans la gouffre de l'ignorance, de même que vous précipitez votre vie dans la mort, dernier abîme où s'engloutit votre chimérique espoir. Mais hélas ! telle est la force de l'habitude qui vous tyrannise, que vous ne savez ni prendre pitié de vous-mêmes, ni vous rendre aux conseils de ceux que vos erreurs touchent de compassion. Entraînés par la coutume, vous courez à une ruine volontaire jusqu'à votre dernier moment. Pourquoi cette opiniâtreté? « C'est que la lumière est venue dans le monde; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière; » quand, pour les purifier de l'orgueil, des richesses et de la crainte, il ne fallait que cette exclamation du poète:
« Où porté-je tous ces trésors ? où m'égaré-je moi-même ? »
Si donc après avoir répudié les fictions extravagantes, vous avez fermement résolu de vous affranchir aussi du joug de l'habitude, dites à la vaine opinion :
« Songes et fantômes, adieu! vous n'étiez que des chimères ! »
(**102**) En effet, ô hommes ! pourquoi vous imaginer que Typhon est Mercure, Andocide et Amyet? N'est-il pas visible aux yeux de tous que ce sont autant de pierres comme Mercure lui-même? Si l'arc-en-ciel et le cercle qui environne la lune ne sont plus des dieux, mais de simples phénomènes produits par l'air ou par les nuages ; si vous effacez aussi de ce nombre le jour, le mois, l'année, le temps qui se forme de ces diverses périodes, il s'ensuivra que le soleil et la lune, dont le cours mesure les intervalles mentionnés tout à l'heure, ne sont pas davantage des dieux. Quel homme, s'il n'a l'esprit aliéné, inscrira parmi les dieux le jugement, le supplice, la vengeance? Plus de Furies! plus de Parques ! plus de Destin, puisque la république, la gloire et Plutus, que les peintres représentent aveugle, descendent de l'Olympe. La Honte, l'Amour, et Vénus des dieux ! Mais à ce titre il faut aussi que la turpitude, l'amour, la beauté, le commerce de la chair, montent au marne rang. Vous ne prostituerez plus maintenant le nom de Dieu au sommeil et à la mort, ces deux frères jumeaux, dans le langage de vos poètes, puisqu'ils ne sont que des accidents naturels à tous les animaux. Laissez là votre Fortune, votre Sort, vos Parques! Si la Dispute et le Combat ne sont plus des dieux, il faut également refuser ce titre à Mars et à Enyo. Si les éclairs, les foudres, et les nuages ont perdu la qualification divine, pourquoi la conserver au feu, à l'eau, aux étoiles errantes ou comètes qui sont engendrées par une certaine disposition de l'air ? que celui qui fait de la fortune une déesse, en fasse une aussi de l'action !
(**103**) Par conséquent, si aucune de ces appellations mensongères, si nul de ces simulacres dressés par la main des hommes et dépourvus de sentiment, n'est le Dieu véritable, s'il existe en nous-mêmes, le fait est constant, je ne sais quel invincible préjugé de la puissance divine, il ne nous reste plus qu'à confesser que le Dieu unique et véritable est le seul qui soit et qui ait été. Fermer les yeux à cette vérité, c'est ressembler à ceux qui ont bu de la mandragore (**6**) ou quelque poison semblable.
Mais à vous, que Dieu vous accorde de revenir de votre sommeil et de connaître le Dieu véritable. Ne prenez plus pour la Divinité l'or, la pierre, le bois, l'action, la maladie, la passion et la crainte. Car la terre est couverte de milliers de démons, qui ne sont ni immortels, ni mortels, puisqu'ils ne participent pas plus à la vie qu'à la mort. Simulacres de bois ou de pierre, que les hommes vénèrent comme leurs maîtres légitimes, ils déshonorent et souillent la vie de leurs adorateurs par une coutume extravagante. « Mais la terre et tout ce qu'elle renferme, nous dit l'Écriture, appartient au Seigneur. »
Pourquoi donc, en jouissant des bienfaits sacrés, avez-vous le courage d'ignorer qu'elle est la main qui vous les envoie? Renonce à cette terre qui est la mienne, vous criera le Seigneur. Interdis-toi cette eau que ma bonté fait jaillir! Ne touche point à ces moissons que je cultive. O homme, restitue à Dieu les aliments qui te nourrissent, reconnais ton Seigneur. Tu es l'œuvre particulière de ses mains. A quel titre une créature sur laquelle il a des droits de

propriété lui deviendrait-elle étrangère? Le domaine aliéné, en perdant la propriété, perd en même temps sa vérité. A vous voir ainsi privés de tout sentiment, ne dirait-on pas que vous avez éprouvé le sort de la fabuleuse Niobé, ou, pour vous parler m langage plus mystique, que vous ressemblez à celle que les anciens appelaient l'épouse de Loth? Femme infortunée ! Les Écritures nous apprennent qu'éprise d'amour pour Sodome, elle fut changée en bloc de pierre. Mais qu'était-ce que les habitants de cette ville? des impies qui ne connaissaient pas Dieu, des hommes durs de cœur, et pleins de stupidité.
(**104**) Imaginez-vous que Dieu vous adresse ces paroles : Ne regardez pas la pierre, le bois, les oiseaux, les serpents, comme des objets plus sacrés que les hommes. Loin de là, tenez les hommes pour véritablement sacrés ; n'estimez les bêtes que ce qu'elles sont. Les hommes, en effet, dans le lâche aveuglement de leurs pensées, croient que Dieu promulgue ses oracles par la voix d'un corbeau ou d'un geai, mais qu'il garde le silence par la bouche de l'homme. Dès lors ils rendent les honneurs divins à un misérable oiseau qu'ils transforment en interprète et en messager de Dieu ; mais l'homme, créature de Dieu, l'homme qui, bien qu'il ne glousse ni ne croasse, fait au moins entendre le langage de la raison; l'homme, qui les instruit avec miséricorde, et les pousse à la pratique de là justice, ils le poursuivent en barbares; ils s'efforcent de l'immoler, sans être retenus ni par l'espérance des bienfaits célestes, ni par la crainte des châtiments. Pourquoi tant d'humanité ? Ils n'ont pas foi en Dieu, pas plus qu'ils ne comprennent sa puissance.
Quelle est la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes ? quelle est l'intensité de sa haine pour le crime? les paroles humaines ne sauraient l'exprimer. De même que la colère alimente le supplice du pécheur, la miséricorde comble de bienfaits ceux qui font pénitence. Mais être abandonné de l'assistance de Dieu, c'est de tous les malheurs le malheur le plus terrible. De là vient que parmi les envahissements de l'esprit malin, il n'en est pas de plus formidable pour nous que la cécité, qui ferme nos yeux à la contemplation du ciel, et la surdité, qui nous rend complètement inhabiles à entendre les divins enseignements.
(**105**) Aussi, vous qui êtes comme mutilés pour la vérité, aveugles d'esprit, et sourds d'intelligence, vous restez plongés dans l'apathie, sans douleur, sans indignation, sans nul désir de voir le ciel et l'architecte du ciel, sans chercher à entendre, ni à connaître le père et le créateur de toutes choses, sans appliquer enfin votre cœur à la conquête du salut. Quiconque est en marche vers la connaissance de Dieu, ne se laisse retarder par aucun obstacle, ni par la perte de ses enfants, ni par la détresse de l'indigence, ni par l'obscurité du nom, car le possesseur de la véritable sagesse n'aspire point à s'en délivrer « par le tranchant du fer ou de l'airain. » Il la préfère à tout ce que renferme le monde. Le Christ est partout salutaire. Le zélateur du juste, étant l'ami de celui auquel rien ne manque, ne manque de rien lui-même, attendu que le trésor de sa félicité Il l'a placé dans lui-même et dans Dieu, là où il n'y a ni ver, ni voleur, ni pirate, mais l'éternel distributeur des biens. C'est donc à bon droit que l'Écriture vous compare à ces serpents qui ferment les oreilles à la séduction des enchantements. « Ils ressemblent au serpent et à l'aspic qui ferment l'oreille pour ne point entendre la voix de l'enchanteur dont la parole peut les adoucir. »

(**106**) Mais vous, laissez-vous prendre aux charmes de la sainteté ; recevez la douceur de notre Verbe; rejetez le poison homicide, afin qu'il vous soit donné de vous dépouiller de la mort comme à ces reptiles de renouveler leur jeunesse. Écoutez mes accents ; ne fermez point vos oreilles, ne murez point votre intelligence; mais gravez au fond de vos cœurs les paroles qui sortent de notre bouche. L'immortalité est un merveilleux remède. Ah ! de grâce ne rampez plus à la manière des serpents, « car les ennemis du Seigneur baiseront la poussière de ses pieds » dit l'Écriture. Détachez vos yeux de la terre; regardez le ciel, admirez les merveilles divines, cessez de dresser des pièges sous les pas du juste et d'entraver la route de la vérité. Soyez prudents et sans malice; peut-être que le ciel vous donnera les ailes de la simplicité, car

il donne des ailes aux enfants de la terre, afin de vous aider à sortir de ces retraites pour aller habiter au ciel. Seulement repentez-vous de tout votre cœur, afin que tout votre cœur s'ouvre à la réception du Seigneur. « Peuples, espérez en lui dans tousses temps, répandez devait lui votre âme, » dit-il à ceux qui sont revenus récemment de leur impiété; il est plein de miséricorde, et il fait abonder la justice.
Ô homme, crois à l'Homme-Dieu ! ô homme, crois au *Dieu vivant,* qui a souffert et qui est adoré ! Esclaves, croyez à celui qui est mort. Hommes, qui que vous soyez, croyez à celui qui seul est le Dieu de tous les hommes. Croyez, et vous recevrez le salut pour récompense de votre foi. « Cherchez Dieu, et votre âme vivra, » Quiconque cherche Dieu, s'occupe de son salut. Avez-vous trouvé Dieu? vous possédez la vie.
(**107**) Cherchons-le donc pour vivre réellement. Le prix de cette découverte, c'est la vie dans le sein de Dieu. « Qu'ils se réjouissent, qu'ils tressaillent d'allégresse en vous, tous ceux qui vous cherchent ; » qu'ils redisent éternellement : Gloire à Dieu ! Quel hymne magnifique en l'honneur de Dieu, que l'immortalité de l'âme chrétienne, qui est munie des enseignements de la justice, et porte gravés au fond d'elle-même les augustes caractères de la vérité! Je le demande, où faut-il graver la justice ailleurs que dans l'âme du sage ? Quel autre sanctuaire ouvrirez-vous à la pudeur, à la charité, à la mansuétude ? Vous tous qui êtes marqués de ces empreintes divines, ne l'oubliez pas, vous êtes placés aux plus propices barrières de la sagesse, pour vous élancer de là dans l'arène de la vie et des tribulations. La sagesse ! elle est le port du salut à l'abri de la tempête. La sagesse ! elle donne aux enfants de bons pères, quand ils se sont jetés dans le sein du Père ; aux pères, de bons .fils, quand ils ont connu le Fils; aux épouses, de bons époux, quand elles ont tourné leurs regards vers l'époux ; aux esclaves, enfin, de bons maîtres, quand ils ont brisé la chaîne du plus honteux esclavage !
(**108**) Ô combien la bête est plus heureuse que l'homme égaré par l'erreur ! L'animal est plongé dans la même ignorance que vous; oui, sans doute; mais l'animal ne trahit pas la vérité. Je ne vois point parmi les bêtes un peuple d'adulateurs; connaissez-vous des poissons qui adorent les faux dieux ? où sont les oiseaux qui vénèrent des idoles ? Ne pouvant s'élever à la connaissance de Dieu, puisque l'intelligence leur manque, ils n'admirent du moins que la beauté d'un ciel unique. Eh quoi ! ne rougirez-vous pas, enfin, de vous être ravalés au-dessous de l'animal dépourvu de raison, vous qui avez consumé tant de siècles dans l'impiété ? Vois avez passé par le berceau, par l'adolescence, par la jeunesse; la maturité a disparu. Vertueux, vous ne l'avez pas encore été. Parvenus au déclin de votre carrière, honorez du moins votre vieillesse. À ce moment solennel où la vie échappe, embrassez du moins la sagesse, reconnaissez Dieu, afin que le dernier terme de votre existence s'empare du commencement du salut. Vous avez vieilli dans le culte de vos fausses divinités ; venez vous rajeunir dans le culte du vrai Dieu. Le vrai Dieu vous inscrit au nombre des enfants qui ont gardé leur innocence.
Que l'Athénien suive les lois de Solon ! que l'habitant d'Argos obéisse à Phoronée, et le Spartiate à Lycurgue. Vous, si vous êtes Chrétiens, vous avez le ciel pour patrie, et Dieu pour législateur. Mais quelles sont nos lois? « Vous ne tuerez point. — Vous ne commettrez point l'adultère. — Vous ne déroberez point. — Vous ne porterez point faux témoignage. — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. » Puis viennent, pour compléter ces oracles, d'autres lois conformes à la raison, et de saintes paroles qui sont gravées dans le cœur de tous les hommes. Ainsi, par exemple : « Vous aimerez le prochain comme vous-même. — Si quelqu'un vous frappe sur la joue, présentez-lui l'autre. — Vous ne convoiterez pas ; car quiconque a regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère. »
(**109**) Répondez ? Ne vaut-il pas mieux que l'homme s'interdise dès l'origine la convoitise des objets défendue, plutôt que de posséder l'objet de ses convoitises.
Mais vous, l'austérité du salut épouvante votre pusillanimité. Les mets délicats flattent notre palais ; nous les préférons à cause de l'attrait naturel que le plaisir a pour nous, tandis que les

aliments amers, quoiqu'ils révoltent les sens, entretiennent ou rétablissent la santé. Il y a mieux ; l'âpreté des remèdes fortifie souvent un estomac débile. Il en va de même de la coutume. Elle caresse et chatouille par une douceur apparente; mais elle conduit à l'abîme; la vérité, au contraire, nous emporte vers les cieux. Raide et austère au début, elle n'en est pas moins la meilleure nourrice de la jeunesse; tantôt gynécée recommandable par la gravité des mœurs ; tantôt sénat consacré par la sagesse et la prudence. Qu'il soit difficile de l'aborder, ou quelle réside hors de la portée des hommes, ne le croyez pas ; elle est près de nous ; elle habite dans nos maisons, et, comme l'insinue Moïse, l'homme orné de la sagesse est tout entier dans ces trois organes, la main, la bouche, le cœur. Tel est le véritable symbole de la vérité. Pour l'embrasser complètement, il faut le concours de ces trois choses: prudence, action, parole. Mais la foule des plaisirs, en voltigeant autour de mon imagination, m'écartera de la sagesse, dites-vous. Ne craignez rien. Vous passerez sans qu'il vous en coûte, et avec le regard du dédain, à côté des frivolités de la coutume, à peu près comme le jeune homme brise les hochets qui ont diverti son enfance.

(**110**) Au reste, la puissance divine, en brillant sur l'univers avec une incroyable rapidité et une bienveillance qui ouvre à tous un libre accès, a rempli le monde de la semence du salut. Non, ce n'est pas sans le concours d'une éternelle Providence qu'a été accomplie par le Seigneur, dans un si court intervalle de temps, une si prodigieuse révolution ; par le Seigneur, méprisé en apparence, mais adoré de fait, expiateur, sauveur, miséricordieux, Verbe divin, Dieu véritable sans aucun doute, égal au maître de l'univers, parce qu'il était son fils et que « le Verbe était en Dieu. » La prédication proclame-t-elle sa doctrine, la foi l'accueille; s'incarne-t-il pour revêtir la forme de la créature et jouer sur la scène de notre monde le rôle de l'humanité, la foi reconnaît encore à travers ces voiles obscurs l'athlète qui combat légitimement, et qui aide sa créature dans ce duel terrible. Né de la volonté elle-même du Père, et descendu parmi tous les hommes avec une diffusion plus rapide que celle des rayons solaires, il fit aisément resplendir sur le monde le flambeau de la connaissance divine. D'où venait-il? qui était-il? Il le manifesta par sa doctrine et par ses mi-rades. Il est le médiateur entre Dieu et l'homme, le pacificateur universel, le Sauveur du genre humain, le Verbe sacré, la fontaine d'où jaillissent la vie et la paix, la source qui s'épanche sur toute la terre, et, pour le dire en un mot, la source par laquelle a été produite l'universalité des êtres, vaste océan de biens.

(**111**) Maintenant, si vous le permettez, contemplons à son origine elle-même la grandeur da bienfait divin. Habitant du paradis, le premier homme se jouait autrefois dans la liberté de son innocence, parce qu'il était l'enfant chéri de Dieu. Mais une fois qu'il se fut soumis à la volupté, car le serpent désigne la volupté, vice aux inclinations terrestres, qui rampe sur le ventre, et doit alimenter la flamme; séduit par les plaisirs corrupteurs, l'enfant grandit en rébellion, se souleva contre son père, et fit rougir Dieu de son ouvrage. Quel fut le pouvoir de la volupté ? L'homme, qui avait été créé libre à cause de sa pureté originelle, se trouva enchaîné dans les liens du péché. Mais le Seigneur veut briser ses chaînes. O profondeur du mystère ! il revêt un corps tel que le nôtre, triomphe du serpent, réduit en servitude la mort qui régnait en souveraine, et, par une merveille où se perd l'imagination, montre libre et affranchi ce même homme qui avait été séduit par la volupté et garrotté par la corruption. Les chaînes sont tombées de ses mains. Prodige ineffable I Dieu succombe et l'homme se relève. L'hôte déchu du paradis reçoit une récompense plus belle: le ciel s'ouvre à lui pour salaire de son obéissance.

(**112**) Puisque le Verbe en personne est descendu parmi nous, qu'avons nous besoin désormais de fréquenter les écoles des philosophes? Pourquoi visiter encore Athènes, la Grèce et l'Ionie, pour interroger laborieusement leur science? Si nous voulons prendre pour maître celui qui a rempli l'univers par les merveilles de la puissance, de la création, du salut, de la grâce, de la législation, de la prophétie et de la doctrine, nous reconnaîtrons qu'il n'est pas une seule

doctrine qu'il ne communique, et le Verbe a fait de l'univers un sanctuaire qui parle aussi éloquemment qu'Athènes et les écoles les pins vantées de la Grèce. Pour vous qui, ajoutant foi aux mensonges de la fable, vous persuadez que le Crétois Minos s'entretint familièrement avec Jupiter, vous sera-t-il si difficile de croire que les Chrétiens, en devenant les disciples de Dieu, sont les dépositaires de la véritable sagesse, de celle que les philosophes les plus illustres n'ont fait que bégayer en termes obscurs, tandis que les disciples du Christ l'ont recueillie et prêchée à la terre? Dans le Christ d'ailleurs, point de division ni de partage, si je puis ainsi parler. Il n'est ni Barbare, « ni juif, ni grec, ni homme, ni femme. » Il est l'homme nouveau, transformé par le saint esprit de Dieu.
(**113**) De plus, les autres conseils ou préceptes manquent de portée et ne traitent que des questions particulières. Faut-il s'engager dans les liens du mariage? Doit-on se mêler d'administration publique ? Est-il bon d'engendrer des enfants ? Tels sont les points qu'ils débattent. Il n'en est pas de même de la doctrine qui conseille la piété. Seule universelle, elle seule embrasse l'ensemble et le plan de la vie qu'elle dirige en toute circonstance jusqu'à son dernier moment. Si nous la prenons pour guide, la vie éternelle ne nous fera pas défaut: « La philosophie, selon le langage dès anciens, est une admonition permanente qui concilie l'éternel amour de la sagesse ; mais le précepte du Seigneur illumine les yeux de l'homme. » Recevez donc le Christ, recevez le Sens de la vue : recevez la lumière,
« Afin de connaître complètement Dieu et l'homme. »
« Le Verbe qui nous éclaire est plus doux que l'or, plus précieux que les pierreries, plus désirable que le miel le plus délicieux. » Et comment ne serait-il pas désirable, celui qui a produit au grand jour l'intelligence humaine ensevelie jusque-là dans les ténèbres, et qui a aiguisé le regard de l'âme, où se reflètent ses rayons? De même que si le soleil voilait sa lumière, tous les autres astres disparaîtraient dans une nuit éternelle, de même, sans le bienfait de la révélation et de la lumière du Verbe, qui est venue nous Inonder, il n'y aurait aucune différence entre nous et lés animaux, victimes engraissées dans les ténèbres, pour être bientôt la pâture de la mort. Recevons donc la lumière afin de recevoir Dieu .en même temps. Recevons là lumière, et devenons les disciples du Seigneur. N'a-t-il pas fait cette promesse à son père : « Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée ? » Verbe éternel, racontez-moi, je vous en conjure, le nom de Dieu, votre père; publiez ses louanges. Vos enseignements communiquent le salut ; votre cantique m'apprendra qu'en cherchant Dieu je me suis égaré jusqu'ici. Mais, ô Seigneur, quand vous me prenez par la main pont me conduire à la lumière, lorsque je trouve Dieu par votre assistance et que je reçois de vous la connaissance du Père, je deviens votre cohéritier, puisque vous n'avez pas rougi de m'avoir pour frère.

(**114**) Secouons donc, il en est ternes, cette apathique léthargie; écartons les ténèbres qui, placées devant nos yeux comme un nuage, nous interceptent les splendeurs de la vérité ; contemplons le Dieu véritable, mais auparavant adressons-lui cette respectueuse acclamation : « Salut, ô lumière descendue des hauteurs du ciel pour briller aux yeux des hommes plongés dans les ténèbres et enfermés dans les ombres de la mort, lumière plus pure que celle du soleil, plus agréable que toutes les douceurs de la vie présente ! » Cette lumière n'est rien moins que la vie éternelle, et quiconque y participe possède la vie. La nuit fuit la clarté des cieux, et, se cachant de frayeur devant le jour du Seigneur, loi cède l'empire. Partout est répandue la lumière indéfectible, et l'Occident croit enfin à l'Orient. Voilà le prodige que signifiait la création nouvelle. En effet, le soleil de justice dont le char parcourt l'univers visite également tout le genre humain, à l'exemple de son Père, « qui fait lever son soleil sur tous les hommes indistinctement, » et répand sur chacun d'eux la rosée de la vérité. Le Verbe a transporté l'Occident au Levant ; en clouant la mort à sa propre croix, il l'a montrée transformée en la vie ; divin agriculteur, il a suspendu au firmament l'homme arraché par lui

au trépas ; il échangé la corruption en incorruptibilité, et, sous sa main, la terre est devenue le ciel. Comment a-t-il accompli cette rénovation ? « En annonçant la félicité ; en excitant les peuples à l'œuvre par excellence; en rappelant à leur mémoire quelle est la vie véritable; » en nous investissant du magnifique et divin héritage que nulle violence ne peut enlever ; en élevant l'homme jusqu'à Dieu par la céleste doctrine; «en donnant à l'intelligence humaine des lois qu'il a gravées dans notre cœur. » De quelles lois l'apôtre entend-il parler ? Les voici: « Tous connaîtront Dieu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Je serai un Dieu propice, dit le Seigneur, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. »
(**115**) - Adoptons les lois qui portent la vie en elles; Dieu nous presse, obéissons; connaissons-le, afin qu'il nous soit propice. Rendons-lui, quoiqu'il n'ait pas besoin de notre salaire, une âme bien purifiée, je veux dire un culte de piété, qui soit comme le loyer que lui offre notre reconnaissance pour le domicile de la terre.
« Renvoyons-lui de l'or pour de l'airain, de riches hécatombes pour quelques victimes. » Regardez ! pouvait-il vous livrer la terre à un prix moins élevé? Il vous accorde, en outre, l'eau pour vous servir de boisson, la mer et les fleuves pour naviguer, l'air pour respirer, le feu pour aider l'industrie humaine, le monde pour être votre habitation. Est-ce tout? Il vous permet d'envoyer de la terre des colonies dans le ciel. Encore un coup, pour des bienfaits si multipliés et des créations si diverses, quel modique retour il vous demande ! Les malades qui croient à la puissance de la magie reçoivent avec respect des amulettes qu'ils attachent à leur cou, et des enchantements qu'ils estiment salutaires. Pour vous, vous dédaignez même de suspendre à vos poitrines le Verbe céleste, notre Sauveur ; et, Incrédules aux enchantements divins, vous ne voulez pas vous affranchir des passions, qui sont les maladies de l'âme, ni du péché, qui est la mort éternelle. Hommes, chez lesquels le sentiment et la vue sont émoussés, vous vivez dans les ténèbres, pareils à ces animaux qui se creusent des demeures souterraines, sans autre souci que votre nourriture, et environnés de corruption. Mais il y a une vérité qui vous crie : « La lumière sortira des ténèbres. » Que la lumière resplendisse donc enfin dans la partie secrète de l'homme, je veux dire dans son cœur ; oui, que les rayons de la science se lèvent et illuminent de tout leur éclat l'homme intérieur, le disciple de la lumière, l'ami du Christ, et son cohéritier, surtout quand le nom auguste et vénérable d'un père compatissant, qui n'impose à ses enfants que des obligations douces et salutaires, sera parvenu à la connaissance d'un fils bon et religieux. Qui se laisse diriger par lui excelle en toutes choses; il marche à la suite du Très-Haut, il obéit au Père, il reconnaît son égarement, il aime Dieu, il chérit le prochain, il accomplit le précepte, il a droit à la récompense, il la revendique hautement.
(**116**) Le dessein éternel de Dieu, c'est de sauver le genre humain : voilà pourquoi le Dieu de la miséricorde lui a envoyé le bon pasteur. Le Verbe, ayant dévoilé la vérité, manifesta aux hommes les mystères du salut, afin qu'ils se sauvassent par le repentir, on qu'ils fussent condamnés par le jugement, s'ils refusaient de se soumettre. La voilà, cette prédication de la justice, bonne nouvelle pour les cœurs dociles, sentence de mort pour les rebelles. Et quoi ! la trompette des combats rassemblera ses légions et proclamera la guerre; et le Christ, qui entonne jusqu'aux dernières limites du monde le cantique de la paix, n'aura pas le droit de rassembler sa pacifique milice ? Il n'en est rien, ô homme ! Il a convoqué sous ses drapeaux, par la voix de son sang et de sa doctrine, les paisibles combattants auxquels il a ouvert le royaume des cieux. La trompette de Jésus-Christ, c'est son évangile. La trompette sacrée a retenti, nos oreilles se sont ouvertes à ses accents. Revêtons donc les armes de la paix : « Prenons la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, et l'épée spirituelle, qui est le glaive de Dieu. » C'est ainsi que l'apôtre nous prépare à de généreux combats. Telles sont nos armes, impénétrables à tous les coups. Protégés par elles, marchons intrépidement contre l'ennemi, éteignant les traits enflammés de l'esprit malin par les flèches que le Verbe a trempées dans l'eau réparatrice, répondant aux bienfaits sacrés par le cantique de la

reconnaissance, et honorant le maître de l'univers par son Verbe divin. Il vous a promis soa assistance. « Vous achèverez à peine de m'invoquer, dit-il lui-même, que je vous crierai : Me voici ! »
(**117**) Ô sainte et bienheureuse puissance par laquelle Dieu habite avec les hommes Il faut donc tout à la fois imiter et adorer la meilleure comme la plus noble des natures. Or, on ne peut imiter Dieu qu'en l'honorant par la sainteté ; on ne peut l'honorer qu'en l'imitant. Par conséquent, le céleste et divin amour ne s'attache véritablement aux hommes que quand la beauté réelle, excitée par le Verbe divin, a resplendi dans une âme. Mais voilà le point capital. Le salut marche du même pas que la volonté sincère; la vie éternelle et la libre détermination s'enchaînent, pour ainsi parler, dans des nœuds indissolubles. Point d'autre exhortation à la vérité que celle qui, semblable à l'ami le plus tendre, veille à nos côtés jusqu'à notre dernier soupir, et qui, compagne toujours fidèle, escorte l'âme alors qu'elle remonte pure et entière vers la céleste patrie.

Dans quel but vous exhorte-je, sinon pour que vous obteniez le salut? Le Christ n'a pas d'autre vœu. Pour tout dire, en un mot, il vous accorde la vie. Mais quel est ce Christ? Je vous l'apprendrai en peu de mots; il est le Verbe de la vérité, le Verbe de l'incorruplibilité; il régénère l'homme en le ramenant à la vérité, il est l'aiguillon du salut; c'est lui qui chasse la corruption, c'est lui qui bannit la mort, c'est lui qui a bâti dans l'homme un sanctuaire vivant pour y ériger Dieu. Purifiez ce temple de tout votre pouvoir ; abandonnez au vent et à la flamme les plaisirs et la mollesse, comme des fleurs périssables. Cultivez prudemment, au contraire, les fruits de la tempérance ; consacrez-vous vous- même à Dieu comme les prémices de la moisson, afin que tout soit à lui, le bienfait et la reconnaissance du bienfait. Il convient au disciple du Christ de paraître digne du trône et d'en avoir été jugé digne en effet.
(**118**) Fuyons la coutume, fuyons-la comme le nautonier évite un promontoire fécond en naufrages, comme il se dérobe aux menaces de Charybde, ou bien aux séductions des mensongères sirènes. La coutume ! elle étouffe l'homme dans ses bras; elle le détourne de la vérité; elle le pousse hors des, chemins de la vie. De quel nom appeler ce fléau? filet captieux, crible de la perdition, fosse où tombe l'Imprudent, gouffre où tout va s'engloutir.
« Poussez votre navire loin de cette fumée et par-delà ces vagues mugissantes. »
Compagnons, qui sillonnez les mêmes flots, ah! fuyons cette mer où bouillonnent des volcans. L'île est pleine de périls. Voyez-vous les débris et les cadavres qui couvrent ses bords. La volupté seule, riante courtisane, attire les passagers par les sons enivrants d'une musique populaire et commune :
« Viens, ô noble Ulysse, gloire et orgueil des Grecs! aborde vers ce rivage, afin d'y entendre une harmonie divine. »
Vous l'entendez, ô nautonier ! elle vous flatte, elle vante votre célébrité; mais la femme impudique essaie d'enchaîner à son char l'orgueil et la gloire de la Grèce. Laissez-la se repaître de cadavres : l'Esprit saint nous vient en aide par son assistance. Passez dédaigneusement auprès de la volupté, sans vous laisser prendre à ses caresses.
« Que la femme qui se glisse sous votre toit ne vous séduise pas par la douceur de son langage et la beauté de ses formes. »
Passez outre, en fermant l'oreille à ses chants : ils donnent la mort. Dites un mot, et vous êtes sauvés. Attachez-vous au bois du salut, et vous serez affranchis de toute corruption. Le Verbe du Seigneur sera votre pilote, et l'Esprit saint vous dirigera vers le port de la céleste félicité. C'est alors que vous contemplerez mon Dieu ; alors que vous serez initiés aux sublimes mystères et à ces délices dont le ciel a le secret et qui me sont réservés, « délices telles que l'oreille n'en a point entendu de semblables, et qui jamais ne sont montées dans l'intelligence de l'homme. »

« Je crois voir briller dans les deux deux soleils ; une double Thèbes se montre à mes regards, » s'écriait un ancien, agité par des transports idolâtriques et enivré d'une pure chimère. J'ai pitié de ce furieux, et je me garderais bien d'exhorter au salut qui demande le calme de la raison un esprit ainsi aliéné. « Le Seigneur veut la conversion du pécheur et non sa mort »
(**119**) Viens donc, ô insensé ! non plus le thyrse à la main, ni la couronne de lierre sur la tête. Jette le turban de ton Dieu ; dépouille les ornements de ses fêtes; reprends ta raison. Je te dévoilerai le Verbe et les mystères du Verbe, en adoptant tes images et tes symboles. Voici la montagne sainte et chérie de Dieu, qui n'a point, comme votre Cithéron, fourni matière aux mensonges de la fable, mais qui est consacrée par les prodiges de la vérité. Montagne sanctifiée par la sagesse ! chastes ombrages habités par la pudeur ! Là ne s'égarent point, dans les aveugles transports de Bacchus, les sœurs de Sémélé frappées par la foudre, ces Ménades initiées par l'impure dilacération des victimes. À leur place, tu trouveras les filles de Dieu, vierges éclatantes d'innocence, qui célèbrent les vénérables mystères du Verbe, en formant des chœurs d'une pudique sobriété. Les justes chantent alternativement un hymne en l'honneur du maître de l'univers. Les jeunes filles font résonner le luth sacré ; les anges célèbrent Dieu ; les prophètes proclament leurs oracles; d'harmonieux concerts retentissent; on poursuit le thyase d'une course rapide ; les élus volent, saintement désireux de retrouver promptement leur père. Approche, ma main te présente le bois sur lequel tu peux appuyer tes pas chancelants. Hâte-toi donc, ô Tirésias, commence à croire, tes jeux se rouvriront à la lumière. Le Christ, qui rend la vue aux aveugles, brille plus éclatant que le soleil. Avec la foi, la nuit fuira de ta paupière ; la flamme infernale s'éteindra ; la mort se retirera vaincue. Infortuné vieillard, toi qui ne peux contempler ta patrie terrestre, tu contempleras la magnificence des cieux.
(**120**) O mystères véritablement saints ! Ô clartés pures et sans mélange ! Aux rayons de ces torches nouvelles, j'envisage la beauté du ciel et les grandeurs de Dieu. En recevant l'initiation, je reçois la sainteté. C'est le Seigneur qui est ici l'hiérophante ; il marque du sceau de sa lumière le prêtre qu'il illumine, et il remet entre les mains de son Père l'adepte qui a cru, pour que son père le conserve dans toute la longueur des siècles. Voilà quelle est la célébration de nos mystères. Viens donc, si bon te semble, recevoir l'initiation chrétienne. Alors, de concert avec les anges, et pendant que Dieu le Verbe mêlera ses chants aux nôtres, vous formerez des chœurs de danses joyeuses autour de celui qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, autour du Dieu unique et véritable.

Ce Jésus éternel, unique grand pontife du Dieu unique, c'est-à-dire du Père, intercède au ciel pour tous les hommes, et sur la terre ne cesse de les exhorter. « Prêtez l'oreille, ô nations ! » ou plutôt, hommes, qui que vous soyez, qui avez reçu la raison en partage, Grecs et Barbares, écoutez-moi ! Je convoque le genre humain tout entier, dont je suis le créateur par la volonté de mon Père. Venez vous ranger sous les lois d'un seul Dieu et d'un seul Verbe. Qu'il ne vous suffise pas de vous élever au-dessus de l'animal stupide, puisque, de tous les êtres condamnés à mourir, vous êtes les seuls que ma magnificence gratifie de l'immortalité. Je veux en effet, oui je veux vous honorer de ce privilège en vous arrachant, par une faveur complète, à l'ignominie de la corruption. Mais je vous communique en même temps le Verbe, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Je me donne à vous sans réserve. Dessein de Dieu, pensée et harmonie du Père, Fils, Christ, Verbe éternel, voilà ce que je suis, le bras du Seigneur, la puissance universelle et suprême, la volonté du Père ! Le passé m'a entrevu déjà plus d'une fois, mais sous des images affaiblies et dégénérées. Je viens donc, ô hommes! vous réformer d'après ce modèle primitif, afin que vous deveniez semblables, à moi. Approchez ! ma main bienfaisante épanchera sur vos membres le parfum de la foi pour qu'ils répudient la corruption et la mort ; je vous montrerai, sans voile et dans sa rigide beauté, la justice par laquelle vous vous élèverez jusqu'à Dieu. « Vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le faix, venez à

moi, je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Vous trouverez le repos de vos peines ; car mon joug est plein de douceur et mon fardeau est léger.»
(**121**) Hâtons-nous ! marchons à grands pas, ô hommes, simulacres amis de Dieu, effigies formées à la ressemblance du Verbe! Hâtons-nous! marchons à grands pas, adoptons le guide bienfaisant,qui nous montre l'incorruptibilité au bout de la carrière, et commençons de chérir le Christ. Il attela jadis au même joug l'âne et le fils de l'âne. Aujourd'hui, courbant sous le joug de Dieu l'humanité tout entière, cocher divin, il pousse notre char vers l'immortalité, se hâtant ainsi d'accomplir les symboliques promesses du passé. Jadis: il entrait triomphalement dans Jérusalem ; aujourd'hui le conquérant remonte vers les cieux. Ah ! quel sublime spectacle pour les regards de Dieu le Père, que son fils éternel rapportent à ses pieds les trophées de sa victoire ! Réveillons donc a nous l'ambition du bien; sachons aimer Dieu, et assurons-nous à jamais la possession des trésors impérissables, qu'est-ce à dire? de Dieu et de l'éternité. Nous avons le Verbe pour auxiliaire ; mettons notre confiance dans le Verbe. Que nous importent les richesses et la gloire de la terre? Ne connaissons d'autre passion que la vérité du Verbe. Dieu pourrait-il nous voir avec plaisir, d'une part, n'attacher aucun prix aux trésors les plus estimables, et de l'autre, esclaves volontaires de la démence, prostituer notre admiration au délire, à l'ignorance, à l'aveuglement, à l'idolâtrie et à la plus hideuse impiété ?
(**122**) Car j'applaudis aux enfants des philosophes, quand je les entends proclamer que le sacrilège et l'impiété se trouvent au fond de toutes les œuvres produites par la démence. Il y a mieux. Compter l'ignorance parmi les différentes espèces de folie, n'est-ce pas confesser que le genre humain est une vaste multitude d'insensés? Il ne faut donc pas mettre en question, vous dira le Verbe, lequel vaut mieux de persister dans sa folie ou de revenir à la sagesse. Loin de là ! zélateurs de la sagesse, et invinciblement attachés à la vérité, une fois connue, marchons de toutes nos forces à la suite de Dieu, bien persuadés que l'universalité des êtres lui appartient, comme ils lui appartiennent en effet. Déplus, comme la plus noble de toutes les propriétés divines, c'est l'homme sans contredit, jetons-nous dans ses bras, aimons le Seigneur, et n'oublions pas que telle doit être l'occupation de notre vie tout entière.
S'il est vrai qu'entre les amis tout soit commun, et que l'homme soit l'ami de Dieu, glorieux privilège que lui a conquis la méditation du Verbe, ce qui appartient à Dieu est devenu la propriété de l'homme, puisque dans la merveilleuse amitié de Dieu et de l'homme tout est devenu commun. Maintenant à qui donner le nom d'opulent, de sage, d'illustre ? Au Chrétien seul, qui sert pieusement son maître. Lui seul est l'image de Dieu ; lui seul a été formé à sa ressemblance, puisque l'intervention du Christ l'a élevé à la justice, à la sagesse, à la sainteté, et par conséquent à la ressemblance avec Dieu. Bienfait insigne que le prophète exprimait par ces paroles: « Je le déclare, vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut ! » L'adoption, en effet, est pour les Chrétiens, mais pour les Chrétiens seuls. Dieu, qui est le père de ceux qui l'écoutent, repousse les rebelles qui l'outragent. Voulez-vous donc savoir comment se gouvernent les disciples du Christ? Leurs discours ressemblent à leurs pensées, leurs actions à leur discours, et leur vie à leurs actions. Les jours de ceux qui connaissent Jésus-Christ s'écoulent dans une succession de biens non interrompue.
(**123**) Mais nous en avons dit assez, j'imagine. Peut-être même qu'épanchant les inspirations que Dieu nous suggérait, nous nous sommes laissés trop emporter à notre amour pour les hommes et au désir de les exhorter au salut, qui est le premier de tous les biens. Peut-on achever sans regret les discours où se révèlent les mystères de la vie qui n'aura jamais de fin? Il ne vous reste donc plus qu'à choisir entre le jugement et la réconciliation. Lequel vaut le mieux? Je ne crois pas qu'il soit possible de délibérer longtemps entre ces deux extrémités : la mort peut-elle entrer en comparaison avec la vie?

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

(1) La tradition orphique.

(2) Platon, *Lois*, livre V.

(3) Plusieurs manuscrits portent la négation. Nous avons adopté cette leçon comme donnant à la réponse du philosophe quelque chose de plus piquant.

(4) Erreur de copiste : ce passage appartient au prophète Amos.

(5) Les Cimmériens étaient d'anciens peuples de la Campanie qui lavaient de pillage et demeuraient dans des antres inaccessibles à la lumière. On imagina de là que leur pays était plongé dans l'obscurité et continuellement privé de la clarté du jour. Aussi Plutarque assure-t-il que cette contrée fournit à Homère ses plus belles descriptions de renier et du royaume de Pluton. Virgile et Ovide y placèrent le Styx,le Phlégélhon et les demeures des ombres.

(6) 1 Plante soporative. Chez les Grecs, on disait proverbialement de ceux qui étaient nonchalante par habitude, ou qui avaient manqué d'activité dans une affaire, qu'ils avaient bu de la mandragore.